# IRENE CAO

## LA TRILOGIE ITALIENNE

# Sur tes yeux
# Pour tes lèvres
# Tout entière



JC Lattès

# IRENE CAO

LA TRILOGIE ITALIENNE

## Sur tes yeux
## Pour tes lèvres
## Tout entière

JC Lattès

OceanofPDF.com

Irene Cao

# SUR TES YEUX

Roman

*Traduit de l'italien*
*par Léa Tozzi*

JC Lattès

OceanofPDF.com

Titre de l'édition originale :
Io ti guardo
Publiée par Rizzoli

Maquette de couverture : atelier Bleu-T
Photo : © Chris Riccio / Gallery Stock

© 2013 RCS Libri S.p. A, Milano. Tous droits réservés.
© 2014, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition janvier 2014.
ISBN : 978-2-7096-4547-8

www.editions-jclattes.fr

*OceanofPDF.com*

*À Manuel, mon frère*

OceanofPDF.com

# 1.

Le jaune absorbe la lumière du soleil, vire à l’orange avant de se fondre dans un rouge vif. Une entaille, presque une blessure, laisse entrevoir de petites graines d’un violet brillant. Mes yeux fixent cette grenade depuis des heures. Ce n’est qu’un détail, bien sûr, mais c’est aussi la clé de la fresque.

Elle représente le rapt de Proserpine. C’est comme un instantané du moment où Pluton, l’impitoyable seigneur des Enfers, drapé dans un nuage pourpre, saisit violemment par la taille la déesse alors qu’elle cueille une énorme grenade au bord d’un lac.

Comme la fresque n’est pas signée, son auteur reste une énigme. Tout ce que je sais, c’est qu’il a vécu au début du XVIII^e siècle et que ce devait être un authentique génie, si l’on s’en tient au style du dessin, au grain de la couleur et au jeu délicat des ombres et des clairs-obscurs. Il a étudié chaque coup de pinceau. Deux cents ans plus tard, je dois interpréter son geste pour le reproduire à mon tour. À moi de ne pas trahir sa quête acharnée de perfection.

C’est la première restauration que je dois mener à bien toute seule. Du haut de mes vingt-neuf ans, c’est pour moi une grande responsabilité. Une fierté, aussi. J’attendais qu’une telle occasion se présente depuis la fin de mes études à l’École de restauration. Maintenant que c’est chose faite, je ferai tout pour aller jusqu’au bout.

Me voilà donc depuis des heures sur cet escabeau, dans ma tenue imperméable, à fixer le mur. Malgré mon bandana rouge censé retenir

mes cheveux, deux ou trois mèches rebelles s’obstinent à me tomber sur les yeux. Heureusement qu’il n’y a pas de miroir dans les parages, j’imagine d’ici mes cernes et mes traits tirés de fatigue. Mais peu importe. Ce sont les marques de ma détermination.

Je me détache un instant de moi-même pour me regarder comme si j’étais quelqu’un d’autre : c’est bien moi, Elena Volpe, toute seule dans l’immense vestibule d’un ancien palais inhabité depuis des années, en plein cœur de Venise. Exactement là où je veux être.

Après une semaine entière à nettoyer le fond de la fresque, j’attaque pour la première fois les couleurs. C’est beaucoup, une semaine, peut-être trop même, mais je n’ai pas voulu prendre de risques. Il faut y aller en douceur : au moindre faux mouvement, le travail est fichu. Comme me disait un de mes professeurs : « Un bon nettoyage, c’est la moitié du travail de fait. »

Certaines parties de la fresque sont tellement abîmées que je devrai appliquer un nouveau revêtement en stuc. Pas moyen de faire autrement. La faute à l’humidité de Venise, qui s’infiltre partout – dans la pierre, dans le bois, dans la brique. Tout autour des zones endommagées, en revanche, les couleurs ont gardé leur éclat.

Ce matin, en grimpant sur mon escabeau, je me suis dit que je ne descendrais pas avant d’avoir trouvé les tons justes pour la grenade. Mais peut-être me suis-je montrée un peu trop optimiste… Je n’ai pas vu le temps filer, et je suis encore là, à tester toute la gamme des rouges, des orange et des jaunes sans rien trouver de satisfaisant. J’ai déjà jeté huit des petits bols où je mélange des poudres pigmentées à un peu d’eau et quelques gouttes d’huile pour donner de la consistance à la préparation. Je m’apprête à attaquer mon neuvième bol quand je sens vibrer quelque chose dans ma poche. Hélas. Impossible de faire comme si je n’avais rien entendu. Au risque de me casser la figure, j’attrape mon téléphone et lis le nom qui clignote avec insistance sur l’écran.

C’est Gaia, ma meilleure amie.

— Salut Elé, ça va ? Je suis au campo Santa Margherita, tu viens boire un truc au Rosso ? C’est blindé de monde aujourd’hui, c’est de la folie !

Allez !

Elle me dit tout ça d’une traite, sans demander si elle me dérange ni me donner la possibilité d’en placer une.

Ça y est, elle est déjà en mode mondanités. Gaia travaille pour les bars et les boîtes de nuit les plus branchés de Venise et de la région, elle organise des événements et des fêtes VIP. Elle commence ses journées à quatre heures de l’après-midi et enchaîne sans s’arrêter jusque tard dans la nuit. Mais pour elle, ce n’est pas juste un travail : c’est une véritable vocation. Je parie qu’elle pourrait même faire ça gratuitement.

— Pardon, mais… il est quelle heure ? je lui demande, pour essayer d’interrompre son débit.

— Dix-huit heures trente. Alors, tu viens ?

Le Rosso est un bar où se retrouve la jeunesse vénitienne désœuvrée, le genre à avoir besoin d’une fille comme Gaia pour décider quoi faire de ses soirées.

Dix-huit heures trente… mon Dieu, il est déjà aussi tard ? Le temps a filé sans que je m’en aperçoive.

— Ohé, Elé, tu es là ? Tout va bien ? Dis un truc, mince !…

La voix stridente de Gaia me déchire les tympans.

— Ta fresque est en train de te bouffer le cerveau… Ramène-toi immédiatement ! C’est un ordre.

— S’il te plaît, Gaia, encore une demi-heure et j’arrête, promis, dis-je en prenant une grande respiration. Par contre, je rentre chez moi. Et pitié, ne te mets pas en colère.

— Mais évidemment que je me mets en colère ! Tu es vraiment nulle, lance-t-elle.

Un classique. Ça fait partie de notre petit jeu. Deux secondes, et elle retrouve son calme et sa gaieté. Une chance que Gaia oublie toutes les fois où je lui ai dit non.

— O.K., alors écoute. Là, tu rentres chez toi, tu te reposes un peu mais, plus tard, on va au Molocinque. Je te dis juste qu’on a deux entrées pour le salon VIP.

— C’est gentil d’avoir pensé à moi mais je ne me sens vraiment pas d’affronter cet enfer, lui dis-je suffisamment vite pour l’empêcher de poursuivre.

Elle sait que je ne supporte pas la foule, que je ne bois quasiment pas une goutte d’alcool, et que pour moi danser se limite – dans le meilleur des cas – à taper du pied en suivant le rythme – un rythme très personnel, pour être tout à fait honnête. Je suis timide, je ne suis pas faite pour ce genre d’endroits, je ne me sens jamais à ma place. Mais pas question pour Gaia de baisser les bras : elle essaie systématiquement de me traîner à une de ses soirées. Et au fond, même si je ne le lui avouerai jamais, je l’en remercie.

— Tu as déjà fini de travailler ? je lui demande, histoire de ne pas entraîner la conversation sur des terrains potentiellement glissants.

— Oui, et j’ai déchiré, aujourd’hui. J’étais avec une manager russe. On a passé trois heures chez Bottega Veneta à regarder des sacs et des bottines en cuir, ensuite je l’ai emmenée chez Balbi et là, madame s’est décidée à s’acheter deux vases de Murano. À part ça, j’ai repéré deux robes de la nouvelle collection d’Alberta Ferretti qui avaient l’air faites rien que pour toi. D’un beige qui irait à merveille avec ta coupe au carré noisette. On ira un de ces jours, comme ça tu pourras les essayer…

Quand elle ne s’occupe pas d’indiquer aux gens où passer leur soirée, Gaia leur explique comment dépenser leur argent. Dans les faits, elle est *personal shopper*. C’est le genre de femme qui a les idées claires sur tout et un incroyable talent pour convaincre les autres. Au point que certains sont prêts à payer des fortunes pour se laisser convaincre.

Mais ça ne marche pas avec moi : j’ai eu le temps de développer des anticorps en vingt-trois ans d’amitié.

— Évidemment qu’on ira ! Et tu verras que tu les achèteras pour toi, comme d’habitude.

— Un jour ou l’autre, j’arriverai à ce que tu te fringues comme il faut. Et dis-toi bien que je suis loin d’en avoir fini avec toi, ma chère !

C’est depuis notre adolescence que Gaia mène une croisade contre ma façon – disons, un rien négligée – de m’habiller. Dans son esprit, on ne se balade pas en jean et en chaussures plates pour être à l’aise mais par une

volonté délibérée et incompréhensible de s’autoflageller. Si j’écoutais Gaia, je devrais tous les jours aller au travail en minijupe et en talons de 12. Peu importe si je suis obligée en permanence de monter et descendre d’escabeaux casse-gueule, ou de rester pendant des heures dans des positions pas spécialement confortables. « Si j’avais tes jambes… », me répète-t-elle sans cesse, avant de réciter systématiquement le mantra de Coco Chanel : « Il faut toujours être élégante, chaque jour, car le destin pourrait bien vous attendre au tournant. » Et, effectivement, Gaia ne mettra jamais le nez dehors sans un maquillage, sans une coiffure et sans des accessoires impeccables.

C’est fou parfois de voir à quel point nous sommes à l’opposé l’une de l’autre, elle et moi. Si elle n’était pas ma meilleure amie, je ne la supporterais probablement pas.

— Allez, Elé…

Imperturbable, elle revient à la charge.

— Il faut que tu passes ce soir !

— Écoute, Gaia, inutile de t’énerver, je viens de te dire que je ne peux pas !

Elle me tape sur les nerfs, à s’obstiner comme ça.

— Mais il y aura Bob Sinclar !

— Qui ?

J’ai beau chercher, un message FICHIER INTROUVABLE s’affiche dans ma tête.

— Le DJ français, super connu, bougonne-t-elle d’un ton exaspéré. Il faisait partie du jury de la Mostra la semaine dernière…

— Ah, alors…

— Mais bref, poursuit-elle comme si rien ne pouvait l’atteindre, je sais de source sûre qu’il y aura pas mal de monde au salon VIP, et notamment… ouvre grand tes oreilles… – elle ménage adroitement le suspense – … Samuel Belotti !

— Oh non, ton cycliste, celui de Padoue ?

L’un des innombrables pseudo-petits copains « célèbres » que Gaia a semés aux quatre coins de l’Italie et du monde.

— Lui-même !

— Franchement, qu’est-ce que tu lui trouves ? C’est un débile prétentieux, je ne vois vraiment pas pourquoi tu le trouves aussi canon.

— Hé hé, moi je sais ce qu’il a de canon, ricane-t-elle.

— Bon…, dis-je sans relever l’allusion. Et il vient, lui ?

— Je lui ai écrit un texto. Il ne m’a pas encore répondu, il doit être avec sa potiche de la télé, lâche-t-elle. Mais hors de question de baisser les bras. Il ne m’a pas posé un lapin… je crois qu’il temporise, c’est tout.

— Je ne sais pas comment tu fais pour rencontrer ce genre de personnes. D’ailleurs, je ne veux même pas le savoir.

— Le travail, ma chère, uniquement le travail, répond-elle.

Je m’imagine très bien son petit sourire malicieux à l’autre bout du fil.

— Les relations publiques, ça demande beaucoup d’investissement, c’est bien connu…

— Quand tu t’en sers, les mots « travail » et « investissement » ne veulent pas dire grand-chose. Ça sonne creux.

Derrière ma pique se cache une pointe d’envie. Je voudrais un peu lui ressembler sur ce point, je l’avoue. Si je suis consciencieuse et responsable, elle est l’insouciance et la légèreté incarnées.

— Tu ne m’aimes pas, Elé ! Tu es ma meilleure amie mais tu ne m’aimes pas ! rit-elle.

— C’est bon, va toute seule au Molocinque et éclate-toi. Mais attention, ne t’épuise pas trop, ma chérie !

— Comme d’habitude, c’est encore non… C’est pas grave, je vais encore devoir insister. Je ne suis pas du genre à baisser les bras, mon trésor.

Bien sûr que non… Ces petites scènes sont notre façon de nous dire que nous tenons l’une à l’autre.

— C’est-à-dire que j’ai pas mal de pain sur la planche en ce moment. Franchement, Gaia, si je me couche à trois heures du matin, je n’arriverai pas à me lever demain.

— O.K., cette fois je te laisse gagner…

Il était temps…

— Mais alors promets-moi qu'on se verra ce week-end !

Et voilà ! Elle est arrivée là où elle voulait en venir.

— Juré. À partir de samedi, tu pourras faire tout ce que tu veux de moi.

Le neuvième bol de rouge Titien est à jeter, lui aussi : en comparant une pointe de couleur à l'écorce de la grenade, j'ai vu que ce n'était toujours pas ça. Au moment où je me résigne à repartir de zéro, un bruit venant de derrière retient mon attention. Quelqu'un est entré par la porte principale et gravit l'escalier en marbre. Les pas d'un homme, aucun doute là-dessus – l'espace d'un instant, j'ai cru à une visite surprise de Gaia. Je me dépêche de descendre de mon escabeau en faisant bien attention à ne pas trébucher dans les bols de peinture que j'ai laissés tomber n'importe comment sur la bâche en dessous.

La porte du vestibule s'ouvre. Apparaît alors sur le pas de la porte le visage émacié de Jacopo Brandolini, le propriétaire du palais – et, accessoirement, mon employeur.

— Bonsoir ! dis-je en faisant un petit sourire de circonstance.

— Bonsoir Elena, me répond-il en souriant à son tour. Comment avance le travail ?

Son regard tombe sur le cimetière de bols éparpillés à nos pieds tandis qu'il noue sur sa poitrine le pull-over – certainement en cachemire – jeté sur ses épaules.

Je mens :

— Très bien.

Je suis étonnée de ma propre désinvolture, mais je ne me sens pas de lui expliquer des détails qu'il ne comprendrait pas de toute façon. Pourtant, quelque chose en moi me force à ajouter un mot pour me donner l'air d'une pro :

— J’ai fini le nettoyage hier. Maintenant, je peux m’occuper de la couleur.

— Parfait. Je vous fais confiance, cette fresque est entre vos mains, dit-il en levant la tête vers moi.

Il a de petits yeux bleus, deux éclats de glace.

— Comme vous le savez, j’y tiens beaucoup. Je veux qu’elle ressorte du mieux possible. Même si elle n’est pas signée, on voit qu’elle est de bonne facture.

Je m’empresse de lui répondre avec un hochement de tête :

— Celui qui l’a peinte était sans aucun doute un grand artiste.

Le sourire de Brandolini dénote une pointe de satisfaction. Il a quarante ans, mais il fait un peu plus que son âge. En plus d’être le rejeton d’une des plus anciennes familles de la noblesse vénitienne, il donne physiquement la sensation de venir d’une autre époque. Il est très maigre, il a une peau diaphane, un visage creusé et nerveux, des cheveux blond cendré. Et il s’habille en vieux. Plus exactement, c’est lui qui donne à ses vêtements une touche étrange, un petit côté rétro. Il donne presque l’impression de nager dans son Levi’s et sa chemise à manches courtes bleu pâle, fluet comme il est. Bref, l’ensemble a quelque chose de démodé que je n’arrive pas à m’expliquer. On dit pourtant que le comte a son petit succès auprès des femmes. Mise à part son immense fortune, je ne vois pas d’autre explication.

— Comment vous trouvez-vous ici ? demande-t-il en s’assurant d’un coup d’œil que chaque chose est à sa place.

— Très bien, dis-je en dénouant mon bandana, car je m’aperçois que je suis tout sauf présentable avec un look pareil.

— S’il vous faut quoi que ce soit, adressez-vous à Franco. Si vous avez besoin de pigments ou autre, il pourra aller vous en chercher.

Franco est le gardien du palais. C’est un petit homme trapu et fort sympathique, mais aussi discret et silencieux. Je ne l’ai rencontré que deux fois en dix jours de travail. La première fois dans le jardin de la cour intérieure, alors qu’il arrosait le massif d’agapanthes ; la seconde devant la porte d’entrée – il astiquait la poignée en laiton. Il est toujours à

l’extérieur du palais jusqu’à quatorze heures environ, puis il s’en va. C’est une présence rassurante.

— Je me débrouille très bien toute seule, merci.

Mince, ma réponse a été un peu brusque, mais trop tard. Brandolini lève les bras, sans insister.

— Bref, dit-il après s’être éclairci la voix, je suis passé vous dire qu’il y aura un locataire au palais à partir de demain.

— Un locataire ?

Ah non. Ce n’est vraiment pas possible. Je ne suis pas habituée à travailler avec des gens qui s’agitent tout autour de moi.

— Il s’appelle Leonardo Ferrante, c’est ce célèbre chef d’origine sicilienne, m’explique-t-il d’un air réjoui. Il arrive directement de New York pour l’ouverture de notre nouveau restaurant à San Polo. Comme vous le savez, l’inauguration est dans trois semaines.

Le comte gère avec son père deux autres restaurants de Venise, l’un derrière la place Saint-Marc, l’autre, plus petit, tout près du pont du Rialto. Les Brandolini en possèdent un autre à Los Angeles, sans compter deux clubs privés, un café et une résidence. L’an dernier, ils se sont aussi implantés à Abu Dhabi et à Istanbul. Bref, il n’est pas rare de les voir en photo sur le papier glacé des magazines ou dans la presse people dont raffole Gaia.

Pour ma part, cette vie mondaine ne me fait ni chaud ni froid. Ce qui m’importe, en revanche, c’est de n’avoir personne dans les pattes.

Mais Brandolini poursuit, sans remarquer ma contrariété :

— Nous nous sommes mis en quatre pour tout organiser rapidement et, comme vous le savez, la logistique à la vénitienne n’aide pas beaucoup. Mais, après tout, quand on désire très fort quelque chose, on ne compte pas ses efforts.

Voilà qu’il me donne des leçons de vie, maintenant. Je fais mécaniquement oui de la tête. En réalité, l’idée de devoir travailler avec un inconnu qui vadrouille dans le palais m’énerve, et pas qu’un peu. Pourquoi Brandolini refuse-t-il de comprendre que j’exécute un travail de précision ? Qu’il suffit d’une broutille pour me déconcentrer ?

— Vous vous entendrez très bien avec Leonardo, vous verrez. C’est quelqu’un de très agréable.

— Je n’en doute pas. Le seul problème, c’est que ce vestibule…

Il m’empêche de finir ma phrase :

— Vous comprenez, je ne pouvais décemment pas le loger dans une chambre d’hôtel glaciale, poursuit-il avec l’assurance de celui qui n’a jamais à demander la permission de faire quelque chose. Leonardo est un esprit libre, il se sentira chez lui ici, il pourra cuisinier quand bon lui semblera, prendre son petit déjeuner en pleine nuit et déjeuner dans l’après-midi, lire un livre au jardin et profiter du Canal depuis la terrasse.

J’allais lui faire remarquer que le vestibule où je travaille donne accès à toutes les autres pièces du palais, ce qui conduira fatalement ce type à passer par là Dieu sait combien de fois dans la journée. Brandolini en est d’ailleurs parfaitement conscient ; c’est juste qu’il s’en fout royalement. Bon sang, je commence à bouillir.

— Combien de temps va-t-il rester ici, ce fameux chef ?

J’espère une réponse encourageante.

— Au moins deux mois.

— Deux mois ? dis-je en écho, sans même faire l’effort de cacher mon agacement.

— Oui, deux mois, et peut-être davantage, au moins le temps de mettre le restaurant sur de bons rails.

Le comte réajuste son pull sur ses épaules avant de plonger ses yeux dans les miens, l’air déterminé.

— Je veux croire que cela ne sera pas un problème pour vous.

Traduire : « Faites en sorte que cela se passe bien. »

— Bon, s’il n’y a pas d’autre solution…, dis-je d’une voix morne.

Ma façon à moi de dire que ça ne me va pas du tout mais que je n’ai pas le choix.

— Entendu, il ne me reste plus qu’à vous souhaiter une bonne continuation, conclut-il en me tendant sa main fine. Au revoir, Elena.

— Au revoir, monsieur le comte.

— Appelez-moi Jacopo, je vous en prie.

Cherche-t-il à faire passer la pilule en jouant la carte de la proximité ? Je lui accorde un sourire forcé :

— Au revoir, Jacopo.

À peine est-il sorti que je m'installe sur le canapé en velours rouge placé contre le mur. Je suis nerveuse, une vraie pile électrique. Avec tout ça, j'ai perdu l'inspiration. Je m'en moque pas mal de son restaurant, de son chef étoilé. Qu'est-ce que j'en ai à faire de son inauguration son et lumière ? Je veux travailler en paix, seule, en silence, c'est tout. C'est trop demander ? La tête entre les mains, je regarde les bols éparpillés qui ont l'air de me narguer. À l'intérieur, la peinture a séché. Je prends sur moi et décide de les ignorer. Et tant pis pour la fresque ! Il est dix-neuf heures trente, j'ai la tête vide. *Basta*. Je suis fatiguée. Je rentre chez moi.

Une fois dans la rue, je me laisse envelopper par l'air humide et douceâtre d'octobre. Le froid du soir commence à se faire sentir. Le soleil est presque complètement tombé sur la lagune, les lampadaires s'allument.

Je parcours les rues à vive allure sans pouvoir mettre de l'ordre dans ma tête. Mes pensées sont prisonnières de ce vestibule poussiéreux, et je crains qu'elles ne le restent encore un bon moment, vu mon talent pour ruminer jusqu'à plus soif. Gaia et ma mère me le font souvent remarquer : dès que quelque chose me tracasse, je m'absente, je deviens distraite, je suis dans les nuages. C'est vrai que je suis souvent perdue dans mes pensées, que je les laisse m'emporter sans opposer de résistance… Cela m'aide à fuir le présent l'espace d'un instant, rien de plus. C'est un défaut bien à moi, mais auquel je n'ai aucune envie de renoncer. Voilà pourquoi j'adore marcher seule à travers la ville : quand je laisse mes pieds me guider, quand mon esprit se libère enfin, rien ni personne n'arrive à me polluer la tête.

Une légère vibration accompagnée d'une sonnerie me ramène soudain à la réalité. Sur l'écran de mon iPhone, un message non lu.

Bibi, ça te dit d’aller au ciné ?

Ils passent le dernier Sorrentino ce soir au Giorgione.

Bisou.

Filippo. Voilà quelqu’un avec qui j’ai envie de passer la soirée, même après une journée pareille. Mais je ne suis pas sûre d’avoir assez de force pour me traîner jusqu’au Giorgione. Je suis épuisée. Et l’idée de m’enfermer deux heures dans une salle de cinéma ne m’emballe pas franchement. J’ai juste besoin de me vautrer sur un canapé.

Je renchéris :

Et si on dînait chez moi ce soir ? On pourra regarder un film après.

Je suis raplapla, je ne pense pas apprécier le Sorrentino.

Réponse immédiate :

O.K. À très vite chez toi ;-)

Je connais Filippo depuis la fac. Nous nous sommes rencontrés au cours d’architecture d’intérieur. J’étais en première année et lui déjà en troisième année. Un jour, il m’a proposé qu’on révise ensemble, et j’ai accepté. Il m’inspirait confiance, je crois. Je sentais, mais de manière encore mystérieuse, qu’on avait des atomes crochus lui et moi. Sans raison particulière d’ailleurs : je le savais, c’est tout.

Nous sommes aussitôt devenus amis. Nous allions au musée ensemble, au cinéma, au théâtre. Ou bien nous passions des soirées entières à papoter. C’est depuis cette époque que Filippo m’appelle « Bibi ». Il n’arrêtait pas de me dire que je ressemblais à la Bibi d’un manga

japonais, un personnage un peu maladroit, du genre à ruminer en permanence et à s'imaginer tout un tas d'histoires sans queue ni tête.

Après la fac – je ne me rappelle même plus pourquoi –, nous nous sommes un peu perdus de vue. L'an passé, j'avais appris par Gaia qu'il avait commencé à bosser pour Carlo Zonta, un des plus célèbres architectes d'Italie. Filippo s'était donc installé à Rome.

Et voilà qu'il y a un mois, après toutes ces années – mais moi j'avais l'impression que c'étaient des siècles –, Filippo a refait surface. Il m'a écrit un mail comme si nous nous étions quittés la veille : « Je suis de retour à Venise. Ça fait combien de temps qu'on n'est pas allés au musée Correr ? » Son invitation m'a tellement prise au dépourvu que j'ai réalisé d'un coup à quel point il m'avait manqué. J'ai accepté sans hésiter.

C'était la première fois que je le revoyais après toutes ces années, mais rien n'avait changé. Nous nous sommes promenés tranquillement dans les salles du musée, en nous arrêtant devant nos œuvres préférées – je me souvenais encore des siennes et lui des miennes – et en nous racontant nos vies depuis le moment où celles-ci s'étaient séparées.

Par la suite, nous nous sommes encore revus, une fois à dîner, une autre pour un ciné. Nous nous sommes également dit que ce serait chouette de faire une soirée *revival* avec tous nos camarades de fac, mais nous n'avons même pas essayé de l'organiser, Dieu sait pourquoi.

Il est près de neuf heures quand la sonnerie de l'interphone m'oblige à m'extirper de la salle de bains, un trait de maquillage sur les yeux, les cheveux relevés en un petit chignon approximatif – et bien aimable celui qui décrira ainsi ma coiffure. J'essaie de ne pas penser à la mine horrifiée qu'aurait Gaia si elle me voyait avec une tête pareille. J'ouvre la porte en jean, top blanc et tongs. J'ai juste le temps de me glisser dans un sweat-shirt trop grand pour moi avant qu'il n'arrive. C'est mon look spécial maison, mais je suis sûre que Filippo ne s'en formalisera pas.

Il grimpe les marches quatre à quatre, avec deux cartons à pizza dans les mains. Il est accueilli par la voix douce et chaude de Norah Jones –

son dernier album.

— Vite, vite, ça va refroidir ! dit-il en entrant.

Il jette sa sacoche par terre, m'effleure la joue d'un baiser et file en cuisine comme un missile.

— Pressé de manger ?

— Je meurs de faim !

Je lui emboîte le pas avant de faire de la place sur la table.

Il a déjà ouvert un tiroir – devinant *illico* celui où chercher, alors qu'il n'avait pas mis les pieds dans mon appartement depuis des lustres – et trouvé ma roulette à pizza. Il s'occupe de la mienne en premier.

Je le regarde. Son visage a quelque chose d'ouvert et de lumineux, presque de rassurant : la voilà peut-être, la raison pour laquelle nous sommes devenus amis à l'époque de la fac. Si ses grands yeux profonds en amande n'étaient pas vert clair, et s'il n'avait pas cette masse de cheveux blonds ébouriffés, on pourrait le prendre pour un Asiatique.

— Quatre saisons sans poivron, comme tu aimes, me dit-il en me tendant ma pizza découpée en petites tranches.

Exact. Il se rappelle ça aussi. J'acquiesce d'un air satisfait tandis qu'il me fixe de ses yeux si étranges qu'ils m'hypnotisent. Nous restons une seconde à nous regarder comme ça, presque ébahis, avant que Filippo ne retourne à sa pizza. Moi, histoire de faire quelque chose, je pars chercher deux verres.

Cela n'a duré qu'un instant, mais nous nous sommes aperçus tous les deux qu'il y a comme une drôle d'électricité dans l'air.

— Ce soir, je suis végétarien moi aussi. Tu te sentiras moins seule, comme ça, plaisante-t-il en ouvrant le deuxième carton.

Il sourit, découvrant ses dents blanches et régulières. Une autre chose qui me plaît chez lui. Avec la fossette qu'il a à la joue droite.

— Dis donc, Bibi, est-ce que je peux te dire que la pizzeria en bas de chez toi est vraiment dégueulasse ?

Tout en attaquant ma quatre saisons, je lui réponds :

— Oui, bien sûr, mais ça ne m’empêchera pas d’y retourner. C’est ça ou mourir de faim.

— Tout de même, est-ce qu’il n’est pas temps que tu apprennes à cuisiner ?

Je fais mine de réfléchir deux secondes avant de lui répondre :

— Non.

Il prend une olive et me la lance à la tête.

Après manger, tandis que je prépare ma tisane à la mélisse, Filippo passe en revue les DVD entassés sur la dernière étagère de ma bibliothèque.

— Et ça ? se met-il à rire. Ça sort d’où ? dit-il en agitant la boîte de *Shall We Dance*, avec Richard Gere et Jennifer Lopez.

— Oh mon Dieu, c’est encore Gaia qui a dû laisser traîner ça il y a je ne sais combien de temps !

Je me cache le visage derrière un bras.

Il me regarde d’un air compréhensif :

— Ça ne me gêne pas du tout, tu sais… Tu peux m’avouer que tu aimes ce genre de trucs, maintenant… Il ne faut pas avoir honte. Admettre ses problèmes, c’est faire le premier pas pour en sortir. Tu peux m’en parler, je suis ton ami… J’essaierai de t’aider, si tu veux.

— Couillon, va.

Le cinéma est une passion que nous avons toujours partagée, Filippo et moi. On se retrouvait souvent à certaines séances du ciné-club de la fac. On restait tout seuls dans la salle à regarder jusqu’au générique de fin des films inconnus de réalisateurs obscurs, souvent des avant-gardistes russes assez soporifiques et complètement oubliés. Nos camarades nous avaient lâchés depuis des heures pour aller boire un verre en ville.

Filippo continue de parcourir les titres de ma DVDthèque avant de sortir *Une journée particulière* d’Ettore Scola.

— J’ai dû le voir au moins quatre fois, mais ça ne me dérange pas de le revoir. Et toi ?

— Ce sera ma troisième. Ça marche.

Filippo se jette sur le canapé. Il bataille avec la télécommande tout en marmonnant quelque chose sur les nouvelles technologies. Il est drôle, il m’amuse. Je le rejoins avec deux mugs fumants dans les mains. Je les pose sur la table basse, balance mes tongs dans un coin et bois une gorgée de tisane. Elle est bouillante et je me brûle la langue… Puis je me laisse tomber sur le canapé à côté de lui.

Alors que le générique commence à défiler sur l’écran plasma, je sens le genou de Filippo contre le mien. Ce contact me met soudainement mal à l’aise, comme si je prenais enfin conscience que nous sommes presque collés l’un contre l’autre. Je me réinstalle sur le canapé en m’éloignant de quelques centimètres. Il n’a l’air de se rendre compte de rien, peut-être que je suis juste parano…

Le film se déroule dans cette douceur et cette amertume qui nous étaient restées en mémoire. Nous le suivons religieusement tout en sirotant notre tisane, quitte à nous repasser certaines scènes d’anthologie. Voilà que Marcello Mastroianni et Sophia Loren esquissent quelques pas de danse en suivant les motifs du sol.

Du coin de l’œil, je vois que Filippo m’observe. Mais c’est depuis le début du film que j’ai senti son regard sur moi. Chaud et enveloppant. Je me tourne vers lui et plonge mes yeux dans les siens :

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Il sourit, comme pris en flagrant délit.

— Je me disais que tu n’as pas changé d’un poil depuis toutes ces années.

Il n’arrête pas de me fixer. Une drôle de gêne s’empare de moi. Vite, dédramatiser :

— Et moi qui espérais m’améliorer avec le temps.

— Bah, le seul défaut que tu avais, tu t’en es débarrassée, une chance.

Je lui adresse un regard interrogateur.

— Valerio, ton ex.

Je lui envoie un coup de poing sur le bras en faisant mine d'être blessée. Je m'étais mise avec Valerio lors de mon avant-dernière année à l'université. Filippo ne le supportait pas et ne faisait rien pour le cacher. « Trop superficiel et trop immature pour toi » : il avait dû me répéter ça des centaines de fois.

— J'ai mis un peu de temps à le comprendre, mais, en fin de compte, c'est toi qui avais raison, finis-je par admettre.

— Depuis combien de temps est-ce que vous avez rompu ?

— Un an et demi.

— Et tu n'as personne, en ce moment ?

Droit au but. Je ne m'y attendais pas.

— Non.

Dieu sait pourquoi le silence qui suit ma réponse me paraît insoutenable. J'aimerais lui sortir une petite phrase bien tournée pour désamorcer cette tension palpable, mais rien ne me vient. J'ignore ce que Filippo peut avoir en tête. Ce que je sais, moi, c'est que je n'y avais jamais pensé. Du moins jusqu'à présent. Toute à ma joie de l'avoir retrouvé comme ami, je n'avais pas imaginé une seconde qu'il puisse y avoir autre chose entre nous. D'un coup, l'ensemble de mes certitudes est sur le point de s'effondrer.

— Celle-là, c'est ma scène favorite, lance Filippo en se tournant de nouveau vers l'écran.

Mastroianni et Loren sont montés sur la terrasse et voilà qu'ils replient les draps qu'ils ont mis à sécher. Peut-être a-t-il compris ma gêne et décidé de venir à mon secours. Ce serait bien son genre.

J'étouffe un petit soupir de soulagement. Allez, pensons à autre chose. Si ça se trouve, je m'invente des histoires, Filippo n'a pas ce genre d'idées derrière la tête. Le temps passe, et, à force de me concentrer sur le film, je finis petit à petit par me détendre.

Dehors, il a commencé à pleuvoir. C'est comme si les gouttes qui tombent sur la lucarne effleuraient tout doucement mon cœur. C'est une sensation si agréable que j'ai envie de lâcher prise…

Soudain, comme si j’émergeais d’un coma profond, j’entends une voix délicate me susurrer :

— Bibi, je m’en vais.

En ouvrant les yeux, je vois Filippo debout, penché sur moi. Le générique de fin défile sur l’écran. Je fais mine de me lever.

— Mais pourquoi est-ce que tu ne m’as pas réveillée ?

— Chhh, ne bouge pas.

Il me pose délicatement un plaid sur les épaules.

— Je te vole ton parapluie cassé.

— Tu peux aussi prendre celui qui marche.

— Ne t’inquiète pas… Je ne vais pas loin.

Il me caresse la joue avec une tendresse que je ne lui ai jamais vue et m’effleure le front d’un baiser.

— Ciao, Bibi.

*OceanofPDF.com*

# 2.

Ce matin, j’ai décidé de faire une pause dans mon travail sur la fresque. Et pour cause, je dois me débarrasser d’une ribambelle de tâches ménagères ennuyeuses au possible. Soyons honnête : question fée du logis, on a fait mieux. Mais vu la montagne de vêtements roulés en boule qui déborde de la panière à linge, je me résigne à faire deux, trois lessives. Puis je fais un saut au pressing retirer une petite robe noire que j’avais laissée là depuis l’été, avant de m’aventurer au supermarché. Je fais les courses à ma façon. En deux mots, j’achète un stock de plats cuisinés ou surgelés, ma spécialité de longue date. Une fois rentrée, je me laisse tenter par l’idée de ranger un peu la maison, mais l’envie me passe *illico* : autant travailler, en fait. J’attrape mes clés et je sors.

Sur le chemin du palais, je passe chez Nobili pour acheter cinquante grammes de poudre bleu outremer, au cas où mes réserves ne suffiraient pas. La couleur, je préfère la choisir toute seule et m’assurer moi-même qu’il n’y a pas d’erreur. Si j’envoyais Franco, comme me le suggère Brandolini, il reviendrait avec la mauvaise teinte, à coup sûr.

À deux heures de l’après-midi, la rue sur laquelle s’ouvre l’entrée du palais est déserte. L’avantage de travailler dans un bâtiment dont je suis la seule à avoir les clés – enfin, c’était encore le cas hier –, c’est de pouvoir aussi venir le samedi en cas de retard sur le planning. Sans compter que les gens se font rares. Pas d’étudiants à l’horizon. Quant aux touristes, ils se pressent à Saint-Marc et au Rialto, assez loin d’ici.

J’enfonce la longue clé dans la serrure de la porte principale. Je donne un tour à gauche et deux à droite avant de me rendre compte qu’elle

tourne dans le vide. La porte est ouverte et l'alarme désactivée. Tant mieux, il m'est déjà arrivé de la déclencher par erreur – c'est d'ailleurs la seule fois où j'ai dû demander de l'aide à Franco. C'est lui qui doit être à l'intérieur, j'imagine. En haut de la volée de marches en marbre, je pousse la porte de service qui s'ouvre sur le vestibule, digne d'une scène de théâtre.

Et voilà, le moment tant redouté est venu.

Face à moi se dresse un dos musclé, couvert d'une chemise rouge. C'est lui. Le locataire. Je ne m'attendais pas à le voir ici si tôt. Il observe la fresque, comme hypnotisé. Immobile. Immense. À ses pieds, un gros sac de voyage qui m'a tout l'air d'avoir été trimbalé dans plein d'aéroports et duquel dépasse une veste en jean.

Je toussote légèrement, histoire de signaler ma présence. Il se retourne et me jette un regard si profond que j'en recule presque de choc. Ses yeux ont beau être d'un noir impénétrable, il en émane une lumière qui, je ne sais comment, me laisse sans voix.

Je tâche de reprendre un peu d'assurance :

— Bonjour, je suis Elena, la restauratrice, dis-je en regardant la fresque.

— Salut, me lance-t-il dans un sourire. Leonardo, enchanté.

Il me serre la main, je sens sa peau rugueuse contre la mienne. Voilà des mains qui ont été habituées à travailler depuis longtemps.

— Jacopo m'a beaucoup parlé de toi.

Des yeux cernés, des lèvres charnues, un nez prononcé, une barbe foisonnante avec de légers reflets roux, des cheveux bruns qui n'ont pas dû voir des ciseaux depuis longtemps : il a l'air tout droit sorti d'un tableau de Goya. Il n'a pas encore la quarantaine, mais sa présence est aussi solide et imposante que celle d'un arbre centenaire.

— C'est une œuvre d'une sensualité unique, commente-t-il en se tournant vers le mur.

Un léger accent sicilien perce dans sa voix. J'en profite pour l'étudier en détail : il porte un pantalon noir, en lin, tout comme sa chemise boutonnée à moitié sous laquelle on devine une musculature puissante.

Son torse bronzé me semble couvert d'une toison de poils bruns. Il porte des baskets déchirées. Je le sens animé d'une énergie mystérieuse et sauvage, prête à exploser à tout moment.

— Techniquement, il s'agit d'un viol, tiens-je à préciser.

Quand je suis mal à l'aise, j'ai tendance à jouer les maîtresses d'école pour garder mes distances, c'est plus fort que moi. Il me regarde, je baisse les yeux. Mon visage vire brutalement au rouge, comme s'il avait pris feu.

— Cette fresque représente une scène mythologique, le rapt de Proserpine.

J'apporte cette précision sur un ton nettement moins arrogant.

Il fait un mouvement de tête, toujours absorbé dans sa contemplation, avant d'ajouter :

— Pluton enlève Proserpine et l'emporte aux Enfers. Avant de la ramener dans le monde des vivants, il lui fait manger neuf graines de grenade. Elle passera ensuite six mois dans le monde des vivants, et les six autres dans le monde des morts. Bref, c'est un mythe lié au temps et aux saisons.

Un à zéro pour le chef sicilien, il connaît ses mythes de l'Antiquité : il m'a bien calmée, mais je l'avais cherché.

Leonardo regarde tout autour de lui d'un air émerveillé avant de pousser un long soupir. Il porte un petit anneau en argent à l'oreille droite.

— Franchement, ce palais est une pure merveille, c'est une chance d'être ici, pas vrai ?

Disons que ça l'était jusqu'à ce que tu arrives… Je le pense très fort mais je n'aurai jamais le courage de le lui dire.

— Tout est prêt, mon cher, nous pouvons y aller, nous interrompt une voix familière.

Jacopo est soudainement entré dans le vestibule par le couloir de gauche. Il remarque ma présence et s'empresse de me saluer.

— Bonjour, Elena.

— Bonjour, monsieur le comte, euh… Jacopo.

— Je vois que vous avez déjà fait connaissance.

— Oui, ajoute Leonardo. Elena, aimablement, était en train de m'expliquer son travail.

C'est évidemment faux – je n'ai absolument pas été aimable – mais il a préféré mentir. Il me lance un regard de connivence auquel je ne réponds pas.

Brandolini esquisse un sourire satisfait :

— Viens, Leo, ajoute-t-il en le prenant par le bras, je vais te montrer tes appartements. Olga est passée hier, tout est en ordre.

Leonardo ramasse son sac, se le passe à l'épaule, et emboîte le pas au comte.

Cette histoire de femme de ménage m'inquiète. J'interpelle le comte d'une voix involontairement suraiguë. Il se retourne, tout comme Leonardo.

— Oui ?

— Rien, je voulais juste vous demander un immense service.

Cette fois, j'arrive à prendre une intonation plus agréable à l'oreille.

— Si cela vous est possible, dites à Olga de ne pas nettoyer le vestibule, la poussière pourrait compromettre la restauration.

— Bien sûr, n'ayez crainte, me rassure-t-il. Elle est déjà au courant.

Je sens de nouveau les yeux de Leonardo braqués sur moi. J'essaie de les ignorer, mais impossible : ce sont de vrais aimants.

— Merci, dis-je en détournant le regard pour échapper à leur pouvoir magnétique.

Ils me saluent et s'en vont.

J'expire profondément pour essayer de me débarrasser de cette étrange sensation qui me tient au cœur, puis je me remets au travail. Je veux essayer le bleu que je viens tout juste d'acheter. Je passe à la cuisine pour remplir à moitié une carafe filtrante anti-impuretés. Vu la quantité de calcaire qu'il y a dans l'eau à Venise, le rendu des couleurs serait

entièrement gâché. C’est une chose que j’ai apprise toute seule, hélas sur le terrain, mais je n’en suis pas peu fière.

J’entends les voix et les mouvements des deux intrus dans l’aile droite du palais. Je devrai m’y habituer mais comment ? J’espère que ce Leonardo saura se montrer discret. Si seulement il pouvait passer toutes ses journées dans son restaurant ou rester bien calmement dans sa chambre ! Je refuse de l’avoir dans les pattes, d’autant que sa présence me met mal à l’aise.

Je m’agenouille sur la bâche de protection et commence à préparer plusieurs mélanges de pigments blanc et bleu, avec différents dosages. La couleur du vêtement de Proserpine n’est pas trop compliquée, contrairement à celle de la grenade. La troisième préparation m’a l’air proche de la teinte originale. Ce n’est qu’un essai, mais pour la perfectionniste que je suis, ça me permettra de tester la qualité du pigment.

Brandolini repasse par le vestibule peu après, seul.

— Chère Elena, je m’en vais. Je vous laisse en bonne compagnie avec Leo. Vous vous entendrez très bien, vous allez voir.

C’est déjà la deuxième fois qu’il me le répète, mais, bizarrement, cela ne me dit rien qui vaille. Il passe un doigt sur la poignée de la porte de service comme pour enlever un voile de poussière – inexistant, d’ailleurs.

— Bon courage. Au revoir.

— Au revoir, monsieur le comte, je veux dire… Jacopo.

Il est presque dix-huit heures et Leonardo n’a pas encore montré le bout de son nez. Pendant un moment, j’ai entendu de la musique classique résonner à l’étage du dessus, mais cela n’a pas duré. J’imagine qu’il a passé l’après-midi à dormir. S’il débarque à peine de New York, il doit rattraper le décalage horaire. Mais peu importe, du moment qu’il reste au fond de sa tanière, moi ça me va très bien.

Le temps de passer à la salle de bains pour me décrasser, j'enlève mon tee-shirt de travail et mon jean pour enfiler un pantalon propre et un chemisier en coton que j'ai fourré dans un sac de sport. Gaia peut dire ce qu'elle veut, la voilà, mon idée de l'élégance.

Ce soir, je suis chez mes parents pour fêter en famille le départ à la retraite de mon père. Après quarante-cinq ans d'une carrière exemplaire dans la marine militaire, le lieutenant Lorenzo Volpe entame une nouvelle vie. Ironie du sort, mon père a beau être un ancien marin, je sais à peine nager. La faute à ma mère, sans doute, qui à chacune de nos vacances sur le Lido mourait de peur dès que je m'éloignais trop loin du rivage, craignant de ne jamais me voir revenir. Je suis certaine d'avoir hérité de son caractère anxieux et – je dois bien l'admettre – un peu paranoïaque. Mon père, lui, m'a transmis son obstination acharnée et son implication absolue dans le travail.

À coup sûr, j'aurai à peine franchi la porte d'entrée que maman me fera remarquer que je suis trop maigre, trop fatiguée, trop négligée, malgré mes pitoyables tentatives pour cacher mon stress sous des tonnes de fard et de rouge à lèvres. Papa, lui, m'observera en silence toute la soirée puis me raccompagnera jusqu'à la porte quand tout sera fini, le torse bombé et les mains dans le dos. Il me demandera « Tout va bien ? » avant de me laisser sortir. « Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais que nous sommes là pour toi. » Après lui avoir dit de ne pas s'inquiéter, je lui donnerai un baiser sur la joue, comme d'habitude, et je rentrerai à la maison l'esprit tranquille et en paix avec moi-même, comme toujours quand je suis avec eux.

Cela fait une éternité que je ne les ai pas vus, et j'ai envie de me faire cajoler.

Après m'être frotté les lèvres devant le miroir pour uniformiser le rouge à lèvres que j'ai étalé à la va-vite, je range mes affaires dans mon sac. Fin prête. Avant de sortir, je jette un coup d'œil furtif en direction de l'escalier. Leonardo a l'air encore barricadé dans sa chambre, j'hésite à lui dire au revoir. Ce n'est peut-être pas la peine.

Non, ça ne l'est pas.

Je sors par le portail en bois massif en prenant bien garde de ne pas faire de bruit. Une fois dehors, je me retourne instinctivement vers le palais. La lumière est allumée au premier étage. Cela me fait tout drôle de savoir qu'à partir d'aujourd'hui je ne serai plus seule avec ma fresque.

Le soir commence à tomber sur Venise en ce dimanche morose mais inhabituellement chaud. Gaia et moi devons nous retrouver au Muro, dans le quartier du Rialto, pour prendre l'apéritif. Quand nous nous sommes appelées pour convenir du rendez-vous, elle m'a très clairement mise en garde : « Si tu ne viens pas habillée en femme, je te jure que je te fais jeter par le videur. » D'habitude j'ignore ses conseils, mais j'aime lui donner satisfaction de temps en temps.

Cela dit, pas question de porter des talons de 12 atroces. J'ai donc opté pour des sandales en satin vert, talons de 8. Pour le reste, une robe courte sans manches avec un perfecto noir. On peut dire que j'ai pris sur moi : je n'arrive pas à m'imaginer plus féminine que ça (même si j'aurais pu oser davantage avec mon petit carré de première communiante). Mais je sais déjà que je m'en mordrai les doigts. Traverser Venise en soirée, c'est forcément marcher sur des pavés avec toutes sortes de ponts à franchir. Les bateaux-taxis coûtent une fortune et les vaporettos fonctionnent au ralenti. Gaia sera bien forcée de reconnaître mes efforts.

Le Muro est déjà plein à craquer, tout le monde est massé entre le comptoir et les vitrines qui donnent sur la rue. L'idée de me glisser au milieu de ce tas de chair humaine ne m'exalte pas beaucoup, mais je dois le faire, ne serait-ce que pour donner un sens à l'effort inhumain d'avoir supporté mes talons aiguilles jusqu'ici. En jouant des coudes, je réussis à me frayer un chemin au milieu de la foule qui bloque l'entrée. En deux foulées de top model en fin de carrière, j'entre saine et sauve dans la boîte. Le chaos règne en maître – l'ambiance sonore n'est vraiment pas la plus raffinée qui soit – et il n'a beau être que dix-neuf heures, le taux d'ébriété a déjà atteint le seuil d'alerte. Ne buvant presque pas une goutte d'alcool, je ne parviens jamais à partager ces moments de pur plaisir

éthylique, alors que Gaia, elle, est capable de s'enfiler trois mojitos en une heure sans donner le moindre signe de faiblesse.

Justement la voilà, la reine des nuits vénitiennes ! Elle est en train de naviguer d'une table à l'autre, gratifiant tout le monde de son plus beau sourire charmeur. Le tout ponctué de niaiseries braillées à une fréquence proche des ultrasons. Sa queue-de-cheval blonde se détache de la foule. Gaia est grande, mais, comme à son habitude, elle porte en plus des talons de combat. Elle vient maintenant de s'arrêter au milieu d'un petit groupe de gens que je connais. En me hissant sur la pointe des pieds, je lui fais signe de loin. Elle m'a repérée, ouf. Elle agite frénétiquement les bras pour m'inviter à la rejoindre. Après avoir bousculé une dizaine de personnes, je me jette dans la mêlée et arrive à sa hauteur.

— Il était temps ! Mince, où étais-tu passée ?

Elle me colle un bisou sur la joue avant de baisser les yeux au sol. C'était couru d'avance.

— Regarde-moi ces sandales ! Ultra-stylé, ce vert… Bravo, Elé, tu me plais !

Examen de passage réussi, au moins pour ce soir. Ça m'évitera d'avoir à m'expliquer avec les videurs.

— Alors, comment ça s'est passé avec ton cycliste, l'autre soir ? lui dis-je à l'oreille en lui pinçant la taille.

— Il n'est pas venu, me répond Gaia d'un air effondré qui est loin d'être crédible.

— Tu rigoles ? fais-je en feignant l'étonnement.

— Attention, je ne suis pas du tout en train de me faire avoir par Belotti ! Non, non, non, ne parlons pas de ça.

Une seconde pour reprendre du poil de la bête, elle m'épatera toujours.

— En fait… j'ai toujours une petite place pour lui dans mon cœur, mais je le laisse se décider. S'il me veut, il faudra qu'il vienne me prendre.

— Bon…

Je ne comprends toujours pas pourquoi ce type l'intéresse autant. Les mystères insondables de l'amour. Ou des hormones, dans le cas de Gaia.

— Bref, hier soir, au Piccolo Mondo, je suis tombée sur Thiago Mendoza. Le top model d'Armani, tu vois qui c'est ? On s'est échangé nos numéros.

— Tu ne perds pas de temps, hein ?

Je ne sais pas qui est ce nouveau contact dans son téléphone, mais se remettre d'une déception en se lançant dans une nouvelle conquête, c'est du Gaia tout craché.

Elle éclate d'un rire sonore avant de se tourner vers le groupe :

— Les gens, j'ai soif. Un autre spritz pour tout le monde ?

Réponse unanime, Gaia me prend sous le bras pour m'entraîner de nouveau dans la foule. Nous atteignons le comptoir.

— Nico, tu me fais huit spritz à l'Aperol ? demande-t-elle au barman en battant ses cils gonflés de mascara.

— Tout de suite, *mon amour.*

Les Vénitiens, femmes ou hommes, adorent s'appeler « mon amour » même s'ils ne se connaissent que depuis une heure. Et Nico, barman aspirant acteur, ne fait pas exception.

— Et aussi un Coca pour mon amie, ajoute Gaia en devinant ce que je m'apprête à dire.

Entre-temps, le reste de la bande s'est approché du comptoir. En un clin d'œil, tout le monde récupère son verre et trinque avec ses voisins.

— On va fumer ? propose quelqu'un.

Aussitôt le troupeau se dirige tranquillement vers la sortie. Gaia reste avec moi et s'assoit sur le tabouret face au mien. Mon Coca tarde à arriver.

— Filippo nous rejoint pour dîner ? demande Gaia.

— On dirait bien.

— Ça me fait plaisir de le revoir.

Quand j’ai connu Filippo, Gaia avait déjà quitté les bancs de la fac depuis un moment. Je les ai présentés l’un à l’autre mais ils se sont immédiatement aperçus qu’ils avaient des amis communs : Venise n’est pas bien grande, on peut finir par connaître presque tout le monde, surtout si, comme Gaia, on pousse la sociabilité jusqu’à la névrose.

Mais voilà que quelqu’un l’appelle du côté des banquettes.

— Excuse-moi, je dois dire bonjour à des gens, dit-elle en sautant de son tabouret.

— Vas-y, vas-y, puisque le devoir t’appelle !

Elle me fait un clin d’œil et s’élance dans un mini-défilé, moulée dans son jegging ultra-serré. J’ai découvert depuis peu – évidemment grâce à elle – qu’on donne ce nom à ces jeans qui vous compriment jusqu’à l’asphyxie. Gaia en porte souvent, malgré des mollets légèrement trop gros – son drame absolu. Profitant du spectacle depuis mon tabouret, j’observe ses mouvements de félin. Son top en coton effet transparent laisse peu de place à l’imagination, même si son soutien-gorge push-up rembourré y est en réalité pour beaucoup. Au naturel, Gaia n’a qu’un simple bonnet B – ce que tout le monde ignore, mis à part les hommes avec qui elle a couché, et moi.

Nico finit par me tendre mon Coca.

— Je pourrais avoir quelques glaçons ?

— Un peu de citron aussi, *mon amour* ?

— Oui, merci.

Au moment de boire ma première gorgée, je sens vibrer mon portable. Un SMS de Filippo.

Bibi, je serai en retard.

J’arrive dans une demi-heure.

Bisou.

Je lui réponds immédiatement, en espérant qu’il s’active un peu.

O.K., on t’attend !

Une seconde après lui avoir envoyé mon message, une main vient effleurer la peau de mon épaule. Je me retourne brusquement. Face à moi, Leonardo Ferrante, *le locataire*.

— Salut, Elena, me lance-t-il, le monde est petit…

Avec sa chemise dépassant de son pantalon froissé, il a toujours son allure négligée mais semble sincèrement content de me voir.

— Bonsoir…

Prise au dépourvu, j’essaie de m’asseoir de façon plus confortable. Est-ce que je suis contente de le voir moi aussi ? Je ne sais pas, cet homme me trouble. Sa présence m’empêche même de penser à ce que je voudrais dire. Ce n’est pas normal.

Il s’assied à mes côtés sans y être invité et braque sur moi ses yeux noirs.

— Tu es seule ? me demande-t-il en me frôlant le bras de sa main.

Son geste me cause une étrange sensation.

— Non, je suis avec des amis.

J’agite la main comme pour dire qu’ils sont juste partis faire un petit tour. Leonardo a quelque chose qui me remue au plus profond de moi-même, comme un coup de poing en plein ventre. J’aimerais qu’il s’en aille. Ou pas.

Soudain, il se tourne vers un groupe qui s’installe à une table.

— Passez commande, les gars, dit-il d’un ton autoritaire, je vous rejoins tout de suite.

Et il ajoute, en revenant vers moi :

— Je suis avec mes collaborateurs, toute la brigade du restaurant, m’explique-t-il en me les désignant du menton.

— Ah, alors si vous devez y aller…, dis-je sans attendre.

— Mais non, cela me fait plaisir de te voir.

C’est donc officiel : j’ai beau m’en tenir au vouvoiement, il a décidé unilatéralement de jouer la carte de la proximité.

— On peut se tutoyer, tu ne crois pas ? enchaîne-t-il.

Je plisse le front tout en me frottant les mains. En plus, il lit dans mes pensées !

— Oui, bien sûr…, dis-je dans un murmure.

Par politesse, mais aussi pour dissimuler ma gêne, je me force à faire la conversation :

— J’ai essayé de faire le moins de bruit possible en sortant du palais hier soir. Je ne t’ai pas réveillé, j’espère…

Je regrette immédiatement ce que je viens de dire. Au fond, ce serait plutôt à lui de s’inquiéter de me fiche la paix. Pourquoi suis-je en train de me justifier ?

— Ne t’en fais pas, j’ai le sommeil profond.

Il capte le regard du barman qui entre-temps s’est approché.

— Un Martini blanc pour moi.

Tandis que Nico lui sert à boire, il sort son porte-monnaie.

— Je paye aussi pour elle, dit-il en me désignant.

— Non, ce n’est pas la peine…

Joignant le geste à la parole, je plonge le bras dans mon sac, mais il m’en empêche. Je sens de la douceur mais aussi de la fermeté dans son geste. Mon poignet est minuscule entre ses doigts. Son léger mouvement de tête me passe instantanément l’envie d’insister.

— D’accord… merci.

Il sirote son Martini tout en observant mon verre.

— Pas d’alcool, comment se fait-il ?

Je tente de me justifier en haussant les épaules :

— Je n’en bois jamais.

— C’est mal, très mal, sourit-il avec un rien d’ironie. Les buveurs d’eau ont toujours quelque chose à cacher.

— Mais je ne bois pas que de l’eau. Ça, c’est du Coca, par exemple.

Leonardo éclate de rire, découvrant ses dents blanches et féroces. J'ai comme l'impression qu'il ne rit pas de ce que je viens de dire, mais plutôt de moi. Il boit une nouvelle gorgée avant de planter ses yeux dans les miens. Il a retrouvé son air sérieux.

— Cela te dérange énormément que je vive au palais.

— Non…

Je réponds mécaniquement avant de me taire. Ce n'est pas une question, alors autant se dispenser d'une fausse politesse dont il doit d'ailleurs se moquer. Allez, courage :

— Effectivement j'aurais préféré rester seule, dis-je dans un soupir. Je suis comme ça, je n'arrive pas à me concentrer s'il y a tout un tas de gens autour de moi. Et, dans l'idéal, les travaux de restauration doivent être menés dans un cadre extrêmement protégé.

J'attends qu'il me lâche une phrase du type « Je comprends, j'essaierai de te déranger le moins possible », mais non. Il reste là à me dévisager comme s'il venait de comprendre quelque chose de fondamental mais qui m'échapperait.

Il avance soudain la main vers moi. D'instinct je me recule – quand lui ai-je donné la permission de me toucher ? – avant de m'apercevoir que ses doigts ne font que passer dans mes cheveux, tout près de la nuque.

— Attention, tu as failli perdre ça.

Il tient une de mes boucles d'oreilles entre le pouce et l'index. Je le regarde d'un air un peu ébahi avant de la récupérer pour me la raccrocher.

— Ça arrive souvent, elles sont mal fichues.

J'essaie une nouvelle fois de me justifier sans pouvoir soutenir son regard. Mon visage passe par toute la gamme des rouges. Bon, maintenant j'aimerais vraiment qu'il s'en aille.

Par bonheur, l'un de ses collaborateurs l'appelle depuis leur table. Après lui avoir adressé un signe, Leonardo se retourne vers moi.

— Excuse-moi, je dois rejoindre ma brigade. On se voit demain.

— Bien sûr. À demain.

Tout en le regardant regagner la table où se trouve son groupe, j'essaie de me débarrasser de cette absurde sensation de malaise, sans pouvoir détacher mes doigts de cette maudite boucle d'oreille.

Gaia me retrouve peu après. Elle s'est enfin libérée de ses impératifs mondains. Elle s'installe sur son tabouret, puis braque sur moi des yeux de flic. Je me prépare psychologiquement à un interrogatoire en bonne et due forme.

— Elé, *mon trésor*… – et là, je vois très bien où elle veut en venir – mais c'était qui, ce type ?

— Qui ?

— Ne fais pas l'innocente, réplique-t-elle, celui avec qui tu discutais il y a une minute.

— C'est le type que Brandolini a eu la délicatesse de me fourrer dans les pattes. Il s'appelle Leonardo, c'est un grand chef…

Ma voix laisse percer un rien d'agacement.

— Intéressant, dit Gaia en l'observant à distance. Quel âge a-t-il, au fait ?

— Comment veux-tu que je le sache ? On a juste échangé deux mots.

— Il fallait me le présenter, enfin… Il est carrément trop sexy !

Les bras m'en tombent.

— Non mais je rêve, Gaia, tu ne penses vraiment qu'à ça ! Et puis franchement, je ne vois pas ce que tu lui trouves, ce n'est qu'un gros bourrin, dis-je en le regardant à mon tour.

— Une chose est sûre, ce n'est pas un modèle standard. Lui c'est un homme, un vrai, tu peux me croire, Elé…

Tandis que Gaia se mord la lèvre, je cherche des arguments à opposer aux siens. Peine perdue. Soudain, une voix familière me sauve de la leçon d'anatomie masculine que Gaia s'apprête à me faire subir.

— Les filles !

Filippo se fraie un chemin au milieu de la foule et nous fait la bise.

— Désolé, j'ai eu une urgence au boulot. Avec un casse-couilles comme Zonta, on bosse même le dimanche. Tout ça pour faire plaisir aux

clients blindés de fric de monsieur… Gaia, ça fait longtemps qu'on s'est pas vus !

— Pas loin de deux ans, Filippo. Je t'en supplie, dis-moi que je n'ai pas vieilli, même si tu penses le contraire.

Tout le monde éclate de rire. Gaia lui tend un spritz.

— Tiens, bois ça, ensuite on va dîner.

— Vous avez décidé où ? demande Filippo en dégustant bien sagement son cocktail.

— Pourquoi pas le restaurant végétarien du Ghetto ?

Leur regard me fait instantanément comprendre que ma proposition ne les emballe pas vraiment.

— Elé…, fait Gaia, comment dire… tu commences légèrement à nous les briser avec ta fixette sur la viande.

— Bon, fais comme si je n'avais rien dit. Sans cœur !

Je me mets à faire la tête – ou presque : je n'en veux jamais vraiment à Gaia de critiquer mes manies de végétarienne.

— Allons au Mirai, alors, propose Filippo, le japonais à Cannaregio !

— Oh oui ! s'exclame Gaia. J'adore les sushis, ils sont divins là-bas !

— O.K., au moins je pourrai manger un peu de riz et de légumes.

— Alors, tout le monde est d'accord ?

Filippo me regarde comme pour s'assurer d'avoir trouvé le bon compromis.

— C'est parti ! dis-je avec un sourire.

Ce dîner au Mirai a été très agréable. Nous avons fini par occuper une table de dix, Gaia en ayant profité pour inviter quelques personnes qu'elle avait croisées au Muro. Cela n'avait évidemment rien d'un hasard. Le repas terminé, la reine de la nuit a en effet fini par entraîner

tout le monde au Piccolo Mondo, une des discothèques où elle est chargée des RP. Tout le monde sauf Filippo et moi.

Me voyant décliner l'invitation, Filippo m'a proposé de passer le reste de la soirée ensemble. Nous voilà donc à flâner dans les rues. Il y a encore du monde ; le temps est assez doux pour donner envie aux gens de rester dehors. On voit de temps en temps quelqu'un sortir en zigzaguant des bars pleins à craquer. Je commence à en faire autant – non pas à cause de l'alcool mais de mes maudites sandales.

— Arrêtons-nous une minute, je t'en supplie, je n'en peux plus.

Avant même d'avoir fini ma phrase je suis déjà sur un banc à essayer de trouver un pansement dans mon sac. Rien. Je m'étais pourtant souvenue d'en emporter deux avant de sortir, mais j'ai oublié. J'enlève mes sandales. J'ai les pieds rouges et gonflés ; on voit même la marque laissée par les lanières des chaussures. Cruauté de la mode.

— Oh mon Dieu, qu'est-ce que je leur ai fait ? dis-je tout bas en passant doucement la main dessus.

Mais, aussitôt, Filippo m'attrape le pied droit et l'appuie sur ses genoux, m'obligeant à me tourner entièrement vers lui.

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande, toute surprise.

— Premiers soins, répond-il en se mettant à me masser.

Ses gestes me soulagent, car le sang se remet à circuler. L'espace d'un instant je lâche prise et laisse ses mains caresser doucement ma peau. Mais, petit à petit, le malaise s'installe. Je suis allongée sur un banc, en pleine nuit, avec Filippo en train de me masser les pieds. Quelle drôle de situation… Il y a là quelque chose de trop intime pour nous deux. Je le regarde et m'aperçois qu'il me fixe du regard. D'un regard qui n'est pas celui d'un ami. Nos visages sont tout proches l'un de l'autre. Nous sommes sur le point de nous embrasser, je sens que cela va arriver. C'est ce que je veux, mais cela me fait un peu peur. Je retiens mon souffle…

Une sonnerie de portable nous ramène brusquement à la réalité. C'est le mien.

— Elé, désolée d'appeler si tard. Je te réveille ?

C'est Gaia.

— Non, non…

Le charme est rompu. Je retire mes pieds et me dépêche de renfiler mes sandales tout en observant Filippo du coin de l'œil : il a l'air déçu, et peut-être le suis-je moi aussi. Mais il n'y a plus rien à faire, maintenant que Gaia réclame mon attention :

— Tu m'entends ? T'es où ?

— Oui, pardon. Je suis encore dehors.

— Écoute, je suis dans la mouise ! Je me suis embrouillée avec Frank au Piccolo Mondo… C'est un malade, il m'a fait venir dans son bureau et tu sais pour quoi ? Pour me dire que la dernière fois j'ai fait venir des sous-merdes dans sa boîte. Moi je suis partie en claquant la porte. Mais le truc, c'est que j'ai laissé mes clés et toutes mes affaires là-bas.

— Et tu ne peux pas aller les récupérer ?

— Non, Elé, plutôt crever que de revoir cette tête de nœud. Je passerai demain : comme la discothèque sera fermée, il ne sera pas là. Mais cette nuit… je peux dormir chez toi ?

— Bien sûr, on se retrouve à la maison, à toute.

— Deux minutes et j'arrive.

*Deux minutes ?* Elle devait être sûre que je dirais oui.

Je raccroche et je me tourne vers Filippo :

— Excuse-moi mais Gaia va passer à la maison, elle a perdu ses clés.

Derrière son sourire je sens une pointe de regret :

— Pas de souci, Elé, je t'accompagne au vaporetto.

Nous passons un quart d'heure à l'attendre, presque en silence, gênés par ce baiser manqué. Nous échangeons quelques mots de circonstance, histoire de désamorcer la tension. Quand arrive enfin le vaporetto, j'ai l'impression de voir un prince charmant venir à ma rescousse. Je monte à bord sans me faire prier, presque en courant.

— Bibi, tu m'appelles, d'accord ? me demande Filippo depuis le ponton.

— Bien sûr, à très vite.

Je lui adresse un signe de la main avant que le bateau ne m’emporte.

Devant la porte de chez moi je retrouve Gaia, encore folle de rage. Tout en montant l’escalier, elle me raconte par le menu sa dispute avec Frank, ce qui a le mérite de m’empêcher de penser à Filippo. Je dois lui demander de baisser d’un ton quand elle s’échauffe un peu trop : il est tard, et tout le monde dort dans l’immeuble.

Alors que nous nous démaquillons, je remarque que le regard de Gaia me cherche dans le reflet du miroir.

— Est-ce que tu n’es pas en train de me cacher quelque chose, toi ?

Voilà Gaia, la Grande Inquisitrice.

— Et qu’est-ce que j’aurais à te cacher ? réponds-je tout en me brossant les dents.

— Je ne sais pas mais Filippo et toi vous n’avez pas l’air clair. Je vous ai arrêtés au milieu d’un truc ou quoi ?

— Gaia, on est juste amis.

Sa moue me dit qu’elle n’en est absolument pas convaincue.

— Mmm… moi je crois que tu lui plais. Que tu lui as toujours plu.

Je hausse les épaules.

— Et lui, il te plaît ?

— Je ne sais pas. Je n’y ai jamais vraiment réfléchi.

C’est la vérité. Ça l’est encore ce soir, du moins…

Nous nous glissons sous les couvertures de mon grand lit, ce qui Dieu sait pourquoi nous rend subitement toutes joyeuses. Gaia me lance un oreiller en pleine tête et voilà que nous repensons aux soirées pyjama de notre adolescence. Nous rions de ce que nous étions à l’époque et de ce que nous sommes devenues. J’éteins la lampe de chevet et nous nous souhaitons bonne nuit.

À peine me suis-je assoupie que la voix de Gaia me réveille.

— Elé ?

— Hein ? fais-je, tout endormie.

— Ce Leonardo, là… Tu disais qu'il habite le palais où tu travailles, c'est ça ?

— Oui.

— Et où, exactement ?

— Je t'explique demain. Dodo, maintenant.

*OceanofPDF.com*

# 3.

— Elé !

Quelqu’un me secoue l’épaule.

— Allez, Elé, réveille-toi !

La voix de Gaia me ramène brutalement à la réalité.

— Qu’est-ce qu’il y a ? je bougonne d’une voix pâteuse.

— Merde, j’avais complètement oublié que je devais passer prendre Contini à l’aéroport… tu sais, le réalisateur… il a rendez-vous à l’atelier de Nicolao pour les costumes de son prochain film.

L’odeur du café tout juste préparé envahit doucement mes narines.

— Mais quelle heure est-il ?

— Sept heures et quart. J’ai intérêt à ce que le vol de Rome ait du retard.

Je me frotte les yeux pour y voir plus clair. Gaia est déjà habillée et maquillée. Je ne sais pas comment elle fait pour encore supporter les bottines qu’elle portait hier soir.

— Je file. Il y a du café dans la machine, me dit-elle en me donnant un bisou sur la joue. Merci pour ton hospitalité.

Je me tourne sur le côté en marmonnant :

— Je t’en prie. C’était sympa de passer la nuit à se prendre des coups de pied.

Gaia m’ébouriffe les cheveux et sort en laissant la porte entrouverte, me laissant émerger seule dans la chambre. Je l’imagine en train de dévaler l’escalier, déjà rivée à son BlackBerry pour parler fringues, accessoires, strass et paillettes.

Au prix d’un effort surhumain (c’est du moins l’impression que j’en ai), je m’agrippe à la tête de lit. Mon corps grince. Peut-être devrais-je reconsidérer la possibilité d’aller à la salle de sport avec elle. Gaia ne fait absolument pas ses vingt-neuf ans, c’est une infatigable boule d’énergie.

Hélas, me voir sautiller en rythme devant un miroir, serrée dans un legging coloré, a vite fait de couper mon élan d’enthousiasme pour le fitness. Je vivrai avec des articulations rouillées, mais je me ferai une raison.

Je sors du lit pour me jeter dans l’armoire, où je pioche au hasard une jupe et un petit pull avant de passer à la salle de bains pour une toilette de chat.

La première lueur de ce matin d’octobre m’accueille à la sortie de l’immeuble. C’est une lumière pâle, qui réchauffe le regard sans le blesser. Pas de vaporetto aujourd’hui : il y a dix minutes à pied du quartier San Vio à Ca’ Rezzonico et j’ai bien envie d’en profiter.

Je m’habitue peu à peu à la lumière matinale. Mes yeux ne devront pas me trahir aujourd’hui, car je compte me dédier corps et âme à cette grenade et lui donner la teinte parfaite. Voilà le défi du jour.

Je marche sans me presser, d’un pas lent et détendu ; un peu parce que mes pieds ne se sont pas encore remis de la soirée d’hier et un peu parce que le calme de Venise est absolument irrésistible.

Le premier pont qu’il me faut franchir a l’air de vouloir me rappeler que l’âme de ces endroits est l’eau, et pas la pierre. J’aime m’arrêter, même pour un bref instant, et observer la vie de là-haut. Sous mes pieds coule le canal de San Vio ; c’est un mince et étrange ruban d’eau qui relie le Grand Canal aux Zattere, coupant le *sestiere* en deux. De là, les deux

visages de Venise s’offrent à moi : Saint-Marc d’un côté, la Giudecca de l’autre. La Venise des touristes et celle des Vénitiens.

Le clocher de l’église Sant’Agnese sonne neuf heures. Je me dépêche : je suis en retard. Alors que je longe les Gallerie dell’Accademia, une blonde obèse me demande de la prendre en photo avec son fiancé. Même si je n’en ai évidemment pas la moindre envie, j’accepte. Elle me tend son appareil photo tout en m’expliquant sur quel bouton appuyer. Je passe mon sac à l’épaule avant d’écarter légèrement les jambes pour me stabiliser, tandis que leurs mines réjouies se figent dans le cadre.

*Clic*. Mise au point, premier déclic. *Clic*. Photo posée, sourires à trente-deux dents et un air de carte postale : ils la choisiront sans doute pour leur album de souvenirs. *Clic*. Une troisième photo, l’inattendue, quand on quitte la pose. La meilleure.

Le couple se défait de son étreinte avant de me remercier mille fois. Comme beaucoup, ils sont venus à Venise pour la visiter, bien sûr, mais surtout pour essayer de vivre leur conte de fées romantique. Et ils en ont parfaitement le droit. Enfin, je crois…

J’esquisse un sourire avant de reprendre mon chemin. Une brise légère me décoiffe. Sans être glaciale, on peut dire qu’elle donne un avant-goût de l’automne qui ne va pas tarder à arriver.

Il flotte dans l’air une odeur de croissants chauds décongelés et de cappuccino, ce parfum suave qui accompagne mes pas chaque fois que je vais à pied au travail. D’ordinaire, je ne m’arrête presque jamais dans un bar pour prendre mon petit déjeuner. Ayant toujours l’estomac fermé, je n’ai jamais faim le matin. Ou alors, si je mange, ça me donne envie de dormir. Aujourd’hui, je m’arrête une seconde au tabac sous les arcades pour m’acheter un paquet de bâtonnets de réglisse – de quoi m’aider à rester concentrée tout en m’évitant mes chutes de tension chroniques.

La rue du palais débouche directement sur le Grand Canal. Il faut toujours s’y engager prudemment, le soir tout particulièrement. C’est un passage anonyme, caché, mal éclairé, qui ne paye vraiment pas de mine, infesté de mauvaises herbes qui grimpent à peu près sur tous les murs. On a du mal à croire qu’au bout de cette enfilade de pavés se dissimule l’entrée d’un des plus beaux bâtiments de Venise.

Au demeurant, cette ville est une anomalie urbanistique. Tout a l'air en ruine, tout menace de se dissoudre dans ses eaux troubles, et en même temps tout est vivant. Le regard se laisse ravir par une beauté à couper le souffle.

Impeccablement rangés, mes pinceaux et mes peintures n'ont pas bougé de l'endroit où je les ai laissés samedi. Personne n'y a touché, je respire. La fresque se porte bien elle aussi. Rien d'étonnant *a priori*, et pourtant il peut se produire des quantités de choses quand on laisse une œuvre en restauration sans surveillance. Chaque matin me voilà prise d'angoisse à l'idée de découvrir une belle tache d'humidité, une colonie de fourmis ou des traces de doigt.

Aucun signe de vie en provenance de l'appartement de Leonardo. Il est peut-être déjà sorti.

Le temps d'enfiler ma tenue de travail digne de *Ghostbusters*, et me voilà prête. Enfin presque… je dois absolument me rafraîchir les yeux avec un peu de collyre. La faute à Gaia qui a passé la nuit à gigoter – mais aussi à Filippo qui continuait de me trotter dans la tête. Bref, après cette mauvaise nuit, mes yeux brûlent.

L'espace d'un moment, l'image de Filippo en train de me masser les pieds sur ce banc me traverse l'esprit. C'était hier soir, mais à présent j'ai presque l'impression d'avoir rêvé. Je n'en ai qu'un vague souvenir. Impossible de revivre les sensations que m'avait inspirées cette scène. Étrange.

Je sors un flacon bleu de ma poche, incline la tête en arrière et laisse tomber deux gouttes dans l'œil droit et deux autres dans l'œil gauche. Le liquide me brûle un peu sur le coup, mais cinq secondes plus tard je me sens déjà revivre.

Soudain, un petit rire coquin envahit le vestibule. Les yeux encore tout embués, j'arrive quand même à apercevoir deux silhouettes s'avancer vers moi. Main dans la main. Leonardo et… je bats des cils pour mieux voir… une femme magnifique, chevelure vaporeuse et teint de porcelaine, le corps moulé dans une élégante robe courte de satin rouge qui, en plus de mettre en valeur ses jambes toniques et minces, découvre

entièrement son dos. Elle a une allure à faire pâlir d'envie Audrey Hepburn, un regard satisfait et lumineux.

— Bonjour, Elena, me dit Leonardo en passant près de moi.

Il n'est pas habillé pour sortir : il porte un sweat et des tongs. Un drôle de contraste avec l'élégance de son amie.

— Bonjour, fais-je avec un détachement étudié.

La diva m'adresse un salut de la tête tout en suivant Leonardo. Ses talons claquent sur le carrelage. Tandis qu'ils se dirigent vers la volée de marches menant à la sortie, Leonardo laisse glisser une main le long de son dos nu. Son geste est à la fois sensuel et protecteur. Sa peau sombre jure de façon troublante avec la blancheur du teint de la jeune femme. Ils ont passé la nuit ensemble, c'est sûr : je sens presque l'odeur de sexe qui flotte derrière eux.

J'aimerais me replonger dans mon travail mais suis une nouvelle fois distraite, cette fois par un grondement venu de l'extérieur qui fait trembler les murs. On dirait un moteur de bateau. Piquée par la curiosité, j'écarte le rideau d'une des portes-fenêtres qui donnent sur le Grand Canal avant de constater qu'une embarcation de couleur blanche est amarrée au ponton du palais. À son bord, la diva : elle vient tout juste d'enlever ses talons pour passer un blouson en cuir noir. Elle s'approche maintenant du bord et cherche Leonardo. Sans se faire prier, celui-ci se penche pour lui effleurer les lèvres d'un baiser avant de détacher l'amarre du pilotis. Tandis qu'il lui fait un signe de la main, la diva met ses lunettes de soleil noires, actionne une manette sur le tableau de bord et file en laissant une traînée argentée dans le sillage de son bateau. On dirait une scène de film, mais ce qui se joue sous mes yeux est bel et bien réel.

Une fois le rideau tiré, je me remets au travail sans attendre. J'essaie de me répéter que tout ce que je viens de voir n'a aucun intérêt. Autant penser à autre chose.

Un instant après, Leonardo est de retour. Je fais mine d'être très occupée en mélangeant au hasard différents pigments, tout en m'efforçant de ne pas lever les yeux. Il passe devant moi sans un mot avant de s'engouffrer dans ses appartements en sifflotant.

Après avoir préparé un peu de rouge, je grimpe à mon escabeau, prête à m'attaquer à la grenade. J'espère maintenant pouvoir travailler en paix. Hélas, comme à leur habitude, mes pensées se mettent à vagabonder. Était-ce la femme de Leonardo ou une aventure d'un soir ? Comment savoir ?… Impossible d'effacer de ma mémoire l'image de sa main caressant ce dos nu, et ce baiser si bref, mais tellement sensuel.

Voilà maintenant que j'entends tirer de l'eau dans la salle de bains. Une voix puissante fredonne un air qui sent l'été et la mer, malgré les fausses notes. Leonardo se la coule douce, je doute qu'il soit réellement pressé d'aller travailler ce matin.

En me tournant pour chercher un pinceau, je m'aperçois qu'il vient de sortir de la salle de bains pour prendre la direction du vestibule. Torse nu. Il a une serviette bleu marine nouée autour de la taille, les cheveux mouillés et les pieds nus. On dirait un guerrier de l'Antiquité. Tandis qu'il s'approche de moi, l'air effronté, les dalles instables du carrelage tremblent légèrement sous son poids.

— Alors Elena, comment ça va ?

— Bien, merci, dis-je presque à voix basse, sans cacher mon indifférence.

Je m'efforce de garder les yeux rivés à la fresque. Je me sens mal à l'aise, minuscule et mal fagotée dans ma combinaison informe. Pourquoi ne va-t-il pas s'habiller ?

— Et ces travaux ?

En secouant les cheveux, il libère une nuée de gouttes microscopiques dans l'air. Je le surveille du coin de l'œil. Heureusement, il est encore suffisamment loin du mur.

— Eh bien…

— Tu sais que tu as l'air plus à l'aise sur ton escabeau que sur un tabouret de bar ?

— Je le prends comme un compliment.

— C’en est un.

Il ne fait pas mine de s’en aller. Je me sens observée, presque examinée, et ça ne me plaît pas beaucoup.

— Excuse-moi, mais je suis très occupée, dis-je en me tournant légèrement vers la fresque.

— Bien sûr, répond-il en esquissant un sourire compréhensif accompagné d’un geste de la main. Tu n’aimes pas avoir des gens autour de toi. Tu as été très claire hier soir…

— Exactement, je bafouille.

Tandis qu’il s’éloigne en direction de sa chambre à coucher, je me demande si j’ai effectivement répondu ou pas.

Une fois seule, je descends de l’escabeau : j’ai besoin d’énergie. Si la présence de n’importe qui m’agace, la sienne, elle, me déstabilise.

Je prends une grande respiration et laisse mon bâtonnet de réglisse fondre dans ma bouche avant de reprendre le travail. Merde, la couleur a complètement séché. Je l’avais faite trop dense. Je n’ai plus qu’à vider les bols, les laver et peser une nouvelle fois les quantités de pigment nécessaires. J’essaierai d’utiliser un pinceau à pointe plate, au moins pour la première couche, histoire de gagner du temps.

Je remonte sur l’escabeau pour contrôler de près la nuance des graines de manière à les avoir bien en tête. Je finis par me lancer sur un nouveau mélange de rouge et de violet.

Or voilà que dans le couloir à ma droite résonnent de plus en plus fort ces mêmes pas pleins d’assurance. Je me retourne d’instinct : il est habillé, cette fois-ci. Il porte un jean déchiré et une chemise en lin blanche – cet homme est accro au lin – et, autour du cou, une écharpe en soie noire qui flotte au gré de ses mouvements. Il faudrait m’expliquer comment il fait pour ne pas avoir froid. On est en octobre, quand même…

Il s’approche jusqu’à pouvoir s’appuyer d’un bras contre l’escabeau. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale, me faisant légèrement

perdre l’équilibre. Je n’ai pas idée de ce qui m’arrive, mais ça ne me plaît pas.

— Je pars faire des achats pour le restaurant, dit-il en regardant en l’air. Je vais au Rialto, tu as besoin de quelque chose ?

— Non merci, j’ai tout ce qu’il me faut.

— Sûre ?

Alors qu’il penche doucement la tête de côté, la lumière tombe sur l’anneau qu’il porte à l’oreille et le fait scintiller. Ses yeux aussi brillent de façon étrange. Comme s’ils souriaient. De simples rides d’expression autour des yeux ne m’ont jamais paru aussi sexy. Oh mon Dieu, l’esprit de Gaia est en train de s’emparer de moi…

— Oui, je t’assure. Je ne suis pas en train de faire des manières.

Je dois me reprendre. Aussitôt, je me retourne vers le mur pour ne pas rester là comme une cruche, une fois de plus. La fresque est mon seul espoir de survie.

— Au fait, pour aller au Rialto, tu n’as qu’à prendre le vaporetto, comme ça tu ne risqueras pas de te perdre, dis-je en essayant de me donner un air désinvolte.

— Mais c’est si beau de se perdre dans Venise, fait-il en haussant les épaules.

— Je disais juste ça pour te faire gagner du temps. Tu as mille trucs à régler, j’imagine.

— Bien sûr, mais je laisse mes collaborateurs se charger des tâches ingrates. Moi je me réserve la partie la plus drôle du jeu.

Il sourit, sûr de lui. Il renvoie l’image de quelqu’un qui a une confiance absolue dans son propre talent, quelqu’un à qui les choses réussissent naturellement.

— Il y a des croissants et du café chauds dans la cuisine, si tu veux prendre le petit déj.

— Non, merci. Je ne mange presque jamais le matin. Et puis maintenant, je ne peux pas m’arrêter dans mon travail.

— Et pourquoi ? demande-t-il, manifestement curieux de savoir.

— Je dois rester concentrée sur la couleur. Autrement, je la perds.

Leonardo se passe la main sur le menton tout en plongeant ses yeux dans les miens :

— La couleur de cette grenade ?

— Oui, dis-je en regardant droit devant moi. Ça fait des jours qu'elle me prend la tête. Elle me rend dingue. Elle a mille nuances différentes, toutes très difficiles à rendre, sans parler du clair-obscur…

J'en deviens loquace malgré moi : parler de mon travail me passionne. Vu le sourire qu'il affiche, Leonardo s'en est rendu compte. Il observe attentivement la grenade, puis m'observe moi, comme s'il méditait quelque chose.

Je m'interromps aussitôt. J'ignore ce qu'il pense, mais cela ne doit pas être mon problème. Je m'apprête à le saluer quand une voix bien connue me freine dans mon élan.

— Elé, tu es là ? Il y a quelqu'un ?

Un bruit de talons reconnaissable entre mille résonne dans l'escalier.

Comme Leonardo me regarde d'un air interrogateur, je le rassure d'un geste : tout est sous contrôle. Gaia fait son apparition dans le vestibule : elle est passée chez elle se changer. Même sans sa tenue d'hier, elle reste comme toujours impeccable. Elle commence par saluer Leonardo :

— Salut…

— Salut, répond-il en s'inclinant légèrement.

— Je suis passée te dire bonjour, me dit-elle ensuite avec un sourire innocent.

La menteuse. Des semaines que je travaille dans ce palais et elle n'est jamais venue me voir, pas même une fois. Elle n'est là que pour lui : sans doute a-t-elle trouvé l'adresse quelque part à la maison. Quand elle veut, elle peut révéler d'insoupçonnables qualités de détective.

Je reste clouée à mon escabeau. Descendre, et puis quoi encore ? Vu que je dispose d'une vision d'ensemble, autant profiter au maximum du spectacle.

— Tu n’avais pas un rendez-vous très important ce matin ? je demande pour le pur plaisir (sadique) de la mettre un peu en difficulté.

— Déjà fait ! J’ai même récupéré mon sac au Piccolo Mondo, s’empresse-t-elle de répondre en me glissant un regard synonyme de « Qu’est-ce que tu attends pour me le présenter ? ».

Je m’aperçois que Leonardo l’examine d’un air satisfait, une main dans la poche de son jean et un doigt sur les lèvres.

— Voici Gaia, mon amie.

Rester perchée là-haut rend ces présentations étrangement solennelles.

— Enchanté, Leonardo.

Il lui serre vigoureusement la main. A-t-il l’air plus séduit qu’amusé ? Impossible à dire. Je me remets à mélanger mes couleurs, pour bien montrer que ce qui se trame un mètre et demi plus bas ne me fait ni chaud ni froid.

— Enchantée…

À entendre la voix de Gaia, je crois presque la voir battre malicieusement des cils. Je peux lui faire confiance, il est clair qu’elle donne le meilleur d’elle-même.

Elle s’exclame soudain :

— Tu es en train de faire un truc juste incroyable, Elé ! C’est énorme, waouh !

Je la regarde d’un air à la fois étonné et méfiant : en temps normal, elle se fiche royalement des restaurations et des fresques.

— Pas vrai ? ajoute-t-elle en se tournant vers Leonardo.

Nous y voilà : elle se cherche un prétexte pour entamer son numéro de charme.

— Elena est vraiment passionnée par son travail, ça se voit.

La chaude vibration de la voix de Leonardo s’élève jusqu’à moi. Gaia, de son côté, s’est ouvert une brèche et s’y engouffre habilement :

— Et toi, tu es dans quoi ?

— Dans la gastronomie ! Je suis chef. Là, je lance le nouveau restaurant des Brandolini.

Je devine immédiatement la prochaine réplique de Gaia : « Chef… c'est génial ! »

— C'est un métier génial, chef !

Raté, mais de peu. Autant sourire, vu qu'ils ne me voient pas.

Gaia enchaîne avec ses questions rituelles : quand es-tu arrivé à Venise, combien de temps comptes-tu rester, est-ce que ça te plaît…

Elle glousse en ponctuant chacune des réponses de Leonardo par de grands mouvements de tête. Je connais par cœur son arsenal de séduction : ses yeux langoureux, ses doigts qui jouent avec ses cheveux, son sourire taquin, sa bouche en cul-de-poule…

Je me penche pour assister à son petit numéro – mais peut-être aussi pour contrôler l'effet qu'il produit sur Leonardo. Vu sa mine réjouie, il m'a l'air d'être tombé sous le charme de Gaia – comme tout le monde, d'ailleurs. Mais, se souvenant subitement de ma présence, il lève les yeux dans ma direction. Je m'écarte de façon si brutale que je manque de faire tomber un bol de couleur.

— On te dérange peut-être, Elena ?

Je décide d'être un brin acide :

— Eh bien, vous commencez un peu à me…

— Allons-y alors, d'autant que je ne suis pas en avance, lance Leonardo en se tournant vers Gaia. Ce fut un plaisir, en tout cas.

— Pour moi aussi, réplique-t-elle en fondant comme un chocolat au soleil.

Après nous avoir saluées, Leonardo court vers la sortie. Je regarde Gaia, hypnotisée par la silhouette de Leo, avant de tomber moi-même sur le spectacle qu'elle admire si attentivement : sa chute de reins…

— Pas mal…

Elle dit tout haut ce que je me suis contentée de penser tout bas.

— Comment peux-tu travailler avec un type aussi canon dans les parages ?

Là, j’explose :

— Comment puis-je travailler juste à côté de deux personnes en train de flirter, tu veux dire ! Et le pire, c’est que tu fais semblant d’être passée me voir… Tu es vraiment gonflée !

— Il faut bien que j’invente un truc, vu que tu n’es pas trop coopérative. Allez, descends de ton escabeau, tu veux ?

— Non.

Elle soupire, pose un pied sur l’assise de l’escabeau et un bras sur une marche, les yeux encore braqués sur la porte par laquelle Leonardo vient de sortir.

— Franchement, Elena, ce mec est juste oufissime. Si tu oses dire le contraire, je t’en colle une.

— Passe-moi plutôt cette éponge, au moins tu te rendras utile.

Tandis que je feins l’indifférence, Gaia s’exécute avant d’examiner la pièce d’un regard – chose qu’elle n’a pas eu le temps de faire jusqu’à présent.

— Il habite par là-bas ? demande-t-elle en désignant le couloir qui conduit à l’aile gauche.

— Oui.

— Tu as déjà vu son appartement ?

— Non, pourquoi ?

— J’y crois pas… tu n’as pas eu envie d’y jeter un petit coup d’œil ?

— Pas envie du tout…

Un frisson de terreur me traverse le corps à l’idée de ce qu’elle est en train de manigancer.

— Eh bien moi si, lance-t-elle.

— Gaia, reviens ici tout de suite !

J’ai beau crier après elle, rien n’y fait. La voilà partie sans m’attendre. Il ne me reste plus qu’à descendre de l’escabeau et lui courir après. Le temps d’arriver à sa hauteur, je l’attrape par la manche. Mais elle est plus forte et plus résolue que moi. Résultat, elle m’entraîne avec elle.

— Mais qu’est-ce qui te prend ? Arrête, enfin !

— Allez, juste un coup d’œil ! insiste-t-elle, tout excitée.

Une fois le couloir franchi, nous montons l’escalier qui mène à l’étage, là où se trouve la chambre de Leonardo. Faute de pouvoir lui barrer la route, je suis forcée de la suivre pour l’empêcher de déclencher une catastrophe ou de laisser des traces un peu partout.

— Écoute, tu ne vois pas le merdier dans lequel tu me mets, je travaille ici, moi !

J’essaie de jouer sur la corde sensible, mais à quoi bon, puisque la question du travail lui est totalement étrangère.

La porte s’ouvre. La pièce est aussi vaste que je l’imaginais : on dirait une suite d’hôtel de luxe. D’un côté du lit, encore défait, qui trône au milieu de la chambre pendent les draps de soie roulés en boule. Aux murs, un papier peint rouge et or se reflète à l’infini dans les gigantesques miroirs accrochés de part et d’autre du baldaquin. La pièce est chaude et élégante, meublée avec un soupçon de coquetterie. Rien de surprenant à ce que Brandolini la lui ait donnée…

— Trop stylé ! s’exclame Gaia.

— Quel bordel ! fais-je en écho.

Tout est en pagaille. Visiblement, Leonardo n’est pas un maniaque du rangement. Sur un petit fauteuil en velours rouge, une dizaine de chemises sont empilées les unes sur les autres tandis que deux pantalons en lin ont fini sur le tapis persan.

— Évidemment que rien n’est rangé chez lui, fait Gaia d’un ton suffisant, c’est un artiste.

— Vraiment ? À ce qu’il paraît, il est juste cuisinier. De toute façon, cette idée que le désordre est la marque des génies, c’est une belle connerie – ou tout juste une excuse.

— Peut-être, mais dans son cas c’est vrai, rétorque-t-elle, piquée au vif. Franchement, il suffit de le regarder pour comprendre qu’il a un caractère excentrique, que c’est un créatif.

— Ah oui ? Tu as tout compris sur lui, alors.

— Il y a des choses qui crèvent les yeux. Point.

Sur la table de chevet trônent la fin d'une bouteille de Moët & Chandon et un plateau en argent où sont posés deux verres. L'un des deux est couvert de traces de rouge à lèvres.

Devant le coup d'œil éloquent de Gaia, je lui confirme ce qu'elle a déjà deviné.

— Ce matin il y avait une femme avec lui. C'était clair qu'ils avaient passé la nuit ensemble.

Voilà peut-être le moyen de la faire redescendre sur terre. Je passe donc à l'offensive :

— D'ailleurs, elle est belle et riche. Et elle a un charme fou. Bref, il n'y a pratiquement personne pour rivaliser avec elle. Même pas toi, ma chérie… Allez, on y va maintenant.

— Mmh, ça devient intéressant…

Les yeux de Gaia se mettent à briller de curiosité. On dirait que ma ruse n'a pas eu l'effet escompté. Bien au contraire.

— Peut-être que ce n'est pas sa compagne. Si c'était le cas, ils vivraient ensemble, non ? continue-t-elle en s'accrochant à ses hypothèses. C'est normal que ce genre de mecs ait plusieurs maîtresses.

La prochaine fois, je tâcherai de me rappeler que l'encourager ne fait qu'aggraver la situation.

Au lieu de quitter la pièce (comme je voudrais le faire), elle s'approche de l'armoire et l'ouvre. Au même instant, mon regard tombe sur le cendrier posé sur un guéridon en marqueterie. Je préfère ne pas attirer l'attention de Gaia sur le reste de joint qui s'y trouve pour éviter d'alimenter encore un peu plus sa curiosité.

— Il est accro au lin froissé, constate-t-elle en s'écartant de l'armoire avant de s'approcher du fauteuil recouvert de fringues.

La voilà maintenant qui frôle du bout des doigts les vêtements sales de Leonardo, la mine rêveuse :

— Il est élégant, il a du goût… et, crois-moi, c'est rare chez un homme.

À ce moment-là, j’explose – et tant pis pour mes petites astuces psychologiques :

— Bon ça suffit, maintenant ! Tu me saoules ! Allons-nous-en, s’il te plaît !

Alors que je m’approche de Gaia pour l’attraper par un bras, un parfum subtil vient chatouiller agréablement mes narines. De l’ambre, on dirait. Je l’identifie en un rien de temps : c’est l’odeur de Leonardo, tous ses vêtements en sont imprégnés. Je me sens mal à l’aise, comme s’il était dans la pièce. Je tire Gaia par la manche.

— C’est bon, arrête de me les briser… Juste une seconde…, proteste-t-elle en essayant de se libérer.

Quand soudain, un bruit venu de l’extérieur nous paralyse. Nous entendons une porte se refermer en grinçant. Oh mon Dieu, Leonardo est déjà revenu.

— Tu vois ? dis-je les dents serrées, submergée par la panique.

Après nous être ruées dehors, nous descendons les marches quatre à quatre. Une fois de retour dans le vestibule – ventre à terre et le cœur battant à mille à l’heure –, nous sommes presque déçues de nous apercevoir que ce n’est pas Leonardo mais le gardien du palais.

Je me recompose en un instant avant de le saluer le plus naturellement du monde :

— Bonjour, Franco.

— Bonjour, mademoiselle. Je suis passé jeter un coup d’œil. Tout va bien ?

— Oui, merci, aucun problème, dis-je, la voix encore toute tremblotante. Je faisais voir le palais à mon amie qui passait dans le quartier.

— Bonjour, fait Gaia en lui faisant un petit signe de la main.

Franco pose sur nous un regard bienveillant – celui qu’il réserve, j’en suis sûre, aux jeunes filles comme il faut.

— D’accord. Dans ce cas, je m’en vais, conclut-il avant de repartir vers la sortie. Si vous avez besoin de quelque chose…

— Merci, Franco, mais j’ai tout ce qu’il me faut. À demain.

— Au revoir.

Une fois la porte refermée, Gaia et moi nous regardons droit dans les yeux. J’ai beau avoir envie de la découper en morceaux, je sens un large sourire se dessiner sur mon visage. Nous pouffons de rire comme deux gamines heureuses de faire les quatre cents coups.

Je m’efforce de reprendre mon sérieux :

— Maintenant tu files, compris ? lui dis-je d’un ton menaçant.

Il est vraiment tard : je dois absolument rattraper tout ce travail en retard.

— O.K., je te laisse tranquille.

Gaia fait mine de s’en aller mais se retourne vers moi.

— Avoue quand même qu’on s’est bien amusées. Et comme d’habitude grâce à moi…, fait-elle dans un clin d’œil.

Je lui réponds d’un sourire :

— File.

— Ciao, mémère.

À dix-huit heures passées, je me résigne à rentrer chez moi. La journée n’a pourtant pas été aussi productive que je l’aurais souhaité. Pas moyen de travailler au milieu de tous ces va-et-vient ! Après avoir pratiquement foutu en l’air ma matinée, j’ai dû attendre l’après-midi pour retrouver un peu de concentration. J’ai laissé provisoirement la grenade entre parenthèses pour attaquer la tenue de Proserpine. Une chance, tout s’est bien passé.

Une fois dehors, je m’aperçois que je n’aurais pas dû prendre à la légère l’alerte météo lancée la veille par le centre des marées. L’eau monte à une vitesse terrifiante. Pourquoi ne suis-je pas partie plus tôt ? J’ai pourtant entendu la sirène d’alarme, mais je n’y ai pas prêté attention. D’habitude l’eau met des heures à monter – et parfois ne monte

pas du tout. Seulement cette fois, j’ai vraiment été idiote de laisser mes bottes en caoutchouc à la maison. Mais avec le soleil qu’il faisait ce matin ! Sans compter que j’ai tendance à les prendre quand il n’y en a pas besoin – même chose avec mon parapluie. Bref, un grand classique.

J’essaie de faire quelques mètres sur la pointe de mes ballerines en daim tandis que l’eau commence à ruisseler sur le sol, lentement mais sûrement. Je réussis l’exploit d’atteindre le bout de la rue, les pieds complètement trempés. Si je trouvais deux sacs en plastique, je pourrais les enrouler autour de mes chaussures. Mais à quoi bon, vu que l’eau a grimpé d’au moins trente centimètres en cinq minutes ?

Je me mets à l’abri sur un muret encore au sec pour réfléchir. Bon. Il n’y a pas trente-six solutions. Soit je rentre à la maison (et je serai quitte pour jeter mes vêtements à la poubelle), soit je reviens sur mes pas (au risque de rester coincée au palais jusqu’à pas d’heure, le temps d’attendre la décrue).

Pendant que je pèse le pour et le contre (on ne peut pourtant pas dire que ces deux perspectives m’enchantent), Leonardo sort à son tour du palais en sifflotant, des bottes de pêcheur aux pieds.

— Salut, Elena, qu’est-ce que tu fais là ? demande-t-il en m’apercevant perchée sur mon muret comme un chat qui aurait peur de l’eau.

— Je tentais de rentrer chez moi, dis-je en essayant désespérément de me donner une contenance. Mais tu n’étais pas censé être au restaurant ?

— Si, mais je suis rentré vers cinq heures, répond-il en remuant plusieurs mètres cubes d’eau sur son passage. C’est juste que tu étais tellement concentrée sur ton travail que tu ne m’as même pas calculé. Et puis je ne voulais pas te déranger.

— Ah.

Le voilà arrivé à ma hauteur. Du haut de mon abri de fortune, je suis presque aussi grande que lui.

— Qu’est-ce qu’on fait ? demande-t-il en jetant un œil circonspect au niveau de l’eau. Je te dépose chez toi ?

— Et comment ?

— Accroche-toi à moi, dit-il en indiquant ses épaules, je m’occupe du reste.

Il y a quelque chose d’indécent dans sa proposition. Je le regarde d’un air méfiant. J’aimerais tant lui répondre « Ne t’en fais pas, merci, je vais bien trouver un moyen de m’en sortir », mais vu ma situation, je ne serais absolument pas crédible. Alors quoi ? Lui dire oui.

— Vraiment, tu es sûr ? Je vais te faire perdre du temps…

Je suis à deux doigts d’accepter…

Il rejette mon objection d’un geste de la main avant de me présenter son dos. O.K., j’accepte.

Son dos est si large que j’ai l’impression de devoir escalader une montagne. Sa fameuse chemise en lin laisse deviner ses muscles. Je soulève un pied avant de le reposer par terre, prise d’un doute. Qu’est-ce que j’ai été bête de partir en jupe et en bas-chaussettes ce matin ! J’ai l’air aussi empotée qu’à l’époque où ma prof de gym de primaire me faisait grimper à la corde sous le regard cruel de mes camarades de classe. Je fais un nouvel essai : je m’accroche à une épaule, puis à l’autre, avant de laisser mon corps pendre le long du sien. Leonardo m’attrape une jambe pour l’enrouler autour de sa taille. Même chose avec l’autre. Et voilà, mon corps épouse parfaitement le sien.

— Prête ? me demande-t-il.

— Je pense, oui. Et toi, ça va ?

— Tu es légère comme une plume, rit-il.

Serrant mes cuisses nues entre ses mains, il s’élance à l’allure d’un géant. En un éclair, un premier pont est franchi. En accrochant mes bras autour de son cou pour ne pas tomber, je sens mes seins s’écraser contre son dos musclé. Il sent bon, il sent ce parfum qui imprégnait tous ses vêtements. Mais j’en devine encore un autre, plus authentique et plus sauvage, celui de sa peau. Une odeur de vent et de mer.

— De quel côté ? m’interroge-t-il une fois passé le pont.

Je lui indique le chemin en lui parlant à un centimètre de son oreille, dans un murmure qui (j’ignore bien pourquoi) a quelque chose de malicieux. Il repart d’un pas tranquille, comme si tout était parfaitement

normal. Pendant ce temps-là, je me demande ce que je peux bien faire à califourchon sur le dos d'un inconnu. La situation a beau être absurde, elle ne me déplaît pas. L'espace d'un instant, une douce sensation de chaleur me donne envie de ne jamais redescendre, de rester indéfiniment serrée contre Leonardo. Mais soudain, je réalise qu'à travers le tissu de ma culotte mon sexe est collé à son dos. Normal, puisque mes bas-chaussettes s'arrêtent juste en dessous du genou. Sûr que Gaia tuerait père et mère pour être à ma place, maintenant !

Oh mon Dieu, je vais glisser…

— Tu es bien installée ? Tu es vraiment très légère. Je ne te sens presque pas…

Il me serre les jambes pour me remettre d'aplomb d'une brève secousse.

— Ça va…

C'est un costaud, ses muscles se tendent sous l'effort, son sang chaud bat dans ses veines. Ses mains glissent sur mes cuisses d'une façon si naturelle que je ne me sens pas gênée. On dirait qu'il connaît déjà mon corps. Déboussolée, j'en reste muette.

Dans la rue de la Toletta, les employés de la voirie sont en train d'assembler les passerelles en bois. À voir leurs petits sourires narquois, j'imagine d'ici leurs réflexions moqueuses. Ils me regardent comme une princesse arabe montée sur son chameau, l'air de dire : « Elle s'en tire bien, celle-là… » Heureusement que Leonardo ne peut pas voir le rouge qui me monte aux joues. Pendant ce temps-là, l'eau ne cesse de déborder des bouches d'égout. Elle se répand partout, imprégnant les murs et rongeant les planches de bois.

Dans les boutiques on retire en quatrième vitesse la marchandise des rayonnages les plus proches du sol. Les commerçants hurlent des insanités à tous les coins de rue. L'*acqua alta* est terrible, elle emporte tout sur son passage, sans pitié pour rien ni personne. Je suis bien obligée de le reconnaître : je m'en suis bien tirée, aujourd'hui…

Voilà, nous y sommes. Le pont de l'Accademia trône désormais devant nous. Je n'ai plus qu'à emprunter les passerelles et d'ici cent mètres, je serai à la maison.

Je pince doucement l’épaule de Leonardo :

— Tu peux me laisser là, je peux me débrouiller seule, maintenant.

Leonardo s’immobilise :

— Sûre ? Je ne suis pas à trois mètres près…

— C’est bon, je te jure. Merci infiniment pour ton aide.

L’idée de lui offrir un verre à la maison me traverse l’esprit, mais je voudrais éviter tout malentendu. Nous nous sommes suffisamment rapprochés en moins de vingt-quatre heures. Sans compter que mon appartement est un chantier innommable : autant m’épargner une humiliation supplémentaire.

— Terminus ! lance-t-il.

Il effleure ma culotte au moment de desserrer mes jambes de son étreinte. À coup sûr, il ne s’en sera même pas aperçu. Mais, si ça se trouve, c’est encore mon imagination qui me joue des tours… Le temps de plier les genoux, il m’attrape par les épaules pour m’aider à descendre.

Je bondis sur la passerelle avant de remettre mes vêtements d’aplomb.

— Merci, tu m’as sauvé la vie !

— Ce fut un plaisir.

Je le regarde dans les yeux. Un plaisir, vraiment ? Pour moi aussi, je crois bien.

— Salut, alors, à très vite.

— Ciao, Elena, à demain.

Après avoir fait quelques pas dans l’eau trouble, il se retourne pour me dire :

— C’était sympa de traverser la ville pendant l’*acqua alta*, tu sais ? Je rêvais de le faire depuis toujours… mais je n’aurais jamais imaginé vivre ça avec toi…

Je lui souris. Il me sourit en retour avant de me laisser seule, pendant que Venise se laisse caresser par la marée…

OceanofPDF.com

# 4.

Aujourd’hui, pas d’excuses : je dois m’atteler aux couleurs de la grenade, même si je suis dans un état lamentable. Après toute une nuit passée à faire des cauchemars atroces, je me suis réveillée allongée en travers du lit, les draps roulés en boule et l’oreiller par terre. J’ai eu un mal fou à me lever. Je sentais mon cœur battre jusque dans mes oreilles. Ingurgiter vingt gouttes relaxantes au tilleul n’a servi à rien. J’ai même essayé de faire quelques étirements pour détendre mes muscles endoloris. Mais quand je me suis aperçue que mes orteils n’avaient jamais été aussi loin, j’ai abandonné l’idée.

Vu mon état de forme et mon humeur massacrante, j’ai décidé de prendre le vaporetto pour aller au travail. Marcher, ce matin ? Même pas en rêve !

Je m’appuie contre l’escabeau pour regarder la grenade d’en bas. Je pousse un soupir, entre émerveillement et découragement.

J’aimerais me dire que je suis au taquet, que je suis sûre d’y arriver, mais c’est faux. J’ai peur que le résultat final soit en-deçà de mes exigences, peur de devoir me contenter de quelque chose d’approximatif, peut-être d’une couleur qui ne sera pas exactement la même – bref, d’une pâle copie de l’original. L’artiste anonyme viendra hanter mes rêves, chaque nuit, et m’accusera d’avoir détruit son chef-d’œuvre. Je le vois d’ici.

Je me passe la main dans les cheveux pour chasser ces bêtises de ma tête et je mets mon bandana. Je dois rester concentrée et en finir avec

cette fichue grenade d’une manière ou d’une autre. Si je continue comme ça, je risque aussi de perdre la vision d’ensemble et de compromettre le reste du chantier.

Onze heures viennent de sonner au clocher de San Barnaba. D’habitude, j’en profite pour manger un en-cas, comme à l’école – il s’agit en réalité d’un petit déjeuner tardif – mais pour le coup je n’ai vraiment pas faim. La matinée a déjà mal commencé et la suite ne promet guère mieux. Pour couronner le tout, j’ai perdu mon collyre, pile au moment où j’en aurais besoin. « Ce que tu peux être tête en l’air ! » dirait ma mère, et elle aurait raison. Je jette un œil au carrelage de l’entrée : le flacon pourrait avoir glissé de ma poche, mais non. Mince, qu’est-ce que je vais faire, maintenant ? Faire un saut à la pharmacie pour en acheter un autre ? Tu penses, vu la quantité de travail que j’ai abattue jusqu’ici…

Bon, tant pis pour le collyre. Tout en me massant doucement les paupières du bout des doigts, je me répète mon nouveau mantra – *tu peux le faire, Elena.* Me voilà de nouveau face à face avec la grenade. On dirait qu’elle me nargue.

Ça ne me fait pas peur, non, ça ne me fait pas peur.

Après une petite heure de travail (sans grandes avancées), une voix derrière moi me fait sursauter et me sort de ma bulle. Pour une fois que j’étais arrivée à me concentrer !

— Salut, Elena.

Ferrante, il ne manquait plus que lui.

— Leonardo…

Je le salue d’un signe distrait en priant pour que la conversation s’arrête là. Cela faisait des jours que je ne l’avais pas croisé – la dernière fois, c’était lorsqu’il m’avait ramenée chez moi sur son dos. Depuis ce jour, il s’était souvent invité – malgré moi – dans mes pensées les plus secrètes et les plus déplacées. Celles que j’ai l’habitude de chasser dès qu’elles me viennent à l’esprit.

Je l’épie du coin de l’œil : il tient un sachet en papier kraft, ceux qu’on utilise sur les marchés.

Il regarde la peinture en se grattant deux fois le menton avant de se diriger vers le petit canapé adossé au mur. Il y jette alors le sachet qui rebondit avec un bruit sourd sur le siège en velours. Le dos tourné vers moi, il enlève son blouson en cuir sous lequel il porte un tee-shirt blanc à manches courtes. Sa peau est bronzée, tannée par le soleil, ses muscles sculptés par le labeur, les veines saillantes. Il est vraiment bel homme. Il n'y a pas à dire, Gaia a vu juste.

— Tu peux descendre une minute ? me demande-t-il.

Je me tourne vers lui, les sourcils froncés, pour lui faire non de la tête.

— Allez, poursuit-il d'un ton décidé. Je veux faire une expérience.

— Quelle expérience ?

— Descends, tu verras bien.

Un sourire ambigu glisse sur ses lèvres.

Que peut-il bien avoir derrière la tête ? Ce regard a beau ne pas être rassurant, sa proposition a quelque chose d'irrésistible et d'intriguant. Que faire, bon sang ? En plus, j'ai le visage en feu, je le sens… Je me décide finalement à m'exécuter sans faire d'histoires : c'est le seul moyen de reprendre le dessus. Après avoir posé mon bol et mon pinceau sur la dernière marche de l'escabeau, je descends donc lentement jusqu'à terre.

Voilà, je suis à présent face à lui. Leonardo m'examine de ses yeux perçants.

— Bien, fait-il en poussant un profond soupir, maintenant ferme les yeux.

J'en ai le souffle coupé :

— Hein ? Je peux savoir ce que tu comptes faire ?

— C'est juste un essai, m'encourage-t-il d'une voix charmeuse. Mais si ça marche, tu me remercieras.

Je m'aperçois que ses mains tremblent légèrement. Ce n'est pas normal que cet homme vienne me déranger dans mon travail pour me donner des ordres. Et moi qui suis incapable de l'envoyer paître ! Mais il

y a quelque chose de si magnétique en lui, quelque chose que je n’ai pas le pouvoir de contrôler et encore moins de vaincre.

Je prends une grande respiration. Puis une autre, en laissant tomber mes bras le long de mon corps. Maintenant, oui, je ferme les yeux. Je m’en remets à lui – je n’ai pas d’autre choix, j’imagine.

— Jure-moi de ne pas les rouvrir tant que je ne te l’aurai pas demandé.

— O.K. Je me sens un peu bête.

— Fais-moi confiance, Elena, me rassure-t-il.

Sa voix est plus douce, à présent. Je le sens faire quelques pas. Il s’éloigne. Puis un bruit de papier qu’on chiffonne, qu’on déplie. Je présume qu’il fouille dans son sachet. J’entrouvre les paupières mais Leonardo me tourne le dos. Autant les refermer, puisque je ne vois rien. Tout de même, ne devrais-je pas être inquiète ? Au fond, cet homme est un parfait étranger pour moi… Non, tout bien réfléchi, inutile d’avoir peur. En réalité, cela me fait sourire.

— Je vois que tu t’amuses… Bien ! Tant mieux, commente-t-il.

Oh non, il s’en est rendu compte. Et voilà qu’il vient vers moi. Il doit être à quelques centimètres de mon visage : je sens presque son haleine.

— Maintenant, fais le vide. Contente-toi d’écouter, ordonne-t-il d’une voix ferme.

Un bruit sec m’arrive dans l’oreille droite. C’est un son indéfinissable, d’abord dur puis mou. Quelque chose qui se brise, qui se sépare en deux morceaux avec un petit crépitement. Très étrange.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Devine, c’est le but du jeu.

Je devine son sourire, son haleine frôle mon visage. Il se rapproche de plus en plus.

— Sens cette odeur.

Il approche l’objet mystérieux de mon nez. Un parfum très particulier envahit mes narines et me descend jusque dans la gorge. Ça sent la mousse, la terre… quelque chose de vivant.

Je lui demande au hasard s’il s’agit d’un fruit. Pas de réponse. Leonardo me prend doucement les mains et me tourne les paumes vers le ciel. Un frisson chaud me traverse la colonne vertébrale, et se perd dans le bas de mes reins.

— Touche, susurre-t-il.

Il me met dans les mains deux demi-sphères.

Je replie un peu les doigts pour mieux en sentir la consistance. C’est lisse et rugueux à l’extérieur ; à l’intérieur, je reconnais au toucher une multitude de graines recouvertes d’une fine pellicule complètement éclatée.

J’ai peut-être la bonne réponse :

— C’est une grenade ?

— Tu vas voir, me dit-il en me libérant les mains. Ouvre la bouche et goûte.

J’hésite. L’idée de ne pas voir ce que je vais avaler ne m’emballe pas, mais j’obéis. Quelques graines me glissent sur la langue. Elles ont une saveur fraîche et acidulée. Ça pique un peu. Sous mes dents je sens une pulpe épaisse et sucrée aux notes boisées.

— Maintenant ouvre les yeux, dit Leonardo.

Je lève lentement les paupières. Il se tient devant moi et me regarde d’un air satisfait. Il tient un fruit dans la main.

— Ça, c’est une vraie grenade. Les plus douces viennent d’Espagne, tu le savais ? Je pense que tu devrais partir de celle-ci pour arriver à celle-là.

Et il me désigne la grenade de la fresque.

Je la regarde à mon tour tout en continuant de mâcher les graines. Ce détail qui jusqu’ici n’était qu’un ensemble de formes et de couleurs a soudain pris vie. Je l’ai dans la bouche, dans les narines et dans le ventre, plus que dans la tête. J’ai la sensation de voir cette grenade pour la première fois, de pouvoir en dévoiler le mystère. Je reste muette, complètement déboussolée. Je cherche les yeux de Leonardo pour qu’il me vienne en aide. Il me sourit.

— Parfois les yeux ne suffisent pas pour tout voir, tu ne crois pas ?

Je fais oui de la tête, sans trop savoir quoi dire.

— Je pense avoir compris où tu veux en venir…

— Dans ce cas remets-toi tout de suite au travail. Je te laisse tranquille.

Il fait alors mine de se diriger vers le couloir mais revient tout à coup sur ses pas, comme s'il avait oublié quelque chose, peut-être son sachet ou son blouson. Mais non. Les yeux baissés, il fouille un instant dans une poche de son jean et en extirpe mon collyre.

— Je l'ai trouvé hier dans ma chambre, m'explique-t-il en me tendant le flacon. Tu vas peut-être en avoir besoin.

Pétrifiée, je le récupère. Je n'ai maintenant qu'une envie, c'est de creuser un trou dans le sol et de me jeter dedans pour ne plus jamais en sortir.

— Merci, je le cherchais depuis ce matin, dis-je le plus naturellement du monde pour dissimuler ma gêne. Je n'arrive pas à comprendre comment il a pu atterrir dans ta chambre.

Plus je m'enfonce, plus le rouge me monte aux joues. Une fois de plus. J'aimerais me trouver un alibi crédible, mais je n'ai jamais su mentir. Cette Gaia… Elle mériterait des claques – et moi aussi, vu que j'ai été assez bête pour la suivre ! Avec tout ça, Leonardo va penser que je suis une fouineuse ou pire ! une malade. Normal : il va penser que c'est *moi* la coupable. Aucun doute là-dessus.

Leonardo m'adresse un regard complice, comme s'il pouvait lire dans mes pensées. Il hausse les épaules d'un air amusé et me gratifie d'un sourire amical : « Sois tranquille, il ne s'est rien passé », semble-t-il me dire. Puis il s'en va, silencieux, en me laissant plantée au beau milieu du vestibule. Qu'est-ce que je dois faire ? Continuer comme si de rien n'était ou courir me cacher là où personne ne pourra venir me chercher ? Tout se mélange dans ma tête et je reste là sans bouger..

Il fait presque nuit noire lorsque je quitte le palais. À la lumière des réverbères, l'air frais d'octobre me force à relever le col de mon manteau.

Alors que j’arrange un peu mes cheveux, une voix m’interpelle, presque dans un murmure :

— Pssst… Bibi !

C’est la voix de Filippo.

Il est assis sur la margelle du puits au centre de la petite place. Instantanément après avoir croisé mon regard, il bondit à terre en agitant son trench gris sombre. Tout en rangeant son portable dans sa poche, le voilà qui s’approche de moi :

— Ta fresque ne te lâche plus.

— La journée a été productive, lui dis-je sans mentionner l’expérience avec Leonardo. Qu’est-ce que tu fais dans le quartier ?

— Je suis passé te faire coucou, m’explique-t-il en réajustant la sacoche de son ordinateur portable. Je ne t’ai pas appelée comme je sais que tu ne réponds jamais au boulot.

— C’est bon, j’aurais peut-être fait une exception pour toi.

Tandis que j’agrémente ma réponse d’une tape amicale sur l’épaule, nous prenons le chemin de la place San Barnaba. Je suis heureuse que Filippo soit à mes côtés. Il a le don extraordinaire de me détendre et de me mettre à l’aise en un clin d’œil.

— J’ai quelque chose à te dire, m’annonce-t-il en se grattant la nuque, comme s’il cherchait ses mots, tandis qu’une lueur de tristesse traverse son regard.

— Quoi ?

— Je dois partir pour Rome demain. Et y rester, lâche-t-il dans un souffle.

— Ah bon…

Je ne sais pas comment réagir. Peut-être que c’est une bonne nouvelle pour lui, mais je sens aussitôt une pointe d’amertume me monter dans la gorge.

— Tu ne m’avais rien dit…

— Je l’ai appris il y a deux heures, fait-il en ouvrant les bras, comme s’il se résignait. Décision de Zonta. Il veut m’envoyer au siège du

cabinet, à Rome. D’après lui, je suis le plus qualifié.

— Ça m’a tout l’air d’être une promotion.

— *A priori* c’en est une. En tout cas c’est ce que Zonta m’a dit quand il est passé dans mon bureau pour me jeter des papiers à la gueule. Toujours à prendre les autres pour ses clébards…

Filippo enfonce ses mains dans ses poches tout en fixant l’horizon, le regard perdu.

— Augmentation de salaire et, évidemment, tous frais payés. Bref, une de ces propositions qu’on ne peut pas refuser, fait-il en imitant Marlon Brando dans *Le Parrain*.

Ça n’a pourtant pas l’air de le réjouir.

— Et tu n’es pas content ? je demande tout à coup.

— Si, je suis content, répond-il. C’est juste que tout est allé tellement vite. J’ai à peine eu le temps de m’installer à Venise que je dois déjà repartir…

Il me regarde. L’espace d’un instant je prie pour qu’il ajoute : « Et puis je n’ai pas envie de te quitter » avant de me trouver idiote de penser ça. C’est une occasion en or, pour lui, pour sa carrière, c’est l’objectif pour lequel il se bat depuis des années… Je dois être heureuse pour lui, ce n’est pas le moment d’être égoïste.

— Combien de temps vas-tu partir ?

Je m’efforce de ne pas avoir l’air de pleurnicher.

— Je ne sais pas exactement mais sans doute plusieurs mois… Les premiers temps risquent d’être vraiment intenses, lâche-t-il avant de prendre une grande respiration, comme s’il s’apprêtait à me faire un aveu. Le cabinet a obtenu un partenariat pour la mise en œuvre d’un bâtiment conçu par Renzo Piano.

— La vache, Fil, félicitations ! Pourquoi est-ce que tu ne me l’as pas dit plus tôt ?

Ce n’est pas juste une bonne nouvelle, c’est carrément un truc de dingue. Hélas. Je lui fais un bisou sur la joue.

— C’est la chance de ta vie.

Filippo m’adresse un sourire tranquille. Il est d’une modestie désarmante, c’est ce qui me touche le plus chez lui. Je sais qu’il est fier de ce qu’il a accompli, mais il n’est pas du genre à s’en vanter. Il ne prendrait même pas la grosse tête si on lui demandait de repenser l’Empire State Building de fond en comble.

— Écoute, là j’ai un dîner avec des collègues du cabinet. Ils m’ont organisé un truc pour me dire au revoir avant mon départ.

Je comprends à son regard que cette petite fête ne l’emballe pas trop, mais qu’il doit y aller, ne serait-ce que par politesse. Dommage, j’espérais au moins passer la soirée avec lui. Je me console en me disant qu’il souhaitait peut-être la même chose.

— Et nous ? On n’est pas en train de se dire au revoir, quand même…, je proteste.

— Désolé Bibi, me dit-il d’une voix contrite, les yeux baissés. Avec tout ce que j’ai à préparer avant de partir, je ne pense pas avoir beaucoup de temps demain.

— Oh non, Fil, ce n’est pas vrai…

Tout va trop vite pour moi. Il me prend le menton et me sourit pour me redonner du courage.

— Mais je t’attends. Il faut que tu viennes me voir à Rome.

— Bien sûr que je vais venir, dis-je avec une grimace.

— Donne-moi juste le temps de m’installer et on s’organise un week-end, O.K. ?

— O.K.

Mais ça ne me console pas du tout.

— Je suis content que tu sois triste, tu sais ? ajoute-t-il en me repoussant une mèche du front. Je suis dans le même état, même si je n’en ai pas l’air. Allez, je file, sinon je vais me faire lyncher… ou pire : ils risquent d’être déjà raides bourrés quand je vais arriver.

— Tu vas drôlement me manquer.

— Toi aussi.

Nous nous serrons fort dans les bras l’un de l’autre, comme pour garder l’empreinte de nos deux corps. Nous nous échangeons deux longs baisers sur les joues avant de nous regarder, sans trop savoir quoi faire. Peut-être rêvons-nous tous les deux d’un geste plus intime, mais nous détournons le regard : il est temps de reprendre notre rôle d’amis de longue date.

— J’y vais. On se téléphone vite.

— Bon voyage, Fil. Et bonne chance.

Le temps de nous faire une dernière bise et nous nous en allons, chacun de son côté. Avant de quitter la place, nous nous retournons pour nous faire un signe de la main. Cette fois ça y est, nos routes se séparent.

Sur le chemin du retour, je suis prise d’un énorme coup de cafard. Pourquoi Filippo doit-il s’en aller maintenant, juste au moment où nous venons de nous retrouver, juste au moment où nous commençons à comprendre tant de choses sur nous deux ? Tout ça est tellement injuste. Et dire qu’il m’a fallu deux mois pour mesurer à quel point il comptait pour moi. Mais comment ai-je pu être aussi bête !

Voilà plus d’un an que je suis seule, sans aucun homme dans ma vie. Et pourtant, je ne l’ai jamais vraiment vécu comme un poids. Je me suis découverte plus autonome et plus indépendante que je ne le pensais. Là-dessus, Filippo est arrivé. Jamais je ne me suis sentie aussi proche de quelqu’un. Pour la première fois après tant d’années, j’ai sérieusement douté de ma vocation de célibataire.

L’instant d’après, l’image de Valerio, mon dernier copain, vient hanter mon esprit. Mon histoire d’amour avec lui avait commencé dans l’insouciance des années de fac pour finir aux balbutiements de la vie adulte. En y repensant, je me demande si c’était vraiment lui que j’aimais ou seulement la stabilité artificielle de notre relation. Une fois mon diplôme en poche, j’ai commencé à détester la précarité de mon travail. J’étais pleine de doutes sur mon futur, une éternelle insatisfaite ; à l’époque, Valerio a représenté l’un de mes rares points de repère. Il était

pourtant plus fragile que moi, mais j'avais tellement besoin d'y croire que je ne m'en rendais même pas compte. Je refusais de comprendre que nos deux faiblesses ne faisaient pas une force. Notre rupture a été douloureuse, mais avec le recul je pense avoir fait ce qui était le mieux pour nous deux. À mes yeux, Valerio représentait un moyen d'échapper à la réalité. Le problème, hélas, c'est qu'on prend souvent ça pour de l'amour. Rompre avec lui, j'en suis certaine aujourd'hui, a marqué mon entrée dans le monde des adultes. Et je suis fière d'en avoir pris la décision toute seule.

Me voilà rentrée. Il faut que j'arrête de penser au passé. Tout cela est derrière moi ; il serait sérieusement temps pour moi de m'ouvrir aux promesses de l'avenir. Si seulement j'avais pu passer plus de temps avec Filippo, peut-être que notre amitié (j'avoue tout de même avoir du mal à la définir en ces termes à l'heure actuelle) se serait transformée en quelque chose d'autre. Qui sait, tout n'est peut-être pas perdu. Peut-être que nous nous retrouverons quand même, d'une manière ou d'une autre. Une chose est sûre : nos sorties, nos débats cinématographiques, nos dîners improvisés, nos fous rires vont me manquer. Tout ce qu'il représente pour moi va me manquer. Inutile de le nier.

Après dîner, j'enfile un jogging avant de m'affaler sur le canapé pour regarder un peu la télé. Alors que je somnole devant un documentaire sur les animaux de la savane, quelqu'un sonne à la porte. Je regarde la pendule : il est près de minuit, qui peut venir à cette heure-là ? Pas très rassurée, je regarde par l'œilleton. Face à moi, une tête blonde. Et, un peu plus bas, les yeux verts de Filippo.

— Hé, coucou ! je lui lance en ouvrant la porte, un peu désorientée.

— Comme je passais dans le secteur, je voulais savoir si tu étais encore debout, me dit-il avec un petit sourire en coin.

— Oui, je regardais la télé.

Je m'écarte pour le laisser entrer avant de le suivre dans le salon. Il n'est pas dans son état normal : il est tendu, empoté. Je lui indique le canapé et m'assois à côté de lui. Il est d'une pâleur quasi cadavérique, il m'inquiète.

— Quelque chose ne va pas ? je lui demande d'un ton circonspect.

— Non, c’est juste que je voulais parler un peu avec toi avant de…

— Fil, rassure-moi, tu n’as pas envie de renoncer ? Tu ne veux plus partir…

— Non, ce n’est pas ça…

— Alors c’est quoi ?

— C’est toi, Elena.

C’est moi. Bien, maintenant tout est clair : Filippo a décidé de se déclarer et il a attendu d’avoir un avion à prendre dans quelques heures pour le faire. Parfait. De mon côté, je ne me suis absolument pas préparée à ça, je porte les pires vêtements de ma garde-robe et je ne me suis même pas lavé les dents.

— Je ne voulais pas partir sans que tu saches combien je tiens à toi, continue-t-il.

— Écoute, je sais à quel point je compte pour toi.

Comme je ne trouve rien de mieux à dire, j’essaie de détendre l’atmosphère en lui ébouriffant les cheveux. J’en espère presque qu’il s’arrête là, qu’il n’ait rien d’autre à m’avouer.

— Non, tu ne le sais pas.

Il attrape ma main pour l’embrasser intensément. La chaleur de son baiser se propage à travers tout mon bras et m’arrive droit au cœur. Puis, sans mot dire, il s’approche de mon visage et me dépose un baiser sur les lèvres, léger, timide, comme s’il demandait la permission.

Au lieu de me reculer, je m’approche moi aussi. Tu l’as ma permission, Fil. Ses lèvres s’enhardissent, sa langue cherche doucement la mienne. Ses mains, si délicates, me maintiennent la tête, emprisonnant mes pensées dans le faible espace qui nous sépare. Je ferme les yeux, je retiens mon souffle. Ça y est, nous nous embrassons vraiment. Filippo détache ses lèvres des miennes et me regarde droit dans les yeux.

— J’ai rêvé mille fois de le faire, Bibi. Mais je ne savais pas si tu en avais envie toi aussi.

— Je n’attendais que ça.

Nous nous embrassons encore et encore, sans pouvoir nous arrêter, sans trouver le courage de dire ne serait-ce qu'un mot. Puis, doucement, Filippo me fait m'allonger sur le canapé avant de se placer à côté de moi. Tout en mangeant mes lèvres, il glisse une main sous mon sweat et m'effleure un sein du bout des doigts. Le contact de ses doigts me fait frémir. Il me regarde intensément, comme s'il n'y croyait pas. J'ai moi aussi du mal à croire qu'après tant d'hésitations et d'occasions manquées nous en soyons là, le cœur serré d'émotion, avec une nuit devant nous pour rattraper le temps perdu.

— Je t'ai toujours désirée. Depuis le premier instant, me chuchote-t-il à l'oreille.

Ses baisers se font de plus en plus pressants. De sa main il caresse ma peau puis mes seins, en s'arrêtant un instant sur le petit grain de beauté en forme de cœur que j'ai du côté gauche. M'entourant de ses jambes, Filippo m'enlève mon sweat et mon tee-shirt d'un seul coup. Me retrouver seins nus face à lui me met un peu mal à l'aise : du coin de l'œil, je cherche à éteindre l'interrupteur de la lampe.

Je vois maintenant sa silhouette se pencher lentement vers moi. Sa bouche glisse sur ma peau et trouve mes tétons déjà dressés. Il les suce lentement, comme s'ils étaient en sucre. C'est si bon… Je me sens fondre sous ses caresses. Tout en lui passant les doigts dans les cheveux, je m'abandonne à ce moment de douceur.

Il trouve la fermeture Éclair de mon jean et l'ouvre. Je contracte les muscles de mon ventre tandis que sa main glisse sous ma culotte. Il descend et se met à me caresser le clitoris tout en continuant de me mordiller les seins. C'est une sensation délicieuse, que j'avais presque oubliée. Il s'arrête une seconde, le temps de m'enlever mon jean, ainsi que ma culotte. Je lui enlève à mon tour son tee-shirt tandis qu'il se débarrasse de mon jean. Nous voilà entièrement nus. Dans la faible obscurité de la pièce, je devine son torse athlétique et bien dessiné. Son sexe tendu est pointé vers moi. Je vais coucher avec Filippo, ça va se passer ici, chez moi. J'ai beau me le répéter, j'ai encore du mal à m'imaginer que ce soit vrai. Nos corps vont plus vite que nos pensées.

Filippo, entre-temps, s’est remis à caresser mon clitoris. Ses doigts passent entre mes lèvres, de bas en haut. Surprise, j’ai comme un mouvement de recul.

— Tout va bien ? me demande Filippo.

— Oui, rassure-toi.

Cela fait près d’un an que je n’ai pas fait l’amour et, pour tout dire, ses gestes m’excitent beaucoup. Filippo attend que je sois prête avant de s’allonger sur moi. Je tremble un peu. Son sexe à la main, il me pénètre lentement, sans me brusquer. Lorsqu’il est complètement entré en moi, il expire profondément et commence à aller et venir à un rythme régulier. Je l’accompagne par des mouvements du bassin tout en l’embrassant, mes bras autour de son cou. Je me laisse bercer par ses gestes, je m’y abandonne. Je ne me souvenais plus que cela puisse procurer un plaisir aussi violent, aussi entier.

La rencontre de nos sexes nous donne des frissons, de plus en plus forts. Tout d’un coup Filippo s’enfonce un peu plus profondément en moi : je m’agrippe à lui violemment avant de pousser un long gémissement. Et voilà qu’un orgasme liquide et brûlant se propage en moi, faisant palpiter mon corps tout entier. Tandis que je tremble entre ses bras, je perds entièrement le contrôle. J’en oublie le fil du temps, j’en oublie jusqu’à l’endroit où je suis. Et c’est Filippo qui m’offre tout ça ? Étrange. Mais je suis heureuse. Comme je ne l’avais plus été depuis longtemps.

Penché vers moi, Filippo m’embrasse tout en continuant d’aller et venir en moi. Il veut jouir à son tour ; ça y est, il vient. Je sens son sexe vibrer en moi tandis qu’il s’écroule sur mon corps en poussant un cri presque libérateur.

Nos lèvres se mêlent et nous nous serrons fort l’un contre l’autre, muets d’étonnement. À quoi bon parler après *ça* ? Nous avons fait l’amour, et c’était merveilleux. Aucun de nous deux n’a envie de se demander ce qui se passera demain. Pas maintenant.

— Elena, me dit Filippo en prenant mon visage entre ses mains. Je veux dormir avec toi cette nuit.

— Reste.

Nous nous levons du canapé en nous tenant par la main. Les jambes encore flageolantes, je le conduis jusqu'à mon lit. Nous nous glissons sous les couvertures. Le sommeil nous surprend serrés l'un contre l'autre.

J'ouvre les yeux. La chambre baigne dans une lumière bleutée. Les persiennes sont restées ouvertes hier soir et ont laissé filtrer les premières lueurs de l'aube. Je me tourne vers Filippo mais il est déjà debout. Il se rhabille, l'air souriant.

— Rendors-toi, il est encore tôt. Je dois rentrer faire mes bagages.

Je décide quand même de m'asseoir, dos à la tête de lit. Nous nous regardons, conscients qu'il va être encore plus difficile de se dire au revoir, maintenant. Il s'assoit tout près de moi et remet en place mes cheveux qui ne doivent pas ressembler à grand-chose. Oh mon Dieu, je refuse qu'il parte avec l'image de la tête de cauchemar que j'ai au réveil !

— Pourquoi cet air tristounet, Bibi ?

— Tu n'as pas peur que nous ayons tout compliqué, Fil ? Peut-être que nous avons fait le bon choix mais au mauvais moment.

— Peut-être que oui, mais je n'ai aucun regret. J'avais envie de toi. Et j'ai encore envie de toi.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Il ne faut pas nous forcer à prendre une décision. Il faut laisser le temps au temps. Bibi, nous ne sommes pas en train de nous dire adieu, ne crois surtout pas ça…

— Non, bien sûr…

Je ne suis pourtant sûre de rien.

— C'est juste que prendre ce genre de décisions m'angoisse, tu le sais.

— Je sais, mais rien ne presse. Quand nous nous retrouverons, nous repartirons de là où nous en sommes aujourd'hui.

— Donc tu préfères attendre que la situation évolue ?

— Oui, tant que je vis à Rome et toi à Venise.

— Ça me semble la meilleure des décisions, Fil.

— C’est le seul moyen de ne pas devenir dingues, Bibi.

Le temps d’une étreinte, nous nous embrassons pour la dernière fois. Filippo se lève, je voudrais en faire autant, mais il m’arrête d’un geste avant de réajuster le couvre-lit sur moi.

— Non, reste ici, bien au chaud.

Un dernier baiser sur le front et il franchit la porte de la chambre. Je m’allonge à nouveau avant de m’enfouir sous les draps. J’aimerais m’endormir et me mettre le cerveau en veilleuse : peine perdue. Tout se bouscule dans ma tête.

Cette nuit passée avec Filippo a été à la fois tendre et palpitante. Je me demande si je pourrais vraiment tomber amoureuse de lui. Il y a toujours eu quelque chose de magique dans notre relation… Mais cela va-t-il suffire ? Je dois bien me mettre ça dans la tête : je ne peux pas me payer le luxe d’une erreur et faire machine arrière, pas avec Filippo. Je dois garder la tête froide. Suis-je en train de remplacer l’amitié par quelque chose de plus profond, oui ou non ? La distance nous pèsera, évidemment, mais cette épreuve va sans doute nous permettre de comprendre la véritable nature de nos sentiments.

Je me tourne et me retourne dans le lit comme une folle, en me faisant tout un tas de films. Une nuit de sexe et je suis déjà devenue parano ? Ridicule. De guerre lasse, je décide de me lever pour me faire un thé.

Un morceau de papier est coincé sous la corbeille à fruits de la cuisine. C’est un dessin, un portrait de femme au crayon à papier. C’est moi. Je retourne la feuille : il y a un mot, rédigé d’une écriture régulière et soignée.

*Tu es tellement belle…*

*Tu dormais si bien, cette nuit…*

Juste en dessous, une signature : Filippo.

Je me laisse tomber sur une chaise, les bras le long du corps. Je penche la tête en arrière et pousse un long soupir. Ça n’est pas du jeu, Fil. Comment puis-je garder les idées claires si tu m’écris des choses pareilles ?

*OceanofPDF.com*

# 5.

Voilà trois jours que Filippo est parti. Il m’a téléphoné dès son arrivée à Rome et nous nous sommes parlé sur Skype avant-hier.

— Bibi, je ne veux pas te perdre. Pas maintenant, m’a-t-il dit avant de raccrocher.

Essayer de nous appeler souvent, même si nous avons du mal à tromper l’absence par des mails et des coups de fil : voilà la promesse que nous nous sommes faite.

Je ne dors pas bien depuis trois nuits. Si je réussis à me concentrer sur mon travail la journée, à l’heure du coucher je suis assaillie de doutes et de questions. Parfois j’ai même la sensation de sentir l’odeur de Filippo, celle de cette unique nuit que nous avons passée ensemble. Qu’est-ce que nous allons devenir ? Peut-il y avoir un lendemain (j’ai le droit de l’espérer), après des mois de solitude volontaire, ou s’agissait-il d’une histoire d’une nuit – une nuit où nous nous sommes laissé emporter par l’émotion du départ ? Qu’éprouvons-nous réellement l’un pour l’autre ? Mais surtout : qu’est-ce que je ressens, moi ?

Comme si cela ne suffisait pas, les deux chattes de madame Clelia, ma voisine, m’ont définitivement empêchée de fermer l’œil la nuit dernière. Vu qu’elles sont enfermées toute l’année dans un deux-pièces de trente mètres carrés, les pauvres minettes ne tiennent plus en place quand vient la saison des amours. Du coup, leur maîtresse les lâche en pleine rue, où elles poussent des miaulements déchirants. De quoi mettre à rude épreuve mes nerfs et mon amour pour les animaux.

Quatre heures du matin. À bout de forces, je me mets à la fenêtre pour assister, en spectatrice résignée, au show nocturne qui se joue sur la place. Sous mes yeux bouffis de sommeil (une splendeur), cinq ou six chats errants se disputent avec acharnement le droit de s'accoupler avec les chattes de ma voisine.

C'est un méli-mélo d'échines dressées, de feulements, de poils hérissés puis de griffes, de crocs et de miaulements aigus. Soudain, les chattes ont décidé de prendre leur plaisir, encore que je n'aie pas bien saisi avec qui, dans cette orgie animale. Ce matin la mère Clelia les cherchera comme une folle dans tout le quartier… elle les retrouvera dans deux semaines, maigres comme des clous, griffées de partout, mais heureuses. Les veinardes !

La sonnerie de mon iPhone me ramène brusquement à la réalité. Je repose mon pinceau sur la bâche et me dépêche de jeter un œil sans même enlever mes gants : j'ai déjà une idée de qui ça peut être. Gagné ! C'est Filippo, il vient de m'envoyer un MMS. Je télécharge *illico* la photo : il s'est pris en gros plan, les yeux encore un peu gonflés de sommeil, mais le visage éclairé d'un sourire radieux. Derrière lui, on aperçoit un bâtiment ultra-moderne, ou plus exactement un chantier.

Hello Bibi. Je suis déjà sur le terrain. Et toi ?

Tu me manques.

Je regarde la photo avec un brin de nostalgie. Il me manque lui aussi.

L'idée d'aller le rejoindre me démange de plus en plus. Franchement, l'imaginer faire de nouvelles rencontres là-bas me rend jalouse. Le moment est peut-être venu pour moi de montrer à Filippo ce que je veux vraiment.

Je lui réponds :

Moi comme d'hab : clouée à ma fresque, mais ça se présente bien…

Tu me manques toi aussi. Je t’embrasse.

Je prends ensuite une photo de moi avec un bout de la fresque en arrière-plan et je la joins à mon message. Malgré mes nuits blanches et mes angoisses, la restauration avance bien. Un peu parce que j’ai gagné en confiance avec le temps, un peu parce que l’expérience de Leonardo a marché (oui, elle a marché, je dois lui rendre cette justice), un peu parce qu’à force d’essayer on finit tôt ou tard par y arriver… Bref, cela tient presque du miracle mais j’ai enfin trouvé la nuance exacte pour la grenade.

— Ça glandouille, par ici…

Une voix familière résonne tout à coup derrière moi. Je me retourne : Gaia se tient sur le pas de la porte, son sac de créateur à l’épaule, parfaitement à l’aise sur ses échasses.

Je n’en reviens pas ! J’ai beau l’avoir avertie, menacée, même, elle a décidé de revenir à la charge. Après lui avoir raconté l’épilogue humiliant de notre coup d’éclat, je lui avais pourtant dit de ne plus jamais se montrer dans le secteur. Mais non : la revoilà avec son petit air effronté. Elle n’a peur de rien, et ça se lit sur son visage.

Je pointe sur elle mon pinceau couvert de peinture en grondant un solennel *« Vade retro, Satanas »* avant de m’exclamer :

— Mais comment as-tu fait pour entrer ? Le portail n’était pas fermé ?

— J’ai corrompu le gardien à l’entrée, me lance-t-elle avec un clin d’œil.

Incroyable, même ce brave Franco s’est laissé avoir par ses minauderies !

— Sors d’ici tout de suite ! Je travaille, j’ai mille choses à faire et je n’ai pas besoin que tu foutes le bordel, lui dis-je d’une traite en agitant mon pinceau en direction de son chemisier en soie.

Gaia lève les mains et dégaine ce sourire avec lequel elle pense pouvoir conquérir le monde.

— C’est bon, Elé… Toutes ces histoires pour un collyre ?

— Pour du collyre ? ! Parle plutôt des conneries que tu m’as fait faire…

Oh non ! Le temps de reposer mon pinceau, je réalise que je viens de la laisser gagner. Justement, la voilà qui s’approche pour m’amadouer.

— Allez… il n’y a pas mort d’homme.

Tandis que je nettoie consciencieusement deux, trois outils pour me donner l’allure d’une pro, Gaia se penche pour chercher mon regard. Ça l’amuse que je sois énervée.

— Dis donc, si Leonardo ne s’est pas mis en rogne, ça veut dire que nos petites *attentions* doivent le flatter, quelque part.

Je fais semblant de réfléchir en posant un doigt sur ma tempe :

— Ou alors, il se dit que ce n’est pas la peine de s’acharner sur deux pauvres minables comme nous.

— Ne sous-estime jamais le narcissisme d’un mec, réplique Gaia en se donnant un air sérieux. Tout le monde aime être dragué.

— Tu sors ça du manuel du parfait petit pervers ?

Juste à ce moment-là, Leonardo apparaît dans la pièce, tombé du ciel comme un dieu de tragédie grecque, à la différence près qu’il porte un jean troué et un blouson en cuir noir. Je vois les yeux de Gaia s’illuminer, tandis que mes joues s’enflamment.

— Bonjour, nous salue-t-il cordialement.

Il a l’air de ne pas avoir remarqué notre émotion et nos réactions inquiétantes.

— Bonjour, répondons-nous en chœur.

Leonardo jette un coup d’œil à la fresque et m’adresse un sourire complice.

— On dirait une vraie grenade…

— Eh oui, fais-je dans un mouvement de tête. À force d’essayer et de réessayer…

Je reste volontairement dans le vague. Surtout, éviter toute allusion à notre « expérience »… Je tiens à échapper à la curiosité de Gaia. Je me

mets à racler frénétiquement le fond d'un bol en priant pour avoir l'air très occupée.

— Tu passes souvent voir Elena ? demande Leonardo à Gaia.

— En fait je passais dans le quartier…

« C'est toi qu'elle passe souvent voir », me dis-je en faisant mine de ne pas les écouter.

Même si je me tiens à l'écart, Leonardo et Gaia n'ont aucun mal à engager la conversation. Lui a l'air ravi de sa présence. Sans doute a-t-il compris qu'elle avait des vues sur lui. Gaia a peut-être raison : le monde est rempli de bellâtres égocentriques qui rêvent d'être mis sur un piédestal.

Mais le voilà qui se tourne tout à coup vers moi :

— Oh, j'oubliais, fait-il en se passant une main dans les cheveux. Vous êtes toutes les deux invitées à la soirée d'inauguration du restaurant.

Arrachée à ma bulle, j'attends une fraction de seconde avant de me mêler à leur conversation :

— Ah oui, quand ? demande Gaia, trépignant d'impatience sous ses airs faussement détachés.

— Dans une semaine tout juste. Mercredi prochain.

Il ne manquait plus que ça, évidemment. J'ouvre la bouche pour dire : « Mercredi prochain ? C'est dommage, nous avons déjà quelque chose de prévu… » mais Gaia ne m'en donne pas le temps :

— Merci, ce sera avec joie ! Pas vrai, Elena ?

Sans même un regard dans ma direction, Gaia se dépêche de sortir son BlackBerry de son sac :

— Ce que je vais faire, c'est le marquer tout de suite dans mon agenda.

Tout en faisant voler ses doigts sur les touches, elle en profite pour lui demander son numéro de téléphone.

— Au cas où il y aurait un empêchement de dernière minute…, explique-t-elle avec un petit sourire aux lèvres.

Quel coup de maître.

La voir en action est un spectacle si fascinant que mon énervement retombe d'un coup. Gaia est mon indépassable modèle en techniques de drague. Juste devant les chattes de la mère Clelia.

Comme s'il avait deviné mon étonnement, Leonardo me décoche un regard d'encouragement :

— Que les choses soient claires : je vous attends toutes les deux.

Je fais oui de la tête sans trop y croire. Il me fixe intensément.

— J'ai vu que ton travail te passionne, Elena. C'est la même chose pour moi. J'aimerais te montrer ce que je fais moi aussi.

Hum… cela a l'air de lui tenir à cœur, mais je ne sais que penser. Prise de court, j'essaie de jouer celle qui hésite.

— Je ne sais pas… C'est juste que j'ai tellement à faire en ce moment…

Leonardo se tourne vers Gaia, mais c'est moi qu'il continue de regarder :

— Je compte sur toi Gaia. Fais tout ton possible pour l'amener là-bas. À mercredi, les filles.

Et là-dessus, il s'en va. Je regarde Gaia : ses yeux brillent d'enthousiasme alors que je me sens confuse et troublée. Le temps que ma colère revienne, je lui demande en grognant :

— Pourquoi est-ce que tu lui as dit oui ?

— Parce qu'il n'y avait aucune raison de lui dire non.

Réponse claire et nette, comme elle seule sait en donner.

— Eh bien mets-toi bien ça dans la tête : ce sera sans moi, lui dis-je les bras croisés. Je ne vais pas me faire inviter à dîner après être passée pour la dernière des connes l'autre jour.

— Encore cette histoire ? s'exclame Gaia d'un air excédé. C'est bon, Elé, je suis sûre que Leonardo ne s'en souvient même plus. Autant passer une bonne soirée. On va manger divinement et peut-être rencontrer des gens intéressants…

— Tu peux te jeter à mes pieds et me supplier dans toutes les langues, ce sera non.

— Très bien, eh bien si tu ne viens pas, je ne viens pas moi non plus.

— Oh non, mon pauvre cœur ne s’en remettra jamais !

— Tu serais prête à me faire louper une occasion pareille ? Meilleure amie, tu parles ! Moi, je l’aurais fait pour toi…

— Ah non, pas de chantage affectif, s’il te plaît !

Gaia jette un coup d’œil à sa montre Swarowski.

— Écoute, je dois y aller, là… De ton côté, réfléchis, et on en reparle.

Par quel mystère mon « non, hors de question » finit-il par se transformer en « peut-être oui » ?

— O.K., à condition que tu te tiennes tranquille.

Je me montre aussi laconique que possible. Fin de la discussion.

— Tu as bien dit *O.K.* ? J’ai bien entendu ? Oui, oui, tu as dit *O.K.* ! s’exclame Gaia en me pointant de son index orné de vernis rouge.

— Non, je voulais dire…

— Ah tu l’as dit, me coupe-t-elle sans me laisser le temps de répondre. Tu m’as promis, c’est fini. Je t’appelle !

Le temps de me lancer un baiser, elle se sauve presque en volant sur le carrelage, juchée sur ses talons zébrés.

C’est officiel : je la déteste.

*OceanofPDF.com*

# 6.

— Le rouge te met plus en valeur, s’exclame Gaia en me poussant devant le miroir du séjour. Regarde-toi, tu es superbe !

Dressée sur la pointe des pieds, je fais un demi-tour sur moi-même, mais le reflet que me renvoie la glace me fait froncer les sourcils. Je ne suis pas convaincue. Ce soir aura lieu l’inauguration tant attendue – au moins par Gaia – du restaurant de Brandolini. Et je n’en finis plus de parcourir mon appartement de long en large, en petite culotte, à la recherche d’une tenue acceptable. C’est loin d’être gagné. J’ai Gaia sur le dos depuis deux heures, et elle m’épuise. Craignant de me voir changer d’avis au dernier moment, elle a déboulé chez moi, maquillée et habillée de pied en cap, traînant derrière elle une valise à roulettes et deux sacoches géantes bourrées de vêtements et d’accessoires. Elle n’a plus qu’une seule idée en tête : m’imposer le look qu’*elle* a choisi pour moi.

— C’est trop court, Gaia. J’ai l’impression d’être toute nue… et puis ce rouge est vraiment tape-à-l’œil.

Je soupire tout en désignant mes cuisses. Désemparée, Gaia en lève les yeux au plafond :

— Tu es irrécupérable. Tu ne comprends vraiment rien à la mode…

— Allez, repasse-moi la robe Gucci noire, lui dis-je en me préparant à un énième choc frontal avec le miroir.

D’un pas de félin, Gaia part la chercher dans l’autre pièce, juchée sur ses sandales turquoises parfaitement assorties à sa robe microscopique :

— Tiens, lance-t-elle, excédée, en me la jetant au visage. Fais comme tu veux. Si tu tiens à passer inaperçue…

Tandis qu'elle retouche son maquillage dans la salle de bains, j'enfile rapidement ma robe noire, loin du miroir – autant m'épargner un nouveau tête-à-tête avec le reflet de mon corps pâlichon et ramolli. Un coup d'œil de loin, pour une vue d'ensemble, un autre de près, à hauteur de poitrine et un tour complet sur moi-même : c'est la bonne, on y est. C'est celle que je préfère, encore que rien ne m'ira jamais vraiment à la perfection.

— C'est un peu trop décolleté, quand même !

Je proteste suffisamment fort pour que Gaia m'entende, tout en réajustant le bustier.

— Absolument pas, réplique-t-elle en passant le bout de son nez par la porte de la salle de bains. Elle te va très bien. La Prada rouge était mieux mais celle-là, elle déchire aussi.

Les mains sur les hanches, j'essaie de rentrer le ventre. Mon régime pizzas-surgelés n'est pas idéal pour la ligne, soyons honnête.

— Je serais curieuse de savoir où tu les as dénichées. Elles doivent coûter une fortune.

— C'est simple, je les ai louées sur Internet, m'explique-t-elle avec un clin d'œil.

Jetant un dernier regard à ce miroir assassin, j'applique la méthode Coué : cette robe me va bien, je suis mignonne… allez, présentable, disons.

— Et le soutien-gorge ? Il m'en faudrait un sans bretelles.

Je regarde Gaia avec l'espoir qu'elle me vienne en aide.

— Tu me prends pour qui, dis donc ? Une amatrice ?

Joignant le geste à la parole, Gaia sort d'une de ses sacoches un push-up bustier en dentelle noire et me l'agite sous le nez.

Une fois que je l'ai enfilé, mes seins gagnent une taille comme par magie. Je me regarde dans le miroir, l'air dubitatif : est-ce que ce n'est pas un peu vulgaire, toute cette dentelle en évidence ?

— Tiens, fait Gaia en me posant une étole en soie blanche sur les épaules. Mais ne te couvre pas tout, juste un peu.

Je souris. Si elle comprend ses clients aussi bien qu'elle me comprend moi, c'est la coach shopping la plus diabolique du monde.

— Et maintenant, passons aux chaussures, poursuit-elle en fouillant dans une sacoche.

J'en ai déjà mal aux pieds.

— Des Cesare Paciotti en satin noir, talons de 12, proclame-t-elle solennellement. Et on ne discute pas.

Voir ces deux pièges à loup en forme de sandales me fait éclater de rire :

— Super, j'espère que tu as prévu le déambulateur qui va avec !

— C'est bon, Elé, ça ne va pas te tuer !

— D'accord, dis-je en poussant un long soupir, mais je les mettrai au dernier moment. Si je peux m'épargner de souffrir le martyre.

— Comme tu veux, mais tu n'auras pas le temps de t'y habituer, tant pis pour toi !

Là-dessus, elle extirpe de sa valise à roulettes tout un arsenal d'artiste maquilleur. Ça fait peur.

— On enchaîne avec le maquillage et la coiffure, ma chérie, m'annonce-t-elle avec un sourire triomphant.

Je lui jette un regard méfiant :

— Vas-y doucement quand même…

Je ne me maquille pas beaucoup en règle générale, peut-être parce que je n'ai jamais vraiment appris à le faire. J'ai toujours eu la sensation de faire n'importe quoi les rares fois où je m'y suis essayée. Et pourtant les règles de base sont les mêmes que celles de la restauration. Il faut d'abord bien nettoyer la surface, puis lisser le fond pour appliquer la couleur et lui donner tout son éclat. C'est juste que le faire sur un mur peint est une chose, et sur mon visage une autre.

Après m'avoir passé un peu de correcteur anticernes, Gaia saisit un fond de teint longue tenue qu'elle m'applique par petites touches avec

une minuscule éponge. Je lui fais confiance. Elle en connaît assez sur la question pour faire du bon travail.

Elle m'attrape le menton pour étudier mon visage.

— Tu as une pince à recourber les cils ? demande-t-elle.

— À ton avis ?

— Ça va, je ne t'ai pas demandé si tu avais un vibro !

— C'est toi la spécialiste…

— Moi, j'ai les deux, s'exclame-t-elle fièrement en me mettant du blush sur les joues. Tes cheveux, tu les veux comment ?

— Tirés sur le côté et c'est bon.

Je ne tiens pas à me faire torturer à coups de pinces et d'épingles, d'autant que c'est le mal de tête assuré.

— Mmmh… je vais peut-être essayer de te faire une vague pour adoucir ton carré. Tu dois avoir l'air d'une vraie star ce soir.

Bon. Je suis fichue.

Après deux heures et demie de préparatifs, nous sommes enfin prêtes. Gaia est descendue fumer une cigarette. J'enfile un manteau léger avant d'attraper le châle en soie et une pochette argentée. Mes chaussures coincées sous le bras, j'éteins les lumières, ferme la porte et je descends l'escalier pieds nus.

Dès qu'elle me voit franchir le portail, Gaia écrase son mégot. J'attache mes pièges à loup et nous y allons. Que Dieu me vienne en aide !

Il est vingt et une heures trente quand nous arrivons place San Polo. Il y a foule devant l'entrée du restaurant, déjà bondé. Visiblement, seuls les invités ont pu entrer. À en croire Gaia, c'est l'assurance de ne croiser que des gens triés sur le volet, donc un bon signe. N'étant pas experte en mondanités, je n'ai aucune opinion sur la question. Moi, je n'ai qu'un

objectif ce soir : ne pas trébucher et m'étaler lamentablement sur quelqu'un.

Arrivées devant l'entrée, creusée sous une voûte, nous montrons nos invitations au videur en costume croisé noir. On dirait un agent des services secrets, boule à zéro et branché sur oreillette. Un bref coup d'œil à nos cartons, et il détache le cordon rouge qui bloque le passage.

— Je vous en prie, dit-il en s'écartant.

— Merci, répondons-nous en chœur.

Gaia me fait un clin d'œil, déjà tout excitée : la voilà dans son élément.

Une fois passé l'entrée, nous arpentons le tapis rouge déroulé dans la cour intérieure qu'illuminent des flambeaux et des lumières. Le flash d'un photographe manque de me rendre aveugle. Juste au moment où j'arrangeais maladroitement ma chevelure de *star*. Par pitié mon Dieu, faites que je ne sois pas dans le cadre ! Je maudis Gaia de m'avoir fait des vagues, et encore plus de les avoir aspergées de laque. C'est à peine si je peux décoller mes doigts !

Deux top models moulées dans leur impeccable robe fourreau noire trouvent nos noms dans la liste des invités, avant de nous souhaiter une agréable soirée.

À l'intérieur l'atmosphère est chaude et feutrée. La décoration est celle d'une maison de l'aristocratie vénitienne, avec des détails arabisants. Le restaurant occupe deux étages ; le rez-de-chaussée est entouré de baies vitrées donnant sur un jardin intérieur. Nous sommes accueillies par une musique douce, jamais envahissante.

Un bataillon de serveurs slalome parmi les invités en portant des plateaux remplis de coupes de champagne. J'en prends une histoire d'y tremper légèrement les lèvres avant de la passer à Gaia, qui a déjà avalé la sienne.

La découverte du jardin nous laisse sans voix. C'est une fête pour les yeux, tant les allées et venues de la foule au milieu des flambeaux et des lampions créent une ambiance magique. J'étudie les convives installés à leurs tables : c'est une explosion de tissus vaporeux, de soie, de dentelle et de taffetas. Seuls les flashs des photographes menacent de rompre le

charme. Il y a même une petite équipe de télévision : micro à la main, une journaliste se fraie un chemin dans la foule, suivie de son cameraman, pour recueillir quelques commentaires enthousiastes sur la soirée. Elle vient même vers moi, en précisant que ce reportage sera diffusé sur une grande chaîne, mais je lui fais comprendre que cela ne m'intéresse pas. La seule idée de me retrouver face à une caméra me fait virer au rouge écarlate.

Gaia, elle, est survoltée. Elle salue des personnes qui me sont inconnues, distribuant de grands sourires charmeurs à droite et à gauche.

— Tu les connais, tous ces gens-là ? je lui demande.

— Un peu. Quelques-uns de vue seulement, mais c'est toujours bien de se montrer.

Secouant la tête d'un air désemparé, elle me jette un regard synonyme de : « Il faut vraiment tout t'apprendre. »

Effectivement, Gaia aurait beaucoup à m'apprendre, si tant est que je veuille enrichir mon carnet d'adresses. Je regarde un peu autour de moi pour faire le point. Au fond, qu'est-ce que j'ai à faire avec ces gens ? Je ne me sens pas à ma place, et le mot est faible. Tout près de moi, deux hommes me regardent en souriant. Qu'est-ce qu'ils ont, à ricaner comme ça ? Je dois être complètement décoiffée ou avoir du dentifrice sur les lèvres… Je me cache derrière un serveur en faisant mine de ne pas les voir. Soudain, je me rappelle que je n'ai pas grand-chose sur le dos. Le temps que je remette mon châle en soie sur les épaules, Gaia s'est volatilisée.

Alors que je retourne à l'intérieur pour la retrouver, j'aperçois de loin Jacopo Brandolini. Enfin un visage familier. Je n'ai jamais été aussi heureuse de le voir. Bien qu'il soit en grande conversation avec un petit groupe de personnes, il m'a reconnue. Nous nous saluons d'un signe de la main.

Je m'apprête à le rejoindre quand soudain retentit un tonnerre d'applaudissements. Les personnes qui étaient encore dans le jardin se dépêchent alors de rentrer et se dirigent vers une estrade installée au centre de la salle. Un homme élégamment vêtu d'un smoking est en train d'annoncer la démonstration qui va suivre :

— Mesdames et messieurs, j’ai l’honneur de vous présenter un homme qui a fait de la cuisine un art à part entière, un spectacle pour les yeux comme pour les papilles : le chef Leonardo Ferrante !

On baisse les lumières. L’excitation rend l’atmosphère électrique. Tandis que le son d’un violon s’élève dans la pièce, on allume des projecteurs bleutés en direction d’une mezzanine où apparaît une sublime violoniste en robe rouge. De ses mains fines et longues, enveloppées dans des gants en dentelle noire, elle saisit un violon électrique en verre transparent qui s’illumine d’une lumière bleue au contact de l’archet. Je reconnais cette robe, et la femme qui la porte. Ce n’est peut-être que le fruit de mon imagination, mais il me semble que c’est celle que j’ai récemment vue sortir du palais au bras de Leonardo. La diva du bateau. C’est elle, j’en suis sûre.

— Elé, tu as vu ? (Gaia a réapparu à côté de moi comme par enchantement.) La fille qui joue, là, c’est quelqu’un de connu.

— Ah oui ?

— C’est Arina Novikov, la violoniste russe. Elle a donné un concert aux Arènes de Vérone la semaine dernière.

— Eh bien c’est la fille qui a passé la nuit avec Leonardo, lui dis-je en savourant à l’avance sa surprise.

— Hein ?

— La fille du bateau.

— Sérieux ?

— Oui, oui, je t’assure.

— J’y crois pas !

La nouvelle a l’air d’amuser Gaia. Le fait de devoir être en concurrence avec ce genre de déesses ne l’angoisse pas le moins du monde. Au contraire, ça l’excite. C’est décidément une compétitrice-née.

La violoniste attaque maintenant le thème reconnaissable entre tous de l’*Hiver* des *Quatre Saisons* de Vivaldi. C’est tout simplement poignant. Contrairement à Gaia, je ne peux pas m’empêcher de penser qu’elle est cent fois plus belle et plus talentueuse que moi.

Mais voilà que le public tourne les yeux vers le centre de la salle. Leonardo vient de faire son apparition. Tous les regards sont braqués sur lui. Il gagne l'estrade sous des applaudissements nourris. Il porte une veste noire à col mao, ornée de liserés et de boutons blancs. Avec le bandeau de soie blanche qui retient ses cheveux fous, il ressemble à un guerrier oriental. Sa présence a quelque chose de magnétique.

Il est éclairé par un projecteur jaune installé dans son dos tandis que deux feux de Bengale se mettent à crépiter de part et d'autre de la scène. La démonstration démarre sur le crescendo de Vivaldi. Gaia me fait signe de m'approcher pour avoir une meilleure vue. En jouant des coudes, nous réussissons à grappiller quelques mètres. Nous voilà juste sous son nez.

Leonardo se saisit de son couteau et commence à découper en tranches ultra-fines un pavé d'espadon, en le maintenant d'une main sur un plan de travail en marbre. L'assurance avec laquelle il exécute son geste m'est familière. Je repense aussitôt à la façon qu'il a eue de me porter sur son dos en serrant mes cuisses entre ses mains. Alors que le rythme de la musique se fait de plus en plus vibrant, Leonardo saupoudre les tranches de ce qui, de l'endroit où nous nous trouvons, ressemble à des graines de pavot. Elles jaillissent de ses doigts experts à la vitesse de l'éclair pour atterrir sur la chair rose du poisson en une myriade de minuscules taches noires. Là-dessus, après avoir haché un poivron rouge jusqu'à en faire une poudre étincelante, il taille en julienne du fenouil, des courgettes et du céleri avec la précision et la rapidité d'une machine.

J'en reste presque bouche bée : c'est un virtuose. Je me tourne un instant vers Gaia pour lui jeter un regard complice avant de m'apercevoir qu'elle le dévore des yeux, hypnotisée, la bouche entrouverte figée dans une expression de stupeur.

Leonardo se met ensuite à disposer ses lamelles d'espadon sur des petits morceaux de pâte brisée qu'il décore de son mélange de légumes verts et de bouts d'écorce d'orange. Il est extrêmement concentré, sûr de ses gestes. Il garde la mâchoire tellement serrée qu'on voit saillir les veines de ses tempes. Il manipule et transforme ses ingrédients de ses mains d'artiste – car à tous points de vue c'est bien d'un art qu'il s'agit. Oui, ses créations sont de vrais petits chefs-d'œuvre pour les yeux et pour les papilles – aucun doute là-dessus. Leonardo séduit par sa cuisine, et il

en est conscient : il s’en sert pour ensorceler les sens et l’esprit. L’espace d’un instant, je croise ses yeux noirs. Je me fais peut-être un film mais j’ai l’impression qu’il m’adresse un imperceptible sourire. En tout cas, un frisson de plaisir me chatouille la nuque.

La musique entame le crescendo final. Leonardo dispose sur une planche à découper un mélange de langoustines crues puis quelques minces filets de sériole. Il travaille la chair du poisson comme si elle fondait entre ses doigts et forme de petits cœurs coupés par le milieu. Il finit par les saupoudrer de fleurs d’oranger, de poivre et de graines de sésame. Le tout est ensuite artistiquement dressé sur trois élégants plats de service. Quand retentit le dernier accord, Leonardo adresse un très léger sourire à son public. Éclate alors une interminable ovation. Leonardo nous a conquis. Tous.

La démonstration terminée, les gens se dispersent dans le jardin où vient d’être servi le dîner. Gaia et moi suivons la masse jusqu’aux buffets où nous attendent de délicieux amuse-bouches de toutes les formes et de toutes les couleurs. Nous voilà face à une profusion d’incroyables préparations miniatures, à déguster en une seule bouchée. Quand je pense à la vitesse à laquelle elles vont être mangées alors qu’il aura fallu un temps fou pour toutes les préparer… Au fond, voilà ce qui les différencie d’une œuvre d’art : même en étant le fruit d’un esprit créatif et de gestes savants, ces pures merveilles ne sont pas faites pour durer.

— Leonardo a été formidable, commente Gaia en mordant dans un rouleau au saumon et à la palourde.

— Incroyable… Tu as bien fait de me traîner ici, dis-je à mon tour. Je n’aurais jamais imaginé assister à un tel spectacle.

Je passe en revue les différents plats avant de m’apercevoir que tous ces hors-d’œuvre sont certes un régal pour les yeux mais aussi une injure faite à mon *credo* végétarien : cigales de mer garnies de saumon mariné, huîtres en gelée de vin pétillant et leur sauce au gingembre, toasts au foie gras et au filet de pigeon. Des plats magnifiques, exceptionnels, sans doute délicieux, mais certainement pas pour moi. Je me contente de goûter aux deux seules recettes végétariennes : une coque de parmesan au

radicchio et aux châtaignes ainsi que des branches de céleri garnies de fromage frais, poires et noix. Bref, comme cela m'arrive chaque fois que je ne suis pas spécialement à l'aise, je n'ai pas très faim. Sans compter que la démonstration de Leonardo m'a laissé un nœud à l'estomac, et j'ignore bien pourquoi.

Soudain, Gaia me prend par le bras et me demande :

— Le type là-bas, c'est Brandolini ?

Je l'aperçois en compagnie de deux blondes qui rivalisent de sourires enjôleurs et de regards de chat.

— Oui, c'est lui. Monsieur le comte est toujours bien entouré.

— Tout de même… il n'est pas mal, commente Gaia.

Est-ce qu'elle est sérieuse ? Ça en a tout l'air.

— Il a quelque chose de spécial. On voit qu'il a la classe. Encore un que tu aurais dû me présenter… mais si je dois t'attendre…

À quoi bon chercher à comprendre ce qu'elle peut bien lui trouver puisque je suis loin d'être objective ? Brandolini est mon employeur : psychorigide comme je le suis sur ces questions, impossible de le voir autrement que sous cet angle-là. Mais… Leonardo apparaît soudain derrière lui. Débarrassé de son bandeau en soie, il a troqué sa tenue de chef contre une de ses chemises en lin froissé, blanche. Jacopo lui serre la main tout en lui donnant une amicale tape sur l'épaule, la mine réjouie.

— Il nous a vues ? me demande Gaia en se plaçant devant moi de façon à leur tourner le dos.

Je jette un œil par-dessus son épaule tandis que Leonardo discute avec le comte et son harem.

— On ne dirait pas.

— On va leur dire bonjour, qu'est-ce que tu en dis ?

— Attendons peut-être qu'il s'en aille…

— Ah non, pas question de laisser ces deux pouffes nous piquer notre place…, s'exclame Gaia en buvant son verre, bouillant d'impatience.

— Attends, ils leur ont dit au revoir. Ils viennent vers nous, lui dis-je tout bas.

Leonardo se dirige vers nous, suivi de Brandolini. Il commence par saluer Gaia, qui se retourne en faisant mine d'être surprise. Décidément, cette fille m'épate. Puis il s'approche de moi pour me faire la bise. C'est la première fois que cela nous arrive. Je sens sa barbe rousse se frotter à ma peau et ses doigts me frôler doucement la hanche.

— Félicitations, pour une inauguration, c'était sensationnel, dis-je au comte en lui serrant la main.

— Tout le mérite en revient à notre grand chef, répond Brandolini en montrant Leonardo avec un petit sourire satisfait.

Il braque ensuite son regard sur Gaia et la détaille de la tête aux pieds. Leonardo en profite pour ajouter :

— Je te présente Gaia, elle est chargée des relations avec le public.

Voilà qui m'épargne d'avoir à faire les présentations. Tout en lui tendant la main, Brandolini esquisse une espèce de révérence :

— Enchanté, je suis Jacopo Brandolini.

— Enchantée, minaude Gaia.

— Alors comme ça tu es dans l'événementiel… lui dit le comte en se montrant particulièrement intéressé.

Pourquoi a-t-il tout de suite tutoyé Gaia alors qu'il continue de me vouvoyer ?

— Oui, avec mon associée nous avons monté une agence. On s'est lancées dans l'aventure pour s'amuser mais petit à petit c'est devenu un vrai travail.

Gaia gère la situation comme une pro.

— Je suis certain qu'elle pourrait t'être d'une grande aide, Jacopo, intervient Leonardo. Et si tu lui parlais de tes projets pour faire connaître le restaurant ?

Saisissant la balle au bond, Brandolini se lance dans une grande discussion avec Gaia, manifestement plutôt flattée par l'attention qu'il lui

porte. Elle continue malgré tout à jeter des regards en direction de Leonardo qui, entre-temps, s'est approché de moi.

— Tu es très en beauté ce soir, me dit-il de sa voix chaude en plongeant ses yeux dans les miens.

Est-il sincère ou veut-il juste se faire bien voir ? Dans le doute, je réponds un simple merci.

— Même si je dois avouer que ta combinaison de travail te met en valeur elle aussi, ajoute-t-il en se caressant le menton.

— Oh, je n'irais pas jusque-là…

— Crois-moi. Je ne suis vraiment pas le genre de mecs à faire des compliments à la légère.

Soit. Après tout, se faire brosser dans le sens du poil une fois de temps en temps ne peut pas faire de mal. L'espace d'un instant, j'en oublie mes pieds, qui me font souffrir le martyre. Pour me donner une contenance, je redresse la colonne vertébrale, les épaules rejetées bien en arrière.

Pendant ce temps-là, la conversation entre Jacopo et Gaia s'emballe, entre grands éclats de rire et regards complices. On dirait qu'ils se connaissent depuis toujours. Mais tout à coup, un serveur s'approche de Brandolini pour lui souffler quelque chose à l'oreille. Le comte se retourne brusquement vers Leonardo avant de le prendre par le bras.

— Leo, il faut qu'on y aille. Les Zanin nous attendent pour discuter des vins.

Ça y est, mon quart d'heure de gloire est déjà terminé. Je me dégonfle comme un ballon de baudruche. Le comte, lui, s'excuse :

— Mesdemoiselles, je suis terriblement navré mais le devoir nous appelle. Nous nous reverrons sans doute plus tard, ajoute-t-il en jetant un coup d'œil éloquent au décolleté de Gaia.

À peine sont-ils partis que mon amie me submerge de questions sur Leonardo. Elle veut savoir par le menu ce que nous nous sommes dit.

— Il te faisait du rentre-dedans ? finit-elle par me demander.

Voilà où elle voulait en venir.

— Arrête de dire des bêtises.

— Elé, il te dévorait des yeux !

— Ben voyons !

— Calme-toi, je ne le prends pas mal… Primo, je ne suis pas quelqu'un de jaloux. Deuzio, je pourrai toujours me consoler avec le comte, me lance-t-elle avec un clin d'œil.

— Comme tu es magnanime.

— Avec mes amies, toujours, et même plus, sourit-elle d'un air sournois. N'empêche, Jacopo est vraiment beau mec, il me plaît.

Si elle le dit…

Alors comme ça, Leonardo s'intéresse vraiment à moi. Si même Gaia s'en est aperçue, peut-être que… Non, elle m'a sans doute dit ça pour ne pas me faire de la peine.

— Elé, ton rouge à lèvres a bavé.

— Je passe aux toilettes m'en remettre, tu m'accompagnes ?

— Non, je t'attends là, dit-elle en s'asseyant sur un fauteuil sous le petit kiosque du jardin. J'ai un peu la tête qui tourne, on dirait que j'ai forcé sur le champagne.

— Tu n'as pas besoin que je reste près de toi, sûre ?

— Sûre, vas-y, me répond-elle en me poussant vers l'intérieur.

— O.K., mais tu ne bouges pas d'ici.

— Rassure-toi, je n'en aurais même pas la force, sourit-elle avant de laisser pendouiller ses bras le long des accoudoirs.

À mon retour des toilettes Gaia a évidemment disparu. Je la cherche dans la foule, dans le jardin, parmi les tables, puis à l'intérieur, et même à l'étage : rien… Volatilisée. En désespoir de cause, je me décide à l'attendre au jardin, en me disant qu'elle finira tôt ou tard par passer par là. Au bout de quelques minutes, je m'assieds pour sortir mon iPhone de ma pochette et lui envoyer un SMS furieux. J'essaie ensuite de l'appeler, mais son portable est éteint. Allez savoir où elle se sera fourrée ! Et avec qui surtout…

Alors que je continue à la chercher des yeux, je croise tout à coup les yeux de Leonardo. Il s'approche et s'assoit à mes côtés, me transperçant d'un regard inquisiteur.

— Alors, la soirée t'a plu ?

— Oui, beaucoup.

Je tire sur le bas de ma robe pour couvrir mes jambes. Pas très convaincant.

— Tu as mangé ?

— Oui, deux ou trois trucs…

— Deux ou trois trucs ? s'exclame-t-il d'un air scandalisé.

— Heu… C'est-à-dire que je suis végétarienne. Depuis des années.

— Ah.

Il sourit. Oui, je suis végétarienne. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle là-dedans ? J'essaie de détourner la conversation :

— J'ai aimé le spectacle, tu sais ? Tes créations sont de vraies œuvres d'art. Elles sont si belles qu'on en regrette presque de les manger.

— Qui a dit qu'on ne pouvait pas manger ce qui est beau ? rétorque-t-il en penchant la tête sur le côté. Plus une chose est belle, plus j'ai envie de la manger.

Il parle de moi ou quoi ? Ses yeux avec lesquels il vient de prononcer ces mots me semblent soudain vraiment étranges. Ils cachent quelque chose, c'est sûr. D'un coup Leonardo me prend par la main et se lève.

— Viens, je voudrais te faire goûter quelque chose de spécial, dit-il en m'entraînant trois ou quatre mètres plus loin, près d'une table où l'on trouve différents types de rhum et de chocolat. Ceux-là, je viens de les faire, ajoute-t-il.

Leonardo saisit sur un plateau une praline en chocolat finement ornée de motifs floraux. On dirait un petit bijou. Il l'approche de ma bouche.

— Allez, m'ordonne-t-il, avec un regard assassin.

J'ouvre la bouche, je sens le chocolat éclater sous mes dents et libérer une crème douce aux notes d'agrumes. J'essaie de retenir dans ma

bouche ce goût merveilleux, qui me procure un plaisir si vibrant qu'il traverse chaque partie de mon corps.

— C'est délicieux.

Je regarde Leonardo complètement désarmée. Mon visage doit renvoyer une impression d'étourdissement, comme celle qu'on ressent après un orgasme. Pourvu que ça ne se voie pas trop !

— J'y ai mis quelque chose que tu devrais bien connaître, maintenant… me confie-t-il dans un sourire.

Les yeux écarquillés de surprise, je crois avoir deviné.

— Eh oui, du jus de grenade. Mélangé à de l'extrait d'orange et de fleur d'oranger, m'explique-t-il en me passant le pouce sur la lèvre – pour m'enlever une trace de chocolat, j'imagine.

Oh mon Dieu, il me fait vraiment du rentre-dedans : Gaia a vu juste, on dirait bien.

Gaia, justement. Histoire de désamorcer cette tension, je fouille dans ma pochette pour en extirper mon portable. J'essaie de l'appeler, mais son téléphone est encore éteint.

Leonardo me regarde d'un air condescendant.

— Si tu cherches Gaia, je l'ai vue partir avec Jacopo, me prévient-il. Et je ne pense pas qu'elle reviendra, ajoute-t-il d'un ton amusé.

— Je n'en reviens pas, elle m'a laissée plantée là, toute seule !

— Mais non, tu n'es pas toute seule, je suis là, me corrige-t-il en fronçant les sourcils.

S'il voulait me rassurer, c'est raté. D'un côté, je suis flattée par l'intérêt qu'il me porte, mais de l'autre, je n'ai qu'une envie : fuir, tellement je suis terrorisée.

— Il commence quand même à se faire tard, dis-je avec un petit sourire nerveux. Il vaudrait mieux que j'y aille.

— Je t'accompagne, si tu veux.

— Ce n'est pas la peine, tu as sûrement beaucoup à faire.

— Ils peuvent survivre sans moi. Et puis j'ai envie de me promener.

Au moment où il a réglé la question d'un geste de la main, j'ai lu dans ses yeux la satisfaction du prédateur qui referme les crocs sur sa proie.

Je suis fichue.

Nous parcourons un long bout de chemin en silence. Nous empruntons des rues que je connais par cœur. J'avance avec l'assurance d'un chat, malgré la nuit noire. Mes pieds me font horriblement mal, mais j'essaie de ne pas le montrer, en gardant une allure aussi élégante que possible.

La rue est déserte. Les canaux exhalent une vapeur dense qui envahit les narines et pénètre jusqu'à la mœlle des os. D'un coup, comme si le bâtiment venait tout juste de jaillir du sol, nous nous retrouvons face à la basilique des Frari.

— Là-dedans, il y a mon tableau préféré du Titien, dis-je en montrant l'église, histoire de briser ce silence pesant. De temps en temps je me réfugie ici et je le regarde pendant des heures… Je ne sais pas pourquoi mais il m'aide à trouver l'inspiration.

— Allez, on entre, je suis curieux de voir, propose-t-il.

— À cette heure-ci ? Tu penses bien que c'est fermé.

— Je ne vois pas le problème.

Il n'y a pas l'ombre d'une hésitation dans sa voix.

En une seconde, Leonardo avise une petite porte menant à la sacristie et l'ouvre sans trop d'effort. Il se glisse à l'intérieur et me force à le suivre en m'attrapant par la main. Pourquoi suis-je incapable de lui dire non ? J'ai peur. L'alarme pourrait se déclencher ; on pourrait aussi nous surprendre. Bref, ce que nous faisons est interdit. Je suis à la fois électrisée et morte d'angoisse.

Depuis la sacristie nous débouchons dans la nef latérale avant de rejoindre l'autel où est disposé le tableau de *L'Assomption*, émergeant de l'obscurité la plus totale. Si le projecteur qui éclaire la toile est resté allumé, c'est également le cas d'une caméra de surveillance – j'en ai du moins l'impression. Parfait ! Je serai arrêtée pour violation d'espace consacré.

— Voilà, c’est ce tableau, lui dis-je en essayant de faire le vide dans ma tête.

— Il est gigantesque. Je ne l’imaginais pas aussi grand.

— Oui, il fait près de sept mètres de haut.

— C’est puissant, il y a tellement de rouge, commente Leonardo d’un air admiratif.

— Pour l’époque, Titien avait pris un risque énorme. Personne n’avait osé peindre Marie montant au ciel avec cette couleur.

— C’est pour ça que tu l’aimes tant ?

— Pas que… J’aime aussi la tension verticale qui traverse tout le tableau, du bas vers le haut, dis-je en joignant le geste à la parole. Tu vois cet apôtre de dos, qui tend les bras vers Marie ? On dirait qu’il la lance dans les airs, qu’il la propulse vers le ciel.

— C’est ça que tu vois, toi ?

— Oui.

Nous voilà tout à coup épaule contre épaule. Le toucher me donne des frissons qui me parcourent le corps. Je croise son regard l’espace d’un instant et me tourne aussitôt vers le tableau pour reprendre mon laïus.

— Je vais te montrer un détail intéressant. Si tu regardes bien, le visage de la Vierge n’est pas entièrement illuminé. Cela veut dire qu’elle n’a pas encore atteint les cieux. L’ombre rappelle que Marie ne quittera vraiment le monde terrestre qu’au moment où elle aura accompli sa montée au Ciel.

Hochant la tête, Leonardo continue d’observer le tableau en silence. Peut-être que mon cours d’histoire de l’art l’intéresse… J’aimerais savoir ce qu’il a dans la tête en ce moment mais je n’ose pas lui demander quoi.

— Maintenant partons, lui dis-je d’un ton suppliant, ou quelqu’un va finir par nous arrêter.

Une fois dehors, nous reprenons notre route. J’ouvre la marche. Leonardo se calque de bonne grâce sur mon rythme, tranquillement. Soudain, je ne sens plus sa présence aussi proche. Je me retourne et le

découvre accoudé au parapet d'un pont. Il contemple une gondole, décorée de lumières de toutes les couleurs. Le temps d'arriver à sa hauteur, je m'aperçois qu'il ne regarde pas la gondole : ses yeux sont attirés par l'eau du canal.

— Tu t'es déjà demandé ce qu'il y avait là-dessous ?

Je regarde en bas à mon tour. Non, je ne m'étais jamais posé la question.

— Cette ville a tellement peur de se faire engloutir qu'elle en oublie complètement ce qui la constitue au plus profond d'elle-même, je murmure.

Leonardo reste muet. Cet instant de silence me semble durer une éternité. Il se tourne finalement vers moi pour me demander, dans un chuchotement :

— Tu n'aimerais pas découvrir ce qui se cache au fond de tout ce qui nous entoure ?

Ses yeux noirs pénétrants me transpercent. J'aperçois une lumière féline traverser son regard à la vitesse de l'éclair. L'instant d'après, tout sourire, il s'écarte de la balustrade et reprend son chemin.

Je le suis, un peu troublée. Sa façon d'être près de moi, de me parler et de me toucher, son parfum enivrant, tout chez lui m'excite, je l'avoue. Nous voilà désormais à deux pas de chez moi. On va devoir se dire au revoir… Va-t-il essayer de m'embrasser ? À cette idée, l'image de Filippo m'envahit l'esprit puis disparaît aussitôt, comme si je n'avais pas pu la retenir.

Allons, je me laisse un peu trop emporter par mon imagination ! Peut-être que Leonardo sort avec la sublime violoniste, peut-être qu'il avait juste envie de faire une petite balade et qu'il n'a absolument pas l'intention de m'embrasser. Mais pour être tout à fait honnête, cette dernière hypothèse me laisse un petit pincement au cœur.

— La violoniste, c'est ta copine ?

La question m'a échappé sans crier gare. Quelle idiote ! Leonardo me regarde avec un petit sourire :

— Non, Elena… Je ne suis pas du genre à avoir des copines.

— Ah, je comprends.

Non, en réalité, je n'y comprends rien du tout. « Pas du genre à avoir des copines », qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il veut rester seul ? Qu'il n'est pas fait pour la vie à deux ? Mon Dieu, qu'il m'explique ce qu'il entend par là, pitié ! Mais il reste silencieux. Tant pis, je dois garder mes questions pour moi. J'ai déjà été trop loin.

Et voilà que nous arrivons en bas de chez moi.

— Merci de m'avoir accompagnée.

— De rien. C'est toujours un plaisir, me dit-il d'une voix chaude et musicale.

— Alors à bientôt.

Au moment où je fais un pas vers lui, Leonardo me pose une main sur le visage et remonte jusqu'à mes cheveux. Le souffle coupé, j'arrive à soutenir son regard, qu'il braque sur moi. Et soudain, je ne vois plus que ses lèvres que j'ai envie de sentir sur les miennes.

Mais non. Il baisse les paupières et esquisse l'un de ses petits sourires en coin. Sa main glisse sur mon épaule.

— Ciao Elena, c'était vraiment une superbe soirée.

Ses lèvres frôlent mon front. Il fait quelques pas en arrière avant de s'éloigner, les mains enfoncées dans les poches de sa veste. Et moi, je reste plantée là, sans rien comprendre, comme si je venais de me prendre une gifle.

Je grimpe les marches de chez moi quatre à quatre, me débarrasse de ma robe, que je balance par terre. Le temps d'attraper un tee-shirt au hasard et je me réfugie sous ma couette sans même me démaquiller.

Les yeux rivés au plafond, j'ai l'impression que ma tête va exploser. Qu'est-ce que j'ai pu être bête de croire qu'un homme comme Leonardo puisse s'intéresser à une fille comme moi ! Qu'est-ce que tu peux être naïve, ma pauvre Elena ! Et pourtant, ces regards, ce doigt qu'il m'a posé sur la bouche et cette main dans les cheveux… Ça suffit, Elena, endors-toi. Tu dois te lever demain. La fresque t'attend.

J’attrape mon iPhone sur la table de nuit et branche mes écouteurs. Un peu de musique tibétaine s’impose. Aux grands maux… D’habitude il n’y a rien de tel pour me faire sombrer dans un sommeil profond.

Dors bien, Elena. Et ne pense plus à rien.

*OceanofPDF.com*

# 7.

Cette nuit, j’ai dormi d’un sommeil de plomb. Cela ne m’était pas arrivé depuis belle lurette. Je ne sais pas si cela a à voir avec ma musique tibétaine lancinante ou avec la fatigue que j’ai accumulée ces derniers jours ; le fait est que je suis tombée dans un état de demi-coma. Ce matin, au réveil, j’avais la sensation d’avoir voyagé dans le temps.

Mais à peine les yeux ouverts, mes pensées sont revenues me hanter, fidèles au poste. Rien n’a bougé depuis hier soir : Leonardo m’est tombé dessus avec tout ce qu’il peut avoir de plus séduisant et de plus insaisissable. Je vais garder la tête froide, c’est décidé. Une seule consigne : me libérer de lui afin de retrouver un minimum de lucidité. Une fois au travail, je repense à ce qui s’est passé hier soir, sereinement – enfin, façon de dire. Disons que je me suis fait des idées, je me suis laissé emporter par mon imagination. Comme d’habitude. Leonardo s’est montré galant avec moi, c’est tout. Qu’il m’ait ensuite séduite, même sans le vouloir, c’est une tout autre histoire. Une histoire que j’ai intérêt à m’enlever de la tête rapidement. Quand il passera près de moi, je lui dirai bonjour comme chaque matin, comme si notre promenade nocturne n’avait jamais eu lieu – et surtout comme si je n’avais éprouvé aucune de ces émotions que je ne peux hélas pas effacer de ma mémoire. Même maintenant. Il va falloir que je prenne énormément sur moi – je suis une championne de self-control, oui ou non ? Heureusement, Leonardo ne s’apercevra de rien. C’est moi qui gamberge, certainement pas lui.

Et maintenant Elena, concentre-toi un peu.

Après avoir posé mes outils par terre, je me place à environ deux mètres de la fresque, au centre du vestibule. Je dois prendre un peu de recul de temps en temps pour contrôler le rendu des couleurs et m'assurer que je vais dans la bonne direction. Je braque les yeux sur l'arrière-plan avant de revenir sur la grenade. On la croirait en trois dimensions, vu d'ici. Le résultat est très satisfaisant, je suis fière de moi.

Je fais encore deux pas en arrière et là, je heurte quelque chose. Sans même me laisser le temps de me retourner, deux mains puissantes m'enlacent par la taille. Leonardo ! Tandis que son parfum ambré reconnaissable entre mille envahit mes narines, je sens mon corps littéralement collé au sien, prisonnier de sa tendre étreinte.

Sans dire un mot, il plonge son nez dans mes cheveux, puis se penche en avant et me dépose un long baiser dans le cou. Au moment où sa barbe rêche me chatouille le visage, un tourbillon de frissons se propage sur ma peau. Mon ventre s'enflamme au contact de ses lèvres. Mon Dieu ! Il me désire, moi qui n'osais même pas y croire. Le voilà, il est venu me chercher.

Il défait le nœud de mon bandana et le jette violemment par terre avant de m'empoigner les cheveux.

— Elena, me chuchote-t-il d'une voix brûlante.

Je me sens rougir, mais je n'ai plus la force d'ouvrir la bouche. Je sens que tous mes fantasmes les plus inavouables vont prendre corps. Mais est-ce que je le désire vraiment ?

— Nous avons un problème, dit-il en posant ses lèvres contre mon oreille.

Oh, sa voix… J'ai envie de lui…

Il me caresse le visage, glisse de la joue vers le menton. Sa main descend encore et attrape la fermeture Éclair de ma combinaison. Il l'ouvre jusqu'à hauteur de mes seins.

Ma respiration s'intensifie, mon cœur bat la chamade.

— Un sérieux problème… poursuit-il d'une voix toujours plus chaude et sensuelle. J'ai envie de toi.

Soudain, il me retourne, comme si j'étais une marionnette incapable d'opposer la moindre résistance. Je me laisse faire en silence mais je baisse les yeux au moment de croiser les siens. Il m'attrape le menton et lève mon visage vers lui puis, brusquement, plonge sa langue dans ma bouche. Il m'embrasse. Là, maintenant. Je ne peux pas le croire.

Personne ne s'est jamais emparé de moi comme ça. La force, la violence de son baiser me font tourner la tête. Je vais perdre pied, je le sens.

Sans arrêter de dévorer mes lèvres, il descend la fermeture Éclair d'un coup sec et me libère de ma tenue, qui atterrit au milieu de la peinture, des éponges et des pinceaux. Il ne me faut qu'une seconde pour réaliser ce qui se passe, mais c'est déjà trop tard. Je me retrouve moi aussi étendue sur la bâche de protection pleine de poussière et de peinture, à côté de mes outils de travail jetés n'importe comment. Je crois rêver, mais tout est bien réel : le carrelage froid, la chaleur de mon corps et du sien. Et je ne désire rien d'autre à cet instant.

Avant même que je m'en rende compte, Leonardo est à cheval sur moi. Il m'attrape les mains et me bloque les poignets au-dessus de la tête, comme pour m'empêcher de fuir. Emporté par son élan, il renverse quelques bols de peinture. Un flot de couleur se répand par terre. Il y a du rouge pourpre sur le sol, sur ses mains, sur mon bras pâle. Je sens la peinture couler dans mon dos, le long de ma hanche. Je fais mine de me lever : je ne supporte plus cette saleté qui me colle à la peau. Mais il m'en empêche.

— Qu'est-ce qui te prend, Elena ? me chuchote-t-il après m'avoir plaquée au sol. J'adore cette couleur.

Joignant le geste à la parole, voilà qu'il caresse tout mon corps, de la tête au ventre. Ses doigts maculés de peinture me laissent des traces couleur de sang sur le visage et mon tee-shirt blanc.

Entièrement soumise à sa volonté, je sens mon cœur palpiter de peur et de désir. Pendant qu'il m'embrasse, tout m'apparaît en pleine lumière : lui, moi, ce palais vide, ce que nous allons faire.

Encore hésitante, je détache mes lèvres des siennes.

— Quelqu'un pourrait entrer, lui dis-je dans un souffle.

— Chhh. Détends-toi.

Leonardo me transperce du regard en me fermant la bouche d’un doigt. Chacun de ses gestes est maîtrisé. Son assurance m’excite.

Il m’arrache mon jean et mon tee-shirt. Ses yeux me dévorent. Sa langue s’est librement glissée dans ma bouche, une fois de plus. J’ai envie de lui. Je commence à le déshabiller, avec une hardiesse que je n’arrive pas à m’expliquer, qui m’étonne moi-même. Je déboutonne lentement sa chemise avant de défaire sa ceinture en cuir. Pas de sous-vêtements : il est complètement nu. Nu et excité, prêt à s’enfoncer en moi.

Il se penche entre mes jambes, les écarte avant de les embrasser fiévreusement. Sa langue se fraie un chemin le long de mes cuisses jusqu’à ce que ses dents se referment sur ma culotte en dentelle noire. Elle aussi finit par voler au sol.

Sa langue s’approche. Elle finit par se glisser à l’intérieur de moi. Je suis déjà toute mouillée, je m’ouvre doucement au contact de ses mains.

— Mmh, c’est bon. J’en étais sûr. Laisse-moi te dévorer…

De sa langue il me fouille, il m’explore, m’arrachant de petits gémissements de plaisir.

— Bien, Elena, continue…

Sa voix est brûlante.

Je lui soulève la tête en l’attirant doucement par les cheveux tandis qu’il finit de se déshabiller. Il enlève son pantalon qui rejoint ma combinaison par terre. J’écarte encore plus les cuisses pour le laisser frotter son sexe dur et lisse contre mon vagin gonflé de désir.

Je ne sais plus qui je suis. J’ai beau avoir peur, je ne pense qu’au plaisir que me donne Leonardo. Il a les sourcils froncés, les muscles tendus, il irradie une énergie sauvage qui ne demande qu’à se déverser en moi. Il me pénètre d’un seul coup de reins, violemment. Immobile, il baisse les yeux jusqu’à rencontrer les miens, troublés par le désir, hypnotisés.

— Elena, me susurre-t-il en me mordillant une oreille, je te sens. Tu en as envie toi aussi.

— Oui, j’en ai envie, dis-je dans un soupir, les yeux clos.

Je me tais, la voix brisée par l’excitation.

Il s’enfonce de nouveau en moi, doucement cette fois-ci, comme s’il avait peur de me briser. Ses mouvements lents ont un effet dévastateur. Ses va-et-vient se font ensuite plus énergiques, plus profonds. Son sexe me remplit. Les dents serrées, je gémis. Leonardo accélère, juste un peu. Je respire de plus en plus rapidement, mon dos se cambre et se détend convulsivement. Dans un spasme, j’enroule mes jambes autour de ses reins. Tandis que son bassin ondule de plus en plus vite, il continue de m’embrasser dans le cou. Il me dévore.

— Jouis, Elena.

Cette fois, ça a tout d’un ordre. Mais ce n’est pas nécessaire.

Les poignets cloués au sol par ses deux mains, je le sens peser de tout son poids sur moi. Je suis sa prisonnière – une prisonnière qui n’a aucune intention de fuir.

Le souffle court, je sens mon sang couler dans mes veines à une vitesse folle et affluer vers mon entrejambe. Une vague de plaisir a pris vie dans mon ventre. Rien ne peut l’arrêter. Et la voilà qui explose en se répandant partout dans mon corps. Pendant un long moment, chacune de mes molécules se transforme en pur orgasme. Je crie, sans que je puisse le contenir ou même le contrôler. Parce que je suis ce cri, désormais, même si je ne me reconnais plus moi-même. Je suis bouleversée, interdite devant ce qui m’arrive : je ne pensais pas pouvoir jouir aussi fort.

Leonardo vient à son tour, en poussant un gémissement presque animal tout près de mon oreille. Un vague sourire se dessine sur son visage. Il est encore plus beau comme ça. Et c’est moi qui l’ai fait jouir.

Combien de temps nos deux corps en extase continuent-ils à ne faire qu’un ? Je suis incapable de le dire. Nous voilà les yeux dans les yeux. Bouche contre bouche. Peau contre peau. Nous nous respirons. C’est un bruit vivant, ardent, qui me procure des torrents d’émotion.

— Ne bouge pas, m’ordonne-t-il ensuite, à voix basse.

Il se détache de moi. Une fois allongé à mes côtés, il m’embrasse d’abord sur les seins, puis sur le front, puis sur la bouche. Il me passe

alors un bras sous la tête. Nous restons un instant serrés l'un contre l'autre, nus, sans nous soucier du carrelage froid, de la poussière, de la peinture qui s'est répandue par terre. J'ai la joue posée sur son torse. En respirant, il fait monter et descendre mon visage.

Une sensation de plénitude totale mêlée à un sentiment d'égarement agite mon cœur et mon esprit. Je ne sais plus où je suis, qui je suis, *à qui j'appartiens*. La Elena d'il y a une heure à peine me semble loin, très loin, irréelle.

Je sens tout à coup son souffle frôler mon cou.

— Non, s'il te plaît, dis-je dans un murmure, ça me donne des frissons, j'ai froid.

Aussitôt, je me roule en boule comme un hérisson.

Cela fait rire Leonardo. Il m'embrasse de derrière, en me serrant fort dans ses bras pour me transmettre la chaleur de son corps.

— On monte dans ma chambre ?

Oui.

Non.

Je ne sais même pas ce dont j'ai envie, maintenant. Je suis trop déboussolée pour réfléchir d'une façon ou d'une autre. Et là, le flash. La dernière fois que j'ai fait l'amour, c'était avec Filippo. J'ai comme l'impression que ces deux expériences n'ont rien à voir. Mais on ne peut pas dire que je sois complètement lucide en ce moment. J'ai peut-être besoin d'être seule pour réfléchir à tout ce qui vient de se passer.

— Je ferais mieux de rentrer.

Aussitôt dit, je me lève, mais difficilement. La tête me tourne un peu, mais j'arrive quand même à me mettre debout. Je récupère mon tee-shirt maculé de peinture et l'enfile sans soutien-gorge. Je retrouve aussi ma culotte coincée entre un bol vide et un flacon de solvant.

Leonardo se relève après moi. Debout, entièrement nu, il est encore plus impressionnant. Il a de larges épaules et une taille fine, des fesses musclées, des jambes longues et puissantes. Et des yeux noirs rieurs. De petites rides d'expression de chaque côté adoucissent son regard viril qui respire encore le désir. Je reste là à le regarder, fascinée par ce corps aussi

sculptural. Tandis qu'il remet son pantalon, je remarque un tatouage entre ses omoplates. C'est un symbole étrange, une espèce de caractère gothique que je n'arrive pas bien à déchiffrer. Ça a la forme d'une ancre, mais il pourrait très bien s'agir d'un ensemble de lettres entrelacées et liées les unes aux autres par une corde. En tout cas, quelque chose qui évoque la mer, et quelque chose d'ancien. Comme tout ce qui caractérise Leonardo, ce tatouage a un je-ne-sais-quoi de tragique et de secret. Je suis presque tentée de lui en demander la signification. Mais une fois qu'il s'est retourné vers moi, mon courage s'évanouit.

La chemise ouverte sur son torse, il s'approche de moi :

— Hé, ça va ? me demande-t-il en me caressant le bras.

— Oui, lui dis-je, un peu gênée.

Le souvenir de notre promenade de la veille me traverse l'esprit : lui qui ne me quitte pas des yeux de toute la soirée, qui me raccompagne chez moi, avant de me laisser en plan, avec le goût amer de la déception dans la bouche.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas essayé de m'embrasser hier soir ?

— Parce que tu t'attendais que ça arrive, réplique-t-il en m'attrapant par la taille afin de serrer mon corps contre le sien. Certaines choses nous procurent encore plus de plaisir quand on se laisse surprendre.

Il a raison. Hier soir j'étais rongée par l'angoisse et l'incertitude. Peut-être que je me ne serais pas complètement laissé faire. Cela veut dire que Leonardo lit dans mes sentiments comme dans un livre ouvert. Manipuler mes désirs l'amuse. Je ne sais pas ce que ça m'inspire, mais ça ne présage certainement rien de bon.

Je ressens le besoin de prendre un peu mes distances et de me protéger de son regard si pénétrant. Je me libère doucement de son étreinte.

— Bon… eh bien… j'y vais.

Je finis de ramasser mes vêtements. Après m'être arrangée à la va-vite, je cours vers la sortie, confrontée à une énigme dont je n'ai pas la réponse.

J’ai passé toute la journée dans un état proche de la transe à arpenter mon appartement comme un robot. J’ai eu beau me trouver des occupations concrètes, mes pensées me ramenaient sans cesse vers Leonardo. De temps à autre les émotions qu’il m’avait procurées quelques heures plus tôt s’emparaient à nouveau de mon corps. De petits tourbillons au creux du ventre, jusqu’à me serrer impitoyablement l’estomac.

Vingt et une heures. Je viens de finir de manger les quatre grains de riz basmati que j’ai méticuleusement fait cuire histoire de me changer les idées. Peine perdue. Je rallume mon iPhone. Je voulais rester seule et mettre de l’ordre dans ma tête, sans rien pour me polluer l’esprit. L’écran s’allume, vibre une fois, puis une autre, et encore une autre, en clignotant par intermittence. Trois SMS, tous de Filippo.

Bibi, ça va ?

Pourquoi est-ce que tu ne réponds pas ? Je vais commencer à m’inquiéter.

On s’appelle sur Skype ce soir ?

Tandis que je sens mon visage s’enflammer, une crampe me ravage l’estomac. Le peu de riz que j’ai mangé pèse soudain une tonne. Après avoir passé la journée sur un petit nuage, retour à la réalité. « Excuse-moi, Fil, je n’ai pas pu te répondre car je faisais l’amour avec un autre mec. » C’est ça que je devrais lui écrire si j’étais tout à fait honnête. Mais évidemment, je ne le suis pas – quel scoop.

Une fois assise sur le canapé, j’allume mon ordinateur avec une pointe d’appréhension. Filippo est en ligne, il m’a déjà envoyé un message sur Skype. Je ne suis pas très fan des conversations vidéo, mais c’est le seul moyen que nous avons de nous voir. Seulement, après tout ce qui s’est passé aujourd’hui, je me demande bien comment je vais réagir quand je le verrai par webcam interposée.

Le temps de prendre une grande respiration, je clique sur le bouton vert et je lance l'appel. Il répond immédiatement. Je le vois apparaître devant moi, coupé au niveau du torse, ce qui ne le met pas à son avantage. Son visage est différent, il a les traits tirés, et sa barbe de trois jours n'arrange rien. Il a une tête ravagée.

— Bibi, tu étais où hier soir ? lance-t-il, un peu inquiet. Tu as lu mes messages ?

Sa voix et son visage familiers me font immédiatement chaud au cœur. La présence de Filippo, même virtuelle, a le pouvoir de me rassurer. Elle me ramène à ce qu'il y a de concret dans ma vie, à des certitudes que je ne peux pas renier.

— Oui, excuse-moi, je n'avais plus de batterie, et j'avais oublié mon chargeur. Et puis je suis rentrée tard.

— Tu est toujours sur ta fresque ?

— Eh oui… dis-je en essayant de contenir le malaise qui me noue la gorge.

Je n'ai jamais su mentir.

— Tu m'avais promis de ne pas trop te prendre la tête avec ça, répond-il d'un air de reproche. N'empêche, je suis heureux que tu te donnes à fond, comme ça tu pourras finir plus vite que prévu.

— Espérons.

Mes lèvres s'étirent en un sourire pas spécialement convaincu. J'étais sereine, me voilà en plus mal à l'aise, rongée par la culpabilité. Mais je ne dois rien laisser paraître, car il me voit, malgré la distance qui nous sépare. Allez, au fond je n'ai trompé personne, je n'ai rien fait de mal.

— Et toi, tu t'es laissé pousser la barbe ? Tu es bien, comme ça !

Effectivement, ces quelques poils sur le visage lui vont bien. Il a l'air plus mûr, plus sexy aussi. Car Filippo est sexy, je ne dois pas l'oublier.

— Tu ne vas pas me croire, mais certains matins je n'ai même pas le temps de me raser, m'avoue-t-il en se passant une main sur la joue. Je suis dans un merdier pas possible au boulot !

— Renzo Piano t'a passé un savon ?

Ses drôles de mimiques me font sourire.

— Arrête, laisse tomber… Je l'ai entrevu une seule fois au moment d'une visite sur le chantier. Depuis, monsieur n'a plus daigné nous honorer de sa présence.

Un blanc. Je m'interroge sur le sens de cette conversation. Je discute avec Filippo comme si de rien n'était. Et pourtant, depuis ce matin quelque chose a profondément changé chez moi. Gênée, je relance la discussion avec une question anodine.

— Alors, c'est comment Rome ?

— Bien, Bibi, mais tu me manques. Sinon, on dirait que c'est encore le printemps.

— Quelle chance…

— Tu sais que tes yeux brillent ce soir, me lance-t-il sans crier gare. Tu es plus belle que d'habitude.

Oh mon Dieu, j'ai la tête d'une fille qui vient juste de faire l'amour. J'essaie de contenir le rouge qui me monte aux joues.

— Merci…

— Tu sais, Bibi, je n'arrête pas de penser à la nuit qu'on a passée ensemble…, m'avoue-t-il à mi-voix. Là, j'ai juste très envie de dormir près de toi.

Je me mords la lèvre.

— Eh bien… tu me manques toi aussi.

Peut-être que si tu étais resté là, j'aurais encore fait l'amour avec toi, et pas avec Leonardo. Encore qu'il n'était pas vraiment question d'amour. Juste de sexe. Quoique… Qui peut savoir ?

— Alors, tu penses venir un week-end à Rome ?

— Oui.

C'est un mensonge, mais j'espère qu'il n'y verra que du feu :

— C'est-à-dire que je dois encore m'organiser, je précise.

— D'accord. Mais ne tarde pas trop à te décider, insiste-t-il.

Je devine de la déception dans ses yeux. J’essaie désespérément de changer de conversation.

— Qu’est-ce que tu fais, ce soir ?

— Je dois finir un croquis de travail, bougonne-t-il. Et peut-être un autre de toi, vu que je suis inspiré. Pour garder le souvenir de la nuit dernière…

— Eh là, tu vas me faire prendre la grosse tête, dis donc…

Je souris, mais je suis horriblement crispée.

— Allez, je te laisse bosser.

— O.K. Mais évitons d’attendre une semaine avant de nous rappeler. Tu me manques, et ça me fait gamberger…

— O.K.

— Bibi…

Il me regarde droit dans les yeux, comme si j’étais vraiment en face de lui.

— … je t’aime.

Puis il envoie un baiser en direction de la webcam. Je pousse un long soupir.

— Moi aussi.

Impossible de soutenir son regard, maintenant.

La nuit est le moment des doutes, des tourments, des inquiétudes. Mais le matin, sous l’eau chaude de ma douche, je vois les choses plus clairement. Mes meilleures idées me viennent toujours au cours de ces dix minutes sous le jet bouillant. J’arrive à faire le vide. C’est donc au moment de me frictionner les cheveux, les narines titillées par le parfum de mon shampooing à l’huile d’amande, que j’opte pour la solution la plus simple : je ne vais pas aller au travail aujourd’hui.

Je n’ai aucune intention de me retrouver en tête à tête avec Leonardo. Non seulement je ne vais pas savoir quoi lui dire mais, surtout, j’ignore complètement la façon dont il va se comporter. Heureusement que nous n’avons jamais échangé nos numéros de téléphone ! Comme ça, il ne pourra pas me contacter, et moi, je ne serai pas tentée de lui envoyer un message. C’est bête, mais ça me rassure. La journée d’hier était merveilleuse, brûlante même – ce serait mentir que de dire le contraire. Tout s’est passé si vite, et de façon si inattendue que je n’arrive toujours pas à y croire. Faire l’amour avec lui m’a plongée dans un tourbillon de sensations que je n’avais jamais ressenties jusqu’ici. C’était… bouleversant, et je n’en suis pas encore remise. D’autant que le coup de fil de Filippo juste après a rajouté à ma confusion.

C’est décidé : aujourd’hui, je reste à la maison ce matin et je me la coule douce. Enfin, façon de parler. Je vais m’occuper du ménage – il y a toujours une ou deux choses à faire, par conséquent ce n’est même pas une excuse. Après, j’irai me ravitailler au supermarché, vu que le frigo est vide, une fois de plus. De quoi me changer les idées, j’imagine.

Tout à coup on sonne à l’interphone. Je crois savoir qui c’est. Il n’y a qu’une personne pour appuyer sur la sonnette dix secondes d’affilée.

Je décroche le combiné, en me préparant au pire.

— Gaia ?

— Tu en as mis, du temps ! braille-t-elle à m’en crever les tympans. Je peux monter ou il y a un mec à poil dans ton lit ? Je dis ça, ça ne me pose aucun problème…

— Monte. La porte est ouverte.

Qu’est-ce que je fais maintenant ? Je lui raconte tout ou pas ?

Avant même d’avoir décidé quoi que ce soit, Gaia vient à ma rencontre de sa démarche de félin reconnaissable entre toutes.

— Qu’est-ce que tu fais là ? Je te croyais au palais…

— Je ne vais pas bosser aujourd’hui.

— Eh bien, ça ne va pas ?

Autant la laisser croire ça, lui avouer toute la vérité serait vraiment pénible. D’ailleurs, je ne m’en sens plus la force. Ce n’est pas vraiment

un mensonge. Plutôt un oubli. Ma conscience me laissera tranquille, comme ça. Au moins pour un moment.

— C'est mes règles, sans doute… J'ai un peu mal à la tête, lui dis-je.

Histoire d'être plus crédible, je me jette sur le canapé avant de me couvrir les jambes de mon plaid en patchwork orné de marguerites et de petits cœurs. Un cadeau de ma mère, au Noël dernier, après deux mois et demi de couture quotidienne, au risque de se tuer les yeux. C'est devenu la couverture de mes journées de mélancolie et de comatage.

— Dès le réveil j'avais une migraine pas possible.

J'esquisse une grimace de douleur. Gaia s'accroupit au pied du canapé.

— Ma pauvre choupinette, dit-elle en me caressant la joue d'un air presque compatissant.

Elle me prend par la main : peut-être que j'exagère mon petit numéro. Vite, rectifions le tir :

— Mais là, ça va déjà mieux.

— Tu as pris un truc ?

— Non, ça n'est pas la peine. Je ne vais pas tarder à me remettre. C'est toujours comme ça.

— Je te l'ai dit un milliard de fois : il faut décrocher de temps en temps, s'exclame-t-elle en secouant la tête. Cette fresque est en train de te rendre cinglée…

S'il n'y avait que la fresque…

— Bref, j'étais venue pour te donner des *news* de folie.

Gaia quitte soudain son air sérieux. Elle pousse mes jambes pour s'asseoir.

J'ai déjà tout compris :

— Non… Jacopo Brandolini !

Elle fait oui de la tête, toute guillerette.

— Ça s'est passé le soir de l'inauguration, dit-elle, rayonnante de bonheur. À ce propos, désolée de t'avoir lâchée comme ça. Mais bon, tu me connais…

C’est vrai qu’elle m’a laissée en plan au beau milieu de la soirée.

— Justement, je tenais à te le dire : tu es vraiment une chienne ! lui dis-je en faisant les gros yeux.

— Je sais, je sais, mais c’était pour la bonne cause…, répond Gaia en levant les mains, comme pour se défendre. Peut-être que Leonardo l’aura mal pris, lui aussi, mais en un sens c’est grâce à lui que j’ai retrouvé Jacopo…

— Comment ça ?

— À un moment il vient me voir pour me dire : « Le buffet des desserts est servi, tu ne vas pas les goûter ? » Je lui explique que je t’attends, mais il insiste, vu que certains doivent absolument être mangés chauds.

Je suis déjà pendue aux lèvres de Gaia.

— En fin de compte, je me décide à l’écouter, poursuit-elle, je vais au buffet et qui vois-je ? Jacopo en personne. On aurait presque dit qu’il m’attendait. On s’est mis à discuter et là j’ai perdu la notion du temps…

Je me rends compte que Leonardo a échafaudé le plan parfait : il a poussé Gaia dans les bras de Jacopo pour pouvoir rester seul avec moi ! La joie de cette découverte me procure involontairement un petit frisson de plaisir.

— Bon alors, ce Brandolini, il est comment ? – je lui demande, histoire de ramener la conversation à elle.

— Il est gentil, brillant, terriblement galant. Il a l’air si différent des autres hommes que j’ai pu fréquenter… il me plaît.

Mon Dieu, Gaia a déjà des petits cœurs à la place des yeux.

— Mais vous avez couché ensemble ?

— Eh bien…

Elle baisse les yeux une seconde avant de les relever, le visage illuminé d’un sourire triomphant :

— Évidemment qu’on a couché ensemble ! Tu me prends pour qui ?

Je lui donne un petit coup sur l’épaule en riant.

— Il m’a invitée chez lui. Il habite dans un de ces palais… Une splendeur, juste derrière le Rialto, avec des fresques et des plafonds à caissons. Je te jure, j’avais l’impression d’être dans un conte de fées, genre Cendrillon au bal. J’étais même un peu sous le charme, et tu sais que ça ne m’arrive pas souvent…

Je l’écoute, fascinée par sa façon de raconter ses histoires. Elle a au moins le mérite de me détourner d’autres choses…

— Et donc ?

— Bref, il m’a conquise, je ne pouvais pas lui dire non, soupire-t-elle. Rectification : je ne *voulais* pas lui dire non.

— Et alors, qu’est-ce qu’il a fait ?

— Il était génial, je dirais…

Je devine à son visage que Brandolini doit savoir y faire.

— Ce n’était pas juste une partie de jambes en l’air vite fait. Il a été très doux, très attentionné. Il faisait en sorte que je me sente bien…, dit-elle, les yeux rêveurs.

À ces mots, je repense moi-même aux caresses de Leonardo. Le petit pincement revient et me traverse le ventre.

— Que je comprenne bien : tu lui donnes une seconde chance ? Vous allez vous revoir ?

— Bien sûr que oui, Elé ! Il m’a déjà invitée à dîner demain soir…

Elle a l’air de nager dans le bonheur, ça fait vraiment plaisir.

— Alors ça en valait la peine, je te pardonne de m’avoir posé un lapin, lui dis-je d’un ton solennel.

— D’accord, mais assez parlé de moi. Toi, de ton côté, qu’est-ce que tu as fait après ? Tu ne me cacherais pas quelque chose, des fois ?

— Rien, j’ai pris mes cliques et mes claques et je suis rentrée.

Pourquoi suis-je en train de mentir à ma meilleure amie ? Peut-être que je devrais tout lui dire ! J’en meurs d’envie, mais j’ai encore besoin de mettre les choses au clair dans ma tête, et j’ai peur qu’en parler à quelqu’un, même à Gaia (qui est comme une sœur pour moi), ne me fasse faire n’importe quoi. Je me mords la lèvre pour ne pas prononcer le nom

de Leonardo. Mais je décide de lui avouer un autre de mes petits secrets, en contrepartie.

— Écoute, il faut que je te dise un truc.

Gaia se redresse d'un coup. On dirait qu'il vient de lui pousser des antennes.

— Dis voir, je suis tout ouïe.

— C'est au sujet de Filippo.

Gaia me regarde droit dans les yeux. Elle a deviné ce que je vais lui annoncer.

— Eh bien… on a couché ensemble.

— Alléluia ! s'exclame-t-elle en battant des mains.

— Hé, attends, t'emballe pas comme ça. Tout s'est passé tellement vite, c'était juste la veille de son départ. On s'est fait une promesse, et je ne sais pas comment ça va se terminer…

Elle se met à sautiller sur le canapé.

— On s'en fiche de savoir comment ça va finir ! L'important c'est que ça ait commencé !

Soudain elle se tait et me regarde, perplexe.

— Ça ne te rend pas heureuse ?

— Si, mais je ne veux pas brûler les étapes. Ça peut vraiment être du sérieux avec Fil, je n'ai pas envie de ruiner notre amitié pour une bêtise…

Je prends une grande respiration avant de poursuivre :

— Bref, tant qu'il est à Rome, ça ne vaut pas le coup de commencer une histoire. Là-dessus, on est d'accord tous les deux.

— Tu te fais trop de films, Elena, comme d'habitude. On voit que vous êtes faits l'un pour l'autre. D'ailleurs, je te l'ai toujours dit.

J'esquisse un sourire. Je sais que Filippo pourrait être l'homme de ma vie, la personne avec qui je voudrais construire une relation solide et profonde. Il suffirait que je le veuille vraiment. Et peut-être que je le voulais. Mais ça, c'était avant que Leonardo ne vienne chambouler tous

mes plans et tous mes désirs. Là, tout de suite, je ne sais plus ce dont j'ai envie. Mais ça, Gaia n'en a pas la moindre idée.

— En attendant, vous vous appelez ?

— Oui, on s'est parlé sur Skype pas plus tard qu'hier.

— Alors vas-y, Elena, Rome n'est pas de l'autre côté de l'océan. Moi, pour Belotti, je suis allée jusqu'en Flandre, dit-elle d'un ton convaincu.

Gaia a fait je ne sais combien de voyages absurdes pour ce cycliste alors que, franchement, j'ignore la place qu'il occupe dans sa vie.

— À mon avis, tu devrais aller le voir et lui faire une surprise, insiste-t-elle.

— J'y penserai.

— Non, justement. Arrête un peu de réfléchir, martèle-t-elle en me cognant légèrement sur la tête. Éteins-moi un peu ça, de temps en temps. C'est ça qui te fait du mal.

Je souris. Pour être honnête, autant j'ai fait semblant au départ, autant maintenant j'ai vraiment mal au crâne. Je suis tellement perdue que je ne rêve que de me mettre au lit et de ne plus penser à rien.

Gaia se lève du canapé et met son sac en bandoulière. Bon, elle est prête à partir. J'en suis presque soulagée.

— J'y vais. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi.

— Ne t'inquiète pas, je vais bien.

— C'est ça, oui… Tu me dirais ça même si je te retrouvais en train d'agoniser sur le carrelage.

Pitié, ne me parle pas de carrelage. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Leonardo, à ce rouge, partout, par terre, sur mon corps…

— Ciao. Apelle-moi pour me raconter ton dîner avec Jacopo.

— Bien sûr, je te tiens au courant.

Là-dessus, je me laisse broyer par un de ses câlins énergiques dont elle a le secret.

Après son départ, je sors faire deux pas du côté du musée Peggy Guggenheim. Il est presque quatorze heures et il n'y a pas grand monde

dehors vers cette heure-là. Tandis que les touristes prennent d'assaut les restaurants, les Vénitiens sont au plein milieu de leur sieste, le rendez-vous incontournable de la journée. J'ai envie de me faire caresser par le doux soleil d'octobre, qui aujourd'hui a pris une splendide lumière jaune et rose. J'atteins rapidement la Punta della Dogana. Sur le chemin du retour, je m'arrête un instant sur la petite place Barbaro, l'un des mes endroits préférés de la ville. C'est un endroit peu connu, hors des circuits habituels. Je viens souvent ici quand je gamberge trop. Il se produit toujours quelque chose de magique, sans que je puisse dire pourquoi.

Je m'assieds sur la dernière marche du pont de pierre, à l'endroit où le soleil a concentré toute sa chaleur, et je m'adosse au muret en briques d'où s'échappent quelques brins d'herbe. D'ici tout semble plus doux, les rayons du soleil recouvrent deux arbres nus d'une myriade de petites étoiles étincelantes. Au centre de la place, il y a un parterre rempli de roses. C'est incroyable de toujours les voir en fleur, même en hiver.

Inutile d'essayer de le nier ou, pire encore, de chercher à l'oublier : j'ai un sac de nœuds inextricable à la place du cœur et du cerveau.

Ce ne sont pas des pensées abstraites qui me hantent l'esprit, mais bien l'image de Leonardo. Comme si la pellicule floue d'un film se déroulait devant moi, je revois ses yeux mystérieux, le charme de ses petites rides d'expression, ses mains fortes, son corps nu et puissant penché sur le mien. Et puis son tatouage. Soudain, je suis prise d'un étrange pressentiment. Je sens que vivre une aventure avec Leonardo pourrait me faire du mal. Que jouer à ce jeu pourrait causer ma perte.

Et Filippo ? Quel rôle tient-il dans tout ça ? Pour lui aussi j'éprouve quelque chose de fort, mais de profondément différent. Notre complicité a quelque chose de familier, de serein. C'est un lien intellectuel et affectif avant tout. L'amour avec lui était un moment de tendresse et de délicatesse, comme cela peut l'être chez deux personnes qui se connaissent et s'aiment depuis longtemps.

Avec Leonardo, ce fut une espèce de choc charnel, dicté à nos corps par le désir, et rien d'autre. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant. Ce qui explique peut-être pourquoi ça m'obsède à ce point.

Délaissant les roses, mon regard tombe sur l’eau du canal, qui coule lentement sous mes pieds. Elle n’est pas d’une couleur très engageante. Elle est trouble, mais cela ne me frappe pas autant que d’habitude. Tout à coup, l’idée même de revoir Leonardo me fait moins peur.

La vérité, c’est que j’ai encore envie de lui. Même si je suis dévorée par le doute, voilà mon unique certitude.

*OceanofPDF.com*

# 8.

Aujourd’hui, c’est le grand jour. Je vais revoir Leonardo et lui parler. Je vais lui expliquer qui je suis et ce que je veux de lui. Cela ne m’est jamais arrivé de prendre l’initiative avec un homme ; je ne sais même pas comment on fait, je ne suis pas aussi forte que Gaia pour faire le premier pas. J’ai comme l’impression qu’être avec Leonardo me demandera plus de courage que d’habitude.

Une fois sortie de la douche, je m’immobilise devant le miroir. D’une main j’enlève un peu de buée et me voilà. C’est bien moi : un visage rond, des yeux noirs un peu rougis par l’eau, un carré de cheveux bruns qui gouttent sur mes épaules. Et pourtant, quelque chose a changé. Depuis hier un désir nouveau s’est immiscé dans mon univers, une espèce de locataire pénible venu gâcher la vie des vieux copropriétaires.

Je vais essayer de faire comme si c’était un matin ordinaire et me comporter normalement. Je dois me convaincre d’être tout simplement sur le chemin du travail, même si je sais qu’en réalité je vais le rejoindre.

Je me vide la tête de toutes mes pensées et finis de me préparer. Je m’essuie les cheveux, enfile un jean souple, un mini-pull en laine fine avant de me jeter mon manteau sur le dos. Je prends le vaporetto à Ca’ Rezzonico et achète *La Repubblica* au kiosque sous le passage couvert. Je grimpe ensuite les marches du palais. Chaque étape de ma routine est un pas vers Leonardo.

Mais quand j’arrive au palais, il n’est pas là.

J’essaie de l’appeler : aucune réponse. Je l’attends un instant dans le vestibule, en espérant le voir débouler de la salle de bains sans crier gare, la serviette nouée autour de la taille, mais rien. En désespoir de cause, je pose la question à Franco dans le jardin : il ne l’a pas vu, m’explique-t-il. À coup sûr il a dû sortir tôt ce matin. C’est la première et la seule idée qui me vient à l’esprit.

Me voici donc sur la place San Polo, devant le restaurant de Brandolini. Est-ce que je dois entrer, oui ou non ? Si mon cœur dit oui, ma tête dit non, assaillie par cette phrase qui me tourmente depuis des heures : *je veux le revoir.*

La porte est ouverte, comme s’il m’appelait à lui. Il suffit de la franchir. Je la franchis.

— Dépêchez-vous de rentrer ces six caisses, je les veux ici dans une minute… Et faites un peu attention, bordel ! Ce sont des bouteilles de Sassicaia, elles coûtent le prix de la bagnole que vous rêvez de vous payer et que vous n’aurez jamais ! C’est bien la dernière fois qu’on passe commande à votre cave…

La voix de Leonardo. Son ton n’est vraiment pas encourageant. Je ne comprends pas bien d’où il débarque : vu l’heure, il n’y a personne à l’intérieur du restaurant, à part quelques serveurs. L’un d’eux m’a repérée et s’avance déjà vers moi avec l’intention de m’opposer courtoisement une fin de non-recevoir. « Nous sommes fermés, revenez plus tard », se prépare-t-il à me dire, mais je le devance.

— Bonjour, je cherche Leonardo.

Malgré sa discrétion des plus professionnelles, le coup d’œil qu’il me jette laisse percer une certaine curiosité. Je veux juste voir Leonardo et… lui parler : voilà ce que je me répète à moi-même. Sur le chemin je me suis préparé une jolie petite tirade, que j’ai bien imprimée dans ma tête.

— Je crois qu’il est là-bas, me répond le serveur en m’indiquant un jardin intérieur.

— Merci, dis-je tout bas avant de me lancer vers la porte-fenêtre qui donne dehors.

Leonardo ne s’aperçoit pas tout de suite de ma présence. Il est seul. Les pauvres livreurs se sont évidemment dépêchés de finir leur travail et de déguerpir. Il est en train de parler avec quelqu’un au téléphone. À en juger par la colère qui déforme ses traits, la conversation ne doit pas être très agréable. Il finit soudainement par raccrocher mais l’espace d’un instant on devine encore sur son visage une expression grave et pensive. Il garde les yeux baissés, à fixer un point au hasard. C’est la première fois que je le vois si soucieux. Qu’est-ce qui peut bien le troubler à ce point ? Je renonce à le lui demander : à peine m’a-t-il aperçue que son visage s’éclaire d’un sourire, comme d’habitude. Il me dit bonjour en toute simplicité, comme s’il trouvait ça normal de me voir ici.

— Eh bien, où étais-tu passée ? me demande-t-il en faisant quelques pas vers moi. Je t’aurais bien appelée si seulement j’avais eu ton numéro…

— C’est vrai, nous ne les avons pas échangés, dis-je en me regardant les pieds.

J’ai un peu de mal à soutenir son regard si magnétique.

— Alors faisons-le maintenant.

Il a encore son portable à la main. Tout à coup j’ai l’impression d’avoir oublié mon propre numéro. Au prix d’un effort surhumain, je lui donne lentement, comme si je devais épeler un mot compliqué.

Leonardo l’enregistre et m’appelle. Une chance que j’aie désactivé le cri de canard qui me sert de sonnerie.

— Tu n’as pas répondu à ma question, poursuit-il en m’étudiant. Comment ça se fait que tu ne soies pas venue travailler hier ?

Voilà l’occasion rêvée de me lancer dans mon laïus. Le temps de m’éclaircir la voix et de me passer la main dans les cheveux, je suis prête.

— J’avais besoin de rester seule. Ce qui s’est passé l’autre jour m’a un peu déboussolée, dis-je d’une traite.

Leonardo n’a pas l’air impressionné pour un sou. Tandis qu’un drôle de petit sourire flotte sur ses lèvres, ses yeux se mettent à briller d’un plaisir sadique.

— Voilà pourquoi je voulais te parler…

Je dois m'interrompre. Le serveur de tout à l'heure passe près de nous. Il répond d'un signe de tête au geste que lui fait Leonardo. C'est vrai qu'il travaille. Peut-être que je suis en train de lui faire perdre son temps.

— Si tu es occupé, on pourrait se voir plus tard, fais-je en agitant les mains.

Il prend quelques secondes pour jeter un œil tout autour de lui avant de me répondre :

— J'en ai encore pour une demi-heure. Deux ou trois trucs à régler.

Il regarde ensuite son portable, immobile, comme s'il suivait le fil d'une idée.

— Ça te dit de m'attendre à l'église des Frari ? Je te rejoins là-bas vers onze heures.

Hein ? Sa proposition me laisse sans voix. Personne ne m'a jamais donné rendez-vous devant une église, encore moins celle des Frari. J'ose lui demander pourquoi.

— Eh bien, parce que c'est un bel endroit.

Je suis assise depuis un quart d'heure sur l'un des bancs en bois inconfortables de l'église des Frari, à l'avant de la somptueuse nef centrale. Un parfum d'encens se mêle à la fumée des cierges. Comme le vent commençait à souffler fort, je me suis abritée à l'intérieur. J'ai pris un air sérieux et recueilli en espérant ne pas me faire remarquer même si je jette régulièrement un œil en direction de la porte d'entrée. L'idée que Leonardo doive arriver d'un moment à l'autre me remplit la poitrine d'angoisse et d'excitation. J'espère qu'il comprendra que je suis à l'intérieur. De toute façon, j'ai son numéro. Je pourrai toujours l'appeler.

J'ai l'impression de m'être incrustée dans une soirée. Tandis que certains se recueillent pour prier, quelques visiteurs arpentent l'église en silence, le plus discrètement possible. La plupart d'entre eux s'arrêtent devant *L'Assomption*. Baignée par le soleil, elle est encore plus belle. Les

rayons qui filtrent par les vitraux dessinent d'incroyables reflets sur le tableau. Ses couleurs ont l'air encore plus éclatantes que jamais.

— Alors comme ça, faire l'amour avec moi t'aurait déboussolée…, me chuchote une voix à l'oreille.

Je me retourne brusquement. Leonardo vient d'arriver, il s'est assis à côté de moi. Mon cœur recommence à battre la chamade. Il me dévisage : il attend que je reprenne notre conversation là où elle s'est arrêtée.

— Oui, c'est ça…

Après cet aveu, je prends une grande respiration :

— Peut-être parce que c'était tout à fait inattendu. D'habitude je ne suis pas quelqu'un qui se lâche facilement, mais avec toi…

J'hésite. Mon beau discours ne me sert à rien. Il m'a l'air soudain vide de sens, stérile.

— C'est-à-dire que je ne sais pas vraiment comment tourner la chose…

— Tu as déjà quelqu'un, c'est ça que tu essaies de me dire, je me trompe ?

Il est direct, clair et net, il me force à dire les choses comme elles sont, sans enjoliver, sans détour.

— Non, ce n'est pas ça du tout, dis-je en secouant la tête. Jusqu'à avant-hier, je pensais avoir envie de quelqu'un d'autre… mais maintenant je n'en suis plus aussi sûre.

L'image de Filippo se matérialise devant moi. Mais, comme mon beau discours, elle m'a l'air d'appartenir au passé. Je ressens soudain un coup au cœur.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a, Elena ? insiste-t-il.

— Il y a que ça m'a beaucoup plu. Trop. J'ai essayé de me convaincre que ce n'était qu'un moment de faiblesse, un coup de tête – ce qui m'arrive rarement d'ailleurs –, que nous n'avons rien à faire ensemble. Bref, j'aimerais croire qu'il vaudrait mieux s'arrêter là. Pourtant je continue à penser à toi et… je veux que ça recommence.

Ça y est, je l'ai dit ! Même si ça ne me ressemble pas du tout, même si ce ne sont pas des choses à dire sur un banc d'église ! Je m'enflamme littéralement.

Leonardo reste là sans réagir, en apparence du moins. Bon sang, je me sens de plus en plus mal à l'aise ! L'espace d'un instant – qui me paraît interminable –, ses yeux s'attardent sur *L'Assomption*. Je suis en apnée, j'attends qu'il parle, comme un prévenu avant le verdict.

Puis, sans mot dire, il me prend par la main et me conduit juste en dessous du tableau. Pour ne pas être entendu, il se place derrière moi, la bouche presque collée à mon oreille.

— Tu sais pourquoi j'ai voulu te voir ici, Elena ?

Je fais non de la tête, complètement perdue.

— Parce que j'ai cette peinture dans la tête depuis que tu m'en as parlé. J'y ai beaucoup pensé depuis cette nuit-là.

Il lève les yeux vers le tableau du Titien.

— Je crois savoir pourquoi tu l'aimes autant : tu aimerais être comme la Vierge, poursuit Leonardo, en m'effleurant les cheveux de son souffle léger. Tu voudrais rester là-haut dans ton univers, loin de tout ce qui pourrait te faire du mal. Au fond, tu penses être destinée à ça.

Je regarde la figure de la Vierge, si distante, si sereine, si invulnérable. C'est vrai, il a raison, j'aimerais me sentir comme elle.

La présence brûlante de Leonardo pèse sur moi. Que cela se produise ici, dans un lieu sacré, parmi des gens qui ne nous remarquent presque pas, m'électrise, étrangement. Il continue à me parler à l'oreille comme un démon.

— Maintenant, regarde l'apôtre. La dernière fois, tu m'as dit qu'il invoquait la Vierge, qu'il la faisait monter jusqu'au ciel.

— C'est ça, oui.

J'ai beau être déboussolée, mes connaissances en histoire de l'art ne m'ont pas abandonnée, c'est déjà ça.

— Et si tu te trompais ? me demande-t-il en m'attrapant violemment par les épaules. Moi j'aime à croire qu'il la rappelle, au contraire, qu'il

veut la retenir sur cette terre, la ramener à sa nature *charnelle.*

Je n'y avais jamais pensé. À regarder ce tableau dans une tout autre perspective, je finis par me rendre compte que cette interprétation n'a rien d'invraisemblable, quoi qu'on en dise. Reste à savoir où Leonardo veut en venir. Je trouve Dieu sait comment la force de lui dire que je veux refaire l'amour avec lui, et tout ce qu'il a à me répondre, c'est une nouvelle exégèse de *L'Assomption*. Je suis tellement troublée que mes genoux risquent de ne plus me soutenir très longtemps.

— Pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça ? je lui demande d'une toute petite voix.

Je n'y tiens plus.

Il me prend par la taille de manière à me tourner face à lui. Ses yeux prennent possession des miens.

— Parce que je veux être celui qui te ramène sur terre, Elena.

Il est si près que nos visages se frôlent. J'espère que personne ne nous remarque. Lui, il s'en moque. Ses mots enflammés continuent de caresser mon visage.

— Moi aussi j'ai envie de toi, encore, sans cesse. Mais à ma façon. Je veux voir ce qu'il y a sous tes airs d'intello sage comme une image… je veux connaître la véritable Elena. Je veux bouleverser ta vie.

J'ai du mal à avaler ma salive. *Bouleverser ma vie*. Et il en est parfaitement capable, en plus. Un petit frisson me court le long de la colonne vertébrale.

— Quand je t'ai vue la première fois, obsédée par ta fresque, j'ai été ensorcelé par ta timidité, par ton air innocent. Impossible d'y résister. Cela prendra le temps qu'il faudra, mais je finirai par découvrir ce que tu caches. C'est comme ça.

À ces mots, je sens ma poitrine s'enflammer. Ce que je cache…

— Mais tu dois me laisser faire. Tu dois accepter de te laisser guider… Je veux t'apprendre les mille et une façons de prendre du plaisir…

Sa voix est un irrésistible mélange de douceur et de férocité.

Je reste muette. Que me propose-t-il exactement ? Je ne peux que le deviner. Ça m'a tout l'air d'un marché, d'un pacte diabolique qui bouleversera toute mon existence. Je ne suis pas sûre de vouloir accepter mais chaque fibre de mon corps est prête à tenter le diable. Il n'y a que l'inconnu et le danger pour faire cet effet-là.

Devinant mon trouble, Leonardo m'entraîne hors de l'église en me prenant par la main. Par une porte latérale, nous débouchons sur une rue secrète, une impasse. Après m'avoir plaquée contre le mur écaillé de la sacristie, Leonardo me soulève le menton.

— Tu as compris ce que je suis en train de te dire, Elena ?

— Je ne suis pas sûre, dis-je dans un murmure.

— Si c'est le grand amour romantique que tu cherches, je ne suis pas la bonne personne. Si tu penses juste à te changer de ta petite routine ennuyeuse, tu fais fausse route. Ce que moi je te propose, Elena, c'est un voyage, une expérience qui te changera pour toujours.

Je halète, je cherche à me libérer de son étreinte, même si pour rien au monde je ne voudrais le fuir.

— Je vais m'occuper de toi, t'apprendre que ton corps ne doit connaître aucune inhibition, aucun tabou. Je vais te montrer comment te servir de tes sens, de tous tes sens, pour jouir, et rien d'autre. Seulement tu devras me faire entièrement confiance, et être prête à tout ce que je te demanderai.

Il marque un temps, et plonge ses yeux sans les miens.

— *Tout*. Même si cela te semble absurde ou idiot.

Il n'y a rien d'autoritaire dans sa voix, non. Il est convainquant, diaboliquement convainquant. S'il me proposait d'aller danser ou boire un verre de vin, je crois qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

— Il faut que je réfléchisse, dis-je d'un ton implorant. Je… je ne sais pas quoi répondre… là, maintenant…

— Pas question. Décide-toi. Tout de suite. C'est ton premier test. À prendre ou à laisser.

Je retiens mon souffle. Les yeux clos, je me prépare comme pour me jeter d'une falaise. Un saut dans le vide, voilà ce que je suis en train de

faire, moi qui ne sais même pas nager, moi qui ai toujours pris mes décisions avec la plus grande prudence, qui n'ai jamais été du genre à agir sur des coups de tête. Je suis en train de faire la chose la plus insensée de ma vie. Et peut-être la meilleure, du coup.

— C'est d'accord, dis-je, la gorge serrée.

— C'est d'accord ? répète-t-il.

— Oui. Je suis prête.

Je finis par ouvrir les yeux. Me voilà de nouveau dans ses bras. Je suis encore bien vivante – pour le moment. Leonardo me sourit avant de m'embrasser avidement. Sa langue se fraie un chemin dans ma bouche, encore palpitante d'émotion. Il se recule un moment pour me regarder dans les yeux, comme pour s'assurer que je sois vraiment là. Puis il recommence à m'embrasser, avec encore plus d'ardeur, en me dévorant les lèvres. Sa main se faufile avec délice dans mon jean et va droit où elle ne devrait pas aller, déchaînant un tourbillon de plaisir.

— Je veux qu'aujourd'hui, quand tu seras au boulot, tu penses intensément à moi et que tu te fasses toute seule ce que je suis en train de te faire. Jusqu'à ce que tu jouisses, me chuchote-t-il sans cesser de me caresser.

— Non, je t'en prie… Je ne crois pas que ce soit une bonne idée… ça me gêne trop, je ne réussirai jamais à…

Leonardo ne me laisse pas dire un mot de plus : il me couvre la bouche d'une main et me transperce d'un regard assassin.

— C'est justement pour ça que tu dois le faire. C'est moi qui décide, tu dois me faire confiance sans discuter. Tu te souviens de ta promesse ?

Ma volonté a soudain été réduite à néant. Inutile de protester.

— D'accord. J'essaierai.

— C'est bien, Elena. J'aime quand tu es comme ça…

Tandis que d'une main il continue à explorer mon entrejambe, il me pince un téton de l'autre. Je détourne mon regard, ivre de désir. Je suis déjà mouillée, excitée, mais je ne pense pas que le faire toute seule me donnera autant de plaisir. Je ne suis pas habituée à me toucher.

Mon désir augmente, j’aimerais que ses doigts aillent encore plus loin, mais voilà que Leonardo se détache de moi, me laissant ébahie et insatisfaite. Le petit sourire sadique qu’il a aux lèvres me dit qu’il l’a fait exprès.

— Je dois rentrer. On se voit ce soir à mon retour.

Il s’appuie des deux mains contre le mur et s’approche de moi.

— Rappelle-toi, Elena. À partir de cet instant, tu m’appartiens.

Il me donne un nouveau baiser et fait mine de s’en aller.

— Leonardo…

Je le retiens en l’attrapant par un bras.

— Dis-moi juste pourquoi. Pourquoi tu fais tout ça.

Il penche la tête sur le côté avec un sourire à la fois innocent et diabolique.

— Parce que j’en ai envie. Et parce que tu me plais à en mourir.

Je dois faire une drôle de tête car il soupire, comme pour trouver une façon de me dire les choses autrement.

— Écoute-moi bien, Elena. Tout ce que je choisis de faire ou de ne pas faire est de l’hédonisme à l’état pur. C’est mon seul principe, ma seule motivation. Je ne crois pas à la force des idées et encore moins à celle de la morale. J’ai suffisamment vécu pour savoir que la douleur te frappe quoi qu’il arrive, sans avoir à la rechercher. Puisqu’il n’y a aucun moyen de l’éviter, et puisque le bonheur absolu n’existe pas, il ne reste donc que le plaisir. Et tu finiras par comprendre à quel point je suis déterminé à trouver le mien.

Je suis sans voix. Ses traits laissent maintenant deviner à la fois la dureté de celui qui a dû se battre et une souffrance cachée et indélébile, comme le tatouage qu’il a dans la peau. Mais aussi une soif de vivre et le courage de celui qui n’a jamais baissé les bras. Tout cela, je le vois dans ce sourire qui semble défier le monde entier.

Tu es un mystère, Leonardo, une énigme que je n’ai aucun moyen de déchiffrer pour le moment. Mais j’accepte, malgré tout. Et, à partir d’aujourd’hui, je t’appartiens.

Je passe la journée sans pouvoir penser à autre chose. J'abandonne la fresque à plusieurs reprises afin de me réfugier dans la salle de bains et essayer ce que Leonardo m'a donné l'ordre de faire. Mais c'est une catastrophe. Je me sens sale. En fait, je me sens vraiment coupable, même si je ne sais pas exactement vis-à-vis de qui.

En évitant de me croiser dans le miroir, je baisse la fermeture Éclair de ma tenue jusqu'à pouvoir apercevoir celle de mon jean. C'est la troisième fois que j'essaie. Je ferme les yeux et je pense à Leonardo, à ses baisers brûlants, à son corps nu dominant le mien, puis je glisse timidement une main dans ma culotte pour la laisser glisser sur mon mont de Vénus. Mes lèvres sont sèches et muettes. Elles refusent catégoriquement qu'on les touche. Elles ne répondent pas au contact de mes doigts, comme pour rejeter cette main si maladroite. Une fois les yeux rouverts, je m'assieds en soupirant sur le rebord de la baignoire, les bras ballants. Je me rends compte à quel point je connais mal mon corps. Je suis pleine de blocages et d'inhibitions. Peut-être parce que je n'ai jamais vraiment essayé de me donner du plaisir seule : j'ai toujours laissé faire les autres, c'est-à-dire le peu d'hommes que j'ai connus… et pour être tout à fait honnête, la comparaison avec Leonardo me fait croire que ce n'était pas le mieux qu'on puisse rêver.

J'essaie à nouveau de me concentrer, mais au moment même où je tends la main, une sonnerie de portable m'interrompt brutalement. Le temps de l'attraper, je vois apparaître le nom de Filippo sur l'écran. Incroyable. Pourquoi est-ce que tu m'appelles maintenant, Fil ? Tu me surveilles à distance ou quoi ? Tout est déjà assez compliqué comme ça… Je me sens soudain ridicule.

Bon, ça suffit, j'abandonne. J'ignore comment me voit Leonardo, voilà tout. Ou peut-être que libérer ma sensualité n'est pas un objectif que je peux atteindre seule.

Débarrassée de ma tenue de travail, je m'apprête à rentrer chez moi, frustrée. La première étape de mon voyage érotique s'est soldée par un véritable fiasco.

Je voudrais lâchement m'éclipser avant le retour de Leonardo, mais le nettoyage des outils s'est révélé plus compliqué que d'habitude. Leonardo finit par rentrer assez tôt pour m'empêcher de partir. Je me retrouve prisonnière de son étreinte. Bon, je dois bien avouer que je l'attendais tout de même un peu…

— Salut, Elena. Tu n'as rien à me dire ? me demande-t-il en chuchotant.

J'aimerais lui mentir, lui dire que ça s'est bien passé, que j'ai le feu au corps, de partout. Mais je n'y arrive pas. D'ailleurs je crois que mon visage en dit suffisamment long.

— J'ai essayé.

— Tu as essayé, répète-t-il en me dévisageant d'un air sérieux.

— Mais… ça ne s'est pas spécialement bien passé.

Je pousse un soupir, craignant sa réaction.

— Viens, montons dans ma chambre.

Ça n'a pas l'air de l'énerver. Peut-être qu'il s'y attendait – et c'est encore plus blessant pour moi. Les jambes en coton, je me laisse prendre par la main avant de le suivre. Je ne sais pas ce qu'il a derrière la tête, mais je me sens en sécurité quand il me serre comme ça.

Je connais cette pièce. Il y règne plus ou moins le même foutoir que le jour où je m'y suis faufilée avec Gaia. Le lit est défait. Le champagne et les joints ont disparu mais on y respire le même air chargé de volupté, et ce parfum d'ambre entêtant qui a imprégné les murs et les draps.

Leonardo me pousse sur le lit. Lui reste debout devant moi.

— Déshabille-toi, m'ordonne-t-il. Je veux voir ce que tu sais faire.

Je m'assieds au bord du matelas, les mains agrippées aux draps. Une vague de sueurs froides me descend le long de la colonne vertébrale. La

présence d’un miroir face à moi m’inquiète. L’idée que la violoniste sexy au corps de rêve se soit trouvée dans cette pièce me stresse aussitôt.

— Allez, Elena, m’encourage Leonardo en me prenant la tête entre ses mains. Déshabille-toi. Tu ne fais rien de mal.

Me déshabiller devant un homme n’a jamais été ni simple ni naturel. Cela me met mal à l’aise. Je suis toujours tellement gênée que j’éteins la lumière pendant les préliminaires. Bref, offrir ma peau nue au regard d’un autre est une épreuve particulièrement anxiogène.

Lentement, je me lève. Me voilà face à lui. D’un geste tremblant, j’enlève mon tee-shirt. Une fois en soutien-gorge, je devine à son regard sévère que je dois l’enlever lui aussi. Je défais l’agrafe tandis qu’il m’aide à le faire glisser le long de mes bras.

— Je suis dingue de tes seins, ils sont si… tendres et ronds.

Il les caresse, délicatement. Puis il m’embrasse sur la nuque, à un endroit si sensible que mes genoux se plient au contact de sa langue.

— Tu dois te débrouiller toute seule, maintenant.

Je laisse glisser ma main entre mes seins et commence à m’en caresser un, les doigts refermés sur le téton.

— Comme ça, Elena… Maintenant occupe-toi un peu de l’autre aussi… m’ordonne-t-il en m’embrassant à nouveau dans le cou.

Je m’exécute, en essayant de me détendre. Tout se passe comme si ses gestes et ses mots m’encourageaient à faire pleinement confiance à mon corps.

— Bien…

Ses yeux brillent de désir. Il m’attrape une main et l’approche de mon ventre.

— Maintenant fais descendre ta main lentement. Glisse-la dedans.

Je me sens encore plus nue et plus vulnérable qu’au moment où tout mon corps était prisonnier de son étreinte. Il y a quelque chose d’intensément érotique et de défendu dans tout ça. J’ai l’estomac noué d’angoisse, mais je sais que je ne peux pas m’arrêter maintenant. Je ne veux pas.

Je laisse ma main se frayer un chemin dans mon jean, puis commence à bouger mes doigts en avant et en arrière, comme si je pinçais les cordes d'une guitare. Rester là à me regarder l'excite, j'en suis sûre. Sans défense, je me sens totalement à la merci de ces yeux qui semblent vouloir me dévorer.

— Personne ne te procurera le plaisir que tu peux te donner seule, me rassure-t-il. Apprends à te connaître.

Il se précipite sur moi pour me caresser à travers mon jean. J'arrive à le sentir. Il appuie du bout des doigts sur le bord extérieur de mon vagin. Il les remonte pour me tenir dans le creux de sa main. Ces gestes lents et précis m'enflamment de passion.

Leonardo retire sa chemise avant de m'arracher mon pantalon et ma culotte. Il s'assied ensuite au bord du lit pour m'attirer vers lui, de manière que sa poitrine nue épouse la courbe de mon dos. Il se penche en avant. Mon cou tressaille au contact de ses lèvres charnues. Son souffle frôle mes tétons qui se dressent aussitôt. L'image que me renvoie le miroir me frappe avec la violence d'une gifle. La vue de mon corps m'est si insoutenable que je détourne le regard. Leonardo m'attrape le menton pour me forcer à contempler mon reflet dans la glace.

— Regarde comme tu es belle, Elena. Tu dois aimer ton corps, tu dois en être fière, parce qu'il te donne du plaisir. Et il m'en donne à moi.

J'essaie, mais c'est dur. Le spectacle de ma chair nue, de mon sexe offert à son regard, de ma pose lascive ne me remplit pas de fierté mais de honte. Leonardo me prend une main et la presse contre mon sexe humide et chaud.

— Continue à te toucher, me susurre-t-il à l'oreille. Ne t'arrête pas.

Je m'exécute, les yeux clos, ce qui m'évite au moins de me sentir gênée. Je sens lentement mon vagin mouiller. Leonardo, de son côté, s'est enduit les mains d'huile pour les faire glisser sur mes seins. Un délicieux parfum de rose caresse ma peau. Il laisse ses doigts effleurer mon corps avant de les approcher de la pointe de mes seins durcis d'excitation, et de les serrer. Ses mains se sont maintenant refermées sur eux ; elles les malaxent, comme pour les modeler. Il n'y a que Leonardo, et lui seul, pour me procurer ce plaisir indescriptible.

— Du bout des doigts. C’est comme ça que tu dois faire, maintenant. Lâche-toi complètement.

Il me saisit le poignet pour me le poser contre le pubis.

Ma main explore mon entrejambe, grisée par l’excitation de la découverte, mais encore timidement.

— Maintenant essaie avec mes doigts… si cela te donne encore plus de plaisir…, me chuchote-t-il en lâchant un de mes seins. Mais je veux que te le fasses toi-même. Encore un petit moment.

J’attrape délicatement sa main et la laisse glisser à l’intérieur de moi. Je fais ensuite courir ses doigts le long de mon clitoris.

Tout d’un coup, Leonardo se libère de mes mains. Il commence à me caresser légèrement. Son geste tendre m’effleure à peine l’intérieur des cuisses. Il attend que j’écarte complètement les jambes, le dos cambré, pour remonter le long de mes jambes. Là, il passe les doigts le long de mon vagin et appuie légèrement dessus en effectuant un petit mouvement circulaire. Il referme le pouce et l’index sur une de mes lèvres et la serre délicatement. Là-dessus, il frôle mon sexe du bout des doigts, du bas vers le haut. Son geste décrit la courbe d’une parenthèse, dans un sens, puis dans l’autre. Une vague de plaisir se propage à travers tout mon corps.

Il attend que mon corps tressaille au contact de ses doigts pour me caresser le clitoris, en appuyant tout doucement dessus. Puis il descend encore, jusqu’à ce que mon vagin l’autorise à entrer.

— Maintenant ouvre les yeux, Elena, me murmure-t-il à l’oreille. Je veux que tu me regardes.

Mes paupières s’ouvrent comme un rideau, et l’image de mon corps, prisonnier du sien, apparaît devant moi. Nos regards se croisent dans le miroir tandis que Leonardo enfonce lentement son majeur en moi. Le voilà qui décrit de petits cercles, en écartant délicatement ma chair. Vaincue, je me laisse aller. Cela lui montre sans ambiguïté – mais était-ce bien nécessaire ? – qu’il peut aller plus loin. Il se met à remuer le doigt encore plus profondément : il est complètement enfoncé en moi. Il s’arrête pour me titiller encore un moment. J’ai encore plus envie de lui, et il le comprend en un éclair. Il attend que mon vagin se détende pour faire entrer un autre doigt, m’offrant une divine sensation de plénitude.

Dans le reflet du miroir, mon visage a l’air transfiguré par le plaisir. Tous mes muscles se contractent dans un spasme : un courant d’énergie les traverse de l’intérieur. Je ne me reconnais presque pas : c’est la première fois que je me regarde jouir. Dans la glace, je vois Leonardo sourire, comme s’il devinait mes pensées. M’entendant haleter, il plie les doigts en forme de L en frottant la base de mon clitoris. « Viens, maintenant », semble me dire son geste. Ses yeux le disent aussi. Nous allons tous les deux me regarder atteindre l’orgasme.

— Oui, Leonardo…, dis-je en gémissant.

J’ai la tête qui tourne, mes sens s’abandonnent, emportés par cette tornade de plaisir.

— Plus fort !

Je le supplie. Je passe les bras dans son dos pour m’agripper à lui tandis qu’il fait bouger ses doigts de plus en plus vite. De l’autre main, il me donne de petites tapes sur le pubis.

— Ça te plaît, *comme ça* ?

— Oui, j’aime ça…, fais-je d’une voix rauque.

Je suis une boule de désir.

— Encore, je t’en prie… ne t’arrête pas.

Maintenant c’est moi qui le lui demande.

Il poursuit son petit jeu irrésistible. Je suis à la merci d’une tornade dévastatrice, qui me vide de toutes mes forces. Et Leonardo en est le maître absolu. Mon corps s’agite dans tous les sens, tressaute. Au comble de l’excitation, je gémis sans me retenir. Encore et encore. Soudain, je pousse un hurlement, un râle, qui me fait fondre sous ses doigts. Tandis que mon dos se courbe violemment contre son torse, une myriade de minuscules étincelles explosent à l’intérieur de mon corps.

Leonardo me serre dans ses bras de toutes ses forces et me couvre de petits baisers dans le cou.

— Bien, murmure-t-il tout contre ma bouche. Ça, c’est ce qui s’appelle jouir.

Je suis allongée sur le lit, comblée et épuisée. Le voyant me regarder d'un air satisfait, je me couvre du drap. Ça le fait sourire.

— Ça te dérange à ce point qu'on te regarde ?

— Oui…, dis-je d'une toute petite voix.

Je sais que ça n'a aucun sens : j'étais complètement nue entre ses bras deux minutes plus tôt. Seulement voilà, je ressens le besoin de protéger mon intimité, de la cacher sous ce morceau de tissu.

— Alors ce sera le prochain tabou dont il faudra te libérer. Parce que moi j'aime beaucoup te regarder.

Il me parle d'une voix douce, allongé à mes côtés, la chemise ouverte sur son torse, la tête appuyée dans la pliure du coude.

Une idée me traverse l'esprit en un éclair. J'ai l'impression d'avoir pris une décision insensée. Insensée mais terriblement excitante. Le goût de l'interdit m'attire mais m'effraie aussi un peu. J'ignore où tout cela va me mener. Pour l'heure, une seule chose est sûre : je veux aller jusqu'au bout.

Je regarde Leonardo et son expression changeante, toujours différente. Ses traits ne me sont pas complètement familiers, comme si je devais toujours les découvrir sous un angle nouveau. J'ignore bien pourquoi. Qui est vraiment cet homme ? Qu'est-ce qui l'a attiré chez moi ? J'ai l'impression que ces questions resteront définitivement sans réponse. Et pourtant je suis dévorée par une insatiable curiosité. Et je finis par dire n'importe quoi. Parfait.

— Tu as eu beaucoup de femmes dans ta vie ?

Je lui pose la question sans prendre de gants. Il m'a déjà dit qu'il n'était pas du genre à avoir des copines. Et la manière dont il a trouvé les clés pour faire vibrer mon corps laisse supposer une certaine expérience.

Ma question n'a pas l'air de le surprendre :

— J'en ai eu beaucoup, oui.

Avec un long soupir, il s’allonge sur le dos, les mains derrière la nuque.

— Le truc, c’est que les sentiments ne sont pas exactement mon fort, je te l’ai dit.

Son visage a soudain l’air plus sombre. C’est alors qu’il se tourne brusquement vers moi en me regardant sérieusement.

— Tu n’es pas la seule, Elena, si c’est ce que tu veux savoir. Ne t’attends pas que je te sois fidèle.

J’aurais envie de disparaître sous les draps. Je me sens bête, une vraie gamine.

Vu la surprise qui se lit dans ses yeux, Leonardo a l’air de s’en être rendu compte :

— Je croyais avoir été clair…

— C’est très clair, bien sûr…

Je m’empresse de répondre avec un grand sourire. En réalité, je me sens blessée. Au prix d’un effort surhumain, je surmonte la déception. « Pas de grand amour romantique avec moi » : il me l’a pourtant dit de façon suffisamment claire. Je dois juste bien me coller ça dans la tête.

— De toute façon, je dois y aller, dis-je en me levant du lit, encore enveloppée dans le drap.

Je me rhabille en vitesse. Leonardo me raccompagne à la porte. Je me sens soudain entièrement sous sa coupe, presque écrasée par la force qui émane de lui. Il s’arrête sur le pas de la porte et me replace une mèche de cheveux derrière l’oreille.

— Tout va bien ? me demande-t-il gentiment.

Je lui réponds que oui, sans pourtant en être sûre.

— À demain, alors ?

Avant même de m’avoir laissé le temps de répondre, sa bouche s’empare avidement de la mienne. Il m’attrape le visage. Son baiser se fait de plus en plus profond. Puis il se recule et me regarde, comme s’il voulait m’étudier sous toutes les coutures.

— J’ai une idée pour toi. Quelque chose de spécial, me chuchote-t-il d’un ton mystérieux. Ne tarde pas à venir.

— D’accord…

Je sors tout étourdie.

J’ai hâte d’être à demain.

*OceanofPDF.com*

# 9.

Autour de moi, tout est noir et silencieux.

Il m’a laissée ici toute nue, attachée à un fauteuil, les yeux bandés par un foulard en soie noire. Je me sens minuscule au centre de cette pièce gigantesque, la salle de réception, la plus grande du palais.

En allant retrouver Leonardo ce matin, je ne savais vraiment pas à quoi m’attendre. Je me suis imaginé des centaines de scénarios différents. Inutile, puisqu’il réussit toujours à me surprendre.

Et cette fois encore.

Il m’a ouvert la porte en affichant cet air confiant qui ne présage jamais rien de bon. Il ne m’a pas posé de questions. Il s’est contenté de m’attirer vers lui pour m’embrasser. Puis il m’a prise par la main et m’a guidée à travers les escaliers et les couloirs jusqu’à cette salle. Une fois au centre de la pièce, il a commencé à me déshabiller. Mon cœur battait la chamade, je pensais que nous allions faire l’amour – et c’est que je désirais de toutes mes forces. J’aurais voulu qu’il m’embrasse, que son corps me fasse oublier ma nudité, qui me rendait nerveuse et empotée.

Mais non. Il m’a ordonné de me retourner, et j’ai obéi. Il m’a bandé les yeux avec le foulard qui se trouvait dans sa poche de pantalon, sans me laisser le temps de dire un mot.

— Tu n’as pas besoin de tes yeux aujourd’hui, Elena. Je vais t’apprendre à voir autrement.

Après m’avoir fait asseoir, il m’a attaché les poignets aux accoudoirs avec je ne sais trop quoi – peut-être les cordons des superbes rideaux en brocart de la pièce – avant d’en faire autant avec mes chevilles, qu’il a rivées aux pieds de la chaise.

— Qu’est-ce que tu as en tête ? lui ai-je demandé d’une voix brisée.

— Chhh… Ce n’est pas l’heure des questions, m’a-t-il répondu tout bas.

Il m’a recouverte d’un de ces draps rêches dont on se sert pour protéger les toiles des artistes, comme si j’étais l’une de ses créations. Il m’a laissée le visage et les seins à l’air libre. Il m’a caressé la joue, puis j’ai entendu ses pas s’éloigner.

Je suis ici depuis plus d’une heure. Plus exactement, je crois qu’une heure s’est écoulée, vu que les cloches de San Barnaba n’ont sonné qu’une fois.

Au début j’étais complètement perdue, incapable de contrôler mon esprit. J’étais paniquée, désorientée, j’avais l’impression d’être torturée pour rien. Je me suis maudite de m’être collée dans ce pétrin et d’avoir accepté ce pacte infernal. À cet instant, je n’avais qu’une envie : me libérer et m’enfuir.

Et puis j’ai compris.

L’odeur de cette pièce, subtile et entêtante – un mélange de boiseries anciennes, de poussière et d’humidité –, a lentement envahi mes narines. Le velours du fauteuil a commencé à me chatouiller le dos, tandis qu’une brise légère s’est mise à filtrer par une des fenêtres. Un léger frisson m’a traversé le corps, faisant durcir mes mamelons. Du silence ont même fini par se détacher des sons : les voix sur le Grand Canal, le ronflement des vaporettos dans le lointain, une goutte tombée on ne sait où, ma propre respiration, devenue presque assourdissante.

Leonardo m’a bandé les yeux parce qu’ils dévorent tout. Mon regard est si avide qu’il écrase mes autres sens. Il est soumis chaque jour à un

nombre incalculable de stimulations : mon travail, mes passions, la ville où j'habite. Cela fait vingt-neuf ans que je m'enivre de la beauté de Venise, que je me nourris de marbres, de stucs, de peintures et de pierres. Je ne lis le monde que par les yeux. Et voilà qu'ils sont plongés dans le noir, endormis, drogués. Cette manière de connaître les choses me suffisait. J'étais heureuse et remplie de certitudes. Mais ça, c'était avant de le rencontrer.

Un rayon de soleil se glisse entre les volets et offre sa tiède chaleur à ma main droite, ankylosée. Je ne le vois pas, mais j'essaie de le sentir. J'essaie d'observer le monde sans mes yeux. *Au-delà des yeux*. Là où se trouve la véritable Elena, celle que désire Leonardo.

Mes chevilles commencent à me faire mal, mes poignets aussi. Mon sang a du mal à couler jusqu'au bout de mes veines. Une petite larme passe sous le bandeau et coule jusqu'à mes lèvres – elle est chaude et salée – quand je perçois un léger bruissement. Il y a quelqu'un dans la pièce.

— Leonardo ? C'est toi ? dis-je en gigotant sur mon fauteuil.

J'entends ses pas s'approcher. Depuis combien de temps est-il ici ? Depuis combien de temps est-il en train de m'observer ? Il est maintenant debout face à moi, je parviens à sentir sa présence, la chaleur de son corps et son parfum d'ambre.

— Leonardo, libère-moi… je t'en prie…

Pas de réponse. Il soulève un bout du drap avant de le faire glisser avec une lenteur insoutenable. Me voilà toute nue, entièrement offerte à son regard, impuissante. Pendant une seconde qui me paraît durer des heures, je sens ses yeux explorer chaque partie de mon corps. Sa manière de faire n'a rien de délicat ; elle m'aiguillonne, me provoque de petits électrochocs sous la peau. Son regard me blesse et m'excite en même temps.

Soudain, sa voix est tout près de mon oreille :

— Je te regarde, Elena. Partout.

J'aimerais lui dire que ça me plaît d'être regardée comme ça, que c'est une sensation nouvelle pour moi, mais j'ai la gorge serrée. Pas moyen de

parler.

Il a dû s’agenouiller devant moi, les mains posées sur mes cuisses. Voilà maintenant que ses lèvres humides se posent sur les miennes. Elles descendent lentement le long de mon cou ; je sens sa barbe contre ma joue, mes seins, mon nombril. Sa barbe qui me frôle, me chatouille, me pique et me tourmente. L’anneau qu’il porte à l’oreille glisse contre mon épaule. Puis ses lèvres se posent de nouveau sur les miennes, sa langue se fraie brutalement un chemin entre mes dents et pénètre dans ma bouche.

Une vague me secoue le ventre et prend plaisir à couler lentement, de plus en plus bas. J’aimerais sentir le reste de son corps, jeter mes bras autour de son dos, mais je ne peux qu’ouvrir et refermer les mains, bouillant d’impatience.

— Détends-toi, Elena, me souffle-t-il tout près du visage. Pour le moment, il n’y a que moi qui peux me servir de mes mains.

Il doit avoir un regard troublé, brûlant de désir, j’en suis sûre, même si je ne peux pas le voir. Son sourire énigmatique, cruel, doit flotter sur son visage.

Il fait courir ses doigts le long de mes joues, jusqu’au menton. Il m’attrape par les cheveux, faisant s’échapper quelques mèches du bandeau. Sa langue s’est glissée dans mon oreille. La chaleur de son sang envahit tout mon corps.

— Même si tu ne me vois pas, tu peux me sentir, j’en suis sûr.

Sa voix de velours résonne tout autour de moi, et aussi à l’intérieur de moi. Leonardo se réfugie dans le creux de mon cou. Il respire, il s’enivre de mon odeur.

— Tu ne dois te fier qu’à tes sens, Elena.

Aussitôt, quelque chose de frais, de vivant me frôle la peau et glisse sensuellement de ma joue jusqu’à ma gorge, puis de ma gorge jusqu’à mes seins, en s’arrêtant sur mes tétons. Les mains de Leonardo guident cet objet intrigant et humide le long de mes cuisses et entre mes jambes avant de le remonter à nouveau pour le poser sur ma bouche.

— Lèche-la, m’ordonne-t-il d’une voix diabolique. Doucement…

Les lèvres entrouvertes, je m'exécute. C'est une orange, une simple orange – mais soudain j'ai l'impression d'en redécouvrir le goût – le goût amer du péché, une saveur qui se mélange à celle de mon corps.

Leonardo se met ensuite à lécher le jus qui dégouline de mes lèvres jusqu'à mon nombril. Je sens ses mains bloquer mes jambes qui voudraient d'instinct se refermer. J'aimerais bouger, échapper à cette douce torture, mais c'est impossible.

Ses doigts sont maintenant enfoncés en moi. Il les écarte de façon à pouvoir plonger le majeur dans mon puits d'amour, puis il le porte à ma bouche pour me le faire sucer. Je découvre le goût de mon sexe mouillé de désir.

Leonardo me détache une cheville. J'entoure ses hanches de ma jambe en prévision de ce qui va suivre. Mais surprise, il se recule.

Je sens une goutte d'un liquide froid et dense atterrir sur mon genou et me couler jusqu'au pied. Puis une autre, que Leonardo m'étale du bout des doigts sur la bouche. Elle a un goût de sucre et d'alcool.

— Tu sais bien que je ne bois pas, dis-je d'une voix blanche.

— Je ne pense pas que ça va te tuer, me susurre-t-il, haletant d'excitation.

Il m'en donne encore, directement au goulot. C'est une saveur forte, violente, à laquelle je ne suis pas habituée. Je détourne le visage avec une grimace. Avec un ricanement provoquant, Leonardo aspire les gouttes qui m'ont coulé sur le menton et dans le cou.

— Elena, me siffle-t-il à l'oreille, tu n'es pas un ange innocent. Le vice fait aussi partie de ton être… ne pense qu'à ton plaisir, maintenant.

Joignant le geste à la parole, il plonge de nouveau la main entre mes jambes. Je sursaute. Il avale une gorgée à son tour, puis m'attrape par la nuque pour m'approcher de lui. Il me fait boire encore. Le breuvage assassin descend dans ma gorge. J'aime son goût à la fois doux et amer. Il rafraîchit ma bouche et me brûle le corps.

— Ça te plaît, hein ? J'en étais sûr…

Sa langue pénètre dans ma bouche et cherche la mienne. Puis il m'attrape la tête et la penche vers le bas. Une multitude de petits points

blancs explosent dans mes yeux toujours plongés dans le noir. Tout s'agite tellement que j'en ai le vertige.

— Lèche-moi, m'ordonne-t-il d'une voix douce et lourde d'envie.

J'hésite entre ma peur de toujours et mon désir présent. Je le frôle de ma langue, comme on frôle le danger. Je goûte à son envie ardente. Il est dur. Je sens sa peau tendue se gonfler encore davantage.

Quelques secondes plus tard, sa main finit par éloigner mon visage de son sexe impatient. D'un geste adroit, il me libère l'autre cheville.

Ses doigts courent rapidement le long de mes jambes. Il les remue, il les masse, comme pour les réveiller. Mes bras tombent sans crier gare le long des accoudoirs du fauteuil. Leonardo vient de défaire tous les nœuds. Je suis libre. Libre de le toucher. Libre de faire ce que je désire. Je lève la main vers le bandeau mais il l'attrape au vol.

— Non. Tu gardes ça.

C'est un ordre. Il resserre le nœud pour le garder collé à ma nuque.

— Je t'en prie, dis-je d'un ton plaintif.

— Non, Elena, ça ne te va pas, me chuchote-t-il en pressant ses lèvres chaudes et humides contre mes yeux bandés.

L'instant d'après, il m'attrape par les hanches et me soulève du sol. Il me plaque contre le mur en me serrant encore plus fort. Je le sens prendre mes fesses à pleines mains. Son sexe glisse dans le mien et s'enfonce avec des mouvements experts, sans se presser.

Je sens son souffle dans mon oreille.

— Tu ne te connais pas encore. Mais tu y arriveras, sans même t'en rendre compte.

Sa voix vibre de désir.

Ma respiration se confond avec la sienne. Le plaisir brûle désormais dans nos corps en sueur comme un incendie.

Il finit par m'allonger par terre, sur le drap qui m'avait servi de couverture. Une fois étendu par-dessus mon corps, il entre de nouveau en moi. Je me laisse pénétrer, plus profondément cette fois. La pièce résonne de mes gémissements, toujours plus haletants. De mes soupirs. Il me

griffe, il m’étreint. Le souffle court, je me sens de nouveau perdre l’équilibre. Tout mon être s’abandonne à lui, explose sous les coups de sa chair, de son désir. Leonardo cherche mon plaisir au fond de mes entrailles, et il le trouve. Soudain, l’orgasme me dévore. Contractant les muscles comme pour le retenir, je sens sa puissance implacable envahir violemment tout mon corps, de la pointe des pieds jusqu’au sommet de mon crâne. Les ongles dans le dos de Leonardo, je m’abandonne. Je m’entends gémir. J’ai perdu tout contrôle. Ce n’est plus moi, ce n’est plus l’Elena que je connaissais. Je suis l’impuissante spectatrice de moi-même.

Leonardo se retire et inonde mes seins de sa jouissance avant de s’écrouler à mes côtés, à bout de souffle.

De la pâte à modeler. J’ai l’impression d’être de la pâte à modeler. Une extase visqueuse et sensuelle me retient clouée au sol. Peu importe, je ne souhaite pas bouger. De petits frissons continuent de me courir le long de la colonne vertébrale.

Une main douce me caresse le visage et m’ôte enfin le bandeau en soie noire. La faible lumière de l’après-midi me fait battre légèrement les paupières. Sur le moment, j’ai du mal à bien y voir, mais peu à peu ma pupille se réhabitue et se dilate. J’ai l’impression que la pièce n’est plus celle où je suis entrée, comme si je venais de me réveiller d’un rêve, comme si je n’avais jamais vu cet endroit. Les baies vitrées donnant sur le Grand Canal, les lustres en verre de Murano, le velours des sièges, les deux statues de Maures encadrant la cheminée : rien n’est plus comme avant. L’odeur de la poussière se mêle à celle du sexe.

Mon regard croise celui de Leonardo. Il me sourit comme s’il venait enfin de me retrouver.

— Te voilà, me dit-il d’une voix douce et rassurante tout en m’essuyant les seins avec un bout de tissu. Tu es encore plus belle, maintenant.

Je n’ai plus la force de parler. Je lui souris en lui passant la main dans les cheveux tandis qu’il se baisse pour me déposer délicatement un baiser au creux du nombril.

— Alors, est-ce que c’était si terrible de ne pas voir et de se laisser regarder, pour une fois ? me demande-t-il, la bouche sur mon épaule.

— C’était merveilleux.

Je ne réponds que d’un murmure. J’ai peur de briser la magie de cet instant.

— Tout ce besoin de contrôler n’est qu’une illusion, Elena. C’est quand tu t’abandonnes à toi-même que tu deviens celle que tu es vraiment.

Il me caresse le front et me replace une mèche derrière l’oreille.

— Et ce qui s’est passé aujourd’hui n’est qu’un petit aperçu…

Tout sourire, il me donne ensuite une petite tape sur l’épaule.

— Maintenant tourne-toi, je veux te masser le dos.

J’obéis, encore courbaturée. Les genoux serrés autour de mes hanches, il laisse ses mains courir à leur guise sur ma peau nue. Petit à petit, mes muscles retrouvent leur vigueur.

Quelle heure peut-il être ? J’ai cessé de compter les coups du clocher de San Barnaba. Je vais bientôt devoir m’en aller : voilà tout ce que je sais. Et je sais aussi qu’au moment d’emprunter ces rues trop étroites et bondées de monde, je sentirai encore le parfum de Leonardo. Il ne me lâchera pas, il me poursuivra de force jusqu’à la porte de chez moi, quand je grimperai l’escalier d’un pas léger, portée par mes pensées. Cette odeur me tiendra compagnie pour le reste de la journée, et rien ne pourra le faire disparaître.

— Où es-tu, Elena ?

Il me pince le dos, comme s’il voulait m’arracher au tourbillon de pensées où je suis plongée.

— Je suis là. Mais je ne vais pas tarder à y aller.

Je ne vais pas tarder. Mais, en attendant, je savoure. Je suis bien là où je suis, là, maintenant, dans ce carré de lumière qui s’étend sur le sol, mon corps nu à côté du sien, sans rien d’autre.

OceanofPDF.com

# 10.

Cela fait des jours que je n’ai pas revu Leonardo. Il a brusquement disparu. Pas un message, pas un appel. Je traîne partout avec moi l’impression étrange d’avoir été amputée d’une partie de moi-même. Peu de temps s’est écoulé depuis le jour de notre pacte – si on peut appeler ça comme ça –, et pourtant je ne peux déjà plus me passer de lui. Je ne me suis jamais sentie aussi dépendante de quelqu’un. J’attends notre prochain rendez-vous comme si nous ne nous étions pas vus depuis des mois : je suis à lui, et j’aimerais l’être encore plus. Personne ne s’était jamais emparé de moi de façon aussi viscérale.

Leonardo ne s’est pas montré au palais. J’ai jeté un œil dans sa chambre – j’ai un comportement de parano, ça ne me ressemble pas. Draps froissés, chemises éparpillées sur le tapis : le désordre habituel. Chaque fois que j’ai tenté de l’appeler sur son portable, j’ai été refroidie par la voix anonyme de son répondeur, qui me conseillait de réessayer plus tard.

Et c’est ce que j’ai fait, sans jamais recevoir de réponse. Leonardo s’est volatilisé. Son silence fait naître en moi tout un tas de questions. Et parmi elles, l’une me hante sans cesse. Et s’il s’était déjà lassé de moi ? Je me fais toutes sortes de scénarios absurdes. Un coup je l’imagine allongé sur un lit d’hôpital, une perfusion dans le bras, mais l’instant d’après je le vois dans une luxueuse chambre d’hôtel, en serrant une autre dans ses bras. Peut-être qu’il m’a plaquée pour rester avec sa somptueuse violoniste – ce qui est le plus plausible, au fond.

Le travail ne m’aide pas à me vider la tête. Ma main tremble, mes yeux sont incapables d’y voir clair, et ma tête s’invente des films à n’en plus finir. Je me demande si je pourrai de nouveau être heureuse comme je l’ai été ce jour-là, tout contre sa peau nue. Et, par-dessus tout, je me demande s’il aura pensé à moi comme je pense à lui depuis cet instant. Comme une obsession.

Je rentre de l’île de San Servolo en vaporetto. Pour essayer de me changer les idées, je suis allée voir une rétrospective consacrée à un célèbre photo-reporter suédois. Je ne suis pas sûre que c’était la meilleure des choses à faire. Tandis que les images des paysages iraniens hypnotisaient les visiteurs, j’ai parcouru les salles noires de monde sans pouvoir m’empêcher de penser à Filippo. C’était avec lui que j’allais voir des expositions, d’habitude. C’était extraordinaire de voir à quel point nous partagions les mêmes opinions sur tout, à quel point nous nous comprenions d’un simple regard. Il avait parfois le courage de rester des heures entières appuyé contre un mur, un cahier et un stylo à la main, à recopier des textes, faire des croquis, prendre des notes. Cela finissait évidemment par m’énerver. Le temps de lui chiper son carnet bien-aimé, je le poussais vers la sortie. Ce qui nous faisait rire comme des enfants.

Il n’empêche. Si Filippo était là, tout serait plus compliqué, maintenant.

Un léger brouillard s’installe sur les eaux de la lagune à mesure que le jour disparaît silencieusement à l’horizon. Profitant du coucher de soleil depuis le vaporetto, j’ai l’impression de suivre le soleil dans sa course à travers le ciel. C’est toujours à cette heure que le ciel de Venise se remplit d’une étrange nostalgie.

Une fois descendue à la station San Zaccaria, je me fraie un chemin à travers les gens qui se sont précipités sur le ponton. Tous ceux que l’on croise autour des embarcadères des vaporettos ont généralement l’air de partager les mêmes pensées, la même condition. Nous sommes tous des marins, même si nous nous contentons de passer d’un quartier à un autre.

J’ai décidé de passer dire bonjour à mes parents. J’en profiterai peut-être pour prendre mon premier repas digne de ce nom depuis le début de la semaine. Sans appétit depuis des jours, je commence à me sentir l’estomac vide. Mais je ne suis pas encore d’humeur à affronter le supermarché. Si j’allais faire les courses maintenant, je risquerais de remplir un chariot entier de gâteaux au chocolat, et, à coup sûr, j’attendrais de les avoir payés et d’en avoir ingurgité un paquet sur le chemin du retour pour m’en mordre les doigts.

Je file sous les arcades du Florian, à l’abri de la foule, abandonnant la place Saint-Marc aux touristes et à leurs photos. Défiant le vent froid qui coupe mon visage, j’arrive place Santa Maria del Giglio, je sonne à l’interphone des Volpe. C’est ma mère qui me répond. Je devine à sa voix qu’elle est aux anges. Elle ne s’attendait pas à ma visite.

Une fois en haut de l’escalier, je me laisse envelopper par le parfum d’un strudel à la pomme juste sorti du four. Ma mère est un véritable cordon bleu. Sans elle pour veiller à mon alimentation, il y a fort à parier que je serais morte de faim après toutes ces années de discipline végétarienne !

Le temps d’enlever mon blouson et de chiper un bout de strudel, je m’affale sur le canapé. J’allume la chaîne hi-fi, faute de mieux. Chez les Volpe, pas de télé avant vingt et une heures : depuis toujours, c’est la règle. Voilà pourquoi j’ai grandi sans dessins animés, avec des compilations de chansons de variété plein les oreilles.

Après avoir laissé reposer la pâte de ses gnocchi au potiron – une autre de ses spécialités –, ma mère me rejoint au salon et commence à me bombarder de questions sur l’inauguration du restaurant de Brandolini. Comme cela fait longtemps que je ne l’ai pas vue, j’étais sûre qu’elle me ferait passer tout un interrogatoire sur l’événement du mois. J’en raconte les grandes lignes, en évitant bien sûr de parler de Leonardo. On dirait qu’elle veut tout savoir – qui était là, qui n’était pas là – et elle exige des détails sur chaque invité présent.

— J’ai lu dans le journal qu’il y avait ce cuisinier très connu…, insiste-t-elle, dans l’attente d’une réponse satisfaisante.

— Mais oui maman, c’est le type qui vit au palais où je restaure la fresque.

Je reste dans le vague, mais je sens déjà mes joues s’empourprer. Si elle savait ce que sa petite fille chérie fait avec ce « cuisinier très connu »… Je remets mon écharpe en place. Je ne l’ai pas enlevée pour cacher une trace caractéristique que Leonardo m’a laissée dans le cou.

— Et alors, il est comment ? poursuit-elle de son ton inquisiteur.

— Je ne l’ai croisé que deux ou trois fois, dis-je en baissant les yeux vers le tapis. Mais il cuisine bien, à ce qu’il paraît.

— Et qu’est-ce qu’il y avait à manger ?

— Toutes sortes d’amuse-bouches, des trucs ultra-sophistiqués… mais rien de comparable avec ce que tu cuisines toi, maman.

Je la rassure avec un petit sourire flatteur, ce qui la fait glousser de plaisir. Elle se donne de petits coups sur les cheveux qu’elle se teint avec la même coloration châtain cuivrée depuis vingt ans. Chaque fois qu’on lui fait un compliment sur sa cuisine, ma mère est ravie.

— Tu n’enlèves pas ton écharpe ?

Et voilà, je le savais. Rien ne lui échappe.

— C’est juste que j’ai un petit torticolis, elle me tient chaud, comme ça, dis-je en faisant une grimace de douleur.

— Mon trésor, il faut plus te couvrir avec cette humidité !

— Non, c’est peut-être la faute de la fresque. J’ai dû rester trop longtemps dans une position inconfortable sur mon escabeau.

Au secours, comment vais-je réussir à lui faire gober mon excuse si je me revois en pleine étreinte avec Leonardo ?

— C’est sûr qu’à trop solliciter ses muscles, c’est la contracture assurée, dit-elle avec la plus grande conviction.

Je t’en prie maman, arrête. Tu ne sais pas – et tu ne veux pas savoir – quels muscles ta petite fille chérie a trop sollicités. Autant changer de sujet.

— Où est papa ?

— Il est passé à la quincaillerie.

— Pour quoi faire ?

— Va savoir, répond-elle en secouant la tête d'un air résigné. Depuis son départ à la retraite, il se passionne pour le bricolage.

— Bien. Comme ça, je pourrai lui demander de me construire une nouvelle bibliothèque, vu que la mienne est blindée.

— Tu ne peux pas savoir le plaisir que tu lui ferais. Il a l'air de s'amuser comme un petit fou avec sa nouvelle perceuse.

Ma mère a à peine fini sa phrase que mon téléphone sonne dans mon sac. Sur l'écran de mon iPhone clignote un numéro commençant par 041, l'indicatif de Venise. Qui peut bien m'appeler depuis un fixe que je n'ai pas enregistré dans mon agenda ? Oh non, ça doit être un appel du cabinet du dentiste pour me rappeler mon rendez-vous de demain.

— Allô, fais-je d'un ton distrait.

— Salut, c'est moi.

Une voix puissante me parvient de l'autre bout du fil. *Sa* voix.

Le temps de lancer un regard rassurant à ma mère – l'air de dire « Tout va bien, un appel pour le boulot » –, je m'éclipse dans ma vieille chambre d'ado. J'entends mon cœur battre dans mes veines.

— Leonardo…

Appuyée au radiateur, je regarde par la fenêtre. L'espace d'un instant, j'ai l'impression que l'eau du tuyau juste en dessous de moi cesse de s'écouler, que le temps s'arrête. Le front posé contre la vitre, je lui demande :

— Mais où étais-tu passé ? J'ai essayé de t'appeler des dizaines de fois.

— Je sais, se contente-t-il de me répondre.

— J'ai cru que tu ne voulais plus me voir, j'ajoute d'une voix incertaine.

— Mais non, Elena, ne t'emballe pas… J'étais en Sicile, poursuit-il calmement. C'était une urgence, j'ai dû partir précipitamment. C'est tout.

— Tu aurais pu au moins me passer un coup de fil.

Devinant une pointe de colère dans ma voix, il prend une grande respiration.

— Ne t'attends pas que je t'appelle, Elena. Ne t'attends pas à la petite routine des couples lambda. Je dois pouvoir agir en toute liberté. C'est pour ça que je refuse de m'attacher.

La réalité était donc bien plus simple que tout ce que je m'imaginais. Il aurait pu inventer n'importe quelle excuse, mais il a préféré me dire la vérité sans prendre de gants. Il ne m'a pas appelée parce qu'il n'en avait pas envie. À moi de m'y faire. C'est à prendre ou à laisser.

— Je suis au restaurant, ajoute-t-il. Cela fait une heure que je suis rentré et je t'ai appelée en premier.

— Pour me dire quoi ? lui dis-je d'un ton sec, blessée dans mon orgueil.

— Viens me retrouver. Je t'attends à minuit, après la fermeture.

— Pourquoi ?

Je change mon téléphone d'oreille afin d'essuyer ma main moite sur mon pantalon. Je suis tout agitée.

— Parce que j'ai envie de te voir. Mets-toi en robe de soirée. On dîne ensemble, j'espère que tu as très faim.

J'ai l'impression que mon hésitation le fait sourire. Il est déjà sûr et certain que je dirai oui. Comme toujours. Je voudrais pourtant avoir la force de lui dire non, histoire de me donner un genre et de me venger d'avoir été abandonnée comme ça. Mais à quoi bon se mentir : j'ai terriblement envie de le voir, moi aussi.

— D'accord. À tout à l'heure.

Et au diable l'orgueil.

— À tout à l'heure.

Fin de la communication. Je serre mon téléphone si fort que mes doigts me font mal. Je suis heureuse d'avoir enfin eu de ses nouvelles, je n'attendais que ça, même, mais je me sens de plus en plus perdue. Le fait est que je suis entièrement livrée à ses projets nébuleux. Que pouvait-il bien avoir de si urgent à faire en Sicile pour se volatiliser de cette façon ?

J’ai soudain envie de pleurer. Je ne sais rien de Leonardo, de son passé ou de ce qu’il fait quand il n’est pas avec moi. J’ai beau connaître le moindre centimètre carré de son corps, son monde intérieur reste un mystère pour moi.

J’ai besoin de quelques instants pour me reprendre. Avant de retourner au salon, je passe à la salle de bains contrôler l’état de mon visage. Tandis que le feu qui me dévore le corps m’est monté jusqu’au front, une vague humide s’est doucement propagée entre mes jambes. Le seul fait de penser à lui provoque en moi une réaction physique. J’ai envie de lui, j’en meurs d’envie.

Je retrouve ma mère penchée sur le plan de travail en marbre de la cuisine, occupée à rouler les gnocchi à la fourchette. Sa dextérité me laisse chaque fois pantoise.

— C’était qui ? me demande-t-elle en continuant à découper ses petits bouts de pâte.

Mon Dieu ! Qu’est-ce que je peux bien lui répondre ?

— C’était Gaia.

— Comment va-t-elle ? Ça fait tellement longtemps que je ne l’ai pas vue.

Me voilà en route pour un nouvel interrogatoire. J’ai brusquement un flash-back de mes années de lycée, quand je rentrais crevée à la maison après une journée d’école et que ma mère me demandait les notes de mes camarades ou de quoi nous avions parlé en cours de littérature. Si je n’étais pas particulièrement en verve, elle prenait soin de combler les silences en parlant des crêpages de chignon de ses amies, du comportement désagréable de l’employé de la Poste ou du fait qu’elle avait croisé mon institutrice de CE2 chez le marchand de légumes. Elle n’a pas beaucoup changé depuis cette époque.

— Gaia va bien, elle est toujours très occupée.

Je m’approche du portemanteau pour en décrocher mon blouson.

— Excuse-moi maman, mais je ne peux pas rester dîner.

— Comment ça ? Tu t’en vas comme ça ?

Les sourcils froncés en signe de désapprobation, ma mère me regarde de travers.

— J'avais même préparé de la salade de fruits, comme je sais que tu n'en manges jamais, ajoute-t-elle avant de me jeter un œil inquiet. Elena, tu es toute pâle… Tu es sûre que tout va bien ?

Pâle ? J'avais l'impression de prendre feu il n'y a pas cinq minutes. Merde. Est-ce qu'elle se doute de quelque chose ? À l'époque du lycée je refusais de lui parler des garçons qui me plaisaient pour éviter d'être harcelée de questions. Je ne vois pas pourquoi je lui en dirais plus maintenant. Je reste bouche cousue sur certains sujets. À bientôt trente ans, j'aimerais encore garder l'estime de mes parents, leur donner une belle image de moi. Ma mère est une femme qui trouve sa raison de vivre dans sa recette du strudel et dans ses napperons brodés. Elle ne comprendrait pas la relation qui peut m'unir à Leonardo. D'ailleurs, pour être honnête, je ne la comprends pas non plus.

— Mais oui, je vais bien maman. C'est ce torticolis qui doit me donner l'air d'une loque.

Les yeux baissés, ma mère se met à lisser sa jupe. Elle l'a mauvaise. Je lui ai fait une fausse joie en lui disant que je resterais à dîner. Être fille unique est un travail à temps plein, je n'ai pas de frères ou de sœurs pour me relayer quand je dois prendre le large.

Je m'approche d'elle pour lui coller un baiser sur la joue.

— Allez, ne fais pas cette tête… Gaia a insisté. Tu sais comment elle est. Elle a un truc important à me dire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si important ?

Elle insiste. Elle a peut-être compris qu'il y a autre chose à part Gaia. Elle veut voir si je vais cracher le morceau.

— Je ne sais pas, maman, mais ça avait l'air urgent… Je file.

— D'accord, mais sois prudente.

Enfin, elle a cédé. Avant de partir, elle me met un plein Tupperware de gnocchi au potiron dans les mains.

— Mets-les au frigo, tu peux les garder jusqu'à demain. Et mange-les !

J’aurais pu rester dîner chez mes parents et retrouver Leonardo plus tard, mais je n’aimais pas l’idée de passer brutalement de ce foyer chaleureux aux griffes de mon pygmalion. Ça aurait été sacrément traumatisant. Hors de question aussi de rester à la maison : je mourrais d’impatience. J’ai donc appelé Gaia pour lui proposer de dîner ensemble. Elle a accepté aussi sec. La dernière fois que nous nous étions appelées, son histoire avec Jacopo marchait à plein régime, mais j’imagine qu’il a dû y avoir des rebondissements suffisamment importants pour qu’elle tienne absolument à me les raconter.

J’enfile des sous-vêtements noirs que j’ai achetés un jour dans une boutique de lingerie du centre, une paire de bas autofixants et une robe en dentelle, noire elle aussi, que je gardais dans mon armoire sans jamais la mettre. C’est Gaia qui me l’a offerte, je ne sais plus pour quelle occasion, mais je l’ai toujours trouvée trop courte et trop décolletée. Or, ce soir, je m’habille pour que Leonardo puisse me déshabiller ensuite. Ça me donne envie d’oser.

Avec Gaia nous nous retrouvons aux Oche, une pizzeria dans le quartier des Zattere. Comme il y a pas mal de queue à l’entrée, je lui propose d’aller dans un petit boui-boui quelques mètres plus loin. Je refuse d’arriver en retard à mon rendez-vous avec Leonardo, mais Gaia insiste. Elle meurt d’envie de manger sa pizza, mais elle me promet de faire un esclandre si la situation ne se règle pas rapidement. Voilà qui me rassure. Je prends le temps de l’étudier en détail : elle est plus rayonnante que d’habitude ce soir. Elle a les traits détendus et son brushing est parfait. Deux énormes boucles d’oreilles en perles et or blanc lui pendent aux oreilles.

— J’ai quelque chose sur le visage ? me demande-t-elle en se donnant de petits coups sur les joues.

— Je regardais juste tes boucles d’oreilles. Magnifiques…

— C’est vrai ? C’est un cadeau de Jacopo, dit-elle en souriant de toutes ses dents.

— Brandolini n’en rate pas une, on dirait…

Vu sa mine réjouie, elle devait être impatiente d’aborder le sujet.

— Il m’a emmenée dans une résidence de luxe dans les collines de Toscane. On a passé un week-end merveilleux. J’ai rencontré un paquet de gens de son milieu ; je pensais que c’était des snobs alors qu’en réalité…

Elle continue un peu de raconter son histoire, ce qui permet de tromper l’attente, et finit par me demander comment s’est passé *mon* week-end.

— Très bien, lui dis-je. J’ai travaillé. J’ai bien avancé sur ma fresque.

— Et Leonardo, tu l’as revu ou pas ? me demande-t-elle l’air de rien en suivant le serveur qui nous guide vers notre table à l’étage. Moi je ne l’ai pas vu depuis le soir de l’inauguration. On devrait retourner à son restaurant un de ces quatre !

Je manque de faire une attaque.

— Oui, on pourrait faire ça, bien sûr.

Au moment où j’essaie de lui répondre sans trop en dire, je manque de m’entraver dans l’escalier. Une fois à notre table, je vois la surprise se peindre sur le visage de Gaia au moment de retirer mon pardessus.

— Tu t’es enfin décidée à mettre cette robe ! se réjouit-elle en me faisant tourner sur moi-même dans la lumière. Et ton maquillage est très bien. Bravo, pour une fois que tu m’écoutes, ça fait plaisir ! Quand je te dis qu’il faut un peu plus que de l’eau et du savon pour être belle… Heureusement que toutes ces conneries sont mortes avec les féministes dans les années soixante-dix.

— Mais je t’écoute toujours, lui dis-je en souriant.

— Ben voyons…, réplique-t-elle en trempant une branche de céleri dans un peu de sauce. J’aime aussi beaucoup ton collier. Un peu voyant, mais ça le fait bien.

Dommage pour elle qu’elle ignore ce que ça cache. Ce n’est tout de même pas rien d’obtenir l’approbation de Gaia. Je peux oser croire en mes chances de plaire à Leonardo.

Le serveur se présente à notre table afin de prendre nos commandes. Elle demande une pizza avec roquette et bresaola et moi, une salade. Leonardo m'a dit d'arriver l'estomac vide, je ne veux pas me couper l'appétit.

Gaia me regarde d'un air atterré :

— Tu ne prends rien d'autre ? Tu me laisses m'empiffrer toute seule ?

— Eh oui, j'ai pratiquement dîné chez mes parents. Je te l'ai dit, en plus. Tu connais le strudel de ma mère…

— Ah, le strudel de Betta… Bon, je te pardonne pour ce soir.

La voilà calmée. Elle me parle mais garde les yeux rivés sur le serveur, qui est encore debout à côté de nous. Je ne peux pas lui en faire le reproche, il est vraiment beau mec. Elle lui rend son sourire en minaudant.

— Juste une chose. La pizza… bien cuite, s'il vous plaît, dit-elle en jetant ses cheveux sur le côté.

Un clin d'œil, et le serveur s'en va. Gaia ne perd pas une miette du spectacle de sa chute de reins moulée dans son jean slim.

— Il est trop jeune pour toi, tu ne penses pas ? lui dis-je sans même me préoccuper qu'il puisse nous entendre.

— Quoi ? répond-elle d'un air innocent. Oh, c'est bon, je ne le draguais pas. C'est juste parce qu'il est homo, que les choses soient claires.

Nous éclatons de rire. Malgré Brandolini, Gaia reste une incorrigible croqueuse d'hommes. C'est moi qui ai changé : alors que je lui ai toujours raconté mes histoires, je ne me sens pas de lui parler de Leonardo. Je devrais lui expliquer que notre relation n'en est pas exactement une, que nous avons conclu une espèce de pacte, un jeu pervers, où il a tout à gagner et où je n'ai qu'une chose à perdre : moi seule. Non, je ne pense pas que Gaia m'approuverait. Je suis même sûre qu'elle se ferait du souci, qu'elle me conseillerait de lâcher l'affaire. Mais je ne veux pas lâcher l'affaire, pas encore.

— Tiens, parle-moi de Filippo…, lance-t-elle pour s'en sortir, en se tamponnant les commissures des lèvres avec sa serviette. C'était quand,

la dernière fois que vous vous êtes appelés ?

— Il y a pas mal de temps, sur Skype. Il est très pris par son travail.

— Je n'en reviens pas ! s'exclame-t-elle en agitant les bras. Rien que pour cela vous iriez très bien ensemble. Vous êtes vraiment des drogués du boulot, tous les deux !

Là-dessus, elle se penche vers moi pour me dire très sérieusement :

— Elé, je te l'ai déjà dit, tu devrais te montrer un peu plus audacieuse avec lui.

— Je ne sais pas.

Je garde les yeux rivés sur ma serviette. Filippo m'a l'air si loin, en ce moment.

— Mais pourquoi est-ce que tu te contrôles autant ? Détends-toi et écoute ton cœur, pour une fois…

— Je te l'ai déjà dit, c'est la distance qui me fait peur…

Ça, et le fait que je couche avec un autre.

— Eh bien va le voir ! Ou alors, tu pourrais faire quelque chose par Skype, par exemple…, ajoute-t-elle avec un air coquin.

— Arrête un peu, tu penses que Filippo soit le genre de mec à…

— Mon Dieu, mon Dieu, Elé, réveille-toi ! C'est un homme, lui aussi… il ne doit pas être très différent des autres.

— Mais ferme-la, tu veux !

Je me cache derrière ma serviette. Immanquablement, voilà que j'ai devant les yeux l'image que me renvoyait le miroir pendant que je prenais mon pied dans les bras de Leonardo.

Heureusement, nos commandes arrivent. En avalant ma première bouchée de salade, je sais que j'aurai à faire un effort surhumain pour la finir entièrement. J'ai l'estomac noué et la bouffe m'a l'air désespérément insipide. À cet instant je n'ai que l'odeur et la saveur de Leonardo dans la tête. Un mélange d'ambre, de mer et de terres lointaines. Je me demande ce qui m'attend tout à l'heure, quand nous nous retrouverons, mais je préfère chasser cette idée de ma tête.

Pour me distraire, j'essaie de parler à Gaia.

— Alors comme ça, Jacopo te plaît vraiment. Mais j'aimerais comprendre : ton cycliste, il occupe quelle place dans ton classement sentimental ?

À ma grande surprise, Gaia change d'expression. Je ne pensais pas toucher un point aussi sensible.

— Malheureusement, je n'ai pas encore oublié Belotti, soupire-t-elle. Je sais qu'il est en stage d'entraînement avec son équipe en ce moment, mais il me rappellera tôt ou tard, tu verras.

Je suis étonnée de la voir aussi attachée à ce type.

— Et le cas échéant, qu'est-ce que tu feras ? Tu plaqueras Brandolini dans la seconde ?

— Je ne sais pas. Peut-être que je le ferais pour être avec lui.

Elle croise le regard du serveur et demande l'addition en faisant un geste en l'air.

— Mais pour le moment, je garde Jacopo.

— Et tu fais bien.

Entre le comte et le cycliste, je vote sans hésiter pour mon cher employeur.

— On va boire un truc au Skyline ? propose-t-elle en retrouvant d'un coup son insouciance habituelle.

Je lui sors l'excuse que j'avais pris soin de préparer :

— Je ne peux pas, je dois me lever tôt demain pour travailler, dis-je en faisant mine d'être abrutie de sommeil.

Là-dessus, je lâche un bâillement dans les règles de l'art.

— J'aurais parié mes Manolo Blahnik que tu dirais non.

Bien, mon interprétation a été convaincante.

— Mais promets-moi qu'à peine rentrée chez toi tu allumes ton ordi et tu appelles Filippo sur Skype.

— O.K… s'il est encore debout.

Nous nous disons au revoir au coin du pont. J'embrasse Gaia en la remerciant pour la soirée. Le temps de nous séparer, je fais quelques pas

en direction de la maison avant de m’engouffrer dans la deuxième rue à droite et de me mettre à courir. Vers une tentation à laquelle je ne peux plus résister, désormais.

Je longe le Grand Canal jusqu’à la place San Polo. Seuls quelques palais sont encore éclairés. Ailleurs, la pénombre domine. L’obscurité est accentuée encore davantage par le léger brouillard typique de cette période préhivernale, qui émousse les arêtes et fait pâlir les couleurs. J’ai froid, mes mains sont glacées, mais je sens mon corps agité par un tourbillon de chaleur. J’ai enlevé mon collier et mon écharpe : plus besoin de les garder autour du cou. À présent je veux que chaque centimètre de mon corps lui appartienne.

Le restaurant est fermé. J’appelle Leonardo sur son portable. Pas de réponse, mais l’instant d’après je vois son ombre apparaître sur les vitres de l’entrée. Il ouvre. Le voilà qui apparaît dans l’embrasure de la porte avec l’air négligé que je lui connais, l’air de quelqu’un qui ne croit pas beaucoup au monde mais énormément en lui-même. Il m’attire à l’intérieur en me prenant par la taille avant de me poser un long baiser sur les lèvres.

— Bienvenue.

Je me pends à son cou comme à un roc inébranlable. Il m’a mise au supplice, il est parti sans laisser de traces mais maintenant le voilà, dans mes bras. J’ai déjà tout oublié.

Il me guide à travers les tables d’un pas assuré jusqu’à son royaume. La cuisine. Plongé dans une demi-obscurité, l’endroit fait un peu peur. Tout a l’air si propre et si ordonné. Dieu sait quel chaos il doit régner ici tandis que les clients attendent leurs commandes, confortablement installés dans la salle. On jurerait presque un laboratoire, à part ce coin de comptoir préparé pour deux personnes, sous un rayon de lumière orange. Non loin de là, toujours sur le comptoir, je distingue différents plateaux cachés sous des cloches en argent. Des couverts, des assiettes et des verres, tous aussi épurés les uns que les autres, brillent comme des

instruments de précision. On dirait effectivement le décor d'une expérience, plus que d'un dîner.

— Voilà ta place.

Leonardo m'enlève mon pardessus et me fait asseoir sur un tabouret avant de s'installer à son tour.

— C'est la première fois que je mange dans la cuisine d'un restaurant. Je crois même que je n'en ai jamais vu une en vrai, dis-je en jetant des regards curieux tout autour de moi.

— Il faudrait que tu la voies en journée, pleine de monde, de bruits, de mouvement. Mais je la préfère la nuit, plongée dans le vide et le silence.

Il laisse courir ses yeux sur ma robe.

— Tu es très en beauté, observe-t-il, comblé, avant de s'arrêter sur mon cou. Et cette marque ?

— C'est toi qui me l'as faite…

Au moment où je lève instinctivement la main pour la cacher, Leonardo l'attrape et se penche vers moi pour y déposer ses lèvres chaudes et charnues.

— Tu as faim, j'espère, me demande-t-il ensuite en me tendant un apéritif à base de fraise et de champagne.

— Plutôt.

Nos verres s'entrechoquent dans un tintement cristallin. En réalité, j'ai un nœud à l'estomac. C'est lui que je veux. Je me fiche bien de manger. Je trempe à peine les lèvres dans ma flûte avant de la reposer sur le comptoir.

— Il faut tout boire, me reproche-t-il d'un ton à la fois sournois et menaçant.

— Je ne peux pas. J'ai la tête qui tourne dès la deuxième gorgée, tu le sais.

— Parfait, ça me permettra de te ramener chez toi sur mon dos.

Malgré son sourire, je comprends à son regard que je ne peux pas refuser. J'avale une nouvelle gorgée qui descend en me tordant l'estomac

comme une feuille morte. Ça brûle, mais je dois reconnaître que c'est délicieux.

— Ça n'est pas si terrible, hein ? me demande-t-il en buvant à son tour.

Je fais oui de la tête tout en continuant de siroter mon apéritif. Leonardo prend un glaçon dans le seau à champagne et me le passe dans le cou avant de le faire descendre jusqu'au creux de mes seins. Au contact de sa langue, mon corps est instantanément parcouru d'un frisson. Mes tétons durcissent, réclament qu'une langue, que des dents les torturent. Mais le moment n'est pas encore venu, mon désir doit prendre son mal en patience. Car Leonardo a autre chose en tête.

— Ce soir, Elena, c'est ton palais qui guidera ton plaisir, me chuchote-t-il. Je veux que tu oublies tes goûts et tes habitudes. Que tu goûtes à tout, même à des choses que tu n'aimes pas, ou qui ne te plaisaient pas jusqu'à ce soir.

Joignant le geste à la parole, il soulève la cloche en argent qui recouvre un plat entier d'huîtres marinées. Là voilà, son idée : il veut briser mes tabous en matière de nourriture. Mais il n'y parviendra pas.

— Je t'en prie, non, dis-je d'un ton implorant, les yeux mi-clos.

Je ne sais pas si je vais y arriver. À une certaine époque de ma vie, quand j'étais adolescente, j'ai commencé à considérer tout aliment vivant comme immangeable. Bref, c'est depuis ces années-là que manger de la viande (quel que soit l'animal) m'a donné l'impression d'avoir la mort dans l'estomac. Je vais prendre des airs de grande tragédienne, je m'en rends bien compte, mais c'est comme ça.

— J'ai déjà goûté aux huîtres. Ça me fait vomir, je t'assure.

J'espère l'apitoyer, mais il secoue la tête, impassible.

— Tes expériences passées n'ont plus d'importance. Laisse-toi guider par tes sens, et rien d'autre. Ici et maintenant.

D'un geste décidé, il saisit une huître et l'approche de mes lèvres. Hésitante, j'extirpe le mollusque avec les dents avant de sentir sa chair molle fondre entre ma langue et mon palais. L'huître a l'air encore vivante. Elle n'a pas un goût de mort, comme je le redoutais, mais de

mer, un goût effrontément féminin et intrigant. Ce n'est qu'en l'avalant, déboussolée, que je découvre un arrière-goût d'orange confite.

— J'aime marier les aliments avec les fruits confits. Astucieux, non ?

Leonardo me regarde comme s'il devinait chacune de mes sensations. Il en déguste une à son tour.

— Tu as vu ? Tu as survécu… Allez, prends-en une autre.

Pas très rassurée, j'attrape une autre coquille. Cette fois, je détache le mollusque avec la langue, comme si je donnais un baiser sensuel. Je me sens aspirée par son regard magnétique mais cela ne me gêne pas. Au contraire, ça m'excite. Sans me quitter des yeux, il empoigne une bouteille de valpolicella déjà ouverte et nous sert deux pleins verres.

— Maintenant, goûte-moi ça.

Je bois de ce vin dense et sombre. Il est fort, riche en arômes, il me réchauffe le cœur avant de me faire chavirer la tête. Leonardo se lève pour prendre deux nouvelles assiettes, me laissant plonger dans une agréable ivresse. J'observe son corps imposant se mouvoir avec une surprenante agilité. Un sourire se dessine sans raison sur mes lèvres. Le voilà qui se retourne, j'essaie de le dissimuler en m'appuyant le menton dans le creux de la main.

— Tu es déjà pompette… mais tu me plais comme ça aussi. Et n'essaie pas de le cacher, me lance-t-il d'un ton de reproche, comme on surprend un enfant les doigts dans un pot de confiture. Tu es très belle avec ces joues colorées et ces yeux brillants.

D'instinct, je me regarde dans le reflet de la cloche qu'il vient de poser devant moi. Il a raison : mon teint a pris des nuances rougeâtres, en particulier sur les pommettes. Mon regard brille d'un éclat étrange, un peu liquide. Mais ça m'amuse. J'en suis encore à m'étudier quand Leonardo découvre l'assiette. Un tartare de viande rouge m'apparaît, triomphant dans sa monstruosité. Quelle horreur ! Avec un mouvement de recul, je m'efforce de réprimer une grimace de dégoût à mesure que l'odeur du sang, mêlée d'épices, envahit mes narines. Je regarde Leonardo, l'air perdu.

Son signe de tête ne laisse aucun doute :

— Oui, Elena. Tu dois manger ça. Cru.

Je bois une autre gorgée de vin pour me donner du cœur à l'ouvrage. Peut-être est-il censé m'aider à me préparer aux saveurs fortes, me dis-je. Mais je ne peux pas, c'est trop pour moi. J'avale un peu de salive.

— N'essaie pas d'imaginer le goût que ça a, me conseille Leonardo. Découvre-le, point barre.

Là-dessus, il plante sa fourchette dans son tartare et en goûte un morceau. Puis il trempe deux doigts dans une sauce au gingembre afin de me l'étaler sur les lèvres. Sa langue s'approche alors de ma bouche avant de s'y glisser en un éclair. À sa saveur se mêle, de façon subtile mais entêtante, celle de la viande et du gingembre.

D'un coup de fourchette, il porte une bouchée de tartare à mes lèvres. J'oppose une faible résistance avant de me retrouver avec ce violent goût de sang dans la bouche. J'ai beau avoir le réflexe de mâcher et d'avaler, mon estomac se révolte, tordu dans un spasme. Je me dépêche de faire passer le tout avec une lampée de vin.

Leonardo étudie chacune de mes réactions.

— Allez, Elena. Encore un morceau. Si quelque chose ne te plaît pas la première fois, ça ne veut pas dire que ça ne te plaira pas la fois suivante. Il n'y a rien d'inné ou d'instinctif dans le plaisir : il faut y arriver doucement, il faut le conquérir.

Je baisse les yeux sur mon assiette, les poings serrés. Par l'effet de ma seule volonté, j'empoigne ensuite ma fourchette pour prendre une nouvelle bouchée. Je prends cette fois le temps de savourer ma viande, en respirant lentement. Je ne sais pas si elle est bonne, mais elle a un goût d'interdit – ce goût ambigu des règles qu'on viole. Je finis par m'enhardir, et j'en prends encore. Et encore. Je n'arrive pas y croire : je mange de la viande, après des années, après en avoir oublié jusqu'à l'odeur. C'est un geste animal, féroce, primitif. Si je m'exécute, c'est parce que Leonardo me l'a demandé, mais aussi parce que j'ai moi-même l'impression d'être un morceau de viande, une proie, un être d'instinct. Voilà la façon dont je me sens sous son regard avide. Et ça me plaît, je suis bien forcée de l'admettre. Manger l'un en face de l'autre, nous

regarder, boire du vin : c’est déjà faire l’amour. Comme si nous nous nourrissions l’un de l’autre.

Le temps de finir notre tartare, Leonardo assaisonne d’huile et de piment une salade de fenouil aux oranges et aux olives noires. Il la mélange à pleines mains, les yeux braqués sur moi. Je n’ai aucune intention de fuir. J’attends qu’il vienne me prendre, sans hâte. Je suis à la fois pleine d’audace et sans défense, plongée dans un état d’abandon et de toute-puissance. Est-ce à cause de lui ou du vin ? Je ne sais plus. Peu importe, d’ailleurs. J’ai perdu le contrôle et je ne veux pas le retrouver. Quoi qu’il ait en tête, je veux qu’il le fasse.

Leonardo me sert un peu de salade dans mon assiette. Je la goûte, tandis qu’il s’approche de plus en plus près. Le feu du piment me descend dans la gorge, mêlé à l’âcreté de l’orange, à l’amertume de l’olive et à la fraîcheur du fenouil.

— Prépare-toi, Elena, me souffle-t-il au visage, car la prochaine chose que je vais manger, c’est toi.

Sa main glisse sous ma jupe et remonte le long de mes bas avant d’atteindre ma culotte. Elle s’insinue lascivement sous l’élastique et me pénètre sans ménagement.

J’en laisse échapper ma fourchette, le souffle coupé. Le piment qui est resté sur ses doigts irrite mon entrejambe, il y sème l’incendie. J’essaie de m’échapper, complètement désorientée, mais Leonardo me retient d’un geste.

— Inutile d’essayer de t’enfuir, m’ordonne-t-il.

Aussitôt après m’avoir enlevé ma culotte pour la jeter par terre, il m’écarte les jambes, les mains posées sur les genoux. Puis il s’accroupit devant moi. Sa bouche s’unit avidement à mon sexe. Il le suce, il le savoure, il le lèche. Sa barbe hirsute aux reflets roux finit par me brûler aussi fort que le piment. Les mains agrippées au bord du comptoir, je me laisse submerger par cette douce torture. Leonardo lève de temps en

temps les yeux vers moi, comme s'il voulait mesurer l'effet qu'il a sur moi.

Je le supplie de ne pas s'arrêter. Je veux qu'il continue à me dévorer aussi intensément.

Ses lèvres humides et rouges se tordent un instant dans un sourire pervers, puis se posent à nouveau sur mon clitoris, ses yeux transperçant toujours les miens. Sa langue me pénètre encore et me caresse. Sa bouche est plongée dans mon sexe, ses mains dans mes cuisses et son regard dans le mien. Pouvais-je imaginer connaître un jour ce paradis de volupté ? Je porte deux doigts à ma bouche et commence à les sucer. Je gémis, je m'agite dans tous les sens. Le feu qui brûle en moi redouble d'intensité. Au comble du plaisir, je jette la tête en arrière dans un hurlement déchirant. Je finis écroulée sur le comptoir, au milieu des couverts et des assiettes.

Leonardo se relève en se passant la langue sur les lèvres. Je le regarde, les yeux encore embués par mon orgasme violent. Je trouve la chose sensuelle et amusante à la fois. Nos regards finissent par se croiser. Nous nous sourions avant d'éclater de rire. Si c'est au vin que je dois cette sensation de plénitude et de bonheur, alors je regrette toute ces années de sobriété stupide… Mais ce n'est pas juste le vin. Maintenant que Leonardo m'enlace et m'embrasse, je le sais avec certitude.

— Tu es belle. Et tu l'es encore plus quand tu ris, me chuchote-t-il.

Un nœud au creux du ventre, je souhaite que cette étreinte ne finisse jamais.

Un instant plus tard, il se recule et prend mon visage entre ses mains.

— Le dîner n'est pas encore terminé. Il reste le dessert. Ça te dit ?

— Oui.

Il m'aurait demandé n'importe quoi que j'aurais dit oui.

Il sort une bouteille du frigo et la pose sur le comptoir. Je lis le nom sur l'étiquette : du picolit.

— C'est un vin que j'aime beaucoup, me dit-il en la débouchant. Ça vient d'un cépage très rare. Peu de grains arrivent à maturité à cause d'une anomalie génétique. À première vue, les grappes ont l'air

rabougries, presque malades. On a du mal à croire qu'on puisse en tirer quelque chose de bon. Et pourtant, sens-moi ça…, conclut-il en m'en versant un verre.

J'en bois une gorgée. Une douceur merveilleuse m'envahit.

— C'est exquis.

— Ce vin est la preuve que les erreurs et les défauts peuvent cacher quelque chose de sublime. Il suffit d'avoir la patience de le découvrir.

Le temps de me poser un baiser sur la bouche, il sort son foulard en soie de sa poche de pantalon. Peut-être veut-il à nouveau me bander les yeux, mais non, il s'empresse de me rassurer.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas pour les yeux, cette fois.

Tout en me parlant de cette voix irrésistible, il passe derrière moi pour m'attacher les mains dans le dos. Il boit ensuite une gorgée de vin avant de m'approcher le verre des lèvres. Je bois comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, à présent.

Il sort un plateau du congélateur et le pose devant moi après l'avoir arrosé de picolit. Un cylindre de sorbet au chocolat noir m'apparaît dans toute sa beauté sensuelle.

— Allez. Goûte.

Un sourire moqueur se dessine sur son visage.

Je me penche en avant et commence à le lécher. Doucement, d'abord, puis avec de plus en plus d'avidité. Le chocolat fond sous la chaleur de ma langue. Toujours derrière moi, Leonardo m'étreint et m'accompagne dans cette danse lente. Je sens son sexe dur contre mes fesses, son torse musclé collé à mon dos, tandis que sa langue me frôle le cou.

Je sens tout à coup le poids de ma tête vide. Le picolit a ravivé mon ivresse et Leonardo mon désir.

Soudain, il se détache de moi. Du coin de l'œil, je le vois enlever sa chemise et son pantalon avant de relever calmement ma robe. Déjà nue et humide, j'écarte les jambes pour le laisser s'enfoncer en moi. C'est une sensation enivrante de le sentir dans mon corps, c'est comme accueillir l'univers entier. Son sexe affamé se nourrit du mien. J'ai l'impression d'être à deux doigts d'exploser, et même si j'ai hâte, je voudrais que cela

ne s’arrête jamais. Il entre et il ressort à un rythme frénétique ; mes reins ont envie de bouger pour accompagner son mouvement. Je ne tarde pas à me perdre dans un nouvel orgasme, dans un mélange de salive, de sueur et de gémissements.

Sans même me laisser le temps de me remettre, Leonardo me détache les mains et me tourne vers lui. D’une main, il s’agrippe au comptoir.

— À ton tour maintenant, Elena, me dit-il en posant ma main autour de son sexe raide.

Avec un peu d’hésitation, je commence à le caresser. Doucement d’abord, puis de plus en plus vite. Une fois agenouillée devant lui, je me mouille les lèvres et la langue d’un peu de salive. Son sexe m’appelle à lui. D’une main je le saisis par la base, la peau entre le pouce et l’index ; de l’autre, je lui caresse l’intérieur des cuisses et les testicules. Je le lèche deux fois, laissant couler ma salive le long de sa chair enflammée, et je commence à le sucer.

Me tenant doucement la tête entre les mains, Leonardo se met à aller et venir au rythme de mes propres mouvements. Le plaisir de le sentir gonfler en moi se répercute jusque entre mes jambes. En ramenant la bouche vers le haut, j’effectue quelques petits mouvements de la tête avant de me concentrer sur le bout de son sexe. La pointe de la langue posée sur le bord inférieur de son gland, j’appuie doucement sur le frein.

— Oui, Elena, comme ça, gémit-il. J’aime ce que tu me fais.

Je le regarde. Il a les yeux et la bouche à moitié fermés. Il prend son pied. Ça m’excite moi aussi de savoir que je peux prendre ce géant puissant et le réduire à une boule de plaisir. Je me sens forte.

Je continue comme ça jusqu’au moment où Leonardo pousse un gémissement plus rauque. Il va jouir. Je laisse son jet chaud jaillir dans ma bouche tandis que son sexe vibre encore entre mes lèvres. J’attends qu’il ait fini pour me reculer doucement. Il m’aide à me relever en m’attrapant par les épaules. Puis il me regarde, en me serrant par la taille. J’ai encore son sperme dans la bouche. Je n’ai jamais avalé, mais cette fois je me demande ce que ça peut donner. Alors j’arrête de me poser la question, et je le fais, tout simplement. C’est un goût douceâtre et

visqueux, troublant aussi, comme tout ce qui se rapporte à Leonardo. Maintenant, je le sais.

Je ne suis plus moi-même. Ou peut-être que si, c'est bien moi, et je dois apprendre à me découvrir, à prendre en compte cette Elena qui a l'air d'avoir dormi pendant vingt-neuf ans à l'intérieur de moi. Avec un sourire presque étonné, il pose son front sur le mien.

— Maintenant tu sais aussi le goût que j'ai, Elena.

Et il me remplit la bouche d'un baiser.

La tête contre sa poitrine, j'écoute son cœur battre. C'est un son calme, régulier ; je pourrais l'écouter pendant des heures.

Tandis que nous nous rhabillons, je repense à ces jours passés sans Leonardo, à cet éloignement insoutenable, à l'attachement profond qui nous unit désormais, à la facilité avec laquelle nous nous sommes retrouvés. Avec lui je me sens toujours désorientée : je lui ai confié ma vie la plus intime et la plus secrète. Et pourtant, je ne le connais toujours pas.

C'est comme si son âme était partagée en deux : d'un côté lumineuse et hédoniste (cette facette qu'il aime montrer) ; et de l'autre mystérieuse – une ombre noire qu'il tient jalousement cachée mais qui lui reste collée à la peau, sans pour autant la laisser deviner à ceux qui le connaissent mal.

En me tournant pour le regarder, je tombe sur cet étrange tatouage qui s'étire entre ses omoplates. Je m'approche pour le toucher du bout des doigts, bien consciente qu'il renferme son secret. Je me hasarde à lui demander quand il se l'est fait faire.

Aussitôt son visage s'assombrit et se fige.

— Je ne veux pas parler de ça, répond-il d'un ton sec et ombrageux.

— Tu sais que j'aurai quand même envie de savoir, lui fais-je remarquer.

— Je sais. Malheureusement je ne pourrai pas te donner satisfaction là-dessus, lâche-t-il en se dépêchant de remettre sa chemise.

Tout à coup, il me fixe, comme s'il jugeait nécessaire d'apporter une précision :

— Il y a des choses que je veux garder pour moi, Elena. Inutile que nous sachions tout l'un de l'autre.

Entre nous, cela ne peut être que sexuel, et rien d'autre. Voilà ce qu'il est en train de me dire. Je m'enferme dans le silence – pas question de lui montrer que j'ai du mal à accepter cette condition.

La cuisine est soudainement devenue glaciale.

— Allez, je te raccompagne chez toi, me dit-il en retrouvant sa gentillesse.

Il a surtout l'air d'avoir envie de s'en aller.

J'enfile mon pardessus sans tarder et le précède rapidement vers la sortie. Avant de me laisser ouvrir la porte, Leonardo me saisit par un bras et m'attire vers lui.

— Écoute Elena, excuse-moi si j'ai été brusque.

Il me serre si fort qu'il me fait presque mal. Interdite, je lève les yeux vers son visage, sur lequel je lis une douleur que je ne lui avais jamais vue.

— Mais tu dois me faire une promesse.

— Laquelle ?

— Que tu ne tomberas pas amoureuse de moi.

Pourquoi me dit-il ça maintenant ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je reste là à le regarder avec de grands yeux écarquillés.

— Je le dis pour toi, poursuit Leonardo en enfonçant ses doigts dans mes bras. Parce que je ne tomberai pas amoureux de toi. Et si un jour je me rends compte que tu es trop attachée à moi, tout sera fini. Je te jure que je n'aurai aucun remords.

J'avale ma salive pour faire passer le nœud qui étreint ma gorge. Je me glisse dans le rôle de la femme forte et émancipée. Moi aussi j'ai ma fierté.

— Très bien, tu avais été clair d’entrée de jeu, lui dis-je en espérant avoir l’air tranquille et sûre de moi.

— Alors promets-le-moi, insiste-t-il sans relâcher son étreinte.

— Oui, je te le promets.

Il finit par me lâcher et nous sortons ensemble du restaurant. Tout en me massant les bras, je le suis en silence à travers les rues. Bien sûr que je ne vais pas tomber amoureuse, me dis-je, alors que mon estomac se tord de rage et de frustration. Je ne sais rien de lui, il est fuyant, lunatique, et même brutal. Et moi je suis une femme indépendante, parfaitement à même d’avoir une aventure sexuelle sans tout compliquer avec des sentiments. Une fois que nous aurons fait un bout chemin ensemble, chacun repartira de son côté, comme nous nous l’étions dit dès le premier instant.

Je ne tomberai pas amoureuse de lui.

Je ne tomberai pas amoureuse de lui.

Je me le répète encore et encore, jusqu’à ce que mes mots se vident de leur sens et se transforment en une vaine prière.

*OceanofPDF.com*

# 11.

Je rentre du cinéma. On donnait au Giorgione le troisième film d'une rétrospective Tornatore. J'y suis allée sans Gaïa. Seul Filippo aurait eu le courage de s'enfiler les deux heures et demie de *Baarìa* avec moi, mais il n'est pas là, et je le sens de plus en plus loin de moi. Nos rendez-vous sur Skype se sont un peu faits rares ces derniers jours, surtout par ma faute. De temps en temps j'ai l'impression d'avoir commencé à oublier son visage, de ne plus me rappeler ne serait-ce que sa voix. Loin des yeux, loin du cœur…

Mon esprit est désormais hanté par une seule et même pensée : Leonardo. Tout me ramène à lui, il est avec moi quoi que je fasse. Je n'arrive pas à m'en défaire. Pendant le film, alors que je me laissais éblouir par ces paysages brûlés de soleil, par ces visages burinés par le vent, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à la Sicile. À *sa* terre. Quel visage peuvent bien avoir ses parents, ses amis ? À quoi ressemble son village natal ? Pourquoi suis-je en train de rêver que j'irai un jour ? Peut-être avec lui ?

Stop. Je me laisse emporter par mon imagination, et c'est une erreur. Je ne peux pas me laisser séduire par l'idée de tomber amoureuse. Je dois garder le contrôle de la situation, rationaliser, séparer cœur, corps et esprit. Plus d'un mois s'est écoulé depuis notre première fois ensemble, et je ne sais pas comment cela finira. Sans doute très mal pour moi. Mais je n'ai pas l'intention de renoncer à lui, je veux vivre cette aventure jusqu'au bout.

Il est vingt-deux heures. Dehors il gèle, les illuminations de Noël qui éclairent les palais se reflètent dans le canal. Noël est dans quinze jours et j'ai du mal à y croire : le temps a passé à une vitesse folle.

J'entends un sifflement dans la rue, puis une voix d'homme – « Mate un peu ! » – suivie d'une discussion chargée d'allusions. Deux jeunes passent devant moi en me déshabillant des yeux. Après m'avoir souri avec une mine réjouie, ils disparaissent dans mon dos en parlotant entre eux. Cela m'est aussi arrivé dans la rue l'autre jour avec un type qui s'est retourné en croisant mon regard. La chose m'a surprise, car je n'y suis pas habituée. Avant Leonardo, ce genre de trucs ne m'arrivait pas si souvent que ça, peut-être parce que inconsciemment je prenais soin de ne pas les provoquer. Je tenais les gens à distance, en quelque sorte. Mais je ne suis plus la même ; une énergie sensuelle m'habite, à présent. Et ça doit se voir, car j'ai l'impression que les autres me regardent autrement. Quand je m'observe dans la glace, je suis presque satisfaite de mon reflet – je ne suis plus celle d'avant, mais je me plais. Ça, c'est sûr. Contempler mon corps nu ne me fait plus peur. Il est devenu quelque chose d'intime et de familier, un paysage où je vis sans aucune inhibition. Le mettre en valeur ou m'en servir pour provoquer ne m'angoisse plus : la lingerie en dentelle noire, les chaussures à talon, un léger maquillage ou les décolletés ne sont plus un tabou pour moi. Si j'ai redécouvert une féminité à laquelle je ne faisais pas attention jusqu'ici, c'est grâce à Leonardo. À force de vouloir à tout prix devenir une *femme* pour lui, je le suis aussi devenue pour moi-même et pour les autres.

Avant de rentrer à la maison, je fais un petit détour de quelques centaines de mètres. À pas lents je m'approche de l'arrière du palais de Brandolini, juste pour avoir la sensation d'être tout contre lui. D'ici j'arrive à voir les appartements de Leonardo à l'étage. Il y a de la lumière. Je suis tentée de sonner à l'interphone, mais je sais que cela mettrait fin à notre pacte. J'attends toujours qu'il m'appelle, qu'il me fasse une proposition indécente. À certains moments, cette attente me pèse à en mourir, car j'aurais envie d'être en permanence avec lui. Je lève les yeux vers ses fenêtres, en contemplation.

Allez, Leonardo, montre-toi et dis-moi que tu me veux. Je suis là pour toi.

Tout à coup, je vois passer une ombre noire derrière les carreaux, mais ce n'est pas la sienne. C'est la silhouette d'une femme, je le vois à la rondeur de sa poitrine et à sa longue chevelure en cascade. Une femme nue… la violoniste ! Je suis sûre que c'est elle. Mon cœur cesse de battre, mon sang se fige dans mes veines. Je ne rêve pas : tout cela se passe sous mes yeux.

Un nœud dans la gorge, les jambes flageolantes, je parcours la rue qui débouche sur le Grand Canal en devinant presque la surprise qui m'attendra un peu plus loin. C'est bien ce que j'imaginais : un bateau à moteur blanc est amarré au ponton devant le palais. Son bateau.

J'ai la sensation d'avoir pris une claque en plein visage. Je serre les poings de toutes mes forces, les ongles enfoncés dans la peau. J'aimerais pleurer mais les larmes ne coulent pas, étranglées par la colère qui me bout dans le corps. *Tu n'es pas la seule, Elena. Ne t'attends pas que je te sois fidèle*. Ces mots résonnent dans ma tête de façon tellement obsessionnelle que c'en est insupportable. Je suis hors de moi, et peu importe si Leonardo s'était montré très clair dès le début. Le fait d'avoir été prévenue n'amortit pas le choc. Un coup dans la gueule reste un coup dans la gueule ; il fait mal même si on l'a vu venir.

J'aurais envie d'arroser son bateau d'essence, à cette salope, et d'y jeter un briquet allumé, comme dans les films. Ou bien d'appuyer comme une sourde sur l'interphone pour interrompre leur moment de tendresse et les agonir d'injures tous les deux. Mais non. Je repars, en ramassant les morceaux. Je bats en retraite, blessée et impuissante.

Des journées interminables et des nuits plus longues encore se sont écoulées depuis ce soir-là. Leonardo s'est volatilisé une fois de plus. Quant à moi, j'évite d'aller au travail aux heures où il est au palais. Je ne sais plus quoi penser. Je devrais peut-être ne plus y penser. À la longue, mes désirs incontrôlés de vengeance et – pire – mes exigences ont laissé place à une profonde tristesse. Et pourtant, Leonardo me manque. Rien n'est plus douloureux que son absence. Je refuse de croire que je l'ai

perdu pour toujours. Je ne peux pas accepter que cette femme me l'ait piqué. Chaque nuit je m'endors en pensant à lui, en sachant bien que ses yeux noirs hanteront mes rêves. Je le hais, mais impossible de l'oublier.

C'est un matin, alors que j'ai arrêté d'espérer, qu'il décide de réapparaître, sans crier gare. Il est presque midi, et je m'occupe d'une finition sur la fresque. Dans ma poche, mon iPhone vibre une fois. Un nouveau SMS.

17 heures, aux Mendicoli.

Je te veux en jupe et en bas.

C'est Leonardo, diaboliquement sûr de lui, comme toujours. Mes mains tremblent au moment de taper ma réponse.

Attends-moi. J'y serai.

Que pouvais-je lui répondre d'autre ? Que j'en ai marre de lui et que je ne veux plus le voir ? Ce ne serait pas vrai : inutile de se mentir à soi-même.

Je décide donc *illico* de lui laisser mener le jeu. Je n'ai pas tellement le choix, d'ailleurs. Je ne vais pas lui faire toute une scène, je n'imposerai pas d'inutiles exigences, mais j'ai besoin de le regarder dans les yeux pour comprendre si tout cela change quelque chose à notre pacte. Et, surtout, si je suis vraiment en mesure d'en accepter les conditions.

Il est bientôt cinq heures ; il fait presque nuit noire. J'ignore pourquoi Leonardo a voulu me donner rendez-vous à San Nicolò dei Mendicoli, l'un des coins les plus secrets de la ville. Peu de gens connaissent cet endroit ; pour ma part, je l'ai toujours trouvé fascinant. C'est un de ces lieux qui nous sont gravés dans la mémoire parce qu'ils ont l'air coupés du reste du monde. Du temps où je fréquentais l'institut d'Architecture, j'étais obligée de passer par là pour aller en cours. Au début de l'été, il m'arrivait de me réfugier dans l'église pour fuir la chaleur écrasante. Je restais assise au frais, un bouquin dans les mains, bercée par la musique sacrée qui jaillissait en continu de derrière l'autel. À ma connaissance, c'est la seule église où un disque enregistré peut tourner vingt-quatre heures sur vingt-quatre, emplissant l'atmosphère de notes paradisiaques. Mais la raison pour laquelle Leonardo a choisi la place des Mendicoli m'échappe encore. Peut-être qu'il n'y a aucune raison en particulier. J'espère juste qu'il soit à l'heure, car je ne tiendrai pas longtemps habillée comme ça. Les bas nylon ne sont pas l'idéal en ce début d'hiver. J'ai beau m'être emmitouflée jusqu'aux pieds dans mon manteau de tsarine, je me sens toute nue. Le froid humide qui remonte le long de mes jambes me donne des frissons partout dans le dos.

Leonardo est à l'heure. Il n'est pas encore cinq heures mais il est déjà là. Il a le regard perdu à l'horizon, le corps enveloppé dans un long manteau digne de celui de Keanu Reeves dans *Matrix*. À peine m'a-t-il aperçue qu'il se précipite vers moi pour me saluer d'une étreinte et d'un baiser enflammé.

— Tu es de plus en plus belle… Chaque fois j'ai l'impression de rencontrer une femme différente, dit-il en me détaillant de la tête aux pieds.

Je l'observe. Ses yeux sombres n'ont pas changé : ils irradient toujours cette lumière chaude à vous faire fondre le cœur. Être de nouveau dans ses bras, c'est comme rentrer à la maison.

— Pourquoi nous voir ici ?

Je lui pose la question en levant les yeux vers le clocher de l'église, qui vient de sonner cinq heures.

— Parce que c’est un endroit qui me plaît. Je l’ai découvert par hasard il y a quelques jours, en allant au débarcadère de Santa Marta pour réceptionner un chargement de marchandises.

Il regarde tout autour de lui en me réchauffant le visage de ses mains.

— C’est beau, on se croirait presque hors du monde.

— C’est vrai.

Nous pensons la même chose. Est-ce que je dois commencer à m’en inquiéter ? Les mains posées sur les siennes, j’en oublie un instant cette femme nue à la fenêtre de sa chambre, mes tristes pensées et les cauchemars qui ont peuplé mes nuits ces derniers jours. Quand il m’embrasse, je ne sais qu’une chose : qu’il a encore envie de moi. Et que j’ai envie de lui moi aussi.

Nous restons quelques minutes au coin de l’église à nous embrasser avant d’entrer dans le bar à vin quelques mètres plus loin. Je n’ai pas envie de boire, mais Leonardo a insisté pour y aller. Tandis qu’il me pousse vers le comptoir, sa main se pose sur mon dos puis glisse jusqu’à mes fesses. Le bar est presque désert. Nous nous installons sur nos tabourets sous les yeux curieux du gérant qui n’a rien d’autre à faire. Même si mon corps brûle encore de jalousie, je m’abandonne aux gestes de Leonardo, à ses doigts dans mes cheveux, à ses jambes enlacées aux miennes. Nous choisissons un pinot gris dans la carte des vins. Leonardo règle la note. Nos verres à la main, nous sortons. Le muret qui longe le canal nous sert de table d’appui, comme cela se fait partout dans Venise.

Je me montre assez détendue jusqu’à ce que Leonardo jette un regard un peu trop insistant à une fille qui nous passe sous le nez. Un nouvel accès de jalousie m’empoisonne le sang. J’étais partie avec l’idée de ne pas faire tout un esclandre, convaincue de pouvoir m’en tenir à cette ligne de conduite, mais c’est dur. J’avale une gorgée de vin avant de reposer mon verre sur le muret. Le regard perdu de l’autre côté du canal, j’ai le visage fermé, il s’en est rendu compte.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demande-t-il en secouant la tête.

— Je l’ai vue, tu sais…

La boule de colère que j’avais dans l’estomac se défait dans la seconde, m’inondant de fiel.

Leonardo me regarde sans comprendre :

— Qui est-ce que tu as vu ?

— Arrête, tu veux ? Pas besoin de cachotteries entre nous, non ?

Je me tourne vers lui avec des flammes dans les yeux.

— Ta maîtresse, je l’ai vue. Dans ta chambre, il y a quelques jours.

Dans un soupir, je fais quelques pas en arrière.

Les yeux écarquillés, Leonardo finit par retrouver son air calme et détendu.

— Alors comme ça, tu m’espionnes, maintenant, ricane-t-il. Méfie-toi de ce que tu pourrais découvrir, Elena, ajoute-t-il me caressant le bout du nez.

D’un geste brusque j’éloigne sa main.

— Au moins dis-moi qui c’est, quelle place elle a pour toi…

— Elle s’appelle Arina, précise-t-il.

— Arina ou autre chose, qu’est-ce que ça peut me faire !

À l’instant où l’image de cette femme m’apparaît devant les yeux, je me sens désespérément minuscule et minable. La confiance que je pensais avoir gagnée ces derniers temps s’évanouit aussitôt.

— Tu as continué de la voir pendant tout ce temps ? je lui demande.

— Bien sûr que j’ai continué de la voir, c’est une amie. Mais nous n’avons couché qu’une ou deux fois ensemble, me dit-il d’un ton provocateur, avec une sérénité qui me met les nerfs en vrille.

Je suis tout étonnée d’avoir eu aussi facilement une réponse. Leonardo n’a rien à cacher parce qu’il ne me doit rien. Là voilà, la vérité.

Mes yeux se mettent à briller, rougis par des larmes de colère que je retiens avec une volonté de fer. Il m’attire vers lui en m’attrapant par une hanche, une main posée sur mon visage.

— Elena, ne réagis pas comme ça. Tu veux savoir ce que cette femme représente pour moi ? C’est une aventure, un voyage, comme toutes les autres…

— Et moi ? Je suis comme les autres, moi aussi ?

— Non, pas toi, réplique-t-il en me regardant droit dans les yeux. Parce que chaque voyage est différent, chaque voyage est beau à sa manière.

— Mais je ne te suffis pas.

Droit au but.

— Pourquoi raisonner comme ça ? Je ne comprends pas comment tu en arrives à conclure des trucs pareils… Si tu avais d’autres amants, je serais heureux pour toi, je n’aurais rien à y redire.

On le croirait presque remué par ma raideur.

— La jalousie est une cage qui te donne juste l’illusion de posséder l’autre. Mais tu ne peux pas emprisonner tes désirs, déclare-t-il solennellement avant de m’étreindre.

J’essaie de me débattre en le rouant de coups de poing. Je le déteste, lui et sa foutue liberté, mais, en même temps, je l’envie. J’aimerais avoir des idées aussi larges, mais il est difficile de se libérer des codes qu’on a assimilés, des grilles qui gouvernent depuis si longtemps notre manière de penser. D’un autre côté, je ne le vois pas me faire de grands serments de fidélité. S’il m’en faisait, je ne le croirais d’ailleurs pas complètement. Je dois regarder la réalité en face : je n’aurai jamais Leonardo pour moi toute seule, je ne pourrai jamais le retenir prisonnier. Je peux juste espérer que ses « voyages » le ramèneront toujours un peu vers moi.

Nous marchons vers la place Sant’Angelo. Je reste distante, murée dans le silence. Une main passée autour de ma hanche, Leonardo attend que j’arrête de faire la tête. En levant les yeux, j’aperçois tout à coup une figure familière tout près de nous. Jacopo Brandolini. Il vient dans notre direction. J’ai juste le temps de m’écarter de Leonardo avant que le

comte ne s’aperçoive de notre présence. Oh non, il va nous demander ce que nous faisons là. Qu’est-ce que nous allons bien pouvoir inventer ?

— Salut Jacopo, lui lance Leonardo sans se départir de son calme habituel.

— Oh, bonsoir.

C’est à nous deux qu’il s’adresse. Je vois les yeux de Brandolini glisser jusqu’à mon visage.

— Quel bon vent vous amène par ici ?

Il change d’épaule sa sacoche en cuir avec un sourire surpris.

— Et vous ? dis-je avec un rire nerveux.

Tendue comme jamais, je tente désespérément de grappiller deux secondes. C’est un désastre absolu.

— Je vais chez le seul tailleur digne de ce nom qui soit resté en ville. Je me fais faire mes chemises sur mesure.

Effectivement, maintenant que j’y pense, toutes ses chemises sont brodées de ses initiales JB sur les poignets.

Mince, pas moyen d’arrêter de remuer ma jambe droite. Je suis trop agitée. Calme-toi, Elena. Il ne nous a pas vus marcher bras dessus, bras dessous. Respire.

— Je revenais de Santa Marta, j’étais allé contrôler l’arrivée d’un chargement, dit Leonardo, parfaitement maître de la situation. C’est là que j’ai rencontré Elena, juste devant l’église.

— L’église de San Nicolò dei Mendicanti… Le prêtre cherche quelqu’un pour un travail de restauration, je complète.

Mais qu’est-ce qui m’a pris de dire ça ? Aller voir un prêtre en mini-jupe, bas et bottines à talon ? Réfléchis un peu, Elena. Je resserre mon manteau autour de moi.

— Vous savez, je pense avoir fini la fresque pour Noël…

— Oui, le résultat est vraiment superbe. Vous avez fait un excellent travail, Elena, réplique Brandolini, apparemment satisfait.

— Merci.

Je m’apprête à ajouter quelque chose afin de prendre congé mais il me prend de court.

— Je vous offre un verre ? demande-t-il en indiquant un bar dans notre dos.

Je bafouille une réponse incompréhensible avant de jeter un regard implorant du côté de Leonardo.

— Merci, mais je dois filer au restaurant, s’excuse-t-il avec une habileté à toute épreuve. Une autre fois, peut-être.

N’écoutant que mon courage, je décline poliment l’invitation moi aussi.

— Ça aurait vraiment été avec plaisir, mais je dois encore finir mes achats de Noël, hélas.

C’est la première excuse qui me passe par la tête. Leonardo est en train de faire de moi une horrible menteuse.

— Très bien. On se voit au palais, alors.

Là-dessus, il prend congé en nous serrant la main. J’ai encore du mal à comprendre comment il peut coucher avec Gaia et continuer de me servir toutes ces formules de politesse. Il doit tout de même se douter que je sais tout de leurs histoires.

— Au revoir, lui répondons-nous.

Nous le regardons se diriger vers la boutique du tailleur, à l’autre bout de la rue. Je pousse un soupir de soulagement une fois qu’il est entré.

— Quelle coïncidence, commente Leonardo.

— Venise n’est pas grande, dis-je assez tièdement. Tu es au courant, comme ça.

Mais il m’attire de nouveau à lui et me colle un baiser sur la joue. Avoir joué cette petite comédie ensemble nous a fatalement rapprochés. Maintenant, il se sent autorisé à passer outre la distance que j’avais mise entre nous. Je me tourne aussitôt afin de m’assurer que Brandolini ne soit pas encore dans les parages. Tant de précautions de ma part le font rire.

— Il est parti, ne t’inquiète pas… Et, quand bien même, il n’y aurait aucun mal à ce qu’il nous voie.

— Non, effectivement. Mais je n’ai aucune envie de passer pour une de tes maîtresses.

Toujours d’aussi mauvais poil, je reprends mon chemin. Du coin de l’œil, je le vois secouer la tête et me suivre avec une expression partagée entre résignation et amusement. J’y comptais un peu.

Nous faisons encore quelques mètres côte à côte avant de nous retrouver rue de l’Avogaria. Au mur il y a un panneau : École de tango.

J’y étais allée une fois avec Filippo, pendant notre période Carlos Gardel. Une soirée désastreuse. Après avoir passé une heure à nous massacrer les pieds, nous avions compris tous les deux que nous n’étions vraiment pas faits pour le tango.

Leonardo passe devant moi et se met à marcher à reculons pour faire l’andouille. Pas très académique, mais c’est aussi une manière de danser le tango, après tout.

— Tu vas me faire la gueule encore longtemps ? me demande-t-il en cherchant mon regard.

— Je ne sais pas, lui dis-je d’un ton boudeur.

— Tu es une vraie gamine, tu le sais, ça ?

Il s’arrête d’un coup, et je me cogne contre son torse. Il me retient dans ses bras musclés. Je suis prise au piège.

— Donne-moi un baiser et faisons la paix, m’ordonne-t-il en riant.

— Non.

J’ai envie de rire moi aussi, mais je me retiens. En réalité, je meurs d’envie de l’embrasser.

— Alors je me débrouille tout seul.

Il m’embrasse en appuyant sa langue contre mes dents, qui restent obstinément serrées. Sans se décourager, il me plaque contre le mur et glisse une main sous mon pull pour me caresser un sein.

— Laisse-moi, lui dis-je sans grande conviction.

— Pas question.

À peine ses doigts courent-ils sur ma peau nue que je me mets à vibrer comme un instrument sensible au moindre de ses gestes. Sa langue

s’attarde sur mon cou et remonte pour dessiner des cercles concentriques dans mon oreille. Je m’abandonne à cette lente et agréable torture jusqu’à oublier tout ce qui m’entoure. Je finis par me rendre : j’ouvre la bouche pour y laisser entrer sa langue. D’une main je lui caresse la nuque tandis que l’autre glisse sur son sexe. Je le sens sous le tissu de son pantalon. Il a envie de moi.

— Allons chez moi, lui dis-je dans un murmure.

Mais non. Il me prend par la main et m’entraîne jusqu’à une volée d’arcades qui s’ouvrent d’un côté de la rue – presque un petit tunnel qui mène dans une cour fermée, plongée dans le silence. Il avance sans hésitation, comme s’il connaissait l’endroit. Sous ces arcades se trouve une vieille porte cochère encastrée dans un mur. Leonardo me plaque contre le bois et m’attrape par les fesses. Mon bassin collé au sien, je peux sentir son excitation.

— Qu’est-ce que tu veux faire ?

Je crains sa réponse.

— La même chose que toi, me répond-il en me mordant le cou.

— Ici ?

— Pourquoi pas ?

Mon portable se met soudain à sonner. Je réussis à l’extirper de la poche de mon manteau pour voir qui m’appelle, en me promettant de ne pas répondre quoi qu’il arrive. Oh non, c’est Brandolini. Je regarde Leonardo sans savoir quoi faire.

— Réponds, me conseille-t-il nonchalamment.

Un peu inquiète, je m’exécute.

— Allô ? dis-je en essayant d’avoir l’air naturelle.

— Ah, Elena, bonsoir.

La voix tranquille du comte résonne à l’autre bout du fil tandis que Leonardo glisse une main sous ma jupe.

— J’ai oublié de vous dire : si vous avez besoin d’une recommandation auprès de don Marco pour le chantier aux Mendicoli, je peux intervenir. Je le connais bien.

Je ne suis pas sûre d’avoir tout bien compris. Me recommander auprès du prêtre, c’est de ça qu’il parle ? Tandis que d’une main Leonardo caresse légèrement ma culotte, de l’autre il me serre très fort un sein. Je retiens un gémissement.

— Ah, merci.

J’ai la voix brisée par le désir.

— Je le fais vraiment de tout cœur, car j’ai toute confiance en vous.

— C’est très gentil à vous, mais je préférerais attendre. Je ne suis pas encore sûre de ce travail… Excusez-moi, mais je ne vous entends pas bien…

Je fais mine de ne pas avoir de réseau. En réalité je l’entends très bien ; c’est juste que la main de Leonardo vient de passer sous la dentelle de ma culotte pour s’enfoncer dans mon sexe humide.

— Désolée, je dois vous laisser.

— D’accord, Elena, conclut Brandolini. On se voit ces prochains jours.

Le temps d’éteindre mon téléphone, je le laisse glisser dans la poche de mon manteau tandis que Leonardo fait courir sa langue entre mes seins, dans le creux du décolleté de mon chemisier. Puis il écarte un bonnet de mon soutien-gorge noir pour me sucer un téton. J’essaie de m’opposer :

— Arrête, je t’en prie. Quelqu’un pourrait nous voir…

— Je sais, me répond-il sèchement, c’est justement pour ça que nous sommes ici.

Tout était donc prémédité ! C’est une autre de ses expériences : il m’a conduite ici pour me mettre à l’épreuve, pour tester mon sens de la pudeur.

Je n’ai plus aucun moyen de contrôler la situation, désormais. Leonardo soulève un peu ma jupe, déjà suffisamment courte, pour m’arracher ma culotte si violemment qu’il la déchire sur les côtés. Je n’ai plus rien en-dessous du nombril. L’idée que quelqu’un puisse nous surprendre me colle une peur bleue et m’excite en même temps. Leonardo défait son pantalon et laisse jaillir son sexe dur et gonflé. Il me plaque dans un coin entre la porte et le chambranle en marbre et me

soulève une jambe. Le temps de m'attraper les fesses, il est déjà enfoncé en moi. Nous sommes tous les deux couverts par son ample manteau. Leonardo reste immobile quelques instants, comme pour me faire savourer son envie, puis continue d'aller et venir, lentement.

Je meurs de plaisir. J'aimerais que cette douce agonie ne finisse jamais. Je la sens s'épanouir lentement à l'intérieur de mon corps et remonter le long de ma colonne vertébrale, jusque dans mon crâne. Je gémis, incapable d'empêcher ma jouissance d'exploser.

Leonardo continue à m'embrasser la bouche et le cou. J'ai beau être à moitié nue dans l'air glacial, son corps, collé au mien, exhale une chaleur torride.

Nous entendons tout à coup des voix s'approcher. Nous nous arrêtons d'un coup. Leonardo me plaque encore plus contre le mur, tout en restant en moi. Nous respirons doucement, nos visages presque collés l'un contre l'autre. Mon cœur bat la chamade tout contre le sien. Deux hommes passent dans la rue et traversent les arcades sans nous remarquer. Je regarde Leonardo terrorisée ; lui me sourit d'un air effronté. À peine se sont-ils éloignés qu'il me soulève l'autre jambe pour me tenir pratiquement à bout de bras. Ses mouvements de va-et-vient se font de plus en plus rapides.

— Qu'est-ce que nous sommes en train de faire, Elena ? me chuchote-t-il pour me provoquer. Si on nous voyait, une fille sage comme toi…, ajoute-t-il d'une voix diabolique.

Cet instant est tellement fou, pervers, excitant ! Je ne comprends plus rien. Je jouis, voilà tout ce que je sais. À cet instant, plus rien n'a d'importance. Les jambes autour de sa taille, je lui attrape une mèche de cheveux rebelles, la bouche collée à son oreille.

— Salaud.

Il me pénètre d'un coup de reins encore plus violent. Je gémis, plus fort qu'avant.

Une nouvelle vague grandit à l'intérieur de mon corps, avec des secousses si profondes qu'elles me font presque hoqueter. Je sens

l’orgasme monter, déchaîné, dévastateur. Sans pouvoir me contrôler, je pousse un hurlement rauque et puissant que Leonardo bloque de sa main musclée. Je continue à hurler, sans m’inquiéter de tout ce qui m’entoure. Tandis que ma vue se trouble, une larme chaude me coule au coin de l’œil. Leonardo jouit l’instant d’après. Dans un cri caverneux, il s’enfonce en moi en plongeant la tête au creux de mon cou.

Il me tient encore quelques instants dans cette position, les genoux autour de sa taille, et m’embrasse doucement. Il garde les yeux clos, sans avoir l’air de vouloir bouger. De loin en loin les sons de la ville se font de nouveau entendre, entrecoupés de notre respiration haletante : le bruit sourd d’un moteur de vaporetto, une fenêtre qui claque quelque part, les voix des gens sur la place toute proche. Une fois revenue de ce sommeil extatique, je sens Leonardo sortir de moi. Il m’aide à redescendre par terre, un pied après l’autre. Un halo de chaleur s’est répandu tout autour de nous et s’envole avant de s’évanouir dans l’air humide de l’hiver.

— Maintenant, tu peux rentrer, commente-t-il avec un sourire.

Je souris à mon tour en secouant la tête, résignée, amusée, ébahie.

Nous nous rhabillons en vitesse. Il doit aller au restaurant ; je vais retourner chez moi. En rabaissant ma jupe, j’aperçois ma culotte à terre, déchirée. Je la regarde d’un air hésitant, sans oser la ramasser.

Leonardo s’en charge à ma place. Il la fourre dans sa poche et me conduit hors de la cour en me tenant par la main.

— Tu es mieux sans, me dit-il en me faisant un clin d’œil.

Là-dessus, il me donne un baiser qui finit par une morsure.

Je n’ai pas la force de lui répondre. Cet homme me désarme chaque fois. Je dois me résoudre à rentrer comme ça, avec juste l’odeur du sexe pour me couvrir le bas du corps.

C’est bon, Leonardo. Tu as gagné, une fois de plus.

OceanofPDF.com

# 12.

Je suis debout depuis des heures. Je me suis fait plaisir avec un petit déjeuner royal, chose que je ne fais jamais. Un bon café, quelques fruits de saison, le tout accompagné de deux tartines de pain grillé au Nutella. Je peux m'avouer satisfaite.

Me voilà maintenant assise devant mon MacBook. J'ai désespérément besoin que quelqu'un me dise quoi faire. Je regarde par la fenêtre. Dehors, les arbres de la place San Vio sont décorés de rubans rouges et de guirlandes lumineuses jaunes qui les font briller la nuit. À l'entrée de la pizzeria trône une étoile filante et un peu kitsch avec l'inscription JOYEUSES FÊTES. Le temps a filé : Noël est dans cinq jours. J'ai moi aussi sorti mes décorations et installé mon sapin artificiel. Petite nouveauté, cependant : cette année j'ai peint des vers amoureux de plusieurs poètes célèbres sur mes boules en verre Ikea. C'est un arbre de Noël romantique, une petite concession à mon cœur condamné au silence.

Je me retourne vers mon ordinateur. Ce qui me pousse à l'allumer maintenant se résume en un seul mot, et non des moindres : Filippo. Je n'ai toujours pas répondu à son dernier mail. Hélas, il est depuis revenu plusieurs fois à la charge pour savoir ce qui m'arrivait. Il m'a encore invitée à Rome. J'ai l'impression de l'avoir trompé. Même si ce n'est pas mon petit copain, même si nous avons décidé d'un commun accord de ne pas nous mettre ensemble, je me sens quand même rongée par la culpabilité chaque fois que je pense à lui.

Mais ma décision est prise. Je vais lui écrire. La page blanche ouverte devant moi, je laisse mes pensées libres de me guider où elles veulent.

De : Elena Volpe

À : Filippo De Nardi

Objet : De tout cœur

Mon cher Fil,

Je t’écris de nouveau après ce long silence.

J’ai traversé une période difficile. Je pourrais inventer tout un tas d’excuses, mais cela ne servirait à rien de te mentir. La vérité, c’est que je devais trouver le courage de te parler avec toute la sincérité que tu mérites. Fil, j’ai rencontré un homme dont je ne peux plus me passer. Je suis incapable de me l’expliquer à moi-même, et encore moins aux autres, mais je vais tout de même essayer. Nous ne sommes pas ensemble. Il y a juste quelque chose de brutalement sexuel. Il s’est emparé de moi et il a bouleversé ma vie. Il s’est mis en tête de me faire oublier mes blocages et mes limites, presque par défi ou par jeu, et je l’ai laissé faire. J’ai appris à jouir comme cela ne m’était jamais arrivé. Maintenant qu’ils se sont réveillés, mes sens le réclament désespérément. Il m’a libérée, en quelque sorte, mais je ne peux plus redevenir celle que j’étais avant. C’est une espèce d’obsession. Je pense à lui à chaque instant de la journée. Chaque fois que nous nous voyons, j’ai encore plus envie de le revoir.

Je ne te demande pas de me comprendre, je me rends compte que tout cela peut paraître absurde.

Je suis tellement désolée, mais vu notre relation (ou celle que nous avons voulu avoir), je crois que nous retrouver à Rome représenterait plus qu’un simple séjour. Ce serait le début d’une histoire dont j’aurais eu envie avant, mais qui me semble inconcevable aujourd’hui. Je ne peux pas, Fil. Je ne peux vraiment pas.

Tu vas me détester, je le sais, et tu ne vas plus jamais vouloir me revoir. Je l'accepte, je l'ai mérité, et je ne ferai rien pour m'y opposer. Là, maintenant, j'ai juste besoin de vivre ça jusqu'au bout, peu importe où cette histoire m'emmènera.

Pardonne-moi si après cette lettre je disparais à nouveau dans le silence.

Bibi

J'ai écrit d'une traite, presque dans un état de transe. Voilà ce que j'avais sur le cœur, et je l'ai couché noir sur blanc, presque contre ma volonté. J'ai écrit plus pour moi que pour lui, j'en ai bien conscience.

Après avoir relu mon mail encore deux fois, je fais le tour du salon, comme pour prendre de la distance. Je finis par me rasseoir, pointant un doigt hésitant vers le clavier. Je n'ai jamais eu aussi peur de la touche ENVOYER. S'il lit vraiment cette lettre, Filippo souffrira énormément mais il saura la vérité, au moins. Soudain, une alerte de Skype me signale qu'il est en ligne. Quelques secondes plus tard, il m'écrit un message :

Bibi, tu es là ? On peut se parler ?

Je me sens sale, comme si j'avais été prise en flagrant délit. Je réponds oui et j'accepte son appel vidéo.

Il n'est pas chez lui, à ce que je vois. Il m'appelle depuis un endroit que je reconnais à l'instant :

— Coucou Bibi ! Tu viens prendre un thé chez Babington's ? me lance-t-il avec ce sourire qui va droit au cœur.

Ses yeux verts brillent au soleil. Comment pourrais-je oser faire mal à cet homme qui a tout du prince charmant ?

Je m'agite sur ma chaise, un peu mal à l'aise.

— Peut-être, Fil ! Mais tu es place d'Espagne ?

— Oui, en bas des marches.

Il tourne son écran. La vue panoramique sur la Trinité-des-Monts m'apparaît dans toute sa splendeur. J'ai l'impression d'être dans un film dont il est le réalisateur.

— Tu vois ?

— Quel spectacle ! C'est vraiment incroyable…

La dernière fois que je suis allée dans ce quartier, c'était avec lui, pour un voyage d'études en troisième année de fac.

— Alors, quand est-ce que tu te décides à venir ?

Nous y voilà. Je savais qu'il allait me le demander, mais je ne sais pas quoi lui répondre.

— Tôt ou tard…, dis-je en cachant ma douleur derrière un sourire.

— Tu en as terminé avec ta fresque ?

— Oui, c'est le dernier jour aujourd'hui, fais-je avec un soupir.

— Alors tu peux venir pour Noël, non ?

— Tu ne reviens pas, toi ?

C'est minable, mais je n'ai pas trouvé mieux pour éviter de lui répondre.

— Le 27 je travaille, malheureusement, bougonne-t-il en haussant les épaules. Allez, Bibi, viens. Tu me manques. Ne me laisse pas tomber…

Oh mon Dieu, je n'arrive pas à soutenir son regard. Toi aussi tu me manques, Fil, mais pas de la même façon. Trop de choses ont changé depuis que tu es parti.

— Fil, je ne peux pas pour Noël.

J'ai une boule dans la gorge, mais j'arrive encore à gérer.

— C'est juste que pour le réveillon j'ai le grand repas de famille… Mes parents y tiennent, tu sais comment ils sont. Je ne les vois déjà pas beaucoup…

J'essaie de le convaincre en prenant un air de chien battu.

— J'ai compris… *Noël en famille*…, dit-il avec un sourire résigné. Je suis le seul enfant ingrat qui boycotte les réunions de famille.

— Mais non, tu n’es pas ingrat.

— C’est vrai ?

— Oui.

La seule ingrate ici, c’est moi.

Il sourit d’un air coquin avant de se retourner brusquement, comme s’il avait vu quelque chose ou quelqu’un.

— Je dois te laisser, maintenant. Je dois discuter du projet avec l’assistant de Renzo Piano, il vient d’arriver.

— O.K., bon courage alors.

— Merci, à toi aussi.

Il me regarde droit dans les yeux, comme s’il voulait y lire quelque chose. À moins que ma mauvaise conscience ne me rende parano.

— On s’appelle pour se souhaiter un joyeux Noël… Et ne t’imagine pas que je vais lâcher l’affaire : j’espère qu’on se verra bientôt, conclut-il en me lançant un baiser.

— Moi aussi.

Je lui envoie un baiser à mon tour, tandis que je regarde son visage disparaître.

En refermant Skype, je me retrouve de nouveau face à mon mail, comme on voit un nuage menaçant s’inviter dans un ciel dégagé. Qu’est-ce qui m’a pris ? Je ne peux effacer Filippo de ma vie. Pas comme ça, en tout cas, pas avec un mail glacial. Il ne mérite pas ça.

La flèche se déplace vers la touche SUPPRIMER. Je clique sans états d’âme et sans remords. Oui, je veux supprimer ce mail. Et je veux me débarrasser de mon sentiment de culpabilité, de mes incertitudes et de ces obligations morales qui me pèsent tellement qu’elles finissent par m’écraser. C’est sans doute hypocrite et égoïste de ma part, mais j’ai besoin de savoir que Filippo est là. J’ai besoin de croire, dans un petit coin de ma tête, que nous avons encore quelque chose à nous apporter l’un à l’autre. Si nous devons nous dire adieu, nous nous le dirons, mais pas maintenant. Pas comme ça.

Je repense à ce que m’a dit Leonardo sur le fait qu’on ne peut pas enfermer ses désirs dans une cage. Hors de cette cage – je m’en rends compte maintenant –, il y a l’enfer des sentiments. Seulement voilà, j’y suis. Plus moyen de revenir en arrière.

En début d’après-midi je me prépare à sortir ; je me lave les cheveux et m’habille avec soin, comme pour un événement important. Et de fait, c’en est un. J’ai fini de restaurer la fresque. Il ne me reste plus qu’à rendre les clés du palais. À en juger par la somme rondelette – bien supérieure à celle dont nous avions convenu – qui vient d’être créditée sur mon compte courant, Brandolini doit avoir été plus que satisfait de mon travail. Ce sera donc la première fois depuis la fin de mes études que je pourrai faire des cadeaux à Noël sans l’angoisse du porte-monnaie, enfin ! C’est une belle satisfaction.

Je franchis la porte d’entrée avant de m’engouffrer dans l’escalier. La voilà, la fresque m’accueille à mon arrivée dans le vestibule. Ses jeux de couleurs ont enfin retrouvé leur intensité et leur éclat. Esquissant un sourire, je m’approche pour mieux l’observer. J’imagine que le peintre anonyme apparaît devant moi et m’offre quelques grains de grenade en signe de reconnaissance. On peut dire que ce détail m’aura coûté pas mal de jours de travail et de frustration ! Sans l’aide de Leonardo, je n’aurais probablement jamais réussi à trouver la nuance exacte. C’est grâce à lui que mes yeux se sont transformés, qu’ils ont appris à regarder différemment cette grenade, mais aussi le monde entier. Cette fresque a accompagné les derniers mois de ma vie, elle m’a vue changer. Cela me fait quelque chose de m’en séparer. La prochaine fois que je reviendrai dans ce palais – si j’y retourne –, ce ne sera plus pour elle, mais pour Leonardo.

Il me suffit de penser à lui un seul instant pour qu’il se matérialise dans le vestibule. Le voir apparaître comme par l’effet d’un sortilège maléfique me fait sursauter. C’est comme ça chaque fois que nous nous croisons.

— Salut, lui dis-je, je pensais à toi, justement.

— Ah oui ? Et qu’est-ce que tu pensais ? me demande-t-il en s’approchant, le regard fixé sur la fresque.

— Que si je n’avais pas restauré cette fresque, nous ne nous serions jamais rencontrés.

En me tournant légèrement, je croise son regard sombre. Ses petites rides au coin des yeux me disent qu’il sourit.

J’aurais envie de l’embrasser, mais j’attends qu’il fasse le premier pas, comme toujours.

— Tu as fait un super travail, Elena. C’est vraiment magnifique.

— Il faudrait fêter ça.

Incapable de résister, je me retourne. Je m’apprête à approcher ma bouche de la sienne mais il suffit que je me hisse sur la pointe de pieds pour qu’il se recule. Je suis soufflée.

— On fêtera ça à mon retour, me dit-il d’un ton calme et résolu.

— À ton retour ?

J’ouvre grand les yeux. Il me faut un moment pour digérer son refus.

— Tu pars ?

— Ce soir, pour la Sicile.

— Longtemps ?

— Je ne sais pas, je déciderai quand j’y serai.

Il a un regard trouble, presque violent. Soudain, je le sens froid et distant.

— Et le restaurant ?

— Quelqu’un va me remplacer, répond-il avec un haussement d’épaules. Mes collaborateurs sont autonomes, désormais.

La nouvelle me bouleverse. Je m’étais déjà imaginé tout un tas d’idées – de fantasmes, plus exactement – au sujet de ces vacances de Noël. Si j’ai dit non à Filippo, c’est aussi parce que j’espérais passer toutes mes journées avec Leonardo. Et en définitive…

J’essaie de dissimuler mon désespoir :

— C’est vraiment nécessaire ?

— J’en ai besoin, répond-il avec un regard déterminé. Au moins une fois par an, peu importe où je sois, je rentre en Sicile.

— Tu as des proches là-bas ?

— J’ai mon passé.

Je préfère me mordre la langue avant d’oser lui poser d’autres questions. Leonardo ne supporte pas qu’on s’immisce dans sa vie privée. C’est précisément pour cette raison que son attachement à sa terre natale constitue à la fois quelque chose d’intime et d’inviolable.

— Essaie de t’amuser sans moi.

Il me prend par la main et s’efforce de sourire, comme pour détendre l’atmosphère.

J’aimerais lui demander de ne pas y aller ou de m’emmener avec lui. Je ne supporte pas l’idée d’être séparée de lui aussi longtemps.

— Tu me téléphoneras, au moins ?

Voilà tout ce que j’ai le courage de lui dire.

— Non, Elena, fait-il d’un signe de tête. Je préfère qu’on ne se parle pas tant que je ne serai pas rentré.

— Pourquoi ?

Je l’attrape par un bras. Je sais que je ne devrais pas insister, mais j’ai besoin d’une explication.

— Parce que j’ai besoin d’une coupure, de rester seul. Parce que ma vie ne se limite pas à ce que je fais ici. Je ne veux pas tout mélanger.

Son regard n’admet aucune contestation.

— Je t’appelle dès mon retour.

Le temps de me faire une dernière caresse, il prend la direction de l’escalier, sans se retourner.

Je suis abasourdie. Il est parti, sans s’excuser, sans se justifier. Il m’a laissée là avec une énième pilule à avaler, les bras ballants.

Ça suffit. Je dois filer, et tout de suite. Je cherche le gardien dans le jardin pour lui remettre le trousseau de clés.

— Au revoir, Franco, et bonnes fêtes, lui dis-je en vitesse, sans en faire des tonnes.

— Joyeux Noël à vous aussi mademoiselle, me répond Franco en s'inclinant légèrement, comme à son habitude. Portez-vous bien.

Je lève la tête, le temps d'un dernier coup d'œil vers ces fenêtres, et c'est fini. Je me précipite dehors à toutes jambes.

Adieu, Perséphone. Adieu, Leonardo.

C'est le jour du réveillon. J'ai dû fournir un effort surhumain pour traverser cette période d'euphorie festive après avoir été jetée comme une malpropre. En plus du pèlerinage rituel de magasin en magasin à la recherche de cadeaux tout à fait inutiles, voir tous ces gens heureux et affairés m'a fichu un coup de cafard monstre. Moi qui aime Noël, d'habitude, cette année je le déteste de toutes mes forces.

J'ai tout de même réussi à survivre à ces quatre jours. Mais le pire est encore à venir. Il est vingt heures. Dans moins d'une heure, je serai chez mes parents pour le traditionnel repas en famille. Si je m'en sors, je pourrai vraiment me dire hors de danger.

À vingt et une heures passées, après avoir loupé un vaporetto et usé la moitié du talon de mes bottes neuves, je me retrouve devant chez les Volpe. Croulant sous mes paquets, je tente de sonner à la porte.

Ma mère vient m'ouvrir, vêtue d'un tailleur rouge cerise, manifestement inquiète.

— Elena ! On était à deux doigts de lancer un avis de recherche. Tout le monde t'attend.

Dans le fond de la pièce, ma famille est en train de discuter au son du dernier disque de Mariah Carey spécial chants de Noël.

— Excuse-moi, maman, j'ai manqué le bateau.

D'un seul geste j'arrive à l'embrasser, enlever mon manteau pour l'accrocher à la patère, me recoiffer et culpabiliser.

— Mon trésor, tu ne trouves pas ta jupe un peu trop courte ? me demande-t-elle en jetant un regard perplexe à ma robe en dentelle – celle que j'avais portée pour dîner avec Leonardo dans la cuisine de son restaurant.

— Non, je ne trouve pas…, dis-je nonchalamment. Tu te plains toujours de ne jamais me voir en robe… Ce soir, j'ai voulu te faire plaisir, voilà !

L'espace d'un instant, au moment d'entrer dans la salle à manger, l'envie de fuir me traverse l'esprit. J'ai face à moi une armée en ordre de bataille, installée tout autour de la table de fête. Ma famille. Ils tapent du pied par terre en brandissant leurs couverts, comme s'ils n'avaient pas mangé depuis une semaine. Je chasse cette pensée d'un mouvement de tête. Tout est sous contrôle, Elena, tu peux le faire.

Personne ne manque à l'appel : ma grand-mère, mes tantes, mes cousins ; ma mère est même parvenue à corrompre mon oncle Bruno, lui qui est toujours en vadrouille aux quatre coins du monde avec ses amis homos. Je salue tout le monde d'un grand geste. Au milieu des sourires des uns et des autres, je me dépêche de rejoindre ma place. On m'a évidemment installée à côté de ma cousine Donatella. À part le fait qu'on a quasiment le même âge, nous n'avons absolument rien en commun. À vingt-cinq ans, Donatella a épousé Umberto, le clone vénitien de Flavio Briatore. L'année d'après, elle a pondu la petite Angelica, sept ans aujourd'hui. Assise à ma gauche, elle me dit bonjour d'un signe de la main.

— Coucou, tata !

Caressant sa petite tête de Barbie miniature, je lui souris, les dents serrées, sans une once de sincérité.

— Elena, tu es splendide, s'exclame Donatella.

Je lui fais la bise en me laissant inonder par son écœurant parfum à l'iris jaune.

— Merci, tu as l'air en forme toi aussi.

— Oh non, ne me dis pas ça. J'ai pris cinq kilos.

L’air désespéré, elle écarte un pan de sa jupe pour me montrer un bout de sa cuisse.

— Regarde, j’ai tout pris là.

Et voilà, ça commence. C’est le même cinéma chaque année. Le problème, c’est que je ne suis vraiment pas d’humeur à l’écouter débiter ses âneries. Il faut que je trouve une solution avant qu’on n’en arrive à disserter sur les dernières découvertes en matière de crèmes anticellulite.

Histoire de changer de conversation, je me tourne vers sa fille :

— Il t’a apporté quoi, le père Noël ?

— Un nouveau portable, me répond-elle en me montrant fièrement un iPhone dernière génération.

— Superbe…

Qu’est-ce qu’elle peut en faire à son âge ? Non mais franchement !

— Je peux voir le tien, tata ?

Et arrête de m’appeler tata, je te connais à peine, cocotte.

Je sors mon iPhone de mon sac. Elle le prend dans ses petites pattes avec un air surpris.

— Mais c’est le 4, celui-là ! Tu ne sais pas que le 5 vient de sortir ? me demande-t-elle, scandalisée.

Sale petite peste pourrie gâtée. Il me prend soudain une folle envie de redevenir une enfant et de lui tirer les cheveux.

Je lui sors de nouveau mon sourire en plastique. Décidant de l’ignorer, je reporte mon attention sur l’entrée tout juste sortie de la cuisine. Comme c’est la tradition chez les Volpe, on mange maigre au réveillon. Ce sera poisson du début à la fin : brandade de morue à la vénitienne, coquilles Saint-Jacques gratinées et feuilletés de saumon.

Ma mère rougit de plaisir aux compliments de l’assistance.

Pour ne pas me laisser mourir de faim, elle a préparé un menu végétarien spécialement pour moi, comme d’habitude en de pareilles occasions. Elle ignore évidemment tout de ma récente conversion à la viande. Pour éviter mille et une questions et ne pas ruiner ses efforts, je décide de faire comme si de rien n’était.

— Merci maman, tu es un amour, lui dis-je en grignotant deux ou trois gressins.

Je prends une petite part de ce risotto au trévise qu'elle a préparé avec tant d'amour pour sa petite fille.

J'observe chacun des membres de ma famille. J'ai l'impression de me trouver au milieu d'un groupe d'étrangers. Je n'ai pas envie de rester ici, je veux retrouver ma vie, ou du moins celle qui fut la mienne ces deux derniers mois. Chaque jour passé sans Leonardo est un jour de perdu. Je me verse une grande rasade de prosecco, histoire de me mettre de meilleure humeur.

Ma mère me regarde comme s'il venait de me pousser des écailles.

— Elena, qu'est-ce que tu fais ? s'exclame-t-elle, transie d'horreur.

— Quoi ? C'est défendu de boire, maintenant ?

Je remplis mon verre tout en lui jetant un regard innocent.

— Mais depuis quand est-ce que tu bois du vin ?

Elle insiste, et ça m'énerve. Elle ne supporte pas que quelque chose échappe à son contrôle ou ne reçoive pas son approbation.

— Depuis maintenant, si ça ne te dérange pas, lui dis-je sèchement.

— Eh bien si je peux te dire le fond de ma pensée, ça me dérange un peu, oui…

— Maman, tu me les brises !

Saisie par ma réflexion, ma mère me regarde d'un air incrédule. Mon père aussi. Un silence pesant tombe sur la table. Ma grand-mère, qui est un peu sourde, demande à un de mes cousins ce qui se passe. Ma tante, elle, arrange sa serviette sur ses genoux en toussotant. Je jette un œil tout autour de moi, en regrettant un peu ce que je viens de faire. J'ai dépassé les bornes. Je ne réponds pas comme ça d'habitude. Je suis toujours sage et obéissante à la maison. Je viens de comprendre que ce ne sont pas eux, les étrangers. C'est moi qui ai changé..

Une chance, mon oncle Bruno vole à mon secours.

— C'est bon, Betta, le vin c'est bon pour la santé, dit-il en lui pinçant le bras. Et puis il faut bien trinquer pendant les fêtes !

Il lève son verre pour faire tchin tchin avec moi, en me lançant un clin d'œil.

— C'est vrai ça, à la nôtre ! renchérit mon père en levant son verre à son tour.

Au coup d'œil qu'il me jette, je comprends qu'il m'a pardonnée.

Le dîner se poursuit sans problème jusqu'au panettone. Nous nous souhaitons un joyeux Noël en échangeant nos cadeaux. Je reçois un oreiller en patchwork fait par maman – il devrait aller avec la couverture qu'elle m'a offerte l'an dernier –, une casquette en laine, deux paires de collants tricotés à la main et une écharpe en cachemire. J'ai évidemment l'air de quelqu'un de frileux. Et si à cet instant je me sens glacée, tous ces vêtements chauds n'y changeront rien.

Dès que j'en ai l'occasion, je donne un baiser de réconciliation à ma mère. Je dis au revoir à mes parents, et je file chez moi. Heureuse de me retrouver seule. Mission accomplie.

Il est près d'une heure du matin. Les clochers de Venise annoncent joyeusement la sortie de la messe de Noël, tandis que les quelques gondoliers encore au travail se dépêchent de boucler leur dernier tour de barque. Je marche d'un pas rapide en tâchant de me concentrer sur le petit nuage de vapeur que je crée en respirant. Je ne veux pas réfléchir. Avant d'ouvrir la porte de mon immeuble, je lève les yeux vers le ciel, et je regarde les étoiles. J'ose espérer que Leonardo est en train de les regarder, lui aussi.

Tard dans l'après-midi, le jour de Noël, je vais retrouver Gaia, qui habite un petit loft près des Jardins de la Biennale. Il n'est pas rare de voir d'étranges installations sous les fenêtres de sa chambre. En ce moment on peut apercevoir la dernière œuvre d'un artiste brésilien, un alignement de totems en plastique blanc qui s'illuminent de petites lumières fluorescentes à la tombée de la nuit. Plus que des totems, on dirait surtout de drôles de bonshommes de neige. Même si cela n'était sans doute pas dans les intentions de l'artiste, je trouve qu'ils sont en

plein dans l’esprit de Noël. J’ai choisi d’offrir à Gaia un coffret recouvert de paillettes avec à l’intérieur un mascara volumisant de Lancôme et une pince à recourber les cils de Shu Uemura. Comme elle adore ce genre de trucs, je suis sûre qu’elle appréciera.

Après m’avoir ouvert, Gaia m’étouffe sous un câlin si énergique qu’elle manque de m’écraser contre la photo géante de Marilyn Monroe accrochée au mur.

— Joyeux Noël ! me lance-t-elle toute contente.

— Joyeux Noël à toi aussi Gaia, dis-je en quittant mon manteau.

Elle me conduit au salon en faisant traîner ses pantoufles. Il n’y a qu’à la maison qu’elle ne porte pas de talons.

— Viens, on va se poser tranquillement sur le canapé, fait-elle en éteignant la télé.

Chaque fois que je m’assieds sur son canapé en cuir blanc hors de prix, je pense automatiquement aux trucs barbares qu’elle y fait avec ses amants.

— Si par hasard tu es guérie, tu serais partante pour un Bellini ? demande-t-elle.

— O.K.

— Super ! Là, tu me fais plaisir.

Elle me regarde, littéralement abasourdie par mon envie de boire de l’alcool.

Elle disparaît dans le coin cuisine avant de revenir les bras chargés d’un plateau et de deux verres. Je remarque qu’elle porte un brillant à l’annulaire :

— Et ça ? je demande en pointant la bague.

— C’est Jacopo qui me l’a offerte, me répond-elle en l’approchant de mon visage.

— Une bague de fiançailles ? dis-je en ouvrant deux grands yeux.

— Non, une bague.

— Gaia, ne joue pas à la cruche, lui dis-je d’un ton de reproche.

— D’accord, d’accord. Jacopo veut faire les choses sérieusement.

— Mais pas toi, lui fais-je en devinant ses pensées.

— Ça va un peu trop vite, tu ne crois pas ?

Elle cherche mon assentiment d’un regard. Elle a l’air en mauvaise posture. Elle n’est pas vraiment amoureuse, je le lis sur son visage. Mais ç’aurait été un miracle, vu le peu de précédents.

— Mais alors, pourquoi est-ce que tu as accepté un cadeau aussi important ?

— Excuse-moi, mais qu’est-ce que je devais faire ? réplique-t-elle pour se justifier. Lui rendre son cadeau ? Le jour de Noël ?

— Je ne sais pas, Gaia, mais vous auriez intérêt à en parler.

— Écoute, j’y tiens à Jacopo, dit-elle en sirotant son apéritif.

— Je n’en doute pas. Mais peut-être que tu tiens un peu plus à quelqu’un qu’on ne voit jamais.

Dans le mille. « Lis », me dit-elle en me tendant son BlackBerry. C’est le dernier SMS de Belotti.

Joyeux Noël, petite. Tôt ou tard, je viendrai te chercher.

Gaia a l’air d’avoir des petits cœurs à la place des yeux. En d’autres circonstances, je l’aurais mise en garde, j’aurais mon rôle habituel, celui de l’amie sérieuse et un peu donneuse de leçons qui te ramène à la réalité et qui te dit ce qu’il faut faire. Mais je comprends tellement bien ce qu’elle ressent en ce moment que je ne me sens pas la force de lui faire le moindre reproche.

— Mais est-ce qu’il va vraiment venir te chercher ?

— Qui sait ? me répond-elle pleine d’espoir.

Elle n’a aucun remords vis-à-vis du pauvre comte. Elle se fiche bien qu’il puisse souffrir par sa faute. Tout ce qui lui importe, c’est d’être heureuse. Avec Belotti, dans l’idéal.

Effet de la loi de l’attraction ou pas, toujours est-il que mon iPhone choisit cet instant précis pour sonner à son tour. Dans mon cœur, je ne nourris qu’un seul espoir. Mon Dieu, faites que ce soit Leonardo.

— C’est qui ? C’est qui ? piaille Gaia, toute curieuse.

Je lis le message en essayant de masquer ma déception.

— Ah, c’est Filippo. Il me souhaite un joyeux Noël.

— Et c’est tout l’effet que ça te fait ?

Je ne l’ai peut-être pas assez bien masquée.

— Pourquoi, quel effet ça aurait dû me faire ?

— Tu aurais pu te montrer un peu plus enthousiaste, Elena ! me fait-elle en me secouant affectueusement par l’épaule. Qu’est-ce qui t’arrive ? Il ne te plaît plus ?

Je m’empresse de la détromper :

— Mais non, qu’est-ce que tu vas imaginer ? C’est juste qu’il me manque un peu…

— Un peu, c’est tout ? me demande-t-elle l’air perplexe. Écoute, Fil est un type génial. C’est l’homme idéal pour toi.

Je t’en prie, Gaia, ne te mets pas à me compliquer la vie toi aussi ! C’est une telle pagaille dans ma tête… Filippo est l’homme idéal, mais ce n’est pas lui que je désire en ce moment.

— On verra.

— Réponds-lui tout de suite, m’ordonne-t-elle. Moi, je vais chercher ton cadeau.

Je tape une réponse assez froide, assez formelle, mais je ne m’en rends compte qu’après l’avoir envoyée. Quand je lève les yeux, Gaia est de nouveau dans le salon, tout sourire.

— Voilà !

Elle me tend son paquet et j’en fais autant avec le mien.

Gaia déchire le papier en une nanoseconde. À en juger par sa tête, j’ai tapé juste, son cadeau lui plaît. Pour ce qui me concerne, j’ai toujours fait

partie de ces gens qui mettent des heures à ouvrir leurs paquets : j'y vais à mon rythme, j'aime savourer la surprise.

Je secoue légèrement la boîte pour deviner ce dont il s'agit. Une huile pour le corps, peut-être, ou un parfum : le bruit a l'air d'être celui d'une bouteille en verre.

— Inutile d'essayer de trouver, tu n'y arriveras jamais…, dit Gaia, tout excitée.

Je finis par ouvrir la boîte. Et là, je deviens rouge comme une tomate.

— Un vibro ? En cristal ?

— En faux cristal, pour être précise.

Je le prends dans ma main. Je suis partagée entre la colère et l'amusement, l'indignation et le désespoir. En fin de compte, j'éclate de rire, car il n'y a rien d'autre à faire. Gaia se met à rire elle aussi. Elle a réussi son coup.

Et voilà, nous sommes en plein dans une scène de *Sex & The City*.

— Vu que tu n'en as pas et que tu n'aurais jamais pensé à en acheter un, je l'ai fait à ta place.

Elle le met en marche d'un geste expert, avec un clin d'œil.

— Il paraît qu'il est fantastique en action…

— Eh bien… c'est sûrement très chic.

Je secoue la tête en regardant la chose refléter sa lumière sur le mur.

— Tu ne m'en voudras pas de ne pas m'en servir, pas vrai ?

— Il ne faut jamais dire jamais. Quoi qu'il en soit, c'est toujours bien d'en avoir un…, répond-elle avec conviction.

— Au moins, ça change de la paire de collants habituelle…, dis-je avec un aplomb étudié.

Nous continuons de rire. Au fond de mon cœur, je me dis qu'il n'y a que Gaia avec qui on puisse passer un après-midi de Noël pareil.

Il me suffit pourtant de passer la porte de chez moi pour être de nouveau accablée de tristesse. J’ai cette sensation d’impuissance qui nous tombe dessus quand on nous prive de ce qu’on voudrait avoir. J’ai beau essayer de le chasser de mon esprit, Leonardo domine chacune de mes pensées. Pourquoi a-t-il été si dur ? Pourquoi continue-t-il à se montrer aussi fuyant, à s’entourer d’ombres et de mystères ? L’espace d’un instant, je suis à deux doigts de l’appeler ou de lui écrire un message. J’éteins finalement mon téléphone pour ne pas succomber à la tentation.

Je pose le sac contenant le cadeau de Gaia sur mon bureau. Je me dépêche de sortir le vibromasseur et de le cacher dans la salle de bains. Qu’est-ce que je vais bien pouvoir faire de ce truc ?

J’ai envie de Leonardo. Une envie que rien d’autre ne peut satisfaire.

*OceanofPDF.com*

# 13.

Une séance de remise en forme complète. Voilà bien la dernière chose que je me sente physiquement et moralement en mesure d'affronter à l'heure actuelle. Hélas, Gaia et Brandolini m'ont invitée à réveillonner avec eux à l'hôtel Hilton. Toute tentative de décliner leur proposition s'est révélée inutile. Je devrais remercier mon amie et son « fiancé » mais vu mon humeur du moment, la perspective de leur tenir la chandelle pendant toute la soirée me déprime à l'avance. Je suis seule, sans Leonardo, je le serai encore plus entourée d'une foule de fêtards. Je me sens de mauvais poil et agressive, peut-être parce que j'ai tendance à souffrir de dépression saisonnière. Et le ciel de plomb cafardeux qui me menace de l'autre côté de la fenêtre n'annonce rien de bon.

Ce soir, j'aurais préféré (et de loin !) rester à la maison en pyjama et regarder un film enroulée dans ma couverture en patchwork, prête à risquer le diabète après une indigestion d'After Eight.

Mais non. Me voilà à m'escrimer devant mon miroir. Me lisser les cheveux, m'épiler complètement, me passer de la crème raffermissante sur les seins et sur les cuisses, enfiler de la lingerie rouge, me mettre du blush sur les joues, un peu d'ombre à paupières irisée et du rouge à lèvres longue tenue. Tout ça pour qui ? Cela avait un sens de le faire pour Leonardo, pour me montrer attirante, mais là ? Cela me paraît totalement inutile. Dieu sait ce qu'il est en train de faire, et avec qui ! À force d'être privée de lui, je commence à en vouloir toujours plus, comme une toxico en manque. Dommage qu'aucun dealer ne puisse me donner ma drogue là, tout de suite.

On sonne à l’interphone. Ce doit être Gaia et Jacopo. Ils sont passés me prendre pour me traîner de force à *leur* Nouvel An festif, pile à l’heure.

— Je descends tout de suite, dis-je dans le combiné, sans grand enthousiasme.

— O.K., grouille, répond Gaia, déjà au taquet.

Le temps de jeter un dernier coup d’œil à mon miroir pour me lisser une mèche rebelle, je dévale l’escalier en prenant soin de ne pas m’entraver dans mon manteau.

En bas, je trouve Gaia et Jacopo main dans la main. Je lève les yeux vers le ciel :

— Est-ce qu’il ne serait pas plus prudent de prendre un parapluie ?

À cet instant, j’aperçois une silhouette familière, juste derrière eux.

— Un parapluie ? On voit les étoiles !

Cette voix reconnaissable entre mille résonne à mes oreilles comme une caresse inattendue.

Gaia me fait un clin d’œil et Brandolini s’écarte pour me laisser passer.

Filippo est là, devant moi, sanglé dans son Burberry vert. Je n’arrive pas à le croire. L’espace d’une seconde, j’ai l’impression de rêver.

— Fil ! Qu’est-ce que tu fais ici ?

— Je suis revenu, fait-il en dégainant un de ses sourires lumineux.

Les sentiments qui partagent mon cœur sont si contradictoires qu’ils me plongent dans un état d’excitation mêlée de surprise. Je finis par être submergée par une immense tendresse. J’ai envie de me jeter à son cou. Mais non, je reste plantée là comme une gourde, les bras ballants. Qu’est-ce qu’on fait dans ces cas-là ? On s’embrasse ? Nos adieux de la dernière fois avaient été passionnés, mais il s’est passé tant de choses depuis que je ne sais pas si… Une chance, Filippo s’approche sans attendre et m’effleure les lèvres d’un bref baiser qui n’échappe pas à Gaia. Maintenant oui, je me serre contre lui avec l’énergie du désespoir, comme une naufragée. Je lui suis tellement reconnaissante d’être là, à lui

ainsi qu'à Gaia pour cette merveilleuse surprise. Je suis sûre qu'elle est derrière tout ça.

Nous marchons quelques mètres derrière Gaia et Jacopo. Filippo m'offre son bras. Je m'y accroche, en profitant de la chaleur de son corps.

— Je suis heureuse que tu sois là, lui dis-je.

— Moi aussi.

— Mais tu es arrivé quand ?

— Il y a environ deux heures.

Je le regarde plus en détail à la lumière indistincte d'un réverbère. Son visage rasé de près est un peu creusé, il porte les traces de toutes ses nuits de travail, mais ses yeux brillent plus que jamais.

— Je pensais que tu avais à faire à Rome.

— C'est vrai, mais j'ai réussi à poser deux jours, m'explique-t-il avant de sourire. J'avais tellement envie de te voir.

J'avais envie de le revoir moi aussi, mais je ne m'en rends compte que maintenant. Jusqu'ici j'étais trop occupée à penser à autre chose.

— Deux jours seulement ?

— Malheureusement oui. Je dois être de retour au boulot le 2. Ce sont des esclavagistes. Et je me laisse exploiter.

Il ralentit et détache un instant son bras du mien pour me regarder.

— Tu es contente de me voir ou pas ? Vu le visage que tu as fait tout à l'heure, on ne dirait pas…

Il est tellement sensible qu'aucune nuance de mon humeur ne lui échappe. Je l'avais oublié.

— Bien sûr que je suis contente, lui dis-je en me fendant d'un sourire. Je ne m'y attendais pas, c'est tout…

Un frisson me transperce soudain la colonne vertébrale. Ce n'est pas la brise hivernale, non. C'est juste que je ne lui dis pas toute la vérité. Je suis heureuse de te voir, Fil, mais j'ai profité de ton absence pour devenir raide dingue de quelqu'un d'autre. Et je ne sais pas si tu pourras y faire quoi que ce soit, maintenant.

Nous reprenons notre route. Toujours agrippée à son bras, je me fais le serment d'oublier Leonardo au moins pendant quelques heures et de vivre ce moment sereinement. À cet instant, je suis heureuse de ne jamais avoir envoyé ce mail à Filippo. Si je l'avais fait, rien de tout cela ne serait jamais arrivé. Et si Filippo est là ce soir, cela veut dire que le destin est de notre côté, pour aujourd'hui du moins.

Nous montons tous les quatre à bord d'un bateau à moteur du côté des Zattere. Deux minutes plus tard, nous avons déjà traversé le canal de la Giudecca. Nous voilà devant l'entrée du Hilton. C'est drôle de voir la ville d'ici ; on dirait qu'on la regarde de l'autre côté d'un miroir. Nous glissons sur la passerelle recouverte de velours rouge et, grâce à la complicité de Brandolini, nous franchissons l'entrée blindée et le bataillon de videurs sourcilleux qui la gardent. L'hôtel dépasse tout ce qu'on peut imaginer en termes de luxe, la grande élégance du personnel n'a d'égale que sa courtoisie, à la limite de l'obséquiosité.

Après une halte au vestiaire et un premier cocktail, nous rejoignons notre table en compagnie de quelques connaissances de Brandolini. La salle, gigantesque, est décorée avec un goût exquis. Il y a au moins cinquante tables, les invités nagent dans l'euphorie, mais de cette manière propre aux gens très sophistiqués : tout le monde a l'air de se savoir constamment observé par une caméra de surveillance.

— Gaia s'est mise à fréquenter la haute société, observe Filippo en se penchant vers mon oreille.

Il n'est pas habitué à tant de luxe, lui non plus.

— Non, c'est la haute société qui s'est mise à fréquenter Gaia…

Nous échangeons un sourire complice.

Le dîner se déroule sans encombres. Je suis agréablement surprise de constater que les amis du comte sont moins prétentieux qu'on pourrait le penser. Gaia avait raison. Je me force à faire quelques sourires et à ne pas trop gamberger. J'essaie de me répéter que cela n'est qu'une soirée, après

tout. Le fait d'avoir Filippo à mes côtés m'aide d'une certaine façon à me sentir en sécurité. Plus les minutes passent, plus j'ai l'impression de retrouver notre complicité de toujours. À un moment donné je finis même par le surprendre en train de jeter un œil à mon décolleté. Maintenant que j'y pense, il ne m'a jamais vue en robe de soirée. C'est le premier événement chic auquel nous participons ensemble. Ça m'amuse : au lieu de me couvrir, comme je l'aurais fait en temps normal, je soutiens son regard.

— Tu aimes ma robe ?

— Elle te va très bien…, répond-il en sursautant. Mais ce n'est pas juste la robe. Tu es différente Bibi, tu as l'air épanouie.

Lui, en revanche, paraît légèrement embarrassé.

— Trinquons aux changements positifs, alors, lui dis-je en faisant tinter mon verre de vin contre le sien.

Filippo ne m'a jamais vue boire. Ça lui fait effectivement un petit choc :

— Tu bois aussi, maintenant ?

— Eh oui, notre Elena est une petite poivrote… Il était temps ! intervient Gaia en trinquant à son tour avec nous.

Filippo esquisse un petit sourire gêné :

— Je pensais que tu ne buvais jamais, dit-il d'un ton étonné. Tu n'as même pas bu une goutte le jour de la remise des diplômes.

J'avale une gorgée dans un haussement d'épaules.

— Je le pensais moi aussi, mais peut-être que je me trompais.

Comme je me trompais sur tout un tas de choses.

— O.K., alors buvons aux nouveautés, s'exclame-t-il en vidant son verre.

Tandis que nous buvons joyeusement en dégustant des canapés et des vols-au-vent, je fais mine de m'intéresser aux conversations frivoles qui me bourdonnent dans les oreilles, un grand sourire aux lèvres. L'alcool commence à faire son effet, je me sens légère et détendue – c'est tout ce que je souhaitais. Je finis néanmoins par renverser sans le faire exprès

une bouteille de vin sur la robe de la fille assise face à moi. Un serveur accourt pour réparer les dégâts. Les autres convives ne remarquent heureusement pas trop ma gêne. L'accident devient même prétexte à un nouveau toast. Ça n'a cependant pas tellement l'air d'amuser la fille, qui me foudroie d'un regard noir.

— Tu te sens bien, Bibi ? Tu as peut-être un peu forcé sur le vin, me chuchote Filippo d'un ton protecteur.

— Un tout petit peu…

Je m'appuie une main sur la tempe. J'ai peur d'être pompette, je tiens peut-être moins bien le vin que je ne le pensais.

— Je suis une catastrophe, hein ?

— Une magnifique catastrophe, me fait-il avec un clin d'œil. Et puis ça lui fera les pieds, à cette pétasse.

Que c'est bon de l'avoir près de moi, me dis-je dans les vapeurs de l'alcool. Que c'est bon d'être cajolée et aimée même quand je fais toutes les conneries du monde. Il n'y a que Filippo pour m'aider à me sentir comme ça.

Dans l'intervalle, Gaia s'est levée pour rejoindre le centre de la salle en compagnie des autres personnes de notre table. Le DJ vient de lancer un morceau de musique électro qu'elle adore. Du David Guetta ou un truc du genre. Mon amie se déhanche avec une grâce coquine, elle maîtrise parfaitement son corps, inondée de lumière sur la piste de danse, moulée dans sa mini-robe à paillettes. Ses cheveux commencent à boucler à force de s'agiter, ses joues ont pris une belle teinte rose, perlée. Il me prend l'envie de danser, ce qui d'habitude ne m'arrive jamais. Je me lève pour rejoindre notre petit groupe. J'entraîne Filippo, malgré ses protestations.

— On ne discute pas ! lui dis-je d'un ton autoritaire en le tirant par une manche.

Je repense à notre fameuse soirée à l'école de tango, et au nombre de fois où nous nous étions marché sur les pieds. À le voir faire de petits pas timides sans trop oser bouger, je sais qu'il y pense lui aussi. Il n'arrête pas de me sourire. J'éclate d'un rire sonore, je ne suis vraiment plus en

mesure de contrôler quoi que ce soit. Filippo me demande ce que j'ai, mais je suis incapable de lui répondre. Je suis prise d'un fou rire nerveux, irrépressible, incompréhensible. Gaia finit elle aussi par s'en rendre compte. Mais ça l'amuse.

— Tu es déjà bourrée, Elena ? me demande-t-elle en m'attrapant les poignets.

— J'espère que oui, lui dis-je en essuyant mes larmes.

Mais je ne sais plus si ce sont des larmes de joie ou de désespoir.

Quelques minutes avant minuit, nous montons tous sur la terrasse pour assister au feu d'artifice. Ça m'a toujours plu. Pas seulement de les regarder. De les faire, aussi. Quand j'étais gamine, je dépensais toutes les économies que je gardais dans mon cochon-tirelire rose pour m'acheter des girandoles et des pétards. Avec papa, nous nous amusions comme des petits fous à les faire exploser dans le ciel. Mes amies me disaient que ce n'était pas fait pour les filles, mais ça n'avait pas l'air de déranger mon père, et j'étais très heureuse de partager ce moment avec lui.

La nuit se fait moins noire. On aperçoit même quelques étoiles. C'est peu dire que la vue qu'on a de là-haut est spectaculaire. On l'a l'impression de regarder des petits points en équilibre entre l'eau, la terre et le ciel. Le moment fatidique du compte à rebours est arrivé. Gaia et Jacopo s'installent contre la rambarde. Filippo et moi restons un peu en arrière, dans un coin plus isolé.

— Cinq.

Il me serre fort par la taille.

— Quatre.

Je me colle plus près de son corps.

— Trois.

Il me regarde.

— Deux.

Je lève le menton.

— Un.

Sa bouche n’est plus qu’à quelques centimètres de mon visage.

— Bonne année !

Nous le disons en chœur, les yeux dans les yeux, avant de laisser nos bouches libres de se chercher et de se trouver. C’est le premier véritable baiser de cette soirée. Il déborde de cette tendresse que j’avais oubliée. Filippo débouche la bouteille de Moët & Chandon qu’il a à la main. Nous en buvons quelques gorgées au goulot tandis que les feux d’artifice illuminent la ville et le canal à nos pieds de couleurs somptueuses. Nous admirons le spectacle en silence pendant quelques minutes.

— C’est le moment de faire un vœu, me susurre tout d’un coup Filippo.

— O.K.

Je ferme les yeux pour me concentrer. Hélas, j’ai beau aimer vivre cet instant avec Filippo, j’ai beau essayer de trouver autre chose, je n’ai qu’une chose en tête : Leonardo. Quand je rouvre les yeux, j’ai envie de pleurer.

— C’est bon ? me demande Filippo.

Je fais oui de la tête en tâchant d’échapper à son regard. Je lui arrache la bouteille pour en avaler une nouvelle rasade. Je m’efforce de lui sourire :

— Et toi ? Tu as fait le tien ?

— Pas la peine. Mon vœu est déjà exaucé, me dit-il en me prenant dans ses bras pour m’embrasser à nouveau.

Je me sens mourir. Je suis l’être le plus minable qui puisse exister. Je l’embrasse de toutes mes forces, aussi fort que je voudrais lui demander pardon.

Filippo m’attire vers lui et me serre contre sa poitrine. Nous restons dans cette position je ne sais combien de temps, j’ai la sensation d’avoir fait un long voyage dont je viens déjà de rentrer. Le feu d’artifice est maintenant terminé. La plupart des gens sont redescendus mais quelques

personnes s’attardent encore sur la terrasse. Je sens la chaleur de Filippo se mélanger à la mienne. Seuls nos vêtements séparent nos deux corps. Mon sang bout dans mes veines. Le vin a dû me tourner la tête, mais j’ai soudain une folle envie de faire l’amour avec lui. Je ne sais pas si c’est par envie ou par colère, par bonheur ou par désespoir. Tout ce que je sais, c’est que je veux profiter de cette nuit pour m’oublier complètement, et me donner à lui une fois de plus. J’attendrai demain pour penser aux conséquences.

J’attrape donc son visage entre mes mains avant de l’embrasser fougueusement. Ma langue plongée dans sa bouche, je lui pose une main entre les jambes.

Là-dessus, Filippo se recule et me regarde d’un air ébahi :

— Qu’est-ce qu’il y a ? Ça ne te plaît pas ?

— Si, si, ça me plaît…, me répond-il en regardant tout autour de lui.

— Eh bien alors ?

Je le pousse vers un coin sombre de la terrasse.

— Bibi, on nous regarde.

Il aime ça, j’en suis sûre, mais il est trop gêné.

— Eh bien, laisse-les regarder.

Je lui fais poser une main sur mon sein.

— Mais qu’est-ce qui te prend, ce soir ? lâche-t-il.

Ses yeux verts brillent d’une lumière que je ne lui avais jamais vue.

— Il me prend que j’ai envie, dis-je d’un air de défi.

Je défais une bretelle de ma robe pour libérer un de mes seins.

— Mais qu’est-ce que tu fais ? Couvre-toi.

Épouvanté, contrarié, il la remet en place.

— Pourquoi est-ce que tu es aussi coincé ?

Moi je suis à la fois agacée et frustrée. Leonardo m’aurait laissée faire. Leonardo ne m’aurait pas dit ça. Leonardo m’aurait prise là, contre le mur. Leonardo, Leonardo, je n’arrive pas à me le sortir de la tête, merde !

« Pourquoi est-ce que tu ne fais rien pour me le faire oublier ? » Voilà ce que j'ai envie de lui crier, là, tout de suite.

— Tu es complètement saoule, me dit-il en s'enlevant une mèche de cheveux du front.

Il est tellement sexy quand il est en colère… Sa mâchoire est encore plus carrée.

C'est presque par vengeance que j'ai envie de lui. Son refus m'excite, je ressens le besoin de le choquer, de lui balancer en pleine gueule la nouvelle Elena, qui n'est plus à lui, mais à quelqu'un d'autre. Je défais sa ceinture d'un geste impatient.

— Allez, Fil ! Tu as envie de moi oui ou non ?

Il me bloque aussitôt le poignet.

— Arrête ça, Elena. Tu dépasses les bornes, siffle-t-il.

Il ne m'appelle *jamais* Elena. Il a l'air hors de lui.

— Eh bien dépassons les bornes ! lui dis-je du tac au tac, exaspérée. Tu ne peux pas te laisser aller, pour une fois ?

— Arrête ça, j'ai dit.

— Quoi, tu as besoin de réfléchir ? Tu as besoin de prendre du temps pour ça aussi ?

Ma voix déborde de colère et d'agressivité. Je n'arrive pas à m'empêcher de cracher mon venin :

— Je veux juste un peu de passion, c'est trop demander ? Fil, pourquoi est-ce qu'il faut peser chacune de nos putains de décisions ? Pourquoi est-ce qu'il n'y a jamais un peu de saine folie entre nous ? Tout est toujours tellement prévisible !

Je crie, je hurle, et déjà je m'en mords les doigts. Pâle comme un linge, Filippo me regarde d'un air incrédule.

— Je me suis tapé six heures de train pour te voir. Je pensais sincèrement qu'on pouvait partager autre chose qu'un petit coup vite fait sur la terrasse d'un hôtel.

Je plonge mon visage dans les mains. J'ai honte, j'ai tellement honte.

Il fait quelques pas en arrière, les yeux fermés. Il refuse que mon corps puisse toucher le sien.

— Je ne sais pas ce qui t'est arrivé ces derniers mois, Elena, mais je ne te reconnais pas. Et ce que j'ai vu ce soir… ne me plaît pas.

Il se tourne pour s'en aller mais je le retiens par un bras…

— Excuse-moi, je ne voulais pas…

— Bien sûr que si, tu voulais, s'exclame-t-il en se dégageant.

Il me jette un regard glacial, les poings serrés.

— Tu m'as dit le fond de ta pensée, c'était suffisamment clair. Je te souhaite une bonne année.

Là-dessus, il se rue vers l'escalier qui mène à la sortie.

Je ne peux plus l'arrêter. Je n'essaie d'ailleurs même pas. Vidée de mes forces, je me laisse tomber le long du mur. J'ai la tête qui tourne, des haut-le-cœur, mais j'arrive heureusement à les contrôler. Je me relève calmement en respirant profondément. Je me traîne d'un pas hésitant jusqu'à notre table, à l'intérieur. Je m'en vais moi aussi. Inutile de rester plus longtemps. Après avoir récupéré mon sac, je dis au revoir en vitesse à Gaia et Brandolini, sans leur donner d'explications. Une chance, Gaia est encore plus bourrée que moi. Elle ne s'est même pas aperçue de la disparition de Filippo, pas plus que de mon état désastreux.

— Bonne année, me répète-t-elle à nouveau.

Le temps de me pincer le derrière, elle me laisse partir.

Me voilà rentrée. Seule, dans mon appartement de célibataire, à trois heures du matin, un 1er janvier, à deux doigts de vomir, une barre pas possible en travers de la tête. Je commence l'année en fanfare. Sans Leonardo. Et maintenant, sans Filippo. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter tout ça ? Je me sens fatiguée, vidée. J'ai fait mon choix mais le destin s'amuse à me mettre des gifles. Je désire ce que je ne peux pas avoir.

Les jambes flageolantes, je titube vers la cuisine à la recherche de quelque chose qui puisse absorber l'alcool qui me renverse l'estomac. Je tombe sur un morceau de pain que j'engloutis sans même me demander depuis combien de temps il traîne par là. Ensuite, direction la salle de bains. J'ouvre le robinet de la baignoire où je verse quelques gouttes d'huiles essentielles. J'en mets un peu trop mais peu importe. En attendant que la baignoire se remplisse, je repasse par le salon. Mes yeux tombent sur mon arbre de Noël encore éclairé. Je m'assieds par terre pour le regarder. Sur une boule, je lis un des vers que j'ai moi-même recopiés dessus :

*J'aime et je hais en même temps. Comment cela se fait-il ? me diras-tu peut-être.*

*Je l'ignore ; mais je le sens, et c'est un supplice pour mon âme.*

Catulle

J'ai les larmes aux yeux. Le nœud que j'ai dans la gorge commence à se défaire. Je ne suis qu'une sentimentale bonne à pleurer, une idiote, une gamine qui a joué à la femme et qui n'a réussi qu'à déclencher des catastrophes.

Je me libère de ma robe froissée et de cette stupide lingerie sexy en dentelle rouge, retourne à la salle de bains et plonge lentement dans la baignoire désormais pleine. La tête sous l'eau, je peux laisser couler mes larmes.

La voilà, la nouvelle Elena. Seule, paumée et pleine de remords. Victime et bourreau d'elle-même.

OceanofPDF.com

# 14.

Enfin les vacances sont finies. J’ai laissé l’année à peine achevée derrière moi, avec joie mais sans regrets. La nouvelle année a beau avoir commencé de manière désastreuse, je dois aller de l’avant. Je me suis épargné les traditionnelles bonnes résolutions mais je me suis promis que cette année serait celle des décisions courageuses.

Tout d’abord, je veux me remettre au boulot d’arrache-pied. J’ai passé quelques entretiens, mais on dirait qu’il n’y a rien d’intéressant sur Venise en ce moment. J’ai donc décidé de contacter Mme Borraccini, directrice de l’institut de Restauration auquel je suis rattachée. Elle m’a proposé de participer au projet de restauration de la Cappella degli Scrovegni, à Padoue, au sein d’une équipe placée sous sa direction. Un travail de prestige, excellent pour mon CV. Reste le problème des allers-retours en train quotidiens. Je vais attendre mon entretien avant de prendre ma décision.

Je me suis ensuite inscrite à la salle de gym, sans trop savoir avec quel courage, pour être honnête. J’ai barre au sol le mardi et cours de zumba le lundi et le samedi. Je suis évidemment bien meilleure en barre au sol, vu qu’il n’y a pas grand-chose à faire à part quelques étirements. Je ne suis pas d’une souplesse extraordinaire, mais j’arrive à toucher mes doigts de pied avec les mains, maintenant. Je jetterai en revanche un voile pudique sur la zumba. C’est Gaia qui m’a convaincue de m’y inscrire, et je maudis le jour où je lui ai dit oui. Non seulement la prof est une dingue, mais surtout je ne peux pas m’empêcher de me sentir ridicule chaque fois que je me regarde dans le miroir. Perdue au milieu de cette

horde de femmes déchaînées qui remuent du popotin à un rythme effréné, j'ai systématiquement un train de retard sur le reste du groupe. Je quitte la leçon en crachant mes poumons, mais je dois reconnaître que je me sens plus légère, fatiguée dans le meilleur sens du terme et presque amusée par ma propre balourdise.

Côté cœur, en revanche, c'est vraiment le calme plat.

Filippo ne m'a plus contactée depuis cette terrible nuit du Nouvel An. Gaia s'acharne à me demander pourquoi nous sommes en froid. Je reste dans le vague, sans vraiment lui répondre. Je me suis contentée de lui dire que nous avons décidé de faire un break, sans pour autant lui raconter mon coup d'éclat, sans lui dire que c'est moi qui l'ai poussé à me quitter. Je suis vraiment impardonnable vis-à-vis de Filippo. Si je lui ai dit tout ça, c'est parce que inconsciemment je voulais l'éloigner de moi, le forcer à me détester. J'ai fini par y arriver. Savoir que notre histoire a pris fin avant même d'avoir commencé me laisse tout de même un arrière-goût amer. L'idée de m'être privée de la possibilité d'être heureuse me hante l'esprit. Mais si mon cœur a pris une autre direction, que puis-je bien y faire ?

On en revient une fois de plus à Leonardo. Je ne sais plus comment résister à ma folle envie de l'appeler. Or c'est le seul moyen pour moi de le retrouver. Être séparée de lui depuis si longtemps m'est parfois insupportable, mais j'ai confiance. La période des fêtes est finie depuis un moment. Il sera bientôt de retour, je le sais. Et nous serons de nouveau ensemble, lui et moi, même si j'ignore encore de quelle manière. Au fond, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

Je viens de rentrer de la salle de gym. J'ai l'impression de voler : toutes les toxines que j'avais dans le corps se sont envolées après une séance si sportive que Gaia n'a même pas pu tenir la cadence. Ce soir, je pourrai me goinfrer sans trop me sentir coupable. Je me prépare des tramezzini à la roquette et à la bresaola – eh bien oui, maintenant ce n'est plus un problème –, brie et noix, gorgonzola et artichauts, deux de

chaque. Je les garnis au maximum, comme à la Toletta, le bar de Venise qui sert les meilleurs tramezzini du monde.

Il est près de vingt heures quand on sonne à l'interphone. Qui cela peut-il être ? Je n'attends personne. Le temps de déposer mon couteau plein de brie sur mon assiette, je marche jusqu'à la porte en me léchant les doigts.

— Oui ?

— C'est moi.

Une voix ferme et puissante. *La sienne*.

Oh mon Dieu, je vais me sentir mal. Je me tourne d'instinct vers le miroir du mur. C'est une horreur : je porte un jean déchiré, des pantoufles en laine de mérinos et un sweat Adidas décousu qui me sert de tenue de maison. Un souvenir de mes années de lycée. Une chance que je n'ai pas aussi mon pyjama en pilou décoré de petits ours polaires.

— Leonardo ? !

Je préfère m'assurer que je ne rêve pas.

— Oui. Tu m'ouvres ?

Attends deux minutes, je dois me changer. Non, plutôt deux heures. Que je reprenne forme humaine.

— Monte.

J'appuie sur le bouton. La seconde d'après, je me rue dans la salle de bains pour me passer une fine couche de fond de teint compact sur les joues. Mes cheveux sont dans un état que Gaia n'hésiterait pas à qualifier d'ignoble. Mais je n'ai pas le temps. Vite, un chignon express.

Il monte l'escalier.

Je ne pensais pas qu'il arriverait comme ça, sans même passer un coup de fil pour me prévenir. Je ne suis pas préparée. J'ai le cœur qui bat la chamade et les jambes en coton, mais je dois avoir l'air sûre de moi, à l'aise. Je ne veux pas lui montrer à quel point il m'a manqué, même s'il doit sûrement s'en douter. Alors à quoi bon le lui cacher ?

Je lui ouvre la porte en essayant de prendre un air modérément étonné :

— Quelle surprise…

— Tu espérais l’avoir, non ? me répond-il.

Tant pis s’il a ruiné tous mes efforts. Il est tellement sexy avec sa barbe de trois jours, ses cheveux décoiffés et son teint légèrement plus bronzé que d’habitude.

— Viens, lui dis-je en l’invitant à entrer d’un mouvement de la tête.

J’ai du mal à me retenir de lui sauter au cou.

Il fait quelques pas vers le salon. Il lâche par terre son sac vert kaki avant de m’effleurer la joue d’un baiser distrait, en regardant tout autour de lui.

— Comment c’était sans moi ?

— Pas mal.

— Menteuse.

Il m’attire vers lui et m’embrasse encore et encore. La bouche plongée dans mon cou, il me prend brutalement le visage entre les mains et me pousse contre le plan de travail de la cuisine. Là, il met sa langue dans ma bouche. Pourquoi est-il aussi insaisissable ? Pourquoi ne veut-il pas être à moi ? Comme ils m’ont manqué, ces lèvres de braise, ces bras puissants, ce corps au parfum d’ambre et de vie… Pourquoi m’en priver alors que j’en ai tant envie ?

Incapable de résister plus longtemps, je lui réponds avec la même intensité.

— C’est comme ça que tu manges ? me demande-t-il sans crier gare en se reculant.

Il vient d’apercevoir une tranche de pain tartinée au brie sur une planche à découper.

— Oui. J’adore les tramezzini à la vénitienne.

Leonardo secoue la tête avec un petit sourire méprisant. Il a beau être un cuisinier de première classe, je ne laisserai personne dire du mal de mes tramezzini.

— Fais-moi confiance, il sont excellents…, lui dis-je d’un air convaincu.

Leonardo se met à rire, comme si je venais de dire une bêtise monumentale.

— Voyons voir s'ils sont vraiment *excellents*, siffle-t-il en imitant ma voix.

Joignant le geste à la parole, il mord dans un tramezzino brie et noix et le déguste lentement.

Je me sens sur la sellette, comme n'importe quelle concurrente de *Master Chef* à deux doigts d'être éliminée de l'émission, à ceci près que Leonardo n'est pas seulement sévère. Il est aussi terriblement sexy, ce qui le rend encore plus impressionnant.

Il me jette un regard qui ne promet rien de bon. L'instant d'après, il soupire et m'attrape par la taille pour me tenir dans ses bras.

— Bravo, commente-t-il en se léchant les lèvres, pour un peu, je te prendrais comme assistante.

— Merci, mais j'ai déjà un travail. Plus ou moins…

Il me donne une grande claque sur les fesses.

— Enfin, si tu as un petit creux, il y en a d'autres…, dis-je en indiquant la planche.

— O.K., répond-il.

Il enlève son blouson et nous nous installons sur le canapé. Il est parfaitement à l'aise. Mais cela me fait plutôt drôle de l'avoir ici, chez moi. C'est la première fois. Il a dû se souvenir du chemin depuis l'épisode de la montée des eaux.

Il attrape un tramezzino roquette et bresaola et moi un morceau de celui au gorgonzola et à l'artichaut. Je mâche nonchalamment, mais j'ai soudainement l'appétit coupé. J'ai envie de lui.

— Ça ne va pas ? s'enquiert-il.

— Si si, ça va, dis-je sans en penser un traître mot.

Tout à coup, j'ai une idée.

— Est-ce que je vais chercher quelque chose à boire ? J'ai une bouteille de dom pérignon au frais…

— Depuis quand est-ce que tu as de l'alcool dans ton frigo ? Mademoiselle se fait plaisir…, commente-t-il avec un mouvement de tête.

Je profite de ce prétexte pour me lever du canapé et me glisser à pas de loup jusqu'à la salle de bains. Je baisse ma culotte pour contrôler la situation. Je pousse un soupir de soulagement. J'ai les seins très gonflés, je dois commencer mon cycle, mais ce serait un drame si c'était ce soir… Je refais mon chignon devant la glace (j'essaie, du moins) avant de récupérer le champagne et de revenir dans le séjour.

— Me voilà.

Je pose le dom pérignon sur la table basse avant d'aller chercher deux verres. Leonardo me regarde déboucher la bouteille.

— Tout va bien ? me demande-t-il en attrapant les verres.

— Oui.

Je me rassois sur le canapé. Est-ce que ça se voit tant que ça que je ne suis pas dans mon assiette ? Le cours accéléré de dissimulation auquel je me suis astreinte ces dernières semaines n'a pas l'air d'avoir tellement porté ses fruits : je suis incapable de cacher les émotions qu'il provoque en moi.

— À quoi trinquons-nous ?

— À nous, répond-il en me regardant droit dans les yeux.

Il fait tinter son verre contre le mien. Là-dessus, il se lève et sort un paquet blanc de son sac.

— C'est pour toi, ça vient tout droit de Sicile, me dit-il.

Un cadeau. Ça je ne m'y attendais pas.

— Merci, dis-je d'une petite voix gênée. Mais moi je n'ai rien pour toi…

— Allez, ouvre-le, insiste Leonardo.

Je défais méticuleusement l'emballage. Il a l'air de contenir quelque chose de doux.

— Comment s'est passé ton voyage ?

— Très bien, répond-il laconiquement.

Il a le regard perdu dans le vide. Je ne voudrais pas me tromper mais il y a quelque chose de mélancolique dans ses yeux. Quelque chose de fort doit le lier à sa terre. Quelque chose que je n'ai pas le droit de connaître.

J'enlève un deuxième morceau de papier. Je me retrouve avec un bout de tissu soyeux entre les mains. Je le déplie contre ma poitrine, comme si je déroulais un poster. Je baisse les yeux pour l'admirer. C'est une splendide cape en soie noire avec une capuche ourlée de satin.

— Ça s'appelle un *armuscinu*, m'explique Leonardo sans me laisser le temps de lui poser la question. Entièrement fait à la main. Autrefois les Siciliennes le mettaient pour sortir, mais on n'en trouve plus très facilement aujourd'hui.

— C'est vraiment magnifique, dis-je en le serrant contre ma poitrine.

Ce doit être un objet rare. Les images des films de Tornatore défilent sous mes yeux – c'est grâce à eux que je connais la Sicile, car je n'y suis jamais allée.

— On pouvait le porter de deux façons, me dit Leonardo en me le posant sur les épaules. Avec la capuche vers le bas, quand on sortait pour affaires. Ou bien avec la capuche vers le haut, quand on allait à l'église ou rencontrer des gens importants.

Joignant le geste à la parole, il rabat la capuche. Je souris. Avec cette capeline sur le dos j'ai l'impression d'être dans *Malèna*. Monica Bellucci peut aller se rhabiller !

Leonardo m'arrange comme un créateur de mode préparant son top model. Puis il se recule pour m'admirer, amusé lui aussi.

— *Assabinidica !* Mes hommages, madame Elena ! Ça te va à ravir.

Sans trop savoir quoi répondre, je lui fais une petite révérence.

— Mais tu es encore plus belle sans rien du tout, dit-il en s'approchant de moi.

Il attrape un bout de ma cape, puis me l'enlève. Il me retire ensuite mon sweat et mon tee-shirt. Le sentir souffler délicatement sur mes seins nus fait pointer mes tétons. Une fois rassis sur le canapé, il me fait basculer de manière à me tenir serrée entre ses jambes. Je me laisse masser par ses mains expertes, je sens ses doigts remonter en douceur

autour de mon cou pour redescendre ensuite jusqu'à mes reins en dessinant de petits cercles le long de ma colonne vertébrale. Puis il me touche légèrement les seins. Mon corps tout entier est traversé par une vague de frissons.

— Ton parfum est si bon. Si doux.

Son nez effleure le creux de mon cou, tout comme sa langue brûlante. Mon sang se met instantanément à bouillir dans mes veines. J'ai envie de lui à la folie.

— Tu m'as manqué, Elena, continue-t-il à me chuchoter doucement.

Il m'embrasse la nuque et s'approche jusqu'à pouvoir coller sa poitrine, ses joues, ses lèvres contre mon dos. Il s'appuie quelques instants sur moi. Incapable de résister à l'appel de sa bouche, je me retourne. Je lui enlève son pull par l'encolure avant de me mettre à califourchon sur ses jambes. Je continue à l'embrasser jusqu'à ce qu'il me renverse sur les sièges du canapé. Il m'attrape les cuisses, sa bouche se précipite à nouveau sur moi. Il mord avidement mon sexe à travers mon jean tandis que je plonge mes doigts dans ses cheveux. Dans un gémissement, je sens une vague de plaisir total se répandre dans tout mon corps.

Soudain, il me soulève dans les airs et me renverse sur une de ses épaules comme un sac. La tête à l'envers, je m'accroche à ses poches de pantalon pour garder l'équilibre. Mais je me sens en sécurité entre ses bras puissants. Je lui demande en riant où on va.

Il s'engouffre dans le couloir d'un pas assuré, comme s'il connaissait mon appartement depuis toujours.

— Je veux voir ta chambre.

Il passe par la porte entrebâillée et me jette sur le lit.

— Sympa comme tout. J'aime bien, commente-t-il en jetant un regard circulaire tout en me pinçant un téton.

Mon cœur bat à mille à l'heure, le désir me transperce. Il m'arrache mon jean et ma culotte avant de me lécher le vagin, du bas vers le haut. Lentement, sa langue se fraie un chemin vers mon clitoris. Je bouillonne.

Personne n’a jamais eu envie de moi avec autant d’ardeur. Voilà ce que me disent ses lèvres expertes, infatigables.

— Tu as bon goût, Elena. Un goût de pain chaud. Et de sel, à l’intérieur.

Sa langue s’enfonce de plus en plus loin, jamais satisfaite.

Je me sens disparaître dans le néant, comme si je ne sentais plus que mon sexe secoué de convulsions et de frissons de plaisir.

Tout à coup, il se relève, les yeux brûlants de désir, les muscles du torse tendus à rompre. Il se libère en vitesse de ses vêtements et se jette sur moi. Bloquant mes poignets, il me pénètre d’un coup de reins débordant d’envie et d’impatience. Il commence à aller et venir à un rythme effréné, ponctué par le bruit de ses halètements.

Comme une molécule au milieu d’une transformation alchimique, je fais un bond dans une autre dimension. Nos corps fondus l’un dans l’autre libèrent une énergie si puissante qu’elle me fait perdre la tête. On dirait que notre séparation n’a fait qu’exacerber notre désir pour nous faire vivre un moment bouleversant, perturbant, violent.

Leonardo me retourne. Agrippée à la tête de lit, j’accompagne les mouvements de son sexe dans le mien, en gémissant de plus belle. Il a pris un rythme infernal, mais j’arrive à le suivre.

— Tu es à moi, Elena, me dit-il en me caressant les fesses.

Et il s’enfonce encore, suffisamment pour me rendre folle.

Je ne peux pas m’empêcher de hurler à mesure que la tête de lit cogne contre le mur. Je suis aspirée dans un tourbillon de jouissance. Je sens trembler mes muscles. Mon sang m’arrive jusqu’aux dents, la tête me tourne. Sans relâcher son étreinte, Leonardo jouit à son tour. Nous nous écroulons ensemble dans les draps. Il m’emprisonne dans ses bras.

Je reste quelques instants lovée contre sa poitrine. Je contemple son corps, dont le parfum enivrant m’envahit les narines. Je me sens entièrement perdue en lui et pour lui.

— Clelia a dû nous entendre…, dis-je tout bas.

— Clelia ? C’est qui ?

— Ma voisine.

L’idée que j’aie fait plus de bruit que ses chattes en chaleur me fait sourire.

— Peu importe, c’est tellement beau de t’entendre prendre du plaisir…

Il me passe un doigt sur le nez en me jetant un regard satisfait.

Ne fais pas ça Leonardo, je vais avoir envie de te cajoler… je ne peux pas trop céder à la tendresse. Je laisse mes doigts glisser sur les poils de son torse. Il me vient soudain une idée.

— Qu’est-ce que tu dirais d’un bon bain chaud ?

— Pourquoi pas…

Je fais mine de bouger, mais il m’en empêche.

— Reste ici, je m’occupe de remplir la baignoire.

Il se lève, permettant à mes yeux de caresser son corps d’apollon. J’aime qu’il prenne les initiatives. J’aime tout chez lui. Tout sauf le fait qu’il ne pourra jamais être à moi.

Je suis encore plongée dans une douce torpeur quand Leonardo revient dans la chambre avec un air coquin et amusé :

— Et ça ?

Oh mon Dieu, le vibromasseur ! Il l’a trouvé dans mon armoire à bains moussants. Oh non, par pitié, non ! J’ai tellement honte que je voudrais me cacher sous les draps.

— C’est Gaia qui me l’a offert. Pour Noël.

J’essaie de me justifier, mais cela semble l’amuser.

— Et tu t’en es déjà servie ? me demande-t-il en s’approchant du lit.

Cet objet froid a quelque chose de terriblement érotique quand il le tient entre ses mains.

— En fait, non.

— Pourquoi, non ?

— Je ne sais pas, je ne pense pas que ça puisse me plaire.

— Tu crois ça ?

Il s’installe de nouveau sur le lit avec un regard qui en dit long.

Je dois encore me remettre de mon orgasme de tout à l’heure. Cet homme veut ma mort ! Il me caresse entre les jambes en faisant glisser ses doigts de bas en haut, comme s’il actionnait un interrupteur. Mon vagin s’ouvre à nouveau, il le réclame encore. Tout à coup, je me sens remplie par quelque chose qui a la consistance du verre. Lisse et glacé, le vibro va et vient jusqu’à me faire pousser un gémissement.

Leonardo l’enfonce encore plus profondément. Il le fait entrer et ressortir avant de le mettre en marche. C’est une sensation nouvelle, dévastatrice et excitante – comme tout ce que je fais avec lui. Rouvrant les yeux, je regarde le cadeau de Gaia briller sous la lumière diffusée par l’abat-jour. La vue de cet objet inanimé dans mon corps vivant est déroutante mais j’aime ça. Impossible d’expliquer pourquoi.

Leonardo le retire de mon corps pour me le mettre dans la main.

— Continue toi-même, Elena, me dit-il en prenant son sexe dans la main. Je veux te regarder faire.

Ses yeux débordent à nouveau de désir.

Je m’exécute, comme hypnotisée, sans trouver la force de m’opposer. Le cristal m’offre un plaisir sensuel, qu’excite encore plus le regard de Leonardo sur moi. Je ne comprends plus rien, je suis sans défense : la tête me tourne, mes mains n’ont plus de force. Il reste quelques instants à me regarder avant de me débarrasser du jouet. Il me prend alors par les cuisses et me pénètre avec ardeur. Je gémis, encore plus fort que tout à l’heure.

— Et ça, ça te plaît encore plus, hein ? me susurre-t-il.

Un gémissement éloquent jaillit de mes lèvres.

Il sort de moi pour m’emmener dans ses bras jusqu’à la salle de bains. L’eau a presque atteint le rebord de la baignoire. Il se penche pour fermer le robinet et jette une boule effervescente au patchouli qui se dissout en une myriade de petites bulles parfumées. Bravo, Leonardo. Tu sais toujours ce qui me plaît.

Poussant un profond soupir, j’entre la première en me glissant sous la mousse. Il me dévore de son regard de braise et s’installe face à moi. Un peu d’eau déborde : ma baignoire n’est pas bien grande, elle facilite le contact. Nos jambes s’entrecroisent.

Je vois ses yeux s’enflammer de désir quand il s’approche de mon visage pour m’embrasser. Il me prend le visage dans ses mains et s’empare de ma bouche.

— Viens ici, grogne-t-il en me faisant mettre à cheval sur lui.

Il caresse le petit grain de beauté que j’ai sous mon sein gauche et me sourit :

— Chaque fois que je pense à toi, je pense à ça aussi.

Je le sens maintenant. Il entre à nouveau dans mon puits d’amour enflammé. Je m’assieds doucement sur lui. Quand il s’enfonce entièrement d’un coup de reins, je cambre mon dos en poussant un gémissement. Je lui attrape la tête pour la plaquer contre ma poitrine. Mes tétons dressés s’offrent à lui. Je veux sentir sa bouche sur moi, je veux qu’il sache à quel point j’ai envie de lui.

Nous bougeons à l’unisson entre les bords étroits de la baignoire, la peau mouillée et glissante, les yeux humides de plaisir, la bouche avide de passion. Et l’eau déborde tout autour de nous.

Un nouvel orgasme se propage à l’intérieur de moi, il me dévore corps et âme. Submergée par cette sensation d’extase, je sens qu’il va perdre le contrôle lui aussi. Nous jouissons ensemble, en nous embrassant sur la bouche.

Je suis à lui. Et il est à moi, au moins pour cette nuit.

La salle de bains est maintenant pleine de vapeur. L’eau redevient peu à peu transparente, au fur et à mesure que la mousse se dissout. Nous restons dans la baignoire encore quelques instants. Allongée entre ses jambes, le ventre en l’air, je me laisse bercer.

— Tu as changé, Elena, tu sais ? dit-il en jouant avec mes cheveux.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Tu fais l’amour différemment. Tu es plus libre, plus sensuelle.

— C’est toi qui m’as transformée.

— Peut-être. En partie seulement. Je t’ai juste aidée à exprimer ce que tu avais déjà en toi.

C’est un compliment inattendu, qui me remplit de fierté et de tendresse. Mais je ne sais pas trop quoi lui répondre, alors j’opte pour le sarcasme :

— Ça veut dire que je validerai mon année, monsieur le professeur ?

Pour toute réponse il me pousse sous l’eau en m’appuyant sur la tête. Je remonte à la surface en piaillant avant de me jeter sur lui pour lui mordre un bras. Nous éclatons de rire.

Il me soulève ensuite légèrement et me passe l’éponge dans le dos en me massant. Il sait être terriblement doux quand il le veut. Les yeux fermés, je me détends, caressée par ses mains et par le bruit des gouttes qui tombent lentement dans l’eau.

— Tu restes dormir ?

Les mots me viennent spontanément, sans que je puisse m’en empêcher. J’ai peur d’avoir commis une grave erreur. Ce n’est pas le genre de questions à poser à quelqu’un comme lui.

— Oui.

J’ouvre des yeux grands comme des soucoupes. Je ne m’attendais pas à cette réponse. Les amants ne restent jamais dormir, d’habitude. Je me tourne pour m’assurer qu’il parle sérieusement.

— Ça ne me pose aucun problème, si ça ne t’en pose aucun.

CQFD. Leonardo est l’exception qui confirme la règle.

Je l’embrasse avec transport, comme je ne l’ai peut-être jamais embrassé jusqu’à aujourd’hui, comme s’il était mon compagnon et moi sa compagne, comme si nous n’étions pas unis et séparés par un pacte diabolique.

Je ne dois pas tomber amoureuse, je le sais. Mais je ne veux pas non plus gâcher ce moment de bonheur en m’encombrant l’esprit de réflexions inutiles. Je veux le vivre. Maintenant.

Nous nous mettons au lit, parfumés et réchauffés par ce long bain. Leonardo est là, dans *mon* lit, et il est là pour moi. Je me serre contre lui sous les couvertures, heureuse de savoir qu'il sera encore là demain matin.

Nous ne nous endormons pas tout de suite. Nous passons quelques instants à remuer dans tous les sens. Nous laissons nos bouches insatiables se chercher, serrés fort l'un contre l'autre, comme si nous voulions nous emparer entièrement du corps de l'autre, jusqu'à son souffle. Somnolente, je finis par basculer dans un sommeil profond sans même m'en apercevoir.

À sept heures moins le quart, une saleté de sonnerie de téléphone m'arrache à mon repos bien mérité. Entrouvrant les yeux, je l'attrape en commençant à émerger. Merde, mon entretien avec Borraccini ! Je dois être à Padoue dans deux heures. C'est moi qui ai demandé à ma mère de m'appeler pour être sûre de vraiment me réveiller, comme chaque fois que je dois me lever très tôt le matin.

Je réponds d'une toute petite voix pour ne pas réveiller Leonardo.

— Salut, maman, dis-je d'une voix pâteuse.

Je passe au séjour sur la pointe des pieds.

— Mais pourquoi est-ce que tu parles si doucement ? siffle ma mère.

— Ça capte peut-être mal.

J'oublie que je parle sur un fixe, pas sur un portable. Une chance que certains détails lui échappent.

— Alors, tu es réveillée ? Tu as ton train à quelle heure ?

Je n'en sais rien, maman. Je ne sais même pas sur quelle planète je suis en ce moment. Je lui donne une réponse au pifomètre.

— À huit heures.

— Ce sera bon ?

— Oui. Je suis parfaitement à l'heure.

Je l’espère, du moins.

— Alors sois toi-même et donne-toi à fond, comme toujours… Tu me promets, hein ? Bonne chance, mon trésor.

— Merci, maman. Ciao.

Je retourne dans la chambre, pieds nus sur le carrelage froid. Les frissons du matin picotent ma peau chaude comme de petites aiguilles. J’enfile mon chandail en laine taille XXL.

Leonardo ouvre les yeux une seconde avant de les refermer, agacé par le rayon de soleil qui filtre à travers la fenêtre.

— Le téléphone a sonné ou je rêve ? Quelle heure est-il ? demande-t-il, émergeant de son sommeil.

Il est tout chiffonné, mais il me plaît aussi comme ça. Moi, je dois avoir l’air d’un monstre avec mes cheveux en bataille et mes valises sous les yeux.

— Il est tôt, mais je dois y aller. J’ai un rendez-vous pour un travail. Rendors-toi tranquillement.

J’ai à peine fini ma phrase qu’une crampe me prend à l’estomac. Je réalise que j’ai déjà vécu cette scène il y a quelques mois, avec Filippo. À la différence près que les rôles sont inversés, cette fois-ci.

Je chasse immédiatement cette pensée désagréable. Tandis que Leonardo somnole encore, j’ouvre un battant de l’armoire. Je pioche en vitesse un ensemble avant de filer à la salle de bains mes vêtements à la main. Chemisier blanc Hermès bien ajusté, pantalon cigarette noire, cardigan gris anthracite, bottines noires à petits talons. Le temps de me passer un coup d’anticernes vite fait, je me mets un peu de fard, un peu de gloss, et je me fais un chignon derrière la nuque : le look parfait de la jeune fille modèle. Félicitations, Elena. Tu as légèrement oublié ce qu’est une jeune fille modèle, mais à part ça…

En retournant dans la chambre pour attraper mon sac et mon manteau, je m’aperçois que Leonardo m’observe, allongé sur le matelas, les bras croisés derrière la tête et les yeux grands ouverts.

— Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer, lui dis-je en m’approchant de lui, mais tu peux rester aussi longtemps que tu veux.

— Je vais y aller dans un moment moi aussi, marmonne-t-il d’une voix un peu bourrue.

Il m’attrape une main et me force à m’asseoir sur le lit.

— Fais juste claquer la porte en partant, lui dis-je.

— Tu es toujours aussi belle de bon matin ? me demande-t-il sans même m’écouter.

Il m’attire vers ses lèvres. J’y laisse une petite trace de gloss. Ça lui donne une drôle de touche : je ne l’avais encore jamais vu comme ça. Le temps de lui glisser un « Ciao ! » à l’oreille et je file, en faisant bien attention à ne pas m’entraver ou à me cogner dans un truc, comme à mon habitude.

— Ciao, me répond-il. Bonne journée.

Je rentre de Padoue vers treize heures trente. Je ne suis pas encore sûre d’accepter la mission qu’ils veulent me confier, mais je suis heureuse, et j’ai envie de sourire à la vie. Tout le monde s’en est aperçu, même cette harpie de Borraccini qui m’a chaleureusement accueillie en me voyant arriver ce matin :

— Bonjour Elena. Je vous trouve en pleine forme.

Je peux dire merci à Leonardo. Faire l’amour avec lui est cent fois plus efficace qu’une crème de soin ou n’importe quelle vitamine.

Je marche d’un pas léger jusqu’à chez moi, pleine d’entrain. Un beau film romantique avec Leonardo dans le rôle principal me défile dans la tête. Vite arrivée en haut de l’escalier, j’évite soigneusement le regard de la mère Clelia au moment de la croiser sur le palier. J’ouvre la porte doucement avant de jeter un œil dans tout l’appartement. Aucune trace de Leonardo.

J’entre dans la chambre. J’aimerais le trouver allongé sur le lit à m’attendre, exactement là où je l’avais laissé ce matin. J’ai encore envie de lui, de sa peau, de son odeur, de sa force. Il n’est plus là, mais la chambre est encore imprégnée de son odeur. Sur le lit tiré au cordeau,

j’aperçois ma cape soigneusement étendue. Et sur l’oreiller, un bout de papier plié en deux.

J’ouvre le billet et lis :

*Une nuit aussi belle ne peut qu’être le signe d’une journée réussie.*

*À très vite,*

*Leo*

Je me jette sur le lit, son mot posé contre mon cœur. Les yeux au plafond, je souris. Et je me dis que cette journée est déjà réussie.

*OceanofPDF.com*

# 15.

Voilà plusieurs jours que Venise est emportée par la frénésie du Carnaval. Les boutiques des artisans et les magasins de costumes sont en ébullition. La ville est couverte d'étalages qui vendent des masques, des chapeaux et des perruques, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Des hordes de touristes sont arrivées du monde entier. Circuler dans les rues ou prendre un vaporetto devient un vrai parcours du combattant. Autant s'armer de patience, et se faire à l'idée que partir en avance ne garantira jamais d'arriver rapidement, où qu'on aille.

C'est Mardi gras, et je me rends chez Leonardo. Je suis souvent allée le voir au palais ces derniers temps. C'est toujours un plaisir de retrouver la fresque, qui m'accueille comme un visage familier. Il y a désormais une espèce de routine entre nous, une série de petites habitudes qui nous unissent sans pour autant nous lier. Comme ses messages, qui viennent ponctuer nos rendez-vous, à la manière d'une invitation au plaisir. « Viens chez moi vers dix-sept heures, m'a-t-il écrit hier. Mets une tenue chic et amène la cape. On va à une fête privée. »

J'avais douze ans quand je me suis déguisée pour la dernière fois. J'étais en costume de Pierrot. J'avais le visage tout blanc, et j'étais timide comme une enfant qui n'est plus complètement une enfant mais pas encore une jeune femme. J'avais un peu honte, fagotée dans des vêtements qui n'étaient pas à moi. Je n'avais vraiment commencé à m'amuser qu'au moment où j'avais oublié que je portais un costume.

Rien de tel ce soir. J'ai mis une longue robe en soie bleue et jeté l'*armuscinu* de Leonardo sur mes épaules. J'ai hâte de me plonger avec

lui dans cette atmosphère tellement enivrante et pleine de promesses. On a coutume de dire que tout peut arriver entre les murs des palais privés au moment du carnaval de Venise. Je n'ai jamais participé à l'une de ces soirées. Mais même si j'appréhende un peu, le fait d'être avec lui me rassure.

Le temps de dire au revoir à la fresque, je grimpe dans la chambre de Leonardo. Je le regarde finir de se préparer, adossée au chambranle de la porte. Il a revêtu une cape en soie vert foncé, presque identique à la mienne, par-dessus son smoking noir satiné, très élégant. Cette tenue donne une touche originale à sa beauté ténébreuse.

Il vient à ma rencontre et me donne un baiser.

— Tu es parfaite, me dit-il en m'admirant, mais il manque encore quelque chose.

Il sort de son armoire un superbe masque style Colombine et me le place sur le visage.

— Magnifique, commente-t-il en me regardant dans le miroir.

Il me couvre les yeux et une bonne partie des joues, laissant juste dépasser la bouche.

— Je l'ai pris chez Nicolao. Exprès pour toi.

Je n'ose même pas imaginer combien ça lui a coûté. C'est un authentique masque vénitien en papier mâché, fait à la main et orné d'un velours blanc précieux brodé d'arabesques. Une rose en soie blanche et une plume argentée toute douce sont accrochées au niveau de la tempe gauche.

Leonardo me l'attache derrière la tête avant de mettre le sien, un masque blanc tout simple, style XVIII e. Il lui recouvre entièrement le visage et s'élargit au niveau de la bouche.

Nous ne sommes plus nous-mêmes, désormais. Avec nos nouveaux visages, nous voilà prêts à sortir dans le monde.

Le soir est gris et humide. Il va probablement pleuvoir, mais nous n'avons pas besoin de soleil. Je bous littéralement d'excitation. J'en ai les cheveux qui frisent, mais ça n'a aucune importance. Perdus dans la foule, nous traversons la ville en fête, emportés par un tourbillon de musique,

de couleurs, de plumes, de voiles, de grelots et de piaillements. Les étudiants de l'académie des Beaux-Arts ont installé des ateliers improvisés de maquillage artistique. Ils s'amusent à recouvrir le visage des gens de couleurs bariolées et de cascades de poudres scintillantes. Il règne partout dans la ville une immense agitation et une euphorie explosive.

Leonardo et moi faisons halte à un stand de beignets au potiron. Les beignets à la vénitienne sont divins, je raffole de leur goût légèrement sucré qui me glisse directement de la bouche au cœur. Nous marchons sans but précis, en nous laissant entraîner par cette foule joyeuse ou aller là où nous portent nos pas.

Arrivés place Saint-Marc, nous tombons sur le défilé des Marie. Comme chaque année, au cours des semaines qui précèdent le Carnaval, la ville est le théâtre d'une espèce de concours de beauté visant à élire douze jeunes femmes appelées à faire étalage de leurs charmes lors du cortège de Mardi gras. On proclamera officiellement dans quelques heures le nom de la « Marie de l'année », avec à la clé pour elle une coquette somme d'argent. Les Vénitiennes se livrent à une lutte acharnée pour s'assurer une place parmi les heureuses élues. Gaia était de la partie jusqu'à l'an dernier, son carnet d'adresses joliment rempli lui permettant toujours de figurer dans les douze finalistes. Elle n'a pourtant jamais gagné, peut-être parce que le président du jury préférait les brunes. À cet échec cuisant s'est ajoutée la tristesse de devoir renoncer à participer, du fait qu'elle avait dépassé la limite d'âge. Fort heureusement pour moi, ma maladresse n'est pas spécialement compatible avec le principe d'un concours de beauté. Mon manque de confiance en moi me tient à l'écart de toute forme de compétition, et c'est très bien comme ça.

En longeant le pont des Soupirs, nous nous engageons dans une rue à l'écart. Encore quelques mètres et nous voilà devant l'entrée du palais Soranzo. Je me mets mon masque sur les yeux en demandant :

— C'est ici que ça se passe ?

— Oui, répond Leonardo avec un sourire démoniaque.

Un majordome quelque peu original nous ouvre la porte. Il est habillé en Médecin de la Peste, le visage recouvert d'un masque allongé comme un bec de cigogne. Il nous invite à entrer en nous jetant de pleines poignées de confettis argentés. J'ai l'impression d'être entrée dans une autre dimension. Même les confettis sont différents de ceux qu'on trouve dehors.

Nous traversons le jardin en passant sous une pergola. Un lierre dans les tons de jaune et de rouge a enveloppé le mur de ses feuilles larges. Quelques personnes masquées se tiennent aux extrémités de la cour, d'autres jouent à cache-cache parmi les statues tapissées de mousse. Elle se courent après en riant autour de la fontaine décorée d'angelots joufflus. Tout n'est que magie, enchantement, séduction.

Nous empruntons ce chemin pour entrer dans le palais, où nous sommes tout de suite plongés dans un univers de luxe effréné. Un luxe qui, entre ces murs, a pourtant l'air d'être le plus naturel du monde. Une foule de personnes, presque toutes masquées, occupe la pièce où règne un vacarme assourdissant. L'ambiance est survoltée. Des hommes embrassent des hommes déguisés en femmes, des filles montrent leurs seins et leurs fesses sans aucune pudeur, des gens dansent sur les tables et sur les canapés en velours, des amants s'isolent dans des coins sombres, des bouches lampent de grandes rasades de vin, des langues se cherchent, des mains s'explorent. C'est carnaval : il n'y a plus aucun tabou, plus aucune limite, plus aucune règle – si ce n'est celle de les transgresser. Dieu sait si je serai à la hauteur ! J'ai l'impression de ne pas être à ma place, même si – je l'avoue – ce climat de désinhibition la plus totale me séduit un peu.

Nous traversons plusieurs pièces, émerveillés, avant de rejoindre le grand salon. Les platines du DJ sont installées sur un podium illuminé de lumières psychédéliques. Je le reconnais. C'est Tommy Vee – Tommaso Vianello de son vrai nom. Nous allions au lycée ensemble – j'étais en seconde, lui en terminale. Il me plaisait énormément, mais je n'ai jamais eu le courage de le lui dire. Je le salue d'un geste de la main ; il me répond d'un clin d'œil, mais je doute qu'il m'ait reconnue sous mon masque, maintenant que j'y pense. Il passe son célèbre remix du *Rondò Veneziano*. C'est de la musique pour Gaia mais ça ne me déplaît même

pas. Le rythme est tellement prenant qu'il me donne une irrésistible envie de danser. Tandis que les gens s'agitent dans tous les sens, l'excitation monte d'un cran.

Un groupe de filles en petite tenue se déhanche au centre de la pièce. Leur danse sensuelle captive l'assistance. Un petit cercle finit par se créer autour d'elles. Nous devenons tous les spectateurs de leur numéro improvisé. Placé derrière moi, Leonardo me serre par la taille et enlève son masque pour poser son visage contre le mien. Il me fait bouger dans ses bras au rythme de la musique. Fascinée par leur chorégraphie – il n'y a pas d'autre mot –, je n'arrive pas à détacher mes yeux de ces jeunes femmes. L'une d'elles sort particulièrement du lot. Impossible de ne pas la remarquer. Il y a quelque chose de l'ange et de la courtisane chez cette Salomé moderne au corps outrageusement parfait. Elle porte une robe ultra-courte et à moitié transparente en voiles blancs. Autour de ses mèches blondes attachées sur la nuque, on distingue une petite chaîne en strass avec une goutte au milieu de son front. Elle voltige avec la légèreté d'une gazelle en se dressant élégamment sur la pointe des pieds. Tout son être respire la sensualité et la liberté, chacun de ses mouvements ensorcelle et subjugue.

Elle finit par enlever son masque, révélant deux yeux verts à tomber à la renverse, soulignés par un maquillage intense. Tous les regards sont pointés vers elle. Les autres filles se disposent en demi-cercle autour d'elle, lui laissant le centre de la scène. Salomé est fière, elle se laisse guider par son corps sans hésiter, elle suit la musique d'un air de défi. Nos regards se croisent au moment où elle passe près de moi. Puis elle fait un clin d'œil à Leonardo. Je me retourne : il est en train de lui sourire. Mais je ne suis pas jalouse. Elle est si belle que j'ai moi aussi envie de lui sourire. J'interroge Leo :

— Tu la connais ?

— Elle s'appelle Claudia, dit-il d'un ton neutre, sans aucun sous-entendu. Je l'ai vue deux ou trois fois au restaurant.

J'aimerais en savoir plus sur eux deux, mais je n'ai pas le temps de mener ma petite enquête : Claudia vient d'arriver à la hauteur de la statue du Maure placée dans un coin du salon. Comme si c'était un homme en

chair et en os, elle se met à le séduire en faisant sensuellement onduler son bassin. L'instant d'après, elle s'accroche au cou de la statue, prend son élan et s'assied élégamment sur son épaule, comme une reine sur son trône. La musique s'arrête. Sous des applaudissements nourris et les vivats du public, Salomé descend du dos du Maure. Après deux pirouettes, elle gratifie les spectateurs d'une révérence tandis qu'un arlequin lui effleure le visage d'une rose rouge. Pleine de morgue, elle saisit la fleur entre ses dents et s'éloigne en souriant.

Mon Dieu, cette femme est d'une beauté irrésistible. Je suis littéralement tombée sous le charme. Je n'ose me mettre dans la tête de ces messieurs. Je suis comme subjuguée, je n'arrive pas à la quitter des yeux. Mais voilà qu'elle s'approche de nous avec la légèreté d'une plume. Elle adresse à Leonardo un sourire ensorcelant.

— Bienvenue, Leo, lui dit-elle en lui frôlant la joue de ses lèvres.

Elle est encore essoufflée. De petites gouttes de sueur luisent sur sa peau. Puis elle se tourne vers moi. La déesse s'est aperçue de mon existence :

— Bienvenue à toi aussi… Ton prénom ?

— Elena, enchantée, lui dis-je en lui serrant la main.

— J'espère que la soirée est à votre goût.

Elle m'observe sous toutes les coutures. Dans ses yeux brille une étrange lueur.

— Bien sûr…, dis-je, un peu surprise. Te voir danser, tout à l'heure…, tu étais magnifique… je veux dire, tu *es* magnifique.

— Merci.

Elle est habituée aux compliments, elle. Elle soulève mon masque et me regarde avec curiosité :

— Que cela vienne d'une femme comme toi me fait encore plus plaisir.

Ses mots ne me laissent pas indifférente. C'est étrange, mais je n'arrive pas à dire pourquoi.

— Nous avons les mêmes goûts, Leo. Et pas seulement en matière de nourriture, poursuit-elle en lui glissant un clin d'œil.

Je ne suis pas sûre d'avoir bien saisi là où elle veut en venir, mais je vois Leonardo lui sourire. Il a l'air d'avoir tout compris, lui.

— Elena et moi avons de quoi fumer. Tu peux te joindre à nous si ça te tente.

Elena et moi ? Fumer ? Je tombe des nues. Mais le coup d'œil étonné que j'adresse à Leonardo ne lui fait ni chaud ni froid.

— J'ai encore une ou deux petites choses à faire, répond Claudia, manifestement intéressée, mais je vous retrouve tout à l'heure. Ne bougez pas…

Le temps de nous offrir un dernier sourire coquin, elle disparaît dans la foule.

Je regarde Leonardo pour tirer les choses au clair.

— C'est une de tes maîtresses ?

Ma question n'a pas l'air de le surprendre. Il lève un sourcil, l'air amusé.

— Non, du moins pas jusqu'à ce soir…

— Tu peux me dire ce que tu as derrière la tête ? dis-je d'un ton inquiet.

— Satisfaire tes fantasmes, comme toujours, répond-il avec la mine docile d'un tigre en cage. J'ai vu la façon dont tu la regardais, tout à l'heure.

— Et de quelle façon est-ce que je la regardais ?

— De la façon dont tu me regardes moi.

Mon visage vire à l'écarlate. Je me retrouve obligée de me justifier :

— Parce qu'elle est très belle, c'est ça ? Mais j'imagine que ça ne t'a pas échappé, à toi non plus. Je me trompe ?

— Tu as déjà embrassé une femme ?

Ses yeux me transpercent comme deux aiguilles.

— Non, jamais.

— Et tu n’en as jamais eu envie ? me demande-t-il avec un air de défi.

— Non…

— Du moins pas jusqu’à ce soir, conclut-il.

— Ça suffit, maintenant, lui dis-je en lui enfonçant un doigt contre le torse. Arrête ça tout de suite.

Il éclate d’un rire sonore, sans se soucier de mes menaces. Il m’attrape par la main et m’entraîne vers le bar, où il commande deux coupes de champagne. Je bois sans pouvoir m’arrêter de penser à cette femme qui, je dois l’admettre, m’a quelque peu chamboulé l’esprit. Puis je regarde Leonardo en me demandant s’il n’a pas effectivement l’intention de me pousser dans ses bras. Non, je ne le laisserai jamais faire un truc pareil. Mais l’euphorie qui règne ici est tellement contagieuse… Alors oui, c’est ce soir que tout peut arriver.

Leonardo et moi flânons encore quelques instants dans les méandres du palais avant d’entrer dans un petit salon à moitié plongé dans l’obscurité. Dans la pièce, quelques personnes clairement éméchées sont lancées dans une discussion enflammée. De quoi parlent-ils ? Mystère, leurs voix sont couvertes par la musique. Nous nous asseyons sur le canapé placé derrière eux, sans qu’ils aient l’air de s’apercevoir de notre présence. Nous enlevons nos masques. Leonardo sort de sa poche un joint déjà préparé. Il l’allume. Une volute de fumée me chatouille les narines. C’est une odeur un peu âcre, on dirait du foin brûlé. Leonardo tire une latte et me le passe. Je le regarde d’un air hésitant. Je n’ai jamais fumé ne serait-ce qu’une cigarette, alors un joint…

— Allez, m’encourage-t-il. Tu tires un peu dessus, ensuite tu aspires et tu souffles.

O.K., j’essaie. La première tentative est évidemment un désastre : la fumée m’échappe et m’arrive dans les poumons comme un coup de couteau. Je tousse jusqu’à me faire sortir les yeux du crâne sous le regard amusé de Leonardo. Je réessaye. La seconde tentative est déjà plus concluante. À la troisième, je gère déjà comme une pro. Les yeux fermés, je place le joint entre mes lèvres, en aspirant doucement. Je retiens la fumée deux secondes, le temps de savourer ce goût défendu, puis je la

laisse s’échapper. Un épais nuage de fumée volette devant mon visage. Cette odeur me plaît. La tête me tourne, mes muscles se détendent. Installée bien confortablement, je m’abandonne à une douce sensation de torpeur. Puis je passe le joint à Leonardo. Il le coince entre son majeur et son annulaire. Le poing fermé, il aspire fort. Soudain, le monde me paraît loin. Je sens ma tête s’envoler, et je crois qu’un petit sourire béat s’est dessiné sur mon visage. Je perds le contact avec la réalité. Et j’aime ça. Tout à coup je me retourne. Claudia est à côté de moi.

— Salut, lui dis-je, un peu surprise.

— Salut, me répond-elle d’une voix sensuelle.

Elle attrape le joint que Leonardo lui passe sous mon nez. J’observe les lèvres de Claudia se refermer autour du filtre avant de s’entrouvrir pour laisser s’échapper une mince volute de fumée. Elles sont tellement charnues que je voudrais les effleurer du bout des doigts.

— Vu ton état, ça doit être de la bonne.

Elle me remet une mèche de cheveux derrière l’oreille.

— Ben… c’est la première fois que je fume… je ne peux pas dire, mais ça me plaît bien.

Je sens que je me libère de mes blocages et de ma gêne.

Claudia regarde Leonardo d’un air amusé.

— Elle est mignonne, ton amie, dit-elle en nous fixant intensément. Vous êtes tellement beaux tous les deux, je ne vais pas savoir qui choisir.

— Pourquoi choisir ? réplique-t-il, simplement

Avant même de comprendre sa réponse, je sens des lèvres se poser dans mon cou. Ce ne sont pas celles de Leonardo. Mais elles sont si tendres et si sensuelles que je ne songe pas un instant à me reculer. Il va se passer quelque chose, je vais être emportée par un véritable tsunami, mais je n’ai aucune intention de m’y opposer. Je croise le regard de Claudia, plein d’abandon. Elle tire sur le joint avant de me souffler la fumée dans la bouche, ses lèvres posées sur les miennes. J’avale la fumée qui se diffuse partout dans mon corps. Ne restent que sa petite bouche charnue et sa langue qui se frotte contre la mienne. J’aime ce baiser, mon Dieu, c’est si excitant… Tandis que Leonardo m’embrasse dans la nuque,

je devine que ce plan à trois est une autre de ses idées. Mais ça se passe naturellement, comme toutes ces choses que j'ai faites avec lui – toutes les choses que je n'aurais jamais imaginé faire.

Claudia se détache de moi pour chercher Leonardo. Ils échangent un baiser ardent sous mes yeux, sans que cela me rende jalouse. Pourquoi ? Je ne sais pas. Mais c'est bon de les voir aussi excités. Tout ce qui avait un sens jusqu'ici – mes mots, mes pensées, mes principes – s'est évanoui.

— Et si on allait dans un endroit plus tranquille, ça vous dit ? propose tout à coup Claudia.

Elle se lève du canapé sans attendre la réponse et me prend par une main. Cherchant Leonardo du regard, je le vois prendre l'autre. Nous nous sourions d'un air complice avant de suivre Claudia. Je maîtrise chacun de mes gestes désormais : je sais ce qui va se passer.

Nous montons à l'étage. Nous nous retrouvons dans un long couloir, faiblement éclairé, donnant sur plusieurs portes. Claudia se dirige vers l'une d'elles, l'ouvre et nous laisse entrer.

La pièce est plongée dans la pénombre, les contours des choses se confondent les uns avec les autres. Exactement comme les émotions qui se partagent mon âme. Au centre de la chambre se dresse un lit à baldaquin et, dans un coin, une grande bougie en forme de pyramide brûle sur un candélabre, diffusant un arôme d'encens. Claudia se tourne vers nous. Elle est d'une beauté à couper le souffle, on croirait une de ces statues de marbre de la Grèce ancienne. Elle m'effleure à peine le cou et me rapproche de Leonardo. Elle nous invite à nous embrasser tout en me caressant une épaule. Elle descend lentement jusqu'à mes seins. La main glisse légèrement sur ma peau. Elle est *différente*, chaude, délicate. Je me sépare de Leonardo pour la regarder. Ses yeux verts m'ensorcellent, ils m'attirent comme des aimants. La flamme qui vient de s'allumer en moi me débarrasse de toutes mes inhibitions. Sans que je puisse la contrôler, ma bouche se pose timidement sur celle de Claudia. Nos lèvres humides s'entremêlent, nos langues s'enroulent l'une autour de l'autre tandis que les mains puissantes de Leonardo courent sur nos corps brûlants. Il nous couvre de baisers.

Quant à moi, je suis en train d'embrasser une femme.

Une inconnue.

Mon homme est là, et il la touche en même temps que moi.

Il n’y a plus trace de la Elena d’autrefois, plus maintenant.

Tout d’un coup, Claudia se recule. Sa main dans la mienne, elle embrasse Leonardo puis m’embrasse à nouveau. Leurs salives se mélangent dans ma bouche assoiffée de désir. Tout en lui caressant les seins, Leonardo défait les boutons qui courent sur le devant de sa robe. Le corps de Claudia est lisse, fin, précieux : il s’offre lentement à nos regards. C’est lui qui la déshabille et elle qui me déshabille l’instant d’après. Puis nous le déshabillons lui.

Nous voilà tous les trois complètement nus. La vision de ces deux corps si différents, si proches de moi, si vivants m’enflamme d’excitation. L’écho ténu des cris et la musique du salon sous nos pieds parviennent jusqu’à nos oreilles, mais nous n’entendons que le bruit de notre respiration. Nous nous allongeons sur le lit en défaisant les draps damassés. Nous sommes trois amants. Trois désirs qui se rencontrent. Pour prendre du plaisir, rien d’autre.

Claudia s’avance vers moi et m’invite à oser. Son corps me demande de m’abandonner, d’être à elle. Ses jambes chaudes – celles d’une femme qui sait ce qu’elle veut – se déplient devant moi. Sa chair est contre la mienne. Elle est mouillée. Elle me lèche les seins en frottant son sexe contre le mien, tandis que Leonardo s’allonge à mes côtés pour m’embrasser. Nous changeons ensuite de position. Maintenant c’est moi qui suis sur elle. Impossible de résister à l’envie de goûter à ses seins. Tandis que les mains de Leonardo se fraient doucement un chemin en moi, il jette un regard à la fois sérieux et coquin. Serai-je capable de jouir ? Serai-je capable de jouer ? semble-t-il me demander. Ses doigts finissent par laisser la place à ceux de Claudia – des doigts experts et pour ainsi dire déjà familiers. Il m’attrape une main, qu’il glisse entre ses jambes à elle. Sa fente chaude et ruisselante semble m’inviter. Hésitante, j’enfonce mes doigts dans son sexe mouillé et je l’explore. Mes muscles se détendent, mon esprit se libère. Enfin je la possède ; et je me laisse posséder.

C’est ma première fois. C’est ma nuit. Mais c’est Leonardo qui guide nos gestes, qui dose notre plaisir. Avant même de pouvoir atteindre l’extase, haletantes et trempées de sueur, Leonardo nous sépare en nous embrassant les seins à tour de rôle. Il pousse ensuite Claudia à me lécher les mamelons tandis qu’il la pénètre par derrière. Je sens ses lèvres se refermer sur un téton, de plus en plus fort, à mesure qu’augmentent son plaisir et le mien. Elle se jette sur moi en plongeant son visage entre mes seins. Tandis que je resserre les bras pour profiter de son orgasme, mes yeux croisent ceux de Leonardo, maître de son désir, maître de nos corps.

Claudia se relève. Ses joues rouges et ses yeux brillants la rendent encore plus belle. Elle se laisse tomber sur le lit, comblée, tout en cherchant nos mains.

— À vous, maintenant, dit-elle en nous regardant tous les deux.

Elle m’installe doucement deux oreillers sous la tête avant d’arracher deux pans de sa robe pour m’attacher aux montants du lit en fer forgé. Leonardo la laisse faire : il aime ça.

Elle s’avance sensuellement vers moi. Je la désire, elle me veut. La façon qu’elle a de m’observer me donne la sensation d’être une déesse. Tandis qu’elle glisse sans bruit sa tête entre mes jambes, mon ventre se prépare à un plaisir déchirant, dévastateur. Il n’y a plus d’Elena. Il n’y a plus que mes sens, sa langue, ses mains et celles de Leonardo. Je suis un corps qui se donne à eux, je suis une peau qui parle et qui écoute.

Je choisis ce moment pour inviter du regard Leonardo à me faire lécher son sexe brillant de sueur et débordant de plaisir. Le voilà sur moi, dans ma bouche.

Claudia garde encore sa langue quelques instants en moi avant de laisser Leonardo enfoncer son sexe tendu, me pénétrer de ce coup de reins que je connais si bien. Nos corps affamés se mélangent, se cherchent et se possèdent, aiguillonnés par les yeux de la voluptueuse Claudia. C’est maintenant elle qui m’embrasse et qui fait courir ses mains sur ma poitrine puis sur mon sexe, où Leonardo ne cesse d’aller et venir, de plus en plus profondément. Il nous caresse l’une et l’autre, en jouissant par nous et pour nous. Son plaisir ne fait que décupler le nôtre.

L’orgasme arrive immédiatement. Il déborde comme un fleuve en crue, il gicle à travers mes yeux, colore mes lèvres et brûle ma gorge. C’est un nouvel oxygène offert à mes poumons, une nouvelle sève offerte à mes veines, une nouvelle émotion. Et Leonardo est avec moi. Il est en pleine extase lui aussi, il s’est abandonné à l’enchevêtrement de nos corps en sueur.

Allongés sur le lit, nous nous embrassons encore, complices, épuisés.

Je suis un peu désorientée au moment de quitter le palais. J’ai l’impression d’avoir perdu mes repères. J’ai besoin de quelques instants pour reconnaître le monde extérieur. Nous disons au revoir à Claudia, notre compagne de voyage pour une nuit. Il n’y a aucune gêne, juste un agréable sentiment de calme après la tempête. Leonardo et moi prenons le chemin de chez moi. Le jour ne va pas tarder à se lever. La faible lumière de l’aube commence à peine à éclairer le ciel au-dessus de nos têtes. La nuit continue encore d’envelopper la terre.

Nous marchons à pas lents au milieu d’une véritable scène de guerre. Les rues sont recouvertes des restes de la fête : des montagnes de déchets, des bouteilles, des papiers gras et des corps mal en point. Après une nuit sens dessus dessous, le monde peine à se remettre d’aplomb. Au même moment nous nous tournons l’un vers l’autre. Nous nous regardons et nous nous retrouvons l’un dans l’autre. Nous n’avons plus nos masques, nous les avons oubliés là-bas. Je souris. À la vie, à la nuit en train de mourir, à la folie en train de s’évanouir, à tous les masques dont je me suis débarrassée, au corps de femme à qui j’ai donné du plaisir et qui m’en a donné. Je souris à Leonardo, car je lui suis reconnaissante. Sans lui, rien de tout cela ne me serait jamais arrivé.

*OceanofPDF.com*

# 16.

À neuf heures et demie du matin, Piazzale Roma est un amas informe de gens, de voitures, d'autobus et de scooters qui partent ou qui arrivent. C'est la ligne de démarcation qui sépare la Venise des canaux du reste de la région et de ses routes goudronnées. Si je suis ici, c'est parce que Leonardo a décidé de m'emmener dans les collines qui surplombent Trévise. Il doit passer me prendre avec une voiture de location. J'ignore où nous allons aller. Tout ce que je sais, c'est que je vais rencontrer un viticulteur. « Un rendez-vous de travail, mais ça me ferait plaisir que tu m'accompagnes », m'a-t-il dit une nuit alors que nous étions au lit. La chose m'a évidemment rendue folle de joie, mais j'ai fait mon possible pour ne pas le lui montrer. Depuis notre rencontre, nous ne sommes jamais partis en balade ; nous n'avons même jamais passé une journée entière ensemble.

Cela fait quelques minutes que je suis sur le parking. Je continue de regarder autour de moi pour tenter de deviner par où il arrivera, mais il règne ici une telle pagaille que je ne vois rien au-delà d'un rayon de deux mètres. Un bref coup de Klaxon m'interpelle tout à coup. Le voilà, c'est lui. Il est au volant d'une rutilante BMW blanche. Il s'approche et allume les warnings. Sans descendre de la voiture, il se penche pour m'ouvrir la portière de l'intérieur et me fait monter.

— Prête ?

Il me donne un tendre baiser sur les lèvres et passe la première.

— Oui.

J’attache ma ceinture en m’adossant au siège en cuir. Leonardo met ses Ray-Ban noires et appuie à fond sur l’accélérateur en s’engageant dans le pont de la Liberté qui relie Venise à la terre ferme. Le pâle soleil de février brille sur la lagune. Quelques groupes de mouettes ponctuent le ciel de petites taches blanches.

Je remarque que le compteur frôle déjà les cent à l’heure.

— Il ne faudra pas t’étonner si tu te prends une amende…

Si je lui dis ça, c’est uniquement pour le faire ralentir : la vitesse m’a toujours fait un peu peur.

Leonardo se met à rire et me caresse la cuisse pour me tranquilliser. Il trifouille ensuite le tableau de bord et allume la radio.

— On va se mettre un peu de musique, ça te détendra.

Il est parfaitement serein et sûr de sa conduite. Comme il l’est toujours.

La radio passe *Starlight* du groupe Muse. Nous écoutons le morceau en silence. Mais, quand arrive le refrain, Leonardo se met à remuer la tête en mesure. Le voilà qui chantonne par-dessus la musique en tambourinant sur le volant comme s’il s’agissait d’une batterie.

— Tu chantes faux…, lui dis-je, ironique.

Il me regarde du coin de l’œil :

— Tu te fiches de moi ?

— Oui.

— Méfie-toi si tu ne veux pas que je t’abandonne à la prochaine aire d’autoroute comme un petit chien…, me menace-t-il en m’ébouriffant les cheveux.

Nous voilà sur l’autoroute pour Trévise.

— On va où exactement ?

— À Valdobbiadene, le terroir du prosecco. Chez les Zanin, d’importants fournisseurs du restaurant. Ils ont une cave à tomber par terre.

Les Zanin. Je me souviens de ce nom. Ils étaient là le soir de l’inauguration, à l’époque où je voyais plutôt Leonardo comme un

fantasme. Tant de choses invraisemblables se sont produites depuis. J'ai presque du mal à croire que je suis en voiture avec lui, là, à cet instant précis.

— Tu dois faire des achats pour le restaurant ? dis-je en regardant défiler le paysage à travers la vitre.

— Oui. On aimerait proposer à nos clients quelque chose de spécial, un *cartizze* de qualité supérieure.

Cela me rappelle une de ses phrases d'il y a quelques mois.

— Je pensais que c'était à tes collaborateurs de s'occuper de ce genre de choses.

— Pas aujourd'hui. Je m'en occupe moi-même, répond-il d'une voix pleine d'assurance. Et puis j'avais envie de faire un tour loin de la ville avec toi.

Pas d'épreuve, pas de défi à relever, aujourd'hui. Juste lui et moi, et une journée entière à passer ensemble. Nous allons vivre quelque chose de normal alors que notre relation est tout sauf normale. De quoi trancher avec nos étreintes et nos brefs rendez-vous habituels. Cette idée m'enchante. Leonardo me permet enfin d'avoir la sensation que nous formons un vrai couple.

Il entre l'adresse exacte dans le GPS.

— On y sera dans environ un quart d'heure.

Je le regarde, complètement détendue. Je n'ai ni angoisses, ni désirs, ni attentes. Je vis un instant parfait, en quelque sorte.

— Leo ?

— Oui…

Il tourne son visage vers moi, surpris. C'est la première fois que je l'appelle comme ça.

— Je suis heureuse.

J'aimerais dire bien plus, mais je n'en ai pas le courage.

Il hésite un peu à répondre, je l'ai vraiment pris par surprise.

— Je suis heureux que tu sois heureuse, dit-il avec un faible sourire.

Ses petites rides d’expression sourient également de part et d’autre de ses splendides yeux noirs. Il se reconcentre immédiatement sur sa conduite. Stop, je ne dois pas aller plus loin, j’ai compris.

Nous passons une matinée fort agréable chez les Zanin. Le propriétaire, un homme dans la soixantaine, soigné et élégant comme un aristocrate anglais, nous fait visiter sa propriété, ses vignes et ses vergers. Tout en nous expliquant la manière dont il travaille le raisin, il nous fait entrer dans sa cave. Tandis que Leonardo et lui discutent bitartrates, prise de mousse, levures et perlage – bref, tout un tas de sujets que je n’arrive que très vaguement à suivre –, je me promène le long des rangées de tonneaux, qui me font penser à d’énormes ventres en fermentation. Zanin finit par nous montrer fièrement les murs de bouteilles où le prosecco repose avant d’être consommé, et nous offre une dégustation de grands crus accompagnée de quelques tranches de pain et de saucisson de la région.

Plus tard, tandis que je fais connaissance avec les chiens de la maison, un pointer anglais et ses deux petits, Leonardo conclut son affaire. Le temps de dire au revoir à Zanin, et nous partons.

À bord de notre voiture, nous parcourons en sens inverse la magnifique route panoramique qui traverse les collines. Nous avons beau être en février, la douce température de ce début d’après-midi nous invite à passer le reste de la journée dehors.

— On fait une petite promenade, ça te dit ? me demande Leonardo.

J’espérais qu’il me le demande.

Une fois la voiture garée sur un terre-plein, nous empruntons une petite route caillouteuse entourée de pieds de vigne à perte de vue. À force d’habiter Venise, on oublie qu’il existe une terre ferme, solide, de grands espaces avec de vraies routes où marcher au-delà des ponts et des canaux. La colline est d’un relief paisible, elle descend en pente douce vers la vallée en croisant une rangée d’immenses cyprès sur sa route. C’est un paysage enchanteur, qui remplit le cœur de paix et de sérénité. Nous le traversons en silence, main dans la main. Nous respirons à pleins

poumons ces odeurs d’herbe et de terre humide. Tout d’un coup, quelque chose de glacé me tombe sur la joue.

— Il pleut. J’ai senti une goutte.

Je lève les yeux vers le ciel. L’horizon se fait noir.

— En voilà une autre.

Je me touche la tête pour m’assurer que je ne rêve pas.

— C’est moi qui invente ou quoi ?

Leonardo tend une main, la paume vers le haut.

— Non, j’en ai senti une, moi aussi, dit-il en la refermant sur une goutte d’eau.

En quelques minutes le ciel se bouche complètement ; il commence à pleuvoir des cordes. On se croirait au début du printemps, en pleines giboulées de mars.

— Qu’est-ce qu’on fait, maintenant ?

Je suis déçue que notre promenade se finisse comme ça. D’autant plus déçue parce que je sais que c’était une occasion rare, peut-être même unique…

Leonardo me couvre la tête de son blouson en cuir et regarde autour de lui à la recherche d’une solution.

— Nous sommes trop loin pour retourner à la voiture. Viens. Piquons un sprint jusque là-bas, me dit-il en m’indiquant une maison rouge, isolée du reste du monde, au beau milieu de la vallée.

Nous courons une centaine de mètres sous la pluie battante en nous tenant par la main. Il y a de l’eau partout, j’ai presque l’impression de nager. Tant pis pour la balade mais cet orage inattendu a le goût de l’aventure.

Nous voilà à l’abri sous le porche de la maison. Je suis essoufflée et trempée comme une soupe. La chemise de Leonardo a tellement pris l’eau qu’elle lui colle au torse. De grosses gouttes dégoulinent de ses cheveux et de sa barbe rousse. Son allure me donne envie de rire mais une sensation de froid vient soudain me saisir au niveau de la colonne

vertébrale. Grelottante, je suis obligée de me pelotonner. Leonardo me prend dans ses bras. Son corps me réchauffe.

— Cet endroit a l'air habité, me fait-il remarquer en apercevant de la lumière à l'intérieur. On essaie de sonner ?

— Je ne sais pas… c'est une bonne idée, tu penses ?

Entre-temps, un homme âgé, grand et maigre, vient de sortir d'une sorte de grange à côté du corps de maison. Le propriétaire, sans doute. Il court vers nous en portant un plein panier de radicchio. Pour ne pas l'inquiéter, Leonardo le salue d'un signe de la main :

— Bonjour. Excusez-nous, nous avons profité de votre porche pour nous abriter…

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? Entrez, je vous en prie…, s'exclame immédiatement le vieil homme d'un ton sans réplique.

Nous acceptons d'un bref regard.

— Mettez-vous au chaud, vous allez attraper la mort.

Il ouvre la porte de la maison et nous invite à entrer.

L'intérieur est coquet et accueillant. Le mobilier est modeste, très simple ; il a l'air de venir d'un autre temps. Il flotte dans l'air une bonne odeur d'herbes aromatiques et de bois, cette odeur typique des maisons de campagne. Des plantes d'ornement et des fleurs fraîches sont disposées un peu partout dans la pièce.

Notre hôte anonyme nous conduit dans la cuisine où une femme d'environ soixante-dix ans travaille aux fourneaux.

— Adele, nous avons des invités, dit-il tout haut en posant son panier sur la table.

La femme se retourne et nous accueille d'un regard curieux.

— Bonsoir.

— Ils se sont pris une saucée pas possible. Ils se sont abrités sous le porche, les pauvres petits, poursuit-il en indiquant nos vêtements trempés.

Adele nous invite à nous installer devant la grande cheminée où brûle un feu vif.

— Venez, asseyez-vous ici, bien au chaud.

Sa voix est délicate, ses mains claires et calleuses – les mains d'une vie de travail.

— Merci, répondons-nous en chœur.

Je suis frappée par tant de gentillesse. Je ne sais pas si j'ouvrirais aussi facilement ma porte à des inconnus. Mais ce qui me fascine le plus, c'est bien l'atmosphère sereine et rassurante qu'on respire ici.

— Je vais voir si je trouve des vêtements propres à l'étage, dit Adele en se dirigeant à petits pas vers l'escalier.

— Non non, ne vous dérangez pas, madame, dis-je en essayant de l'arrêter. Nous avons déjà abusé de votre gentillesse !

— Si si, Adele, vas-y, lui lance son mari. Ils ne peuvent pas rester mouillés comme ça !

Tandis que la vieille femme disparaît à l'étage, le vieil homme s'assied à côté de nous. Il nous demande nos prénoms en se réchauffant les mains devant l'âtre.

— Moi, c'est Sebastiano, nous dit-il, mais ici, tout le monde m'appelle Tane.

Nous lui expliquons d'où nous venons et comment nous avons échoué ici. Il a l'air sincèrement content de nous recevoir. Il nous observe avec les yeux de quelqu'un qui a appris à écouter les autres.

Adele revient quelques instants plus tard avec deux cintres où sont accrochés des vêtements propres, simples et un peu datés.

— Tenez, c'était ceux de mes enfants. C'est le mieux que j'aie pu trouver, dit-elle en nous les tendant. Si vous voulez pendre les vôtres près du feu… ils sècheront plus vite.

Je ne la connais même pas depuis une demi-heure, mais j'ai déjà envie de la serrer dans mes bras.

— Si vous avez besoin de la salle de bains, c'est là-bas derrière, m'explique-t-elle en m'indiquant une porte dans le couloir.

— Merci beaucoup, Adele, nous revenons dans une minute, répond Leonardo.

Il me fait sortir de la pièce en me prenant par la main.

Nous nous changeons en vitesse. J'enfile un jean trop grand pour moi et un vieux sweat à rayures multicolores Benetton. Leonardo, lui, passe un pull-over en laine et un pantalon en velours côtelé. Il me lance un regard affectueux et me colle un tendre baiser sur le front en me demandant si ça va. Avant de sortir, nous nous arrêtons un instant devant le miroir, côte à côté. Notre nouveau look nous fait sourire.

Une fois de retour dans la cuisine, nous installons nos vêtements sur deux sièges, face à la cheminée. Adele nous offre un verre de vin chaud et une part de tarte aux pommes.

— Vous n'en prenez pas ? demande Leonardo à Sebastiano.

— J'ai le diabète, répond-il en faisant non de la tête. Et avec la patronne, ça file droit.

Il tend la main vers sa femme qui l'attrape en riant. Il y a une douceur infinie dans leur façon de se regarder, un amour solide, sans réserve, qu'ils ont l'air d'avoir accepté comme si c'était leur destinée. Leonardo et moi échangeons un sourire fugace. Peut-être sommes-nous en train de penser la même chose : qu'Adele et Sebastiano sont un spectacle rare, qu'ils inspirent une tendresse immense quand ils se tiennent la main. À ceci près que j'ignore s'il les envie, lui aussi, et s'il se demande, comme moi, ce que nous réservera le futur.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

— Cinquante-deux ans, me répondent-ils d'une même voix.

— Mais vous, quand comptez-vous vous marier avec votre fiancé ? me demande Adele à brûle-pourpoint. Excusez-moi de vous demander ça, mademoiselle, mais comme je ne vous vois pas porter d'alliance… Vous n'avez pas peur qu'on vous le pique ? me dit-elle d'un ton d'amical reproche.

Je m'apprête à lui répondre que non, qu'elle fait fausse route, que nous ne sommes même pas ensemble, mais avant même de me laisser dire quoi que ce soit, Sebastiano intervient :

— Occupe-toi un peu de tes oignons, ma chérie, ne les mets pas mal à l'aise… On voit qu'ils sont très amoureux, ça crève les yeux.

Mon cœur se glace. Il n’a dit qu’une phrase, et le plus naïvement du monde, mais elle a fait l’effet d’une bombe. Cet homme que nous ne connaissons même pas n’a eu aucun mal à comprendre ce que nous n’avons jamais voulu voir. Ses mots viennent de rendre terriblement réel ce que nous avons toujours pensé impossible. Je n’ose pas me tourner vers Leonardo, mais je le sens se lever d’un bond et s’éloigner de la cheminée, comme s’il voulait fuir. Il s’approche d’un meuble où sont disposées plusieurs photos et se met à les regarder, dos à nous.

— Ce sont vos enfants ? demande-t-il en prenant un cadre entre ses mains.

Il a préféré changer de conversation avec une désinvolture qui n’a rien de naturel. Et cette fois-ci, je m’en aperçois.

Adele le rejoint pour lui faire les présentations :

— Là, c’est Marco, l’aîné, il travaille en Allemagne. Et elle, c’est Francesca, qui vit à Padoue avec son mari.

— À l’heure actuelle, il n’y a plus rien pour les jeunes dans les collines, m’explique Sebastiano d’un air fataliste.

Encore troublée, je ne trouve rien pour alimenter la conversation. Adele, de son côté, continue à parler de ses enfants en montrant d’autres photos :

— Regardez comme ils sont mignons sur celle-là. Ils allaient encore à l’école primaire…

En levant les yeux dans sa direction, je croise soudainement le regard de Leonardo. Il tient le cadre dans la main, mais c’est moi qu’il regarde. Et dans ces yeux je lis quelque chose que je n’avais jamais vu auparavant, un désir fou, un besoin désespéré, une tendresse infinie. De l’amour. L’espace d’un bref instant, j’en ai la certitude.

Mais cela ne dure pas. Son regard me fuit pour se réfugier ailleurs. Et là, je ne suis plus sûre de rien. Si ce n’est que mon cœur ne se contente plus de ce qu’il a déjà.

Il est dix-sept heures, et il a enfin arrêté de pleuvoir. Nos vêtements sont secs. Nos hôtes ont beau avoir insisté pour que nous restions encore

un peu, nous décidons de repartir. Une fois rhabillés, nous leur disons chaleureusement au revoir :

— Et surtout, promettez-nous de revenir nous voir si vous passez dans le coin, dit Sebastiano en nous serrant la main.

— Qui sait ? fait Leonardo.

Mais il est déjà loin, perdu dans ses pensées.

Sortir de cette maison me donne l'impression d'avoir voyagé dans le temps. La nuit est tombée, le monde n'est plus dans l'état où nous l'avions laissé. Tout est sombre et froid. Leonardo aussi. Il a le regard vide. Son visage figé me met mal à l'aise. Il me prend par la main et me ramène jusqu'à la voiture sans dire un mot. J'ai peur de lui demander ce qu'il pense, je n'ose troubler ce silence tellement pesant.

L'espace d'un instant, j'ai la sensation très nette qu'il va se passer quelque chose de terrible. Mais je chasse cette pensée d'un léger mouvement de tête.

Nous reprenons la route. Pendant tout le trajet, Leonardo reste distant, fermé, comme s'il ruminait quelque chose. Il croise de temps en temps mon regard, et cherche à me rassurer d'une caresse. Mais sa main est froide, je le sens sur ma peau. J'ai l'étrange sensation que cet homme a besoin d'être sauvé de lui-même.

Nous rentrons à pied après avoir rendu notre voiture de location. Je décide alors d'en avoir le cœur net :

— Bon, je peux savoir ce que tu as ? Ça rime à quoi, cette tête d'enterrement ?

Dans un profond soupir, il s'arrête d'un coup et m'oblige à en faire autant. Nous sommes à deux pas de chez moi, au même endroit où nous nous étions arrêtés voilà plusieurs mois, quand il m'avait ramenée sur ses épaules à cause de (ou grâce à) la montée des eaux.

— C'est la dernière fois que nous nous voyons, Elena, me dit-il en me regardant droit dans les yeux.

C'est une affirmation simple, et sans réplique.

Je sens mon sang se glacer dans mes veines et mon cœur se briser.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire…, dis-je en balbutiant, sans comprendre.

— À quoi bon s'acharner à renvoyer cet instant à plus tard ? Cela fait déjà quelque temps que j'en ai pris conscience, mais j'ai préféré attendre, comme un crétin, en m'imaginant que… Nous avons conclu un pacte, et je crois qu'il est temps de le rompre, désormais.

Je suis complètement perdue, un cri rauque me jaillit de la gorge :

— Quoi ? Pourquoi est-ce que tu me parles de ce pacte ?

— Parce que ce que nous nous étions dit au début tient toujours, pour ce qui me concerne. Je t'ai menée jusqu'ici, et c'est ici que nos routes se séparent.

Sa décision est prise. Inutile d'espérer lui faire changer d'avis. Mais j'insiste :

— Pourquoi est-ce que tout devrait s'arrêter maintenant ? Pourquoi est-ce que nous ne pourrions pas continuer à nous voir, comme nous l'avons toujours fait ?

Leonardo secoue la tête.

— Nous nous sommes donné tout ce que nous pouvions, Elena, et c'était fantastique. Il n'empêche, le moment est venu de nous séparer, avant que le plaisir ne se transforme en habitude ou en besoin.

Une ride profonde se dessine sur son front. On dirait presque qu'il lutte contre lui-même.

Ça n'est pas possible. Je ne peux pas croire que Leonardo décide de me quitter, pas après une journée comme celle-là, la plus belle que nous ayons passée ensemble. À moins que ce ne soit précisément pour cette raison. Qui sait si les émotions d'aujourd'hui ne lui ont pas fait peur ?

— C'est quoi, le problème ? Tu as peur que je tombe amoureuse de toi ? Ou du contraire, peut-être ?

Je hurle après lui, folle de rage. J'ai perdu le contrôle. Je ne pense pas vraiment ce que j'ai dit. J'ai juste voulu le provoquer, mais j'espère avoir

touché un point sensible. Leonardo est ébranlé, il ne s'attendait peut-être pas que je me montre si courageuse.

Il se défend avec un sourire sarcastique :

— Comment pourrais-je avoir peur d'une idée qui ne m'a même pas effleuré l'esprit ?

Plus que ses mots, c'est sa soudaine froideur, son détachement qui me font mal :

— Elena, il y a eu du sexe entre nous. De la complicité et de la légèreté, aussi. Mais jamais d'amour…

— Je t'envie, tu sais ? lui dis-je d'un ton caustique. J'aimerais avoir toutes ces certitudes moi aussi, j'aimerais savoir exactement ce qui est de l'amour et ce qui n'en est pas, comme toi.

J'aimerais surtout avoir la force de ne pas pleurer, mais je dois déjà avoir les larmes aux yeux, car Leonardo n'arrive plus à me regarder en face.

— Je t'en prie, ne complique pas la situation.

Il avale sa salive et m'attire vers lui. Il me serre fort entre ses bras comme pour me protéger du mal qu'il est lui-même en train de me faire. Je me sens terriblement attachée à la chaleur de son corps, je ne supporte pas l'idée d'avoir à m'en séparer.

— Si je restais avec toi, je te ferais encore plus souffrir. Et c'est la dernière chose que je veux, crois-moi, me chuchote-t-il tout bas.

Il se recule pour essuyer une larme qui coule sur ma joue.

— Au début, quand je t'ai rencontré, j'étais convaincu que tu n'étais qu'un défi, un jeu, pour moi. Je pensais que tu n'étais qu'une jeune fille qu'il fallait choquer, provoquer. Mais j'ai découvert beaucoup plus. Je t'ai vue te transformer, t'épanouir sous mes yeux. Tu es une femme splendide, Elena. Tu es libre et forte, tu n'as pas besoin de moi.

— Mais j'ai encore envie de toi, lui dis-je avec la certitude douloureuse de l'avoir déjà perdu.

Leonardo ferme les yeux un instant. Je vois une foule d'émotions traverser son visage. Au moment de les rouvrir, son regard est absent,

perdu dans le vide.

— Pardonne-moi, Elena, je dois m’en aller, dit-il précipitamment.

Le temps de me donner un baiser sur le front, il lâche ce mot que je n’aurais jamais voulu entendre :

— Adieu.

Il se libère de notre étreinte en emportant une partie de moi. Je reste là, comme amputée, les bras douloureusement vides, les yeux remplis de larmes. Tout ce que j’arrive à voir, c’est son dos qui s’éloigne. La première chose que j’ai vue de Leonardo, la dernière qui me reste de lui.

*OceanofPDF.com*

# 17.

Aujourd’hui, j’ai pleuré deux heures d’affilée. De grosses larmes, des larmes de douleur que je n’ai même pas essayé de retenir. Cette nouvelle journée de déchirement vient s’ajouter à celles qui l’ont précédée. Voilà quatre jours que je suis barricadée chez moi, incapable de défaire le nœud qui me serre la poitrine et me donne une sensation de nausée étouffante. Je ne fais que penser à lui. Je mange à peine deux ou trois bricoles, juste assez pour ne pas mourir de faim. J’ai une boule à la place de l’estomac. Mon corps est une loque et ma tête une enclume. Mon cœur déborde de colère. Je déteste Leonardo de m’avoir abandonnée de cette façon. Je me déteste de m’être bercée de l’illusion que tout cela aurait pu finir autrement. Comment peut-on être aussi bête ? Je me serai répété des millions de fois de ne pas tomber amoureuse mais cela n’aura servi à rien. En fin de compte je suis tombée dans le piège des sentiments. Mais, au fond, à quoi d’autre pouvais-je m’attendre, venant de moi ? À devenir quelqu’un d’autre, quelqu’un de plus fort, de plus autonome, de plus courageux ? Je n’ai pas su devenir la femme émancipée que je pensais pouvoir être. Toute cette histoire n’a été qu’une erreur monumentale. Maintenant, je souffre, d’un mal qui me vide de mes forces et me tourmente l’esprit.

Je ne réponds pas au téléphone. Gaia a plusieurs fois essayé de m’appeler, mais je n’ai jamais décroché. Je ne réponds même pas à ma mère. Elle doit être à deux doigts d’appeler *Perdu de vue*, à l’heure qu’il est. Je veux rester seule, me morfondre dans ma solitude et ma tristesse. Je suis parfois tellement effondrée que j’ai du mal à bouger. Me traîner de

mon lit jusqu'au canapé me demande un effort surhumain. Mais il m'arrive aussi d'entrer dans une colère telle que j'ai envie de foutre en l'air tout ce qui me tombe sous la main. Hier ou avant-hier, j'ai réduit en miettes un paquet de gâteaux à coups de poing. J'ai ensuite jeté le tout par la fenêtre. Je ne pensais pas qu'être abandonnée par Leonardo puisse me mettre dans un état pareil. Combien de temps me faudra-t-il pour m'en remettre ?

Je regarde tout autour de moi. Mon appartement est dans un foutoir innommable : le carrelage est recouvert de poussière et de miettes, j'ai des tonnes de vaisselle en retard et un monceau de vêtements sur mon lit défait. Ce lit encore imprégné de son odeur, de notre odeur. Je veux rester là, pour me sentir proche de Leonardo.

J'enlève mes pantoufles en laine pour me jeter sous les couvertures. Je suis dans mon fameux pyjama en pilou décoré de petits ours polaires. Il est trois heures de l'après-midi. Je me glisse dans le lit en accrochant mes pieds aux bords du matelas pour laisser mes sens se remplir de lui. Je vois son visage, je respire son odeur, je sens ses mains et sa bouche sur moi. C'est une émotion déchirante. Je ne peux pas m'en empêcher, mais j'aimerais aussi que tous ces souvenirs disparaissent d'un coup.

Dehors, un terrible sirocco souffle sur la ville. Il fait crisser les fenêtres et s'incruste entre les contrevents avec des bruits inquiétants. Une violente angoisse m'envahit. Mes peurs d'autrefois reviennent me hanter, toutes ces peurs difficiles à gérer : celle de ne pas être à la hauteur, de ne pas être assez bien, de ne pas être aimée.

La peur de rester seule.

La vie était merveilleuse entre ses bras. J'étais heureuse. Après avoir tant ri, je n'arrive plus qu'à pleurer.

Dans un moment d'égarement, il me vient à l'esprit ces idées noires que la plupart des gens n'admettent jamais avoir, comme engloutir une douzaine de comprimés en les faisant passer avec de la vodka, ou me jeter du douzième étage d'un immeuble. Si tant est que je trouve un immeuble aussi haut à Venise. Ce qui est loin d'être gagné…

Qu'est-ce que je peux être bête. Une chance que je trouve encore à sourire au milieu de toute cette souffrance.

Est-ce que ce serait vraiment une erreur de lui envoyer un message pour lui dire qu'il me manque et lui demander de revenir ?

Oui, c'est une erreur, je le sais. Mais au fond, je n'ai plus rien à perdre… J'attrape mon iPhone sur la table de nuit et je commence à taper son nom sur le clavier. J'ai les doigts qui tremblent et le cœur qui bat la chamade. Soudain, avant même d'avoir écrit le début d'un SMS, mon téléphone bugue. L'écran devient tout noir. Dans un instant de panique totale, je l'éteins et je le rallume, déjà horrifiée à l'idée de perdre tous mes contacts. Je dois attendre de voir lentement réapparaître les icônes avant de pouvoir me calmer.

C'est un signe, j'en suis sûre. L'univers se sert de mon iPhone pour m'envoyer un message – pour l'originalité, on repassera. Je ne dois plus contacter Leonardo, je dois l'oublier ! C'est un salaud, un égocentrique, un égoïste, un lâche. Mets-toi bien ça dans la tête, Elena. Est-ce que tu veux encore souffrir ? Non, je ne veux pas.

M'armant de tout mon courage, j'efface son numéro de mon répertoire. À cet instant j'ai vraiment le moral dans les chaussettes, mais c'était le seul moyen de ne plus succomber à la tentation. Leonardo a maintenant définitivement disparu de mon existence. J'ai touché le fond, mais je fais partie de ces gens qui ont besoin de se faire mal avant de se réveiller, et de voir la vérité en face. Le voilà, l'intérêt de toute cette souffrance. Leonardo a été une erreur. Il m'a fait du mal, il m'a mise en danger. J'ai fait un saut dans le vide et je me suis écrasée.

Le moment est véritablement venu de dire stop.

Je pense à toutes celles et à tous ceux qui, au même instant, souffrent par amour, à Venise et dans le monde entier. J'ai l'impression d'être moins seule. Je me répète que je m'en sortirai, que ce ne sera pas aussi difficile que ça en a l'air. J'arrête de pleurer et je me concentre sur ma respiration, comme on me l'a appris au cours de barre au sol. J'inspire, j'expire. Lentement.

Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Alors que je rumine une quantité insupportable de réflexions incohérentes, j'entends sonner à la porte. C'est Gaia, ça ne peut être qu'elle, je la reconnais à sa façon d'appuyer comme une sourde. Je n'ai

aucune intention de me lever de ce lit pour aller lui ouvrir. Je ne veux pas qu'elle me voie dans cet état, je ne supporterais pas ses questions.

Je reste là sans bouger et sans faire de bruit. Gaia a arrêté de sonner. Elle a dû se dire qu'il n'y avait personne à la maison et elle a renoncé. Mais ce n'est pas spécialement son genre. De fait, elle se remet à sonner quelques secondes plus tard, de façon encore plus insistante. Et puis c'est à nouveau le silence.

— Elena !

J'entends sa voix résonner dans ma tête comme dans une pièce vide.

— Elena, ouvre, je suis morte d'inquiétude !

Je me traîne comme un poids mort jusqu'à l'entrée. Je reste face à la porte, en silence.

— Je sais que tu es là ! Si tu refuses de m'ouvrir, je vais appeler les pompiers et leur faire défoncer cette putain de porte ! crie-t-elle en cognant dessus comme si elle voulait effectivement la fiche par terre.

Je finis par lui ouvrir. Elle entre.

Elle ouvre des yeux grands comme des soucoupes en me voyant.

— Je peux savoir ce qui t'arrive ? demande-t-elle.

Sans attendre ma réponse, elle me serre dans ses bras jusqu'à l'asphyxie en me donnant un baiser sur la joue.

Ce câlin me fait chaud au cœur. Je me sens fondre, je me laisse aller. Comment ai-je pu imaginer me passer d'elle ? Gaia est la seule personne à qui je puisse confier ce qui reste de moi.

Alors je lui raconte tout. Avec courage, honnêteté et sans pudeur. Je lui explique toute la triste vérité sur Leonardo, épisode par épisode. La première étreinte au palais, le pacte diabolique, les épreuves, le sexe, mes réticences, ma déchéance. Elle m'écoute en silence, assise en face de moi sur le canapé. Ses grands yeux plongés dans les miens, elle secoue plusieurs fois la tête d'un air incrédule.

Quand s'achève mon récit, Gaia est choquée et émue. Elle est à deux doigts de laisser une larme couler le long de sa joue. J'ai même réussi à la faire taire – chose assez rare pour être signalée. Sans un mot, elle se

penche vers moi pour me faire un énorme câlin. Son geste veut tout dire. Je me réfugie dans ses bras comme on plonge dans une piscine chaude où l'on a toujours pied, où l'on ne coule jamais. Je sens dans ses bras la force de la véritable affection. Rester quelques instants serrée contre elle, joue contre joue, me fait un bien fou, mais j'ai presque du mal à accepter. Je ne suis plus vraiment toute seule, maintenant.

— Pourquoi est-ce que tu n'as rien voulu me dire ? me demande-t-elle sans comprendre, en m'écartant une mèche de cheveux du front.

— Parce que j'avais peur que tu me juges mal.

— Moi ? ! s'exclame-t-elle. Elé, depuis quand est-ce que je pourrais mal te juger ?

Je baisse un instant les yeux avant de les relever.

— J'avais honte.

En réalité, j'ai surtout honte de lui avoir menti, mais je vois à ses yeux verts qu'elle me pardonne complètement.

— Eh…, chuchote-t-elle en me secouant par l'épaule. Tu sais que je suis toujours là pour toi, quoi qu'il arrive.

— Je sais…

Ça fait tellement plaisir à entendre.

— Et maintenant ? Qu'est-ce que tu veux faire vis-à-vis de Leonardo ? demande-t-elle avec une discrétion que je ne lui ai jamais connue.

— L'oublier. Laisser tout ça derrière moi. Je souffre comme ce n'est pas permis, mais en même temps je suis tellement en colère…

Gaia prend mes mains entre les siennes, ce qui m'encourage à parler.

— C'est juste que je m'en veux encore plus que je ne lui en veux à lui. C'est moi qui suis tombée amoureuse comme une idiote ! dis-je avec des éclairs dans les yeux. Il m'avait pourtant prévenue, et pas qu'une fois. Je pensais pouvoir accepter les règles du jeu, mais en fait… Mon Dieu, quand j'y pense…

Mes mots s'étranglent dans ma gorge. Gaia secoue la tête :

— Si tu m'en avais parlé plus tôt, j'aurais peut-être pu t'aider. Tu as gardé tout ça pour toi… et moi qui ne me suis aperçue de rien !

Elle s’en fait presque le reproche, elle, mon amie. Que j’ai délibérément tenue à l’écart de tout ça.

— C’est ma faute… Je me suis plantée sur toute la ligne, Leonardo m’a fait mentir à toutes les personnes auxquelles je tiens le plus. C’est terrible, je sais. Je suis désolée.

— Non ! Enlève ce mot de *faute* de ta bouche, s’agace-t-elle. Ça s’est mal fini, mais ça ne sert à rien d’avoir des remords, maintenant.

— Oh mon Dieu, Gaia…

Je plonge la tête contre son épaule, désespérée. Je ferme un instant les yeux. Quand je les rouvre, je laisse à nouveau couler mes larmes.

— Hé, tu veux bien arrêter de pleurer ? Tu ne t’es pas plantée, tu as suivi ton cœur, c’est tout.

Gaia se penche vers moi et me tire les joues jusqu’à leur faire dessiner un sourire.

— Dis-moi au moins que tu t’es un peu amusée, me lance-t-elle d’un air à la fois provocateur et complice.

Je ne peux pas m’empêcher de lui sourire (pour de vrai), tout en essuyant mes larmes. Je commence à arrêter de ruminer.

— Mais toi, comment vas-tu ? On a assez parlé de moi…

— Il y a du changement, avoue Gaia en poussant un long soupir. Je voulais te voir à cause de ça aussi.

— De bonnes ou de mauvaises nouvelles ?

— Je n’en sais rien moi-même, dit-elle en haussant les épaules.

— C’est-à-dire ?

— J’ai cassé avec Jacopo.

Son visage s’assombrit dans la seconde.

— Non !

Je suis sincèrement désolée. J’étais heureuse de les savoir ensemble.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Il m’a demandé de venir vivre avec lui, m’explique-t-elle d’un ton neutre et posé. Ça voulait dire franchir un cap important, et j’ai compris

que je ne pouvais pas lui mentir ni me mentir à moi-même.

D'habitude si impulsive et si frivole, Gaia semble avoir un début de prise de conscience – un signe d'équilibre.

— Ça a quelque chose à voir avec Belotti ?

Je suis sûre que c'est le cas.

— Elé, j'ai essayé de l'oublier, mais je n'y suis pas arrivée, dit-elle, les yeux brillants. Jacopo a été parfait avec moi, il m'a comblée d'attentions et de cadeaux, mais ça n'a pas suffi. Je continue à penser à ce salaud.

— Vous vous êtes vus ?

— Je l'ai juste eu au téléphone, répond-elle, presque avec résignation. Il s'entraîne dur en ce moment. C'est une année très importante pour lui, il doit se remettre de ses chutes des mois précédents.

— Et donc ?

— Et donc ça n'a aucune importance.

Une ombre de tristesse traverse son visage.

— Même s'il est loin, même si je ne le verrai probablement qu'à la fin de sa saison… je l'attendrai. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Je lui fais un signe de la tête pour lui montrer combien je partage et combien je comprends son sentiment.

— J'ai peut-être fait une connerie que je vais amèrement regretter, soupire Gaia. Jacopo a salement morflé. Il est vraiment amoureux, tu sais ?

— Je sais. J'étais à cent pour cent derrière lui. Je tenais tellement à avoir une amie comtesse.

J'essaie de détendre l'atmosphère. Un sourire point sur ses lèvres, mais elle prend bien soin de l'effacer aussitôt.

— Au lieu de ça, il te reste juste une amie idiote.

— Bah, au moins on sera deux.

Après le départ de Gaia, la foule de pensées dans laquelle j'étais plongée se dissipe peu à peu, comme si l'enclume qui me pesait sur l'estomac s'était soudainement envolée. Je me sens plus libre, plus légère. Parler avec elle m'a fait du bien. Lui avoir raconté toute la vérité m'a aidée à voir les choses autrement, de façon plus détachée.

J'ai été heureuse, je ne le suis plus, mais je peux encore l'être. Je dois relativiser ma douleur, considérer Leonardo comme un épisode de ma vie – magnifique, certes, mais qui restera une exception. L'avenir m'attend, il me suffit juste de savoir dans quelle direction aller. Je pourrais par exemple me jeter à corps perdu dans le travail, décider d'accepter cette mission à Padoue, même si j'arrive un peu après la bataille. Je veux être forte, rationnelle, j'ai presque trente ans et je veux gérer ma vie, me concentrer sur les choses qui me tiennent à cœur, trouver ma place dans le monde. La Elena qui jouait dans les bras de Leonardo, qui attendait confiante chacun de ses gestes, chacun de ses mots, qui était prête à faire tout ce qu'il lui demandait, cette Elena-là n'existe plus. Je dois maintenant redevenir moi-même, mais sans Leonardo, une Elena qui n'appartient qu'à Elena.

Je soupire. C'est plus facile à dire qu'à faire. Alors autant commencer par de petits détails : je vais dans ma chambre faire le lit. Après avoir mis des draps propres, je jette les sales dans le tambour de la machine à laver pour me débarrasser de son parfum et de son image. Puis j'ouvre les fenêtres pour chasser l'air renfermé de cette chambre. Il faut qu'un courant d'air vienne balayer tous ces souvenirs. Une pensée me traverse alors l'esprit. Et si ce que j'avais éprouvé avec Leonardo n'était pas de l'amour ? Et si je m'étais simplement laissé emporter par le charme de l'interdit, par le goût d'enfreindre les règles ? Cette idée me trotte dans la tête. Et pas qu'un peu. Mais si c'était le cas ?

Ça suffit, oublions ça.

Et pourtant, si notre histoire se résumait effectivement à un désir caché de transgression, j'arriverais peut-être à remettre les choses en perspective…

Je passe dans le salon. Je sors de ma bibliothèque un somptueux volume illustré sur Michel-Ange et la Chapelle Sixtine. Regarder les

œuvres d’art des grands maîtres m’aide à me détendre, d’habitude. Je m’allonge sur le canapé, la tête appuyée sur un coussin, et je commence à feuilleter mon livre en m’attardant sur d’innombrables détails.

Arrivée vers la moitié de l’ouvrage, une feuille glisse des pages et me tombe sur le ventre. Je la regarde : c’est le portrait que Filippo avait fait de moi la nuit avant son départ. Je l’avais rangé là pour qu’il ne s’abîme pas. Je l’avais presque oublié. Le retrouver maintenant me donne un pincement au cœur.

*Tu es tellement belle…*

*Tu dormais si bien, cette nuit…*

Je deviens soudainement nostalgique de ces instants passés ensemble. Fil, pourquoi n’as-tu pas compris tout de suite que tu étais l’homme idéal pour moi ? Que c’était toi qui me permettais vraiment de me sentir en sécurité ? Que c’était toi qui m’acceptais pour ce que j’étais, avec mes limites et mes défauts, sans vouloir à tout prix me changer ? Quant à moi, je n’ai rien fait pour protéger ce sentiment pur et sincère qui nous unissait. Je n’ai pas su en prendre soin, tout ça pour poursuivre des chimères, comme une idiote. C’est seulement maintenant que je me rends compte de ce que j’ai perdu.

Une larme me monte aux yeux. Puis une autre, et encore une autre. Je pleure sans me retenir, pour me libérer, sans colère, sans douleur. Je pleure comme on pleure pour ceux qui comptent vraiment pour nous, ceux à qui nous sommes liés par quelque chose qui va au-delà du cœur, du corps et de l’esprit. Ces larmes balaient toutes les émotions que j’ai pu éprouver ces derniers mois. Elles finissent par arrêter de couler : je me sens épuisée. Mais je me sens animée d’un regain de détermination et de force. Je suis prête à renaître. Il ne me reste plus qu’à demander pardon à celui qui a été victime de mes erreurs. Voilà la première chose que j’ai à faire.

OceanofPDF.com

# 18.

J’observe le paysage à travers la vitre, la tête appuyée sur mon siège, les mains sur les genoux. Les collines de Toscane m’ont toujours procuré une sensation de profonde sérénité. Vues d’un train en marche, on les croirait presque en mouvement, comme si leurs reliefs en terre rouge me poursuivaient. Je reste immobile. Plutôt que de laisser vagabonder mon esprit, je me concentre sur ce qui se passe autour de moi : un bruit de roues, des voix qui s’entremêlent, des sonneries de portable, des portes qui s’ouvrent et qui se ferment. Et des tunnels : l’ombre, puis la lumière, de nouveau l’ombre, de nouveau la lumière.

Je recommence d’ici, depuis ce train qui file vers Rome. Encore deux petites heures et je serai dans la capitale, chez Filippo. C’est un coup risqué. Je ne suis pas coutumière de ce genre de décisions, mais à force de remuer la situation dans tous les sens, j’ai fini par comprendre que c’était ce qu’il y avait de mieux à faire. Que c’était même la seule chose à faire. Je suis partie les mains vides mais avec l’intention de lui faire mes excuses sans lui demander de me pardonner en retour. Peut-être que Filippo sera heureux de me revoir, peut-être que nous ne pourrons jamais oublier notre dispute ni même repartir de là où nous nous étions séparés. Toujours est-il que je voudrais au moins lui parler. Lui dire que je suis désolée et que j’ai pris conscience que je me suis trompée. J’aurais pu lui écrire ou lui téléphoner, mais j’ai pensé que ce voyage serait au minimum une façon d’expier ma faute. J’ai réservé une chambre dans un petit hôtel près de Saint-Jean-de-Latran. Au pire, ce ne sera qu’un bref séjour.

J’arrive à la gare de Termini vers quinze heures, accueillie par le soleil qui inonde mon visage de sa chaude lumière. Je quitte mon blouson. L’air de Rome est tiède, ce petit changement me réchauffe le cœur. Traînant ma petite valise à roulettes, je sors de la gare et je grimpe dans le premier taxi libre.

— Viale della Musica, dis-je gentiment au chauffeur.

Je veux aller au chantier. Filippo m’a donné l’adresse la dernière fois que nous nous sommes parlé au téléphone. J’ai l’impression qu’il s’est écoulé un siècle depuis ce coup de fil, et je ne suis même pas sûre de le trouver là-bas. Mais c’est la seule indication précise qu’il m’ait donnée pendant nos conversations vidéo. Alors autant tenter ma chance.

Le taxi traverse la ville bruyante et animée jusqu’à ce que le quartier de l’EUR nous apparaisse dans tout ce qu’il a de plus austère et de plus monumental.

Une fois descendue du taxi, je fais quelques mètres sans trop savoir où aller. J’aperçois au loin un immense bâtiment en verre et en ciment entouré de grues et d’échafaudages et je prends sa direction. Arrivée au pied de l’édifice, je lève les yeux. Même si la construction n’est pas encore terminée (et Dieu sait quand elle le sera), on peut déjà y discerner la quête d’harmonie et de beauté qui l’anime, tournée droit vers l’avenir.

D’un pas hésitant je pénètre dans le chantier avec mon iPhone dans une main et dans l’autre la poignée de ma valise. Je jette des regards un peu anxieux tout autour de moi. Quelques ouvriers m’observent d’un air surpris, mais personne ne s’arrête. Je ne suis animée que par un seul et unique espoir. Celui de le retrouver.

Ça y est, le voilà, je le reconnais de loin, il me tourne le dos. Même s’il porte son casque de protection, je suis sûre que c’est lui. Il n’y a que Filippo pour gesticuler de façon aussi drôle. Il discute avec deux ou trois ouvriers, le doigt pointé vers un côté du bâtiment. Il a l’air sûr de ce qu’il fait et de ce qu’il dit. Mon cœur se met à battre à toute vitesse, comme en

surchauffe. Mais je ne dois pas avoir peur. Je sais ce qu'il y a à la fin et au début d'un voyage : il y a la vie, il y a l'amour, il n'y a qu'un instant, et la certitude merveilleuse de ne pas savoir ce que le destin nous réserve.

J'attends que les ouvriers soient partis pour l'appeler sur son portable. Filippo fouille dans la poche de son Burberry. Je le vois hésiter un instant. Il secoue la tête et hausse les sourcils avec une drôle de grimace. Est-ce qu'il est surpris ? Oui, j'ai un peu peur, maintenant. On dirait presque qu'il n'a pas envie de répondre, comme s'il en avait vraiment fini avec moi.

Je prie pour qu'il décroche. C'est alors que sa voix se glisse dans mon oreille comme une brise d'été.

— Allô ?

— Retourne-toi, lui dis-je simplement.

Il s'exécute, et nos regards se croisent. Les yeux écarquillés, il reste comme figé, les pieds cloués au sol, avant d'enlever son casque. Il l'abandonne sur un assemblage en ciment et vient à ma rencontre, lentement. J'ai un nœud dans la gorge, je sens mes genoux ployer, mais je me prépare à l'affronter.

Il s'arrête à cinquante centimètres de moi, le regard dur, impénétrable.

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

— Je suis venue te demander pardon, lui dis-je dans un souffle. Je me suis trompée, Fil, je voulais juste que tu le saches.

— Tu es folle.

Il n'en croit pas ses yeux.

— Oui, mais je l'étais encore plus quand je t'ai dit toutes ces choses et que je t'ai laissé t'en aller. Je sais qu'il n'est plus possible de revenir en arrière, maintenant que j'ai tout foutu en l'air. Alors je te présente mes excuses, au moins ça. Et je le désire de tout mon cœur. Qui est aussi un peu à toi…

Tandis que je parle à en perdre haleine, je vois son regard retrouver sa douceur et son sourire rayonnant étirer ses lèvres.

— Viens là, Bibi, me dit-il soudain en m'attirant vers moi.

Mon Dieu, qu’est-ce que ces bras et cette chaleur réconfortante ont pu me manquer ! Je me détends enfin, tout contre lui. Je me sens en sécurité pour la première fois depuis si longtemps. Si le passé n’est plus qu’un mauvais rêve à chasser de mon esprit, le futur est rempli de promesses.

Je le regarde. Il me regarde. Puis il pose sa joue contre la mienne. Son cœur bat aussi vite que le mien. Je sens ses mains. Je sens ses lèvres s’avancer lentement vers mon visage et glisser sur mes lèvres. Filippo me veut encore, et je le veux moi aussi.

Tout le reste n’a aucune importance.

*OceanofPDF.com*

# MERCI

à Celestina, ma mère.
à Carlo, mon père.
à Manuel, mon frère.
à Caterina, Michele, Stefano, mes phares, de jour comme de nuit.
à Silvia, ma guide précieuse.
à l’ensemble des éditions Rizzoli, du rez-de-chaussée au dernier étage.
à Laura et Al, et leur présence importante.
à tous mes amis, inconditionnellement.
à Diana et Annamaria, mes tantes, dans mon cœur et dans mon âme.
à Filippo P. et au train du retour.
au 14 septembre 2012, 16 h 10.
à Venise.
au destin.

*OceanofPDF.com*

Irene Cao

# POUR TES LÈVRES

Roman

*Traduit de l'italien*
*par Léa Tozzi*

JC Lattès

Titre de l'édition originale :
IO TI GUARDO

Publiée par Rizzoli

Maquette de couverture : atelier Bleu-T
Photo : © Chris Riccio / Gallery Stock

© 2013 RCS Libri S.p. A, Milano. Tous droits réservés.
© 2014, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition janvier 2014.
ISBN : 978-2-7096-4548-5

www.editions-jclattes.fr

*À mes amies*

# 1.

Il m’effleure le front d’un baiser léger tandis que ses doigts glissent lentement le long de ma hanche et disparaissent sous mon tee-shirt. Un tee-shirt à lui, d’ailleurs. En ouvrant les yeux, je tombe sur ce regard vert clair qui illumine aussitôt ma journée. Je pose la main sur son visage, lisse comme celui d’un enfant. Les premiers temps, je pensais qu’il se levait la nuit pour se raser en cachette. Et puis j’ai compris que c’est sa peau qui est comme ça : sa barbe est si douce qu’il a l’air déjà rasé, même au réveil.

Nous sommes allongés sur le côté, l’un en face de l’autre. Nos pieds se touchent. Nos corps ont la même odeur. Nous avons fait l’amour hier soir, et c’est chaque fois plus beau. Cette découverte de nos corps a le goût irrésistible du plaisir. Mais voilà que sa main me serre un peu plus fort. Il me secoue doucement.

— Bibi, réveille-toi..., me dit-il tout bas.

Les paupières tremblotantes, j’essaie de grappiller quelques minutes de sommeil supplémentaires. Je m’imagine en train de vivre cette journée, *chaque* journée, avec lui.

Lui, Filippo.

— Encore un moment, s’il te plaît..., dis-je en bougonnant.

Je me retourne de l’autre côté. Filippo me dépose un baiser dans le cou, avant de sauter du lit. Il sort en laissant la porte entrouverte. Seule dans la chambre, je tente d’émerger. Encore dans le coaltar, j’arrive tout de même à m’adosser à la tête de lit. De la fenêtre filtrent quelques rayons de soleil qui viennent me caresser le visage. Nous sommes au

mois de mai, il fait un temps splendide ce matin. L'air est déjà chaud et cette lumière de huit heures presque aveuglante.

Un nouveau jour se lève sur ma nouvelle vie.

Voilà trois mois que je suis venue retrouver Filippo sur son chantier, ici, à Rome. J'osais à peine espérer ce qui s'est finalement passé. Non seulement Filippo m'a pardonnée, mais il m'a aussi écoutée. Il m'a comprise et montré qu'il m'aimait encore. Quand il m'a prise dans ses bras, j'ai eu la sensation de revenir de très loin, d'être redevenue moi-même après m'être égarée. Il nous a suffi d'échanger un long regard pour savoir que nous voulions encore être ensemble. C'est comme ça que j'ai quitté Venise pour m'installer ici, dans son appartement – le nôtre, désormais. C'est un loft cosy et lumineux, qui donne sur le petit lac artificiel du quartier de l'EUR, au sud de la ville. C'est lui qui a l'a conçu, et tout me plaît. Chaque recoin de ce nid douillet contient une partie de nous, de nos goûts, de nos passions : la bibliothèque en résine dessinée par Filippo, les lampes en papier de riz que j'ai décorées d'idéogrammes japonais, les affiches de nos films cultes. J'aime ces fenêtres sans rideaux et même l'ascenseur microscopique de l'immeuble où j'ai toujours peur de rester coincée. Mais surtout, j'aime que ce soit notre premier chez-nous.

Je file à la salle de bains pour mettre un peu d'ordre dans mes cheveux. Des mèches me tombent sur les yeux. Une pince à hauteur de la nuque, et c'est bon. La coupe au carré que j'avais à l'automne dernier n'est plus qu'un lointain souvenir. Queues-de-cheval improvisées, coiffures improbables : j'ai tout essayé pour discipliner la jungle brune qui me tombe au niveau des omoplates. Peine perdue.

Le temps d'enfiler mon jogging, et je rejoins Filippo dans la cuisine en traînant mes pantoufles.

— Coucou, petit loir, me lance-t-il en se versant un verre de jus d'orange.

Il est déjà habillé et parfumé, prêt à partir. Il porte un pantalon en coton beige, une chemise bleue et une cravate en soie – signe qu'il ne passera pas la journée sur le chantier mais au cabinet. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir son énergie au réveil. Comparée à Filippo, j'ai l'impression d'être une vieille tortue.

— Coucou, dis-je en me frottant les yeux.

Je bâille à m’en décrocher la mâchoire. Une fois assise au bar, je plonge la tête dans mes bras. Pas moyen de résister à l’appel du sommeil. Je lève les yeux vers la gazinière, où bout déjà l’eau de mon thé. Filippo a eu cette petite attention dès le premier jour où nous nous sommes réveillés ensemble. C’est un geste tout simple, mais qui le résume complètement.

Il éteint le gaz avant que l’eau déborde.

— Je te laisse mettre ta dose ?

Je souris. Filippo prétend que je me drogue au thé vert et aux infusions, et il a peut-être raison. Non seulement j’en bois des litres chaque jour, mais j’en ai de toutes les variétés possibles et imaginables. Ce matin, j’ai bien envie d’un mélange ayurvédique. Parmi les innombrables bocaux remplis de feuilles séchées qui envahissent le meuble de cuisine, j’attrape donc un thé vert aromatisé à la rose et à la vanille.

J’en propose à Filippo mais il fait non de la tête.

— Sens-moi ça, c’est divin, je t’assure ! lui dis-je en lui tendant la boîte en fer.

— Mais je n’en doute pas... alors comme ça, tu te mets à dealer maintenant ? me demande-t-il tout en sirotant son café.

Il avance tout de même le bout de son nez, prudemment :

— Ça sent le chat crevé, finit-il par décréter d’un air dégoûté.

C’est un combat perdu d’avance. Dépitée, je regagne mon tabouret avec mon mug fumant, en tâchant de ne pas me brûler les mains. J’observe Filippo, son corps svelte et musclé, ses cheveux blonds, à peine couverts d’un peu de gel. Je l’aime de plus en plus, comme j’aime nos rituels de couple et l’univers familier de nos petites habitudes. Peut-être que chaque relation amoureuse devrait ressembler à ça. Plus le temps passe, plus je suis convaincue que nous pourrions passer toute notre vie ensemble sans jamais finir comme ces couples usés par le quotidien.

— Pourquoi tu me regardes ? me demande-t-il en levant un sourcil.

— Parce que tu es beau, lui dis-je en dégustant tranquillement mon thé.

— Oh, la flatteuse !

Filippo s’approche de moi et commence à me pincer les hanches tout en me couvrant de petits baisers dans le cou. Là-dessus, il s’assied à mes côtés, allume son iPad et se met à feuilleter les pages des quotidiens auxquels il est abonné. C’est l’heure de sa revue de presse, comme tous les matins.

— Je ne sais pas comment tu fais pour lire sur ce machin, lui fais-je remarquer d’un air perplexe.

— C’est plus pratique que les journaux. Sans compter que ça prend moins de place et que c’est bon pour la planète.

Il effleure son écran du bout des doigts, comme s’il jouait du piano.

— Moi, je préfère le papier, lui dis-je d’un ton convaincu.

— Parce que tu es d’un autre temps, me lance Filippo en avalant la fin de son café.

Un petit sourire satisfait lui flotte sur les lèvres.

— D’ailleurs, tu es restauratrice...

— Je ne réponds pas aux provocations.

Je prends un air hautain. Nous n’arrêtons pas de nous chamailler au sujet de nos professions respectives. Puisque je conserve le passé alors que Filippo projette l’avenir, qui de nous deux a le métier le plus utile, le plus important ? Le travail de restauratrice n’ayant rien à voir avec celui d’architecte, je doute que nous aurons un jour le fin mot de l’histoire.

— Qu’est-ce qu’on fait ce soir ? je lui demande, en trempant une galette de riz dans mon thé.

— Je ne sais pas, mon amour... Je ne sais même pas à quelle heure je sortirai du boulot, me répond-il distraitement, les yeux rivés à sa tablette.

— Ces architectes visionnaires qui inventent le futur mais qui n’arrivent même pas à voir plus loin que sept heures du soir..., dis-je tout bas.

Je réprime un petit sourire sarcastique en mordant dans ma galette. Je ne réponds pas aux provocations, certes, mais pourquoi se priver d’une petite pique si l’occasion se présente ?

Filippo finit par lever les yeux de son écran. Touché.

L’instant d’après, je lui ébouriffe les cheveux, sûre et certaine que cela le mettra en rogne. La réponse ne se fait pas attendre : Filippo m’attrape par un bras et me le bloque derrière le dos.

— Très bien, Bibi, tu l’auras voulu.

Il commence à me chatouiller les côtes et la base du cou. J’éclate de rire tout en m’agitant comme une anguille. C’est un supplice. Je ne tarde pas à demander pitié. Filippo me libère aussitôt et jette un œil à sa montre :

— Mince, je ne suis pas en avance !

Il s’empresse d’éteindre son iPad et le range dans sa housse comme une relique.

Il faudrait que je m’active moi aussi, je suis encore en pyjama !

— Je file me changer, lui dis-je. Si tu m’attends, on pourra partir ensemble.

— Je ne peux pas, Bibi, soupire-t-il en ouvrant grands les bras. Je dois être au cabinet dans une demi-heure, j’ai rendez-vous avec un client. Il avait bien besoin de me faire venir à cette heure, celui-là...

— O.K.

J’acquiesce, en essayant de l’apitoyer avec la petite tête triste et résignée que je prends chaque fois que je veux le faire craquer.

— Si tu dois y aller, vas-y... Même si ça m’oblige à faire le trajet toute seule, dis-je en pleurnichant.

— Eh bien, tu dois savoir comment fonctionne le métro, maintenant, ricane-t-il.

Bon, Filippo a peut-être raison, je n’ai pas vraiment un sens de l’orientation de boy-scout. Soyons honnête : j’ai une sérieuse tendance à me perdre et à monter dans le mauvais tram ou dans le mauvais bus. Mais avouez tout de même que passer d’une petite ville de la taille de Venise à l’enfer de Rome nécessite un temps d’adaptation, non ?

— Idiot, va !

Je fais la moue avant de l’attirer vers moi.

— Bonne journée, dis-je dans un murmure, mes lèvres tout près des siennes.

— À ce soir, Bibi.

Son baiser me laisse un goût délicieux de café et de dentifrice dans la bouche.

La journée a bien démarré et je prends le chemin du métro d'un pas décidé. Je peux y arriver, je le sais. Mais, pour le moment, le soleil, qui est déjà très haut, m'invite à ralentir et à profiter de ma promenade. L'EUR est un quartier moderne. Les couleurs vives des jardins se mélangent à l'asphalte des trottoirs et au béton des immeubles. Une certaine sérénité s'en dégage, malgré le flot incessant des voitures. Tout cela est très nouveau pour moi. Avec ses places désertes, ses ponts envahis de touristes et ses vaporettos qui passent quand bon leur semble, Venise m'avait habituée à un paysage urbain si différent ! Je marche encore le nez en l'air chaque fois que je fais le trajet de chez moi au travail. Une fois dans la station, je m'engouffre sans hésitation dans le tunnel. Je prends la ligne B, direction Rebibbia. J'ai toujours peur de me tromper, d'autant que je me suis déjà perdue – et plus d'une fois. C'est un tel labyrinthe là-dessous que j'ai dû appeler Filippo à la rescousse. Une funeste erreur, d'ailleurs, puisque avec ce SOS désespéré, mon sauveur a désormais de quoi se moquer de moi jusqu'à la fin de mes jours (au moins).

J'attends le métro sur le banc qui fait face au quai. J'observe les gens autour de moi en essayant de deviner l'endroit où ils vont et leur métier. Petite, je jouais à ce jeu avec Gaia sur le vaporetto qui nous ramenait de l'école. Dieu sait ce qu'elle doit fabriquer en ce moment. Je l'imagine traverser les rues de Venise comme un bolide, perchée sur des Jimmy Choo de 12 centimètres, en minijupe. À coup sûr, elle doit déjà être en train d'écumer les boutiques en compagnie d'une multimillionnaire japonaise quelconque. Même si nous nous téléphonons souvent, Gaia me manque énormément, elle, son sourire sincère, ses expressions fleuries, ses câlins énergiques et même ses diktats en matière de mode et de style. Son amitié est peut-être la seule chose que je regrette vraiment de ma vie vénitienne. En plus de mes parents, évidemment. Pour le reste, j'avais hâte de tourner la page. Et dire que j'aurai trente ans dans cinq jours

exactement ! Je n’arrive pas à y croire. Savoir que je soufflerai ma trentième bougie à Rome me rend euphorique, moi qui n’ai jamais aimé les anniversaires. Je suis arrivée à un moment crucial de ma vie, je le sens. Sortir de la vingtaine est toujours traumatisant pour une femme, mais pour ce qui me concerne, je suis certaine d’être définitivement entrée dans l’âge adulte. Avec un nouvel amour, une nouvelle ville, une nouvelle vie : autant dire les meilleures bases possibles. Si le bonheur existe, il ne doit pas être très loin.

Mon métro finit enfin par arriver. Malgré l’heure de pointe, il reste encore quelques places de libres. Je me jette dans la cohue. En jouant des coudes, j’arrive à me glisser sur un siège, entre une dame bien en chair et un ado boutonneux. Un jeune homme vêtu d’une chemise légère s’arrête à ma hauteur. De ma place, je ne vois que son dos qui m’empêche de lire la liste des stations. J’en ai au moins dix avant d’arriver au Colisée. Je me résigne à les compter sur mes doigts, en espérant ne pas me tromper.

Tout d’un coup, je m’aperçois que je suis hypnotisée par ce garçon. Cette chemise, ce dos, ces cheveux noirs me rappellent quelque chose, ou plutôt quelqu’un. S’il était plus âgé, ce pourrait être Leonardo. Son souvenir me traverse l’esprit comme un éclair. Je sens une ombre m’envelopper. Tout devient trouble autour de moi. Le souvenir des moments que nous avons passés ensemble commence à m’envahir. Je chasse immédiatement ces instantanés en noir et blanc qui fondent sur moi comme une nuée d’insectes. « C’est de l’histoire ancienne », me dis-je en secouant la tête. À quoi bon me demander où est Leonardo, à quoi bon chercher à savoir si notre histoire aurait pu finir autrement ? Inutile de regretter les émotions qu’il déchaînait en moi – le creux au ventre que j’avais avant de le voir, la découverte de nos corps et l’excitation de nos rendez-vous clandestins. Tout est fini maintenant, pour toujours.

Je ne suis peut-être pas encore prête à affronter le passé, à regarder tout ça de façon totalement détachée. J’arrive tout de même à penser à lui sans devenir folle, c’est déjà ça. Le pincement au cœur et le nœud à l’estomac qui me paralysaient voilà trois mois ont disparu. J’ai relevé la tête et je suis repartie de zéro. C’était un peu comme guérir d’une mauvaise grippe. J’ai appris à maîtriser ces émotions, à les décomposer, morceau par morceau. Avec le temps, la douleur a diminué. C’est

toujours le cas, d'ailleurs, même si on se croit incapable, sur le moment, de surmonter ce qui nous tombe dessus. Désormais, j'arrive à voir Leonardo pour ce qu'il est : une histoire d'amour qui appartient à la Elena du passé, une erreur qui ne se reproduira plus. La femme que je suis aujourd'hui est plus sage et plus sûre d'elle. Elle vit aux côtés d'un homme meilleur. Aux côtés de Filippo.

Arrivée à la station Colisée, je sors à hauteur de la via dei Fori Imperiali, où je prends le bus qui m'emmènera au travail. Pendant le trajet, je regarde Rome défiler sous mes yeux. Jour après jour, sa beauté à la fois fascinante et négligée ne cesse de me surprendre et de me séduire. Cette ville est une espèce de mille-feuille où l'art et l'histoire se sont superposés de façon anarchique. Ce méli-mélo d'époques et de styles me fait penser à une femme qui aurait décidé de porter toute sa garde-robe en même temps. Pour se cacher ou pour se montrer ? Impossible à dire.

Le bus roule bruyamment sur les pavés. Il emprunte le rond-point de la piazza Venezia pour entrer dans la valse incessante des voitures qui y circulent de jour comme de nuit. Une fois descendue piazza Argentina, je quitte les grandes artères pour prendre les petites rues étroites qui jouxtent le corso Vittorio Emanuele. Le centre de Rome est un dédale vertigineux de ruelles biscornues. Il y a de quoi perdre le nord, mais on finit toujours par tomber sur une de ces grandes places dont la beauté spectaculaire vous laisse dans un état d'émerveillement amusé. J'ai désormais appris à ne pas en avoir peur. Même si je continue à me perdre, quel que soit mon itinéraire, je sais que je finirai tôt ou tard par voir apparaître le profil rassurant du Panthéon ou celui, plus allongé, de la place Navone.

Me voilà arrivée à bon port, à l'église Saint-Louis-des-Français, avec à peine dix minutes de retard, s'il vous plaît ! On m'a expliqué qu'on peut (et même qu'on doit) avoir un quart d'heure de retard à ses rendez-vous. Dans une ville aussi labyrinthique et aussi chaotique que Rome, personne ne s'attend à vous voir arriver à l'heure – c'est même assez mal vu.

Je croise un petit groupe d'ecclésiastiques parmi lesquels je reconnais le père Serge, l'un des prêtres qui officient à Saint-Louis, l'église de la

communauté française de Rome.

— Bonjour, mademoiselle Elena, me lance-t-il gaiement.

Le père Serge a des origines sénégalaises. La blancheur de son sourire tranche avec sa peau noire. Le temps de lui répondre d'un signe de tête, je file vers l'entrée. N'était la croix gigantesque au sommet du toit, on aurait du mal à croire que cette façade abrite un lieu de culte. Avec ses colonnes corinthiennes et ses statues disposées dans d'élégantes niches, Saint-Louis a l'air d'un palais néoclassique.

Une fois franchie la porte d'entrée, je quitte la lumière du jour pour la pénombre. L'église abrite trois des plus célèbres tableaux du Caravage : *Le Martyre de saint Matthieu, Saint Matthieu et l'Ange* et *La Vocation de saint Matthieu*. Des œuvres que j'avais étudiées pendant des heures dans mes manuels d'histoire de l'art mais que je n'avais encore jamais vues en vrai avant de venir travailler ici. Et dire que j'ai désormais la chance inouïe d'entrer chaque jour dans ce temple de l'art pour rejoindre la chapelle que je suis chargée de restaurer, juste à côté de ces chefs-d'œuvre ! Malgré l'humidité, les pigments et les solvants qui agressent ma peau, malgré la combinaison imperméable qui m'enveloppe de la tête aux pieds (effet glamour assuré) et les échafaudages brinquebalants, malgré le père Serge qui vient contrôler l'avancée des travaux à la fin de chaque heure et les allées et venues incessantes des visiteurs, je suis vraiment heureuse de travailler ici.

Tout ça, je le dois au coup de pouce que m'a donné Gabriella Borraccini, la directrice de l'Institut de restauration de Venise. Il m'a suffi de lui demander si elle avait entendu parler d'un boulot à Rome ; ses contacts dans le monde de la culture ont fait le reste. En deux coups de téléphone, sans même quitter son bureau, elle a réussi à me dégoter cette mission prestigieuse. Moins d'une heure plus tard, elle m'appelait pour m'annoncer la nouvelle, d'une voix calme et rassurante : « Ma petite Elena, j'ai ce qu'il te faut. Tu vas travailler avec une de mes anciennes étudiantes, Paola Ceccarelli. Une caractérielle de première, je te préviens. On ne peut pas dire qu'elle apprécie le travail en équipe mais c'est une des meilleures restauratrices de Rome. Si tu ne te fais pas rembarrer ou piétiner, elle t'apprendra beaucoup. Alors ne me déçois pas », a-t-elle conclu d'une façon presque intimidante.

Grâce à l’intervention d’une des enseignantes les plus craintes de Venise, je me retrouve donc ici. Perchée en haut de mon échafaudage instable, armée de mes petites éponges, de mes pinceaux et de mes gommes abrasives, je m’occupe de *L’Adoration des Mages* de Giovanni Baglione, un peintre qui a mené l’essentiel de sa carrière à Rome entre la fin du XV e et le début du XVI e siècle. Même s’il a été l’un des premiers à écrire la vie du Caravage, Baglione a fini par devenir l’un de ses plus féroces adversaires. Il faut dire que, avec un tempérament aussi imprévisible que le sien, le Caravage ne pouvait que s’attirer des ennuis. Quand il apprit que son confrère avait écrit un petit recueil de poèmes satiriques dont il était la cible, Baglione s’empressa de traîner en justice celui qui l’avait ridiculisé et accusé de plagiat. Reconnu coupable de diffamation, le Caravage passa un mois en prison. Et voilà que des siècles plus tard, les deux rivaux se retrouvent dans la même église, l’un à côté de l’autre, séparés par un mur. S’il existe un au-delà, j’imagine que le Caravage doit se réjouir que d’innombrables visiteurs viennent jour après jour admirer sa chapelle plutôt que celle du pauvre Baglione.

— Bon, on s’y met ou on passe toute la journée à rêvasser ?

La voix de Ceccarelli me ramène sur terre. Son ton pète-sec où perce un accent romain très prononcé reflète assez bien son sale caractère. J’en viens vraiment à me demander si Borraccini a voulu me faire une fleur ou mettre mes nerfs à rude épreuve...

Je me retourne d’un coup. Paola est une grande quadra dégingandée. Quand elle ne se fait pas une queue-de-cheval, elle attache ses cheveux blondis par le soleil avec un pic qui lui donne un air de matrone romaine. Son regard sévère, à moitié caché derrière de drôles de lunettes vert acide, a le don de me pétrifier. Elle n’est pas commode et plutôt brute de décoffrage, mais c’est une sacrée pro. Elle connaît les secrets des couleurs comme personne, elle arrive à saisir l’âme des fresques et à rendre à chaque élément tout son éclat. C’est effectivement la meilleure restauratrice de Rome. Hélas, comme elle est consciente de son talent, elle ne loupe pas une occasion de me rappeler à l’ordre si je me trompe dans les mélanges de couleurs ou si je m’attarde trop longtemps sur un détail. Elle parle peu, mais toujours de façon directe et péremptoire. À la longue, elle a fini par m’inspirer une sorte de crainte respectueuse.

Malgré tout, je sens que la vraie Paola doit être très différente de l'image qu'elle renvoie.

— Elena, mais qu'est-ce que tu fais, bon sang ?

Sa voix résonne comme une onde de choc alors que j'allais m'attaquer au manteau de la Vierge. Je me retourne illico, le pinceau en l'air, et tombe sur ses yeux noisette. Elle me foudroie de derrière ses lunettes tandis que ses joues dessinent deux lignes dures autour de sa bouche fine.

— Fais d'abord un essai. Je ne suis pas sûre que ça soit la même teinte, poursuit-elle en désignant du menton mon bol de peinture bleue.

— D'accord...

Je lui réponds d'un ton conciliant, même si j'ai déjà fait mille essais. Je trace un petit coup de pinceau sur le manteau de la Vierge.

— Ça ne m'a pas l'air si différent..., lui fais-je remarquer.

La couleur correspond parfaitement à l'original. Et toc.

Paola s'approche pour en avoir le cœur net. Elle regarde d'abord la fresque, puis elle me regarde moi. L'instant d'après (un instant qui me semble durer une éternité), son visage retrouve son air hargneux habituel. Paola est comme ça avec tout le monde. Autant s'y faire.

— N'oublie pas de noter les quantités exactes de pigments dans le registre, dit-elle en retournant à sa fresque, une *Annonciation* de Charles Mellin qui occupe le mur d'en face.

— O.K. Je m'en occupe tout de suite après.

J'ai envie de lui répondre que je n'ai pas besoin de les marquer chaque fois puisque je les connais par cœur. Mais je ne dis rien.

Ce registre dont Paola prend religieusement soin est un cahier cartonné avec de grandes pages vierges. Chaque matin, avant de commencer le travail, elle y écrit la date du jour et note – ou me fait noter – juste en dessous toutes les quantités de pigments nécessaires à nos mélanges de couleurs. Il n'y a vraiment aucune limite à la névrose. Moi qui pensais être le prototype de la maniaque perfectionniste, je suis forcée d'admettre que Paola me bat haut la main ! Au début, sa méticulosité obsessionnelle me faisait peur, et puis je m'y suis habituée. Avec le temps, j'ai même appris à l'apprécier. Bref, je nage en plein syndrome de Stockholm.

Hélas, nous n’avons pas eu l’occasion de faire plus ample connaissance en dehors du travail. J’ai bien essayé de l’inviter gentiment à boire un verre, de faire un tour à l’heure de la pause, mais elle a toujours refusé. Elle a l’air de tenir à garder ses distances. Notre relation ne doit pas sortir du cadre professionnel, un point c’est tout. Et pourtant, je suis convaincue que derrière cette apparente froideur se cache une âme sensible. Il suffit de regarder la façon dont elle tient son pinceau et la grâce avec laquelle elle le fait glisser sur la fresque pour s’en apercevoir. Paola caresse les profils et les ombres avec la légèreté d’une plume.

Nous passons la matinée à travailler sans nous regarder, les yeux rivés à nos fresques respectives. Dans la nef ne résonnent que les pas des visiteurs et les pièces tombant dans la machine qui permet d’éclairer les toiles du Caravage. Je m’arrête un instant pour me mettre deux gouttes de collyre et jeter un œil à mon portable. Ah, un message de Filippo.

Au terme d’une série d’analyses approfondies, l’architecte visionnaire du futur a conçu une soirée apéritif et cinéma.
Ils donnent le dernier Tarantino au Farnese. On se retrouve au bureau ?

Le cabinet de Filippo se trouve via Giulia, tout près d’ici. Je le rejoins souvent après le travail. De là, nous prenons l’apéritif au Campo de’ Fiori. Nous allons ensuite au ciné, suffisamment tôt pour ne pas louper le dernier métro. Maintenant que les soirées sont de plus en plus douces, ni Filippo ni moi n’avons envie de rester enfermés à la maison. Alors je suis partante, comme d’habitude.

O.K. À plus tard. Bisou.

Une fois mon téléphone rangé, je me remets au travail.

— Tu imagines, si on avait un équivalent de Photoshop..., dis-je tout haut en ajoutant une touche de blanc au manteau de Marie. Ce serait le pied !

Miracle, Paola esquisse un sourire :

— Je ne suis pas sûre, tu sais... À la longue, je crois que le bonheur de faire ça moi-même finirait par me manquer...

La seconde d'après, elle s'approche de la partie dont je m'occupe et l'observe attentivement, centimètre par centimètre.

— Je te conseille de bien nettoyer toutes ces petites traces, me fait-elle en pointant du doigt un endroit du mur. Sans quoi, tu risques d'être gênée quand tu appliqueras la couleur.

— Bien sûr.

Je sais parfaitement quoi faire, mais Paola ne manque jamais une occasion de me le rappeler. Là-dessus, elle enlève ses gants en caoutchouc et commence à ranger ses outils.

— Tu t'en vas déjà ? lui dis-je en ouvrant de grands yeux.

D'habitude, c'est elle qui s'en va la dernière.

— Oui. Tu ne te souviens pas ? me demande-t-elle à son tour en enlevant sa pince à cheveux. Je ne suis pas là cet aprèm.

— Ah oui, c'est vrai...

Je me souviens, maintenant... Elle m'avait dit qu'elle avait quelque chose de prévu, mais quoi, ça, je n'en sais rien. D'ailleurs, je me suis bien gardée d'en demander plus.

— On se voit demain, alors.

— À demain.

Elle me fait un petit geste de la main et s'en va, baskets aux pieds.

On ne peut pas dire que cet après-midi ait été très productif. Dès seize heures, je me suis laissé distraire par la longue messe en français que le père Serge a célébrée devant de nombreux fidèles et j'ai commencé à me déconcentrer. J'ai préféré faire passer le temps avant de rejoindre Filippo. À quoi bon m'acharner puisque mes yeux ne sont plus capables d'être attentifs aux détails ? Résultat, je m'amuse à regarder les gens, je remplis consciencieusement le registre, je prépare les pigments dont j'aurai besoin demain et je range mes outils en prenant soin de ne pas me presser.

De temps à autre, je croise le regard d’un jeune homme. Cela fait plusieurs jours que je le vois ici. Il reste presque toute la journée devant les tableaux du Caravage sans se soucier des touristes qui passent devant lui.

J’ai remarqué qu’il se sert d’un porte-documents bleu électrique pour prendre des notes ou faire des croquis au crayon qu’il range dans une chemise en carton. Je lui donne vingt ans tout au plus, mais il est peut-être encore plus jeune. Aujourd’hui, il porte un jean slim, des All Star à carreaux et un tee-shirt noir uni. Il a deux bracelets brésiliens au poignet et un piercing au sourcil gauche lui éclaire le visage. Sans être particulièrement grand, il est très longiligne. Bref, avec ses biceps à peine saillants, sa peau pâle et son buste légèrement penché en avant, il a typiquement l’allure de l’étudiant brillant mais tourmenté.

Il vient de m’adresser un sourire, timide et presque imperceptible. Comme pour me saluer, comme pour me dire : « Et si on se disait bonjour ? Après tout, cela fait cinq jours que nous nous croisons au même endroit. » J’aime ses grands yeux sombres, vifs, brillants. J’aime aussi ses sourcils épais et sa masse de cheveux châtains légèrement ondulés. Sa bouche charnue donne à son visage quelque chose d’exotique.

Avec un peu de chance, ce n’est pas un étudiant mais un jeune artiste en devenir. Il n’est évidemment pas le seul à venir admirer ces chefs-d’œuvre, mais il est différent des autres, car il les observe avec une attention particulière. Quand il ne noircit pas fébrilement des pages et des pages, il passe des heures à lire des manuels qu’il souligne comme s’il voulait en retenir chaque ligne.

Six heures et quart. Il s’apprête à partir ; moi aussi, d’ailleurs. Inutile de rester plus longtemps. J’ai assez donné pour aujourd’hui et j’en ai vraiment ma claque. Le temps d’enlever ma combinaison et de me recoiffer, je traverse la nef en essayant de marcher le plus discrètement possible, vu le bruit d’enfer que font mes sandales.

Je vois le mystérieux jeune homme marcher devant moi quand une feuille tombe soudain de son porte-documents. Je la ramasse et m’empresse de le rattraper avant qu’il ne s’en aille. Je lui donne une petite tape sur l’épaule. Il se retourne, l’air surpris.

— Excuse-moi, mais tu as perdu ça, lui dis-je en lui tendant la feuille.

— Ah, merci. Je ne m'en étais même pas aperçu, me répond-il en rougissant.

Visiblement intimidé, il se gratte la tête avant d'attraper la feuille et de la coincer sous l'élastique de sa chemise. Une fois dehors, je lui demande :

— ça fait plusieurs jours que tu viens ici, j'ai l'impression. Tu es étudiant ?

— Oui. Je suis en première année à l'Académie des beaux-arts.

Il est nerveux. Son regard ne cesse de bouger.

— J'écris un mémoire sur le cycle de *Saint Matthieu*, m'explique-t-il en s'éclaircissant la gorge.

— Je l'aurais parié, lui dis-je avec un sourire amical.

— Et toi, tu es restauratrice.

Il a l'air impressionné. C'est mignon comme tout.

— Eh bien, enchanté. Moi c'est Martino, ajoute-t-il d'une voix douce en me tendant la main.

— Elena.

— Tu as un petit accent. Tu viens d'où ?

— De Venise.

— Bien sûr... Et tu t'es installée ici pour le boulot, j'imagine ?

— Pas que..., lui dis-je en souriant. Pour rejoindre mon copain aussi.

— Ah, fait-il avec un mouvement de tête.

Je rêve ou il a l'air vaguement déçu ?

Il y a un blanc, comme si nous cherchions tous les deux quelque chose à nous dire.

— Alors je pense qu'on aura souvent l'occasion de se voir ces prochains jours, Martino.

— Oui, je pense que oui, me répond-il avec une drôle de lueur dans les yeux.

— Moi je pars de ce côté, dis-je en joignant le geste à la parole.

— Et moi par là, fait-il soudain, comme si je le tirais de ses pensées.

— À bientôt.

— À bientôt.

Il fait deux pas en arrière et s’en va la tête basse, avec la démarche un peu chaloupée de ceux qui portent des All Star. Je le vois tout d’un coup se retourner, comme pour s’assurer que j’étais vraiment partie. Je lui souris. Il me sourit aussi, sans regarder où il va et finit par bousculer un passant. Gêné, il s’excuse et se dépêche de s’éloigner, les yeux rivés au sol, rouge de honte.

Je trouve sa maladresse craquante. Entre timides, on se comprend tout de suite. À bientôt, Martino. Je crois que je me suis fait un nouvel ami, aujourd’hui.

*OceanofPDF.com*

# 2.

Aujourd’hui, Martino est arrivé de bonne heure. Toutes les deux minutes, il sort une pièce de monnaie d’une petite sacoche en cuir qu’il porte à la ceinture de son jean. J’entends un bruit métallique puis le *clic* du petit projecteur qui s’allume, et voilà que saint Matthieu sort comme par enchantement de l’obscurité.

Martino étudie, scrute, décompose chaque détail puis se fraie un chemin parmi le flot des touristes. Recroquevillé sur un des bancs de l’église, il commence à prendre des notes sur ses feuilles volantes. Voilà une petite semaine que nous avons fait connaissance. C’est agréable de le savoir là jour après jour. Sa présence m’aide un peu à oublier que Paola est toujours sur mon dos.

Il passe de temps en temps me rendre visite à la chapelle. Nous parlons techniques de restauration et théories de la couleur tandis que ma collègue reste bouche cousue dans son coin. Il arrive aussi que Martino m’observe avec la plus grande attention, comme s’il étudiait une œuvre d’art, mais ça ne me dérange pas du tout. Il veut juste connaître tous les secrets de la peinture ; je le note à son regard vif et curieux. Il n’est pas comme les autres jeunes de son âge, ceux qui traînent via del Corso ou qui traversent la ville comme des bombes sur leurs scooters débridés. Martino est un timide, lui. Il a un look original, mais c’est aussi quelqu’un de très respectueux.

— Tu t’es équipé aujourd’hui, à ce que je vois, lui dis-je en indiquant sa sacoche du menton.

— Je ne comprends pas pourquoi l’éclairage dure aussi peu longtemps, sourit-il.

— Demande au père Serge ! fais-je dans un grand éclat de rire.

Je vois aussitôt Paola se crisper. Sans me soucier de ce qu’elle marmonne, je commence à mélanger les pigments rouges qui me serviront pour le manteau de la Vierge.

— J’adorerais avoir une lampe comme la vôtre, poursuit Martino en désignant le projecteur halogène rond qui donne à notre chapelle des allures de plateau de cinéma.

— Je parie que ça déplairait au père Serge.

Au même instant, je m’imagine le prêtre vider sa tirelire avec un grand sourire avant de fermer l’église. Il faut dire que les toiles du Caravage et cet éclairage payant représentent sans doute une bonne partie des recettes de Saint-Louis-des-Français.

— C’est sûr, mais c’est vraiment du vol ! proteste Martino en soupirant. Tout ça me coûte une fortune, ajoute-t-il en agitant sa sacoche presque vide. Espérons au moins que ça serve à quelque chose. Mon prof n’est jamais content de ce que je fais.

— Moi aussi, j’en ai eu une dans ce genre-là, lui dis-je en connaisseuse. Gabriella Borraccini, une éternelle insatisfaite. Elle passait pour une vraie terreur...

Je vois soudain Paola se tourner vers moi. Mince, si ça se trouve, nos bavardages la dérangent.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Rien... Tu peux me donner le pigment rouge, s’il te plaît ? me demande-t-elle avec une gentillesse que je lui avais rarement vue.

Je m’exécute. C’est étrange, on dirait qu’elle est troublée. Mais je n’ai même pas le temps d’en avoir le cœur net puisqu’elle se retourne aussitôt vers le mur. Je reprends ma conversation avec Martino :

— Moralité : après avoir passé des mois à me faire rembarrer chaque fois que je lui posais une question, après avoir poireauté des heures devant son bureau pour avoir un rendez-vous, j’ai fini par lui présenter un mémoire sur Giorgione à la fin d’un cours. Il m’avait fallu des nuits entières pour l’écrire, et je ne te parle même pas de mes après-midi à la

Galleria dell’Accademia ou dans des bibliothèques paumées. Toujours est-il que c’est à partir de ce jour-là que ma prof a estimé que je pouvais être à la hauteur de ses exigences.

— Espérons qu’il en aille de même avec mon prof ! Mais je t’assure que ce n’est pas un tendre, conclut Martino en secouant la tête.

Il me regarde ensuite mélanger des pigments et de l’eau.

— À quoi elle te sert, cette carafe ? me demande-t-il d’un air étonné.

— Il y a un filtre pour retenir les impuretés, lui dis-je en lui montrant comment ça fonctionne. Le calcaire, c’est mortel pour la couleur. C’est un truc que j’ai appris à Venise.

— On peut avoir un peu de silence, par ici ? bougonne soudain Paola d’un ton agacé.

Aïe. Elle est énervée.

— Vous avez raison, excusez-moi, s’empresse d’ajouter Martino.

Je hausse les épaules en lui faisant un clin d’œil, l’air de dire : « Laisse tomber, elle est toujours comme ça. »

— Vous faites plus de bruit que les oies du Capitole, continue de rouspéter Paola.

Comme son accent romain ressort toujours quand elle est vraiment en rogne, je sens qu’il est temps de faire une pause. Il est déjà onze heures passées, et Paola n’a toujours pas décroché.

— On se prend un café ? je demande en lançant un regard complice à Martino.

Réponse inflexible de Paola :

— Allez-y, les enfants. Moi, j’ai un truc à finir, lâche-t-elle d’une voix sèche sans même nous jeter un regard.

— D’accord, alors j’y vais. Je reviens dans un moment.

Le temps d’enlever ma tenue et de récupérer mon sac dans le débarras derrière l’autel, je sors de l’église sur la pointe des pieds en compagnie de Martino.

— Pfff, elle n’est pas franchement souriante, ta collègue...

Nous voilà dehors. Martino arrange la mèche qui lui tombe sur les yeux et me regarde d'un air timide. Je lui propose d'aller au Sant'Eustachio, à deux pas de Saint-Louis, sur la place du même nom. Il paraît qu'on y sert le meilleur café de Rome.

Le soleil est déjà haut. Le ciel est d'un bleu tellement limpide qu'on le dirait sorti d'un tableau. Avec cette douce chaleur et cette petite brise qui vient parfois de la mer, le temps de ce mois de mai romain est idéal.

Nous sommes sur le point de quitter la via della Dogana Vecchia pour arriver sur la place quand je sens soudain le souffle me manquer. Un court instant, je crois sentir dans l'air un parfum connu, un parfum d'ambre mélangé à une odeur plus corsée et plus envoûtante. *Son* parfum, celui de Leonardo. Mon cœur se met à battre la chamade. Pétrifiée, je regarde autour de moi mais ne vois personne qui puisse lui ressembler. L'instant d'après, une pin-up taille mannequin moulée dans une paire de leggings noirs des plus suggestifs me passe sous le nez et inonde l'atmosphère de son parfum entêtant. Plus rien.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tout va bien ?

La voix inquiète de Martino me ramène brusquement à la réalité. J'avais presque oublié sa présence.

— Oui, oui... Pourquoi ?

— Tu es toute pâle.

Non mais franchement, à quoi bon m'acharner à faire comme si de rien n'était puisqu'un gamin peut voir que quelque chose ne va pas ?

— Non, rassure-toi... J'ai juste eu l'impression de voir quelqu'un que je connaissais, mais je me suis trompée...

J'essaie d'esquisser un sourire pour cacher mon trouble.

— Peut-être que c'est Paola qui nous espionne, plaisante Martino.

J'éclate de rire en m'efforçant de chasser ce souvenir qui hante mes sens et chaque fibre de mon corps.

Arrivés au café, nous sautons sur la première table au soleil et passons commande auprès du serveur, un homme aux cheveux gris et aux joues rouges qui a le physique de l'emploi. Je prends un café et Martino un chinotto.

— Qu’est-ce que j’aime Rome au printemps ! dis-je en soupirant sans cesser de regarder autour de moi.

— Oui, ça doit être pareil à Venise, j’imagine, dit Martino. Tu vas rire, mais je n’y suis allé qu’une seule fois. C’était pour un voyage de classe, au lycée. Évidemment, je ne me souviens que d’avoir picolé et vomi à l’hôtel...

— Il faut absolument que tu y retournes. Il y a tellement de chefs-d’œuvre que tu ne sais plus où donner de la tête, dis-je en croisant les jambes, calée au fond de mon fauteuil en fer forgé. D’ailleurs, si tu as envie d’y faire un tour et que tu cherches des bons plans, n’hésite pas à me demander. Je connais plutôt bien la ville, tu sais...

— Tu pourrais peut-être me servir de guide, me suggère-t-il.

Son regard tombe sur mon décolleté mais se dérobe aussitôt... Ce garçon est vraiment un grand timide, mais je dois admettre que sa candeur est craquante.

Je souris, d’un air plus touché que gêné :

— Peut-être..., dis-je en réajustant mon tee-shirt le plus naturellement possible.

Autant ne pas trop en dire.

Entre-temps, le serveur arrive et dépose élégamment son plateau sur la table.

— Madame, monsieur, vos commandes, dit-il de sa voix grave de baryton.

Le voyant rester devant nous droit comme un *i*, Martino se jette sur sa sacoche mais je l’en empêche d’un geste.

— Laisse, c’est pour moi, lui dis-je en tendant un billet de dix euros au serveur. En plus, c’est mon anniversaire aujourd’hui...

— Vraiment ? s’exclame Martino, tout surpris. Il fallait le dire plus tôt !

Joignant le geste à la parole, il se lève pour me faire maladroitement la bise.

— Je sais que ça ne se fait pas de demander son âge à une femme, mais...

— Trente ans tout rond, lui dis-je sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

Je suis flattée par son air étonné, et pas qu'un peu.

— Mince, tu ne les fais pas !

— Merci.

S'entendre dire ça le jour de ses trente ans, ça fait toujours plaisir.

— Tu es née le 16 mai... alors tu es taureau.

— Oui, et toi ?

— Balance. J'aurai vingt ans le 3 octobre.

Il ne fait pas son âge lui non plus, mais je me garde bien de le lui dire. J'imagine qu'il ne prendrait pas ça pour un compliment.

J'avale ma dernière gorgée de café avant de racler le reste de sucre au fond de ma tasse. Pas moyen de m'empêcher de penser à l'odeur de tout à l'heure. Elle m'est soudainement revenue en mémoire, comme si mon esprit en était imprégné.

— Tiens, la revoilà, fait Martino en m'observant comme si j'étais une curiosité scientifique.

— La revoilà quoi ? je lui demande, surprise.

— Une drôle de tête que tu fais de temps en temps. Je te regarde, tu sais ? Brusquement, tu t'absentes, comme si tu courais après quelque chose qui t'échappe, quelque chose d'inaccessible. Ça t'est arrivé tout à l'heure, quand tu t'es arrêtée en plein milieu de la rue.

Ses yeux sont devenus comme deux fentes.

— Tu as l'air triste, Elena... On sent comme une douleur au plus profond de toi, une douleur qui se réveille de temps à autre.

Ses mots me font l'effet d'une gifle. Et pour cause : je viens de prendre conscience que mon cœur porte en lui une blessure, une blessure qui ne s'est pas encore refermée et dont je ne guérirai peut-être jamais complètement : Leonardo.

— Personne ne m'avait jamais dit ça, lui fais-je en souriant pour ne pas trahir mon émotion.

— C'est un compliment, ajoute Martino en souriant lui aussi. Cette étrange mélancolie te rend encore plus belle.

Il rougit.

— Eh bien... merci. Voilà mon premier cadeau de la journée.

J'éclate de rire, histoire de ne pas l'embarrasser davantage.

— L'heure tourne. Retournons au travail, sinon Paola va me passer un savon...

— Oui, allons-y.

Sans insister, Martino ramasse ses affaires en vitesse. Il s'est montré suffisamment entreprenant pour aujourd'hui.

Une surprise m'attend à la maison : Filippo, affalé sur le canapé, les yeux fermés, la tête sur le coussin décoré d'une vue en noir et blanc de Manhattan. Il a ôté sa veste, sa cravate, et les a jetées sur le fauteuil. À le voir comme ça, avec son col de chemise déboutonné, on croirait qu'il dort, mais non. Il chantonne *Via con me* de Paolo Conte, une de nos chansons fétiches, en battant la mesure de son pied nu. Avec ses écouteurs vissés aux oreilles, il ne m'a pas entendue entrer.

J'en profite pour l'observer. Son beau visage est éclairé par une douce lumière. Le retrouver me rend si sereine. Peut-être que je suis vraiment heureuse, pour la première fois de ma vie. Heureuse d'appartenir à Filippo, à cet endroit, heureuse de tout ce qui m'entoure. À peine me suis-je approchée du canapé que Filippo ouvre les yeux. Le temps de s'étirer, il me dit en souriant :

— Joyeux anniversaire, Bibi !

— Merci, Fil ! Même si tu me l'as déjà souhaité ce matin..., je lui réponds tout bas en déposant mon sac sur le tapis à pois.

Filippo soupire et ouvre grands les bras :

— Viens que je t'embrasse !

Je me laisse tomber sur son corps chaud. Il me caresse la bouche d'un tendre baiser avant de tirer de sous le coussin une enveloppe blanche ornée d'une marguerite.

— C'est pour toi, me chuchote-t-il avec un sourire radieux.

À l'intérieur, je trouve un bon pour un week-end en Toscane.

— Waouh, Fil, merci ! On part, alors ? lui dis-je en me pendant à son cou.

Je l’embrasse intensément. Pour une surprise, c’est une surprise. Toute une soirée rien que nous deux à manger comme des rois et à faire l’amour... Je m’y vois déjà.

Mais ce n’est pas tout. Filippo a organisé un dîner en mon honneur dans un des meilleurs restaurants de Rome. Quelques amis vont se joindre à nous.

— Trente ans, il faut bien marquer le coup ! lance-t-il solennellement. Alors fêtons ça comme il se doit... Ça me semble le minimum !

— Dis donc... est-ce que tu ne me gâterais pas un peu trop ?

À vrai dire, j’aurais préféré que nous passions la soirée en amoureux, mais tant pis. C’est une si gentille attention que je m’en voudrais de le décevoir. Entourant son visage de mes mains, je le couvre de petits baisers.

— Je suis heureuse, tellement heureuse. Parce que je t’ai près de moi.

— Moi aussi Bibi, fait-il en m’effleurant les cheveux. Et entre nous, ça me fait plaisir que tu ne sois plus végétarienne. Parce que, avant, c’était un vrai casse-tête de t’emmener quelque part...

Je souris en repensant à tout ce que j’ai fait endurer à Filippo depuis que nous nous connaissons. Avec mes goûts compliqués, j’avoue que j’ai été particulièrement pénible... Une chance pour lui que je sois devenue carnivore !

— Je n’ai jamais vu quelqu’un se mettre à manger de la viande du jour au lendemain, poursuit-il en se levant du canapé. C’était tellement surprenant... Je n’ai jamais compris ce qui t’est arrivé.

— Moi non plus je n’ai pas compris.

J’ai beau m’en tirer avec un sourire, le souvenir de Leonardo revient une nouvelle fois me hanter, me vampiriser l’esprit, comme avant. Si je ne l’avais pas rencontré, je serais peut-être encore végétarienne à l’heure qu’il est. Si je ne l’avais pas rencontré, je serais encore la Elena d’autrefois. Je vivrais dans un monde en noir et blanc, sans consistance, sans odeur, sans saveur.

Avant de partir, je prends un petit moment pour parler à Gaia sur Skype. Elle commence évidemment par se moquer de mon grand âge (on

verra si elle fait encore sa maligne dans six mois, quand ce sera son tour), puis me raconte les derniers développements de son histoire avec Belotti, son cycliste. L'entendre raconter tout un tas d'anecdotes croustillantes avec ses expressions bien à elle m'amuse toujours énormément. Et puis nous sommes liées comme les doigts de la main, elle et moi : je suis heureuse si elle est heureuse. Je refuse qu'elle fasse n'importe quoi pour un type qui ne me revient pas du tout et qui ne la mérite sans doute pas.

— Alors, vous vous êtes vus, oui ou non ? je lui demande, impatiente d'en savoir plus.

— Oui. Une fois, minaude-t-elle en s'enroulant une mèche blonde autour du doigt.

Je remarque qu'elle a son vernis rouge, le préféré de Belotti. Elle m'a assez bassinée avec ça pour que je m'en souvienne.

— Et où, si ce n'est pas trop indiscret ?

— J'ai été le voir chez lui, à Monaco, juste avant le début du Giro. On s'est envoyés en l'air toute la nuit. Et le lendemain aussi. Elé, c'était fantastique !

L'étincelle de joie qui pétille dans les yeux verts de Gaia est suffisamment explicite. En plus d'être beau, Samuel Belotti doit aussi être un bon coup.

— Et maintenant ?

— Maintenant, pas touche ! soupire-t-elle. Plus moyen de le voir pendant le Giro, tu t'imagines bien ! Il m'a interdit de le rejoindre, d'ailleurs. Il dit que ça pourrait compromettre ses performances.

— Quel connard...

— Écoute, ce n'est pas sa faute, son directeur sportif était contre ! Bref, je dois l'oublier jusqu'à la mi-juin, fait-elle en haussant les épaules. En tout cas, depuis notre nuit de folie, on se téléphone beaucoup plus souvent qu'avant, tu sais.

— Tant mieux, alors.

Belotti est peut-être sincère, mais j'en doute.

— Et avec Brandolini, tu en es où ? Tu as le droit de ne pas me répondre, bien sûr.

— Il m’arrive de penser à lui. Figure-toi que je l’ai croisé au Rialto pas plus tard que la semaine dernière, m’explique-t-elle en se grattant le front, comme mal à l’aise. Mais c’est terminé. Ça n’aurait pas été honnête que je reste avec lui.

Je hoche la tête d’un air compréhensif.

— Et avec Filippo, ça se passe comment ? s’empresse-t-elle de me demander, histoire de changer de sujet.

— Bien, fais-je avec un sourire. Tellement bien que j’ai du mal à y croire.

Je dois être radieuse, car Gaia sourit elle aussi.

— Quand je te disais que vous étiez faits l’un pour l’autre ! Je te sens heureuse, Elé. Tu le mérites, vraiment.

Gaia est la seule à être au courant de mon histoire avec Leonardo. Elle a été très présente au moment de notre rupture et soulagée depuis de me voir remonter la pente après tous ces moments de souffrance et de doute.

— Au fait, quand est-ce que tu viens nous voir ?

— Bientôt, juré.

— Tu me le promets ? Méfie-toi, je t’attends de pied ferme.

Je jette un coup d’œil à l’horloge de mon écran. Vingt heures trente, déjà ! Aïe aïe aïe, il faut que je me dépêche.

— Bon, je te laisse, Gaia. Filippo a organisé un dîner avec des amis. On va fêter ça tous ensemble.

— Et après, est-ce que vous allez fêter ça juste tous les deux ? me demande-t-elle avec un petit air coquin.

— Je ne sais pas... mais j’espère bien que oui, lui dis-je avec un clin d’œil. Tu m’excuses, mais là je dois trouver une tenue potable pour mon vieux corps fatigué de trentenaire !

— Amusez-vous bien ! Et faites ce que moi je ferais à votre place... À très vite.

— Bisous, ma Gaia.

— Bye, Elé. Gros bisous !

Sitôt notre conversation terminée, je file me préparer pour la soirée. Je choisis une petite robe noire avec des bretelles fines, des chaussures ouvertes bleu électrique (dont les talons me font gagner dix bons centimètres) et une écharpe en soie. Je me vaporise un peu de Chloé sur le dos de la main, un petit truc signé Gaia. « Tu vois, comme tu fais tout le temps de grands gestes, tu peux diffuser ton parfum autour de toi. » Des années après, ce qu'elle m'avait dit dans les couloirs du lycée me trotte encore dans la tête.

Ensuite, direction la salle de bains. Après un brossage de dents énergique, je commence l'opération maquillage, en suivant les instructions de la pro. Je commence par m'appliquer soigneusement un rouge à lèvres rose pêche avant de le tamponner avec un mouchoir en papier, et je termine avec du gloss transparent. Puis les yeux. Afin d'avoir un regard plus intense, je me passe une couche de fard à paupières. Tout de même, est-ce que ce n'est pas un peu trop ? Tant pis. Le temps de me mettre un soupçon de blush sur les joues, le front et le menton, je termine avec un peu d'anticernes. Et voilà, je suis prête ! J'espère ne pas trop avoir l'air d'un clown... Je me regarde dans la glace en souriant. Ça va, je suis plutôt mignonne. À l'âge vénérable de trente ans, il est peut-être temps de savoir se maquiller.

De retour dans la chambre, je pars à la recherche de ma pochette en cuir bleu que j'avais payée un prix fou dans une boutique de Venise. Autant m'en servir, au lieu de lui faire prendre la poussière ! Je la retrouve dans le placard, complètement écrasée sous une pile d'*Architectural Digest*. Qu'est-ce que Filippo peut m'énerver à ranger ses affaires n'importe comment ! Bref, après lui avoir rendu sa forme initiale, j'y glisse mon iPhone, du brillant à lèvres, un miroir de poche, des pansements (mieux vaut en avoir sur soi quand on sort avec ce genre d'échasses) et un paquet de mes indispensables bâtonnets de réglisse. J'ai du mal à refermer ma pochette, mais tout rentre.

Je m'attache au poignet gauche le beau bracelet que Filippo m'a offert après nos retrouvailles, j'enfile mes chaussures et vais au salon. Habillé d'un pantalon bleu et d'une chemise blanche retroussée jusqu'aux coudes, Filippo m'attend tranquillement sur le canapé. Facile de

s’habiller en deux minutes chrono quand il suffit de se passer une noisette de gel dans les cheveux pour être beau comme le jour !

Le restaurant qu’a choisi Filippo est des plus agréables : il y règne une atmosphère chic et originale, mais pas aseptisée comme tant d’endroits à la mode. Tout est meublé dans le style liberty, du comptoir en onyx rétroéclairé, derrière lequel s’alignent des centaines de bouteilles de vin, au laboratoire de pâtisserie visible depuis la salle principale au plafond voûté. Les tables aux nappes blanches sont ornées de fleurs fraîches. Au deuxième étage s’ouvre une terrasse avec une vue à couper le souffle sur le Testaccio. C’est là que nous allons dîner.

L’ambiance a beau être décontractée, je ne me sens pas complètement en phase. Ce n’est pas la première fois que je rencontre les collègues de Filippo, pourtant. Je les connais tous, mais dans le fond ils restent des étrangers. Alessio, un bon vivant, va sur ses quarante ans. Il est marié avec Flavia, une jolie blonde qui ne passe pas inaperçue. Elle travaille pour une télé locale. Giovanni, lui, est malingre et un peu dégarni. Il est fiancé à Isabella, une fille très douce qui vient de terminer ses études de médecine. Quant à Riccardo, le chef de Filippo, c’est un célibataire endurci bien décidé à conserver sa liberté malgré ses cheveux gris et ses quarante ans bien sonnés. Je ne l’ai jamais vu deux fois avec la même « amie ». Ce soir, il est venu avec une rousse pas bavarde qui s’est sans doute fait refaire les pommettes mais qui a des jambes magnifiques. Même s’ils font tous l’effort d’être gentils avec moi (et je dois dire qu’ils sont vraiment sympathiques et intéressants), j’ai parfois l’impression que je ne pourrai jamais faire partie de leur groupe. Il me manque les atomes crochus qui ne peuvent exister qu’entre ceux qui se connaissent depuis toujours. C’est dans ces moments-là que Gaia me manque le plus, elle avec qui j’ai vécu tant de choses.

Après avoir épluché le menu et la carte des vins, nous choisissons nos entrées – des *arancini* au caciocavallo et au safran puis des *bruschette* avec œufs de thon, citron, tomate et basilic. Pour accompagner le tout, Filippo commande le meilleur champagne. « Excellent choix,

monsieur », murmure le serveur en livrée blanche et nœud papillon en soie noire. Quelques minutes plus tard, le voilà qui arrive avec nos plats et une bouteille de Piper-Heidsieck millésimée.

Tandis qu'Alessio remplit nos flûtes, Filippo quitte sa chaise et prend un air presque solennel. « À ma *fiancée* », lance-t-il fièrement en levant bien haut son verre. Comme un seul homme, tout le monde imite son geste.

Rougissant jusqu'aux oreilles, je me cache une partie du visage avec la main. Je ne sais pas si j'ai envie de le tuer ou de le couvrir de baisers. C'est la première fois que je l'entends prononcer ce mot. Même si la chose a été officialisée dès que nous nous sommes installés ensemble, il y a un mois et demi, ça me fait tout drôle que Filippo m'appelle comme ça.

Avec un grand sourire, je lève mon verre pour trinquer moi aussi. Filippo m'embrasse puis j'en fais autant, même si ce genre d'effusions en public a le don de me mettre terriblement mal à l'aise.

Nous venons à peine d'attaquer nos entrées quand soudain, un coup de blues m'envahit. Pourquoi maintenant ? C'est bien sûr un peu dur d'accepter le temps qui passe, c'est la même histoire à chaque anniversaire... Le fait que je ne me sente pas complètement à ma place au milieu de tous ces gens que je connais à peine doit également jouer. Et puis je crois que j'ai l'alcool un peu triste... Toujours est-il que la sourde mélancolie de ce matin me plombe une nouvelle fois le moral. Je me sens comme une étrangère, loin de tout. Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. J'essaie de me dire que ce sont mes hormones qui me jouent des tours, mais ça ne me fait pas rire. Au fond, je sais qu'il y a autre chose. J'ai beau sourire à droite et à gauche, cet anniversaire me laisse un goût amer que la saveur exquise de mon risotto au pesto d'agrumes, avocat et menthe a du mal à faire passer.

Arrive finalement le magnifique gâteau poire-chocolat que Filippo a fait préparer pour moi. Je me retrouve à souffler mes bougies sous le regard enjoué des autres convives. À cet instant, je ne désire qu'une chose : que cette soirée se termine le plus vite possible.

Mon gâteau repart en cuisine pour être découpé en petites parts, qu'on nous sert sur de fines assiettes en porcelaine. Et là, que vois-je ?

Une fleur en graines de grenade...

— Tu as vu ça, Bibi ? me fait Filippo, assis juste à côté de moi. Un hommage à la reine de la soirée !

— Ah, oui... c'est... très joli.

Je fais mon possible pour sourire mais je sens mon visage se décomposer. D'une main tremblante, j'essaie de porter la coupe à mes lèvres. Dans mon cœur tout s'agite, tout explose. Cette grenade. Ça ne peut pas être un hasard, c'est un signe, un message qu'*il* m'envoie, je le sais... même si je n'arrive pas à y croire.

Je tente de chasser Leonardo de mon esprit en me concentrant de toutes mes forces sur le projet de réaménagement d'un parc abandonné dont est en train de parler Alessio avec animation. Hélas, ses histoires d'écoconception et de bioconstruction ne me sont pas d'un grand secours. Je commence à devenir dingue. Pas question de rester ici une seconde de plus.

Je dois savoir. Maintenant.

Je laisse tomber ma fourchette dans mon assiette avant de me lever d'un bond. Les autres me regardent sans trop comprendre.

— Je vais me refaire une beauté, dis-je pour les tranquilliser.

De retour à l'intérieur, je dépasse la porte des toilettes et file droit vers la cuisine. Je marche à toute vitesse en jetant des regards nerveux tout autour de moi. J'ai les mains moites. Peut-être que je suis en train de me faire un film, après tout. Mais si j'avais raison ? Si j'étais en train de faire une erreur monumentale ? L'espace d'un instant, j'ai l'impression d'être l'héroïne d'un de ces films d'horreur débiles qui ouvre sa porte dès qu'elle entend un bruit bizarre au lieu d'appeler la police. Et pourtant, que puis-je faire d'autre ?

Le rouge aux joues, je regarde par le hublot de la cuisine sans réussir à voir grand-chose. Respire, Elena, respire. Et je pousse la porte à double battant qui s'ouvre comme une porte de saloon. Je manque de percuter un serveur qui sort pile à cet instant, les bras chargés d'assiettes fumantes, mais j'arrive *in extremis* à m'écarter. Il règne dans la pièce une telle effervescence que j'en ai presque le tournis. Toute une brigade de commis se pressent autour du plan de travail central et des fourneaux : on tranche, on saisit, on pane, on enfourne, on garnit et on saupoudre. Au

milieu de ce vacarme d'ustensiles, de voix, de vapeurs, d'odeurs, un seul homme dirige cet orchestre parfaitement en place.

— On est en retard, les gars ! Magnez-vous le train, bon Dieu !

Sa voix résonne comme un coup de tonnerre.

Le souffle coupé, je l'aperçois.

Leonardo.

Il porte une tenue blanche et un bandeau autour du front, comme le soir de l'inauguration du restaurant de Brandolini, à Venise. Les joues mangées par sa barbe de trois jours (comme d'habitude), le front perlant de sueur, il surveille son territoire de ses grands yeux sombres toujours en mouvement. Tout en lui traduit le charisme et l'autorité. Il n'y a qu'à voir la façon dont ses collaborateurs l'écoutent donner ses directives : il fait peur. Et moi qui l'observe, là, face à lui, sans qu'il se soit rendu compte de rien...

— Le homard de la 4 est prêt depuis trois minutes. Tu attends que ça refroidisse pour envoyer, Ugo, c'est ça ? Mais où est-ce que tu as eu ton diplôme ?

— Oui, chef. Je fais le dressage dans une minute... Excusez-moi, chef. Je me suis déconcentré, répond le pauvre Ugo, mort de trouille.

— Ah, tu t'es déconcentré, je comprends mieux ! C'est pas grave, tu sais : ils ont toujours besoin de bras pour préparer les frites, chez McDo... Grouille-toi avec ce carpaccio de thon, allez !

— Oui, chef. Tout de suite, chef !

— Et toi, Alberto, tu mets trop de sauce dans les garganelli. Moins que ça, moins que ça !

Leonardo. Il est comme dans mon souvenir. Peut-être encore même plus sûr de lui, encore plus impressionnant. Ses cheveux paraissent plus foncés. Sa mâchoire plus carrée et ses muscles plus saillants – mais ce doit être le fruit de mon imagination. Une sorte d'hallucination.

Une chance, il ne m'a toujours pas vue. Je commence à respirer quand, soudain, ses yeux croisent les miens. Je commence à trembler, les jambes me manquent. Il s'avance vers moi à grandes enjambées, un sourire au coin des lèvres et je reste là sans bouger, comme paralysée. J'inspire, j'expire, j'inspire.

Je suis perdue, chamboulée, folle de rage – et incapable de mettre un mot sur ce que je ressens, là, maintenant. Pas un mot, pas un son ne me sortent de la bouche. J'hésite une seconde à attraper une assiette pour la lui jeter en travers de la figure, comme dans une mauvaise comédie à l'italienne, ou à m'en aller. Hélas, avant que je puisse faire quoi que ce soit, Leonardo se dresse devant moi et pose un bras sur le mien. Sentir sa main se refermer sur moi suffit à me faire perdre contact avec la réalité. J'avais oublié que ses mains étaient aussi grandes. Aussi chaudes. J'essaie de me libérer : impossible.

— Salut, se contente-t-il de dire.

Il a toujours son sourire insolent et cet étrange reflet dans les yeux. Ses petites rides d'expression sont toujours là. Bon sang, comment pouvait-il être aussi sexy ? À la fois incrédule et excédée, je grogne un bonjour en retour. Cela fait trois mois que nous ne nous sommes pas vus, trois mois pendant lesquels je me suis posé mille questions sur ma vie. J'ai pris un nouveau départ, et le voilà qui me salue comme si de rien n'était, le plus naturellement du monde. Tandis qu'un frisson me parcourt la colonne vertébrale, je le regarde, les poings serrés jusqu'à m'enfoncer les ongles dans la peau.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air... surprise, me demande-t-il en me regardant droit dans les yeux.

— Évidemment que je suis surprise, je lui réponds en levant un peu le menton.

— Eh bien, moi aussi.

Il a l'air plus amusé que troublé. Voir un petit sourire satisfait lui poindre au coin de la bouche me fait sortir de mes gonds :

— Ça te dérangerait de me dire ce que tu fais ici ?

— Je te retourne la question, puisque c'est mon restaurant, réplique-t-il en haussant les épaules, l'air innocent.

Je le fixe sans mot dire. Le fait que Leonardo puisse avoir un restaurant à Rome ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Alors m'imaginer tomber sur lui le jour de mon anniversaire...

— C'est mon port d'attache quand je reviens de mes voyages un peu partout dans le monde. J'ai dû oublier de t'en parler...

Un son désarticulé me sort de la gorge. Je secoue la tête, en essayant de me calmer, mais je me sens bouillir. Pendant ce temps, Leonardo me regarde comme si on venait de lui faire la surprise de sa vie.

— Je t'ai vue entrer, tout à l'heure. De temps en temps, j'aime bien savoir comment ça se passe en salle, alors je regarde par le hublot...

Il m'attrape par la taille pour m'inviter à dégager le passage puis me dévisage en souriant.

— Je ne pouvais pas te laisser partir comme ça... C'est le destin qui t'a conduite ici.

— Ah oui, vraiment ? Et on peut savoir pourquoi ?

J'essaie d'être aussi sèche et cassante que possible.

— Va savoir..., ricane-t-il en haussant les épaules.

Je suis à deux doigts de péter un câble.

— Peut-être qu'il veut juste nous faire une blague. Encore faut-il lui donner un petit coup de pouce...

C'est la goutte d'eau. Et là, j'explose pour de bon :

— Mais c'est pas vrai ! Tu peux me dire ce qu'il y a de si drôle ? Tu te rends compte de tout le mal que tu m'as fait ? Est-ce que tu as la moindre idée de ce que j'ai enduré quand j'ai voulu t'oublier ? Du temps qu'il m'a fallu pour me convaincre que j'avais eu tort de te laisser me séduire ? Et maintenant, tu viens me parler du destin ? Je vais te dire une chose, Leonardo : va te faire foutre, toi, ton destin, ton resto. Et moi qui suis venue ici, mais quelle conne !

Je hurle. Impossible de me maîtriser – je n'en ai d'ailleurs aucune envie. Tous les commis se retournent vers nous sans rien comprendre à ce qui se passe, mais je m'en moque. Je crie tellement fort que Leonardo doit faire un pas en arrière, presque choqué. Puis il m'attrape par un bras et me fait entrer dans un réduit sombre, juste à notre droite.

— Calme-toi, Elena. S'il te plaît.

Il se penche vers moi, suffisamment près pour que je puisse sentir l'odeur de sa peau et son haleine aux arômes de brandy.

— Pas la peine de faire une scène devant tout le monde.

— J'en ai rien à foutre, lui dis-je en le foudroyant du regard.

— Est-ce qu'on peut se parler calmement, sans avoir à crier ?

— Non, Leonardo, je n’ai aucune intention de te parler. Je me fiche de savoir ce que tu as à me dire, d’ailleurs je n’ai rien à...

Sans me laisser le temps de finir ma phrase, Leonardo pose une main sur ma bouche. Et soudain, ses lèvres sont sur les miennes.

Malgré la surprise, je trouve encore la force de me détacher de sa bouche brûlante et de lui coller une gifle sonore en pleine face.

Leonardo se passe une main sur la joue. Mais il sourit.

— Tu m’as manqué, me chuchote-t-il. C’est toujours aussi bon de t’embrasser.

Je me contente de planter mes yeux dans les siens. Je lui ai manqué, c’est ça qu’il vient de me dire ?

— Je te signale que je suis avec quelqu’un d’autre, maintenant, lui dis-je d’une voix sèche et ferme.

— Je suis désolé, Elena, poursuit-il.

Ah non, c’est trop facile de dire qu’on est désolé quand on a brisé le cœur de quelqu’un ! Est-ce qu’il se doute qu’à cause de lui j’ai passé trois mois à pleurer ?

— Désolé de quoi ?

— De la façon dont ça s’est terminé entre nous. De tout.

Je lis de la sincérité dans son regard. On dirait qu’il parle sérieusement. Un ange passe. Je ne sais plus quoi penser. Je ne m’attendais pas qu’il puisse encore me faire cet effet-là. Je sens sa main se refermer sur le bracelet que m’a offert Filippo. La gorge nouée, je ne peux que lui murmurer :

— Eh bien... Si on m’avait dit que tes excuses seraient mon plus beau cadeau d’anniversaire !

Sans rien ajouter, je tourne les talons et sors.

Je regagne la table, blanche comme un linge. Mon cœur pèse une tonne, mais il ne faut surtout pas que les autres s’en aperçoivent. Pour faire comme si de rien n’était, je savoure le sorbet citron et jasmin qu’on vient de nous servir. Mais je vois bien que Filippo est inquiet.

— Tout va bien, Bibi ?

Je lui réponds que oui, tout va bien, avec un sourire figé. Je viens de mentir à l’homme que j’aime. Mes trente ans commencent bien.

Dans le taxi qui nous ramène, Filippo et moi, je ne cesse de ruminer. Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Tout allait si bien... Moi qui venais de commencer une nouvelle vie, qui avais enfin découvert l'amour, le véritable amour... Pourquoi a-t-il fallu que Leonardo revienne chambouler tout ce que j'ai construit ? Je le déteste d'avoir refait surface de façon aussi absurde. Et je me déteste d'avoir à tout prix voulu savoir.

Le taxi nous dépose enfin dans notre rue, une avenue paisible bordée d'arbres. Je sors les clés de ma pochette pour les passer à Filippo. Je n'ai qu'une hâte, c'est d'allumer deux, trois bougies, d'ouvrir une bonne bouteille de vin et de mettre une musique douce qui me fera oublier toute trace du passé. Je veux que cette fin de soirée n'appartienne qu'à Filippo et moi.

Pendant que j'ouvre un Masseto dell'Ornellaia, Filippo s'allonge sur le divan, la chemise entièrement déboutonnée. Le temps d'enlever mes chaussures, je m'installe sur ses genoux en lui lançant un sourire charmeur. *È l'uomo per me...*, chante la voix envoûtante de Mina. En chantonnant tout bas, je l'embrasse sur une joue, puis dans le cou et enfin sur la poitrine.

Les yeux fermés, Filippo esquisse un sourire :

— Mmm, ça me plaît..., chuchote-t-il.

— Et ça ? lui dis-je en lui léchant l'oreille.

Malgré moi, le souvenir de Leonardo me revient, encore plus vif... C'est généralement quand vous essayez d'oublier quelque chose que ça ne vous lâche plus. Je m'efforce de faire le vide, encore et encore. J'embrasse à nouveau Filippo, sur la bouche cette fois. Ça y est, le visage et les lèvres de Leonardo commencent enfin à disparaître.

Filippo m'enlève violemment ma robe tandis que je le débarrasse de sa chemise et de son pantalon. Nous nous tenons serrés dans les bras l'un de l'autre, peau contre peau. Je prononce son nom haut et fort. L'image de Leonardo s'est comme évanouie.

— Oh, Elena, gémit Filippo en appuyant fort ses mains contre mon dos.

Son sexe est collé à mon ventre. Il me veut, je sens son désir grandir à travers le tissu de ses sous-vêtements. C’est dans ces instants-là qu’il m’appelle « Elena ». Juste « Elena ».

J’ouvre les yeux pour le chercher du regard.

Je le fixe intensément et lui dis :

— Je t’aime.

— Moi aussi...

Tout en lui me prouve qu’il est sincère, qu’il est heureux.

Les yeux clos, je sens que mon corps l’excite de plus en plus. Je me mets sur lui et commence à onduler le bassin. Je murmure une nouvelle fois son nom. Le nom de mon *fiancé*. Je sais exactement qui je suis là, maintenant. Pour qui mon cœur bat. Je laisse Filippo m’emmener dans notre chambre, sereine.

Nous sommes nus dans ce lit sacré – notre lit. Leonardo appartient au passé. Il est sorti de ma vie, dont il n’a jamais fait partie, et où il n’aura jamais sa place. Qu’il aille se faire foutre !

Tandis que Filippo va et vient à l’intérieur de moi, je me sens moi-même, comblée par son corps, par son odeur, par son amour. Par quelque chose que personne ne pourra jamais m’arracher.

*OceanofPDF.com*

# 3.

Je cherche ma boîte de réglisses dans les grandes poches de ma combinaison. Mince : elle est vide. Il est tout juste seize heures trente, et j'en ai déjà avalé un paquet entier. Résultat, j'ai l'estomac à l'envers et la tête qui tourne. Soyons honnête : si je suis une vraie pile électrique, ce n'est pas seulement à cause de la réglisse. Je suis encore sous le coup de l'épisode d'hier et d'une nuit sans sommeil. Revoir Leonardo a été un choc, mais, au fond, je pouvais m'y attendre. J'ai beau me répéter que tout va bien, que Filippo est le seul qui compte vraiment pour moi, à quoi bon me mentir ? Pour la troisième fois de la journée – et pour la plus grande joie de Paola –, je me suis trompée dans mes mélanges de pigments. C'est plus fort que moi, je n'arrive pas à me concentrer. Mais qu'est-ce qui m'arrive, enfin ? Mon esprit flotte, il vagabonde du côté d'un terri-toire défendu. Leonardo. Je dois me protéger, me sauver de moi-même. Penser à autre chose.

Comme si ça ne suffisait pas, trois Françaises, deux bigotes et une bonne sœur, qui récitent leur rosaire à tue-tête juste en face de la chapelle. Cela fait une demi-heure qu'elles me tapent sur le système. Elles pourraient au moins avoir la politesse de baisser un peu le volume, mais elles ont l'air tellement absorbées dans leurs prières qu'elles en oublient le reste du monde. Je me tourne un instant dans leur direction avant de secouer la tête. Tant pis. Autant travailler sur la teinte qui me permettra de raviver les boucles de Jésus dans les bras de la Vierge.

Martino n'est pas là aujourd'hui. Je ne peux même pas discuter avec lui pour me changer les idées. À la longue, sa présence est devenue partie

intégrante de mon quotidien, alors c’est perturbant de ne pas le voir insérer ses pièces dans la petite machine ou noircir des pages et des pages de notes. Je me sens un peu seule, aujourd’hui. J’espère qu’il va venir, mais, si ça se trouve, il s’est enfermé chez lui pour réviser le cours de ce prof qui lui fait si peur.

— Elena, mais qu’est-ce que tu fais, bon sang ?

Une main m’attrape le poignet et me tire le bras en arrière. C’est Paola. Quelle crétine je fais ! J’étais à deux doigts de tremper mon pinceau non pas dans de l’eau mais dans du solvant.

— Mais qu’est-ce qui te prend ?! crie-t-elle d’une voix stridente.

Elle me serre si brutalement que ça me fait sursauter.

— Excuse-moi, dis-je d’une toute petite voix.

Les yeux baissés, je me sens rougir de la tête aux pieds.

— J’ai la tête ailleurs, aujourd’hui.

— J’avais remarqué, merci. Je ne t’ai jamais vue si absente, commente-t-elle.

Sa voix semble cependant moins sèche que d’habitude. Aurais-je un maigre espoir d’être pardonnée ?

— Alors, on a fait la bringue tout la nuit ?

Elle me regarde comme si elle avait assisté dans le détail à ma soirée d’anniversaire.

— Exactement, je me suis endormie un peu tard.

Jetons un voile pudique sur certains détails gênants...

— Je ferais peut-être mieux de sortir prendre l’air.

— Vas-y, vas-y. Et ressaisis-toi !

À peine dehors, je fais quelques pas sur le parvis. J’ouvre la fermeture Éclair de ma tenue et noue les manches autour de la taille. J’inspire et j’expire à pleins poumons tout en admirant les palais qui se dressent tout autour de la place. On sent déjà l’été arriver. Et pourtant, cet air vivifiant n’arrive pas à me calmer. Dommage que je ne fume pas, ce serait le moment idéal pour une petite cigarette. Je suis tellement nerveuse et déboussolée que je pourrais presque me mettre à fumer dès maintenant. Ça tombe bien, il y a un tabac juste au coin de la rue... je pourrais y faire un saut pour acheter un paquet de Vogue Lilas, les longues cigarettes

qu’aime Gaia. Mais l’envie me passe dès que j’aperçois le père Serge, les bras chargés d’une grande boîte remplie de brochures pour la paroisse. Il porte un complet gris en lin à manches longues.

— Bonjour, Elena, ça va bien ? me dit-il en découvrant ses dents blanches.

Il se demande ce que je fais à musarder dehors au lieu de travailler, c’est clair.

— Oui, tout va bien, merci... Je prends cinq minutes de pause.

Je m’efforce de prendre ma tête de chien battu, l’air de dire : « Essaie de rester trois heures d’affilée sur un échafaudage, qu’on rigole ! »

— Bien sûr, il faut déconnecter de temps en temps, me dit-il en sautant sur l’occasion de me refiler un dépliant. C’est le programme de juin, tout juste sorti de chez l’imprimeur, m’explique-t-il fièrement.

— Merci. J’y jetterai un œil.

C’est évidemment faux, mais si ça peut lui faire plaisir... Il a l’air de vraiment y tenir, en plus.

— Bien. Je vais me préparer pour la messe.

Il m’adresse un salut de la main et s’engouffre dans l’église au pas de course.

— À plus tard, alors, mon père !

Même s’il est un peu envahissant, le père Serge m’est sympathique. Certes, il a du mal à comprendre que la religion et moi, ça fait deux depuis longtemps, mais il est toujours de bonne humeur, et j’adore son petit accent qui rend ses phrases si mélodieuses.

Alors que je m’apprête à rentrer moi aussi, mon iPhone se met à sonner. Sur l’écran s’affiche un numéro inconnu, mais que j’ai peur de reconnaître. Et moi qui pensais qu’il me suffirait de l’effacer pour l’oublier ! Je me rends compte que je l’ai gravée dans la tête, cette série de chiffres, et que je pourrais même, hélas, m’en souvenir après une cuite monumentale. Pendant quelques secondes, je suis certaine de ne pas vouloir répondre. Mais cela ne dure précisément que quelques secondes.

À la cinquième sonnerie, je m’éclaircis la voix et articule un faible :

— Allô ?

— Salut, c’est moi.

Leonardo !

— Je me doute bien que c’est toi, lui dis-je d’un ton sec.

Je m’en rends tout juste compte, je me suis mise à faire les cent pas et à jeter des regards nerveux autour de moi.

— Comment tu vas ? me demande-t-il.

— Bien.

Tu parles... Mais que répondre d’autre ? Autant en finir le plus vite possible.

— Tu bosses, là ?

— Oui...

Je devrais peut-être sauter sur l’occasion de clore la conversation, ce qui me soulagerait, et pas qu’un peu : mon cœur fait des bonds et j’ai du mal à respirer. Hélas, Leonardo abrège les formules d’usage et me demande de but en blanc :

— Ça te dit qu’on se voie ce soir ?

Voilà ce qui s’appelle aller droit au but.

— Ce soir ?

J’ai un moment d’hésitation.

— Oui, ce soir, répète-t-il.

Sa voix est ferme et assurée. Comme d’habitude.

Récapitulons. Ce mec a débarqué dans ma vie, il m’a brisé le cœur en me plaquant comme ça, sans raison, et le voilà qui refait surface quelques mois plus tard, comme si de rien n’était, pour me demander si je ne veux pas le voir par-dessus le marché ! Si ça se trouve, il s’attend que je saute de joie, ou quoi ? Non mais je rêve ! Seulement voilà : au moment où ma fierté me conseille de lui raccrocher au nez, l’envie de le voir s’insinue sournoisement dans mon esprit. Au fond, s’il ne s’agit que d’une fois... On pourrait discuter un peu et enfin s’expliquer sur notre rupture, ce que nous n’avons jamais fait. En somme, il n’y aurait aucun mal à ça.

— Je ne sais pas si je peux.

Je prends quelques secondes de réflexion supplémentaires. Mon cœur dit oui mais ma fierté dit non.

— Décide-toi, Elena : c’est oui ou c’est non.

Je crois que c’est oui. Enfin, c’est plus oui que non. Je pense être assez forte pour affronter Leonardo de façon détachée, en adulte. Peut-être que le destin l’a de nouveau placé sur ma route pour que je mette un point final à ce chapitre de mon existence. Pour que je me libère définitivement de son souvenir.

Je prends une grande inspiration et déclare :

— C’est d’accord.

Cœur un, fierté zéro.

— Je passe te prendre en moto. Tu es où, là ?

En moto ? Alors ça, je ne m’y attendais pas.

— Je travaille à Saint-Louis-des-Français, mais tu vas galérer pour arriver jusque-là...

— Pas de problème. Attends-moi à vingt heures sur le corso Vittorio. Devant Sant’Andrea della Valle.

Voilà qui ne souffre aucune contestation. C’est du Leonardo tout craché. Au son de sa voix, les images de ces mois passés ensemble me reviennent en mémoire.

— O.K., finis-je par lui dire.

Je le regrette déjà.

Avant de retourner bosser, j’avertis Filippo que je passerai la soirée dehors. Je m’invente une excuse, la première qui me passe par la tête. Vu que je ne me suis pas encore fait beaucoup d’amies sur Rome, je ne peux que me rabattre sur Paola. Ma collègue d’ordinaire aimable comme une porte de prison a décidé, pour ce soir, de quitter son masque de pitbull et de s’ouvrir au monde et m’invite à aller manger une pizza. Loin de s’en formaliser, Filippo nous souhaite une bonne soirée, à Paola et à moi :

— Ça lui fera le plus grand bien.

— C’est exactement ça !

J’éclate d’un rire faux, presque hystérique. Décidément, j’ai encore de la marge avant de devenir une professionnelle du mensonge. Je déteste mentir. Cela ne m’était plus arrivé depuis des mois. La dernière fois, c’était déjà à cause de Leonardo. Il m’a suffi de le croiser un soir pour éprouver le besoin de le revoir, et ça, j’ai vraiment du mal à l’avaler.

Hélas, cette fois (comme toutes les autres, au fond), je n'ai pas d'autre choix. Me priver volontairement de cette rencontre ne servirait à rien, car je sais que je continuerai quand même à penser à lui. Si je ne saisis pas cette chance, je le regretterai toute ma vie. Je veux juste comprendre, c'est tout. Ou du moins, c'est comme ça que je vois les choses. Alors autant affronter Leonardo.

Cela fait quelques minutes que je l'attends sur l'esplanade devant la basilique de Sant'Andrea della Valle. Je marche nerveusement en jetant des regards furtifs dans mon dos, comme une criminelle qui s'attend à voir débarquer la police d'un moment à l'autre. Est-ce que j'ai bien fait d'accepter ? Non, évidemment. Comme dans un rêve éveillé, je vois la main de Filippo m'attraper par une boucle de mon jean et m'attirer vers lui telle une pince mécanique : « Ne fais pas ça, Bibi ! Reviens ! »

Un vrombissement me ramène brusquement à la réalité. Un motard vient d'apparaître devant moi sur une Ducati rutilante. Un vrai festival de muscles, de cuir et de métal.

Leonardo coupe le moteur et relève la visière du casque qui dissimule entièrement son visage. Dans ses yeux magnétiques passent les mêmes reflets métalliques que ceux de sa moto. Il est d'une beauté diabolique. Il me salue avec un grand sourire puis me tend le casque qu'il porte autour de son bras, sans même prendre la peine de descendre. Je n'y connais vraiment rien en moto, mais je me souviens – grâce à une amourette d'été avec un motard plutôt tchatcheur – que, dans le jargon, les motos avec pièces apparentes s'appellent des *Nude*. Eh bien, je me sens moi aussi toute nue sous ce regard qui me rend soudain minuscule et sans défense. Leonardo m'aide à accrocher ce casque qui pèse une tonne puis s'écarte pour me laisser monter. Une chance que je porte un jean et pas une jupe – ce n'est pas avec ma tenue de travail que l'on peut exprimer sa féminité.

Un pied sur la pédale, je m'agrippe aux épaules de Leonardo pour passer la jambe de l'autre côté de la selle. Ouf, je m'en suis sortie sans avoir l'air d'un hippopotame. Cette moto est splendide, d'accord, mais on ne peut pas dire qu'elle soit confortable. Nous n'avons même pas démarré que j'ai déjà peur.

— Prête ?

— Où va-t-on ? je lui demande en me serrant contre lui.

— Surprise !

Si j’ai bonne mémoire, il y a du souci à se faire quand Leonardo dit ce genre de choses. En le suppliant de ne pas aller trop vite, je m’assure que mes mains sont bien accrochées à sa taille. Le contact avec sa peau me fait un drôle d’effet. Il est tellement costaud...

— Tu as peur ? ricane-t-il en me tapotant un mollet pour me rassurer.

— Un peu, j’admets.

— Ne t’inquiète pas. Je vais conduire prudemment.

Leonardo appuie sur le starter. On démarre. Le bruit sourd du moteur m’électrise. Je me sens légèrement vibrer sur la selle et, en un éclair, ma peur se transforme en excitation. Dans un grand crissement de pneus, nous filons à travers le corso Vittorio.

Tandis que l’air frais du soir me caresse le visage, une sensation de liberté m’envahit. Je serre mes genoux contre ses jambes pour mieux me tenir. J’ai bien la gorge nouée quand nous prenons un virage, mais je n’ai pas d’appréhension particulière avec Leonardo aux manettes. Il est suffisamment maître de ses gestes pour que je lui fasse entièrement confiance. Caressant l’asphalte, filant comme le vent, sa Ducati traverse fièrement le Ponte Sisto. Le temps de saluer le Tibre d’un coup de klaxon, nous montons vers le Janicule. Encore quelques grands virages, et voilà que la fontaine de l’Acqua Paola apparaît sous nos yeux dans toute sa splendeur. Leonardo se gare sur l’esplanade, descend le premier et m’aide à descendre en m’attrapant par la taille.

L’endroit offre une vue imprenable sur toute la ville. Pendant une seconde, je me laisse envoûter par ce panorama à couper le souffle et par le bruit de l’eau qui se déverse dans le bassin de la fontaine. On a envie d’y plonger. Les fontaines de Rome m’ensorcèlent, j’ai du mal à expliquer pourquoi. On dirait qu’elles m’appellent pour me chuchoter quelque chose. Mais, ce soir, je refuse d’être sensible à l’appel de la fontaine de l’Acqua Paola.

— La vue est magnifique d’ici, dis-je en regardant tout autour de moi et en essayant de rendre un peu de volume à mes cheveux aplatis par mon casque.

— Tu n’es jamais venue ? me demande Leonardo en le posant sur sa moto.

— Euh... non. Ça fait juste deux mois que je vis à Rome

D’ailleurs, pourquoi Filippo ne m’a-t-il jamais emmenée ici ? Voilà une idée très désagréable.

— Eh bien, tu n’as encore rien vu, lance Leonardo en souriant.

Il me fixe de ses yeux sombres et impénétrables.

— On marche un peu jusqu’au Belvedere, d’accord ?

— O.K., je lui fais, en me dépêchant de détourner mon regard du sien.

Nous continuons à pied le long des anciennes fortifications. La montée vers le Belvedere est agréable, à cette heure. Le soleil, presque couché, laisse derrière lui des rayures rouges dans le ciel. Nous marchons lentement, en nous tenant à bonne distance l’un de l’autre. Mètre après mètre, mes yeux dévorent l’émouvante beauté du lieu.

Arrivés au sommet, nous restons quelques minutes au Belvedere di Monteverde. Le panorama est splendide et la sensation d’embrasser tout Rome d’un seul regard me laisse sans voix. On dirait que la ville s’endort, au fur et à mesure que les lumières s’allument. Pour la première fois depuis que je vis ici, j’ai l’impression de la comprendre. Vu d’en haut, ce qui ressemblait pour moi à un labyrinthe chaotique vient de perdre son aspect menaçant. La voilà étendue à mes pieds, comme un serpent. Je dis à Leonardo :

— Je n’avais encore jamais vu Rome comme ça... C’était une bonne surprise, merci.

Son sourire me transperce brusquement le cœur. Personne ne devrait avoir le droit de sourire comme ça, dans un aussi bel endroit, et qui plus est avec ce coucher de soleil.

Nous faisons encore quelques mètres avant de nous asseoir sur un banc. Tandis que les premières étoiles apparaissent, une petite brise venue de la mer se met à caresser nos visages comme une vague chaude et légère.

Nous parlons de nos métiers respectifs. C’est le sujet neutre par excellence, l’idéal pour faire plus ample connaissance avec quelqu’un qu’on vient de rencontrer ou avec un ami dont on n’a pas eu de nouvelles

depuis longtemps. À part quelques blancs, les questions et les réponses s'enchaînent naturellement. Bref, nous restons à la surface des choses, jusqu'à ce que Leonardo me demande :

— Tu es heureuse, maintenant ?

Et il ajoute :

— Ça a l'air d'être quelqu'un de bien, ton mec.

Il a dû nous observer depuis sa cuisine pour me dire ça comme ça.

— Oui, c'est un mec bien.

Là-dessus, je lui raconte deux ou trois choses sur Filippo et sur notre histoire.

Leonardo, de son côté, m'explique qu'il vit à Rome depuis des années et qu'il y a ouvert son restaurant avec un associé. Même s'il y consacre le plus clair de son temps, il lui arrive aussi de partir en « mission » de temps à autre, quand un challenge stimulant se présente ou quand il a juste besoin de changer d'air. C'est comme ça qu'il s'était retrouvé à Venise.

C'est fou. J'ai beau avoir partagé des tas de choses avec Leonardo, je me rends compte que je le connais finalement peu.

— Pourquoi est-ce que tu ne me l'as jamais dit ? finis-je par lui demander.

— Parce que tu ne m'as jamais posé la question, réplique-t-il avec un haussement d'épaules.

— Tu voulais surtout garder tes secrets pour toi. Ne t'étonne pas que j'aie renoncé à savoir.

— Tu as peut-être raison, admet-il. C'est aussi un peu ma faute.

Son sourire se fait soudain plus amer.

— Tu sais, j'ai beaucoup pensé à toi ces derniers mois.

Il baisse un instant les yeux, comme pour se souvenir de quelque chose, avant de se frotter le menton.

— Mille fois j'ai hésité à t'appeler.

— Mais alors, pourquoi tu ne l'as jamais fait ?

C'est un vrai cri du cœur. J'ai passé des mois à attendre un coup de fil de lui, alors qu'il avait lui aussi envie de m'appeler ? Non mais

j’hallucine !

— C’est que, chaque fois, j’ai pensé à ce que j’allais bien pouvoir te dire. En fin de compte, ça n’aurait pas été très différent de ce dont nous avions parlé il y a des mois de ça.

Renversé au fond du banc, Leonardo garde un instant le silence.

— Ça m’emmerdait de te décevoir une fois de plus.

Et maintenant, la réplique de mauvais film à l’eau de rose ! Je me sens bouillir. Allez, Elena, calme-toi, ça ne sert à rien de s’énerver maintenant. Malheureusement, j’ai envie de comprendre – au moins ça. En plus, Leonardo sait qu’il me doit des explications.

— Donc, c’est pour mon bien que tu ne voulais plus me voir ? C’est ça que tu es en train de me dire ?

— Non, Elena, je l’ai fait pour *mon* bien.

Je secoue la tête. Je ne comprends plus rien.

— Je voulais t’oublier, je ne voulais pas être prisonnier de cette histoire. Et je ne voulais pas que ça t’arrive à toi aussi. Tôt ou tard, je serais reparti, et nous aurions quand même dû nous séparer. Nous ne pouvions pas continuer comme ça. Bref, il fallait qu’on coupe les ponts. C’était la seule solution.

Il soupire.

— J’ai une vie compliquée, Elena. Je suis non seulement un nomade, toujours en vadrouille d’une ville à l’autre, mais j’ai aussi des responsabilités auxquelles je ne peux et je ne veux pas me soustraire...

Leonardo s’apprête à ajouter quelque chose mais se ravise. Le silence enfle entre nous.

— Des responsabilités ? Quelles responsabilités ? je lui demande, impatiente de savoir.

Scrutant l’horizon du regard, Leonardo semble hésiter à me répondre. Il finit par plonger ses yeux dans les miens, avec son sourire désarmant.

— Laissons tomber. Pourquoi parler de ça maintenant ?

Ah non, pas question de me faire envoyer sur les roses. Alors j’insiste.

— Parce que, moi, j’en ai besoin. Tes décisions, je les ai subies, et rien d’autre. Ça mérite bien trois mots d’explication, tu ne crois pas ?

J’essaie de me montrer ferme, mais ça ne prend pas avec lui. Passé la surprise, il finit par me caresser une joue comme on le ferait avec une gamine capricieuse.

— Les explications n’améliorent pas les choses, Elena. Au contraire, elles les rendent plus tristes.

Mon visage semble minuscule dans le creux de sa main chaude. Je suis complètement déboussolée. Ce mec ne veut pas me dire qui il est vraiment. Bon, ça suffit, j’abandonne. Ça ne mène à rien, et je ne veux pas qu’il se sente flatté dans son orgueil.

— C’était bien de te revoir ce soir, finit-il par me dire en haussant les sourcils.

— C’était surréaliste, Leonardo, mais ça m’a fait mal.

Je m’en souviendrai longtemps, de mes trente ans.

— Il faut que tu l’acceptes, Elena. On peut planifier sa vie autant qu’on veut ou faire semblant d’être maîtres de nos vies, mais c’est le destin qui décide. Lui et lui seul. Et on ne peut rien y faire.

— Quelle merde, dis-je en laissant échapper un sourire.

— Ou quelle chance, peut-être, renchérit-il d’un air pensif.

Nous restons là à regarder le ciel s’assombrir devant nous, sans trop rien dire. De l’extérieur, nous avons l’air de deux amis qui ont partagé des choses importantes et qui ont encore envie de se parler, même s’ils se sont fait du mal. De notre passion absolue ne subsiste plus qu’une tendresse amère. L’heure de mettre un terme à notre histoire a sans doute sonné.

Et pourtant, une flamme tapie au fond de moi continue de me dévorer. J’ai beau me montrer lucide et détachée, il a suffi que nos peaux se frôlent, que mon épaule touche la sienne, pour la raviver aussitôt. J’observe Leonardo, son profil conquérant, son regard impénétrable, sa mâchoire serrée. On dirait une statue, dénuée d’émotions. Qu’est-ce que je donnerais pour savoir ce qu’il ressent, là, maintenant.

Les yeux clos, je savoure ce contact. Mais je n’ai pas le droit. Bon Dieu, qu’est-ce qui m’arrive ? Je suis fiancée. J’aime Filippo. Mes pensées hurlent dans ma tête. Hélas, en vain, car je n’arrive pas à bouger ne serait-ce que d’un millimètre !

Nos petits doigts s’effleurent à peine, puis finissent par se recouvrir, comme si quelque chose nous poussait l’un vers l’autre. Cela ne dure qu’un instant. Sans même me jeter un regard, Leonardo se lève subitement du banc :

— On y va ? me demande-t-il en remettant d’aplomb son blouson.

Je me lève à mon tour.

Nous revenons sur nos pas. Voilà, c’est fini. Leonardo va me déposer au métro et je lui dirai au revoir pour toujours. Dans moins d’une heure, je serai de retour à la maison. Je n’aurai plus qu’à oublier la chaleur de ses mains, le feu de ses yeux, le parfum de sa peau.

J’ouvre la marche, l’esprit accaparé par ces tristes pensées, en ayant presque hâte de clore une fois pour toutes ce chapitre de mon existence. Mais, soudain, je sens la main de Leonardo se refermer sur mon épaule. Avant même que je puisse comprendre ce qui m’arrive, il me tourne vers lui et me prend brusquement dans ses bras. Sa langue plonge entre mes lèvres. Je me laisse faire sans opposer la moindre résistance, puis c’est à moi de l’embrasser passionnément. Ce baiser, j’en ai rêvé pendant des mois, et encore plus dès l’instant où je l’ai revu.

Il me transperce de ses yeux brûlants, envahissant tout mon corps de sa chaleur.

— Oh, Elena..., soupire-t-il. J’ai essayé de résister, mais je ne sais pas quoi faire. Je te désire tellement.

Que répondre à ça ? Je me sens perdue, déboussolée. Je suis en train de mourir de peur et d’envie. Mes jambes tremblent, tout le bas de mon corps se contracte. Ça paraît absurde, mais j’ai tellement envie de lui que je suis à deux doigts de me sentir mal.

— Je te sens si fort, Elena..., me dit-il en m’étreignant de toutes ses forces. Je veux que tu sois à moi, tout de suite.

Il m’emmène alors un peu plus loin, sur l’une des pelouses qui bordent la route. Là, il me pousse contre un arbre, ouvre la fermeture Éclair de mon perfecto et glisse une main entre mes seins. Il respire encore plus fort que moi.

Tout ce que venons de nous dire n’a plus aucun sens, maintenant. Nous sommes deux aimants qui s’attirent. Oubliés, les serments et les interdits,

la cohérence et la fidélité. Tout mon corps s’enflamme de désir. Je vois chacune de mes émotions se refléter en lui, au fond de ses yeux sombres ensorcelants, sur sa barbe qui luit à la clarté du réverbère. Je ne peux plus rien contrôler, même si je sais que je vais faire une erreur. Une immense, une terrible erreur.

— Leo, je ne peux pas.

Tandis que j’essaie de me libérer de son étreinte, l’image de Filippo se glisse entre nous. Mon cœur se déchire. Je répète à Leonardo que je ne peux pas, en réprimant un gémissant.

Il s’arrête un instant pour me regarder, le front posé contre le mien. Mais sa bouche est trop proche, et son odeur trop entêtante. La passion est plus forte que la raison. Alors nous nous embrassons, car c’est la seule chose que nous puissions faire – et que j’aie envie de faire en ce moment. Je voudrais juste que l’obscurité m’aide à me sentir moins coupable. Hélas, c’est tout le contraire : tout semble plus vrai, plus intense, et l’ombre des pins maritimes qui nous entourent ne sert qu’à cacher aux regards indiscrets l’excitation qui nous dévore.

Leonardo me soulève une jambe et l’enroule autour des siennes. Je sens son sexe dur, dominateur, tandis que mes tétons retrouvent le contact familier de ses mains.

Nous nous laissons tomber par terre. Il pose son blouson de cuir sur l’herbe humide pour que je m’allonge sur le dos. Il se met alors à cheval sur moi et m’embrasse sauvagement. Ses doigts plongent dans mes cheveux puis glissent le long de mon visage et de mon corps avant de soulever mon tee-shirt. Je l’attrape par la nuque pendant qu’il me caresse les seins. J’ai besoin de sentir sa bouche sucer mes lèvres, les mordre. J’en gémis de plaisir.

— Tes seins, Elena..., murmure-t-il, hors d’haleine. Ils sont magnifiques, comme dans mon souvenir. Je veux les lécher, je veux lécher tout ton corps.

Il déboutonne mon jean et, d’un geste décidé, glisse une main dans ma culotte. Ses doigts plongent dans mon sexe déjà mouillé. Il s’arrête quelques instants puis commence à explorer mon vagin brûlant tandis que sa langue cherche la mienne. Je sens dans ma bouche sa respiration de plus en plus haletante, de plus en plus forte. Puis, d’un geste presque

violent, il m’arrache tout : mon pantalon, ma culotte et mes chaussures. Me voilà nue des pieds au nombril. Il défait ensuite son pantalon, libérant son érection.

Il écarte mes jambes sans détacher ses yeux des miens puis me pénètre d’un puissant coup de reins. Agrippée à son cou, je ferme les yeux pour mieux savourer ce sentiment de plénitude, cette sensation enivrante d’être à lui. Son corps vibre à l’intérieur du mien, je savoure chaque centimètre de sa peau. Il va et vient lentement. Chaque mouvement m’arrache un gémissement. Une vague de feu me submerge. Mon Dieu, qu’est-ce que ça a pu me manquer...

Et puis Leonardo se met à aller de plus en plus vite, comme si nous devions récupérer tout le temps où nous sommes restés éloignés l’un de l’autre. Je sais que je ne résisterai pas longtemps. Mes jambes se raidissent, je hoquète.

Et d’un coup, je lâche prise. Plus rien n’a d’importance à part cet instant, cette bande de terre qui nous accueille comme un cocon, nos corps unis à nouveau, vibrant ensemble. Cette étreinte. Ce plaisir que lui seul sait me donner.

Je suis emportée par l’orgasme. C’est puissant, déchirant, violent. Leonardo sort rapidement de moi et jouit à son tour. Il inonde mon ventre de sa jouissance avant de s’écrouler, la tête dans le creux de mon cou.

Mon estomac se serre à l’idée de retrouver les mêmes sensations que la première fois où nous avons fait l’amour. Cette fois-là aussi, nous étions couchés par terre, sur le carrelage de ce vestibule, au milieu de la poussière et des taches de peinture. Je me souviens parfaitement d’être restée à ses côtés sans bouger, avec une question qui me trottait dans la tête : « Et maintenant ? »

C’est toujours la même question aujourd’hui, mais la réponse est très différente : cette étreinte n’est pas le début, mais la fin de quelque chose. Le moment est venu de m’éloigner de Leonardo et de lui dire adieu. Pour toujours. Ce qui s’est passé ce soir était une parenthèse, une trahison vis-à-vis de moi-même plus encore que vis-à-vis de Filippo. C’était la première et la dernière fois, je le jure.

Je me rhabille sans me presser. Leonardo me retient encore un peu contre lui. Sans doute a-t-il compris combien je me sens mal à l'aise. Pour l'heure, il me donne de petits baisers sur la nuque – sans rien dire, une chance. De toute façon, ce qu'il pourrait me dire n'y changerait rien.

Une fois debout, nous retournons à la moto. Leonardo se propose de me raccompagner à la maison.

Je le regarde avec l'envie de pleurer, mais j'arrive à retenir mes larmes.

— Merci, mais je préférerais rentrer seule. Je vais prendre un taxi, lui dis-je avec une boule dans la gorge.

— Comme tu veux, me répond-il. Mais je vais attendre avec toi qu'il arrive.

Impossible de lui dire non.

Tandis qu'il commande un taxi par téléphone, nous nous approchons du rebord de la fontaine de l'Acqua Paola pour patienter. Cette brève attente me paraît interminable. Le silence lourd de culpabilité qui nous entoure n'est brisé que par le bruit de l'eau qui se déverse en cercles concentriques. Leonardo a l'air relativement tranquille. Il passe doucement un doigt sur mon épaule sans se rendre compte que ce simple geste est un supplice. Je me mords les lèvres. Les yeux fermés, je sens une larme percer à travers mes cils. Leonardo se penche vers moi et pose ses lèvres sur mes joues pour l'essuyer.

— Je ne voulais pas te voir triste, Elena. Je ne l'ai jamais voulu, lâche-t-il en me prenant fort dans ses bras.

Je m'abandonne à lui, à la fois euphorique et désespérée.

Mon taxi finit enfin par arriver. Leonardo me dépose un tendre baiser sur le front avant de me laisser partir. Je grimpe à l'intérieur sans me retourner.

Sur la route qui me mène du Janicule à l'EUR, je suis gagnée tantôt par l'excitation, tantôt par une lourde mélancolie. Chaque mètre est un pas vers la rédemption, la repentance. Je pense à Filippo. J'imagine l'intérieur de notre appartement. À part le séjour, tout est plongé dans

l’obscurité. La chambre est silencieuse, Filippo dort déjà, vêtu d’un tee-shirt blanc.

Je suis dévorée par le remords. Tout est la faute de Leonardo. Ou peut-être un peu la mienne... Non, c’est lui qui m’a poussée à faire ça. C’est lui qui m’a éloignée de la personne que j’aime. Car j’aime Filippo. Et ce qui s’est produit ce soir n’est qu’un stupide incident de parcours.

Quand j’ouvre la porte de l’appartement, j’aperçois Filippo, endormi sur le canapé. Ma culpabilité n’a plus rien d’abstrait, désormais. Mais, en un sens, je suis presque soulagée d’être aussi mal à l’aise. Cela prouve que je n’ai pas complètement perdu pied.

— Coucou, Bibi, me lance Filippo d’une voix ensommeillée.

Dieu sait de quels rêves je viens de le tirer. Le temps de se redresser, il se cale au fond du canapé. Malgré la fatigue, ses yeux verts parviennent à me sourire.

— Comment ça s’est passé ? Tu t’es bien amusée avec Paola ? me demande-t-il d’une voix un peu enrouée.

— Oui. En dehors du boulot, c’est quelqu’un de très différent, lui dis-je avec un vague sourire qui a la saveur du mensonge. Mais il ne fallait pas m’attendre...

Filippo s’essuie les yeux comme un enfant.

— Je regardais une émission débile à la télé et je me suis endormi..., m’explique-t-il en étouffant un bâillement.

Je souris à nouveau. C’est sincère, cette fois. Qu’est-ce qu’il peut être craquant quand il fait cette tête-là. Je ne pourrais jamais m’en passer.

— Viens, lui dis-je doucement en lui tendant la main. On va se coucher.

Me glisser sous les draps en faisant comme si rien ne s’était passé me déchire le cœur, mais je suis soulagée de me dire que tout ça n’était que le dernier chapitre d’une histoire absurde.

Désormais, ma vie continue sans Leonardo.

OceanofPDF.com

# 4.

Les jours suivants, je fais de mon mieux pour rester dans le droit chemin. Chaque matin, dès le réveil, je passe en revue mes bonnes résolutions pour le futur. Je continue inlassablement à me répéter que « ce qui est terminé est terminé » ou, mieux encore, que « du passé il faut faire table rase ». Bref, oublier pour toujours Leonardo est une question de volonté.

Mais la réalité dément mes grands principes. Même avec une volonté de fer et les meilleures intentions du monde, je me sens de plus en plus troublée, pareille à une funambule sur son fil. J'ai la sensation pénible d'avoir réellement été moi-même lors de cette soirée au Janicule. Cela ne m'était plus arrivé depuis si longtemps ! Malgré tout, je suis consciente d'avoir fait une erreur – une de ces erreurs déchirantes qui peuvent avoir des conséquences désastreuses si on les laisse nous entraîner. À quoi bon vivre dans le passé si c'est pour faire du présent un enfer ?

Regarder Filippo respirer le bonheur me rend encore plus étrangère à moi-même. Ces derniers jours, il semble comblé – par son travail, par cette vie, par nous. Il chantonne plus que d'habitude. De Lucio Battisti aux Black Eyed Peas, tout y passe. Il chantonne à la maison comme dans la cage d'escalier. Il chantonne quand il part travailler ou jouer au baby-foot avec ses collègues. Le voir si guilleret me tape légèrement sur le système, mais je m'empresse de m'enlever cette idée de la tête, car je ne le pense pas vraiment.

Une seule chose me rassure. Même si *son* parfum me suit partout, Leonardo n'a plus refait surface. Avec un peu de chance, il se dit lui aussi que cela ne rimerait à rien de chercher à me revoir. Après tout, je suis fiancée, et pleinement heureuse de l'être.

Bref, me voilà à appliquer la méthode Coué tandis que j'ajoute une dernière touche de bleu au manteau de la Vierge. Il est presque neuf heures et demie, et Paola n'est pas encore arrivée. Même si je doute qu'elle vienne ce matin, je me garde bien de lui téléphoner pour lui demander des explications. Si elle n'est pas là, c'est qu'elle doit avoir une bonne raison. Elle n'est pas du genre à se faire porter pâle pour un simple mal de tête. De toute façon, elle peut m'appeler si elle en ressent le besoin. Pour l'instant, je suis donc seule pour le restant de la journée et espère le rester. Cela m'évitera de l'avoir sur le dos pour travailler.

Hélas, ma tranquillité n'aura été que de courte durée. Alors que je prépare un nouveau mélange de pigments, je lève les yeux et tombe sur Leonardo, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt vert kaki. Il marche vers moi de son pas assuré, un sourire de démon sur les lèvres.

— Salut, dit-il.

— Salut... Qu'est-ce que tu fais ici ? je lui demande d'un ton nerveux.

J'essaie de cacher ma surprise en mélangeant fébrilement le contenu de mon bol.

— Comme c'est ma journée de repos, je me demandais si ça te plairait d'aller faire un tour, répondit-il le plus naturellement du monde.

— Je travaille, là, au cas où tu ne t'en serais pas aperçu.

Il fait un pas vers moi, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Allez... Il fait trop beau pour rester enfermé ici !

— Malheureusement, je n'ai pas le choix.

J'essaie de m'en sortir en me tournant vers le mur, histoire de lui montrer que, pour moi, c'est niet. Le travail n'est évidemment qu'une excuse, nous le savons tous les deux. Et puis d'abord, qu'est-ce qui lui prend de venir ici ? Et pourquoi est-ce que j'ai comme une boule dans l'estomac ? Allez, tâchons de nous reconcentrer. Ou au moins de faire semblant.

Mais je sens sa présence peser sur moi. Il s’est approché, et me tend un sac blanc qui porte le logo noir Dolce & Gabbana.

— Et ça, c’est quoi ?

— Ouvre.

À l’intérieur, je découvre un bikini noir de toute beauté. Je secoue la tête.

— Mais qu’est-ce que ça veut dire ?

— On va à la mer, me dit-il de son air tranquille et sûr de lui.

— Tu es fou ?

J’éclate d’un rire hystérique avant de poser le sac sur mon escabeau.

À cet instant, Leonardo se plante devant moi, un air de défi sur le visage. Ses lèvres sont d’une sensualité insoutenable.

— C’est bon, allez..., me fait-il de ce ton sérieux qui n’appartient qu’à lui. La côte est splendide en ce moment.

Je décide de lui répondre franchement :

— C’est une mauvaise idée, et tu le sais aussi bien que moi, dis-je d’une voix grave. Ce n’est pas une question de temps. Il faut qu’on arrête de se voir, point.

— Elena.

Il approche les lèvres de mon oreille, sans se soucier de ce que je viens de lui dire. Il est tellement près que son parfum me chatouille les narines.

— Viens avec moi, juste pour cette fois.

J’aimerais ne pas sentir ce tourbillon au creux de mon ventre, j’aimerais lui coller une gifle et le pousser loin de moi. Et puis j’aimerais qu’il me prenne pour m’emmener loin d’ici.

Au prix d’un effort surhumain, j’arrive à me libérer. Je dois rester ferme.

— Écoute, je n’en ai aucune envie.

— Évidemment que tu en as envie, me sourit-il comme s’il venait de me prendre en flagrant délit de mensonge.

Il fait un pas de plus vers moi et se met à ouvrir lentement ma combinaison.

— Allez, enlève-moi ce truc, m’ordonne-t-il en laissant glisser son regard sur tout mon corps. Si tu me forces à te déshabiller, je n’arriverai pas à m’arrêter.

Leonardo me regarde, je le regarde. Je souris malgré moi. Je vacille, et il le sait très bien. Avec un profond soupir, j’écarte sa main de la fermeture Éclair que je tire d’un coup sec. Il hoche la tête d’un air satisfait. Et voilà, j’ai cédé. Il me regarde m’extirper de ma tenue. Leonardo peut faire de moi ce qu’il veut, maintenant. Il a encore gagné, le salaud...

— Promets-moi juste qu’on rentrera avant dix-neuf heures, lui dis-je tout en ramassant mes affaires.

— Bien sûr, tout ce que tu voudras ! s’empresse-t-il d’ajouter sans même m’écouter.

Là-dessus, il m’attrape par la main et m’entraîne vers la sortie. Mon cœur bat à cent à l’heure. Je sais que je suis en train de faire quelque chose d’insensé. J’ai l’impression d’être redevenue ado, quand Gaia me convainquait de sécher les cours juste avant d’entrer en classe. Je retrouve la même sensation de liberté, la même excitation qu’à l’époque de ces moments volés, de ces folles parenthèses pleines de promesses, où tout pouvait arriver.

Sur le parvis de l’église, nous croisons Martino. Il vient tout juste d’arriver, très essoufflé, comme à son habitude. Il tient son porte-documents sous le bras, sa petite sacoche en cuir toujours accrochée à la ceinture. En me voyant aux côtés de Leonardo, il me lance un regard qui passe rapidement de l’étonnement à la déception.

— Coucou, Martino, lui dis-je en allant à sa rencontre.

— Tu t’en vas déjà ? me demande-t-il.

Il espérait passer un peu de temps avec moi, je l’entends à sa voix.

— Oui, je réponds en ouvrant les bras, comme pour me justifier. Je m’accorde une journée de repos, aujourd’hui.

— Ah, fait-il avec une grimace.

Il jette un rapide coup d’œil en direction de Leonardo, puis me regarde sans trop comprendre. Hélas, je ne sais pas trop quoi lui dire. Je m’en tire

donc avec un haussement d’épaules et un grand sourire qui se veut être une excuse.

Martino hoche la tête, comme s’il avait tout compris.

— Bon, eh bien je repars chez saint Matthieu.

Le temps de me faire un signe et il s’engouffre dans l’église sans se retourner. M’a-t-il seulement entendue lui dire au revoir ?

— C’était qui ? me demande Leonardo en me reprenant par la main.

— Un étudiant des Beaux-arts, il vient pour les tableaux du Caravage.

— Il est raide dingue de toi, tu es au courant, pas vrai ?

Je liquide la question d’un revers de la main.

— Tu parles... Il n’a même pas vingt ans.

— Justement, répète-t-il très sérieusement.

J’esquisse un sourire. Pour être honnête, je n’y avais pas tellement réfléchi jusqu’à présent, mais vu comment Martino m’a regardée il y a trente secondes, cela n’aurait rien d’invraisemblable. Le pauvre ! J’espère juste qu’il ne l’aura pas trop mal pris.

Serrée contre Leonardo, sur sa Ducati, j’oublie tout. Je me sens libre et en sécurité tout contre son dos. Nous roulons vers la côte à vive allure. Dans le ciel bleu sans nuages souffle une brise matinale qui nous chatouille le visage. Je suis bien sur cette moto, avec lui. Pour rien au monde je ne voudrais être ailleurs. Nous venons à peine de sortir de Rome que l’air sent déjà le sel, les algues, les pins. La mer.

Sabaudia apparaît sous nos yeux. Le temps semble suspendu. Je comprends mieux pourquoi les intellectuels romains des années 1950 avaient choisi cette ville pour y passer l’été, à l’abri de tout. On la croirait sortie d’un tableau de Giorgio De Chirico. Il y a quelque chose de magique dans ce lieu – un fascinant mélange d’eau douce et d’eau salée, de marais, de forêt et de désert. La Ducati emprunte la route du bord de mer. Après plusieurs kilomètres à rouler parmi les dunes recouvertes de maquis, nous arrivons au mont Circé, où le blanc doré du sable cède le pas au vert des falaises.

Leonardo se gare sur une bande de terre au bord de la route et nous marchons jusqu'au petit escalier en bois qui conduit à la plage. Leonardo se montre prévenant et me tend la main pour m'aider à descendre. Il fait tout pour me mettre à l'aise. À ses côtés, je suis comblée. C'est terrible à dire, mais Filippo ne me manque même pas.

Sur cette plage d'une blancheur immaculée, le vent a laissé comme des dessins et des arabesques. On jurerait de vraies œuvres d'art. Je respire profondément pour m'emplir les poumons d'air iodé.

— Mon Dieu, comme ces dunes sont belles !

— Je t'avais bien dit que ça en valait la peine, ajoute Leonardo en me jetant un regard aussi doux qu'une caresse.

J'avais besoin d'air frais et de lumière naturelle. J'aime mon travail, mais je suis en train d'y laisser mes yeux et ma peau : tous ces murs gonflés d'humidité, ces solvants, ces pigments, ces échafaudages, ces pinceaux à nettoyer... Et Paola qui braille sans arrêt ! Moi qui avais justement envie de passer la journée dehors, me voilà servie ! Avec sa nature sauvage et son eau limpide, le mont Circé est un petit paradis.

Le plagiste vient à notre rencontre. Il a déjà la peau bronzée et les cheveux blondis par le soleil de mai. Il nous donne deux transats juste au bord de l'eau avant de nous proposer quelque chose à boire – et deux verres de prosecco ! Mis à part une mère de famille, ses deux enfants ainsi qu'un couple de retraités à la peau rouge écrevisse (des Allemands, sans doute), nous sommes seuls.

Leonardo déboutonne sa chemise, retrousse son pantalon pour pouvoir tremper les pieds dans l'eau. Le voilà dans son élément : avec sa barbe mal taillée et son torse bronzé, on pourrait le prendre pour un marin.

— Alors, tu l'essayes, ce maillot ? me lance-t-il en se tournant vers moi.

— Et toi ?

— Déjà mis.

Mon sac à la main, je pars me changer dans une des cabines. Je dois reconnaître que Leonardo a bon goût : ce bikini est très classe. Somptueux, même. En plus, j'adore les hauts triangle, ça me permet de mettre en valeur mes épaules – la seule partie de mon corps que j'aime

vraiment, avec mes bras. À force de rester perchée pendant des heures sur des échafaudages et des escabeaux, avec tout le haut du corps tendu, je me suis fait des épaules de nageuse !

Bon, je suis prête. Je n'ai plus qu'à ressortir, m'affaler sur ce transat et me détendre. L'espace d'un instant, je vois le sourire de Filippo, ses fossettes, ses yeux vert clair. Et puis soudain, son visage d'ange se glace. Je me dépêche d'ouvrir la porte. La lumière aveuglante du soleil a vite fait d'effacer ma vision.

Leonardo m'attend à côté du transat, avec ses lunettes de soleil et un verre à la main. Il s'est déshabillé, offrant à mon regard le spectacle de son corps athlétique, musclé, terriblement sexy. Sexy à se damner. Leonardo n'a rien de ces adeptes du bodybuilding au physique ultra-défini. Il a le corps de ceux qui travaillent dehors – rien à voir avec ceux qui passent des heures dans les salles de sport à faire de la gonflette. Ses abdos sont moins dessinés, mais rien d'anormal vu son métier et sa philosophie. Disons que Leonardo sait profiter de la vie. Sans compter que le tatouage qu'il a dans le dos lui donne un charme diabolique : je n'arrive pas à le quitter des yeux.

J'attrape mon verre, posé sur la petite table à côté d'un bol de cacahouètes.

En surprenant le regard satisfait que me jette Leonardo, j'angoisse soudain à l'idée de passer l'épreuve du maillot de bain. Ces derniers mois, grâce à la présence rassurante de Filippo, je me suis un peu laissée aller...

— Il te va bien, ce maillot, me dit-il en arrêtant ses yeux sur mes seins.

Ce bikini est effectivement incroyable : il m'a fait gagner une bonne taille de soutien-gorge. D'ailleurs, je me suis aperçue que ma poitrine avait légèrement grossi après avoir fait l'amour avec Leonardo. Pourquoi ? Mystère.

Reste mon point faible : mes fesses. Elles ne seront jamais suffisamment hautes et fermes à mon goût. C'est désespérant. Et puis j'ai toute cette horrible cellulite derrière les cuisses. Ça ne se voit pas, peut-être, toujours est-il que je me sens énorme. Et le pire, dans tout ça, c'est que la crème minceur dégueu et hors de prix que m'a conseillée Gaia ne m'a pas fait perdre un millimètre ! Cela dit, il faudrait que je sois un peu

plus rigoureuse : je ne m'en suis servie que trois fois. Mais j'en avais marre de saloper mes nuisettes, mes draps, et d'être toute collante au réveil.

Cela ne semble pourtant pas déranger Leonardo. Vu les regards qu'il me lance, ce qu'il voit ne doit pas lui déplaire. Tant mieux pour moi et pour mon ego. Je crois qu'il n'y a rien de plus gratifiant pour une femme que de savoir qu'elle plaît à l'homme qu'elle désire.

Soudain, Leonardo m'attrape par la taille et me pousse vers l'eau.

— On y va !

Nous plongeons ensemble dans l'eau tiède de la mer Tyrrhénienne. Leonardo m'éclabousse en faisant jaillir de grandes gerbes d'eau. Je me sens légère, vivante, je me sens une autre. Nous nous cherchons sous l'eau. Mes bras et mes jambes enroulés autour des siens comme des tentacules, je lui enlève ses cheveux mouillés du visage pour l'embrasser. Ses lèvres ont un petit goût salé. Il empoigne mes cuisses et me serre contre lui pour que je sente son sexe dur. Le temps d'écarter légèrement mon maillot, il commence à me pincer un téton tout en me caressant les fesses.

Excités tous les deux, nous nous apprêtons à passer aux choses sérieuses mais l'arrivée de la mère de famille et de ses deux enfants nous en empêche. Nous sortons de l'eau en souriant. Ce n'est que partie remise.

Une fois mes cheveux bien essorés, je m'apprête à m'installer sur mon transat quand Leonardo m'invite à m'allonger à côté de lui.

— Viens là, me dit-il en me passant une main autour des épaules.

Me voilà serrée contre son corps chaud. Nous restons comme ça sans rien dire, bercés par le bruit des vagues et de nos respirations. D'un pied, je creuse un petit trou dans le sable fin. Je repense à l'époque où, gamine, je m'amusais à me rouler sur la plage du Lido. Je finissais couverte de sable, au grand désespoir de ma mère. De temps en temps, et c'est le cas aujourd'hui, mes parents me manquent. Que peuvent-ils bien faire, à l'heure qu'il est ? Je parie n'importe quoi que ma mère est dans sa cuisine, à préparer un de ses bons petits plats, ou en train de faire les courses. Après sa période bricolage, mon père, lui, a décidé de se consacrer activement au bénévolat. En ce moment, il risque fort d'être

chez Antonio – son meilleur ami, un ancien marin lui aussi – afin de dresser la liste des nouvelles recrues qui intégreront la compagnie de volontaires de la Protection civile.

Mes parents ignorent presque tout de ce qui m'est arrivé ces derniers mois. À cet instant, ils doivent m'imaginer couler des jours heureux avec Filippo. Mais non : je suis là, sur une plage magnifique, entre les bras de l'homme qui a bouleversé mon existence. À quoi bon dire le contraire : Leonardo fait encore partie de moi, tel un petit grain de sable collé à mon corps.

— Comment tu te sens ? me demande-t-il soudain, le regard perdu vers l'horizon.

Hein ? Où veut-il en venir, exactement ?

— Tu veux dire, comment je me sens là, maintenant ?

— Oui, mais pas que, répond-il en se tournant vers moi.

Ses yeux semblent vouloir lire dans mon âme.

— Comment te sens-tu maintenant, et en général ? Après ce qui s'est passé l'autre soir.

Voilà une question que j'aurais préféré éviter. Ces derniers jours, j'ai la tête qui explose, et je vois mal comment je pourrais voir clair dans toutes ces interrogations, tous ces sentiments. J'essaie tout de même, et là, je me sens envahie par une drôle d'euphorie. J'ose à peine y croire. Malgré la culpabilité et le poids de la trahison, cela faisait longtemps que je n'avais pas vécu un moment aussi fort. Depuis que j'avais rompu avec Leonardo, en fait.

— Je vais bien quand je suis avec toi, lui dis-je. Je dois juste oublier tout le reste.

Il acquiesce. C'est peut-être la même chose pour lui. Je décide d'en avoir le cœur net.

— Et toi ?

— Moi, j'essaie de profiter au maximum de cette vie, Elena. C'est ce que je fais depuis toujours. Je ne sais pas ce que me réserve l'avenir, mais aujourd'hui, ça va.

Une ombre passe soudain sous ses longs cils. Puis il sourit, et ses yeux s'illuminent de nouveau.

— Viens, on va se promener, fait-il en commençant à se rhabiller.

Nous marchons un peu sur la grève en laissant les vagues nous caresser les pieds. Je regarde nos empreintes disparaître dans le sable humide, heureuse comme une gamine. Leonardo me tient par la main. On dirait qu'il sait exactement où il me mène.

L'atmosphère de cette plage est vraiment insaisissable. Les personnes, les regards, les voix : tout y est plus rare. Face à la mer s'étendent les dunes et les villas luxueuses encore vides où vient se réfugier la jet-set romaine.

Un peu plus loin, droit devant nous, un petit zodiac est amarré au bord de l'eau. Une fois à sa hauteur, Leonardo l'examine sous toutes les coutures, comme pour s'assurer que tout est bien en ordre.

— Ça te dirait de faire un tour ? me lance-t-il.

Comment résister à une proposition pareille ? Histoire de ne pas céder tout de suite, je lui demande si ce bateau n'est pas à quelqu'un.

— C'est celui de Saporetti, le gérant du restaurant, là, me fait-il en désignant un cabanon cent mètres plus loin, en plein milieu de la plage.

À cet instant, un homme apparaît sur la véranda et nous fait de grands gestes. Le fameux propriétaire du resto et du zodiac, sans doute.

— C'est un ami, m'explique-t-il. Viens, je vais te le présenter.

Saporetti s'approche de nous et nous salue d'un ton cordial. Il n'a pas l'accent romain, mais celui des gens du Latium. Il a une soixantaine d'années, une peau tannée par le soleil et des cheveux tout blancs. Il a le contact facile. On sent l'homme habitué à parler aux gens sans chichis, toujours prêt à se mettre en quatre, même après des années de labeur. À les entendre parler, Leonardo et lui, on sent les deux complices de toujours.

— Allez-y, faites comme chez vous, nous encourage-t-il en indiquant le zodiac. Mais vous avez intérêt à venir goûter à mes spaghetti aux fruits de mer en rentrant... Vous m'en direz des nouvelles, hein, Leo ?

— Si tu me prends par les sentiments..., fait Leonardo en écartant les bras.

— Alors à plus tard !

Après avoir défait l'amarre, Leonardo pousse le zodiac dans l'eau. J'ai beau le savoir musclé, je reste impressionnée par la force de ses bras. Ses muscles semblent jaillir de sa peau.

Il m'aide à monter puis grimpe à son tour avec une souplesse étonnante. Le temps d'allumer le moteur et nous prenons le large.

Même s'il est presque midi, la petite brise qui vient du mont Circé nous évite de souffrir du soleil. Les vagues nous font décoller en venant se briser sur le bateau. Je laisse l'eau salée m'éclabousser le visage, heureuse de respirer cet air de liberté. Et dire qu'à cette heure-ci je devrais être au boulot, sous le regard sévère de Paola ! Un frisson me parcourt tout le corps. Moi qui rêvais d'évasion, j'ai bien l'intention de profiter de cette journée pas comme les autres. Quelles qu'en soient les conséquences.

En quelques minutes, nous voilà dans la calanque située au pied du promontoire, non loin de l'ancienne Torre Paola, là où la montagne se jette dans la mer. Cette rencontre de la terre et de l'eau est extraordinaire. L'énergie brute qu'irradie cette nature primitive et sauvage envahit tout mon corps.

Leonardo coupe le moteur. Une fois débarrassés de nos vêtements, nous nous laissons bercer quelques instants par le mouvement des vagues. Je m'allonge, la tête contre le rebord du zodiac pour profiter de la chaleur du soleil, un bras sur les yeux. Soudain, Leonardo m'attrape le menton et m'embrasse passionnément. Sa langue brûlante pénètre ma bouche, il m'attire vers lui en me tirant par une mèche de cheveux encore humide. C'est un baiser tellement fougueux, tellement impatient que j'en ai le souffle coupé. Il me réclame. La seconde d'après, il se lève et me jette un regard de feu, avant de plonger dans la mer.

« Suis-moi, qu'est-ce que tu attends ? », semblent me dire ces yeux et ce baiser. Ni une ni deux, j'enlève ma chemise et je plonge à mon tour. Je nage jusqu'à sa hauteur au milieu des reflets du soleil sur les vagues. Leonardo m'entoure de ses bras puissants. À cet instant, je n'ai plus qu'une envie : lâcher prise, ne faire qu'un avec lui, là, sans rien d'autre

autour de nous que l’eau et le soleil. Nos deux peaux ne sont plus qu’une vague liquide et chaude.

Nous nous amusons, nous nous séduisons, nous nous embrasons. Leonardo me fait boire la tasse deux fois et éclate de rire quand il me voit revenir à la surface et essayer de reprendre de l’air. Tout à coup, je sens ses mains me soulever et son sexe glisser le long de mes fesses. Il me plante un violent baiser dans le cou, puis il me mord. Une espèce de décharge électrique me traverse le corps. Tandis que de son genou il me caresse l’entrejambe, mon sexe déjà humide s’enflamme. Je frissonne du ventre jusqu’à la tête.

Leonardo décide alors de me libérer et part vers le massif rocheux où se dresse la tour. Je le suis. En s’aidant d’une corde fixée à la pierre, il grimpe sur un gros rocher lisse. Le temps de me tendre un bras pour m’aider à sortir de l’eau, il me prend dans ses bras et commence à m’embrasser avec ardeur. Et sans attendre, il m’enlève le haut et le bas de mon maillot d’un geste expert.

Nue face à lui, je sens sur mon corps la chaleur de ses yeux encore plus brûlants que le soleil. Il me fixe comme si j’étais son seul désir.

— Je pourrais passer des heures à te regarder, Elena, me dit-il.

Il m’attrape la main et la pose sur son sexe pour me faire sentir à quel point il a envie de moi. J’enlève son maillot et le jette à côté du mien. Je me presse alors contre son corps pour y laisser l’empreinte de ma chair, de mon désir. Avec son air terriblement sexy, Leonardo semble si jeune, si insouciant. Le parfum de sa peau mouillée est plus enivrant que jamais. Ses yeux noirs me sourient, tout comme ses petites rides d’expression dont je suis dingue depuis le premier jour.

Leonardo m’allonge doucement par terre, sur la surface lisse et brûlante du rocher. La pierre est chaude, mais mon corps l’est encore davantage. Puis il se couche sur moi, me maintient les bras au-dessus de la tête, serre mes cuisses entre ses genoux.

— Tu as idée de l’effet que tu me fais ? murmure-t-il dans un souffle.

— Non, lui dis-je d’une voix haletante.

Mon corps tout entier est tendu sous le sien.

— Menteuse, me répond-il en glissant deux doigts entre mes jambes.

Ses doigts explorent mon sexe et m’arrachent de longs gémissements. J’ai déjà perdu le contrôle. A-t-il décidé de me faire jouir comme ça, sans me pénétrer ? Pitié, non ! J’ai tellement envie de sentir son sexe dur à l’intérieur de mon corps. C’est lui que je veux.

C’est au moment où je n’arrive presque plus à me contenir que Leonardo me remplit de son désir humide et bouillant. Ça y est. Il glisse une main autour de ma taille et la bloque dans le creux de mon dos. Plaquée contre lui, je le sens s’enfoncer encore plus profondément. Il va et vient à un rythme effréné. Une chaleur familière me remonte le long du ventre. Mon corps se contracte. Tout se met à tourner autour de moi, je me laisse emporter.

Voilà l’effet que Leonardo produit sur moi. Il s’est emparé de moi sans me demander la permission, et je me suis donnée à lui sans chercher à résister. Je n’arrive plus à penser à autre chose. Tant pis s’il m’interdit de percer ses secrets ou simplement de le comprendre. Il n’y a plus que lui et moi, seuls au beau milieu de nulle part, sur ce rocher chauffé à blanc, face à cette mer, témoin du spectacle de notre passion.

Au son des vagues qui vont et qui viennent, j’accompagne le rythme des mouvements de Leonardo. Dévorée par l’excitation, je réclame l’orgasme qu’il me promet.

— Continue, je t’en prie, ne t’arrête pas, baise-moi, lui dis-je à l’oreille.

Tout d’un coup, il me retourne sur le ventre pour me prendre par derrière. Presque écrasée par son corps puissant, je suis à sa merci, prisonnière de son désir. C’est comme ça qu’il me veut. Violemment.

Je lâche prise, complètement, jusqu’à ce que nous jouissions ensemble, ivres du plaisir que nous nous donnons l’un l’autre.

— Mon Dieu, Elena, murmure-t-il en me couvrant le dos de baisers. Tu es comme une drogue. Avec toi, je ne suis plus moi-même. Ça ne m’était jamais arrivé avant que je te rencontre. C’est plus fort que moi... Je ne peux pas te résister.

Mes yeux plantés dans les siens, j’attends trois secondes avant de lui dire :

— Je n’ai aucune envie que tu me résistes.

Qu’est-ce qui m’a pris de lui dire ça ?

Nous replongeons dans l’eau, entièrement nus cette fois-ci. Peu importent les interdits, maintenant. Je ferais n’importe quoi avec lui et pour lui. Une fois sortis de l’eau, nous nous séchons sur les rochers, lovés l’un contre l’autre, en plein soleil. Le temps de retourner au zodiac et nous nous arrêtons chez Saporetti pour déjeuner, comme promis.

Ce cabanon en bois planté dans le sable est un lieu chargé d’histoire. Pasolini, Moravia, Fellini et Bertolucci y ont mangé. En entrant, j’ai l’impression de voyager dans le temps et de revenir dans l’Italie des années 1960, avec ses nappes à carreaux blanc et bleu, ses lampes en osier et ses tables en bois verni.

Saporetti nous accueille avec un grand sourire. Inutile de passer commande : nos spaghetti sont déjà lancés. C’est sa grande spécialité, m’explique Leonardo. La cuisine de Saporetti a beau être moins sophistiquée et moins expérimentale que celle de Leonardo, cela ne les a visiblement pas empêchés d’être amis.

Pour patienter, nous dégustons un délicieux vin blanc du Circé.

— C’est drôle, lâche soudain Leonardo comme s’il pensait tout haut. On dirait que tu n’es plus la Elena que j’ai connue. Je ne saurais pas dire pourquoi mais tu as l’air... différente. C’est vraiment très étrange.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Je sais que ça va te faire sourire mais tu fais plus femme. Comme si tu étais subitement devenue plus féminine, plus mûre...

Il porte le vin à sa bouche, et je revois soudain dans ses yeux celle que j’étais quand il m’a connue et celle que je suis maintenant. La Elena d’il y a six mois (la jeune fille solitaire et pleine de doutes) et la Elena d’aujourd’hui – fiancée, *heureuse de l’être*, et plus sûre d’elle. Si différentes, mais irrésistiblement attirées l’une comme l’autre par cet homme, à en perdre la tête.

— Oui, j’ai sans doute changé. Mais que ce soit en bien ou en mal, tu y es quand même pour quelque chose, finis-je par admettre.

Plusieurs images de notre histoire me reviennent en mémoire, des détails que j’avais chassés de mon esprit ou simplement oubliés.

Un lourd silence s’installe.

Leonardo reprend :

— Tu me détestes encore ?

— Bien sûr que oui, mais si c’était à refaire, je ne changerais rien. Je n’ai ni remords ni regrets, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux.

Cela faisait longtemps que je n’avais pas été aussi sûre de moi.

Et c’est vrai. La colère sourde que je nourrissais envers Leonardo s’est soudain évanouie. Je suis comme sur un nuage et peut-être en train de me perdre. J’ai les jambes qui flageolent, mais peu importe. Je n’ai plus peur, désormais. Plus question de renoncer.

— Et voilà !

L’arrivée de Saporetti nous ramène à la réalité. Nos assiettes sont fumantes. Miam. Voir tous ces fruits de mer fraîchement pêchés me met l’eau à la bouche.

— Tu as sacrément faim, on dirait, me lance Leonardo en me regardant enrouler maladroitement tout un paquet de spaghetti autour de ma fourchette.

— Ça creuse, l’air du large, tu n’es pas au courant ? lui dis-je avec un sourire.

Nous rentrons à Rome en milieu d’après-midi. Je suis obligée de passer deux minutes à l’appartement de Leonardo car j’ai besoin d’une bonne douche et d’une séance de maquillage intensive pour ne pas éveiller les soupçons de Filippo à mon retour. S’il me voyait maintenant, il se rendrait compte en un quart de seconde que je ne suis pas allée au travail. Sans compter que ma peau porte encore la trace de ma trahison. En plus du sable et du sel, je dois me débarrasser de l’odeur de Leonardo, de sa sueur, des traces de ses mains que je sens encore sur moi.

Leonardo habite dans le Trastevere, à quelques pas de la piazza Trilussa. Son appartement est au troisième étage d’un immeuble sans ascenseur qui donne sur le Tibre. C’est un loft lumineux, récemment rénové, avec une vue imprenable sur la ville. Les finitions sont à

l’avenant : parquet en bois de cèdre, plans de travail en marbre blanc de Carrare dans la cuisine, mezzanine peinte en rouge Pompéi avec au centre un lit *king size*.

— Je te sers quelque chose ? me demande Leonardo.

— Oui. Un verre d’eau, s’il te plaît, merci, lui dis-je en prenant place sur le canapé.

Cette journée m’a déshydratée, mais je ne peux pas me plaindre.

— Tu aimes vivre dangereusement, à ce que je vois, ricane Leonardo histoire de détendre l’atmosphère.

Tout en sifflotant je ne sais trop quel tube de l’été, il sort du frigo une bouteille de Fillico King, l’eau minérale la plus chère de la planète. Ce type ne fait décidément rien comme tout le monde. Le temps d’avaler un plein verre d’une traite et je file dans la salle de bains pour me refaire une beauté. L’heure tourne.

Face au miroir décoré de stucs vénitiens, je me rends compte que j’ai deux tomates à la place des joues. Je ne sais pas combien de temps ça va mettre à partir, mais j’espère en être débarrassée avant de rentrer. Allez, c’est le moment de prendre une longue douche.

Une fois le robinet allumé, je commence à enlever le haut de mon maillot de bain quand je vois apparaître Leonardo dans la glace. Il m’observe d’un air coquin, un sourire carnassier sur les lèvres.

Je lui jette un regard interrogateur, mais je sais pertinemment ce qu’il veut. Je le devine à ses yeux chargés de désir, son haleine qui me chatouille le cou et ses doigts qui frôlent mes tétons. Sans me laisser le temps de dire ouf, il m’attrape et me pousse contre le mur.

Ses mains sont de nouveau sur ma peau encore chaude de soleil. Nous sommes comme deux aimants. Sa bouche insatiable me réclame.

À cet instant, je l’arrête. C’est à moi de mener le jeu, cette fois. Je veux qu’il soit à moi.

Glissant ma main sur ses fesses, je plaque aussitôt mon bassin contre le sien. Leonardo a envie de moi, je le sens frémir d’impatience à travers son pantalon. À la fois étourdie et excitée, je mesure à quel point il me désire. Mes doigts plongent dans ses cheveux. Je les tire de toutes mes forces pour le garder serré contre moi.

— Pourquoi est-ce que j’ai toujours envie de toi, tu peux me le dire ? lui dis-je d’une voix haletante, tout contre son visage.

Je sais que c’est la même chose pour lui. Mes yeux lui crient mon excitation, mon sang bout dans mes veines. Le temps d’ouvrir la fermeture Éclair de son pantalon et j’attrape son sexe dur, brûlant. Leonardo penche la tête en arrière, les mains posées sur le mur derrière moi. Je me laisse alors doucement glisser jusqu’au sol. Une fois accroupie devant lui, je l’effleure du bout de la langue. Puis je le laisse entrer dans ma bouche, la saveur de sa peau mélangée à celle du sel. Je le sens vibrer de plaisir. Je lui caresse les jambes et j’empoigne ses fesses en le suçant lentement. Lui procurer ce frisson qui lui traverse tout le corps me rend folle. Leonardo me passe une main sur les cheveux avant de les tirer d’un geste presque violent. Il me presse contre lui, il veut que je le fasse jouir. Juste avant de venir, il s’écarte délicatement de moi pour m’embrasser. Pour embrasser son propre plaisir, sa saveur. Sans lâcher mes cheveux, il recule ma tête de manière à pouvoir me transpercer du regard. Ses yeux sont à la fois menaçants et hagards.

— Tu me rends dingue.

Là, il m’attire soudainement vers lui et me plante ses dents dans le cou.

Dans un éclair de lucidité, j’arrive à lui crier :

— Non... je t’en prie ! Pas de suçons !

L’instant d’après, il m’attrape par le bras et me pousse dans la cabine de douche, où l’eau continue de couler. Il me plaque le visage contre le mur puis, animé d’une force presque animale, il m’empoigne par la taille et m’oblige à me cambrer. Puis il me pénètre, là, comme ça. C’est puissant, brutal, et terriblement excitant. Il va et vient à l’intérieur de moi en haletant, son bassin contre mes fesses, son torse contre mon dos. L’eau qui nous fouette le visage n’arrive pas à éteindre le feu qui consume nos deux corps.

Ses doigts cherchent ma bouche qui s’ouvre sans résister, puis cherchent ma langue en m’arrachant des sons inhumains. Je ne pensais pas pouvoir crier comme ça.

— Allez, Elena ! me grogne-t-il à l’oreille. Je veux t’entendre hurler !

Comme s’il lui obéissait au doigt et à l’œil, tout mon corps produit un orgasme dévastateur, dans un hurlement rauque et profond qui me déchire l’âme.

Leonardo, je suis complètement folle de toi.

C’est juste au moment où nous nous rhabillons que mon iPhone, posé sur le rebord du lavabo, se met à clignoter. Un SMS. Il n’y a qu’une personne pour m’écrire à cette heure-ci. Du fond de mon cœur, j’espère me tromper. Hélas, j’ai vu juste.

Bibi, tu en es où ?
On dîne dehors ou à la maison ?
Bisou.

Une crampe me ravage l’estomac. Je suis dégueulasse d’avoir trompé Filippo comme ça. Je remonte une bretelle de mon soutien-gorge tout en essayant de cacher la douleur qui me ronge. Peine perdue : Leonardo s’en rend compte immédiatement.

— C’est ton mec ? demande-t-il sans se démonter.

— Oui, lui dis-je en écrivant à Filippo que je préfère rester à la maison ce soir.

Leonardo m’embrasse sur le front en silence avant d’aller dans sa chambre pour finir de se rhabiller.

Enfin seule, je ferme la porte, la tête basse, et me regarde dans la glace. J’ai l’air normale. Même si je n’ai aucune marque sur la peau, je sens peser sur mes épaules le poids de la parenthèse secrète d’aujourd’hui.

Est-ce que j’aime vraiment Filippo ?

Bien sûr que oui, bordel, j’en suis certaine.

Mais alors, pourquoi est-ce que je désire autant Leonardo ?

En règle générale, on ne désire pas ce que l’on aime et encore moins ce que l’on respecte. Et surtout, on ne désire pas ce à quoi l’on ressemble. J’ai lu ça quelque part : c’est peut-être vrai, mais ce n’est pas le moment de penser à ça. Je dois rentrer.

Je rejoins Leonardo, désormais changé et parfumé, dans sa chambre spacieuse et inondée de lumière. Il me raccompagne à la porte d'entrée. Appuyé au chambranle, il me caresse le menton et me regarde comme s'il ne voulait pas me laisser partir.

— On se revoit quand ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas..., dis-je tout en rangeant mon portable dans mon sac, les yeux baissés.

Il me relève de nouveau la tête et cherche mes yeux.

— Hé... Tu as dit que tu ne regrettais pas ce que tu as fait avec moi. Alors ne commence pas maintenant, d'accord ?

— O.K., fais-je en soupirant et sans grande conviction.

Le temps de lui donner un léger baiser et je m'engouffre dans les escaliers. Me voilà dans la cohue du Trastevere.

Sur le chemin de l'arrêt d'autobus, j'ai l'étrange sensation que, malgré tout, je finirai tôt ou tard par m'en vouloir. Mais de quoi ? Je ne sais pas.

*OceanofPDF.com*

# 5.

On se croirait presque en été, ce dimanche soir. L'air est chaud, le ciel encore clair. Il flotte sur le visage des gens une douce torpeur. La main de Filippo glisse doucement le long de ma robe et se pose sur ma hanche tandis que nous sortons du cinéma. Nous étions au Trevi pour voir *Amore mio aiutami,* à l'occasion d'une rétrospective consacrée à Alberto Sordi. Je ne m'attendais pas que le public vienne aussi nombreux. Ça m'a rappelé le ciné-club de nos années de fac, quand nous étions quasi seuls dans la salle, Filippo et moi.

— C'était chouette de revoir ce film, lance-t-il avec un sourire satisfait. Il a vraiment quelque chose de spécial.

— C'est sûr. C'est pas juste une comédie à l'italienne comme les autres.

Je lève les yeux au ciel en essayant de trouver le mot juste :

— Elle te laisse un goût amer, dis-je en fronçant les sourcils.

— C'est vrai que dans certaines scènes, tu ne sais pas s'il faut rire ou pleurer. Et puis Monica Vitti est exceptionnelle.

— Complètement.

En réalité, je suis loin de partager son sentiment. Et comment le pourrais-je, avec cette tempête d'émotions que je m'efforce de cacher à Filippo ? Malgré tous mes efforts, je sens le feu me monter aux joues.

Tout est arrivé quand nous étions assis dans la salle. J'étais détendue, sereine, je profitais du film, lovée contre le corps de Filippo, tête contre tête, main dans la main. Tout semblait parfait jusqu'à cette fameuse scène

où la voiture d'Alberto Sordi et Monica Vitti fait une embardée et finit dans le bas-côté. Soudain, la femme avoue à son mari qu'elle est amoureuse d'un autre, et une violente dispute éclate. Vitti s'enfuit, Sordi lui court après. « Dis-le encore que tu l'aimes », se met-il à crier en lui collant des gifles. Moi qui ai toujours trouvé cette scène hilarante, aujourd'hui je n'ai pas le cœur à en rire. Tandis que ma main se détache de celle de Filippo, je repense à la semaine dernière. J'ai déjà vu ces images défiler devant mes yeux, je connais cet endroit : c'est la plage de Sabaudia. J'étais là-bas avec Leonardo, exactement au même endroit. Comme le personnage de Monica Vitti, j'ai menti et trompé celui que j'aime. Sauf que ce n'était pas un film.

Depuis ce jour, Leonardo ne m'a plus donné signe de vie. J'ai essayé d'effacer son souvenir de ma mémoire ; en vain. La vérité, c'est que je pense à lui tout le temps, au moindre prétexte.

Filippo et moi marchons à pas lents dans les rues de la ville. Nous venons d'arriver à la fontaine de Trevi, déjà illuminée, quand mon iPhone se met à vibrer. Je suis sûre que c'est Gaia. Qu'aura-t-elle encore inventé, celle-là ? Mais en consultant ma boîte vocale, un mélange de peur et d'excitation s'empare de moi. Leonardo. C'est lui qui a essayé de me joindre. Est-ce que je dois être heureuse, désespérée ? Les deux à la fois ? Que faire ? Il revient, puis disparaît à nouveau. Pourquoi ne me fiche-t-il pas la paix ? Tout est tellement compliqué avec lui !

Une boule au ventre, je lance un coup d'œil vers Filippo qui, heureusement, regarde ailleurs. Et si j'en profitais pour écouter le message ? Il ne s'en apercevrait même pas. En fin de compte, et même si je meurs d'envie de le faire (je suis horrible, je sais), j'éteins mon iPhone juste après avoir entendu Leonardo dire : « Salut Elena, c'est moi. » Allez, stop. Pas question d'écouter la suite à côté de Filippo. À côté de mon fiancé.

— Tu appelles qui ? me demande-t-il en me voyant collée à mon téléphone.

— Personne, c'était juste un message, dis-je l'air de rien, en fourrant mon iPhone dans mon sac.

— De qui ? insiste-t-il.

*De qui ?* Vite, une réponse !

— De Paola.

— Elle te harcèle même le dimanche, celle-là ? fait-il en ouvrant de grands yeux, agacé d'entendre le nom de ma collègue.

— Elle me demande d'arriver plus tôt demain.

— Génial !

— Comme tu dis...

Quelques mètres plus loin, nous nous arrêtons au Salotto 42, un bar de la piazza di Pietra, pour y prendre l'apéritif. Situé juste en face des colonnes du temple d'Hadrien, c'est un endroit magique. On se croirait vraiment dans un autre monde, au milieu de toutes ces revues de design et de photo, de ces livres et de ces vinyles. Assise au fond d'un canapé vintage des années 1950, je commence à me détendre. L'angoisse s'éloigne, je retrouve une respiration normale. Je dois arrêter de penser à Leonardo, de me demander ce qu'il avait à me dire et me consacrer à Filippo. Je dois vivre l'instant présent, ici et maintenant, avec lui.

Nous sommes très attachés à cet endroit, tous les deux : c'est là que nous avons dîné le soir où nous avons fait l'amour pour la première fois, après ma folle expédition à Rome. Tout est tellement beau, ici. Bercée par une douce musique *nu jazz*, je prends soudain conscience que nous sommes assis à la même table que la première fois.

— Coïncidence ? dis-je en haussant un sourcil.

— Peut-être..., me fait Filippo en haussant les épaules.

Évidemment que oui, vu son petit sourire satisfait !

Quelques minutes plus tard, tout en grignotant quelques amuse-bouche façon cuisine fusion, nous reparlons travail :

— Alors, me demande-t-il en reposant son verre, tu penses avoir fini quand ?

— Tu veux dire toute la chapelle ou juste la fresque ?

— Tout.

Ma foi... Je me suis posé la question un paquet de fois ces derniers jours.

— Vers la fin de l'été, je dirais, mais je n'y mettrais pas ma main à couper.

Le serveur s’arrête un instant à notre table pour nous proposer une dégustation de *raw food*. Sans un mot, Filippo m’indique du menton notre assiette de sushis vide. Un petit signe de tête, et il commande quelques California maki supplémentaires. J’adore notre façon de communiquer : on n’a pas besoin de parler pour se comprendre. Entre nous, les choses sont si simples, si naturelles.

Une fois le serveur reparti, Filippo se redresse sur sa chaise. Il semble soudain bien sérieux, ce qui ne lui ressemble pas trop.

— Bon, lâche-t-il, je voudrais te parler de quelque chose.

Oh mon Dieu. Si ça se trouve, il m’a surprise sur la Ducati de Leonardo, ou alors il sait ce qu’il y a entre lui et moi.

— J’ai des nouvelles importantes, ajoute-t-il.

— C’est-à-dire ? je demande, incapable de tenir en place.

Filippo se met à jouer avec sa serviette. Il soupire, l’air hésitant. Si c’était lui la fille et moi le garçon, j’aurais droit à un truc du style : « Je suis enceinte, on va avoir un enfant. » Il a l’air grave, inquiet et excité en même temps. Puis il finit par se lancer :

— Dans un mois jour pour jour, j’en termine avec Renzo Piano, lance-t-il fièrement. C’est décidé, désormais.

Jusqu’ici, rien de neuf. Il fallait bien que ça se termine un jour.

— Et donc ? lui dis-je, impatiente de savoir la suite.

Tout en jetant des regards autour de lui, Filippo avale une grande gorgée de Martini avant de se tamponner les lèvres. Puis il se lance :

— Eh bien maintenant, j’aimerais continuer d’être architecte... tout en étant chez moi. Bref, je voudrais ouvrir mon propre cabinet.

J’imagine déjà ce qu’il va dire, mais j’attends qu’il le fasse lui-même.

— ... à Venise.

Je bois à mon tour une gorgée de Martini. Mon cœur bat à mille à l’heure, tout se bouscule dans ma tête. Après un instant de silence, je finis par lui demander :

— Tu en as déjà marre de Rome ?

— Va savoir, soupire-t-il. Ici, tout est difficile, surtout dans mon secteur. À Venise, je pourrais encore avoir de bons contacts...

Il se gratte la tête, l’air nerveux, avant de planter ses yeux dans les miens.

— Et toi, alors ? Qu’est-ce que tu en penses ?

Effectivement, qu’est-ce que j’en pense ? Je vois où Filippo veut en venir, même si j’espère de toutes mes forces me tromper.

— Du fait de te mettre à ton compte ?

Je temporise, mais ce n’est évidemment pas ça qui l’intéresse.

— Non. De Venise, réplique-t-il en me transperçant du regard. Du fait de partir vivre ensemble à Venise. Au fond, c’est notre ville...

Voilà, je suis fichue.

Ce n’est évidemment pas la première fois que nous abordons la question, Filippo et moi. Mais cette fois, c’est différent. Ce ne sont plus des paroles en l’air. Tout ça deviendra peut-être très bientôt réalité.

— On pourrait partager le loyer de mon appartement, fais-je avant de baisser les yeux, comme pour réfléchir une seconde à ce que je viens de dire. C’est un peu petit, mais on s’arrangera.

— Bibi, je voudrais t’offrir davantage.

Je fixe ses yeux verts étincelants. Avant de déménager pour Rome, Filippo vivait encore chez ses parents. Pas spécialement pour des raisons de confort, mais parce que, à force d’être toujours en déplacement pour une raison ou pour une autre, il n’avait jamais ressenti le besoin d’avoir un espace à lui.

Je secoue la tête, l’air de dire : « Comment ça, *davantage* ? »

Même si je ne comprends pas grand-chose à ce qu’il m’explique, je sens que Filippo n’a jamais été aussi sincère. S’il a autant de mal à trouver ses mots, c’est qu’il a quelque chose sur le cœur.

— Je sais que si tu t’es installée ici, à Rome, c’est surtout pour moi. Je ne suis pas en train de te dire que je déteste Rome ou que je meurs d’envie de m’en aller, pas du tout. C’est juste qu’après avoir visité deux, trois apparts sur Venise, la dernière fois que j’y suis allé, j’ai pas mal réfléchi. Tu comprends, ça fait dix ans que je me balade à droite, à gauche, mes parents se font vieux, sans parler du reste... Je ne sais pas, je me sens vraiment prêt à prendre un nouveau départ. J’ai envie de me poser. Ou au moins de vivre autrement.

Je hoche la tête, sans l’interrompre. Je ne suis pas surprise de l’entendre dire tout ça. Et pourtant, même si nous en avons déjà discuté, l’idée de quitter Rome aussi précipitamment me bouleverse. Toutes les choses qu’il me reste à voir et à faire dans cette ville tourbillonnent dans ma tête. Et au milieu de tout ça surgit une image, de plus en plus nette : Leonardo.

— Tu ne dis rien ? me demande Filippo d’un ton pressant.

Il se mordille un ongle, comme toujours quand il est stressé ou qu’un sujet lui importe vraiment. Certes, il ne me demande pas de l’épouser, mais, en un sens, il s’agit d’un choix encore plus important. Il s’agit de rentrer vivre à Venise ensemble. *Pour toujours*.

Je lui prends la main. Même si j’aimerais vraiment lui faire plaisir, je dois être honnête vis-à-vis de lui et vis-à-vis de moi-même.

— Oui, ça pourrait être magnifique, dis-je en essayant de cacher mon trouble.

Mais... n’est-ce pas un peu prématuré, ne vaudrait-il pas mieux y réfléchir à deux fois, pour ne pas brusquer les choses ? Filippo profite de mon silence pour ajouter :

— Bibi, je ne suis pas en train de te forcer la main, crois-moi. Mais... je voulais te montrer ça.

Il lâche alors ma main pour sortir une feuille de sa poche.

— Tiens.

C’est la photo d’un appartement somptueux avec vue sur le Grand Canal, entièrement rénové.

— Ça te plaît ? me demande-t-il avec des étincelles dans les yeux.

Il n’y a évidemment pas trente-six façons de répondre :

— Bien sûr... C’est magnifique.

La description fait rêver : trois chambres à coucher, deux salles de bains, une grande terrasse en bois typiquement vénitienne, un porche couvert et un ponton privé. Difficile de ne pas tomber sous le charme !

Relevant les yeux vers lui, je m’exclame :

— Cet appart est incroyable, Fil. Vraiment.

Un soupir, et j’ajoute :

— Mais il est quand même un peu tôt pour penser à investir, tu ne crois pas ?

Ça y est, je l'ai dit.

— Bien sûr, s'empresse-t-il de me dire. C'est juste une idée, comme ça. Puisque c'est un copain qui s'est occupé de la rénovation, je voulais juste te le montrer avant qu'il nous passe sous le nez !

Je regarde à nouveau la photo – et en particulier le prix, imprimé juste en dessous, en tout petits caractères.

— Parce que là... On ne peut pas dire que ça soit bon marché..., dis-je dans un murmure.

Filippo acquiesce, avec un léger sourire. Je lui demande :

— Est-ce qu'on peut se le permettre ?

Je le vois baisser les yeux et secouer la tête.

— Peut-être..., finit-il par avouer. Mais ça ne nous empêche pas de rêver. On verra bien ce qui se passera ensuite...

Filippo me lance un regard insistant. Il parle vraiment sérieusement.

Par bonheur, la tension retombe très vite. Entre deux fous rires et quelques blagues, nous parlons de ce week-end en Toscane qui approche à grands pas. L'atmosphère a beau être plus détendue, je n'arrive pas à me libérer de cette conversation pesante que nous avons laissée en suspens. L'image de Leonardo revient me hanter de façon encore plus insistante. J'ai presque l'impression physique qu'il est là, comme s'il était venu s'asseoir entre Filippo et moi, comme s'il était resté là à nous écouter parler de notre futur.

Une fois rentrés, je laisse Filippo aller dans la salle de bains le premier. Il n'a pas besoin de passer des heures à se badigeonner les fesses et les cuisses de crème raffermissante, lui ! Car oui, ça fait quelques jours que j'ai décidé de m'en resservir. Depuis mon escapade au bord de la mer, pour être exacte.

Mon iPhone est posé là, sur la table de nuit, innocent et silencieux, alors qu'il contient une bombe prête à exploser : le message de Leonardo, que je n'ai pas encore écouté. C'est comme si un dangereux prédateur se tenait à côté de moi. Allez, finissons-en une bonne fois pour toutes. Si je

n’écoute pas ce message maintenant, je risque de ne pas fermer l’œil de la nuit, et ce sera un enfer.

Mais pas question de faire ça sous le nez de Filippo. J’attendrai d’être seule dans la salle de bains, après mes inutiles rituels de beauté.

À peine ai-je eu le temps de réfléchir à tout ça que Filippo me laisse la place. Je ferme la porte à clé et ouvre à fond le robinet du lavabo. D’accord, ce sont des précautions absurdes. Si je prenais la chose avec plus de détachement, je me trouverais parfaitement ridicule. Mais je n’y arrive pas.

J’évite mon reflet dans la glace et me colle mon iPhone à l’oreille. Répondeur.

« Elena, c’est moi. Je viens de rentrer de Sicile. Débrouille-toi pour te libérer du boulot demain après-midi, je voudrais t’emmener quelque part. N’essaye pas de te défiler. »

Il n’en fallait pas plus pour que ma boule au ventre revienne. Mon Dieu, je n’arrive pas à croire qu’un petit message de rien du tout me mette dans un état pareil ! Je suis à la fois curieuse de savoir où il veut m’emmener et passablement agacée. Comment réagir ? Je prends quelques instants pour faire le vide avant de réécouter le message, histoire de m’assurer que j’ai bien tout entendu (je sais, c’est l’excuse la plus nulle du monde). Une fois le message effacé, je marmonne un « Oublie ça », plus pour me convaincre moi-même que pour autre chose.

Mais je suis hors de moi. Mes gestes sont mécaniques – je me brosse les dents, me démaquille et me masse avec la crème raffermissante sans réaliser ce que je fais. En sortant, j’observe Filippo installé sur le lit. Il feuillette quelque chose sur son iPad, sans doute une de ses revues de design. J’ouvre la bouche, je la ferme, je la rouvre. Pas moyen de dire un mot. Je repars en silence vers la salle de bains.

Alors j’entends grogner depuis l’autre pièce :

— Tu ne viens pas dormir, Bibi ?

— J’arrive tout de suite, dis-je en prenant la voix la plus douce possible.

C’est décidé : je vais répondre au message de Leonardo. Je pourrais tout simplement l’ignorer, mais non. Ce que je veux, c’est lui opposer un

refus, clair, net et définitif. Je vais lui envoyer un petit SMS pour lui dire qu'il peut arrêter de me harceler : je suis fiancée, heureuse de l'être, et il le sait très bien.

Allez, Elena, un peu de courage. C'est un mauvais moment à passer, mais tu peux y arriver. Accroche-toi, tiens le coup, ne lâche rien.

Je tape mon message. Au moment d'appuyer sur la touche ENVOYER, un frisson glacial me remonte le long de la colonne vertébrale. Mes doigts n'ont pas obéi à mon esprit mais à une pulsion foudroyante partie du creux de mon ventre. Sur mon écran, je peux lire :

Salut. J'ai écouté ton message.
D'accord pour demain. Tu sais où me trouver.

Impossible de faire machine arrière, désormais. Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis schizo, ou quoi ? En tout cas, me voilà fichue. Quel bordel !

J'ai l'impression d'être un alcoolique qui vient d'avaler sa première gorgée de vodka après une longue période d'abstinence. Je me sens à la fois coupable et soulagée – et encore davantage quand je vois, quelques secondes plus tard, mon téléphone s'éclairer et afficher le numéro de Leonardo – je déciderai plus tard si je l'enregistre dans mon répertoire ou pas ; au fond, ça ne servirait pas à grand-chose – : il m'a répondu aussitôt, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

Même endroit, à 4 heures.
Bonne nuit.
Leo

C'est tout. Juste quelques mots, sans rien de spécial. Franchement, à quoi ça rime de se mettre dans un tel état pour si peu ? Pfff... ça suffit maintenant. Je dois me ressaisir. Quand je retourne dans la chambre, Filippo m'attend. La lampe de chevet n'est pas éteinte. On dirait qu'il n'a pas envie de dormir. Pas tout de suite. Pas avant d'avoir fait l'amour avec moi.

Je saisis à son regard à quel point il m'aime, à quel point il a besoin de moi. L'étincelle du désir brille au fond de ses yeux verts. Filippo... Tandis que ma langue cherche la sienne, je lui enlève son tee-shirt. Lui

empoigne mes fesses et commence à les pétrir. Je laisse glisser une main sur son sexe avant de le caresser à travers son boxer. Puis je plonge ma main à l'intérieur, et je le serre de toutes mes forces. Il pousse un gémissement guttural et finit de se déshabiller.

Tout en faisant courir sa langue le long de mon cou, il m'enlève ma nuisette, puis plonge sa tête entre mes jambes pour embrasser mon sexe mouillé. Soudain, tout se mélange dans ma tête. L'espace d'un instant, j'ai l'horrible sensation de ne plus voir les yeux de Filippo, mais ceux de Leonardo. Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est Filippo dont j'ai envie, c'est Filippo qui est en train de me faire jouir. Le dos cambré, je crie de plaisir. Même si j'ai écrit ce message à *l'autre*, c'est Filippo que je veux, de toute mon âme. Parce qu'il me veut. Parce qu'il m'aime. Et parce que je l'aime moi aussi.

Filippo s'allonge sur moi et me pénètre. Je le sens aller et venir en moi, je suis le rythme de ses mouvements, agrippée à lui. Je m'abandonne. Je suis à lui. Au moins dans ce lit. Au moins à cet instant.

Et c'est reparti pour une nouvelle journée à supporter les bougonnements de Paola. Nous sommes en retard sur le planning. Résultat : elle m'a dans le collimateur. À la moindre bavure de couleur, ça braille. Elle est d'une humeur massacrante... Et moi qui comptais lui dire que je dois partir plus tôt cet aprèm... Je regrette que Martino ne soit pas là : l'ambiance serait un peu plus détendue. Je ne l'ai pas revu depuis le jour où on s'est croisés devant l'église avec Leonardo à mes côtés. Si ça se trouve, il s'est vraiment senti blessé. Dans le fond, il ne me considère pas juste comme une copine. Mais moi, je serais vraiment triste de perdre son amitié à cause de ça. Je travaille mieux quand il est là. Je pourrais rester des heures à lui parler, et pas seulement d'art.

Et si je posais la question à Paola ? Elle en sait peut-être plus. Tout en remplissant consciencieusement le registre, je lui lance :

— Dis, est-ce que tu as revu Martino ?

— Le gamin ? me répond-elle d'un air presque moqueur en baissant ses lunettes sur son nez. Si tu ne le sais pas toi...

Le petit sourire sarcastique qui flotte sur ses lèvres se suffit à lui-même. Je secoue la tête.

— C’est bon, ne joue pas à la cruche avec moi, enchaîne-t-elle en trempant son pinceau dans son bocal de rouge. S’il vient ici, ce n’est pas pour les beaux yeux de saint Matthieu. C’est pour les tiens.

— Mais arrête, qu’est-ce que tu racontes ? Il doit rendre un mémoire. Peut-être qu’il travaille chez lui, en ce moment.

— Elena, ne me prends pas pour une buse, je t’en prie. Il en pince pour toi, ton petit Martino.

Je referme le registre sans un mot. Au fond, je crains que Paola n’ait raison. Mais maintenant que la conversation est lancée, je crois que le grand moment est arrivé. Allez, je prends une profonde inspiration, pose ma voix et me lance :

— Ah oui, sinon, je voulais te dire que je dois partir à quatre heures cet aprèm.

— Pardon ? Tu veux bien répéter ? s’exclame-t-elle en faisant vaciller l’échafaudage.

— À quatre heures, je dois y aller, lui dis-je en essayant de garder une voix calme et professionnelle.

— Eh bien fais comme tu veux, se contente-t-elle d’ajouter.

Manifestement, ça ne l’enchante pas. Bon, essayons de nous justifier :

— J’ai un rendez-vous important. Pas moyen d’annuler.

— C’est bon, c’est bon, grogne-t-elle. Mais ne te plains pas d’être à la bourre.

Elle a beau se montrer compréhensive, j’entends comme une menace percer dans sa voix.

Cela peut paraître absurde, mais je me sens vraiment coupable vis-à-vis d’elle. En ce moment, Paola est une projection de ma conscience. Elle m’ordonne de rester là où je suis, de ne pas me laisser distraire, sous peine de le regretter. Hélas, je n’ai aucune envie d’entendre raison. Ma décision est prise, depuis hier soir, point. Je n’ai jamais cessé et je ne cesserai jamais d’aimer Filippo, mais je suis trop attirée par Leonardo pour lui résister.

Un coup d’œil à ma montre : il est bientôt l’heure. Il faut que j’y aille.

Seize heures tapantes. Je suis sur la piazza Sant'Andrea. Comme chaque fois que je dois voir Leonardo, je suis aussi excitée qu'à un premier rendez-vous. J'ai troqué mon pantalon contre une petite robe légère que je me suis dépêchée d'enfiler dans la sacristie. Après tout, pourquoi me priver de cette touche de féminité ?

Leonardo arrive sur sa moto, pile à l'heure. Il me passe un casque et me laisse m'installer. Je m'appuie sans hésiter sur la pédale avant de m'accrocher solidement à ses hanches. Je suis prête. Prête à aller où bon lui semble.

Après vingt minutes à zigzaguer entre les voitures, nous atteignons déjà la banlieue est de la ville. Je ne suis jamais allée dans ce coin-là. Avec tous ces entrepôts et ces énormes bâtiments transformés en logements, on dirait un ancien quartier industriel. La moto s'arrête au milieu d'une grande cour pavée, face à ce qui a tout l'air d'être une usine désaffectée. Plus loin, on aperçoit un petit cours d'eau – sans doute l'Aniene, un affluent du Tibre.

— Viens, on entre, me fait Leonardo en me prenant par la main.

— Là-dedans ? je lui demande d'une voix hésitante.

Pourquoi m'a-t-il amenée jusqu'ici ? Avec lui, il faut toujours s'attendre à tout !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur que je te kidnappe ? me lance-t-il avec un petit rire agaçant.

Je souris malgré moi. L'idée est plutôt séduisante...

— C'est une ancienne biscuiterie, m'explique-t-il en désignant une enseigne écaillée sur la façade du bâtiment. Elle est fermée depuis un bail.

Il ouvre la porte d'un geste énergique et nous entrons.

Ça sent le renfermé, et pas qu'un peu. À l'intérieur, c'est un immense entrepôt envahi par la poussière et les toiles d'araignée. Tout est vide, à l'exception de quelques machines dont j'ignore bien à quoi elles pouvaient servir, et un tapis roulant au centre de la pièce. Au fond, d'immenses verrières avec des armatures en fer forgé donnent sur le fleuve. Il en émane un charme poétique et décadent.

— Alors, qu’est-ce que tu en penses ? me demande Leonardo.

— Tout dépend de ce que tu veux en faire. À part t’en servir pour me séquestrer, j’entends.

Leonardo me passe un bras autour des épaules.

— Je veux l’acheter avec un associé et en faire un restaurant, m’explique-t-il fièrement.

— Waouh, ça va être incroyable !

— Content que ça te plaise.

Arrivé au centre de la pièce, Leonardo embrasse le bâtiment du regard.

— Cet endroit a une âme, je la sens. Plus je pense à tous les gens qui sont passés par ici, à toutes les histoires dont ces murs ont été les témoins, plus j’ai envie de donner une seconde vie au lieu.

Une étincelle brille dans ses yeux quand il parle de son travail et de sa passion pour la cuisine. Même s’il reste un homme sanguin et instinctif, c’est aussi quelqu’un de profondément sensible.

Tout à coup, il se tourne vers moi et écarte de mon visage une mèche de cheveux.

— Moi aussi j’aimerais avoir une autre vie, me dit-il d’un air mélancolique.

Sa phrase reste en suspens tandis qu’il s’approche de moi pour dévorer mes lèvres.

Non sans peine, j’arrive à me détacher de lui et le regarde.

— Eh bien... Qu’est-ce que tu ferais dans une autre vie ?

Dans un sourire, Leonardo me caresse lentement les hanches. Ses mains glissent sur mes fesses et soulèvent ma robe.

— Quoi que je fasse, je viendrais tôt ou tard te chercher, où que tu sois. Je t’amènerais ici, et on ferait l’amour.

Il me presse soudain contre lui. Je sens son sexe tendu contre mon ventre. Leonardo a le regard brillant de celui qui va obtenir ce qu’il désire. Il sait que j’ai envie de lui, moi aussi.

Je n’ai qu’une hâte : l’accueillir en moi. Mais je décide de prendre mon temps et de m’occuper de lui d’abord... Je me mets à genoux, baisse son pantalon et son boxer. Je prends son sexe en érection entre les mains,

je l’observe. Le seul fait de voir son pénis durci, prêt à jouir et à me faire jouir, déclenche un frisson le long de ma colonne vertébrale. Je ne résiste plus, et je commence à le sucer. Leonardo m’attrape par les cheveux, comme pour entrer encore plus profondément dans ma bouche. Mais j’ai à peine le temps de le goûter qu’il se retire de mes lèvres et me remet debout d’un geste presque violent.

En pliant légèrement les genoux, il m’entoure ensuite les jambes et me lève à bout de bras. Là, il plonge sa tête dans mes seins et me mord à travers le tissu de ma robe. Puis il avance de quelques pas et me fait asseoir sur le tapis roulant.

Avant que je comprenne ce qui m’arrive, Leonardo me débarrasse brutalement de ma robe puis de ma culotte. La sensation de sa langue contre mon sexe m’arrache un petit gémissement de surprise, comme une vague de plaisir. Il me lèche tout en me caressant la poitrine – et mon petit grain de beauté en forme de cœur. Sa langue court partout, de mes cuisses à mon clitoris, tandis que ses doigts écartent mon soutien-gorge pour libérer mes tétons.

Ses lèvres glissent maintenant vers mes seins, et sa main vers mon ventre. Les yeux clos, je serre sa tête contre ma poitrine et laisse entrer ses doigts en moi. Un instant plus tard, Leonardo se redresse, comme foudroyé, me soulève soudainement les jambes et me force à m’allonger sur le dos.

J’en ai le souffle coupé. Tout mon corps frissonne, gagné par le désir qui bouillonne dans mes veines. Leonardo me rend folle. Je dois l’avoir pour moi. Il doit entrer en moi.

Couché sur moi, il m’arrache ma ceinture d’un geste implacable, déchirant la soie de ma robe.

Puis il passe de l’autre côté de la machine, m’attrape les bras et me les lève au-dessus de la tête. Même si je le voulais, je ne pourrais pas opposer la moindre résistance tant son attitude est impérieuse, autoritaire. Après m’avoir solidement ligoté les poignets avec ma ceinture, il me suspend à un crochet métallique au bout du tapis roulant. Puis il m’observe.

— Et si je te kidnappais vraiment ? plaisante-t-il avec un sourire pervers. Je pourrais te garder ici pour toujours et profiter de toi chaque

fois que j’en ai envie.

Revoilà le Leonardo que je connais : fort, dominateur, maître du jeu. J’essaie instinctivement de me libérer, mais le nœud s’enfonce encore davantage dans ma chair. Il me pose alors le plat de la main sur le visage, la laisse glisser le long de mon cou puis ouvre ma robe, découvrant mes seins. Il les empoigne, me mord les tétons puis les pince. Je me fais violence pour ne pas hurler. Chacun de ses gestes m’embrase de plaisir.

Après m’avoir donné un rapide baiser, Leonardo se passe la langue sur les lèvres pour savourer le goût de ma chair puis enlève son tee-shirt. Il empoigne soudain mes cuisses et les écarte, tout en les tirant vers lui. Le bas de ma robe glisse sur le tapis roulant. Je suis bloquée. Plus moyen de bouger. Je suis entièrement à sa merci.

Le contact de son sexe dur, tellement dur, contre le mien me fait hoqueter. Le dos cambré, je laisse mon corps être envahi de désir. Je suis prête à l’accueillir. Maintenant.

Évidemment, Leonardo le sait, alors il se fait attendre. Comme toujours. Il ne me pénètre pas tout de suite, mais se frotte contre moi dans une espèce de parade amoureuse. C’est à la fois lascif et déchirant. Son pénis dans la main, il tourmente mon sexe : il l’ouvre, il l’explore, il le caresse sans jamais y entrer complètement. Je vais devenir dingue. Avec un gémissement presque désespéré, j’agite les jambes pour me rebeller. Et ça l’amuse.

— Ne sois pas si impatiente, Elena.

Tout à coup, le voilà à l’intérieur de moi, mais cela ne dure qu’un instant. Juste de quoi me faire sentir ce qu’il me refuse et il ressort. La tête me tourne. Combien de temps est-ce que ça va encore durer ?

Leonardo continue d’entrer en moi pour en ressortir aussitôt. C’est un véritable supplice. Ma colère finit par éclater. Il rit. Fort. Sans retenue.

Il me pénètre d’un nouveau coup de reins, plus violent. Un autre, et encore un autre, de plus en plus profondément. Ce plaisir que j’appelais de tout mon être monte enfin en moi. Leonardo voulait me faire hurler : il y est arrivé. Son visage ne rit plus, ses yeux brillent, sa mâchoire serrée laisse entrevoir ses dents blanches et féroces. Une veine lui gonfle le cou, son corps n’est plus qu’une boule de muscles tendus par l’effort. Je le

sens vibrer contre moi, à l'intérieur de moi. Je sens son désir se confondre avec le mien.

Avant même d'atteindre l'orgasme, nous sommes déjà emportés par l'intensité de notre jouissance. Je finis par venir, dans un cri étranglé. Une tempête sensorielle me traverse le corps, de la tête aux pieds.

Leonardo m'imite quelques secondes plus tard avant de s'écrouler sur moi. La tête posée sur ma poitrine, il inonde de sueur et de sexe ce qui reste de ma robe.

Les minutes qui suivent me semblent infinies. Toutes ont un goût d'éternité. Toutes, je le sais déjà, donneront aux prochaines heures, aux prochains jours, les couleurs du désir.

Une fois libérée, je reste assise sur le tapis roulant. Après m'être massé les poignets, j'essaie de redonner une forme convenable à ma robe. Ma culotte, comme je le craignais, est bonne à jeter. Adossé à la machine, tout près de moi, Leonardo a l'air épuisé, mais heureux. La tête posée sur son épaule, je goûte à ce sentiment de plénitude qui ressemble dangereusement au bonheur. Celui-ci n'est hélas que de courte durée. Très vite, je suis submergée par une avalanche de doutes, rongée par la culpabilité.

Il faut que je rompe ce silence :

— Je ne sais jamais à quoi m'attendre, avec toi. Tu pars, tu reviens, tu disparais, tu reviens à nouveau.

Leonardo se plante face à moi et me pose la main sur la nuque. Il a peut-être compris que parler de ça me tient à cœur. Et pour une fois, il semble disposé à le faire.

— Et ça te met en colère, ça te fait du mal ?

— Pas exactement, dis-je en baissant les yeux. Ça me déstabilise, ça me dépasse. Chaque fois je me fais à l'idée que je ne te reverrai plus, voilà.

Je suis sincère. Car Leonardo me désire, bien sûr : je le vois à la façon qu'il a de me chercher et de me faire l'amour. Mais j'ignore jusqu'à quel point. La preuve, c'est qu'il continue de garder pour lui ses pensées les plus profondes. Ses secrets. Comme ce tatouage qu'il a dans le dos, dont

je n’arrive pas à saisir l’étrange symbole. Dès que j’ai essayé d’en savoir plus, je me suis heurtée à un mur de silence. Qu’importe. J’ai besoin de savoir. Je veux percer son mystère, pourquoi il s’obstine à me cacher tant de choses. Alors autant saisir ma chance maintenant.

— Je voudrais juste savoir ce que tu penses, Leonardo. Où est-ce que tout ça va nous mener ? Est-ce que tu crois qu’on va pouvoir continuer comme ça longtemps ?

Je me mords la langue pour me forcer à me taire. J’ai fait le truc à ne pas faire : demander des explications à l’homme le plus insaisissable de la planète. Inutile d’espérer quoi que ce soit, maintenant.

— Ce qui se passera demain, dans un mois ou dans un an ne m’intéresse pas, Elena, me répond-il sans me lâcher des yeux. Je ne planifie pas ma vie, je suis mon instinct, c’est tout. Si nous sommes ici, c’est parce que nous en avons envie tous les deux, point. Et ça devrait te suffire.

Il se recule d’un pas et se détache de moi.

— Je suis toujours l’homme que tu as connu à Venise, avec toutes mes limites. Je ne peux ni te faire de promesses ni exiger quoi que ce soit de ta part. Et si je n’ai pas le droit de te demander quelque chose, c’est parce que je n’ai rien à t’offrir en échange.

— Ça, c’est peut-être la petite histoire que tu aimes te raconter, je murmure en avalant ma salive. Tu dis quelque chose, mais tu fais systématiquement le contraire. Ton corps ne ment pas, lui.

L’air s’épaissit autour de nous. Ça devient sérieux. Quand Leonardo fait mine de secouer la tête d’un air de dénégation, j’attrape son visage entre mes mains et je plante mes yeux dans les siens. Je suis sûre d’avoir surpris quelque chose au fond de son regard, quelque chose qui brûle pour moi.

— Ce que nous vivons n’est pas juste une histoire de cul, Leonardo, tu le sais aussi bien que moi.

Je ne sais pas comment j’ai trouvé le courage de lui dire ça mais il fallait que ça sorte.

La réaction de Leonardo ne se fait pas attendre : il m’attrape par les épaules et me regarde droit dans les yeux :

— Tu veux que je te dise quoi, Elena ? Que je te désire ? Oui, je te désire, et pas qu'un peu. Que notre histoire est sincère, forte, qu'elle ne ressemble à aucune autre ? C'est le cas. J'ai arrêté de croire que je pouvais tout maîtriser. Mais ça n'a pas d'importance. Parce que je ne peux pas te donner ce dont tu as envie. Je ne te demanderai jamais de quitter ton mec et de changer de vie pour moi. Tout simplement parce que nous ne sommes pas faits pour être ensemble.

Pas faits pour être ensemble ? Qu'est-ce qu'il en sait ? Nous n'avons même pas essayé ! Oh, il faudrait que je lui hurle tout ça, mais je n'en ai pas la force. Je n'ai pas les moyens de lui répondre, de lutter contre son obstination et cette part d'ombre qu'il refuse de me montrer. Je sens qu'il y a deux Leonardo, et ça commence à me faire peur. Car ses mots (sincères ou pas) m'ont blessée : ça suffit. Il faut que je me protège, d'une manière ou d'une autre.

— Eh bien, comme tu veux, dis-je d'une voix sombre en sautant du tapis roulant. Maintenant, ramène-moi chez moi, s'il te plaît.

Leonardo baisse un instant les yeux puis les relève. Il a l'air de vouloir dire quelque chose mais se ravise. De toute façon, je n'ai plus envie d'insister. Dans un silence pesant, nous prenons le chemin de la sortie.

Je me sens soudain déçue, abattue. Je vois mes jambes couvertes de marques rouges, ma robe déchirée, mon maquillage qui a coulé, mes cheveux ébouriffés. Je ne ressemble à rien, sauf à une guerrière vaincue. Mon corps et mon âme portent les traces d'une passion impossible, d'une guerre perdue d'avance.

Dehors, le soleil est encore haut, mais il ne me réchauffe pas. Tandis que la moto de Leonardo se perd dans les rues de Rome, je prends conscience d'une chose. Si je ne fais pas mon choix maintenant, Leonardo me fera encore du mal. Son passé reste une blessure qui est loin d'avoir cicatrisé. Et je doute que quelqu'un puisse un jour la guérir.

OceanofPDF.com

# 6.

Ce soir, j’ai décidé de mettre la main à la pâte. C’est moi qui prépare le dîner. J’ai fait à Filippo des blancs de poulet grillés avec un gratin de pommes de terre – le seul plat que je ne rate pas trop. À voir la vitesse à laquelle il a englouti son assiette, ça a dû lui plaire. « Exquis », m’a-t-il même lancé en se léchant les babines. Je suis peut-être meilleure cuisinière que je ne pensais, après tout.

Le repas terminé, nous faisons un peu de rangement dans la cuisine. Je lave les assiettes et Filippo les essuie. Nous partons demain pour la Toscane, alors pas question de laisser toute la vaisselle dans la machine pendant trois jours. Pour me faire rire, Filippo a mis mon tablier bleu Mafalda. Il frotte son torchon contre les assiettes et les verres comme si le sort de l’humanité en dépendait. Il est tellement drôle, parfois ! C’est peut-être ce que j’aime le plus chez lui.

Quant à Leonardo, il a encore disparu. Cela fait des jours qu’il n’a plus donné signe de vie. Et si, de mon côté, je n’ai pas cherché à le contacter (même quand la tentation était si forte que j’avais du mal à respirer), c’est que je me suis enfin décidée à faire un choix. Le cœur a peut-être laissé la raison parler, mais tant pis : entre nous, c’est fini. Il était temps : une partie de moi commençait déjà à se bercer d’illusions. Par bonheur, les derniers mots de Leonardo – « nous ne sommes pas faits pour être ensemble » – ont eu le mérite de me réveiller. Brutalement, certes, mais c’était nécessaire. Tout bien réfléchi, difficile de lui donner tort. Je n’ai aucune envie d’un homme qui me prenne et me jette quand bon lui semble, qui ait envie de moi par intermittence, qui me déboussole par ses

silences et ses mystères, et qui ne me réserve que les miettes de sa vie. Leonardo m'a fait vivre une aventure terriblement excitante, mais le moment est venu pour moi de revenir à la vie réelle, celle que je partage avec Filippo.

La conscience en piteux état, l'esprit hanté par le poids de mes fautes, j'ai retrouvé mon fiancé et me suis consacrée à notre amour. J'ai envie de passer le plus de temps possible avec lui. Tantôt je lui demande de m'accompagner au travail ou aux courses, tantôt je le rejoins à son cabinet pour déjeuner en tête à tête avec lui. Repas après repas, je me suis lancée dans des expériences culinaires aux résultats douteux. Je me suis même laissée convaincre d'aller à la salle de sport avec lui ! Surtout, je me suis efforcée de me rapprocher de lui physiquement – la nuit, dans notre chambre à coucher, et la journée, à travers tous les petits gestes du quotidien. Je lui ai souvent dit : « Je t'aime », mais jamais comme un automatisme. Engagement, partage, dévouement : voilà mes nouveaux mots d'ordre. Après tout, est-ce que ce n'est pas ça, le sens profond du verbe « aimer » ?

Je peux y arriver, j'en suis sûre. Je ne parviendrai peut-être jamais à effacer complètement le souvenir de ma trahison, mais, bientôt, tout redeviendra comme avant – comme avant mon anniversaire, du moins. En tout cas, vivement demain ! J'ai hâte que nous soyons dans notre train pour Sienne, en route vers le calme des collines de Toscane.

Soudain, je mesure la chance que j'ai d'être ici, tout contre Filippo. J'ai eu mon petit moment d'évasion, mais cette brève parenthèse dans notre relation est refermée, désormais. Me voilà de nouveau à la maison. Là où j'ai envie d'être.

— Tes malles sont prêtes ? me taquine Filippo.

— Pas encore. Je n'ai pas eu le temps.

— On part en Toscane, Bibi. Pas en plein milieu du Sahara !

Il me jette un regard indulgent, lui qui me connaît par cœur, moi et ma manie de ne jamais voyager léger.

— S'il te manque quelque chose, tu pourras l'acheter là-bas.

— Je vais faire de mon mieux, mais je ne te promets rien.

À chaque voyage, c’est la même histoire. Impossible de me limiter au strict minimum. J’ai beau faire preuve de la meilleure volonté du monde, je trouve toujours quelque chose d’une importance vitale à glisser dans un petit coin de ma valise.

— Tu peux peut-être te dispenser de tes livres, au moins !

— D’accord. Je les laisse à la maison mais ton iPad reste ici lui aussi.

— Ça marche, me fait-il avec un sourire. On aura mieux à faire que rester le nez dans un bouquin...

Filippo se colle derrière moi et me pince la hanche. Il dépose sur ma nuque un baiser et plonge son visage dans le creux de mon cou. Je rejette la tête en arrière pour savourer cette sensation si douce, si familière.

— Mieux à faire... tu veux dire des balades et des visites au musée, pas vrai ? lui dis-je en riant.

Il éclate de rire à son tour. Je sens son haleine chaude sur ma peau.

— Faut voir..., murmure-t-il en commençant à malaxer mes seins.

Sans me presser, j’ouvre la bonde de l’évier avant de m’essuyer les mains. Puis je me tourne vers lui, prête à débattre de la question, quand soudain mon portable se met à grogner au fond de mon sac. Je me détache à contrecœur de Filippo pour courir dans le salon. Qui peut bien m’appeler à cette heure ? Je doute que ce soit Gaia ou ma mère (je les ai eues toutes les deux avant le repas), mais j’ai ma petite idée... L’écran de mon iPhone s’allume, et un numéro apparaît. Mon cœur se met soudain à battre la chamade, tandis qu’une décharge électrique me traverse le corps.

Leonardo. Qu’est-ce qu’il me veut ? Oh et puis je me fiche de le savoir, la preuve, je n’ai pas l’intention de décrocher.

— Tu ne réponds pas ? me lance Filippo depuis l’autre pièce.

Je m’empresse de refuser l’appel.

— Pas envie. C’est Paola, dis-je en me raclant la gorge. Je vais lui écrire un texto.

Ma pauvre Paola ! Je fais toujours appel à toi pour mes mensonges d’adultère. Tu ne le sais pas, mais tu me sauves la vie. Et quelque chose me dit qu’un jour je saurai te remercier.

Avant de retourner dans la cuisine, je pianote rapidement un message lapidaire qui me vient droit du cœur.

J’ai fait mon choix.
Si tu tiens un tant soit peu à moi, n’essaie plus de me contacter.

Avant de regretter ce que je viens d’écrire, je me dépêche d’appuyer sur la touche « envoyer ». Plus question de revenir en arrière, cette fois. Stop, c’est fini.

De retour dans la cuisine, je tâche de cacher le feu qui me dévore le visage. Je me mets à nettoyer le plan de travail et la gazinière, à ranger les assiettes dans le placard : une vraie tornade blanche !

Pour m’arrêter dans ma lancée, Filippo s’approche à nouveau. Il m’attrape par les poignets et me tourne vers lui.

— Hé..., fait-il en me prenant par la taille. Je me trompe ou on n’a pas fini notre conversation de tout à l’heure ?

Pour toute réponse, je colle ma tête contre sa poitrine. Je m’agrippe à ses bras comme si je ne voulais plus le laisser partir. Filippo me serre fort dans ses bras puis m’embrasse. Son désir est palpable. Il a envie de moi. Moi aussi j’ai besoin de sentir que je suis à lui, maintenant.

Samedi après-midi, dix-sept heures. Nous voilà plongés dans le calme des campagnes toscanes. Des oliviers, des vignes, des champs de blé et de tournesol à perte de vue : un vrai décor de carte postale.

Après avoir franchi un portail blanc en fer forgé, notre taxi s’engage lentement sur le petit sentier bordé de cyprès qui conduit à notre hôtel. Je suis excitée comme une puce. Chaque parcelle de mon corps déborde de joie. La main de Filippo serrée dans la mienne, je regarde par la vitre, en essayant de photographier avec les yeux chaque recoin de cet endroit magique. Puis je m’approche de son oreille pour lui susurrer un « merci » aussi tendre qu’un baiser, aussi doux qu’une caresse.

Notre hôtel, un ancien corps de ferme entièrement rénové, est somptueux. Des rosiers qui encadrent l’entrée en passant par les jarres en terre cuite remplies de géraniums rouges sous le porche, tout est d’une beauté à couper le souffle.

Notre taxi s’éloigne déjà quand nous entrons dans le hall. Son sac de sport à l’épaule, Filippo traîne ma valise à roulettes qui doit peser au moins une tonne. Comme prévu, j’ai réussi à transformer mon bagage en un véritable wagon de marchandises.

L’intérieur de l’hôtel est très accueillant. Les propriétaires ont su préserver le charme simple et discret de ces bâtiments chargés d’histoire tout en soignant la décoration. Dans la grande pièce recouverte de dalles en terre cuite typiques de la région, on aperçoit des lampes et des meubles d’époque, des gravures anciennes ainsi qu’une collection de livres anciens exposés dans une bibliothèque en bois précieux. Artistement disposés dans des vases en porcelaine d’une finesse extraordinaire, des bouquets de fleurs blanches apportent une touche finale à l’ensemble.

Épatée par l’immense cheminée en pierre et en marbre, je m’exclame :

— Oh, regarde ! On se croirait dans un conte de fées.

— C’est pour ça qu’il te fallait une valise de princesse ? me lance Filippo d’un air dévasté.

— Malheureusement, j’ai oublié de demander au prince charmant de m’accompagner !

Pour me punir, Filippo m’attrape par le col de mon manteau comme un chaton et me colle un baiser sur les lèvres. Je le regarde. Qu’est-ce qu’il est canon, aujourd’hui. Avec son polo à rayures, son pantalon kaki et ses mocassins en cuir, il ressemble aux mannequins BCBG des pubs Hugo Boss.

Nous nous dirigeons vers la réception. Une jolie brune nous souhaite la bienvenue. Elle s’appelle Vanessa, si j’en crois la petite plaque accrochée à côté de son généreux décolleté.

— Vous avez réservé ? nous demande-t-elle avec un accent cent pour cent toscan.

Alors que je me tourne vers Filippo, je surprends son regard qui traîne sur les formes plantureuses de Vanessa... Eh bien, je ne reconnais plus mon Filippo ! Il a l’air d’avoir oublié le gentleman qu’il est pour redevenir le mâle alpha enfoui dans un coin de son cerveau.

— Oui, nous avons réservé.

— À quel nom ? demande-t-elle avec des yeux de biche.

— De Nardi, lui dis-je en détachant chaque mot.

Je me rapproche instinctivement de Filippo, comme si j'avais besoin de marquer mon territoire pour calmer l'accès de jalousie qui vient subitement de se déverser en moi. Tiens, c'est l'une des toutes premières fois que ça m'arrive. Est-ce que je dois trouver ça inquiétant ou rassurant ?

Quoi qu'il en soit, mon avertissement tacite semble fonctionner. Avec un sourire, Vanessa hoche la tête et consulte son ordinateur.

— Ah, voilà. Deux nuits pour deux personnes.

Le temps de nous donner quelques informations sur la résidence, la jolie réceptionniste tend les clés de notre chambre à Filippo en nous souhaitant un bon séjour.

Nous la remercions et, quelques minutes plus tard, nous voilà seuls dans notre chambre – une suite de toute beauté avec vue sur les paisibles collines de la campagne siennoise. Avec ses murs couleur amarante, la pièce est chaude, accueillante. La décoration est recherchée, pour ne pas dire luxueuse. Comme dans le hall, il y a une cheminée en pierre (mais vu qu'il fait trente degrés dehors, nous n'aurons pas spécialement l'occasion de nous en servir). Sur un socle en marbre précieux collé contre le mur trône un téléviseur Bang & Olufsen dernier cri qui tranche avec le secrétaire ancien (avec encrier d'époque !) positionné à l'autre bout de la chambre. Mais le meilleur reste quand même la niche creusée dans le mur, où se trouvent deux verres en cristal, une coupelle de fraises fraîches et – cerise sur le gâteau – un seau à glace avec à l'intérieur une belle bouteille de vin blanc pétillant de la région. Tout ce dont nous avions envie !

Filippo s'empare immédiatement des verres.

— Désirez-vous un apéritif, mademoiselle ? me demande-t-il avec le ton guindé d'un serveur de restaurant chic.

— Volontiers, monsieur, lui dis-je avec une petite révérence et un sourire.

Mon verre à la main, j'ouvre ensuite la fenêtre pour contempler le paysage.

— Quel spectacle !

— Tout ça rien que pour nous deux, Bibi.

Je respire avec délice l'air pur et parfumé, tandis que Filippo passe un bras autour de mes épaules et s'approche de moi pour me chuchoter :

— Tu pourras dire à ton prince charmant qu'il ne m'arrive pas à la cheville.

Puis, doucement, il se met à me chatouiller l'oreille avec sa langue. Je me recule en riant et le regarde aller ouvrir son sac de sport.

— On va piquer une tête avant le dîner ? me demande-t-il.

Sitôt son maillot de bain trouvé, Filippo commence à se déshabiller en chantant à tue-tête *La collina dei ciliegi* de Lucio Battisti, un grand classique de son répertoire.

Je me change moi aussi. En regardant mes seins blancs dans le miroir, je ne peux pas m'empêcher de penser au corps séduisant de Vanessa. Pourquoi donc me revient-elle en tête, celle-là ?

— Mignonne, la fille de la réception, je glisse l'air de rien en attachant le haut de mon maillot.

— Très mignonne.

— Alors tu avoues ?

Les mains sur les hanches, comme ma mère quand elle voulait me gronder, je transperce Filippo du regard.

— J'avoue quoi ? fait-il, l'air innocent.

— Que tu t'es bien rincé l'œil, espèce de gros dégueulasse.

Je commence à lui donner des coups de poing sur les bras. Pour rire, bien sûr, mais pas que. Filippo, que tout ça semble amuser, me laisse faire, puis finit par m'attraper par les poignets et m'immobilise.

— C'est bon, tu as fini ? me demande-t-il le plus calmement du monde.

— Cochon ! je lui crie à nouveau, en essayant de me débattre.

— J'avoue, j'aime faire des cochonneries, me dit-il d'une voix tendre et sensuelle. Mais juste avec toi, je le jure.

Il m'embrasse dans le cou. Le regard baissé vers son torse glabre et musclé d'adolescent, je nous sens soudain irrésistiblement attirés l'un

vers l’autre. Enflammés par le désir, les yeux verts de Filippo brillent de mille feux. Il se penche vers moi et m’effleure l’épaule et l’oreille avec le nez en passant ses doigts dans mes cheveux. Je lui murmure :

— On n’était pas censés aller à la piscine ?

— Plus tard...

Tout en m’embrassant le sommet de l’oreille, Filippo me tire doucement la tête en arrière. Le cou offert à ses baisers, je sens ses lèvres remonter le long de mon visage.

Et dire que tant de femmes se plaignent que leur mec saute les préliminaires ! Filippo n’est pas comme ça. Il ne brûle jamais les étapes.

Collé derrière moi, Filippo défait délicatement le haut de mon maillot de bain. Une nuée de frissons me traverse aussitôt le corps, tandis que mes tétons deviennent aussi durs qu’une pointe de diamant. Filippo ouvre le premier bouton de mon short puis baisse la fermeture Éclair, et le fait glisser le long de mes jambes en même temps que ma culotte, sans cesser de me couvrir de baisers brûlants.

Je suis nue, entièrement nue devant l’immense miroir qui occupe tout le mur. À genoux derrière moi, les bras enroulés autour de mes cuisses, Filippo passe sa langue le long de mes jambes. Je sursaute quand il me mord délicatement les fesses. Puis il remonte, sans se presser. Quand son visage arrive tout contre le mien, il regarde notre reflet dans la glace, sa main chaude posée contre mon ventre.

— Qu’est-ce que tu es belle, me murmure-t-il en me mordillant une épaule.

— Toi aussi.

Tu l’es même encore plus que moi.

Les paumes de ses mains posées sur le dos des miennes, Filippo me fait lentement relever les bras vers mes seins. La sensation de ma peau caressant ma peau, enveloppée par celle de Filippo, m’arrache des gémissements que je m’efforce de retenir. C’est tellement érotique ! Coinçant une jambe entre les miennes, il laisse nos mains glisser sur mon sexe mouillé. Je soupire encore plus fort. Tout son être me désire. Je le sens, et je m’enflamme.

D’un coup, Filippo me pousse sur le lit. Même s’ils se cherchent aussi intensément que d’habitude, nos corps sont animés par une énergie nouvelle, comme si le fait d’être dans cette chambre d’hôtel avait tout transformé. Sans cesser de m’embrasser, il entre lentement dans mon sexe déjà prêt à l’accueillir et s’enfonce au plus profond de moi. Il se met à aller et venir avec l’assurance de celui qui connaît parfaitement mon corps. Chaque nouveau coup de reins me fait vibrer. Son corps a une saveur familière. Sa respiration, sa chair, les battements de son cœur ont quelque chose de solide et de rassurant. Faire l’amour avec Filippo ressemble à un rituel, à la célébration vitale du lien qui nous unit. Au fur et à mesure que le rythme de ses mouvements, de plus en plus profonds, s’accélère, nos gémissements de plaisir deviennent des cris. Nos corps finissent par exploser ensemble, dans un violent orgasme.

Ses bras me serrent de toutes leurs forces. Et ça me plaît.

— Je t’aime, lâche-t-il dans un souffle.

— Moi aussi.

Oui, Fil, je t’aime moi aussi. J’aimerais te le répéter encore et encore, comme j’aimerais me perdre dans tes yeux, et ne jamais quitter tes bras sincères et forts.

L’orgasme qui nous a emportés était le plus vrai et le plus puissant que nous ayons jamais éprouvé depuis que nous sommes ensemble. Nous ne sommes plus que deux corps épuisés. Deux cœurs qui battent à l’unisson. Deux souffles qui ne cessent de se chercher.

Filippo finit par se lever tranquillement pour aller ouvrir le robinet de notre jacuzzi. Tandis que la baignoire circulaire se remplit petit à petit, la vapeur qui s’échappe de l’eau se pare de couleurs qui vont du rouge au bleu foncé. Dans l’air flotte un parfum aphrodisiaque de rose et de vanille. Pas de piscine pour ce soir. Juste un long moment d’intimité et de passion dans notre nid d’amour.

Je relève mes cheveux sur la nuque avec une pince, puis plonge dans la mousse avec Filippo. Nous disparaissons dans les bulles. Il prend mon visage entre ses mains et m’embrasse fougueusement. Je le serre contre moi pour lui rendre son baiser. Je l’aime, je n’en ai jamais été aussi sûre. Il y a longtemps que je ne m’étais pas sentie aussi heureuse. Filippo est l’homme de ma vie, celui que je veux aimer et par qui je veux être aimée.

C’est avec lui que je me sens en sécurité. Leonardo n’a été qu’une aventure qui m’a mise en danger, qui m’a fait souffrir. Mais tout ça appartient au passé. Il ne reste plus rien de cette passion – à part des cendres.

Nous nous sommes levés assez tôt, ce matin. Malgré le copieux dîner aux chandelles, tellement romantique, de la veille (un panorama des spécialités de la Val d’Orcia, arrosées de Brunello di Montalcino), nous nous sommes réveillés avec l’estomac dans les talons. Alors, à l’assaut ! Le buffet du petit déjeuner est un vrai festin : gâteaux à l’amande faits maison, céréales caramélisées, pain frais, confitures diverses et variées.

Nous passons la matinée à cheval sur les petits chemins de terre qui traversent les collines. Le contact avec cette nature préservée me redonne une sacrée dose d’énergie. Moi qui n’étais jamais montée à cheval avant aujourd’hui (contrairement à Filippo), je dois dire que c’est moins traumatisant que de grimper sur une moto, même si, évidemment, nous étions accompagnés par un professeur d’équitation. Certes, je n’ai saisi que la moitié de ses explications techniques, mais j’ai réussi à ne pas me casser la figure – ce qui était loin d’être gagné. Filippo n’a pas arrêté de se moquer de moi, mais j’adore quand il me taquine comme ça. Bref, c’était une matinée merveilleuse.

Nous profitons de l’après-midi pour enfin piquer une tête dans la piscine de l’hôtel, au milieu d’un jardin fleuri qui sent bon la lavande et le romarin. Après quelques longueurs et un peu d’apnée, je finis par sortir. J’ai envie de me mettre un peu au soleil et l’élégant transat en toile blanche me tend les bras. En plus, nous avons la piscine pour nous tout seuls. Les autres clients ont tort de ne pas en profiter, d’autant que la vue sur les champs d’oliviers et la vallée de Ciliano est sensationnelle. On se croirait dans une petite oasis. Ce silence reposant me permet de souffler, d’oublier Rome et son activité chaotique. On dirait même que mon cœur s’est remis à battre normalement !

Filippo finit lui aussi par sortir de l’eau. Qu’est-ce qu’il est canon. Avec son physique élancé et harmonieux, il ressemble au *David* de

Michel-Ange. Il s’approche de moi, sort son iPad de son sac (il m’avait pourtant promis de laisser son joujou à la maison) et s’allonge sur un transat à mes côtés. Fidèle au papier, je me mets à feuilleter une revue que j’ai trouvée dans le hall. Nous nous échangeons de temps à autre un regard complice tout en sirotant un verre de Bolgheri Sauvignon à tomber par terre.

Détendue, heureuse, sous le charme de ce lieu enchanteur, je crois que le moment est venu d’aborder ce sujet qui me trotte dans la tête depuis quelques jours.

Allez, je me lance :

— Dis, j’ai repensé à ce qu’on s’était dit la dernière fois... Tu sais, cet appart à Venise que tu m’avais montré.

Filippo se retourne subitement vers moi, visiblement impatient d’en savoir plus.

— J’ai décidé. Je me sens prête, Fil, lui dis-je en esquissant un sourire. Mais ne t’emballe pas, d’accord ? C’est juste que Venise commence à me manquer.

— C’est vrai ?

Le voilà bien sérieux, tout d’un coup. On dirait qu’il doute de ma sincérité. C’en est presque blessant. Alors j’insiste :

— Bien sûr que c’est vrai.

J’ai à peine fini de répondre que Filippo se lève pour me tendre les deux mains. Je les attrape et il me soulève de mon transat pour me prendre par la taille. Il approche ensuite son visage du mien.

— Écoute, Bibi..., me dit-il calmement, comme s’il expliquait quelque chose de compliqué à un enfant. Tu sais ce que ça signifie, pas vrai ?

Tandis que j’acquiesce avec un grand sourire, Filippo regarde tout autour de lui en soupirant. On dirait qu’il n’est pas encore tout à fait convaincu.

— Ça signifie partager le même toit, le même avenir, la même vie. Et je ne sais pas si tu t’en rends bien compte... Tu es prête à prendre cette décision ?

Ses grands yeux clairs plantés dans les miens, il passe les doigts le long des bretelles de mon maillot.

Sans le quitter des yeux, je m’exclame avec joie :

— Évidemment que je suis prête !

— Alors c’est parti ! s’exclame-t-il en me poussant en arrière.

Tandis qu’un sourire coquin se dessine sur son visage, je m’aperçois que je suis en train de perdre l’équilibre. Ah, le salaud ! Je me retrouve au fond de la piscine sans même avoir pu hurler. Le temps que je remonte à la surface, Filippo plonge à son tour et nage jusqu’à moi.

— Ça, tu vas me le payer ! lui dis-je d’un air mauvais.

Mes bras et mes jambes enroulés autour de lui, j’approche mes dents de ses lèvres.

— Ne t’inquiète pas, me rassure-t-il tout bas. Je suis venu te sauver.

Collés l’un contre l’autre comme si nous ne formions qu’un seul corps, nous nous embrassons passionnément. L’instant d’après, Filippo me coince contre le bord de la piscine.

— Si tu veux, on pourrait aller le voir, cet appart. Je n’ai qu’à envoyer un mail à l’agence. On y passera un week-end.

À ces mots, l’image de Leonardo me traverse soudain l’esprit. Oh non ! Pourquoi doit-il venir gâcher cet instant de bonheur ? Je ne lui ai rien demandé. Et puis qu’est-ce qu’il a à voir avec mon envie de vivre avec Filippo ? Rien, absolument rien. Alors qu’il dégage !

Que les choses soient claires : même si nous n’achetons pas cet appartement, même si nous ne déménageons pas à Venise, ma vie continuera sans Leonardo quoi qu’il arrive. Moralité : je dois le supprimer tout de suite de l’équation. Je sais ce qui est bon pour moi, maintenant. Voyant que Filippo attend ma réponse, je m’empresse de lui lancer avec le plus radieux des sourires :

— Ça marche, allons voir cet appart.

— Sûre, Bibi ? me demande tendrement Filippo.

Pour le rassurer complètement, je me mets une main sur le cœur, comme pour prêter serment, et je clame à haute et intelligible voix :

— Sûre !

On pourra toujours me dire que je me contente de donner à mon fiancé la permission d’envoyer un mail. Que j’accepte de visiter cet appartement en prévision d’un possible déménagement, point. Mais non, c’est bien

plus que ça. Pour ma part, j'y vois le signe d'une renaissance, d'un tournant dans mon existence. Je montre à Filippo combien je l'aime. Je préserve le lien qui nous unit. Je le choisis, lui.

— Je suis heureux, Bibi, me murmure-t-il, son front posé contre le mien.

— Moi aussi.

Nous nous embrassons encore et encore, tandis que le ciel se charge d'un rouge flamboyant.

Demain, nous serons de retour à Rome. Nous reprendrons notre vie de tous les jours. J'aimerais pourtant croire que quelque chose a changé. Que cet instant marque le début d'un nouveau chapitre de mon existence, aux côtés de l'homme que j'aime et avec qui j'ai choisi de vivre.

Cette promesse, je la fais à Filippo autant qu'à moi-même. Et je ferai tout mon possible pour la tenir.

*OceanofPDF.com*

# 7.

De retour de notre week-end en Toscane, tout me semble plus léger qu'avant : l'amour, le travail, les petites choses du quotidien.

Le lien qui nous unit, Filippo et moi, se renforce de jour en jour. Depuis que j'ai accepté de repartir à Venise avec lui, nous vivons en parfaite harmonie. L'avenir ne nous fait pas peur, tout bonnement parce que nous avons choisi de le partager.

Le retour à Saint-Louis-des-Français a même été moins traumatisant que prévu. Il faut dire que ces trois jours de vacances m'ont permis de me requinquer, de me laver la tête. Et puis l'été a commencé, maintenant – c'est ma saison préférée. Alors du coup, je travaille bien. Ça faisait un bout de temps que ça ne m'était pas arrivé. J'arrive à me consacrer corps et âme à ce que je fais. Je suis pleine d'énergie et concentrée comme jamais. Ça n'a pas échappé à Paola : elle m'a même félicitée pour la façon dont je me suis débrouillée avec un coin ardu de la fresque, entièrement attaqué par la moisissure. Venant de quelqu'un si avare en compliments, ça m'a beaucoup touchée.

Pour le moment, je me suis octroyé un quart d'heure de pause. J'attends Martino. Il a refait surface hier après être resté des jours sans donner signe de vie. Je lui ai proposé de prendre un café place Sant'Eustachio, là où est née notre amitié, si on peut la définir en ces termes. Je ne suis pas sûre qu'il voie les choses de la même manière. Pour ce qui me concerne, j'ai compris que je tenais beaucoup à lui. Je suis vraiment triste qu'il ait pris ses distances quand il m'a vue sortir de l'église avec Leonardo. C'est la seule personne avec qui je puisse parler

d’art sans avoir l’impression d’être chiante ou d’être jugée. Martino est un garçon brillant et créatif, mais jamais pédant. Il ne se prend pas trop au sérieux – sans doute parce qu’il est encore jeune, et du genre introverti. Bref, c’est toujours un plaisir de papoter avec lui.

Il est onze heures du matin et il fait déjà chaud. Rome resplendit de beauté. Je ne rêve pas : on sent l’air du large flotter partout dans la ville. Comment voulez-vous ne pas être heureux dans un endroit pareil ?

Ah, voilà Martino. Il arrive d’une petite rue latérale. Je repérerais son allure dégingandée et un peu maladroite à des kilomètres. Il porte un jean, un tee-shirt blanc, ses incontournables All Star à carreaux et tient sous le bras son carton à dessins d’étudiant aux Beaux-arts. Sa mèche rebelle a bien poussé depuis la dernière fois.

— Ça va ? je lui demande en lui faisant la bise.

— Bien... et toi ?

Une pointe de mélancolie dans le regard, il a l’air complètement ailleurs. Il pose son porte-documents contre un pied de la table et s’affale sur le siège à côté de moi.

— En fait, j’ai tout un tas de trucs à faire. On m’a collé deux autres cours de dessin, m’explique-t-il d’un air agacé.

— Ah, alors c’est pour ça qu’on ne te voyait plus dans le secteur..., dis-je en laissant percer une certaine amertume.

— Eh bien, je crois vraiment que j’en ai terminé avec le cycle de saint Matthieu. Je vais pouvoir arrêter de me ruiner ! fait-il avec un sourire soulagé. Maintenant, je m’attaque à une nouvelle œuvre du Caravage.

Je commande deux cafés à notre serveur habituel (il a d’ailleurs l’air de nous avoir reconnus) et nous reprenons notre discussion.

— Alors, sur quoi tu t’es lancé ?

Je suis impatiente et curieuse de savoir. L’écouter parler de toutes ses lectures me rappelle un tas de bons souvenirs. Comme Martino, j’ai moi aussi passé mes années de fac à vagabonder de musée en musée à la recherche de nouveaux éléments à analyser.

— *La Madone des palefreniers*, à la galerie Borghese.

— C’est une splendeur, ce tableau ! lui dis-je avec grand enthousiasme. Je l’ai en tête, mais figure-toi que je ne l’ai encore jamais vu en vrai.

— Non ? J’y crois pas..., fait-il en ouvrant les yeux comme des soucoupes.

Je le vois ouvrir la bouche et la refermer aussitôt, comme s’il voulait me dire quelque chose sans en avoir le courage.

Je pense avoir compris. Alors je décide de l’aider un peu.

— C’est fou, hein ? Il faudrait que j’y remédie le plus vite possible, tu ne crois pas ?

— Eh bien, tu n’as qu’à m’accompagner un de ces jours, s’empresse-t-il de me dire.

J’aime bien quand il surmonte sa timidité et qu’il parle librement.

— O.K. Mais à condition que tu m’en fasses une analyse aux petits oignons.

— Bon, d’accord, je vais essayer... mais ne me mets pas trop la pression quand même ! sourit-il en passant un doigt sur son piercing au sourcil.

— Oh que si. Et tu me feras tout ça en veste à carreaux et nœud papillon, comme un vrai prof de fac !

À cette idée, nous partons dans un grand éclat de rire, complice et sincère.

À peine ai-je dit au revoir à Martino que je reçois un SMS de Leonardo.

Où tu es ? Pourquoi tu ne réponds pas ?

J’ai trois appels en absence. Comme j’ai laissé par inadvertance mon portable en mode silencieux, je n’ai rien entendu.

Depuis quelques jours, Leonardo s’est remis à me bombarder de textos et de coups de fil, mais je ne lui ai pas répondu. Je me suis fait la promesse de ne plus jamais avoir affaire à lui, et je m’y tiens. Émotionnellement, c’est très dur. Je ne suis plus vraiment sûre que

l’ignorer soit la meilleure stratégie. Il faudrait quelque chose de plus définitif, quelque chose qui mette un terme à cette torture.

Ça ne sert à rien de continuer à nous voir.
J’ai décidé d’être avec Filippo, point final.
Je t’en prie, n’essaie plus de me contacter.

Simple, immédiat, clair. Cela suffira peut-être à réduire Leonardo au silence. Mais je ne suis pas certaine que ça suffise à faire taire mon cœur.

J’ai passé plusieurs jours dans une paix royale. Leonardo ne s’est pas manifesté, mais je préfère rester sur le qui-vive : j’ai gagné une bataille, mais sans doute pas la guerre. Il fallait que je lui dise stop. Je l’ai fait, fermement et sans prendre de gants, pour qu’il se décourage et qu’il se calme une bonne fois pour toutes. C’est tout de même incroyable : il a suffi d’un rien pour éteindre la passion dévorante que m’avait inspirée cet homme. Je ne le reverrai plus, je n’entendrai plus le son de sa voix. Nos routes se sont croisées par la faute d’un destin absurde et cruel, mais cela ne se reproduira plus. Au besoin, le temps fera le reste. Adieu, Leonardo : tu ne seras bientôt plus qu’un souvenir...

Il est presque treize heures, et j’ai encore une odeur de peinture et de solvant dans les narines. Dans ces cas-là, rien de tel qu’une bonne promenade pour prendre un peu l’air et réhabituer mes yeux à la lumière naturelle, même si le soleil, aujourd’hui, est à moitié caché par des nuages menaçants. Et moi qui n’ai pas pris de parapluie. Bon, avec un peu de chance, je n’en aurai pas besoin.

Filippo et moi déjeunons ensemble ce midi. Je me suis évidemment changée pour l’occasion. J’ai troqué ma tenue de travail contre une petite robe en dentelle blanche sans manches. Je peux oser un peu plus, maintenant que j’ai pris quelques couleurs. Mes talons compensés sont tout de même restés au placard (navrée, Gaia !). Puisque les sandales à lanières sont tendance cet été, j’ai décidé avec grand plaisir de suivre le mouvement.

J’arrive via Giulia. Le cabinet m’accueille avec ses murs colorés et ses odeurs d’imprimante laser. On sent la créativité qui règne, c’est assez excitant. Pour un peu, on se croirait dans un centre de la Nasa, avec tous ces écrans plasma géants accrochés aux murs, ces Mac gigantesques, ces scanners, ces pantographes et tous ces objets électroniques ultramodernes dont j’ignore la fonction. Du sol aux motifs géométriques en passant par les étagères des bibliothèques, l’art règne en maître. Deux horloges disposées symétriquement indiquent l’heure de Rome et celle de New York. Je me sens envahie par une bouffée d’énergie positive chaque fois que je mets les pieds ici.

— Salut, Elena !

C’est la voix d’Alessio. Il se lève de son bureau et vient à ma rencontre. Plus bronzé que jamais, il arbore un nouveau tatouage au bras gauche.

— Comment ça va ? me demande-t-il avec son sourire tout droit sorti d’une pub pour un village vacances.

— Très bien, merci. Où est Filippo ?

— Juste là. Il est avec un client, me fait-il en m’indiquant la salle de réunion d’un signe de tête. Mais ne te gêne pas, entre. Ils doivent avoir terminé, maintenant.

— O.K. Merci !

— Ah, j’oubliais ! lance-t-il comme s’il venait subitement de se souvenir d’une chose capitale. Flavia te remercie du fond du cœur pour les crèmes que tu lui as rapportées de Toscane.

Oh non, encore !

— Je t’en prie, c’était un plaisir, dis-je avec un sourire à peine crispé.

Depuis le jour de mon anniversaire, ces crèmes sont devenues mon pire cauchemar. Dès qu’elle a su que nous partions en Toscane, Filippo et moi, Flavia, la copine d’Alessio, a commencé à me harceler de SMS et de coups de fil pour me convaincre de passer dans un centre bien-être hyper-connu – enfin, c’est ce qu’elle dit – à quelques kilomètres de notre hôtel. Et tout ça pour quoi ? Pour lui rapporter des produits antirides cent pour cent introuvables ailleurs. Une mission qui m’a coûté les yeux de la tête, mais dont je ne me suis acquittée que par amour pour Filippo et par

respect de l’amitié qui le lie à Alessio. Il n’empêche : ce petit supplément au programme a bien failli nous faire rater notre train dimanche.

— Flavia est dingue de ce genre de trucs, poursuit Alessio avec un sourire résigné.

Je lui adresse un rictus compatissant.

— Tiens, tu sais qu’on lui a confié le JT de 20 heures ?

Je l’imagine d’ici en train de débiter des faits divers sur sa chaîne régionale de seconde zone avec ses cheveux blonds platine et sa bouche gonflée au botox.

— Super bonne nouvelle ! dis-je aussitôt. Tu peux être sûr que je vais la regarder.

Sur ce, je m’éclipse avant qu’Alessio ne commence à me détailler par le menu la passionnante carrière télévisuelle de sa femme.

Je frappe doucement à la porte avant d’ouvrir la porte coulissante de la salle de réunion. Au fond, j’aperçois Filippo, debout, qui me sourit de son visage radieux. Soudain, mes yeux se focalisent sur autre chose : un dos large, recouvert d’une veste en lin gris. *Ce* dos ! Et puis ces cheveux en bataille, ces épaules larges, ces biceps saillants. Je ne rêve pas. Je ne suis pas folle. Tout est vrai. Je reconnais parfaitement ce corps, mais il ne peut pas être là, face à moi. Mon cerveau explose : qu’est-ce que Leonardo peut bien faire ici ?

— Désolée... Je pensais que tu étais seul.

Je ne sais pas par quel miracle j’arrive à ne pas me décomposer sous l’effet du choc. Il me reste mes bonnes manières, c’est déjà ça.

— Mais non, viens, Bibi, on avait presque fini.

Filippo me fait signe d’entrer. Impossible de faire marche arrière. Je m’avance d’un pas incertain, comme en transe. J’arrive maintenant à le voir de côté, puis de face. J’ai la nette impression que le sol tremble sous mes pas. Je fais tout mon possible pour cacher ma stupeur. Sans quitter Filippo des yeux, je lâche faiblement : « Bonjour. » En réalité, j’aimerais me jeter par la fenêtre. Maintenant.

— Ma fiancée, explique Filippo tout en me poussant droit dans la gueule du loup. Elena, Leonardo Ferrante.

Je trouve Filippo bien familier. C’est tout juste s’il ne va pas coller une grande claque dans le dos de Leonardo.

— C’est le chef du restaurant où nous avons mangé pour ton anniversaire, tu te souviens ?

— Ah oui..., dis-je, comme si je venais de m’en souvenir. Le Cénacle ?

— C’est ça. Eh bien, c’est désormais un client du cabinet, depuis aujourd’hui même, conclut Filippo.

Un client du... Tu peux répéter ? J’ai mal entendu, je crois.

— Enchanté, me dit-il.

Je lui serre la main en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. J’ai le feu aux joues et des frissons glacés tout le long de la colonne vertébrale. Je n’ai jamais su jouer à faire semblant. Alors, quand les images de nos rendez-vous défendus me traversent l’esprit à toute vitesse...

— Tout le plaisir est pour moi.

Leonardo dégaine son plus beau sourire. Une boule de rage mêlée d’impuissance me remonte subitement de l’estomac, mais je fais tout mon possible pour ne rien laisser paraître.

— Leonardo et son associé ont eu une idée grandiose, me raconte Filippo. Ils veulent réaménager une ancienne usine sur les bords de l’Aniene pour y ouvrir un restaurant.

— Le cabinet va s’occuper des travaux de réaménagement ?

Je sais que j’ai l’air d’une gourde à répéter bêtement ce que vient de me dire Filippo, mais tout de même : mon amant vient d’engager mon fiancé pour lui demander de concevoir un restaurant à l’endroit où nous avons fait l’amour. Mon cerveau a le droit d’avoir du mal à encaisser...

Leonardo acquiesce. L’air satisfait et sûr de lui, il semble parfaitement maître de la situation. On dirait même que ça l’amuse.

— Nous sommes déjà allés faire un repérage sur place. Le lieu est vraiment magnifique, poursuit Filippo en cherchant Leonardo du regard.

— Je m’y sens déjà chez moi, commente Leonardo en me jetant un coup d’œil en douce. J’ai hâte qu’il soit opérationnel.

— Rassure-toi, tout sera prêt en un temps record. Comme je t’ai dit, nos équipes sont formées à ce genre de travaux. Et, de toute façon, je suivrai personnellement le bon déroulement des opérations, conclut

solennellement Filippo avant de replier un plan de cadastre et de le ranger dans un trieur.

C’est un cauchemar, et je vais me réveiller. J’aimerais hurler mon désespoir, mais non. Je dois rester aimable et souriante. Je souffre autant que si on me tatouait le A d’adultère sur la poitrine.

Le tatouage. L’espace d’un instant, je repense à celui de Leonardo. À toutes les fois où j’ai eu l’occasion de le voir. Allez, Elena, oublie ça, et vite.

— Bon, fait Leonardo en jetant un coup d’œil à sa montre. Il se fait tard. Je vous laisse déjeuner. On se revoit bientôt.

Leonardo serre la main de Filippo, puis se tourne vers moi en me tendant la main.

— Elena, ce fut un plaisir.

Il plante ses yeux dans les miens, et ajoute :

— J’espère que nous aurons l’occasion de nous revoir.

Sa phrase sonne comme une menace.

Je me contente de faire oui de la tête, muette comme une tombe. Une fois Leonardo sorti de la pièce, Filippo manque de m’asphyxier en me faisant un câlin puis me colle un baiser sur les lèvres.

— Bon, on va manger où ? Ça te dit, des filets de morue ? Ou quelque chose de plus exotique ? me demande-t-il d’un ton encore plus enjoué que d’habitude.

— Où tu veux.

Voilà tout ce que j’ai le courage de dire. Qu’est-ce que je me fiche de savoir ce qu’on va manger.

— Tu as vu ? C’est super intéressant, comme projet. Ce sera un sacré challenge, lance-t-il avec un sourire satisfait en éteignant son ordinateur.

— Oui, il y a des chances que ça te plaise.

J’essaie de me montrer convaincante, mais je sens que mon talent d’actrice ne va pas tarder à me faire faux bond.

Une chance que Filippo n’y ait vu que du feu.

— Tu sais quoi ? me fait-il en me prenant par le bras.

— Quoi ?

— On va à la Taverna Giulia. Je meurs de faim.

Pas moi. J’ai l’estomac noué mais je tâche malgré tout de prendre un air enthousiaste.

— O.K.

— Alors on se dépêche !

Nous marchons jusqu’au restaurant, situé vicolo dell’Oro. C’est un peu notre cantine. La carte propose d’excellentes spécialités de Ligurie ainsi que des gâteaux faits maison à tomber par terre. La salle est bondée, mais nous arrivons miraculeusement à trouver une petite table pour deux tout près de la fenêtre. Nous sommes servis presque tout de suite. Filippo est aux anges. À en juger par la façon dont il engloutit son assortiment de fruits de mer cuits dans une sauce au vin et à la tomate, on dirait qu’il n’a pas mangé depuis huit jours. Pour ma part, je me demande comment je vais aller au bout de mon plat de trofie au pesto. Je passe tout le repas à faire semblant d’écouter attentivement Filippo, de grands sourires en plastique collés au visage. En réalité, j’ai la tête ailleurs. Tandis que j’observe mon fiancé parler avec enthousiasme de je ne sais trop quoi, mon esprit revient sans cesse à Leonardo. Comment a-t-il pu oser avoir une idée aussi machiavélique ? Et surtout, pourquoi ? Le but de tout ça m’échappe. Il doit encore s’agir d’un de ses petits jeux pervers dont je suis le jouet impuissant. Mais, cette fois, il a vraiment franchi les bornes. Ça ne se passera pas comme ça.

Dehors, le ciel s’est assombri. Le temps est glauque. Vu l’amoncellement de nuages gris acier, il ne va pas tarder à tomber des cordes. Nous n’avons pas pris de parapluie, mais ça n’a aucune importance. Je serais presque heureuse de me prendre une belle rincée. Ça me laverait la tête, au moins.

— Tu ne veux pas que je t’accompagne ? me demande Filippo en sortant du restaurant.

— Non, ça va, ne t’inquiète pas.

— Vraiment pas ?

Oh, je sais très bien où il veut en venir, avec son petit air ironique. Même si ça l’amuse, ma propension à me perdre pour un oui ou pour un non l’inquiète un peu.

— C’est bon, ça va aller, lui dis-je avec un sourire. Je connais le chemin maintenant.

— Je ne pense pas qu’il va pleuvoir, fait-il en regardant le ciel. Mais tu ferais mieux de te dépêcher.

— Oui, monsieur le professeur.

— Alors à ce soir, Bibi, me lance-t-il en me donnant un tendre baiser.

— À ce soir.

Je me dépêche de prendre le chemin du quartier de Saint-Louis. Après avoir vérifié que Filippo ne pouvait pas me voir, je bifurque en direction du pont Mazzini qui enjambe le Tibre. Je dois absolument aller quelque part. Maintenant. Aucun risque que je me perde, et pour cause, je vais chez Leonardo.

Tout en traversant les quais du Tibre au pas de course, je me surprends à sortir mon miroir de ma poche. Machinalement, je vérifie mon maquillage. Mon mascara a un peu coulé mais tant pis. Ce n’est vraiment pas le moment de me refaire une beauté ou de me recoiffer. Si je vais voir Leonardo, ce n’est pas pour lui faire une visite de courtoisie.

La rage au ventre, je range mon miroir dans mon sac et j’attrape mon portable. Paola m’a envoyé un message à 14 h 11. Il y a cinq minutes.

Tu es où ?

Je lui réponds que j’ai eu un petit imprévu et que je serai de retour d’ici une demi-heure, trois quarts d’heure. Elle va péter un câble, c’est sûr, mais je trouverai bien un moyen de me faire pardonner.

Je finis par apercevoir les fenêtres de Leonardo. J’ai l’impression que ça fait une éternité que je ne suis pas venue ici. Et en même temps, c’est comme si c’était hier. Je revis soudain l’émotion de notre virée au bord de mer, de cette journée au soleil où je me suis sentie submergée de désir, de plaisir. C’était tellement fort. Comment ai-je pu en arriver là ?

J’espère que Leonardo sera chez lui. Vu l’heure, il pourrait être au travail ou en vadrouille à faire dieu sait quoi. Une fois au pied de l’immeuble, j’entrevois sa silhouette sur la terrasse. Pieds nus, il porte un jean et une chemise blanche déboutonnée (il s’est changé – il en portait

une rouge ce matin). Les yeux mi-clos, il regarde le ciel. Je m'arrête un instant pour l'observer. On est toujours plus humain, plus vulnérable quand quelqu'un nous regarde à notre insu. Leonardo ne fait pas exception. Le voilà redevenu un homme comme les autres, et je n'ai aucune raison d'avoir peur de lui. Pour une fois que je suis en position de force, je ne vais pas m'en priver. Contrairement à d'habitude, je n'ai pas l'estomac retourné. Je ne me sens pas sous son emprise. Je suis absolument calme, déterminée, décidée, et prête à l'affronter.

Tout à coup, comme s'il avait senti mes yeux sur lui, Leonardo se retourne et m'aperçoit. Il n'a pas l'air surpris le moins du monde. Il me fait un signe en souriant, comme s'il s'attendait à ma visite. Je soutiens son regard sans répondre avant de me diriger vers l'entrée. Je n'ai même pas le temps de sonner à l'interphone que la porte se déverrouille. S'il savait toute la haine que je vais lui cracher à la gueule, il ne me recevrait pas avec autant d'amabilité.

Je monte les marches à pas lents – nerfs solides et muscles tendus. Je me sens forte, comme revêtue d'une armure indestructible. Je n'ai plus peur, désormais. Le moment venu, je frapperai là où ça fait mal. En avant, Elena.

La porte du loft est ouverte. Dans l'appartement s'élèvent un morceau de musique classique et une voix de femme envoûtante. Leonardo se tient devant le plan de travail de sa cuisine, les manches retroussées. Face à lui, une corbeille de fruits d'été. À l'aide d'un couteau en céramique, il découpe la pulpe juteuse d'une pêche à la vitesse de l'éclair. Le bruit sec et régulier de la lame qui frôle à peine ses doigts résonne dans la pièce.

Il me lance un rapide coup d'œil et me fait signe d'approcher.

— Entre, je t'en prie. Quand j'ai dit que j'espérais te revoir, je ne pensais pas que ce serait si tôt, poursuit-il sans se démonter.

Tandis qu'il continue de tailler son fruit en fines lamelles, je referme la porte de la cuisine derrière moi. Une odeur familière me chatouille les narines : le parfum de Leonardo, mélangé à celui de la pêche. Je jette un œil autour de moi et suis submergée par une avalanche de souvenirs. Tous ces moments qui alors me semblaient beaux ne me laissent maintenant qu'un goût amer. Mais pas question de me laisser déborder

par l’émotion, je dois garder le cap coûte que coûte. À cet instant, je sens une force brutale s’emparer de moi.

— Sympa, ton mec.

— Épargne-moi tes blagues à la con, tu veux ?

Les bras croisés sur la poitrine, je prends un air hargneux. Ma voix est aussi froide et tranchante que la lame de son couteau.

— Je pensais avoir été claire dans le dernier message que je t’ai envoyé.

— Effectivement. Tu as été plus que claire, fait-il en se caressant la barbe. Catégorique, je dirais.

— Mais ça, tu t’en tapes complètement, pas vrai ?

Je me débarrasse de mon sac et m’approche lentement du plan de travail. Plantée face à lui, je le transperce du regard.

— C’est quoi ton idée ? Tu espères obtenir quoi en faisant ça, on peut savoir ? Attends, laisse-moi deviner. Tu vas répondre un truc du genre : « Je veux juste m’amuser un peu. » Je me trompe ?

— Oh là là... qu’est-ce que j’ai fait ? fait-il en levant paisiblement les yeux. J’ai vraiment dû être vilain, je ne t’ai jamais vue aussi en colère.

Il m’observe comme si j’étais une espèce rare ou en voie d’extinction. Non mais c’est dingue, il ne me prend même pas au sérieux.

— Parfaitement, je suis en colère !

Je prends une grande respiration tout en écartant légèrement les jambes pour assurer mon aplomb, les pieds rivés au sol.

— Et ne viens pas me dire que c’était un hasard, ou que c’est le destin ou je ne sais quoi qui t’a amené dans ce cabinet.

— J’avoue, ce n’est pas le destin, m’explique-t-il sans une once de stress dans la voix. Je me suis simplement adressé à un des meilleurs cabinets d’architectes de Rome. Pas la peine d’en faire tout un drame si *Filippo* travaille là-bas.

Je n’aime pas sa façon d’insister sur le prénom de Fil. Après avoir pilé les lamelles de pêche et un peu de glace au fond de deux verres, il ajoute je ne sais trop quoi dedans et mélange le tout énergiquement.

— Leonardo.

Cela ne m’arrive pas souvent de l’appeler par son prénom complet. C’est le signe que je suis hors de moi. Mais je me contrôle.

— Arrête de te foutre de ma gueule, dis-je en tapant du poing sur le plan de travail. Ce qui s’est passé entre nous ne regarde que toi et moi. C’est *notre* histoire, point. Pourquoi mêler Filippo à tout ça ?

— Elena, détends-toi, fait-il en s’approchant de moi, les deux verres à la main. Si tu penses que je vais tout lui raconter à propos de nous deux, tu te trompes, je t’assure.

Son regard est sincère. Ce mec a une capacité malsaine à me faire culpabiliser. On dirait que je viens de m’inventer un film invraisemblable et que je l’accuse à tort. Il me prend la main pour me refiler son cocktail, comme il le ferait avec une gamine.

— Bois, me lance-t-il en faisant tinter son verre contre le mien.

Bon sang, mais comment peut-il être aussi sûr de lui ? Ça me met les nerfs en pelote de le voir sans cesse me glisser entre les doigts comme ça ! Pas moyen d’aller au fond des choses, avec lui ! Franchement, je commence à en avoir ma dose. Je pose mon verre et prends l’air le plus sombre possible :

— Ça suffit, Leonardo. Réponds-moi ! Pourquoi es-tu allé chez Filippo ?

Leonardo avale une gorgée de son cocktail, la mine satisfaite, et pas impressionné pour un sou avant de se tourner vers moi. Il plisse les yeux, comme pour lire au fond de mon âme. Ses petites rides d’expression lui donnent un air inquisiteur qui me met mal à l’aise.

— Tiens, réponds à une question, toi, me demande-t-il. Je peux savoir ce que tu fais ici ?

Je ne m’attendais pas qu’on inverse les rôles, mais pas question de céder.

— C’était pour te dire de rester loin de moi et de mon fiancé.

— Ce n’est pas ça, la vraie raison, affirme-t-il après avoir bu une autre gorgée. Et tu le sais très bien.

Le voilà tout contre moi, à présent. Sa chemise blanche occupe tout mon champ de vision. Son odeur entêtante devient presque insoutenable. Il est si près que je sens son haleine frôler doucement mon oreille.

— Que les choses soient claires : je suis heureux que tu sois venue.

Et là, il me donne un léger baiser dans le cou.

Je fais un bond en arrière. Avant qu'il puisse m'en empêcher, je lui jette mon cocktail à la face puis je balance mon verre par terre. Leonardo reste immobile un instant, comme pétrifié. Il y a des éclats de verre et de la pulpe de fruit partout sur le sol. Sa barbe et son torse dégoulinent de liquide poisseux. De toute ma vie, je n'avais jamais fait un truc pareil. Je sens une décharge d'adrénaline m'envahir les veines.

Leonardo repose son verre, se passe lentement une main sur le visage. Le voir garder son air indifférent à tout me rend hystérique. Je me précipite sur lui et commence à le tirer par la chemise en lui donnant des coups de poing sur la poitrine.

— Sors de ma vie, tu as compris ? Laisse-moi tranquille, arrête de m'empoisonner l'existence... J'ai pris cette décision, alors fais ce que je te demande, maintenant.

Ce qui devait être une menace sonne comme une prière. Désespérée.

Leonardo me laisse me défouler encore quelques secondes sans réagir puis m'attrape soudainement par les poignets et me fait faire un demi-tour sur moi-même. Son torse collé contre mon dos, il m'emprisonne dans ses bras et me couvre la bouche avec la main. J'essaie de me libérer en me tortillant dans tous les sens, mais c'est inutile. Il est trop fort.

— Chhh. Ça suffit, Elena. Écoute-moi.

Rien à faire. Je dois obéir, le souffle court et le cœur à mille à l'heure.

— Je vais te dire pourquoi tu es ici, m'explique-t-il en posant son visage contre mes cheveux.

Il libère alors sa main de ma bouche pour la faire glisser le long de ma hanche. Une fois arrivé au bord de ma robe, il la soulève, se promène sur ma peau jusqu'à toucher ma cuisse. Et cette caresse déclenche en moi des frissons.

— Tu ne veux peut-être pas l'admettre, mais tu n'arrives pas à rester loin de moi.

Sa voix basse et profonde sent l'alcool et la pêche.

C'est une sensation familière qui me fait chavirer. Leonardo, alors, s'aventure plus loin, câline mon entrejambe et tout mon bas-ventre se

contracte en une boule de désir. Ses doigts glissent ensuite sous ma culotte et se mettent à chercher mon sexe déjà humide.

— C'est pour ça que tu es là, Elena. Ton corps ne ment pas, me dit-il en enfonçant sans vergogne ses doigts dans mon vagin.

C'est une véritable torture. Une bouffée de plaisir inonde mon cerveau. Mon bon sens et ma volonté essaient de s'y opposer, mais comment résister à ces mains chaudes et expertes ? Il suffirait d'un rien pour que je cède de nouveau à la tentation. Au prix d'un effort surhumain, j'arrive à ne pas complètement lâcher prise et à garder le peu de dignité qui me reste. Avec l'énergie du désespoir, je me libère de son emprise et j'éloigne ses mains de mon corps. J'essaie de lui coller une gifle mais il m'attrape le poignet au vol.

Une fois de plus, ses yeux sombres et arrogants s'approchent dangereusement de moi.

— Ose me dire que ce n'est pas vrai, me lance-t-il d'un air de défi.

Ce n'est pas vrai. Ou peut-être que si. Je ne sais plus. Mais ça n'a aucune importance. La seule chose que je sais, c'est qu'il n'a pas le droit de me faire ça.

Alors, je rassemble dans mon esprit toutes mes pensées les plus négatives, toute ma rancœur, toute la déception et toute la haine que cet homme est capable de m'inspirer et parviens enfin à lui cracher au visage :

— Je t'emmerde, Leonardo.

Puis je me recule violemment et je le regarde droit dans les yeux, bouleversée mais déterminée. Libre, en un sens. Les bras ballants, je me répète mentalement ce que je viens tout juste de dire. *Je t'emmerde*. Maintenant ça suffit. C'est moi qui décide. Peu importe si j'éprouve encore quelque chose pour lui – que ce soit de la nostalgie, de l'attirance ou un désir déchirant. Plus rien n'a d'importance.

Je dois penser de toutes mes forces à Filippo, point barre. Est-ce que je l'aime vraiment ? La réponse est oui. Cela fait un bout de temps que j'en ai la certitude, désormais. L'amour ne peut pas être ce combat éreintant, cette crise de vertige, ce coup de poing dans l'estomac. L'amour est un choix, celui de s'engager jour après jour avec quelqu'un pour construire

quelque chose à deux. Si j’ai choisi l’amour, c’est parce qu’il m’aide à me sentir bien. Parce que c’est de ça que j’ai besoin.

— C’est fini, Leonardo. Pour toujours, dis-je solennellement.

Puis je tourne les talons et m’en vais.

Je n’ai pas du tout l’impression d’avoir gagné la partie, mais je suis consciente de faire le bon choix. La distance qui me sépare de la porte me semble interminable. Pourvu qu’il reste là où il est, qu’il n’essaie pas de m’arrêter. J’attends de me retrouver sur le palier pour souffler. C’est bon, je l’ai fait. Je dévale les escaliers quatre à quatre tandis que Leonardo, de son côté, n’a pas bougé d’un millimètre. Je me sens soulagée, plus légère, même si j’ai un nœud en travers de la gorge et une envie de pleurer.

Une fois dehors, j’aperçois de loin un taxi arriver. C’est un signe : je dois m’en aller d’ici, le plus vite possible. Je me glisse entre deux voitures garées sur le trottoir puis m’arrête au bord de la chaussée en faisant de grands gestes. Leonardo me regarde peut-être depuis sa terrasse, mais peu importe. Pas question de lever la tête. C’est un acte de courage, une question de respect vis-à-vis de moi-même.

Par miracle, le taxi s’arrête. Je me jette sur la banquette en adressant un petit sourire au chauffeur, histoire de me donner une contenance. Soudain, ma vue commence à se troubler. En battant les paupières, je m’efforce de ravaler mes larmes.

— À Saint-Louis-des-Français, dis-je avec le peu de voix qui me reste.

Avant qu’on démarre, je commets l’erreur que je n’aurais jamais dû faire : me retourner. Leonardo est de nouveau sur sa terrasse, les yeux baissés. Tandis que je le regarde à travers la vitre, les premières gouttes de pluie qui commencent à tomber se confondent avec mes larmes.

Le taxi s’élance, m’arrachant à cet endroit où mon désir me porte. Il le faut, pourtant. Je vais retrouver ma vie. C’est un déchirement, mais je ne me retournerai pas, cette fois. Leonardo n’est maintenant plus qu’un petit point qui s’éloigne. Et que je ne verrai bientôt plus.

OceanofPDF.com

# 8.

Le soleil de juillet inonde de lumière et de chaleur la cuisine où Filippo et moi prenons le petit déjeuner. Nous sommes le portrait d'un couple normal qui passe ensemble un début de journée normal. Comme à son habitude, Filippo boit son café amer et brûlant tandis que je reste fidèle à ma tasse de mélange ayurvédique. Collé à son iPad, Filippo consulte Architectonic.com tandis que je feuillette le *Corriere della Sera*, étalé sur la moitié de la table. Tiré à quatre épingles, il est prêt à se rendre au bureau. Moi, je suis encore en short et en top, les cheveux en bataille et des valises sous les yeux.

Tout est lisse, sans fausse note. Un moment de vie domestique ordinaire.

En apparence, du moins.

Des semaines ont passé depuis ma rupture définitive avec Leonardo. Je me sens comme en convalescence. J'ai beau être saine et sauve, je me sens encore faible et dois me prémunir – je le sais – du risque de retomber dans ses bras. Je revis mentalement chaque instant de cet après-midi, de ce verre brisé sur le sol à ma fuite en taxi. J'ai l'impression que c'était il y a un siècle. Leonardo est loin, il n'existe plus, il est sorti de ma vie. Il n'essaiera plus de me contacter, il ne viendra plus me voir sur mon lieu de travail ou ailleurs.

Le vrai problème, à l'heure actuelle, c'est Filippo. C'est lui qui me fait penser à Leonardo presque tous les jours, chaque fois qu'il me parle de son nouveau chantier. Avec un luxe de détails qui me met les nerfs en vrille. Je suis tout le temps à cran. Le simple fait d'entendre son nom me

donne des frissons. J’aimerais faire taire Filippo, lui interdire de parler de ce foutu projet qui le passionne tellement. Mais non, je dois faire semblant de m’intéresser à ce qu’il me raconte.

Comme maintenant.

— Aujourd’hui, je dois passer à l’ancienne usine pour voir comment avancent les travaux, me lance-t-il en plongeant une petite cuillère dans le pot de miel. Si on continue à ce rythme-là, on finira dans un temps record...

— Super, dis-je sans lever les yeux de mon journal.

— Ça se passe vraiment bien, continue Filippo avec un visage rayonnant, comme chaque fois qu’il parle d’un travail qui lui plaît. Je t’ai dit qu’on a gardé les tapis roulants comme éléments de décoration ?

Oh mon dieu, les tapis roulants ! Je me sens mal rien qu’à l’idée de ce que j’ai fait allongée sur l’un d’entre eux. Vite, oublions ça.

Le regard perdu dans le vague, Filippo poursuit ses explications comme s’il était là-bas, sans se soucier que je l’écoute ou pas.

— Le plus beau, là-bas, c’est quand même la lumière.

— Ah oui, la verrière qui donne sur le fleuve, dis-je machinalement avant de me mordre la langue.

Une chance que Filippo n’ait pas entendu. Quelle gaffeuse ! Pas question qu’il apprenne que je suis allée dans cette usine.

— On va sauver les armatures en bronze, mais j’aimerais jouer avec la géométrie des carreaux, fait-il en se grattant la tête.

Stop, Fil, j’en ai ma claque ! Je vais mourir, si tu ne la mets pas en veilleuse. Soudain, je tombe sur les titres des pages sportives – ah, voilà une nouvelle toute trouvée pour changer de conversation.

— Regarde, regarde, dis-je en sautant comme une puce. Les prédictions de Gaia étaient justes !

— Comment ça ? me demande Filippo, sans comprendre.

— Belotti a gagné le Tour de France !

Je lève le journal pour lui montrer l’article où l’on peut voir Belotti lors de la grande cérémonie sur les Champs-Élysées. Gaia avait donc raison. Même si je n’ai jamais compris de quelle couleur étaient les yeux de ce mec, je dois reconnaître qu’objectivement il est canon. Le poing sur

le cœur, le bras levé vers le ciel, comme un vrai champion, il est franchement séduisant et charismatique.

— C'est le fameux don Juan du vélo ? me demande Filippo.

— Oui, mais Gaia ne désespère pas de le mettre au pas.

— Ils sont ensemble, finalement ?

— Euh... Si on peut appeler ça être ensemble, fais-je en levant les yeux au ciel. Comme il est toujours à droite, à gauche, Gaia reste chez elle à l'attendre en vénérant sa photo comme s'il était parti au front.

— J'y crois pas ! s'exclame Filippo en éclatant de rire.

— Je te jure. Ce mec la met dans tous ses états. Je ne l'ai jamais vue aussi à fond sur quelqu'un. Elle lui obéit au doigt et à l'œil. Il aimerait passer plus de temps avec elle (et pas qu'un peu, *dixit* Gaia), mais il refuse de l'avoir sur le dos en permanence.

Je souris, en repensant à toutes les histoires croustillantes qu'elle a pu me raconter.

— Tu sais comment elle est, fais-je avec un clin d'œil. Il suffirait d'une seule nuit de passion pour foutre en l'air un mois d'entraînement.

— Alors comme ça, Gaia serait en pleine période d'abstinence ? me demande-t-il avec de grands yeux amusés.

— Hé oui. Je ne l'ai jamais vue rester aussi longtemps sans faire l'amour.

Filippo s'assoit à mes côtés et parcourt l'article des yeux.

— On dirait que Belotti lui a promis monts et merveilles... Bon, au moins, il a gagné. Imagine le drame si ça n'avait pas été le cas.

Tout à coup, Filippo se met à me caresser les épaules. Ses doigts glissent doucement sur ma peau nue. Puis il m'embrasse dans le cou. La sensation de sa langue sur ma nuque me fait frissonner – je suis très sensible à ce niveau-là. L'été rend Filippo plus coquin. Ces derniers jours, nous avons souvent fait l'amour le matin.

S'il continue à m'embrasser comme ça, je vais tourner de l'œil dans une seconde.

— Qu'est-ce que tu mijotes, toi ? je lui demande en retenant un gémissement.

— Rien, Bibi. Je viens en paix, me chuchote-t-il à l'oreille.

Là-dessus, il se lève en me jetant un regard presque menaçant.

— Tu t'en sors bien parce que je suis à la bourre, soupire-t-il. Mais on en reparle ce soir.

— Si tu me cherches, je suis là, lui dis-je d'un air faussement indifférent, en remettant la bretelle de mon top.

Le temps d'attraper sa sacoche d'ordinateur, Filippo fait mine de sortir avant de s'arrêter brusquement au milieu du salon.

— Ah, j'oubliais, nous sommes invités à une soirée aux Castelli demain soir, me lance-t-il. Toute la boîte sera là.

— Aux Castelli ?

Je sais que c'est un grand parc naturel à la sortie de Rome, mais je ne connais pas bien le coin.

— Oui. Nous serons dans la résidence d'été d'Ettore Rinaldi, fait Filippo avec un ton guindé, comme s'il parlait de la reine d'Angleterre. Monsieur a une villa sur le lac de Bracciano. Une splendeur, à ce qu'on dit.

Ettore Rinaldi est le gérant du cabinet où travaille Filippo. Je ne l'ai vu qu'une seule fois. On sent le businessman professionnel, du genre à investir dans tout un tas de secteurs, et déterminé à garnir son carnet d'adresses. C'est un type qui a un sens inné du relationnel même s'il n'a pas spécialement le physique de l'emploi. Il doit peser dans les cent kilos et même avoir un peu de goutte, mais son manque total d'élégance n'a pas l'air de l'avoir beaucoup pénalisé. Toujours est-il que l'idée de passer toute une soirée les pieds dans l'eau m'emballe énormément. Et dans un cadre magnifique, en plus !

— Cool, j'ai hâte d'y être ! dis-je tout émoustillée.

Filippo s'approche pour me donner un baiser que je lui rends avec gourmandise. Mes lèvres s'attardent même un peu plus longtemps que d'habitude.

— Tout va bien ? me demande-t-il en se détachant de ma bouche insatiable.

— Oui, lui dis-je avec un sourire.

C'est ce qu'il y a de plus beau avec Filippo : tout va toujours *au moins* bien quand je suis à ses côtés.

Le lendemain soir, Alessio passe nous prendre pour aller à la soirée. En Vénitien pur souche, Filippo sait manœuvrer une barque comme un chef, mais il n'a jamais eu son permis voiture. En ce qui me concerne, j'ai été obligée d'apprendre à conduire à cause de mon père. Juste après mon bac, il m'a collé sous le nez les questionnaires de l'auto-école en me disant : « Tu as deux mois pour y arriver. » C'est dans des moments pareils que je regrette d'avoir renoncé à mes fameuses vacances à Ibiza avec mes potes du lycée. Merci, papa. J'ai passé l'été à bosser mon permis, je l'ai eu, d'accord, mais on ne peut pas dire que ça m'ait servi à grand-chose jusqu'ici.

Je m'installe à l'arrière avec Flavia. À l'avant, Alessio et Filippo sont déjà en grande conversation : ça discute installations domotiques et éléments d'ameublement.

— Salut, ma chérie ! Qu'est-ce que je suis contente de te revoir, piaille-t-elle à une fréquence proche des ultrasons.

— Salut, Flavia, lui dis-je en lui faisant la bise.

Elle doit tout juste avoir quitté les studios de Télénorba, cette chaîne régionale où elle travaille, à en juger par son maquillage, son brushing et son tailleur étriqué. Avec mon jean, mon chemisier et mes nu-pieds en cuir, j'ai l'air d'une clocharde en comparaison. Heureusement que Filippo m'avait bien dit de m'habiller « décontract' » avant qu'on se prépare à sortir.

— Tu as l'air en pleine forme, je lui dis.

— Oh merci, me fait-elle en entrouvrant ses lèvres barbouillées de rouge pour me montrer ses dents ultra-blanches. C'est vraiment trop gentil.

— Je t'ai vue au JT l'autre soir.

Effectivement, en zappant entre deux chaînes, le visage de Flavia recouvert de trois tonnes de fond de teint m'est soudain apparu. C'était d'un kitsch !

— Laisse tomber, lâche-t-elle en levant la main, l'air dépité. Tu sais, j'étais habituée aux talk-shows et aux infos people. Pour moi, le JT, c'est un peu une nouveauté.

— Mais tu t’en sors vachement bien !

Le pire, c’est que je le pense vraiment. Le peu que j’ai vu m’a impressionnée. Flavia crève l’écran et parle de façon très naturelle. Si on me collait une caméra sous le nez, je commencerais à avoir des sueurs froides et je me mettrais à bafouiller dès la deuxième phrase.

— Je ne sais jamais quelle tête faire quand je dois parler de trucs atroces, me dit-elle en secouant la tête d’un air agacé. Et si ça se trouve, la seconde d’après, je dois lancer un reportage sur la fête de la saucisse.

Nous partons dans un grand éclat de rire. En regardant par la vitre, je m’aperçois que nous longeons déjà le lac. Sous mes yeux apparaît une interminable étendue vert d’eau à qui la faible clarté du soir donne des contours bleutés.

— Fla, tu te souviens du chemin ? demande Alessio d’un ton pressant en regardant dans le rétroviseur.

Il a les veines du cou saillantes. Son visage ultra-bronzé ressemble à celui d’un taureau.

— Via dei Salici, je crois, miaule-t-elle.

— Ah oui. Je me souvenais que c’était ça, s’exclame-t-il en pianotant sur son GPS. Mais elle ne me la trouve pas, cette saloperie !

— Attends, va doucement...

Les yeux rivés sur la carte satellite de son iPhone, Filippo lui fait signe de ralentir.

— Je crois qu’on y est. Avance encore un peu. Voilà... Tourne à droite.

— Mais oui, c’est celle-là ! s’exclame Alessio avant de taper sur le tableau de bord. Il faut vraiment que je mette à jour cette connerie de GPS.

Le temps de marmonner un « Merci, en tout cas » à Filippo et de lui donner une petite tape sur l’épaule, Alessio gare sa Mercedes derrière l’une des innombrables voitures de luxe qui ont envahi la rue.

Alessio sonne à l’interphone. Quelques instants plus tard, Rinaldi vient lui-même nous accueillir à la grille d’entrée, en bermuda et chemise à manches courtes. Son ventre énorme lui donne une démarche de tortue. Quelques gouttes de sueur lui perlent de chaque côté du front. À le voir

dans cet accoutrement, je me sens déjà moins mal à l'aise : je ne serai pas la plus mal sapée de la soirée, c'est déjà ça.

— Bienvenue, nous lance-t-il de sa grosse voix.

Un air joyeux colore son visage joufflu.

Filippo lui tend la bouteille de vin que nous avons prise dans notre cave personnelle – un bardolino grand cru que nous a offert mon oncle Bruno il y a quelques semaines.

— Mille mercis, mon garçon. J'en connais un qui va se régaler, s'exclame Rinaldi en regardant l'étiquette avec un sourire satisfait.

Nous le suivons à travers un immense jardin éclairé par des flambeaux avant d'arriver à hauteur du porche de la maison, face au lac, où sont réunis tous les convives. Filippo et moi échangeons un regard complice, heureux d'être dans ce lieu enchanteur. Le terrain de la villa descend jusqu'à la baie, au cœur d'un véritable écrin de verdure. On dirait presque qu'il se confond avec le lac.

Les lumières du village voisin brillent de l'autre côté du lac. La lune, qui vient tout juste d'apparaître, trace un sentier argenté à la surface de l'eau, illuminant le ponton où sont amarrées deux barques. Deux cygnes s'approchent silencieusement pour chercher à manger. Tout est tellement magique, tellement hors du temps ! J'en reste bouche bée, un peu comme quand je découvre une œuvre d'art pour la première fois.

Au milieu de la foule, j'aperçois Giovanni et Isabella. J'abandonne Filippo à qui Rinaldi tient la jambe depuis notre arrivée et m'approche pour leur dire bonjour. Si Giovanni a l'air encore plus maigre que d'habitude sous les lumières artificielles du jardin, Isabella, elle, est splendide (comme toujours), même en jean et tee-shirt. Elle a copié mon look, tant mieux ! Socrate, son adorable carlin, semble en avoir après les chevilles de Flavia, qu'il ne cesse de mordiller. Un peu plus loin, je reconnais Riccardo, le célibataire le plus en vue de la bourgeoisie romaine. Ce soir, il est accompagné par une poupée Barbie.

Je caresse l'irrésistible Socrate : avec son petit museau râpeux et écrasé, il sait faire craquer son monde. Soudain, j'entends au loin une voix familière. Ça vient de derrière. Je me relève pour me retourner. Ma tension chute d'un coup. Leonardo est là, accompagné – son associé, j'imagine. Je n'y crois pas, qu'est-ce qu'il fait là ? Je pensais que

l’invitation concernait l’équipe du cabinet, pas les clients. Oh, si seulement je pouvais faire semblant de tomber dans les pommes (là, tout de suite, je n’aurais pas trop de mal à y arriver) et être évacuée dans la seconde... Mais ça ne servirait sans doute à rien.

À peine ai-je le temps d’imaginer la scène que Leonardo abandonne son ami pour se diriger vers moi.

— Bonsoir, Elena.

Il n’y a pas à dire, c’est un maître de la dissimulation. Un sourire illumine son visage bronzé, ses yeux noirs et ses petites rides qui me rendent dingues. Mon dieu, comment peut-on avoir des yeux aussi immenses ! Et ces sourcils épais, cette bouche sensuelle... C’est criminel d’être aussi sexy ! Et comme ça me coûte de l’admettre.

— Bonsoir, lui dis-je avec un regard torve. Vous ici ?

Cette fois, ce n’est pas juste un verre que j’ai envie de lui jeter à la gueule : c’est tout le stand à champagne.

— Eh oui, fait-il avec un haussement d’épaules et un sourire insolent. Je ne savais pas que nous allions finir par nous revoir : et voilà !

— Ce n’est certainement pas de mon fait, lui dis-je dans un souffle.

Je sens une fureur noire remonter du fond de mon âme et m’enflammer les joues, mais l’arrivée de Filippo m’oblige à me calmer et à baisser d’un ton.

Filippo salue Leonardo d’un sourire étincelant.

— Chef, dit-il avec un signe du menton.

— Monsieur l’architecte, lui répond l’autre.

— Tu es passé au chantier aujourd’hui ? demande Filippo avec une pointe d’orgueil dans la voix.

Et c’est reparti avec leur usine à la con ! Je ne peux plus en entendre parler !

Leonardo rassure Filippo avec un « Oui, ça me semble parfait » avant de changer brusquement de conversation. Avec un peu de chance, il m’aura vue lever les yeux au ciel.

— Vous avez faim ? Je suis de corvée de barbecue. Il y a des filets de bar grillés, un délice, lance-t-il d’un air à la fois satisfait et un peu résigné.

— J’ai hâte d’y goûter ! s’exclame Filippo.

Pauvre Fil. Dire qu’il ne se doute de rien...

— Bien. Alors je vous laisse.

Leonardo se retourne. Ses yeux tombent sur la cheminée en tuf où Rinaldi ravive n’importe comment les flammes.

— Je vole à son secours, fait-il avec un clin d’œil.

Alors qu’il s’éloigne, je remarque son jean déchiré qui lui fait un cul splendide. Vite, détournons le regard avant que Filippo s’aperçoive que je suis en train de mater Leonardo.

Le groupe se disperse dans le jardin. Les uns s’installent sous le kiosque, les autres sur les chaises longues et les transats blancs disposés un peu partout. Pendant ce temps-là, Leonardo s’occupe d’attiser les braises. Avec des gestes de peintre, il badigeonne ensuite les grilles avec des branches de romarin trempées dans de l’huile. Il a défait quelques boutons de sa chemise blanche et retroussé ses manches. Vu la chaleur infernale qu’il doit faire là-bas, il s’est attaché son bandeau blanc autour de la tête. Assise sur un transat aux côtés de Flavia, avec ce petit flatteur de Socrate qui remue la queue à deux centimètres de mes jambes, j’observe Leonardo.

Ses mains habiles – trop habiles – retournent des seiches et des langoustes, les dressent élégamment sur des plats de service et les assaisonnent avec ses mixtures d’alchimiste. C’est quand même fou qu’un corps aussi viril et massif puisse accomplir des gestes aussi délicats et précis.

Il est tellement beau que j’aurais envie de le tuer. Car même si je le hais, je le désire de toute mon âme – et presque malgré moi.

— Quelle magnifique soirée, soupire Isabella. Je n’étais jamais venue ici. C’est un petit coin de paradis. Ah, il a la belle vie, Rinaldi.

— Eh oui. À force d’exploiter nos fiancés...

Tandis que nous échangeons un sourire complice, Socrate se met à se faire les dents sur les pieds en plastique de nos transats.

— Mais qu’est-ce que tu fais, toi ? s’écrie Isabella en l’attrapant par le collier pour le gronder. Qu’est-ce que c’est que ces manières ? Vilain !

— Il doit mourir de faim, le pauvre chéri, dis-je en souriant.

— Complètement.

Je prends le museau de Socrate entre mes mains et lui murmure :

— Socrate, va voir le monsieur là-bas, il va te donner à manger, dis-je en le poussant dans la direction de Leonardo.

J'aimerais tellement qu'il en profite pour lui mordre la jambe... Mais les chiens lisent-ils dans les pensées ?

— Laisse, à part ses petites terrines en boîte, il ne mange rien, précise Isabella d'un ton résigné.

— Alors notre chef ne peut rien faire pour lui, dis-je d'une voix sarcastique.

Comme prévu, arrivé à mi-parcours, Socrate dévie de sa trajectoire pour s'attaquer de nouveau aux chevilles de Flavia, qui a l'air de vraiment commencer à en avoir ras-le-bol.

Leonardo finit par abandonner le barbecue pour se diriger vers le plan de travail en marbre un peu plus loin. Il coupe quelques aubergines avec une précision assassine, se met à farcir les bars d'herbes aromatiques, en plongeant doucement ses doigts à l'intérieur de leur ventre. Je connais si bien ces doigts, et la façon qu'il a de s'en servir.

Tout à coup, voilà qu'une brune maigre comme un clou s'approche de lui. Avec son look rock, sa coupe de cheveux asymétrique et les kilos de bracelets qu'elle porte aux poignets, elle est assez sexy. Je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais elle lui fait du rentre-dedans, aucun doute là-dessus. Et monsieur la laisse faire, on dirait. Je sens mes entrailles se tordre comme un nœud de vipères. Impossible de les quitter des yeux.

À cet instant, Leonardo lève la tête vers moi. Il y a un air de défi dans son regard arrogant et malhonnête. Tout ça me rend folle, je n'en peux plus ! J'aimerais me lever et disparaître loin d'ici – au fond du lac, tiens ! Mais je n'en ai même pas le courage. Alors je lui tourne le dos et l'ignore. Une multitude d'émotions se bousculent dans mon cœur, et la colère noire se mêle dangereusement au désir qui gagne peu à peu mon corps.

Durant le repas, tous les convives félicitent « le chef ». Entre deux toasts, chacun y va de son petit compliment ou de son commentaire

flatteur. Des cadavres de bouteilles de grand vin gisent aux quatre coins de la propriété. Tout le monde a l'air déjà bien parti, même Filippo. Lui qui ne perd jamais le contrôle, il a les yeux qui brillent et un petit sourire béat qui lui pend sur les lèvres. Bref, tout le monde est pompette sauf moi. J'aurais pourtant de bonnes raisons de me mettre minable, mais je n'en ai pas la moindre envie.

Tout à coup, à la demande de Riccardo, le DJ envoie *Another Brick in the Wall* des Pink Floyd. Dès les premiers accords, tout le monde se précipite dans le jardin en zigzaguant et se met à danser. C'est une masse compacte qui se déhanche comme un seul homme. Rinaldi, complètement torché, m'entraîne dans la horde des fêtards avant de se lancer dans une danse échevelée avec la légèreté d'un hippopotame. Quel sens du rythme, quelle souplesse ! J'ai du mal à ne pas éclater de rire. Tout en esquissant quelques pas, j'aperçois un peu plus loin Leonardo avec la brune de tout à l'heure. Au moment où son regard croise le mien, je ressens soudain le besoin de me cacher derrière Rinaldi et de me répéter – sans trop de conviction – que je ne me débrouille pas si mal, après tout.

L'ambiance est tellement survoltée que la Barbie de Riccardo en profite pour simuler une espèce de strip-tease. Sans une once de pudeur, elle soulève son tee-shirt trempé de sueur et exhibe ses seins refaits pour la plus grande joie de ces messieurs.

Flavia l'imite aussi sec, histoire de bien montrer à tout le monde que la reine siliconée de la fête, c'est elle. L'un après l'autre, les invités se débarrassent de leurs chemises et de leurs tee-shirts.

La soirée a désormais passé un point de non-retour. Je ne sais pas comment tout ça va finir. Tandis que les amplis continuent à cracher des décibels, les corps à moitié nus se déchaînent, pieds nus dans l'herbe, les bras levés vers la lune. Cette frénésie me donne l'impression d'assister à un rite païen de communion avec la nature. Puis Riccardo propose à l'assistance de piquer une tête dans le lac. Le temps de brailler : « À poil tout le monde ! », il se désape et se précipite dans l'eau. Les autres lui emboîtent le pas dans la seconde, sauf Rinaldi, qui s'affale sur la balancelle aux côtés de Socrate en respirant comme un bœuf. J'aimerais

l’imiter, mais Filippo m’attrape par la main. J’ai beau me débattre, il m’arrache de mon siège et m’entraîne vers la plage.

— Tu as cinq secondes pour te déshabiller, sinon je te jette à l’eau, me menace-t-il.

Soit. J’enlève mon jean et mon tee-shirt. Une chance que j’aie mis une culotte et un soutif assortis avant de venir. À cet instant, l’idée que Filippo et Leonardo puissent me voir tous les deux dans cette tenue me donne le frisson. Nous finissons par rejoindre les autres, qui continuent la fête dans l’eau.

On dit que ce lac est toujours calme, mais c’est faux. Ces eaux n’ont rien de paisible, et même rien de doux, car elles sont lourdes de désir. Filippo s’amuse à m’éclabousser, puis enroule ses bras autour de ma taille et me soulève pour m’embrasser dans le cou. Une sensation de plaisir descend le long de ma colonne vertébrale, de plus en plus bas, jusqu’à se nicher entre mes jambes. Leonardo est là, à moins d’un mètre, aussi inquiétant, aussi dangereux qu’un requin. Nos regards se croisent à nouveau, le temps d’un éclair, tandis qu’un courant sous-marin unit nos corps, plongés dans le même élément.

Une insoutenable pulsion sexuelle m’envahit. Vite, il faut que je sorte de ces eaux troubles.

— Désolée, Fil, mais j’ai un peu froid. Je vais me sécher.

Après un baiser, je me libère des bras de Filippo et me précipite vers le rivage, en ignorant le regard de Leonardo.

Il fait nuit noire. C’est une chance de pouvoir se cacher dans une obscurité aussi profonde. Quelques personnes sont encore dans l’eau. Les autres, restés sur la plage, sont en train d’allumer un feu de joie.

L’air est plutôt frais. Le temps de ramasser mes vêtements, j’attrape une des serviettes posées par terre et m’enroule dedans. Je traverse pieds nus la petite allée menant à la dépendance de la villa, suivant le tracé des loupiotes jaunes encastrées dans les dalles de pierre de lave. Je me réfugie à l’intérieur. Au centre de la pièce où règne une chaleur rassurante, face à un canapé vintage en cuir, une lampe diffuse une

chaude lumière orangée. Dans un coin, une fontaine brumisante que j'entends goutter répand des vagues de vapeur d'eau dans une agréable odeur de pin.

Après avoir déposé mes vêtements sur une chaise design – que Filippo aurait sans doute adoré concevoir –, je m'approche du miroir qui occupe tout le mur. Une fois débarrassée de mes sous-vêtements trempés, je noue ma serviette à hauteur de ma poitrine pour m'en faire une mini-robe, puis je contrôle l'état de mon visage. Mon maquillage a complètement bavé, j'ai du mascara partout sous les yeux. J'essaie de l'enlever avec les mains : peine perdue. Tant pis pour moi : j'aurai l'air d'un panda ! Quant à mes cheveux... Une mare de petites gouttes tombent sur le sol en marbre blanc. D'un coup sec, je les rejette en arrière. Pas moyen de les discipliner, décidément ! J'ai tellement tardé à me les faire couper qu'ils m'arrivent sous les épaules, maintenant. Il est grand temps que je fasse un saut chez le coiffeur, car tout ça ne ressemble plus à grand-chose. Je n'aurai qu'à y aller la semaine prochaine.

Tandis que j'arrange mes mèches humides et rebelles, j'entends un bruit sourd venu de derrière. Quelqu'un a ouvert la porte.

Agrippée à ma serviette, je me retourne. Je sens la terre trembler autour de moi : c'est Leonardo. Je le regarde comme on regarderait une présence démoniaque. Il est là, torse nu, les cheveux et la barbe gorgés d'eau. Son boxer lui colle à la peau. Il me fixe avec de drôles d'yeux.

Impossible d'articuler le moindre mot. Je ne peux pas ouvrir la bouche, de peur que mon cœur ne s'en échappe.

— Salut, Elena.

Adossé au mur, Leonardo tend un bras derrière lui et ferme la porte à clé.

Tout en secouant la tête, je m'empresse de reculer.

— Va-t'en, lui dis-je d'un ton péremptoire.

Je veux vraiment qu'il s'en aille, mais je n'arrive pas à le quitter des yeux. Il est tellement sexy que ça me retourne l'estomac.

— Va-t'en, je lui répète. Ou je hurle.

— Eh bien vas-y, fais-le.

Leonardo s’approche et envahit tout mon champ de vision de sa présence troublante.

— Ce que je t’ai dit la dernière fois ne t’a pas suffi ? je lui demande d’un air aussi calme que possible. Je pensais m’être montrée suffisamment claire.

Leonardo sourit. On dirait qu’il s’en fiche éperdument. Il est si proche de moi que je perçois son haleine chaude. Brusquement, il m’attrape par la taille et m’arrache la main de ma poitrine, si bien que ma serviette se dénoue lentement. Pourvu qu’elle ne s’ouvre pas...

— Ah, alors je dois avoir mal compris tout à l’heure... On se regardait, pas vrai, *Bibi* ?

Je le déteste. Qu’est-ce qu’il attend pour sortir de ma vie ?

— Ce n’est pas toi que je regardais, mais la fille qui te collait. J’aimais sa coupe de cheveux.

J’ai beau me montrer ironique, son assurance me dépasse. Il peut faire de moi ce qu’il veut, je le sais.

— Eh bien moi, je te regardais, réplique-t-il en me posant les mains sur les épaules. Je me trompe peut-être, mais j’avais l’impression que tes yeux voulaient me dire quelque chose.

Sa voix est à présent aussi douce que du velours.

— Oui, je voulais te dire d’aller au diable et de disparaître de ma vie. Alors barre-toi d’ici tout de suite, puisque moi je ne peux pas.

Le contact de sa peau sur la mienne est insoutenable. Je me sens presque violée par ces mains expertes que je connais si bien. Leur chaleur remonte le long de mes bras et se diffuse dans tout mon corps. C’est une torture exquise. Je pense alors à Filippo, à ses mains douces et délicates, mais il suffit que son image m’apparaisse pour qu’elle devienne floue et se dissipe. La vérité, c’est que personne ne m’a jamais touchée comme le fait Leonardo. Au moment où mon regard croise le sien, un frisson me remonte violemment le long de la colonne. À quoi rime cette fièvre qui me transperce soudain le cœur ? Pourquoi suis-je aussi passive ? Je ne comprends plus rien à ce qui m’arrive.

— C’est à ça que tu pensais quand tu as contacté Filippo pour l’usine, je balbutie. Tu espérais qu’on se retrouve dans ce genre de situation.

Malgré moi, un sourire s’étire sur mes lèvres. Ça y est, je suis en train de céder. D’instinct, je tends le cou vers la fenêtre pour m’assurer que les volets sont bien fermés. Ouf, c’est bon.

— Mais c’était une très mauvaise idée, Leo.

À cet instant, il m’attrape le menton. Ses lèvres s’emparent des miennes. Je voudrais les repousser : impossible. Je suis incapable de faire quoi que ce soit pour l’éloigner. Je ne veux rien faire d’autre que de continuer à l’embrasser.

Mes mains hésitantes frôlent ses joues puis courent sur sa barbe humide et piquante.

— Qu’est-ce que je dois faire avec toi ? je lui demande, effondrée, impuissante.

Les yeux clos, Leonardo laisse mes mains chercher ses cheveux.

— Abandonne-toi au plaisir, c’est tout, me chuchote-t-il.

Soudain, tout ce qu’il y a derrière cette fenêtre a cessé d’exister. Je n’entends plus la voix des autres, les hurlements, les bruits de la fête, le souffle du vent. Je n’entends que lui, Leonardo. Et notre désir brûlant, au-delà du bien et du mal.

Tandis que nos langues se cherchent et s’enflamment l’une l’autre, nos respirations haletantes finissent par se confondre.

Leonardo écarte un pan de ma serviette pour y glisser ses mains. Il les laisse courir le long de mes hanches puis m’empoigne avidement le derrière. Ses doigts se referment sur ma chair avant de me stimuler le périnée avec une savante délicatesse. J’aperçois dans ses yeux une étincelle qui ne me dit rien qui vaille. Il me serre alors contre lui, fort, pour me faire sentir son pénis gonflé de désir. Il est prêt à laisser exploser son irrépressible envie de sexe. Tenant d’une main son érection, il plonge un doigt à l’intérieur de moi. Je le sens s’enfoncer dans mon vagin, l’explorer. Peu à peu, mes lèvres s’abandonnent et s’ouvrent aux caresses de cette main experte qui m’arrache un gémissement.

— On est en train de faire une connerie, dis-je dans un murmure. On devrait s’arrêter tant qu’il en est encore temps.

J’ai beau faire de grands discours, je ne peux pas m’empêcher de m’agripper à son cou. L’instant d’après, ma bouche se met à sucer l’un de

ses tétons. Ma serviette glisse le long de mon corps et tombe à mes pieds.

— Tu as envie de moi, Elena, je le sens, susurre-t-il langoureusement. Et moi, j'ai envie de toi.

Tandis que sa voix m'enivre et m'inonde de chaleur, ses yeux me transpercent.

Je n'ai plus la force de parler. Je veux ce qu'il veut lui. Je le veux de tout mon être. Un tourbillon de désir m'envahit et gagne chaque centimètre de mon corps nu.

Leonardo me pousse sur le canapé et enlève son boxer, puis vient s'installer entre mes jambes. Sa bouche insatiable envahit la mienne. Sans que je puisse les contrôler, mes hanches se soulèvent et cherchent son corps. Leonardo est partout, sur ma peau et dans mon cœur. Le souffle coupé, je le laisse s'emparer de moi. Sa langue et ses mains me dévorent. Agrippée à lui, je veux maintenant qu'il entre en moi, là, comme ça, brutalement, sans pitié. Je veux qu'il me remplisse de son désir, je veux qu'il s'enfonce en moi.

Il s'apprête à me prendre enfin quand soudain, une voix nous interrompt. Ça vient de dehors.

— Bibi, tu es là ?

Filippo. Il toque à la porte. Une vague d'adrénaline et de terreur me paralyse.

— Oui, lui dis-je le plus calmement possible. Je m'habille.

Leonardo se tient encore sur moi, immobile. Il est presque entré en moi et je sens son haleine sur mon visage. Prise de panique, je le repousse. Une fois debout, j'attrape ma serviette pour me couvrir – un réflexe.

— Le dessert arrive, poursuit Filippo. Tu viens ?

— J'arrive tout de suite, *mon amour*. Juste un instant, dis-je d'une voix stridente et nerveuse.

Je suis soudain prise d'un violent vertige. Rongée par la culpabilité autant que par la frustration, je me dépêche d'enfiler ma culotte, d'attacher mon soutien-gorge et de sauter dans mes vêtements.

Leonardo, lui, s'est affalé sur le canapé. Tout ça n'a pas l'air de l'émouvoir. Les bras croisés derrière la nuque, il lève un sourcil.

— *Bibi*..., susurre-t-il d’un ton moqueur.

Le salaud. J’ai envie de lui coller une gifle. Envie aussi de le couvrir de baisers.

Tandis que je me recoiffe vite fait bien fait, je sens son regard rivé sur moi. Je me retiens de lui dire ce que je ressens. Car oui, une seule certitude m’anime : j’ai encore envie de lui. Ce serait mentir que de prétendre le contraire. Si Filippo n’était pas là, dehors, je serrerais Leonardo contre moi. Je le lècherais pour savourer son corps puis nous reprendrions ce que nous avions commencé. Et mon désir aurait été assouvi.

— Ne bouge pas d’ici, je lui ordonne en me dirigeant vers la porte.

Il s’installe confortablement et lève les bras en signe d’assentiment. Une expression rassurante se peint sur son visage, l’air de dire : « C’est bon, sois tranquille. »

Je me glisse dehors avant de faire claquer la porte derrière moi. Filippo est assis sur le muret de la petite allée. Il s’amuse à faire apparaître et disparaître un des petits spots vissés dans le sol.

— Hé ! me lance-t-il en venant vers moi. Je ne te voyais plus revenir. Je me suis fait du souci !

Il m’enlace de ses mains délicates. C’est terrible de devoir se réhabituer à cette tendresse après ce qui vient de se passer.

— Tu me connais. Je mets toujours des heures à me changer.

Je préfère regarder par terre. Lui mentir en le regardant dans les yeux est au-dessus de mes forces. Je me sens mal. Parce que c’est lui, l’homme que j’aime. Là, j’aimerais qu’une météorite tombe sur le souvenir de ce qui vient de se passer il y a cinq minutes, même si j’en sens encore l’empreinte. Sur ma peau et dans mon cœur.

Bras dessus, bras dessous, Filippo et moi regagnons la plage. Nous nous asseyons autour du feu avec les autres qui dégustent le gâteau à l’amaretto préparé par Leonardo. Une de ses créations. Je me force à y goûter mais ça ne passe pas. Quelque chose me déchire la gorge. C’est encore pire quand *le chef* nous rejoint quelques instants plus tard en sifflotant, comme s’il venait de sortir d’une séance de massage relaxant.

Mais au moins, ouf, il a attendu quelques instants avant de sortir de la dépendance. La fille à la coupe de cheveux bizarroïde s'approche de lui en tortillant du popotin.

— Ce gâteau est trop bon, s'exclame Flavia d'un ton admiratif. Je veux la recette !

— Désolé, mais c'est un secret. Et il ne faut jamais révéler ses secrets, c'est bien connu, répond-il en jetant un œil dans ma direction.

Je m'allonge au fond de ma chaise longue, épuisée, complètement vidée. Je sens l'humidité imprégner mes os et mes muscles se détendre. Est-ce que ce serait possible de partir d'ici ?

Miracle de la télépathie, Alessio se lève du sol et lance en s'étirant :

— On fait quoi ? Il va être cinq heures. On va peut-être y aller, qu'est-ce que vous en dites ?

— Oui, allons-y !

Le temps de rassembler mes dernières forces, je me lève à mon tour. La lune s'est couchée. Une aube nouvelle m'attend, au-delà de l'horizon.

Les premiers rayons du soleil éclairent déjà la ville quand nous rentrons à Rome. J'aimerais éteindre cette lumière, faire taire les oiseaux et ramener la nuit, le silence. Je ne suis pas prête pour un nouveau jour. Je veux juste dormir, maintenant.

*OceanofPDF.com*

# 9.

Encore une station et je suis arrivée. Le métro est moins bondé que d'habitude, ce matin. J'ai même réussi à m'asseoir. Depuis quelques minutes, j'observe l'écran télé du wagon sur lequel défile la liste des prochains événements et spectacles organisés par la municipalité. Juste après, une espèce de bruit de vagues résonne et une citation s'affiche en majuscules : « Il n'y a qu'une saison suffisamment belle pour que les autres lui tournent autour : l'été. » Ennio Flaiano. Entièrement d'accord : ne pas être heureux en été est un crime impardonnable.

C'est le premier week-end d'août, et je vais bosser. Parfois, je me demande comment je trouve la force de me jeter hors du lit à sept heures un samedi matin. C'est sans doute ma façon à moi de rester accrochée à la réalité, de garder un minimum d'équilibre mental : tant qu'il y a une restauration à mener à bien, j'ai l'impression que ma vie a un sens.

La semaine dernière, après la fête au bord du lac, Filippo et moi sommes allés à Venise. Je le lui avais promis, et je ne l'ai pas regretté. Nous avons visité l'appartement de ses rêves. Il est vraiment magnifique – et peut-être encore plus que ne le suggéraient les photos. Filippo et moi avons rêvassé en parcourant les pièces vides. Nous nous sommes imaginé vivre entre ces murs accueillants et lumineux, mais nous n'avons pas encore dit oui. Une décision de ce genre ne se prend pas à la légère, et je ne suis pas encore sûre de vouloir franchir le pas.

Et ce n'est pas qu'une question de sous.

Depuis ce qui s'est passé à la fête, j'ai l'impression que ma tête va exploser. Un coup j'aime Filippo à la folie, un coup ça m'énerverait

presque de le voir toujours aussi prévenant et attentionné. Dans ces moments-là – malgré moi, d'ailleurs –, je le compare aussitôt à *l'autre*. J'ai beau tout faire pour m'en empêcher, Leonardo est une maladie qui ne me laisse jamais un instant de répit. L'obsession est plus forte que ma volonté.

À Venise, j'ai également revu mes parents. Ils m'ont beaucoup manqué depuis que je me suis installée à Rome. Je les ai trouvés en grande forme, et plutôt sereins – surtout mon père. C'est presque incroyable de le voir vivre aussi bien sa retraite. L'ancien lieutenant Lorenzo Volpe s'est même lancé dans le théâtre, sa passion de toujours. Ma mère m'a appris (sous le sceau du secret) qu'il a passé des castings pour être figurant dans un film.

Seule ombre au tableau, je n'ai pas pu revoir Gaia. Son absence était justifiée, cependant. Après sa victoire sur le Tour de France, son Samuel bien-aimé l'a enlevée pour l'emmener en vacances aux Maldives en lui promettant des journées et des nuits de feu. Il s'est enfin décidé à jouer les petits copains à temps plein et, d'après ce que m'écrit Gaia, il a l'air de plutôt bien s'en sortir.

Me voilà enfin de retour à l'air libre. Alors que je longe le Colisée, mon téléphone vibre. L'inscription « numéro inconnu » s'affiche à l'écran. Je commence à avoir chaud : c'est Leonardo, j'en suis sûre. J'improvise dans la seconde une petite tirade pas piquée des hannetons.

— Elena ?

C'est une voix de femme. Ouf, le danger est écarté.

— Oui, je réponds dans un souffle.

— Bonjour, c'est Gabriella.

Peu à peu, ce ton calme et détendu prend les contours d'un visage familier. Madame Borraccini ! Qu'est-ce qui lui prend de m'appeler à huit heures et demie, un samedi matin ?

— Bonjour madame, dis-je en essayant d'avoir l'air aussi réveillée que possible.

— Écoute, je suis dans le train. Je viens à Rome, m’explique-t-elle. Je viens faire une conférence à l’université d’été de l’École de restauration cet après-midi, mais je pensais passer ce matin voir comment avancent les travaux.

Oh non. J’ai la chair de poule rien qu’à y penser.

— Vous comptez venir à Saint-Louis-des-Français ? je balbutie.

Pourquoi je lui demande ça, moi ? Sa phrase était suffisamment claire, non ?

— Oui. J’arrive à la gare, là.

— Parfait ! Ça me fait très plaisir. J’étais justement en chemin moi aussi.

J’essaie de me montrer enthousiaste. Pas sûr que ce soit crédible. Pendant ce temps, je pense à tout ce que je n’ai pas fait sur la fresque. Alerte !

— Je te charge de prévenir Paola, d’accord ? me demande-t-elle tout à coup, comme si elle voulait raccrocher dare-dare. Tâchez d’être là-bas à onze heures. J’arriverai dans ces eaux-là.

— Très bien, madame, dis-je d’un ton suffisamment professionnel pour masquer mon angoisse.

Je décide de presser le pas. En ignorant les feux tricolores et les passages cloutés, j’arrive miraculeusement à l’église un peu avant neuf heures. Je dégouline de sueur et j’ai la bouche aussi sèche que si je venais de courir dix kilomètres de côte, mais il me suffit de franchir la porte d’entrée pour que la fraîcheur et la tranquillité de cette église m’apaisent *illico*.

Paola est déjà sur l’échafaudage, en tenue de travail, les cheveux attachés.

— Tu es bien ponctuelle, ce matin !

— Comme toujours, non ? fais-je d’un ton ironique.

En général, malgré mes efforts herculéens et mes dix réveils espacés chaque fois de quelques minutes, je ne suis jamais au boulot avant dix heures.

— On a de la visite, dis-je en me dépêchant d’enfiler ma tenue de travail par-dessus mon pantacourt et mon tee-shirt.

— C’est-à-dire ? me demande-t-elle en se retournant, impatiente d’en savoir plus.

— Gabriella Borraccini, je réponds en grimpant sur mon tabouret. Elle vient de me téléphoner.

— Ah, se contente de répondre Paola d’un ton légèrement contrarié. Et quel bon vent l’amène ?

— Elle veut juste jeter un coup d’œil, m’a-t-elle dit. Et je t’avoue que ça me stresse un peu.

— C’est moi la responsable de cette restauration, c’est de mes remarques que tu devrais avoir peur, pas des siennes, réplique-t-elle sèchement.

— Bien sûr, Paola. Mais c’est quand même elle qui m’a trouvé ce travail. Alors je voudrais faire bonne figure.

— Oui, mais si tu as réussi à le garder, c’est juste parce que tu le mérites.

Je reste bouche bée : c’est la première fois que Paola me fait un compliment. Je ne suis même pas sûre d’avoir bien compris, vu qu’elle me tourne le dos. Mais tout de même, je veux croire ce qu’ont entendu mes oreilles.

— Quoi qu’il en soit, je n’ai jamais aimé les surprises, bougonne-t-elle d’un ton acide.

— Tu as raison... Qu’elle aille se faire foutre, elle et sa manie du flicage !

Paola ne s’attendait pas à une sortie pareille. Elle me lance un drôle de coup d’œil que j’interprète comme un signe de connivence. J’ai l’impression qu’avoir un ennemi commun nous rapproche davantage que tous ces mois passés à travailler ensemble.

— Ah, j’ai moi aussi une nouvelle à te donner, me dit-elle peu après.

— Une bonne, j’espère.

Je me retourne pour l’observer du haut de l’échafaudage, les yeux grands ouverts.

Elle fait oui de la tête en esquissant un sourire.

— Le père Serge a transmis nos noms à la villa Médicis. Il se pourrait bien qu’ils pensent à nous pour les chantiers à venir.

— Génial ! Il faut fêter ça, alors !

Je descends de mon tabouret pour lui donner une claque amicale dans le dos, mais me ravise *in extremis* : elle s'est peut-être suffisamment lâchée pour aujourd'hui.

Nous sommes toutes les deux profondément concentrées sur notre travail quand une voix nasillarde résonne dans notre dos.

— Bonjour, mesdemoiselles.

C'est elle, Gabriella Borraccini, la reine de la restauration. Elle gravit quelques marches et la voilà au centre de la chapelle. Elle porte ses cinquante ans à merveille. On la dirait sortie d'un salon de beauté, avec son carré années 1920, ses lèvres teintes d'un rouge vif et ses joues légèrement poudrées. Impeccable. Elle est vêtue d'un pantalon beige et d'un tee-shirt rayé blanc et bleu. J'adore son collier – très original, avec d'énormes perles noires enfilées sur un ruban blanc de gros grain. Comme d'habitude, elle porte ses Tod's qui changent au gré des saisons (en ce moment elles sont blanches) et tient à la main une valise de voyage en cuir bleu manifestement hors de prix.

— Bonjour, lui dis-je en m'empressant d'aller l'accueillir. Bienvenue à Rome. Vous avez fait bon voyage ?

Malgré mon coup de gueule d'il y a cinq minutes, je fais soudain preuve d'une extrême courtoisie. Je n'y peux rien : cette femme m'impressionne tellement !

— Oui, merci, répond-elle.

Là-dessus, Paola et elle se saluent froidement d'un signe. Contrairement à moi, ma collègue n'a pas l'air mal à l'aise pour un sou. Elle semble même encore plus distante et encore plus énervée que d'habitude.

— Alors, comment avancent les travaux, par ici ?

Elle jette un rapide coup d'œil à *L'Annonciation* (sur laquelle Paola continue de travailler sans se déplacer d'un cheveu) et s'approche du mur où se trouve *L'Adoration des Mages*, ma fresque.

— Ce n’est pas encore fini, bien évidemment, dis-je alors pour me justifier.

— Je vois ça, acquiesce-t-elle, la main posée sur le menton, le regard perçant et inquisiteur. Je mettrais peut-être un peu de brillant ici et je laisserais cette zone-là opaque. Ça ferait mieux ressortir les expressions des visages. Ce rouge, par contre, ne me plaît pas trop.

Et voilà, elle a mis le doigt là où ça fait mal. Quand Gabriella Borraccini dit que quelque chose « ne lui plaît pas trop », il faut généralement entendre que tout est à refaire.

— En réalité, ce rouge respecte l’original. Et puis Elena n’en a pas encore fini, de toute façon, intervient Paola.

Quoi ? Ma collègue qui vole à mon secours ? Incroyable ! Quoique. Elle est peut-être en train de marquer son territoire et de remettre l’intruse à sa place. En d’autres termes, si quelqu’un a le droit de me faire des remarques, c’est elle, Paola, et personne d’autre.

— Bien sûr, cela va de soi, répond Borraccini d’un ton diplomate.

Étonnant : ça ne lui ressemble pas d’être aussi accommodante.

— Bon, vous avez l’air de bien travailler ensemble, poursuit-elle, comme pour changer de sujet.

Je réponds pour Paola et moi que oui. Ma prof me regarde, un petit sourire malicieux au coin des lèvres.

— Ça veut dire que Paola ne t’a pas fait fuir dès le troisième jour, alors ? Tout le monde n’a pas eu ton courage.

— Je vous assure... tout se passe très bien.

Je remarque que le visage de Paola s’est assombri. Elle a la mâchoire serrée et tendue, elle fulmine.

— Je ne fais pas fuir les gens qui ont vraiment envie de rester et qui le montrent.

S’installe alors un silence pesant pendant lequel les deux femmes échangent un regard lourd de tension. Comme d’habitude, je m’imagine tout un scénario : il y a quelque chose de pas clair entre ces deux-là. Peut-être une rivalité professionnelle ou une histoire de mec, qui sait ?

Histoire de détendre l’atmosphère, Borraccini se fend d’un sourire en plastique.

— Bien. Mesdemoiselles, je ne vous dérange pas plus longtemps. Je file à l'École de restauration, fait-elle en reprenant sa valise. C'était un plaisir de vous revoir. Bonne continuation.

Paola suit Borraccini des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Elle tire une tête de six pieds de long... Bon. Autant me faire discrète et travailler dans un silence absolu pendant les prochaines heures. Je vais jouer la femme invisible.

Quand je rentre à la maison, je me sens lessivée. Je marmonne un « Salut ! » avant de lancer mes clés dans le vide-poches de l'entrée. Une fois débarrassée (non sans mal) de mes baskets, je traverse le couloir qui mène au séjour et, là, je m'aperçois que Filippo n'est pas seul.

— Surprise ! me crie Gaia en souriant.

Oh mon dieu, je n'arrive pas à y croire ! J'ai presque envie de pleurer. Après presque six mois sans la voir, ma meilleure amie est là, devant moi, la peau bronzée par le soleil des Maldives, à la fin de cet interminable samedi d'été.

— C'est lui que tu dois remercier, me fait Gaia en pointant vers Filippo son index à l'ongle peint en violet. C'est lui qui a eu l'idée.

Elle me prend dans ses bras, me couvre de bises – je remarque qu'elle porte du gloss violet, décidément la couleur de l'été.

— Pourquoi est-ce que tu as mis autant de temps à venir, poulette ? lui dis-je à mon tour en la serrant fort contre moi.

Si Gaia est pimpante dans sa mini-robe en soie verte, moi, je dégouline de sueur. Il faut dire que la journée a été vraiment étouffante. Je cherche le regard de Filippo avant de lui murmurer un « Merci » du bout des lèvres. Voilà une nouvelle preuve de tout l'amour qu'il me porte.

En plus, Gaia m'annonce qu'elle restera tout le week-end. Génial, ça promet ! J'oublie aussitôt ce samedi de boulot et le stress que m'a causé la visite de Borraccini. Cheveux blonds brillants, ongles manucurés, peau parfaite et éclatante : Gaia est au top, comme toujours. Avec ses sandales à lanières, elle est même encore plus belle qu'en talons de 12. Il faut dire ce qui est : je ne fais pas le poids face à elle.

— Mesdemoiselles, je vous laisse : je vais chez Alessio et Giovanni. Soirée entre hommes.

Filippo s'éclipse. Je devine à sa tête que le duo de choc Elena-Gaia le terrorise un peu.

— Ne dites pas trop de mal de moi.

— Et toi ne drague pas trop avec tes collègues, je lui réponds à mon tour.

Filippo parti, Gaia et moi prenons un Bellini sur le canapé. L'espace d'un instant, j'ai l'impression d'être de retour à Venise, dans mon appart de célibataire plus ou moins désespérée. En me rappelant toutes ces soirées passées à nous remonter le moral à grand renfort de cacahouètes et de glace, je retrouve soudain cette sensation d'intimité qui m'a manqué ces derniers mois.

— Bon, avant de venir, je me suis documentée. J'ai sélectionné deux, trois invitations pour nous occuper ce week-end, m'explique Gaia en m'étalant sous le nez un véritable carnet de billets pour tout un tas de fêtes et de spectacles. Telle que je te connais, tu as dû vivre comme une ermite. Tu ne sais pas encore ce que c'est que l'été à Rome...

D'accord, Gaia, tu n'as pas tout à fait tort, même si... Je repense soudain à la fête au bord du lac, à Leonardo et aux folies que je m'apprêtais à faire avec lui... J'aimerais tout lui avouer, mais je sens que ce n'est pas encore le moment.

— Tu viens à peine d'arriver et tu me fais déjà la morale ! lui dis-je. Parlons plutôt de ce que toi, tu dois me raconter, *ma mignonne*...

Le temps de s'installer confortablement sur le canapé et de retrousser ses lèvres charnues – quelle actrice ! –, Gaia sort de son Balenciaga blanc à franges un numéro de *GQ* qu'elle me pose sur les genoux.

Ce que je vois me laisse bouche bée. En couverture, Samuel Belotti, torse nu. Il porte un jean déchiré et un collier tribal autour du cou. À travers ses cheveux blond cendré ébouriffés, il lance à l'objectif un regard insolent et sûr de lui. Ça me rappelle quelqu'un.

Je m'empresse de demander :

— Mais il a les yeux de quelle couleur, cet homme ? Même sur cette photo, je n'arrive pas à déterminer s'ils sont verts, gris ou marrons.

Gaia éclate de rire.

— Ils changent selon l'humeur, me répond-elle avant de reprendre le magazine pour le regarder d'un air rêveur. Il est même devenu écrivain, imagine !

Elle soupire, comme perdue dans ses pensées.

— Sur l'édition en ligne du magazine, il tient un blog où il raconte son quotidien de sportif. En réalité, ce n'est pas lui qui écrit mais les gens de la rédaction, mais je ne te dis pas le nombre de femmes qui laissent des commentaires...

— Et tu n'es pas jalouse ?

Gaia acquiesce, l'air résigné.

— Au début, ça me rendait dingue. On s'est même disputés à cause de ça, m'explique-t-elle avant de me jeter un regard ébahi, comme si elle n'était même pas convaincue de ce qu'elle allait me dire. Mais il m'a juré qu'il n'aime que moi. Et je l'ai cru, Elé.

Elle me lance un sourire craintif. On dirait qu'elle s'attend que je lui fasse des reproches.

— Et donc ? Ne me dis pas que je suis une pauvre naïve, me demande-t-elle.

— Mais non, enfin, qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Donne-moi juste une seule raison valable pour laquelle un homme aurait le droit de ne pas t'aimer vraiment. Bon, tu me les racontes, ces vacances aux Maldives, oui ou non ? Oh là là, qu'est-ce que tu es coincée, ce soir !

Il est temps que je la secoue un peu. Cette discussion gnangnan commence à m'agacer.

— Oufissime. J'aurais juste voulu que ça dure un peu plus longtemps..., me répond-elle en se mordant la lèvre. Là, Samuel s'entraîne déjà pour les dernières compétitions de la saison.

— Il te manque ?

— À en mourir. La première chose à laquelle je pense en me levant, c'est lui. Pareil quand je vais me coucher. Je sais que ça a l'air bête et d'ailleurs, ça me fait flipper d'être comme ça ! Bref, j'ai peur d'être devenue complètement gaga à cause de lui.

— Oui, je sais ce que c'est, dis-je tout à coup.

Gaia me sourit : elle pense que je parle de Filippo. Hélas, non.

— J'ai revu Leonardo.

Voilà, je l'ai dit.

— Leonardo ? s'exclame-t-elle avec des yeux grands comme des soucoupes.

Rien qu'à entendre prononcer son nom à voix haute, je sens revenir ma boule au ventre. Là, tout de suite, j'aimerais qu'il s'appelle Paolo ou Marco comme certaines personnes dans mon entourage. Maintenant que j'y pense, je ne connais pas d'autre Leonardo que lui.

Je bois une grande gorgée de Bellini histoire de gagner du temps.

— Je sais, finis-je par lâcher, j'aurais dû te le dire plus tôt. J'étais partie pour le faire, il y a quelques jours, seulement voilà, je n'avais pas le courage d'avouer ça sur Skype.

Je bafouille, essaie de me reprendre et de tourner la chose autrement. Mais ça ne marche pas.

— Merde, Elé, après tout ce qui s'est passé. Tu es retombée dans le piège une fois de plus ? me lance-t-elle d'un ton où l'on sent plus d'inquiétude que de désapprobation.

— Je te jure, Gaia. Ce n'est pas ma faute. C'était plus fort que moi.

— Allez, raconte. Et avec tous les détails, s'il te plaît.

On dirait que je n'ai pas le choix. Alors je lui raconte tout : nos retrouvailles fatales, nos rendez-vous secrets, ma culpabilité vis-à-vis de Filippo, ma décision de ne plus jamais revoir Leonardo malgré ses tentatives pour faire encore partie de ma vie.

— Mais c'est fini, tout ça. C'est du passé, point à la ligne, dis-je pour conclure. J'ai été à deux doigts de commettre une grave erreur, de foutre en l'air mon histoire avec Filippo, mais j'ai réussi à tourner la page. Je vais mieux, et, à partir de maintenant, rien ni personne ne pourra détruire notre couple.

Après quelques secondes de silence, pendant lesquelles on dirait qu'elle recompose les morceaux du puzzle dans sa tête, Gaia se tourne soudain vers moi en faisant cliqueter ses boucles d'oreilles en diamant. Les yeux dans les yeux, elle me demande :

— Tu es sûre de vraiment être amoureuse de Filippo ?

— Oui. Et je n’en ai jamais été aussi persuadée.

Je suis presque effrayée par la vitesse à laquelle je dis ça.

Gaia continue à m’observer attentivement, comme si elle cherchait à décider s’il fallait me croire ou non.

— Filippo, il se doute de quelque chose ?

Aïe. La question tant redoutée. Toute ma culpabilité remonte à la surface.

— Je ne crois pas.

— Tu as l’intention de lui en parler d’une façon ou d’une autre ?

— Je... je devrais peut-être...

— Non ! me coupe-t-elle d’un ton sec. Ne fais pas cette connerie. Il ne faut rien lui dire.

— Tu es sûre ?

Je ne doute pas un instant de la sincérité de Gaia, c’est la base de notre relation, mais tout de même.

— Absolument sûre. Si c’est de l’histoire ancienne, ça ne sert à rien de lui en parler maintenant.

— D’accord, mais ça me pèse de continuer à lui cacher tout ça. Je voudrais pouvoir tout lui avouer et repartir sur de nouvelles bases, le cœur léger. Et il n’y aurait plus de mensonges entre nous.

— Elé, ça finirait par une dispute. Vous risqueriez même de casser. Franchement, tu crois quoi ? Qu’il va te pardonner et continuer à t’aimer comme si de rien n’était ?

Elle a raison. Tout dire à Filippo ne servirait qu’à soulager ma conscience. Si je veux que notre histoire continue, il faudra que je porte ma croix toute seule.

— Fais-moi confiance. C’est mieux comme ça. Avec le temps, tu te pardonneras et tu te sentiras de moins en moins coupable, me dit-elle avant de me poser une main sur l’épaule. Mais arrête les conneries, d’accord ? Filippo tient trop à toi.

— Je sais, Gaia. Ta présence ici en est la preuve. Et je t’assure que je tiens à lui moi aussi.

Dimanche soir. Je suis revenue de notre journée de shopping en ville épuisée et avec les pieds en compote, mais j'ai encore un peu d'énergie pour profiter de ces dernières heures avec Gaia. Demain après-midi, elle rentre à Venise.

— Je t'emmène à une soirée homo dans une boîte au Testaccio, m'explique-t-elle tandis que nous nous apprêtons à sortir. C'est un pote à moi qui l'organise.

Je connais l'opinion de Gaia sur le sujet. Pour elle, les soirées homo sont les plus amusantes : la musique déchire, les gens sont super cool, et c'est là où on drague le plus – allez savoir pourquoi !

— Juste, on s'habille comment pour aller à une soirée homo ?

J'ai beau passer en revue toute ma garde-robe, il n'y a rien qui me plaise ou qui me paraisse approprié.

— Mais tu peux mettre ce que tu veux, Elé ! me dit-elle en sortant une mini-robe noire à paillettes de sa valise. Un peu sexy, ce serait pas mal.

Tandis que nous nous changeons en faisant des allers-retours entre la chambre et la salle de bains, Filippo glandouille devant la télé, affalé sur le canapé, son iPad à la main, pour changer. Nous l'avons un peu mis à l'écart, mais cela n'a pas trop l'air de l'ennuyer. Il jette de temps en temps un coup d'œil vers nous en secouant la tête. Il a du mal à ne pas éclater de rire devant nos looks improbables. Il doit nous trouver pires que des ados. Cela dit, il n'a pas tout à fait tort.

Après une heure de ravalement de façade intensif, nous voilà enfin prêtes. Le moment est venu de faire notre entrée triomphale, comme des stars, perchées sur nos échasses (ce soir, c'est talons de 12 obligatoire, même pour moi !). Et c'est parti, nous nous mettons à défiler devant Filippo, au milieu du salon.

— Pardon, mais vous me cachez la télé, lâche-t-il d'un ton distrait avant d'éclater de rire.

— Tu ne sais pas ce qui est beau, tu ne nous mérites pas ! Adieu, dis-je en entraînant Gaia vers la porte.

— Ah, Bibi, me fait-il.

— Oui ?

— Avant que j’oublie... On a reçu l’invitation pour l’inauguration.

— Quelle inauguration ?

— Eh bien, celle du restaurant de Leonardo !

Le feu me monte aux joues. Ça m’était complètement sorti de la tête.

— Ah oui, dis-je en essayant de me remettre du choc.

Je regarde Gaia : elle reste impassible. Je peux toujours compter sur elle pour me couvrir. Mais moi, j’ai encore des progrès à faire.

— C’est samedi soir, ajoute-t-il.

Je m’empresse de lui répondre que cela me va très bien. Même si je doute que l’accompagner là-bas soit la meilleure chose à faire.

Filippo se tourne vers Gaia :

— Dommage que tu t’en ailles déjà, parce que ça t’aurait plu. C’est un endroit qu’on a réaménagé récemment.

— Ce sera pour la prochaine fois, si ça ne vous dérange pas que je squatte chez vous, répond-elle en lui faisant un clin d’œil.

— Bon, allons-y maintenant, ou on va vraiment arriver à pas d’heure, dis-je en poussant Gaia dehors.

— Amusez-vous bien... et soyez sages ! nous crie Filippo.

— D’accord ! faisons-nous en chœur avant de nous engouffrer dans l’ascenseur.

Tandis que nous descendons vers le rez-de-chaussée, Gaia m’interroge du regard. Je lui confirme que le restaurant en question est bien celui dont Leonardo s’est servi comme prétexte pour approcher Filippo.

— Écoute, je n’ai pas envie d’en parler maintenant, dis-je d’un ton plaintif. Ce soir, je ne veux pas penser à lui.

Nous débarquons au Ketumbar vers vingt-deux heures. L’intérieur de la boîte est extraordinaire, avec ses pièces immenses et ses plafonds à voûtes. Un grand comptoir en forme de demi-cercle traverse les différentes salles. L’endroit est situé juste en face de la montagne de débris datant de l’époque romaine – le *Testaceus* – qui donne son nom au

quartier. On aperçoit par certaines vitres ces quantités d'éclats de terre cuite et de détritus qui se sont accumulés au fil des siècles.

— Quel spectacle ! dis-je à Gaia en lui lançant un regard approbateur.

— Tu sais que je t'emmène toujours dans les meilleurs spots ! me répond-elle non sans fierté.

Aucun doute là-dessus : la reine de la nuit et des relations publiques triomphe aussi à Rome.

Puisqu'on parle de relations publiques, justement, la voilà déjà qui dit bonjour à une brune du *staff* habillée en gentleman : petite cravate noire, bretelles, chemise blanche et une touche de rouge Valentino sur les lèvres.

Avec un sourire rayonnant, elle nous conduit à notre table.

— Et voilà. Coin VIP, dit-elle à Gaia. Je te l'ai réservé exprès.

— Merci Alessia. Je savais que je pouvais compter sur toi.

Le temps de lui tirer légèrement sur la cravate, Gaia s'est déjà retournée pour saluer chaleureusement un des serveurs. Décidément, elle n'a pas changé d'un iota. Où qu'elle aille, c'est elle qui mène la danse.

En attendant notre premier verre, j'en profite pour observer la faune autour de moi. C'est étrange, tout le monde ou presque est habillé en blanc, sauf nous. Je suis en bleu, Gaia en noir.

— Gaia, euh... comment dire... j'ai l'impression qu'on est un peu hors sujet.

— Merde ! s'exclame-t-elle en se tapant la main sur le front. C'était le *dress code* de la soirée ! C'était même écrit sur le carton d'invitation.

Et voilà. Des heures et des heures à se préparer, et tout ça pour quoi ? Pour se planter comme deux buses.

— Pas grave. Ça veut dire qu'on ne passera pas inaperçues, dis-je en haussant les épaules.

— On aura l'air de deux lesbiennes excentriques.

— C'est tout à fait ça, mon amour.

Je lui envoie un baiser de la main. Nous éclatons de rire.

Une fois servies, nous nous jetons sur le buffet. Il y a des *arancini* à tomber par terre et un couscous extra avec des pignons et des raisins secs.

Je soignerai ma ligne un autre jour.

Une heure plus tard, la fête bat son plein. Gaia avait raison, comme d'habitude. L'atmosphère recherchée et élégante, les lumières tamisées, la musique pas trop bruyante et savamment choisie. On passe des remix de Dalida aux chansons de Kylie Minogue et de Lady Gaga, sans oublier Cyndi Lauper et David Bowie. Bref, le panthéon des icônes gays.

Du plafond de la salle principale pendent de petits bouts de papier accrochés à des rubans de soie blanche : ce sont des citations de Pasolini, Oscar Wilde, Thomas Mann, Virginia Woolf et sans doute de quelques autres membres illustres du panthéon susnommé.

Pour ce qui me concerne, j'ai mis tous mes soucis de côté. Cette ambiance ultra-festive est contagieuse. Je m'amuse encore plus que ce que je m'étais promis à moi-même. Gaia me présente son ami, l'organisateur de la soirée, un trentenaire au look hipster (lunettes à grosses montures noires et chemise à carreaux). Là-dessus, elle me pousse sur le *dance floor* et m'ordonne de danser. Je m'exécute, bien entendu.

J'en suis déjà à mon quatrième cocktail de la soirée, un gin lemon *extra strong*, pour être précise (j'en raffole !), quand j'aperçois au loin une chevelure familière. Je me trompe peut-être, mais cette silhouette mince qui me tourne le dos me rappelle furieusement quelqu'un. Cette coupe et cette couleur de cheveux, ce collier de perles gigantesques ! Tout d'un coup, l'inconnue se tourne de trois quarts. J'arrive enfin à discerner son profil racé. Pas de doute, c'est bien elle, Gabriella Borraccini !

Je fais signe à Gaia d'approcher.

— Je viens de voir ma prof, lui dis-je tout bas à l'oreille.

— Oh là, j'en connais une qui est déjà bourrée !

— Je te jure !

J'attrape Gaia par la nuque et lui tourne la tête dans la bonne direction.

— Là-bas. Assise à la table tout près de la vitre.

— Tu es sûre ? insiste-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Mais oui !

— Et qu'est-ce qu'elle fait là ?

— J’aimerais bien le savoir, dis-je, l’air abasourdie. On dirait qu’elle attend quelqu’un. Je devrais aller la saluer, tu penses ?

L’instant d’après, une femme blonde tirée à quatre épingles la rejoint avec un verre et l’embrasse légèrement sur la bouche. Je n’en crois pas mes yeux.

— Et celle-là, c’est qui ? me fait Gaia, de plus en plus amusée.

Oh mon dieu, c’est hallucinant. La bouche grande ouverte et les yeux écarquillés, je lui réponds :

— C’est Paola, ma collègue.

Je la reconnais à peine. Maquillée comme un top model, elle porte une petite robe noire super sexy et des talons aiguilles à tomber à la renverse.

— Ta collègue..., répète Gaia.

— Eh oui.

— ... sort avec ta prof.

— Merci d’avoir recollé les morceaux du puzzle.

— C’est un truc de ouf ! dit-elle en éclatant de rire.

J’avoue. Sans compter que Borraccini est l’heureuse épouse d’un entrepreneur de Vénétie et la mère d’une ado de quinze ans.

Tout ça me laisse rêveuse :

— C’est bizarre. Hier matin, j’avais l’impression qu’elles se détestaient.

— Elles ont dû faire la paix, Elé, suggère Gaia sans les quitter des yeux.

Ma foi, autant rester discrète. Si elles s’aiment en secret, il vaut mieux que j’évite de venir leur faire des ronds de jambe. Pas sûre qu’elles apprécieraient.

Je m’apprête à demander à Gaia de nous installer plus loin : trop tard, Paola m’a vue. Nos regards se croisent à travers la salle pourtant bondée. Il me semble lire une sorte d’agacement dans ses yeux, et je me sens presque obligée de m’excuser pour cette rencontre fortuite. Qu’est-ce qui va se passer, à présent ? Est-ce que Paola va faire comme si de rien n’était ? Est-ce qu’elle va fuir, ou simplement détourner le regard ? Eh bien non. « Oui, c’est bien moi, me disent ses yeux. Tu es au courant de notre petit secret, maintenant. »

Message reçu cinq sur cinq. Je lui réponds d’un sourire, l’air de dire : « Il est bien gardé, rassure-toi. »

Puis Paola approche sa chaise de celle de Borraccini, de façon à me tourner le dos. Et notre conversation s’arrête là.

Même si la fête est partie pour durer jusque tard dans la nuit, nous décidons de nous éclipser avant. Je dois me lever aux aurores demain et il est déjà près de deux heures du matin. Mais dans la rue, une autre surprise nous attend.

Sur le trottoir d’en face, Paola est en pleine engueulade avec Borraccini. Elle la secoue comme un prunier ; l’autre reste les bras croisés. Je suis trop loin pour comprendre ce qu’elles se disent, mais ça chauffe, et pas qu’un peu.

— Aïe... On dirait que la trêve a été de courte durée ! commente Gaia.

Je la tire par la manche. Car je n’ai aucune envie qu’elles nous aperçoivent. J’ai l’impression d’être un de ces paparazzi qui campent à la sortie des boîtes branchées à l’affût du scoop qu’ils vendront aux magazines people. Ce ne sera pas mon cas. D’un regard, j’ai signé un pacte tacite avec Paola – je le respecterai.

Je passe le lendemain matin à lutter contre le sommeil. Mes yeux me brûlent. J’en suis déjà à ma vingt-cinquième goutte de collyre. Quand je pense que Gaia est encore en train de faire la grasse matinée bien au chaud dans mon canapé-lit ! Facile, quand on a son train dans l’après-midi... Je l’imagine, tranquille, prendre tout son temps pour se lever, accomplir ses rituels de beauté et savourer le petit déjeuner que j’ai préparé spécialement pour elle. Avec un peu de chance, elle pourra même poster deux ou trois commentaires enflammés sur le blog de Belotti.

Paola était déjà là quand je suis arrivée à l’église. Comme on pouvait s’y attendre, elle n’a pas fait la moindre allusion à la soirée d’hier. Si elle n’aborde pas le sujet, ce n’est pas moi qui vais m’en charger. Et d’ailleurs, qu’est-ce que je pourrais bien dire ?

J’ai tout de même encore du mal à y croire : je n’aurais jamais imaginé que Borraccini puisse avoir une liaison hors mariage, et avec une ancienne élève par-dessus le marché ! Mais bon, ce sont des choses qui arrivent. Et certaines ne s’expliquent pas. Je suis bien placée pour le savoir, désormais.

Alors que je vernis le bas de la fresque, j’entends tout à coup quelqu’un sangloter tout bas. Derrière moi, Paola est toujours en train de travailler. Bon, j’ai sans doute dû rêver... Et pourtant non, j’entends un nouveau sanglot étouffé. Je m’approche et là, je m’aperçois que c’est bien Paola qui travaille en pleurant.

Difficile de feindre l’indifférence, mais la situation est délicate et je n’en mène pas large.

— Hé, qu’est-ce qu’il y a ?

— Excuse-moi, murmure-t-elle en essuyant ses larmes sur la manche de sa combinaison.

Elle a l’air mal à l’aise, elle aussi. Paola, pour moi, c’est quelqu’un qui ne pleure jamais, et qui a presque oublié comment on fait. C’est bizarre de dire ça comme ça, je sais, mais c’est l’impression qu’elle me donne.

— T’excuser de quoi ? dis-je pour la rassurer.

Paola s’efforce de retenir ses larmes, mais elles continuent d’embuer ses lunettes.

Autant ne pas la brusquer. Avec des personnes aussi réservées, il faut y aller avec des pincettes.

— Écoute, est-ce que tu veux en parler ? Je peux te laisser seule un moment, sinon...

Paola laisse alors pendre ses bras le long du corps, tête baissée. Elle reste quelques secondes sans bouger, comme en plein recueillement. Soudain, elle se débarrasse de ses gants en caoutchouc et se passe une main dans les cheveux. Puis elle pousse un long soupir, comme pour se libérer d’un poids :

— Bon, puisque tu es au courant, maintenant..., fait-elle en me regardant droit dans les yeux. C’est fini, Elena. Hier soir, j’ai rompu avec Gabriella.

Là-dessus, elle laisse couler ses mots comme un fleuve en crue et me raconte tout. Son histoire d'amour dévorante avec Borraccini. Cela faisait des années qu'elles s'aimaient dans le plus grand secret. Mais depuis le terrible épilogue d'hier, tout est fini :

— Pendant des années, j'ai attendu, j'ai accepté de rester dans l'ombre pour la laisser vivre sa double vie. Et puis j'ai fini par lui demander de choisir : c'était son mari ou moi. Je voulais qu'on vive ensemble, qu'on devienne un couple normal, un *vrai* couple. Elle a voulu prendre le temps d'y réfléchir avant de se décider. Et puis l'autre jour elle s'est pointée à Rome, comme ça, sans même me prévenir.

Elle s'arrête pour prendre une grande respiration, puis poursuit :

— Elle a attendu le dernier soir pour me dire qu'elle avait choisi son mari. Au fond de moi, je savais qu'elle me dirait ça, même si elle n'a pas pris sa décision par amour, mais par peur.

— Je suis désolée.

C'est tout ce que j'arrive à dire. Les mots me manquent – les mots justes, surtout. Rien ne semble en mesure d'apaiser sa douleur. Alors je la prends dans mes bras, pour effacer d'un coup cette distance qu'il y avait toujours eu entre nous. Je sens qu'elle en a besoin, là, maintenant. C'est d'ailleurs tout ce que je peux lui offrir. Paola me laisse faire – elle est raide comme un piquet, mais c'est déjà ça. Puis, très vite, elle reprend le dessus. Elle se met à nettoyer consciencieusement ses lunettes comme si sa vie en dépendait. Sa carapace s'est reformée.

— Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Après tout, c'est moi qui me suis bercée d'illusions pendant toutes ces années. Je vais enfin pouvoir tourner la page et aller de l'avant, dit-elle avec un optimisme forcé.

— En tout cas, je suis là, si tu as besoin de moi.

Tout à coup, je la regarde d'un œil nouveau. Jusqu'à hier soir, Paola était juste une dame de fer revêche et désagréable ; aujourd'hui, j'ai l'impression de voir une enfant fragile et sans défense. Je suis profondément touchée qu'elle m'ait révélé cette part d'elle-même. J'ai comme l'impression d'avoir perdu une collègue mais d'avoir trouvé une amie.

J’ai quitté le boulot un peu plus tôt que d’habitude. À seize heures, j’ai rendez-vous à la gare de Termini pour dire au revoir à Gaia. Elle part pour Naples rejoindre Belotti qui dispute une course dans la région avec toute son équipe. Il n’est évidemment au courant de rien. Je n’ose imaginer sa réaction : Belotti n’est pas du genre à aimer les surprises, surtout quand il est en pleine compétition. Malgré tout, je le sens plutôt bien.

Tandis que j’accompagne mon amie sur le quai, je repense à ces quelques jours que nous venons de passer ensemble. C’était formidable. Gaia va me manquer. C’est la seule à connaître toute la vérité au sujet de Leonardo – et la seule à vraiment pouvoir me comprendre, sans doute.

— Qu’est-ce que je dois faire, d’après toi ? je lui demande avant qu’elle grimpe dans son train. Je dois aller à l’inauguration du restaurant ou pas ?

Moi, je ne crains pas d’y aller. J’ai donné une direction claire à ma vie. Revoir Leonardo ne me fera pas changer d’avis. Pas cette fois. Je suis maintenant assez lucide – enfin, je l’espère – pour m’en sortir la tête haute.

— Tu veux un conseil ? me fait Gaia en levant un sourcil.

— Je te le demande.

— N’y va pas, ça vaudra mieux.

— Pourquoi ? dis-je en secouant la tête.

Je ne m’attendais pas à cette réponse.

— Crois-moi. Tu n’es pas encore prête.

Sur ce, elle me fait un de ses énergiques câlins qui manquent de me broyer les os, puis monte dans le train. Tandis qu’elle me lance un dernier sourire à travers la fenêtre du wagon, je lis dans ses yeux verts comme un avertissement : « Attention, Elena. Ne joue pas avec le feu. »

OceanofPDF.com

# 10.

Depuis ce matin, le compte à rebours est lancé. Ce soir a lieu l'inauguration du nouveau restaurant de Leonardo. Je n'ai pas encore pris ma décision. Certes, j'ai promis à Filippo de l'accompagner, mais depuis le départ de Gaia, je suis dévorée par le doute.

Mettons les choses au point : plus l'heure fatidique approche, plus l'idée de voir Leonardo me fait peur. Et si Gaia avait raison ? Et si Leonardo avait le pouvoir de détruire toutes mes certitudes ?

Soyons honnête : même si tout se passe bien avec Filippo – y compris sexuellement, je ne peux pas le nier –, j'ai parfois la sensation de ne pas me sentir assez vivante. Ou du moins, pas aussi vivante qu'avec Leonardo. Mais tout ça est flou, il règne un tel désordre dans ma tête ! J'aimerais tant parler à Gaia. J'essaie de l'appeler depuis ce matin, mais elle ne répond pas. Dieu sait ce qu'elle est en train de fabriquer à Naples avec son cycliste !

Pour l'instant, je m'apprête à franchir la grille de la villa Borghèse, à deux pas de la galerie du même nom, pour rejoindre Martino. C'est aujourd'hui qu'il doit me faire son grand cours magistral sur *La Madone des palefreniers* du Caravage !

Il est à l'heure, contrairement à moi, et m'attend sur le perron de l'entrée, en pantalon Avio et chemise blanche à manches courtes. Incroyable, il a même osé mettre un nœud papillon fantaisie ! On peut dire qu'il est vraiment entré dans le rôle. C'est un peu comme si Robert Pattinson était devenu prof d'histoire de l'art. Je m'approche de lui, déjà morte de rire.

— Eh bien, on dirait que tu m’as prise au mot !

Tout sourire, il écarte les bras avant de me faire la bise.

— C’est bien parce que c’est toi. Pour me faire mettre une chemise à manches courtes, il faut se lever de bonne heure !

— Quel honneur ! J’ai le guide le plus élégant de la planète.

— Je sais. D’ailleurs, je me demande si je ne vais pas sortir comme ça tous les jours, dorénavant, fait-il en réajustant son nœud papillon, l’air hautain.

— Avec un pantalon taille basse et des baskets, il n’y a pas mieux !

— Bon, me dit-il en prenant une grande respiration, prête à mourir d’ennui ?

Joignant le geste à la parole, il m’offre son bras, comme un vrai chevalier servant.

— Mais je n’attends que ça, lui dis-je avec un clin d’œil.

Nous gravissons la volée de marches en pierre, bras dessus, bras dessous, faisant triomphalement notre entrée dans la villa. Cet endroit est un temple de l’art. J’ai presque honte d’avoir attendu mes trente ans pour enfin y mettre les pieds. Heureusement que Martino est là pour combler mes lacunes !

C’est dans le salon central, au milieu d’autres trésors de la peinture italienne, qu’est exposée *la Madone des palefreniers*.

La toile est si belle que je suis à deux doigts de m’évanouir : j’ai les jambes qui flageolent, mon cœur commence à battre plus vite, une boule d’émotions me renverse le ventre. J’ignore si ce sont les symptômes du syndrome de Stendhal ; une chose est sûre : ce tableau a remué quelque chose au fond de mon âme. J’ai beau l’avoir étudiée dans mes bouquins d’histoire de l’art, voir cette œuvre, c’est comme un électrochoc. Le sujet n’a pourtant rien de bien original : on y voit la Vierge Marie et l’Enfant Jésus écraser le serpent – symbole du péché originel – aux côtés de sainte Anne.

— Superbe, hein ? me demande Martino.

— C’est extraordinaire.

Je suis soufflée. Ce tableau a peut-être été peint il y a quatre cents ans, mais il a l’air tellement moderne, tellement... vrai.

— Le plus fou, c’est que ce tableau était destiné à un autel de la basilique Saint-Pierre, mais il a été refusé par les commanditaires ! précise Martino.

— Ah bon, et pourquoi ?

— L’œuvre a fait scandale. On l’a jugée hérétique.

Voilà qui me donne envie d’en savoir plus. D’un regard, je l’invite à poursuivre ses explications.

— Regarde Jésus, me dit-il en pointant son doigt vers lui. Il a la taille d’un enfant, mais il est déjà trop grand pour être représenté entièrement nu.

C’est vrai : il a des muscles particulièrement dessinés et le sexe bien en évidence, des détails qui ressortent de l’incroyable jeu de lumières créé par le peintre.

— La Vierge, maintenant, enchaîne Martino. Avec son immense décolleté et sa poitrine abondante, elle ressemble à une femme du peuple...

— C’est vrai qu’elle est d’une beauté sensuelle, dis-je sans détacher mes yeux du tableau. Arrogante, même.

Martino acquiesce.

— On dit que la modèle du Caravage était une certaine Lena, la célèbre prostituée qui avait déjà posé pour *La Madone des pèlerins*.

— Connaissant la vie du bonhomme, ça ne me surprend pas du tout...

Imaginer ce fou génial, toujours entouré par des femmes, me fait sourire.

— En tout cas, Marie et l’Enfant Jésus sont d’un réalisme incroyable. Ils ont l’air cent fois plus vivants et humains que sainte Anne.

Soudain, le visage de Martino s’illumine. Je vois les notes de bas de page de tous les livres qu’il a étudiés défiler sur son front.

— En effet. À en croire certains chercheurs, c’est à cause de l’attitude trop détachée de la sainte que l’œuvre a été refusée. En théorie, sainte Anne est la personnification de la grâce divine, mais pas ici.

— Tu as raison, on dirait une statue. Elle reste dans son coin, les mains jointes, l’air dégoûté, mais elle ne fait rien pour tuer le serpent.

À cet instant, j’ai l’impression que la scène se déroule sous mes yeux.

— Peut-être qu’à travers sainte Anne le Caravage a voulu nous dire quelque chose sur nous-mêmes, sur notre humanité, remarque Martino. Personne n’est jamais aussi prêt, aussi décidé à affronter le mal que ne l’est la Vierge. Au contraire, il a plutôt tendance à nous faire tomber sous son charme...

Je ne peux qu’acquiescer, me reconnaissant entièrement dans les paroles de Martino. C’est ce qui m’est arrivé avec Leonardo. Mon péché originel, c’est lui. Comme le serpent du tableau, il est à la fois dangereux et irrésistiblement séduisant.

— Quoi qu’il en soit, la Vierge Marie est la figure centrale du tableau, affirme Martino.

— Aucun doute là-dessus.

Une main posée sur mon épaule, il me la désigne d’un geste du menton.

— Regarde l’expression de son visage, la détermination qui s’en dégage. C’est elle qui décide, c’est elle qui sait comment faire. Elle prend Jésus sous les bras, elle le soutient, elle le guide, elle le dirige. C’est elle qui pousse son pied sur la tête du serpent pour qu’il l’écrase.

— En fait, Jésus se contente de l’imiter. Il pose son pied sur celui de sa mère, dis-je pour compléter l’explication.

— Plus exactement, il apprend comment faire, précise Martino. C’est comme si Marie lui disait que pour anéantir le mal, il faut commencer par le regarder bien en face. Qu’il faut le reconnaître, en prendre la mesure...

— Pour s’en libérer définitivement.

Quelque chose dans cette conversation résonne au plus profond de moi. Soudain, j’ai l’impression de savoir moi aussi quoi faire – et comment le faire. Je repense à l’inauguration de ce soir. Dans ma tête, tout est clair : je ne dois pas y aller. J’entends la voix de Gaia, ma conscience me parle à travers elle. Le seul moyen de résister à la tentation, c’est de décliner cette invitation. J’ai dansé avec le diable, mais, maintenant, je sais que je dois prendre le large.

Martino, lui, poursuit son explication : il me parle de la lumière, des drapés, du jeu d’ombres, mais je ne l’écoute plus. J’ai la tête ailleurs, je

réfléchis déjà à la façon la plus indolore de dire à Filippo que je ne viendrai pas avec lui ce soir.

Après notre visite de la galerie Borghèse, nous sortons dans le parc de la villa et trouvons un banc à l'ombre pour nous asseoir. J'ai un peu la tête qui tourne, comme toujours quand je sors d'un musée ou du cinéma. C'est encore pire avec cette chaleur du mois d'août.

— Tu es bien pensive, remarque soudain Martino.

— Ah oui ?

— Je t'assure.

— Je suis juste fatiguée, dis-je dans un soupir. Ça fatigue, l'art, à la longue, tu sais ?

— Je ne sais pas, fait Martino en secouant la tête. Tu n'as pas l'air d'aller fort, Elena. Ça fait un petit bout de temps que je te vois éteinte.

Au secours... Je n'aurais jamais imaginé que ce garçon puisse être aussi sensible. Par quel mystère arrive-t-il aussi bien à radiographier mon âme ?

— Depuis un petit bout de temps, c'est-à-dire ?

Pas terrible, comme réponse, mais il fallait bien trouver un moyen de détourner légèrement la conversation.

Hélas, Martino a sa petite idée :

— Je me souviens très bien de la dernière fois où je t'ai vraiment vue heureuse, réplique-t-il du tac au tac. C'était le jour où tu es sortie de Saint-Louis avec ce mec, là...

Les yeux baissés, je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux. Je me rappelle : Leonardo venait de me kidnapper pour m'emmener au bord de la mer. C'était l'une des plus belles journées que nous ayons passées ensemble.

— C'était qui ? ose finalement me demander Martino. Ce n'était pas ton fiancé, pas vrai ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Eh bien... j'imagine que si c'était lui, tu me l'aurais présenté.

— C’est vrai. Ce n’était pas mon fiancé, finis-je par lui avouer.

Au fond, pourquoi mentir à Martino ? On ne peut qu’avoir confiance en des yeux aussi clairs.

— J’ai eu une période difficile. Je me suis retrouvée partagée entre deux hommes. Filippo, mon fiancé, et Leonardo, le type que tu as vu.

Je n’ai pas de mots plus justes pour décrire ce qui s’est passé ces derniers mois.

— Mais tout ça, c’est fini, maintenant. J’ai fait mon choix : je suis avec Filippo.

Martino m’observe attentivement, comme s’il ne me croyait pas complètement. Il faut dire que je n’ai pas l’air spécialement convaincue.

— Tu sais, finit-il par m’avouer, ce jour-là, quand je t’ai vue aux côtés de *Leonardo*, il y avait quelque chose dans tes yeux, une lumière différente, plus vivante.

Martino, par pitié, arrête ! Ce que tu me dis est atrocement vrai, mais je ne veux plus rien entendre. Je ferme les yeux et laisse ses mots rebondir sur moi avant de s’éloigner comme un boomerang. Je t’en prie, Martino, ne te mets pas à jouer les serpents tentateurs toi aussi.

— Oui, tu as sans doute raison, dis-je en essayant de paraître le plus zen possible. Mais j’ai beaucoup souffert à cause de lui. Et je n’ai plus envie de replonger.

— Je comprends. Si c’est ta décision..., fait-il en haussant les épaules, sans plus insister.

L’instant d’après, une pointe de regret voile son regard.

— Tu sais ce qui m’emmerde ?

— Non, quoi ?

— J’aurais tellement voulu faire briller tes yeux comme ça..., me dit-il le regard perdu.

Je souris. Il s’est déclaré sur la pointe des pieds, comme s’il s’était déjà résigné à n’avoir aucune chance avec moi. Oh, Martino ! Tu es si différent de Leonardo. Ce qui m’a tellement plu chez lui, c’est qu’il a été capable de remuer ciel et terre pour satisfaire ses désirs, c’est son obstination, sa passion arrogante.

Je le regarde d’un air attendri :

— Tu fais toujours briller mes yeux, à ta façon, lui dis-je en lui donnant une tape amicale sur l’épaule.

— C’est ça. À ma façon.

De retour au bercail, je m’occupe de mettre au point mon grand bobard. Je m’allonge sur le canapé, un masque de sommeil sur les yeux et me colle mon coussin en graines de lin sur le ventre. Le tour est joué ! Je n’ai plus qu’à attendre le retour de Filippo.

Il doit être dix-neuf heures quand j’entends la porte s’ouvrir et mon nom résonner dans l’air. Filippo a une voix énergique, comme s’il venait de prendre une douche tonifiante.

— Je suis là, dis-je dans un murmure, comme si j’étais à l’article de la mort.

Il s’approche, l’air perplexe.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Fil, j’ai un mal de crâne atroce, dis-je en soulevant un peu mon masque. C’est peut-être mes règles, je ne sais pas...

— Merde, Bibi, pas ce soir !

Il se penche vers moi pour m’embrasser sur le front. Je préfère baisser les paupières : impossible de soutenir son regard débordant de tendresse.

— Tu as pris quelque chose ?

— Oui, un Doliprane, mais ça n’a pas servi à grand-chose, fais-je d’une toute petite voix.

Mentalement, je me répète que je mens pour le bien de notre couple. En rouvrant les yeux, je croise les siens. À en juger par sa réaction, je dois être une actrice de talent, car il semble réellement inquiet pour moi. C’est terrible d’être prévenant à ce point.

— Je t’en prie, ne te mets pas en colère, mais ce soir je ne me sens pas vraiment la force de venir avec toi. Tu ne m’en veux pas ?

Assis sur le bord du canapé, Filippo me jette un regard résigné.

— Si tu veux, je reste avec toi.

— Mais non, enfin, dis-je en me redressant. Il faut que tu y ailles.

C’est vrai : Filippo tient tellement à cette soirée. S’il y renonçait, je m’en voudrais toute ma vie.

— Il faudrait que je te laisse ici toute seule ? Pas question.

— Mais arrête. Ne te mets pas dans cet état-là, je n’ai rien de grave, je t’assure.

— Ça m’aurait tellement fait plaisir que tu viennes.

— Je sais, Fil. Moi aussi, ça m’aurait fait plaisir, dis-je en soupirant. Mais là, je ne peux pas, je suis trop mal.

Là-dessus, je me prends la tête entre les mains et j’essaie de faire une tête de zombie.

— Regarde-moi, j’ai l’air d’un monstre. Tu as vu comme je suis pâle ?

— Je te jure que non. C’est bon, allez, tâche de te reposer. Moi, je vais me préparer, me fait-il en m’embrassant tendrement sur le front.

— O.K.

L’instant d’après, je remets mon masque pour couvrir mes yeux brillants.

Désormais convaincue d’avoir pris la bonne décision, je me prépare à passer la soirée seule devant la télé. Je me suis mise en tenue de nuit – short, top en coton à rayures et tongs brésiliennes. Le temps de prendre un pot de glace dans le réfrigérateur et me voilà assise en tailleur sur le canapé, à regarder des rediffusions de *Desperate Housewives* entre deux cuillérées de stracciatella. Pas question de m’envoyer un film complet dans l’état où je suis.

Les scènes ont beau défiler sous mes yeux distraits, je ne fais aucun effort pour en saisir la logique. Eva Longoria est en train d’improviser une petite chorégraphie sensuelle dans sa salle de séjour. Elle s’entortille autour d’un poteau de lap dance – le truc absolument improbable. Soudain, elle se vautre sur le tapis avec un grand bruit sourd. Je ne peux pas m’empêcher d’éclater de rire – j’ai l’air d’une débile, je sais, mais c’est plus fort que moi. Même si je ne comprends rien de ce qui se passe dans cet épisode, j’arrive à trouver ça drôle (il faut dire que je m’identifie complètement au personnage). Ça prouve au moins que je n’ai pas enfermé mon cerveau dans un coffre dont j’aurais jeté la clé...

Vingt-deux heures passées. J’ai presque fait un sort à mon pot de glace et commencé un second épisode de *Desperate* quand, soudain, on sonne à la porte. J’éteins la télé pour être sûre d’avoir bien entendu. Ça recommence. Ce n’est pas la sonnette du hall de l’immeuble, mais celle du palier, qui a une sonorité ancienne, type xylophone. Je n’attends personne, pourtant. J’abandonne ma cuillère dans mon pot de Häagen-Dazs, me lève du canapé et traîne mes tongs jusqu’à la porte avec un mauvais pressentiment. J’approche mon œil du judas. En apercevant qui est derrière la porte, je fais un bond en arrière. Impossible ! C’est *lui*. Je commence par me blottir contre le mur et faire semblant de ne pas être là. Soudain, j’ai honte de moi. Allez, Elena, comporte-toi en femme. Affronte-le.

Je baisse la poignée et entrouvre la porte. Leonardo apparaît sous mes yeux, charismatique et inquiétant, comme d’habitude. Il est terriblement élégant, avec sa chemise blanche ornée de boutons de manchettes en argent, à peine ouverte sur son torse bronzé, son pantalon de couleur sombre, ses chaussures noires vernies. Une écharpe en soie grise autour du cou, il a les cheveux tirés en arrière, peut-être avec un peu de gel – je ne l’avais jamais vu coiffé comme ça –, la barbe un peu plus courte que d’habitude. Ses yeux diaboliques sont si noirs qu’ils paraissent maquillés.

Les jambes flageolantes, je me plante d’un air assuré sur le pas de la porte, les bras croisés, droite comme un *i*. Je suis maître de mon espace vital, et je ne le laisserai pas y mettre un pied.

— Je peux savoir ce que tu fous là ?

Les pupilles dilatées, il me transperce du regard. Ce regard qui me désarme.

— Laisse-moi entrer et je vais te le dire.

— Non. Pas question que tu entres.

L’idée qu’il puisse profaner cet endroit me fait frémir. Je poursuis :

— Si tu dois me dire quelque chose d’urgent, vas-y. Sinon, tu peux t’en aller.

J’ai soudain la gorge sèche. Je me sens forte, mais pas assez pour m’attaquer à cette montagne qui me fait face et dominer les émotions qui

se partagent mon âme. Son parfum enivrant – ce parfum auquel je n'ai jamais su résister – envahit soudain mes narines.

— Allez, Elena, ouvre cette porte.

— Non. On peut très bien parler d'ici.

Appuyé contre le chambranle, Leonardo pose son front sur son bras. Son visage s'approche dangereusement du mien. Il a l'air épuisé. On dirait un guerrier rentré d'une bataille. Un séduisant guerrier fatigué de se battre.

— Tu en as eu du courage, tu sais ? lâche-t-il dans un soupir, l'air résigné.

— Pour ?

— Ne pas venir.

Ses mots résonnent dans ma tête. Je ne sais pas quel ton prendre, ni même comment me tenir : est-ce que je dois garder les bras croisés ou les laisser pendouiller ? Prendre appui sur le pied droit ou sur le pied gauche ? Baisser les yeux, les lever ou regarder ailleurs ?

— Non, je ne suis pas venue.

Voilà ce qui s'appelle enfoncer des portes ouvertes...

— C'était très sympa, comme fête, alors... c'est dommage... Je m'amusais presque, tu sais, mais ça n'a pas duré.

Un sourire amer se dessine sur son visage, révélant ses dents blanches :

— Tout d'un coup, j'ai regardé autour de moi, et je me suis aperçu que je n'en avais rien à foutre de tous ces gens.

On dirait que les mots lui viennent comme à contrecœur, comme si on ne lui laissait pas le choix.

— Il n'y avait qu'une personne que je voulais voir ce soir, et c'était toi.

Ce discours est certes très touchant, mais il arrive un peu tard. Là, maintenant, je me sens blessée, et presque insultée. Qu'est-ce qui lui prend, franchement !

— Et tu es venu jusqu'ici pour me dire ça ?

J'essaie de sourire, mais ça n'est pas une franche réussite. En réalité, je fais tout mon possible pour rester calme.

— Pas seulement, me répond-il.

La mâchoire serrée, j'avale le peu de salive qui me reste.

— Ah bon, tu as autre chose à me dire ? On peut savoir quoi ?

Je prends soudain conscience que je n'ai aucune envie de rester là à l'écouter, quoi qu'il ait à me dire. Je fais mine de lui claquer la porte au nez : il m'en empêche. L'instant d'après, il ouvre en grand la porte d'une seule main et entre de force. La porte se referme derrière lui dans un bruit sourd.

Le sol tremble sous mes pieds. Impossible d'articuler un mot, ni même de lui jeter un simple regard. Mes oreilles et mes yeux me font mal. Leonardo vampirise mon corps et mon esprit, comme toujours.

Le temps que je recule jusqu'au mur, il a déjà fondu sur moi. Il pose les mains sur la cloison, et me voilà prisonnière de son corps.

— Je suis venu te dire que je te veux, Elena, et que je ne peux pas vivre sans toi.

Sa voix est un poison qui s'insinue dans chaque fibre de mon corps. Ses yeux brûlants me dévorent. Je dois lutter, rassembler mes forces, et tout de suite. Si mon instinct de survie m'abandonne, je vais plonger.

— Dégage, lui dis-je d'un ton hargneux.

— Peut-être que j'ai tout foutu en l'air, peut-être que je suis un connard, mais...

— Mais quoi ? Dégage, je répète, pour lui comme pour moi-même.

— Tu peux parler, mais ce n'est pas ça que tu veux, et tu le sais.

Ça y est, mes forces me trahissent. Ma colère, ma nostalgie, mon incertitude, tous ces sentiments qui se sont bousculés en moi depuis des semaines viennent soudain de se réveiller dans un vacarme assourdissant.

Les poings serrés, je tape dans le mur derrière moi.

— Eh bien si, dis-je en reprenant ma respiration. Pas question que ça continue plus longtemps.

L'image du serpent du tableau du Caravage se matérialise sous mes yeux. J'essaie de repousser Leonardo, mais il ne bouge pas d'un millimètre. Exaspérée, je commence à le frapper, à le gifler. Aucune réaction.

— Notre histoire avait peut-être un sens, malgré tout, dit-il alors.

— Notre *histoire* ? je demande en écarquillant les yeux. Et depuis quand ça en serait une ? Ça ne devait pas juste être une aventure, hein ?

Pour la première fois, Leonardo baisse les yeux devant moi.

— Dis-moi que tu n'éprouves rien pour moi et je m'en vais, murmure-t-il.

— Et si j'éprouvais quelque chose, ça changerait quoi ? je lui hurle. Je veux une vie normale, une relation normale.

— Tu es heureuse avec lui ?

Il me provoque, comme toujours.

— Je t'en prie...

Cette fois, c'est moi qui baisse les yeux. Peut-être que mon amour pour Filippo n'est pas une passion dévorante, *peut-être*, mais je suis heureuse, ça oui. C'est ce que ma tête martèle chaque jour.

— Tu ne réponds pas, insiste-t-il.

— Il me comprend, lui. Et c'est quelqu'un de bien, dis-je avec assurance.

— Tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu es avec lui parce que c'est *quelqu'un de bien* ?

— Ça suffit, Leonardo. Maintenant sors d'ici tout de suite. Je ne veux pas avoir à supporter ton petit jeu pervers.

— Mais bordel, tu ne comprends pas que ce n'est pas un jeu pour moi ?

Sa voix rauque couvre la mienne.

— Je ne peux pas me passer de toi, Elena.

Ses mots me font l'effet d'un coup de poignard en plein cœur.

Nos visages sont tout proches l'un de l'autre. Nos regards se confondent pour ne plus faire qu'un. Nous restons immobiles une seconde, puis la distance qui nous sépare commence à diminuer à une vitesse vertigineuse. Avant même que je m'en aperçoive, sa bouche s'est posée sur la mienne.

Les lèvres et les dents serrées, je refuse de me donner à lui. Je ne dois pas céder mais Leonardo, lui, refuse de s'arrêter. Après m'avoir attrapé les deux mains, il les tient serrées au-dessus de ma tête. Entièrement

clouée au mur, collée contre son corps, je sens qu'il me désire comme jamais. Il plonge sa main libre dans mes cheveux et les tire violemment en arrière. Je relève la tête, offrant mon cou à sa bouche. Ses dents glissent avidement sur ma peau, avec quelque chose d'animal et de sauvage.

— Arrête, dis-je d'un ton plaintif.

— Je ne peux pas, me susurre-t-il tandis que sa main se referme lentement sur mon cou.

Alors, c'est à toi de t'arrêter, Elena. Tu sais faire la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal pour toi. Et ce type ne pourra que te faire du mal.

Hélas, sa bouche est de nouveau sur la mienne. Son souffle se mêle au mien, son cœur bat contre le mien. Je ne peux plus penser à rien.

Tout à coup, sa main glisse lentement le long de ma poitrine et finit par se refermer sur mon sein gauche. Leonardo le serre tellement fort qu'il me fait mal. On dirait qu'il a envie de m'arracher le cœur et de le réduire en charpie.

Tandis que je pousse un gémissement de douleur, il me prend dans ses bras et me soulève du sol. J'essaie de me débattre, mais son désir est trop fort et ma résistance trop faible.

Là-dessus, il me balance sur le canapé, puis me débarrasse violemment de mon top ; je me retrouve seins nus face à lui. Il m'arrache ensuite mon short avec une pointe de cruauté dans ses gestes. Le voilà maintenant qui m'écrase de tout son poids. J'essaie encore de me débattre : inutile. Il s'est déjà mis entre mes jambes, son sexe collé au mien.

Quand il entre en moi, tout s'arrête. L'espace d'un instant qui semble durer une éternité, nous restons dans cette position, l'un dans l'autre, nos deux corps ne faisant plus qu'un.

Je finis par cesser de lutter. Je m'abandonne à moi-même plus encore qu'à lui, car, maintenant, je sais que ce n'est pas Leonardo qui me fait mal, mais son absence.

Maintenant, je sais que cette façon que nous avons eu de lutter, c'était déjà comme faire l'amour.

Il va et vient si lentement que je le sens à peine bouger. Je m'ouvre un peu plus à chacun de ses mouvements tandis que nous nous regardons, muets d'étonnement, ivres de désir, étourdis de plaisir. L'union de notre chair et de notre âme n'a jamais été aussi parfaite. Un orgasme violent, nécessaire, inévitable se libère de nos sexes.

— Leonardo, je te sens.

Je hurle dans sa bouche, il gémit dans la mienne. Nous jouissons à corps perdu l'un de l'autre, jusqu'à notre dernier souffle.

Nous passons les minutes qui suivent entièrement nus, dans le silence ; nos jambes, nos bras, nos mains, nos cheveux, notre peau et nos os ne forment plus qu'un grand tout. Et puis ses lèvres prononcent cette phase : « Je t'aime. »

Leonardo a beau les avoir seulement murmurés, ces quelques mots envahissent tout mon être. Ce qu'il vient de me dire change tout, bouleverse l'univers. Même si je n'osais pas me l'avouer à moi-même, je ne désirais qu'une chose : l'entendre me dire ça.

— Moi aussi, je t'aime.

Le souffle court, je me sens enfin libre d'un poids que je ne pouvais plus supporter.

Je suis heureuse et angoissée à la fois. Une larme coule le long de ma joue. Je ne fais rien pour l'arrêter.

— Je suis désolé, me chuchote Leonardo en l'essuyant d'un doigt. J'ai essayé de résister, j'ai tout fait pour éviter ça, mais je n'y suis pas arrivé. Je t'aime, c'est plus fort que moi.

Pendant une seconde, j'ai un terrible pressentiment : la distance qui nous sépare augmente de plus en plus. Leonardo s'éloigne de moi !

Soudain, il m'attrape et me serre dans ses bras comme pour me retenir, et effacer cet éloignement. Ma tête collée contre son torse, il embrasse mes cheveux.

Il n'y a désormais plus que nous deux dans cette pièce : deux corps, deux cœurs qui viennent de renaître et qui vivent le moment présent, au parfum d'éternité. Le passé ne me fait pas peur, le futur non plus.

Nous restons allongés je ne sais combien de temps, laissant les ombres s'insinuer entre nos corps entremêlés. Je ne ressens pas le poids du

silence, ni même le besoin de penser. Ma voix intérieure, d'habitude si inquiète et si pressante, s'est même tue.

Les yeux clos, je caresse le dos de Leonardo en imaginant le dessin de son tatouage – cette trace indélébile qui me parle de lui. J'ignore toujours ce qu'il signifie, mais ce n'est pas le moment de poser des questions. Le nez plongé dans mon cou, Leonardo dépose des baisers le long de ma clavicule.

— J'aimerais rester, mais je dois retourner à la soirée, me murmure-t-il en me regardant les yeux dans les yeux. Ils vont finir par se demander où je suis passé.

— Je sais.

Je lui remets doucement une mèche de cheveux derrière l'oreille. J'adorerais qu'il reste allongé sur moi encore un moment, mais je dois le laisser partir. Sans compter que Filippo pourrait rentrer d'un instant à l'autre. Dans mon esprit, son visage n'a déjà plus de contours, de forme, d'odeur. Je le cherche, mais je ne le trouve pas. Il a comme disparu au fond d'un trou noir, avec le souvenir de ces mois de vie commune.

Nue sur le canapé, je regarde Leonardo se rhabiller. Je n'ai pas encore la force de bouger.

— Je t'aime, Elena.

Ses yeux brillants confirment ses paroles. Il me donne alors un dernier baiser.

— Je t'aime, Leonardo.

Je plonge une dernière fois mon visage contre sa poitrine pour profiter encore un peu de la chaleur de son cœur collé contre le mien.

Leonardo est reparti. Et déjà, je me sens étrangère dans cet appartement. Ces murs que j'ai profanés ont respiré son odeur, ont vu ses mains et nos corps nus.

Rien n'est plus comme avant. Nous n'avons pas parlé du futur, nous ne nous sommes pas fait de promesses, mais nous savons tous les deux que

nous nous aimons. Après tout ce qui s’est passé, je n’ai qu’une certitude : je ne peux plus rester ici. Je dois m’en aller, tout de suite, avant que la nuit tombe et que le matin arrête mes pas.

*OceanofPDF.com*

# 11.

— Combien de nuits comptez-vous rester ? me demande le réceptionniste.

— Pour le moment, une seule. Après, on verra.

— Très bien.

Clés en poche, je le suis dans le couloir.

— Voilà, c’est la deuxième à droite. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous me trouverez à la réception.

Il est presque une heure et demie. Je suis seule, dans la chambre numéro 4 du Mari i, un petit hôtel sans prétention du côté de la gare de Termini. C’est le premier endroit pas trop cher que j’aie trouvé sur Internet.

En attendant le taxi qui m’a emmenée jusqu’ici, j’ai ouvert en grand les fenêtres de l’appart pour laisser entrer un peu d’air chaud. Tandis que cette brise d’été chassait mon odeur et celle de Leonardo, j’ai préparé en vitesse une petite valise avec le strict nécessaire. C’est peut-être la première fois de ma vie que je suis partie avec l’essentiel. Quelques minutes plus tard, j’ai refermé la fenêtre. Dans le séjour, j’ai piqué une feuille blanche de l’imprimante avant d’aller m’asseoir sur le tabouret où j’avais l’habitude de prendre mon petit déjeuner. J’ai attrapé un stylo.

*Cher Fil.*

J’ai commencé comme ça, sans réfléchir, et puis je me suis arrêtée. Dans mon esprit a commencé à se dérouler le film de notre histoire, depuis notre premier baiser jusqu’à ce que Filippo parte pour la soirée –

chaque instant que nous avons passé ensemble. Ça y est, voilà le dernier acte d'une histoire d'amour désormais finie. Au moment de porter le coup de grâce, ma main a tremblé. J'ai soudain imaginé ce qui serait arrivé si j'étais restée là, dans l'appart, à attendre le retour de Filippo. Si je lui avais dit quelque chose, est-ce que ça lui aurait fait moins mal que ne pas me voir en rentrant ? Mais si j'avais trouvé les mots, comment aurais-je pu supporter de rester sous le même toit que lui ? Il fallait que je m'en aille, je n'avais pas le choix. Cela dit, je ne pouvais pas partir sans lui donner un minimum d'explications.

Je lui devais au moins ces quelques mots à la va-vite. Juste pour lui dire qu'il y a un autre homme dans ma vie et que je ne peux pas rester avec lui. J'ai été sèche et concise, et je n'ai pas essayé de me trouver des excuses ou de me justifier. De toute façon, ça n'aurait pas lieu d'être. Si Filippo doit me haïr, il me haïra jusqu'au bout.

J'ai plié la feuille en deux et l'ai mise bien en évidence sur le plan de travail en marbre, juste sous la loupiote de la gazinière. J'ai éteint toutes les autres lumières.

Juste avant de me décider à sortir, mon sac sur l'épaule, j'ai jeté un dernier coup d'œil tout autour de moi. Voilà, c'est dans cet appartement que j'ai passé les cinq derniers mois auprès de Filippo. Tant pis si on m'accuse de faire preuve de lâcheté : il faut parfois plus de courage pour s'enfuir que pour rester.

Affronter Filippo ne me fait pas peur. Tôt ou tard, je devrai le faire. Mais j'ai besoin de temps. J'ai surtout besoin de mettre de la distance entre nous. Je ne peux plus lui imposer ma présence dans cet appartement. C'est une séparation douloureuse, mais autant qu'elle soit claire et nette. Cette fois, pas question de revenir en arrière.

Le temps de me glisser hors de l'immeuble comme une voleuse, j'ai sauté dans le taxi qui m'attendait. Malgré l'heure tardive, les rues étaient encore envahies par les voitures. Cette ville ne dort jamais, surtout les nuits d'été comme celle-ci. À cet instant, pourtant, tout me paraissait infiniment loin...

Et me voilà donc dans cette chambre d'hôtel qui s'efforce d'être accueillante sans y arriver, allongée sur le lit, les bras croisés derrière la nuque, les yeux rivés au plafond. Filippo a déjà dû rentrer ; à l'heure

qu’il est, il aura trouvé mon billet. Même si mon cœur se serre rien que d’y penser, je ne suis pas la mieux placée pour me plaindre. De nous deux, c’est Filippo qui va le plus souffrir. Je suis indigne de tout l’amour qu’il m’a donné.

Si cela peut t’aider à aller mieux, déteste-moi, Filippo, je t’en prie. Je te le demande, silencieusement. Surtout, ne pleure pas à cause de moi. Si je ne mérite pas tes larmes, c’est que je me sens coupable et heureuse d’avoir écouté mon cœur plutôt que ma tête, de ne pas avoir eu la force de résister, d’avoir attendu cet instant pour être sincère.

Il n’y a pas assez de lumière dans cette pièce. Avec sa minuscule fenêtre et son plafond si bas qu’on a la sensation d’étouffer, cette chambre ressemble à une cellule de prison. Si ça se trouve, je vais avoir une crise d’angoisse. Je suis seule. Et comme une idiote, je n’ai pas pris mes gouttes calmantes. Tant pis. Il faut que je compte sur mes propres forces, point. J’aimerais bien parler à quelqu’un – Gaia, ou ma mère – mais j’ai éteint mon portable juste après mon départ, de peur de voir le nom de Filippo apparaître sur l’écran. Il a déjà dû essayer de m’appeler une centaine de fois.

Même si, dehors, la nuit est encore douce, je grelotte de froid. Une chance qu’au dernier moment j’aie pensé à glisser dans ma valise mon vieux survêt Adidas décousu – celui que d’habitude je mets le matin pour aller au kiosque à journaux du coin de la rue ou le soir pour rester sur le balcon. Des choses que je ne ferai plus – pas dans cet appartement, du moins.

J’ouvre le minibar et j’attrape une mignonnette de grand marnier. J’en avale deux, trois gorgées. Une sensation de chaleur me chatouille aussitôt la gorge. C’est triste à pleurer de boire tout seul, je sais, mais je ferai n’importe quoi pour m’éviter de mourir de solitude et d’angoisse.

Ma petite bouteille à la main, je me mets à la fenêtre pour écouter le bruit de la circulation qui résonne dans l’air étouffant. Savoir qu’il y a tant de vie là-dehors me console. J’aimerais dormir accoudée à cette fenêtre, à l’abri de ces cauchemars qu’on fait dans les lits d’hôtel et attendre l’arrivée du matin. Demain, quand je rallumerai mon portable, il faudra que je sois suffisamment forte pour expliquer, raconter, comprendre... pour dire la vérité, pour dire adieu et suivre une nouvelle

route, là où me guide mon cœur. Mais je n’ai pas peur. Je regarde le ciel, entièrement caché par la pollution lumineuse, inaccessible derrière ce rideau brumeux. Je repense à ce qui s’est passé il y a deux heures, quand Leonardo était en moi et que je m’accrochais à lui.

Je suis une survivante, mais une survivante prête pour le bonheur.

Filippo m’attend au bar de l’Île Tibérine : je lui ai demandé qu’on se voie là-bas. Ce matin, au réveil – façon de dire, vu que je n’ai pas fermé l’œil de la nuit –, en rallumant mon téléphone, j’ai trouvé une dizaine d’appels en absence, tous de lui. Je lui ai alors envoyé un SMS pour lui donner rendez-vous à l’Antico Caffè dell’Isola. Psychologiquement, je n’aurais jamais été en mesure de revenir à notre appartement, qui n’est plus le nôtre désormais. Même s’il n’y a pas la mer tout autour, flotter sur cette langue de terre rendra peut-être les choses plus simples et moins douloureuses.

Nous sommes dimanche, le 15 août approche. C’est le moment de l’année où les Romains désertent la ville. Les rues sont plus calmes que d’habitude – le peu de gens qu’on croise sont essentiellement des touristes. J’ai l’impression d’en être une, moi aussi : je flâne avec un point précis dans la tête, mais je ne sais pas exactement quel chemin prendre pour y arriver.

Je souffre déjà à l’idée de ce que je vais devoir dire et de ce que Filippo s’attend à entendre. Je repense soudain au film que nous avons vu ensemble, *Amore mio aiutami*, et à cette scène sur la plage de Sabaudia, quand Monica Vitti révèle à Alberto Sordi qu’elle en aime un autre, et qu’elle ne peut rien y faire. J’espère mieux m’en tirer que l’héroïne du film, même si Filippo a toutes les bonnes raisons de me coller une raclée.

Ah, voilà, je l’aperçois. Il m’attend, assis à une table. Il a l’air tendu. Ses lunettes de soleil vissées sur les yeux, il remue nerveusement une jambe. Quand il me voit arriver, il se renverse sur son siège pour prendre une grande respiration. « Allez, semble-t-il me dire, je suis prêt. Tu n’as plus qu’à me planter ton poignard, juste là, en plein cœur. »

Cela fait une demi-heure que nous parlons, et nous sommes encore vivants. Nous ne nous sommes pas écharpés, nous n'avons pas fondu en sanglots. J'ai pris un café et lui, un verre d'eau. Nous avons la tête de deux personnes qui ont passé la nuit à gamberger et à souffrir sans dormir une seconde.

Contrairement à ce que j'espérais, Filippo ne me déteste pas. Ou du moins, il ne me le montre pas. Sa douleur ne s'est pas encore transformée en colère, j'imagine que ça prendra un peu de temps. Il n'est pas venu ici avec l'intention de me reconquérir ou de me faire changer d'avis. Filippo me connaît bien, il sait que je ne suis pas du genre à agir sur un coup de tête. Si j'ai fait ce que j'ai fait, c'est parce que j'en suis sûre. Et qu'il n'est pas question pour moi de revenir en arrière.

J'aimerais me convaincre qu'un homme affairé à plier en quatre une serviette en papier ne peut pas être si en colère que ça. Est-ce que je dois voir ça comme une consolation ou comme la preuve cruelle que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre ? À l'heure qu'il est, je n'ai plus de certitudes sur ce qu'a été notre relation. Leonardo a même réussi à me faire oublier mon histoire avec Filippo. De toute façon, celle-ci n'avait rien d'une passion dévorante : c'était juste une harmonie spirituelle, très douce, très agréable, oui, mais qui n'a laissé derrière elle qu'un goût amer d'inachevé.

— Je peux savoir qui c'est, au moins ? finit-il par me demander.

J'aimerais bien lui épargner cette humiliation, mais est-ce qu'au fond ce n'est pas plus blessant de savoir les choses à moitié ? Filippo mérite de connaître toute la vérité, même si cela va lui faire énormément de mal.

— C'est Leonardo.

Ses lunettes noires ont beau me cacher son regard, je le vois se mordre nerveusement la lèvre.

— Juste sous mes yeux, lâche-t-il avant de balancer rageusement la serviette en papier qu'il pliait et repliait depuis un quart d'heure.

— Ne dis pas ça, Filippo.

— Pourquoi pas, si c'est la vérité ? s'exclame-t-il avec un sourire douloureux. Je comprends pas mal de choses, maintenant.

Il s’abîme dans ses réflexions. J’aimerais tellement l’empêcher de tirer toutes ses conclusions et de se faire encore plus de mal.

— Quand il est venu te voir au cabinet, j’avais décidé de ne plus jamais le revoir, lui dis-je en priant pour qu’il m’écoute. J’ai tout essayé pour l’éviter, mais je n’y suis pas arrivée.

— C’est pour ça que tu n’étais pas là à la soirée, hier soir ?

Je lui réponds que oui, même si cela ne me rendra pas moins coupable à ses yeux.

Filippo hoche la tête. Nous restons quelques instants sans rien dire. J’écoute la musique du vent bruire dans les platanes le long du Tibre.

— Vous allez vivre ensemble ? finit-il par me demander.

Mon sang se glace. Cela ne m’avait même pas traversé l’esprit. Présentée sous cet angle, la chose me paraît encore plus absurde. Comment puis-je expliquer à Filippo que je le quitte pour un homme qui ne sera peut-être jamais vraiment à moi ?

— Je n’en sais rien. Je n’ai aucune certitude à l’heure qu’il est. Tout ce dont je suis sûre, c’est que ça ne pouvait pas continuer comme ça plus longtemps.

— *Tu* ne pouvais pas continuer. Moi, je serais resté avec toi toute ma vie.

Ses mots me ramènent à la cruelle vérité. L’amour qu’il éprouve encore pour moi est l’arme avec laquelle il me fera le plus de mal. Allez, c’est de bonne guerre. Aucun de nous deux ne peut sortir indemne de ce match, c’est écrit dans les règles du jeu.

Les yeux rivés sur la table, Filippo prend une grande inspiration.

— Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? Tu vas passer à la maison ? Je veux dire, pour prendre tes affaires et tout le reste...

Nous en sommes déjà aux questions pratiques, les plus pénibles. Blessés, écorchés vifs, nous allons devoir partager nos livres et nos DVD.

— Pas pour le moment. J’ai passé la nuit à l’hôtel et...

M’entendre laisser ma phrase en suspens lui fait comme un électrochoc.

— Et tu comptes rester là-bas ?

— Je vais me débrouiller, Fil.

Je préfère couper court : pas question qu’il continue à se faire du souci pour moi.

Quand nous nous remettons en chemin, nous avançons sans desserrer les dents, puis, une fois de l’autre côté du pont, nous nous disons au revoir. Je n’aurais jamais imaginé être un jour aussi mal à l’aise avec lui. Nous nous reverrons, de toute façon, alors autant dédramatiser un peu. Après quelques mètres, je suis prise d’un doute : est-ce que Filippo me regarde ? Ou bien est-ce qu’il est parti de son côté ? N’ayant pas le courage de m’en assurer, je préfère presser le pas. Un groupe de gamins en tenue de foot passe à côté de moi en courant. Tandis que le vent chaud et léger continue de chatouiller délicatement ma peau, le Tibre exhale cette odeur de mer et de terre reconnaissable entre mille. L’été est la pire saison pour être triste.

*OceanofPDF.com*

# 12.

« Allez, Elena, avance. Tu connais le chemin. »

C’est la voix de Rome qui me parle, déserte et chaude, une musique puissante qui me dit d’avoir du courage, de ne pas m’arrêter au premier carrefour. Je connais le chemin, c’est vrai, je n’ai plus besoin d’un plan pour me repérer maintenant. Je marche lentement, mes yeux cernés cachés par mes lunettes de soleil, l’estomac noué par ce passé que je viens de laisser derrière moi, mais la tête légère, car je marche vers mon destin. Abandonner Filippo, l’homme que je pensais tellement aimer, a été un déchirement. Mais maintenant, mon cœur me porte vers Leonardo, l’homme que je suis sûre de désirer et – même si je suis terrorisée rien que d’y penser – d’aimer.

Nous ne nous sommes pas revus depuis cette fameuse soirée. C’était il y a trois jours à peine, mais j’ai l’impression que c’était il y a un siècle. Il n’a pas donné signe de vie : j’ignore pourquoi, mais ça m’inquiète un peu. Et encore : ce silence fait partie de son équilibre intérieur, que j’ai appris à connaître. De mon côté, je me suis juré de ne pas le contacter avant d’avoir mis les choses au point avec Filippo : c’est fait. J’ai même laissé passer vingt-quatre heures avant de me précipiter chez lui. Ce qui m’arrive est si déstabilisant que j’ai ressenti le besoin de me couper du monde pour reprendre mes esprits et remettre de l’ordre dans ma tête. Je n’y suis évidemment pas arrivée complètement. À l’heure qu’il est, j’ignore si je fais le bon choix, mais j’en ai assez de douter et de m’angoisser pour rien. Le temps de l’incertitude est fini. Tout ce qui pouvait se produire s’est déjà produit. Autant s’intéresser à ce qui va se

passer après. Je suis à la fois curieuse et terrorisée de le découvrir. Si je vais voir Leonardo, c'est pour lui parler, pour comprendre si ce qu'il m'a dit il y a trois jours était vrai ou pas, mais aussi pour lui dire la seule chose dont je suis sûre : que je l'aime.

Je continue à marcher le long des rives du Tibre. On dirait un interminable serpent doré qui somnole paisiblement. Il n'y a presque personne dans les rues. On étouffe littéralement. Sous un soleil écrasant, l'asphalte des trottoirs exhale des nuages de chaleur et de vapeur. Le vent qui soufflait hier encore est tombé. L'air est immobile et pesant, mais je résiste. Je suis presque arrivée et marcher m'aura aidée à avoir les idées claires. Je dois me préparer : cette rencontre sera décisive.

Je pense à Gaia, qui n'est encore au courant de rien. Elle a essayé de m'appeler hier soir – je lui avais téléphoné le matin même – mais je n'ai pas décroché. Trop tard, chère amie. Un jour, je prendrai le temps de tout t'expliquer, mais pas aujourd'hui. Alors je lui ai envoyé un SMS, un banal « Tout va bien » suivi d'un non moins banal « Tu as quelque chose de prévu pour le 15 août ? ». D'habitude, le 15 août, nous le passions ensemble avec notre petite bande du Muro. Nous restions dehors jusqu'à pas d'heure pour regarder les feux d'artifices et petit à petit dire au revoir à l'été avant le début de la Mostra. L'année dernière, nous avons lâché des lanternes chinoises dans le ciel – autant de souvenirs magiques de ce qu'était mon petit univers avant l'apparition de Leonardo. Je repense à qui nous étions il y a un an, Gaia et moi. Elle était encore célibataire, mais avait déjà flashé sur Belotti. Moi, j'étais sortie depuis longtemps de mon histoire avec Valerio, mais encore incapable d'en affronter une autre. Je ne sais pas si Gaia sera heureuse de mon récent choix, mais je suis sûre qu'elle me comprendra.

Laissant le Tibre derrière moi, je traverse la rue et arrive juste devant l'immeuble de Leonardo. Je lève les yeux, les portes-fenêtres sont ouvertes : il est chez lui.

Je parcours le hall d'entrée, caressée par un courant d'air frais avant de grimper les marches quatre à quatre.

Troisième étage, deuxième porte à droite. Je transpire un peu, mais il ne s'en offusquera pas. Le temps d'enlever mes lunettes de soleil et de

m’arranger nerveusement les cheveux, je prends une grande respiration et je sonne. Agrippée à la lanière de mon sac, j’essaie de garder l’équilibre.

La porte s’ouvre.

Stupeur, ce n’est pas Leonardo mais une femme que je n’ai jamais vue, une espèce d’apparition lunaire. Est-ce que je me suis trompée d’étage ? Impossible, il y a bien écrit FERRANTE sur la petite plaque en dessous de la sonnette. Mais alors, qui est cette femme ?

Ce pourrait être la *Femme fatale* des Velvet Underground : grande, toute en courbes, elle a des yeux noirs pénétrants légèrement en forme d’amande et marqués par les cernes, d’épais sourcils, des joues creuses et des lèvres bien dessinées. Ses longs cheveux bruns, savamment décoiffés, sont relevés en un chignon et retenus par une pince en os. Elle a beau être d’une beauté puissante et sauvage, on s’aperçoit tout de suite qu’il y a quelque chose de désespéré en elle, quelque chose qui la rend tragique. Voilà une femme qui n’est pas arrivée à se sauver d’elle-même.

Elle porte une longue jupe de gitane et un top blanc sans bretelles noué derrière son cou qui fait ressortir son teint mat. Elle tient entre l’index et le majeur de la main droite une cigarette allumée sur laquelle elle tire convulsivement, répandant dans l’air une intense odeur de tabac. À l’annulaire de la main gauche, je remarque une alliance en or. Une chose est sûre : ce n’est pas la femme de ménage, et encore moins quelqu’un qui serait là par hasard.

Des enceintes de la chaîne hi-fi me parviennent les accents d’un chant grégorien du genre *Dies Irae* qui achève de me rendre curieuse et inquiète, et pas qu’un peu.

La femme hausse les sourcils et m’observe d’un air interrogateur, sans rien dire. Elle attend que je parle la première. La ride qui se forme sur son front la rend encore plus intrigante.

— Bonjour, dis-je en avalant ma salive. Je cherche Leonardo.

Je suis aussi mal que si j’étais entrée toute nue dans une église. Je ne fais évidemment rien de mal, mais j’ai l’impression de me trouver au mauvais endroit au mauvais moment.

— Il n’est pas là.

Sa voix rauque laisse percer un accent sicilien très marqué. Tout à coup, le téléphone sonne.

— Juste une seconde, s'il te plaît, me lance-t-elle avant d'aller répondre, laissant la porte grande ouverte.

Au moment où elle me tourne le dos, j'aperçois quelque chose qui me glace d'effroi. Sur son dos nu est dessiné le même tatouage que celui de Leonardo, ce symbole étrange en forme d'ancre, mais qui n'est peut-être pas une ancre... Je me sens mal, qu'est-ce qui se passe, mon Dieu ?

— Allô ? fait la belle inconnue en décrochant le combiné. Oui, c'est bien Lucrezia.

Un temps.

— Oh, salut Antonio.

L'associé de Leonardo. À l'entendre, on dirait qu'elle le connaît bien.

— Oui, je suis arrivée hier...

Lucrezia. Je regarde à nouveau son dos où est gravée une vérité limpide, une vérité que je n'avais même pas soupçonnée mais qui maintenant, pour une raison étrange, me semble presque évidente. Lucrezia est la clé du mystère, l'élément qui me manquait depuis que j'ai commencé à tomber amoureuse de Leonardo.

Je la laisse discuter et m'enfuis sans même lui dire au revoir. Tandis que je dévale l'escalier dans un état proche de la transe, toutes les pièces de ce terrible puzzle se mettent en place... Ce n'était pas une ancre ! Ou du moins, pas seulement une ancre. C'était un monogramme : deux L en miroir partageant la même barre verticale, deux initiales, Leonardo et Lucrezia. Leonardo a une femme, qu'il a cachée Dieu sait où jusqu'ici, et dont j'apprends l'existence comme ça, presque par erreur, le jour où je suis venue mettre ma vie entre ses mains.

Dehors, je suis désorientée, prise de panique. La tête me tourne : c'est comme si je sentais la terre se dérober sous mes pieds. Si seulement je pouvais être engloutie au fond d'un trou et disparaître pour toujours ! Je dois m'appuyer un instant contre le lampadaire pour ne pas m'effondrer au beau milieu de la rue.

Le tableau continue à prendre forme sous mes yeux. Tout devient de plus en plus net. L'un après l'autre, les détails ressortent comme au cours

d’une restauration. Ce que je vois lentement se dessiner est effrayant.

Je comprends enfin pourquoi il arrivait à Leonardo de disparaître pendant des jours et des jours en Sicile. S’il ne voulait pas non plus que je l’appelle, c’est peut-être parce qu’il cachait Lucrezia là-bas. Voilà pourquoi il avait de temps en temps ce regard aussi étrange, tragique et traversé d’ombres lointaines quand il parlait au téléphone. Voilà pourquoi il se raidissait dès que j’évoquais ce tatouage qui dressait un mur de silence entre nous chaque fois que j’essayais d’en savoir un peu plus sur sa vie privée. Mais surtout, voilà pourquoi, dès le premier jour, il m’a forcée à ne pas tomber amoureuse de lui : c’était parce qu’il appartenait déjà à une autre.

Mais alors, pourquoi ? Pourquoi me dire « Je t’aime » maintenant ? Qu’est-ce qui lui a pris ? Tandis que je m’abîme dans mes réflexions, un bruyant vrombissement me tire soudain de mes pensées. Je me retourne et j’aperçois Leonardo : il gare sa Ducati devant l’immeuble et enlève son casque. Il m’a vue et déjà, il a tout compris. J’essaie de lui échapper en pressant le pas. Fuir. Fuir tout de suite. Où ? Je ne sais pas, n’importe où, pourvu que ce soit loin d’ici.

Dans la précipitation, je bouscule une mère de famille avec son enfant dans les bras. Sans même m’excuser, je fonce tête baissée. Leonardo, lui, est descendu de sa moto : il tente de me rattraper. Ses pas résonnent sur les pavés. Ne te retourne pas, Elena. Pas maintenant.

— Elena ! me crie-t-il.

Il répète mon nom trois fois, quatre fois, peut-être plus.

Je me bouche les oreilles pour échapper à cette voix obsédante, et j’accélère. Je ne veux pas le voir. Je ne veux pas l’écouter. Non et non. Je refuse de pleurer, même si j’en ai désespérément envie : pas question de lui donner ce plaisir !

Leonardo court toujours après moi.

— Elena, arrête-toi ! me dit-il en m’attrapant par un bras.

— Lâche-moi ! je hurle, avant de me libérer.

Les gens sur le trottoir me regardent. Comme si ce n’était déjà pas assez humiliant comme ça...

Imperturbable, je poursuis ma marche désespérée. Je regarde droit devant moi, les poings serrés, prêts à frapper. Quoi qu'il me dise, mon cœur est à l'abri, je me suis blindée. Je traverse la rue, au risque de me faire renverser par un taxi. Leonardo se met à courir et se jette à nouveau sur moi. Cette fois, il m'attrape un poignet. Plus moyen de lui échapper.

— Elena, je t'en prie, il faut qu'on parle.

Sa phrase sonne comme une prière autant que comme un ordre.

— Tu veux qu'on parle *maintenant* ? dis-je d'une voix sifflante en essayant de me libérer. Maintenant que j'ai découvert ce que tu me cachais ?

J'aimerais avoir deux poignards à la place des yeux, j'aimerais avoir suffisamment de force pour le balancer par-dessus le parapet, droit dans le Tibre.

— Je ne voulais pas que tu l'apprennes comme ça.

— Et tu avais l'intention de me le dire quand ?

J'ai une boule dans la gorge, mais je me suis promis de ne pas pleurer. Je ne pleurerai pas.

Leonardo lève la main comme pour me tranquilliser :

— Je te demande juste de m'écouter.

— Et moi je ne veux plus entendre un mot venant de toi.

Je fais mine de repartir, mais il coupe ma trajectoire. Je me retrouve à un centimètre de son corps, les narines envahies par son odeur.

— S'il te plaît, me dit-il d'une voix où l'on sent autant de désespoir que de sincérité. Tu vas quand même me détester mais laisse-moi au moins t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? je lui demande, à bout de forces, en faisant un pas en arrière. Tout me semble parfaitement clair !

— Eh bien tu te trompes, Elena. Parce qu'il y a des choses que tu ne peux pas savoir. Des choses que j'ai toujours gardées pour moi et que je n'ai jamais racontées à personne.

Je reste là à le regarder, hypnotisée. Il a les yeux pointés vers l'horizon, tandis que sa pomme d'Adam se soulève de bas en haut.

Une certitude se fait soudain jour en moi. Si Leonardo a besoin que je l'écoute, là, maintenant, j'ai moi aussi besoin de ses mots. Qui vont de

nouveau me briser le cœur.

— Vas-y, finis-je par soupirer, les bras croisés.

Adossé au parapet qui donne sur le fleuve, les yeux baissés, Leonardo a l'air de chercher par quel bout démêler les fils de cette histoire. Il inspire longuement et se lance.

— Il y a très longtemps, j'ai vécu une grande histoire d'amour avec Lucrezia. Mais les choses ne se sont pas passées comme nous l'espérions.

Tout ça remonte donc à loin. Plantée face à lui, je n'ai plus qu'à rester là à l'écouter, sans bouger. Vas-y, Leonardo, raconte-moi. Je veux tout savoir.

— Nous nous sommes connus au lycée, à Messine. À vingt ans, nous nous sommes mariés. Nous nous aimions, alors pourquoi aurions-nous dû attendre ?

D'une main, il se tape l'omoplate.

— Ce tatouage, nous nous le sommes fait faire après notre mariage : deux L entremêlés, pour toujours.

Il secoue la tête, en souriant de sa propre naïveté.

— Nous étions jeunes, pleins d'illusions, et même arrogants dans notre façon d'être heureux. Mais nous l'avons vraiment été, pendant pas mal d'années. Et puis Lucrezia est tombée enceinte. Au septième mois, elle a perdu l'enfant. Ce choc a déclenché quelque chose en elle, quelque chose qui avait peut-être toujours existé, mais qui était resté caché au fond d'elle. Elle a commencé à alterner des phases de dépression profonde avec des phases d'euphorie. Elle est parfois restée enfermée à la maison pendant des jours, sans se nourrir, à végéter, mais elle finissait par reprendre le dessus. Dans ces moments-là, elle redevenait joyeuse, insouciante. Comme elle avait toujours été d'un caractère un peu instable, je ne me suis pas spécialement inquiété les premiers temps. Je pensais qu'après avoir surmonté la douleur de cette perte elle redeviendrait la Lucrezia d'avant. Malheureusement, les choses ont empiré.

« Elle est devenue quelqu'un d'autre. Ce n'était plus la Lucrezia que j'avais connue : quand je la regardais, j'avais parfois l'impression que son visage était différent. Son cœur, qui n'avait toujours demandé qu'à

s’enflammer, s’est éteint et sa tête a lâché prise. J’ai essayé de l’aider, mais elle m’a toujours repoussé. C’est à cette époque qu’elle a commencé à être obsédée par l’idée que je la trompais, que je ne l’aimais pas assez. Elle me haïssait, elle m’accusait d’être responsable de son état. Un jour, durant l’un de ses accès de colère, elle m’a blessé avec un couteau. Je ne savais pas quoi faire. Je ne me préoccupais pas de moi. À force de la voir souffrir, j’ai juste eu envie de la libérer de toute cette douleur. Mais j’étais impuissant face au mal qui s’était emparé d’elle.

« À la fin, elle a essayé de se libérer elle-même. Un jour, elle a profité d’être seule à la maison pour se tailler les veines. Je l’ai retrouvée dans la baignoire de la salle de bains, entre la vie et la mort.

La voix brisée, Leonardo s’arrête un moment pour avaler un peu de salive. Je sens ma colère fondre sous l’effet de ses mots. Sa peine agit malgré moi sur ma haine.

— À l’hôpital, on lui a diagnostiqué un trouble bipolaire. Ses médecins lui ont conseillé une clinique spécialisée. J’aurais aimé la ramener à la maison : c’était ma femme, je l’aimais plus que tout, et je voulais prendre soin d’elle. Hélas, ils m’ont dit que rester avec elle n’aurait fait qu’aggraver les choses. Ça ne l’aurait pas aidée à retrouver sa paix intérieure. Quand nos parents se sont proposés de veiller sur elle, ils m’ont suggéré de partir, pour son bien mais aussi pour le mien. À l’époque, je n’avais plus que la peau sur les os, j’étais au bord de la rupture.

« Devant l’insistance de nos familles mais également du spécialiste qui avait pris en charge Lucrezia, j’ai fini par abdiquer, et j’ai quitté la Sicile. Ce fut un déchirement, mais il n’y avait pas d’autre solution.

« À même pas trente ans, j’étais déjà au bout du rouleau. J’ai commencé à travailler aux quatre coins du monde, comme un dingue, sans jamais perdre contact avec Lucrezia. Et puis j’ai fini par m’établir ici, à Rome, où j’ai ouvert mon premier restaurant.

« Je pensais mourir tellement j’avais souffert, mais non. À ma grande surprise, j’ai commencé à renaître, petit à petit. Si, au début, je me sentais presque coupable, c’est que je n’avais pas encore compris que je ne pourrais plus jamais être heureux. Je pouvais juste éprouver un plaisir purement matériel, physique, le seul antidote à cette douleur qui ne me

lâcherait jamais. C’est à cet instant seulement que j’ai commencé à le chercher partout, à la fois lucide et déterminé. Mon instinct avait en quelque sorte décidé de s’imposer. Le sexe, le vin, la nourriture : tout ce qui me procurait un tant soit peu de jouissance m’aidait non pas à guérir, mais à ne pas mourir.

« Je n’ai jamais cessé de veiller sur Lucrezia, même de loin. Tout le monde m’a conseillé de refaire ma vie, de demander le divorce. Pour moi, c’était hors de question. Je lui étais resté fidèle. Au fond de mon cœur, je savais que je ne tomberais plus jamais amoureux de quelqu’un. Et je n’ai jamais désiré qu’une autre femme tombe amoureuse de moi.

« Après un an de traitement, Lucrezia a commencé à aller mieux. Elle est sortie de la clinique. Je pouvais aller la voir, mais de temps en temps seulement. Elle préférait que je garde mes distances. Même si elle m’aimait, elle ne se sentait pas prête à vivre avec moi. Avec sa thérapie, personne ne pouvait dire si elle finirait par guérir. Il lui arrivait encore d’avoir des crises, mais elles étaient de plus en plus rares. Dès que j’en avais la possibilité, je retournais la voir à Messine. Je me foutais complètement de ce que disait mon entourage : si je ne pouvais pas l’avoir, autant n’avoir personne d’autre.

Soudain, Leonardo marque une pause. Il lève les yeux du fleuve pour me regarder moi. Une lumière sombre brille dans ses yeux. Il veut m’ouvrir son âme, montrer ce qu’il garde au fond de lui-même.

— Et puis tu es arrivée. J’ai compris tout de suite que tu étais différente des autres. Tu avais l’air tellement délicate qu’une caresse aurait pu te briser en mille morceaux, mais tellement forte en même temps : je t’ai souvent vue avoir peur, mais tu ne t’es jamais enfuie. Au début, tu étais juste un jeu, un défi plus amusant que les autres. Je pensais que ça n’allait pas durer, comme chaque fois. En réalité...

« Tu te souviens de la fois où nous sommes allés à Valdobbiadene ?

Je fais oui de la tête, incapable de parler. Comment pourrais-je l’oublier ? Chaque seconde de cette journée est restée gravée dans ma mémoire : la campagne en hiver, la pluie qui commence à tomber à verse, Leonardo et moi qui nous abritons sous ce porche et ces deux personnes âgées qui nous invitent à entrer.

— C’est ce jour-là que j’ai compris. Tu te souviens de Sebastiano ? Il lui avait suffi d’un regard pour comprendre que j’étais en train de tomber amoureux de toi – ce que moi, je refusais de voir. Quand il a sorti ça aussi naturellement, il n’imaginait évidemment pas ce que ça remuait en moi. J’étais allé trop loin, je n’étais plus maître du jeu. C’est pour ça que j’ai décidé qu’il fallait en finir. Tu ne pourras jamais comprendre ce que ça m’a coûté de me séparer de toi, mais c’était la meilleure chose à faire. À ce moment-là.

Les mots de Leonardo ramènent à la surface tous ces souvenirs du passé et les éclairent d’un jour nouveau. S’il m’a quittée, ce n’est pas parce qu’il s’était lassé de moi, mais parce qu’il s’attachait trop à moi. Il souffrait, lui aussi, mais je l’ignorais.

— Mais alors, pourquoi es-tu revenu ? Pourquoi, si tu avais déjà pris ta décision ? je lui demande d’un ton rageur, impuissante.

S’il n’était pas réapparu dans ma vie ce jour maudit, je serais encore innocente, je me laisserais bercer par l’illusion de pouvoir être heureuse.

— Parce que c’était plus fort que moi. Quand je t’ai vue, je suis resté comme paralysé pendant quelques secondes. Alors j’ai fait une espèce de pari avec le destin. J’ai mis ces graines de grenade dans ton assiette. Si tu comprenais ce qu’elles voulaient dire, si tu venais à moi, je prendrais ça comme un signe. Sinon, je te laisserais partir pour toujours. Tu connais la suite... J’ai tout fait pour me convaincre qu’au fond j’étais encore en train de m’amuser, que j’avais un petit faible pour toi, rien de plus. En réalité, je me cherchais juste une excuse pour me sentir autorisé à te revoir encore, et encore... jusqu’à cette dernière nuit. J’ai enfin compris que ça ne servait à rien de me mentir à moi-même. Et de te mentir à toi.

Le souvenir de notre dernière étreinte nous enveloppe comme une ombre. Nous restons sans rien dire, gênés et coupables, comme deux rescapés d’une catastrophe.

— Ce que je viens de te dire est la stricte vérité, finit par lâcher Leonardo. Je t’aime. Et je voulais que tu le saches, je voulais essayer de vivre cette histoire avec toi, repartir de zéro...

La voix presque brisée, Leonardo se passe nerveusement la main sur la joue et sur la bouche, comme pour retenir des mots qu’il ne peut plus dire, désormais.

— Lucrezia a débarqué à Rome hier soir, sans me prévenir. Elle est arrivée à un tournant dans sa thérapie. Elle voudrait réessayer de vivre avec moi. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai pu rêver de l'entendre dire ça, même si cela m'a fait l'effet d'une douche froide. Malgré tout, comment pourrais-je la décevoir, après tout ce temps ? Je suis encore son mari, elle a besoin de moi, je suis son seul espoir de retrouver une vie normale.

Je sais. Je comprends. Je peux essayer de le comprendre, évidemment. Mais je ne peux pas m'empêcher de me sentir comme un condamné à mort.

— Alors c'est la fin, dis-je dans un murmure, presque sans ouvrir la bouche.

Je sens une larme couler le long de ma joue. Ça y est, je pleure, alors que je m'étais juré de me retenir. Si je suis incapable de tenir la promesse que je m'étais faite, comment pourrais-je demander à Leonardo de ne pas tenir la sienne ?

Il m'attire à lui et me serre tellement fort qu'il me fait presque mal. Je m'effondre contre lui, mon visage mouillé de larmes collé contre sa chemise en lin.

Et dire que c'est au moment où je sais que je l'aime et qu'il m'aime que je comprends qu'il ne pourra jamais être à moi. *Jamais*. Tout me semblait encore possible l'autre soir, quand nous faisions l'amour. À présent, il ne reste plus que cette vérité absolue qui vient de tout détruire et de nous écraser, cruelle et inéluctable. Le couperet est tombé, et je n'arrive pas à l'accepter. Mes os et mes muscles me font mal. Chaque centimètre de peau me fait mal. Ma poitrine est comme un gouffre où résonne mon cœur, qui risque bien de s'arrêter de battre d'un moment à l'autre.

En me détachant de mon corps, je prends conscience que nous venons de nous serrer l'un contre l'autre pour la dernière fois. Il n'y aura désormais plus aucun contact physique entre nous. Je n'éprouverai plus jamais la sensation si agréable d'être tout contre son torse et enveloppée par son odeur. Dorénavant, je devrai m'habituer à vivre sans lui.

Je le regarde. Comme il a l'air fragile. Même s'il se tient le dos droit, même s'il a les yeux secs et la mâchoire serrée, je sais qu'il souffre. C'est

un homme déchiré, mais qui a pris sa décision. Je peux bien lui trouver toutes les excuses du monde, il subsiste une donnée de fait : ce n'est pas moi qu'il a choisie.

— Je suis désolé, Elena.

— Non, ne dis pas ça, dis-je les yeux baissés. Ne dis plus rien.

Tout est arrivé si vite que mes émotions se bousculent et se mélangent. Il y a encore trois jours, c'était moi qui partais et aujourd'hui, c'est moi qu'on quitte. Voilà ce qui s'appelle un châtiment exemplaire. Comparé à ce que je vis maintenant, l'enfer n'est pas grand-chose.

Je me sens soudain vidée de mes forces. La fatigue qui vient de me tomber dessus est si violente que je dois baisser légèrement les paupières. Chancelante, je suis à deux doigts de m'évanouir sous l'effet de la chaleur, de la douleur, du manque d'oxygène et de sommeil. Mais je refuse de m'écrouler. Au prix d'un effort surhumain, j'arrive à rester debout et à tourner le dos à Leonardo. J'ai beau être faible et perdue, je parviens à faire un pas, puis un autre, et encore un autre.

Je sais qu'il ne fera rien pour m'arrêter.

Adieu pour toujours, Leonardo.

Tu as bouleversé ma vie, tu l'as embrasée l'espace d'un bref, d'un magnifique instant. Et puis soudain, la lumière s'est éteinte. Tout est redevenu noir. Encore plus noir qu'avant.

*OceanofPDF.com*

# 13.

Seul le café du Saint'Eustachio a le pouvoir de me tirer du coma où je suis plongée depuis ces derniers jours. Et dire que je dois travailler dans cet état déplorable...

Il est onze heures passées. Je me suis pris une pause en compagnie de Paola. Maintenant que la restauration est bientôt terminée, j'ai réussi à la traîner hors de l'église. Il était temps ! Ce matin, je l'ai vue bâiller au moins quatre fois – une première en près de six mois de travail. Depuis qu'elle a cassé avec Borraccini, j'ai noté quelques petits changements en elle. On commence à apercevoir les racines de ses cheveux, d'habitude impeccables. En plus d'être arrivée deux fois en retard au travail, elle a toujours l'air fatiguée et distraite, comme quelqu'un qui dort peu et mal. Finalement, Paola est un être humain. De ce point de vue, je suis sans doute la mieux placée pour comprendre à quel point elle souffre.

Dans mon petit hôtel du quartier de la gare, je passe des nuits agitées et interminables. Je me réveille avec l'air d'une véritable épave, peinant à garder les yeux ouverts et à tenir debout. Après tout ce qui s'est passé, je me sens atrocement seule là-bas, malgré tous les efforts du réceptionniste pour se montrer gentil et m'aider à me sentir comme chez moi. Un hôtel n'était peut-être pas le meilleur endroit pour se remettre non pas d'une mais de deux ruptures. Je dois absolument trouver une solution, et vite.

Tandis que Paola sirote tranquillement son mokaccino, j'ai déjà avalé d'une traite mon expresso et sorti de mon sac le *Porta Portese*, où tous les Romains passent leurs petites annonces. Pour la énième fois, je me mets à éplucher la rubrique « locations ». Les pages sont toutes cornées,

pleines de cercles et de traces de fluo jaune. Cela fait maintenant trois jours que j'étudie ce journal un stylo à la main, comme si je devais l'apprendre par cœur. Trouver la perle rare tient presque de la mission impossible. Hélas, jusqu'ici, je suis loin d'avoir été emballée : tous ces appartements sont soit trop grands, soit trop petits. Les uns coûtent les yeux de la tête, les autres sont trop éloignés du centre. Et je ne parle même pas de ceux qui n'ont pas de fenêtres dans la salle de bains ou qui sont dans un état déplorable...

Je suis malgré tout convaincue d'une chose : je resterai à Rome, même après la fin de la restauration. Revenir à Venise serait suicidaire. Maintenant que vivre avec Filippo n'est plus à l'ordre du jour, je n'ai plus aucune raison de retourner là-bas. Il s'installera à Venise, il ouvrira son cabinet d'architecte et il refera sa vie. Moi, je vais rester là où je suis, à panser mes blessures et à recoller les morceaux. C'est beaucoup plus difficile à vivre que ce que j'imaginais, mais, au moins, je suis en accord avec moi-même. Plus les jours passent, plus je suis convaincue que c'est mieux comme ça.

En tournant la page, je tombe sur une annonce en caractère gras : « Loue petit appartement via delle Mura Francesi avec entrée-séjour, cuisine aménagée, grand espace sommeil et salle d'eau avec cabine de douche. Entièrement refait à neuf, excellentes finitions, parfait comme pied-à-terre. Bail renouvelable. Disponible immédiatement. »

Je l'entoure aussitôt. Ça n'a pas l'air mal.

— Qu'est-ce que tu fais, tu cherches un studio ? me demande Paola en se penchant vers moi.

— Oui, je lui réponds, le nez dans mon journal.

— Comment ça se fait ?

Je finis par lever les yeux vers elle.

— J'ai eu des soucis avec mon copain. On a cassé, alors j'ai décidé de déménager.

Je ne veux pas lui en dire plus pour le moment.

— Je suis désolée. Je ne savais pas.

Vu le regard qu'elle me lance, elle doit avoir compris que ce mot de « soucis » cache un paquet de problèmes. Heureusement, Paola est

quelqu’un de discret. Si elle ne raconte pas grand-chose sur elle, elle n’est pas non plus du genre à se mêler de ce qui ne la regarde pas. Il m’est parfois arrivé de prendre sa réserve pour de l’indifférence, pourtant, celle-ci m’est plus précieuse que jamais en ce moment.

Pour éviter de trop plomber l’ambiance, je change de sujet :

— Il m’a l’air pas mal, celui-là. Par contre, cette via della Mura Francesi ne me dit rien du tout. C’est vers où ?

Je la regarde, en espérant qu’elle me vienne en aide, elle qui connaît Rome comme sa poche.

Au lieu de me répondre, Paola penche la tête sur le côté, comme pour m’étudier. Soudain, elle me demande, de but en blanc :

— Pourquoi est-ce que tu ne dormirais pas chez moi ?

Je n’en crois pas mes oreilles.

— Chez toi ?

Elle hausse les épaules avec un grand sourire avant de me lancer, le plus naturellement du monde :

— Oh, tu sais, ce n’est pas la place qui manque.

Je suis sans voix. Moi, habiter chez Paola ?

— Tu es sûre ? Je ne voudrais pas te déranger...

— Elena, tu ne me déranges pas, me répond-elle d’un air convaincu. Si ça m’ennuyait, je ne te l’aurais pas proposé...

— Bon, alors j’accepte.

J’ai beau être encore un peu désarçonnée, je sens que je peux serrer la main tendue que le destin est en train de m’offrir. Pourvu que ce soit un signe.

— Tu peux venir dès ce soir, me fait Paola. Ou demain, comme tu veux.

— Disons demain.

Je profiterai de ma pause déjeuner pour passer prendre toutes mes affaires à l’appartement sans risquer de croiser Filippo. D’habitude, il travaille au cabinet de la via Giulia le mercredi, mais si ça se trouve, il sera passé au chantier – c’est-à-dire à un jet de pierre de l’appart. Faire mes bagages en sa présence serait vraiment pénible, je ne m’en sens pas

la force. Tant pis, je dormirai encore à l'hôtel ce soir, mais ce sera la dernière fois.

— D'accord, conclut Paola. Comme ça, j'ai le temps de m'organiser et de préparer ta chambre.

— Oh non, ne t'embête pas, merci. Je m'en occuperai moi-même demain.

Je m'empresse aussitôt d'ajouter :

— Évidemment, je te paie un loyer. Je veux que les choses soient claires tout de suite.

— C'est bon, on a tout le temps pour parler de ça... Ne commence pas à te prendre la tête. On n'aura qu'à partager les dépenses. De toute façon, il est à moi, cet appartement. Enfin, c'était celui de mes parents, et puis j'ai subitement eu envie de le réaménager.

Paola me regarde droit dans les yeux, comme une grande sœur :

— Ce sera très bien, Elena, tu verras... Et puis ça ne me fera pas de mal d'avoir un peu de compagnie !

— Deux cœurs brisés sous le même toit. On n'aura qu'à se consoler l'une l'autre..., dis-je avec un léger sourire.

— Sois tranquille. En cas de blues, je sais faire un brownie du feu de Dieu. C'est l'antidépresseur le plus calorique et le plus efficace du monde !

Elle me fait un clin d'œil avant de se tourner vers la pendule du bar :

— Ouh là, tu as vu l'heure qu'il est ? s'exclame-t-elle. Allez, on retourne à l'église, le devoir nous appelle !

Décidément, même si elle a un peu évolué ces derniers jours, Paola restera toujours Paola. Avant de lui emboîter le pas, je laisse le *Porta Portese* grand ouvert sur la table. Je n'en ai plus besoin, maintenant.

Le lendemain, j'ai déjà pris mes quartiers dans ma nouvelle maison. Sans être immense, l'appartement de Paola est somptueux. Deux chambres, une salle de bains avec double lavabo, un grand séjour donnant sur le Campo de' Fiori : voilà ce qui s'appelle être bien installé.

Les murs sont colorés, il y a des livres d'art, des pinceaux et des râpes disséminés à droite, à gauche. Bref, c'est l'appartement de quelqu'un qui aime l'art. À part ça, il y a des chats, partout. Des chats de toutes les couleurs, de toutes les dimensions et de toutes les matières. Coussins, presse-papiers, savons, cendriers, tasses, assiettes : tout a la forme d'un chat, même la cafetière...

Quand je lui demande d'où lui vient cette passion, Paola me raconte que sa mère, aujourd'hui très âgée, avait l'habitude de s'occuper des chats errants.

— Rien qu'à Rome, il y en a des milliers, m'explique-t-elle. Je n'ai jamais vu ça ailleurs. Au largo Argentina, juste à l'emplacement des ruines romaines, ils sont carrément les uns sur les autres, à se battre pour une petite place. Et je peux te dire que ça miaule ! En réalité, ce sont des animaux très intelligents. Tout le monde dit qu'ils sont sauvages et pas affectueux pour un sou mais c'est faux. Il faut savoir comment les prendre, c'est tout.

— Un peu comme les êtres humains, en fait, lui fais-je avec un clin d'œil.

Un sourire se dessine sur son visage.

— Complètement. Bon, il est bientôt l'heure de manger. Tu as faim ?

— Plutôt, oui. Mais j'ai encore mes valises et mes cartons à défaire.

Je transpire à grosses gouttes rien que d'y penser.

— On s'occupera de ça plus tard, qu'est-ce que tu en dis ? Je te donnerai un coup de main, de toute façon.

Elle sort un paquet de spaghetti artisanaux et me l'agite sous le nez.

— On se fait ça avec une sauce à l'amatriciana, ça te dit ?

— Ah oui ! je m'exclame. Figure-toi que je n'y ai pas encore goûté, alors que ça fait des mois que je vis à Rome. C'est la honte, je sais...

— Alors il faut y remédier tout de suite. En plus, c'est une de mes spécialités.

Là-dessus, Paola ouvre le frigo à la recherche de quelque chose.

— Mince ! Je n'ai plus de gorge, fait-elle d'un ton contrarié. J'étais certaine d'en avoir en stock.

— Euh... C’est quoi, de la *gorge* ? je lui demande en écarquillant les yeux.

Mon air perplexe de novice en cuisine la fait éclater de rire.

— De la poitrine, si tu préfères.

— Ah, du lard.

— Non, pas exactement. On pourrait croire que c’est le même morceau, mais non. Et puis, si tu veux faire une véritable amatriciana, il te faut de la gorge.

Ça, Leonardo l’aurait su. L’instant d’après, je regrette cette pensée. Son fantôme envahit soudain la pièce. Je chasse aussitôt cette apparition d’un mouvement de la tête, comme un mauvais rêve.

— Ouf, la boucherie est encore ouverte ! me lance Paola, penchée à la fenêtre du séjour. Je reviens dans une minute.

— Je viens avec toi.

Vite, sortons de cette cuisine hantée par le souvenir de Leonardo. Pourvu qu’il ait disparu à mon retour...

Les spaghetti à l’amatriciana de Paola sont un délice. Même si j’ai la bouche en feu à cause du piment, même si la gorge de porc n’est pas l’idéal pour garder la ligne, ce plat de pâtes a la saveur corsée de l’amitié. Tout le reste n’a aucune importance, maintenant. Je n’ai pas de mots assez forts pour remercier Paola. Nous sommes en pantoufles, top et pantacourt face à une belle bouteille de *cesanese*. On se croirait en vacances au bord de la mer. L’air chaud et parfumé de la cuisine, la voix d’Aretha Franklin en fond sonore, tout donne envie de légèreté, de liberté. La mélancolie a un goût moins amer après un bon verre de vin.

Petit à petit, nous nous laissons aller aux confidences. Pourquoi se faire des cachotteries maintenant ? À tour de rôle l’une parle et l’autre écoute, comme si nous étions deux amies de longue date. Savoir qu’il y a face à moi quelqu’un qui m’écoute sans me juger m’aide à parler à cœur ouvert. Alors je décide de tout dire à Paola. Parler de l’enfer que j’ai vécu ces derniers mois ne me soulage pas vraiment – pas encore, du moins –

mais ça me permet de me rapprocher d'elle et de lui donner une clé pour comprendre mes états d'âme.

Après dîner, je défais mes valises et mes cartons dans ma nouvelle chambre. C'est une grande pièce avec un lit double et une armoire. La fenêtre donne sur un petit balcon rempli de plantes en tout genre – une autre passion de Paola. Je jette un œil autour de moi en espérant me sentir chez moi, à l'abri, entre ces murs. Les jours à venir seront durs. Mais ça ne me fait pas peur, je suis blindée, maintenant.

Je ne suis pas arrivée à récupérer toutes mes affaires. Il faut dire que je n'avais pas spécialement envie de mettre l'appart de Filippo sens dessus dessous. Paola est venue avec moi pour me donner un coup de main et – surtout – me soutenir psychologiquement. J'ai tâché de faire au plus vite, presque en apnée. Nous avons rempli deux valises et trois cartons que nous avons rangés tant bien que mal dans sa vieille Fiat Punto et nous avons filé, comme si nous venions de braquer une banque. Je ne m'en serais jamais sortie sans son aide.

— Je te vide un carton ? me demande-t-elle en me voyant à quatre pattes sur le tapis, le nez dans un tas de vêtements, de chaussures, de livres et de CD.

— Ce serait super, merci.

J'indique le carton portant le logo Barilla.

— Dans celui-là, il n'y a que des livres. Si tu pouvais les sortir, histoire qu'ils ne traînent plus dans le passage. Ça me déprime rien que de les regarder...

— O.K. Je les mets sur cette étagère.

— Merci, je lui dis avant de me diriger vers l'armoire, deux cintres à la main.

— Dis, c'est lui le joli petit lot que tu as plaqué ? me demande soudain Paola en levant la tête du carton.

Je me retourne et vois qu'elle tient à la main la photo de Filippo et moi serrés l'un contre l'autre au milieu des collines toscanes. Notre dernier week-end en amoureux. Soyons honnête : si j'ai pris cette photo, c'est uniquement pour le cadre, que mon père a fabriqué lui-même, spécialement pour moi. Ça m'ennuyait de le laisser à Filippo.

— Oui, c’est lui, j’acquiesce en m’approchant d’elle.

— Alors c’est officiel, tu es complètement folle, fait-elle tout sourire en regardant la photo d’un air malicieux.

— Sans doute... Mais ce n’est pas ma faute, quelqu’un m’a fait perdre la tête...

Je regarde une nouvelle fois cette photo. Il faudrait que je la retire de ce cadre et que j’en mette une autre à la place.

Paola semble bien pensive, elle aussi.

— Tu veux que je te dise ? finit-elle par me lancer. Ce qui est vraiment moche, c’est de rester sage et mesuré toute la vie. Avant de rencontrer Gabriella, je n’étais jamais vraiment tombée amoureuse, je n’avais jamais perdu la tête pour quelqu’un. Je morfle pas mal en ce moment, mais je sais que ces dernières années n’auraient pas été aussi belles si elle n’avait pas été là. En un sens, je la remercie.

Je m’arrête un instant pour réfléchir à ce que Paola vient de dire.

— C’est une façon vraiment très zen de voir les choses, Paola, mais je ne pense pas être encore prête. Pour l’instant, je me sens vraiment au fond du trou.

Paola me regarde alors d’un air grave, comme si elle devait décider de lancer une bombe atomique.

— Il faut sortir l’artillerie lourde, je crois ! Brownie ?

— Brownie ! je lui réponds d’un ton solennel.

Aussitôt, nous lâchons nos cartons à moitié vides et prenons la direction de la cuisine, bien décidées à nous faire plaisir. Tant pis pour les kilos en trop !

En attendant que le gâteau finisse de cuire, je m’occupe de la teinture de Paola, qui a finalement décidé de s’occuper de ses racines. Tandis que le produit agit, nous dégustons notre brownie. La bouche barbouillée de chocolat, nous nous félicitons de notre efficacité et de notre sens aigu de l’organisation.

Je me rends compte que c’est la première fois que je souris depuis cinq jours. C’est drôle qu’un truc tout bête m’aide à retrouver un peu de bonne

humeur. En fait, ce sont les choses simples qui nous aident à être en paix avec nous-mêmes. Et pour ça, il ne faut pas attendre.

Le jour vient de se lever. C’est la deuxième fois que je me réveille ici, chez Paola. Je dors bien dans ce lit. Le quartier est calme – jusqu’au petit matin, au moins. J’ai fait des rêves bizarres mais pas spécialement angoissants. Au moment de me lever, j’ai cru, l’espace d’un instant, que j’étais chez mes parents, dans ma chambre d’enfant aux murs roses.

Un rayon de soleil filtre à travers les volets et illumine la table de chevet. Je n’ai pas envie de sortir de mon lit ce matin, je suis tellement bien ! Hélas, le devoir m’appelle. Et, visiblement, ce n’est pas le seul car j’entends mon iPhone sonner. Je tends un bras pour l’attraper. C’est Gaia. Ces derniers jours, je l’ai mise au courant de tout – pour Filippo, Leonardo, Lucrezia, et même pour mon emménagement chez Paola. Au total, j’ai passé cinq cents minutes à sangloter, pendue à mon téléphone. Depuis, Gaia m’appelle au moins une fois par jour pour prendre de mes nouvelles.

— Allô ?

— Coucou ! me lance-t-elle d’une voix tellement stridente que je dois éloigner mon oreille de mon iPhone.

— Gaia, tu as vu l’heure ? dis-je en bougonnant, encore dans le coaltar.

— Oh c’est bon, je savais que tu n’allais pas tarder à te réveiller.

— Précisément, *j’allais* me réveiller.

Une fois adossée au mur, je me mets à lisser les draps tout autour de moi.

— Qu’est-ce que tu fais debout aussi tôt, toi ?

— Disons qu’à Naples c’est plutôt mort à cette heure, m’explique-t-elle en éclatant de rire. Non, c’est juste que Samuel a dû mettre le réveil à six heures pour partir s’entraîner. Il s’est levé en faisant un bruit d’enfer. Résultat, plus moyen de dormir.

— C’est beau, de se sacrifier...

— Appelle-moi sainte Gaia.

— Je disais ça pour lui, bécasse, dis-je en souriant.

Je l'entends hurler de rire à l'autre bout du fil.

— Bon, alors, tu viens me voir pour le 15 août ? je lui demande, pleine d'espoir. Je t'en prie, dis oui, j'ai besoin de te voir !

— Mais évidemment que je vais venir. Tu me vois te laisser seule dans un moment pareil ?

— J'en ai déjà parlé à Paola. Tu pourras dormir avec moi dans mon grand lit.

— Ah bon, tu dors pendant le 15 août, toi ?

C'est vrai que pour se faire remonter le moral, on peut compter sur Gaia !

— Mais alors, tu laisses Belotti tout seul ?

— Pas grave, il a une course le lendemain, me dit-elle sans l'ombre d'une inquiétude. De toute façon, quand monsieur est en compétition, c'est dîner à sept heures tapantes et dodo. Un vrai pépé.

— Eh bien, je peux t'assurer que tu ne vas pas t'ennuyer avec moi. J'ai hâte de te prendre la tête avec mes états d'âme et mes angoisses existentielles, dis-je avec un ton enjoué qui me surprend moi-même.

— Parfait. Moi aussi, j'ai un truc à t'annoncer.

— Oh mon Dieu, je dois commencer à m'inquiéter ? Tu es enceinte, c'est ça ?

— C'est bon, calme-toi... Vu le peu de fois où on s'est envoyés en l'air ces derniers temps, ce serait l'enfant du Saint-Esprit !

Mais alors, qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir m'annoncer ? Je meurs d'envie de le savoir.

— Tu ne veux vraiment pas me le dire ?

— Chhh ! Tu le sauras demain. Je te dis juste que c'est *une nouvelle formidable*.

— D'accord. Ciao, mémère.

— Ciao.

Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir m'annoncer ? Je lui fais confiance en tout cas, elle sait que j'ai besoin de retrouver le sourire. Elle ne me

décevra pas.

Paola et moi passons la matinée du lendemain à ranger l'appartement. Dans l'après-midi, alors qu'elle est partie voir sa mère à la campagne, je décide de flâner dans Rome en attendant Gaia. Les moments où je suis seule avec moi-même sont les plus difficiles, car mon esprit a vite fait d'aller là où il ne devrait pas. Même si peu de temps s'est écoulé depuis cette folle nuit, je dois tout faire pour l'oublier. Me dire que c'est déjà de l'histoire ancienne, que tout va pour le mieux.

Le soleil de Rome est très doux et me réchauffe le cœur. Malgré tout ce qui s'est passé, je me sens chez moi dans cette ville. Chaque jour, je découvre quelque chose de nouveau – une colonne romaine qui jaillit de l'asphalte comme un champignon ou une statue que je n'avais encore jamais remarquée, et qui vient soudain de faire son apparition au beau milieu d'une place. Je suis heureuse de vivre ici.

Gaia arrive en taxi vers dix-huit heures, pile à l'heure. En attendant le retour de Paola, je fais monter mon amie à l'appartement. Elle est magnifique, comme d'habitude. Depuis qu'elle est avec Belotti, elle l'est même encore plus, je suis forcée de le reconnaître. Elle a même abandonné ses talons de 12 !

Je lui fais faire le tour du propriétaire. Gaia pousse de petits cris en voyant la collection de chats de Paola – elle adore ces petites bêtes, elle aussi, à tel point qu'elle attrape soudain un cale-porte en pierre avec des yeux bleus phosphorescents et se met à lui faire des câlins comme s'il était vivant. D'accord, vu de loin il ressemble à un vrai chartreux, mais c'est peut-être un peu exagéré, non ?

Nous nous asseyons ensuite sur mon lit. C'est le moment de revenir à la charge :

— Alors, cette grande nouvelle que tu devais m'annoncer ? je lui demande, en lui plantant un doigt dans la hanche.

— Ça t'intrigue, hein ?

— Ça m'inquiète, plutôt.

— Il faut que je te le dise maintenant ?

Je la déteste quand elle me fait languir comme ça !

— Je ne sais pas, si tu as envie de me faire mariner encore un petit moment. Au moins, je sais que ça concerne Belotti.

Elle acquiesce, un petit sourire satisfait sur les lèvres.

— Belotti, comme tu l'appelles, m'a demandée en mariage !

— Oh mon Dieu, Gaia, félicitations ! je lui crie en la serrant fort dans mes bras.

Je suis tellement heureuse pour elle... Ça alors, Gaia, mariée... Mais soudain, je suis prise d'un doute – avec elle, il faut s'attendre à tout.

— Tu lui as dit oui, j'espère ?

— Tu oses me poser la question ? Évidemment que je lui ai dit oui ! Je n'ai pas hésité une seconde.

— Et la bague ? je lui demande, en jetant un œil à sa main gauche.

— Pas de bague. Samuel dit que ça porte la poisse d'offrir la bague avant les fiançailles, m'explique Gaia en haussant les épaules. Au fond, il n'a pas tort. Quand je pense à ce que j'ai fait de celle de Brandolini...

— Oui, justement, qu'est-ce que tu en as fait ?

J'imagine le pire, du genre un plongeon au fond du Grand Canal.

— Je n'ai jamais eu le courage de la lui rendre. Alors j'en ai fait cadeau à une de mes cousines.

Bon, c'est moins pire que ce que je pensais.

— Je n'arrive pas à croire que tu épouses un homme que je n'ai jamais vu en vrai !

— On a tout notre temps, Elé. T'inquiète, je te le présenterai.

— Avant le mariage, j'espère. Vous avez déjà une date de prévue ?

— On pense faire ça l'an prochain, au printemps, mais c'est encore un peu tôt pour choisir le jour exact. En tout cas, tu seras demoiselle d'honneur. Te voilà prévenue !

— Ça marche ! Juste, je dois m'habiller en quelle couleur ?

— Hé, ne t'emballe pas ! Il faut choisir ma robe d'abord. Pour une fois que c'est moi qui vais avoir besoin d'une *personal shopper* !

— Viens là, lui dis-je en ouvrant grands les bras.

Gaia laisse sa tête tomber sur mon épaule. Je l’aime comme une sœur. Et son bonheur est aussi un peu le mien.

Paola rentre vers vingt et une heures avec trois cartons à pizza fumants. Le temps de faire les présentations rituelles et nous nous asseyons en tailleur sur le canapé du séjour, au milieu des coussins en forme de chat et les deux lampes de sel où se reflète le bleu du ciel que l’on aperçoit par la fenêtre. Nous mangeons avec les doigts, sans assiette et sans serviette, bercées par la voix de Gianna Nannini, la chanteuse culte de Paola.

Après manger, Paola sort soudain de sa réserve de vin une bouteille de Principe Pallavicini 2006.

— Pour les grandes occasions, il n’y a pas mieux, s’exclame-t-elle. Mais on ne va pas boire ça là. Suivez-moi.

Nous sortons sur le palier. Direction le dernier étage. Ou du moins, ce qui semble être le dernier étage... Tout à coup, Paola ouvre une petite porte et nous conduit à un escalier en colimaçon ultra-raide. Une fois en haut, nous franchissons une autre porte et nous arrivons comme par magie sur le toit de l’immeuble.

Rome s’étend à nos pieds. Juste en dessous de nous, nous apercevons le Campo de’ Fiori tandis que là-bas, dans le lointain, à hauteur de nos têtes, se dressent les coupoles des églises et les palais illuminés. J’ai l’impression d’être sur une montgolfière. J’aimerais ouvrir les bras et m’envoler. C’est extraordinaire d’être ici, à cet instant, avec Gaia et Paola. Décidément, les choses sont vraiment plus belles quand on les partage avec les personnes qu’on aime.

Paola débouche la bouteille et remplit nos verres.

— À la vie, dit-elle.

— À l’amour, renchérit Gaia.

— À l’amitié, fais-je à mon tour.

Tandis qu’un concert d’accordéons résonne sur la place, les premiers feux d’artifices commencent à apparaître dans le ciel, l’illuminant

d’étincelles dorées.

— Attendez, fait Paola en posant son verre par terre. Je vais chercher un truc.

Gaia et moi la regardons filer vers la porte, l’air perplexe.

Elle revient deux minutes plus tard avec un Polaroid.

— Il faut immortaliser ce moment.

Nous nous adossons toutes les trois à la rambarde. Paola, Gaia et moi. Même si ma vie est partie en miettes, même si j’ai perdu Leonardo, Filippo et l’amour, ce soir, je me sens bien, tout près d’elles. J’ai de nouveau envie d’espérer.

Dehors, il y a de plus en plus de bruit. Moi, j’ai cessé d’être triste.

— Prêtes ? nous demande Gaia en braquant l’appareil vers nous.

Le flash commence à clignoter. Serrées les unes contre les autres, nous sourions à l’objectif, sans prendre la pose.

Une fusée explose dans le ciel. Le Polaroid imprime l’image. C’est bien nous, trois femmes heureuses, avec l’avenir devant elles.

Maintenant, je sais quelle photo mettre dans ce cadre qui était resté vide.

*OceanofPDF.com*

# MERCI

à Celestina, ma mère.

à Carlo, mon père.

à Manuel, mon frère.

à Caterina, Michele, Stefano, mes phares, de jour comme de nuit.

à Silvia, ma guide précieuse, et aux merveilleuses personnes que j’ai eu la chance de rencontrer le dimanche 10 février 2013.

à l’ensemble des éditions Rizzoli, du rez-de-chaussée au dernier étage.

à Laura, Elena et Al, et leur présence importante.

à tous mes amis, inconditionnellement.

à Vittoria et Sante, vous qui êtes toujours dans mon cœur.

à Filippo P. et au silence qu’il remplit.

à Rome.

au destin.

*OceanofPDF.com*

Irene Cao

# TOUT ENTIÈRE

Roman

*Traduit de l'italien*
*par Léa Tozzi*

JC Lattès

Titre de l'édition originale :
IO TI GUARDO

Publiée par Rizzoli

Maquette de couverture : atelier Bleu-T
Photo : © Geof Kern/Gallery Stock

© 2013 RCS Libri S.p. A, Milano. Tous droits réservés.
© 2014, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition janvier 2014.
ISBN : 978-2-7096-4549-2

www.editions-jclattes.fr

*À cet homme*

OceanofPDF.com

# 1.

D’un coup sec il referme la porte de la chambre 405. Une fois à l’intérieur, il insère sa carte magnétique dans la fente sur le mur. Une lumière blanche envahit la pièce, désagréable, aveuglante.

Puis il éteint à la hâte tous les interrupteurs. Ne reste que la lampe sur la table de nuit, à droite – une tache de clarté qui rend plus intime et plus chaude l’atmosphère de cette chambre plongée dans le noir complet. Il s’assoit au bord du lit et tend le bras pour régler l’intensité de la lumière.

— C’est mieux comme ça.

Il essaie de dissimuler son trouble, mais je sais qu’un désir brûlant le dévore. Et me dévore aussi.

J’acquiesce. Je suis debout, à deux pas de la porte.

Il me regarde. Ses yeux brillent d’une lumière douce. Ils sont si transparents que je pourrais y nager. Il se lève du lit et s’approche. Il m’attrape par les cheveux, m’obligeant à pencher la tête en arrière, et commence à m’embrasser fougueusement.

Je lâche mon sac sur le parquet et le laisse faire. Je sens mon exaltation, mon envie, mon excitation, je sens sa chaleur, sa salive, la générosité avec laquelle il est en train de m’offrir son corps. Voilà. C’est le début d’une nouvelle nuit hallucinante, une autre nuit de sexe et de folie. Une de plus sur une longue liste de rencontres toutes différentes, et pourtant toutes identiques. Je ne les compte même plus tant elles sont inutiles.

Cet homme est mon nouvel amant. Je le connais depuis quelques heures à peine. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'appelle Giulio, qu'il vient de Milan et qu'il est acteur. Ou, plus exactement, qu'il aimerait le devenir. Nous nous sommes rencontrés – façon de dire – au Goa, une boîte où je passe mes vendredis soir – je suis une habituée, désormais. Il m'a repérée dès que j'ai mis les pieds sur le dance floor, et il m'a collée toute la soirée. Nous avons dansé jusqu'à l'épuisement. Nous nous sommes lancés dans un petit jeu très explicite et terriblement érotique : il frottait son corps contre le mien, je m'amusais à l'allumer. Voir ses copines lancer des regards envieux et méprisants ne m'a pas donné envie d'arrêter. Au contraire.

« Ça te dit qu'on se casse ? » a fini par me demander Giulio. Et me voilà ici, dans la chambre 405 de l'hôtel Duca d'Alba. Et c'est la maison de production du film, un polar où Giulio joue un petit rôle, qui régale.

Mes mains plongent impétueusement dans la jungle de ses cheveux blonds. Il me pousse contre l'armoire et me soulève la jambe en la repliant. Le genou collé à sa hanche, je laisse nos langues se dévorer, brûler, lutter à un rythme de plus en plus vertigineux. Lui commence alors à se glisser le long de mon corps. La tête plongée entre mes jambes, il relève ma minijupe et serre mes cuisses contre ses joues rugueuses. Une coulée humide s'insinue sous mes sous-vêtements : je suis toute moite, et sa langue est terriblement impatiente. Trop impatiente, même.

J'attrape violemment sa tête pour l'éloigner. Il se relève. Mais ça ne le décourage pas. D'un geste décidé, il m'arrache ma jupe. Je me retrouve alors en string, bas et talons de 12 centimètres. Là-dessus, Giulio commence à déboutonner mon chemisier puis se glisse sous mon soutien-gorge pour y chercher un téton qu'il saisit fiévreusement entre ses doigts. Je pose alors la main sur la fermeture Éclair de son jean, et je le serre : je veux sentir son sexe enfler encore davantage. Mes yeux sont plongés au fond des siens, mais je ne le regarde plus vraiment, car ils sont gonflés d'alcool et de fatigue. Je finis par le pousser sur le lit, encore plus violemment. Là, je l'oblige à s'asseoir devant moi. Ce soir, c'est moi qui commande.

— Déshabille-toi, je lui ordonne.

— O.K., me lance-t-il avec un sourire tout en délaçant calmement ses chaussures. J'aime les dominatrices.

Une fois pieds nus, il ôte sa chemise par le col. Il a beau être maigre, ses muscles sont si fermes qu'ils dessinent comme une armure sur son torse. Sans détacher ses yeux brûlants des miens, il défait lentement sa ceinture avant de la poser sur le lit.

Je lui enlève alors son pantalon que je balance sur le tapis, à côté de ma jupe. L'instant d'après, j'attrape fermement sa ceinture dans le creux de ma main et je la fais claquer dans l'air comme un fouet. En touchant le sol là où s'étend le faible halo de lumière, la boucle brise le silence avec un bruit métallique et jette comme un éclair. Un petit sourire amusé sur les lèvres, Giulio semble vraiment à l'aise, et prêt à entrer dans le vif du sujet. Tant mieux, je suis prête aussi.

Lovée entre ses jambes, je laisse ses genoux me retenir prisonnière. Je me mets alors à lentement faire glisser le bord de sa ceinture sur sa peau nue. Le long de son cou, d'abord, puis de son torse, en dessinant comme un cercle autour de ses tétons, avant d'atteindre son nombril. Là, je remonte, encore plus lentement. Sa peau se rétracte quand je le titille, et le cuir rêche le torture. Tout son être frissonne, son regard me le prouve. Je lui passe alors sa ceinture derrière la nuque avant de l'attacher, pour lui faire comme un collier. Le contraste avec sa peau claire est assez saisissant : on dirait un serpent noir surmonté d'une tête argentée. Voir Giulio comme ça me rend dingue d'excitation.

— Qu'est-ce que tu veux me faire ? me susurre-t-il tandis que je me relève.

Une flamme brûlant dans ses yeux vert d'eau, il dégrafe mon soutien-gorge puis s'approche de mes tétons, pile à hauteur de sa bouche, et laisse courir sa langue dessus.

— Chhh, tu vas voir…, lui dis-je tout bas avant de le pousser contre la tête de lit.

Toujours debout, et sans quitter Giulio des yeux, j'enlève un de mes bas et l'enroule autour de son poignet gauche pour faire comme un nœud coulant. Même chose avec le poignet droit. Je les attache ensuite aux montants métalliques du lit. Je serre très fort, jusqu'à ce que ça lui fasse

mal. Le nylon se tend mais tient bon. Enfin, je lui arrache son boxer, violemment, comme un mec.

Je le laisse dans cette position, nu et immobile. Une fois à hauteur de la table de nuit, je me verse tranquillement un demi-verre de scotch, comme s'il n'était pas là. Je me sens gagnée par l'excitation. Mon rythme cardiaque s'accélère, j'ai les tempes qui battent. J'ai l'impression que ma poitrine gonfle, qu'elle brûle. Je dépasse les bornes ? Rien à foutre. Ce soir, pas question de réfléchir. Je veux prendre du plaisir, point barre.

Giulio me regarde comme un animal enfermé dans une cage.

— Et moi ? Tu ne veux pas m'en offrir un petit peu ? me demande-t-il d'un ton plaintif.

— Seulement si tu es sage, je lui réponds.

Il a beau prendre un air triste pour secouer la tête, je sais que ce petit jeu lui plaît.

J'attrape alors la chaise du bureau que je traîne jusqu'au bord du lit. Après avoir posé mon verre par terre, je m'assois. Sans cesser de le fixer des yeux, j'allonge une jambe sur son torse et commence à promener mon pied sur sa peau. Mes orteils caressent son sexe dur, glissent sur sa poitrine velue puis remontent le long de son cou avant de lui caresser la bouche.

La tête penchée en arrière, Giulio me lèche la voûte du pied, là où la peau est la plus fine. Il se cambre, cherche ses baisers, les désire. Je le glisse entre ses lèvres pour laisser Giulio le sucer… Mon pied entre et sort, encore et encore. De minuscules décharges électriques commencent à remonter le long de ma jambe, jusqu'à mon sexe, mais sans aller plus loin. Elles s'arrêtent là, à la surface. Au fond de moi-même, je ne ressens rien. Je n'y arrive pas.

— Bien, lui dis-je dans un murmure, d'un air convaincant.

Ça ne me fait rien du tout, mais il se débrouille bien, je dois le reconnaître.

— Merci, lâche-t-il en se passant la langue sur les lèvres.

— Tu l'as bien mérité, je lui réponds d'une voix de velours.

Je me lève d'un bond et renverse la chaise d'un coup de pied avant de grimper sur le lit. À cheval sur le corps de Giulio, je me mets à faire

courir ma langue sur sa peau, descends jusqu'à son nombril puis remonte jusqu'à son cou. Mes sens se réveillent. Ça me plaît de le lécher. J'aime son parfum – Armani Code ? non, Gucci Guilty, plutôt. Je lui couvre le ventre de baisers – tendrement, d'abord, et férocement l'instant d'après, comme si je venais d'être soudainement mordue par une tarentule.

Je sens sa respiration haletante sur mon visage. Tout le bas de son corps commence à se raidir. J'attrape alors son sexe et me mets à le frotter contre la dentelle de mon string, doucement, d'abord, puis de plus en plus violemment. Je cherche mon plaisir à travers le sien. Le temps de me débarrasser de mes sous-vêtements et je laisse ma chair tiède l'accueillir quelques secondes.

L'instant d'après, je me retire pour prendre son sexe entre mes lèvres. Quand il pousse un cri étranglé, je décide de m'éloigner. Je lui pose une main sur la bouche tandis que, de l'autre, j'entrouvre mon vagin pour y enfoncer lentement son sexe. Mon sang bat, mais pas mon cœur. Mon corps ondule d'avant en arrière, mais je n'éprouve rien. Je m'empare alors de la ceinture que j'ai enroulée autour de son cou pour la serrer un peu plus fort, jusqu'à ce qu'il soit à deux doigts d'étouffer. Un éclair de surprise traverse son regard, une veine se gonfle sur sa tempe, mais il aime ça. Il est excité, je le vois, mais je ne ressens toujours rien. Rien, si ce n'est une légère nausée à cause de tout l'alcool que j'ai ingurgité ce soir.

Je tends la main pour éteindre aussi la lampe de chevet. Je me sens plus en sécurité dans le noir. Un mince rai de lumière blanche filtre à travers les rideaux en traçant comme un trait sur le mur au-dessus du lit. Je le fixe, histoire de regarder quelque chose. Giulio est à l'intérieur de moi, mais c'est comme si j'étais seule. Je fais semblant de jouir et je ne sais pas si c'est plus pour lui que pour moi.

Je le laisse venir en moi avant de me retirer et de descendre du lit. J'ai beau avoir l'esprit embrumé, il me vient soudain une idée : et si je m'en allais en le laissant attaché ? Ce serait du pur sadisme, certes, mais au moins, ça serait marrant – et ça me permettrait de prendre un peu mon pied.

— Elena ? me demande Giulio tandis que je ramasse mes vêtements sur le tapis.

Je ne réponds pas. Il a dû se douter de quelque chose.

— Eh, qu'est-ce que tu fabriques, petite ? Tu es passée où ? me lance-t-il d'une voix légèrement troublée.

*Petite ?* On se connaît depuis cinq heures et il m'appelle déjà « petite ». Il se croit sur un plateau de tournage ou quoi ? Il essaie bien de se libérer, mais il n'y arrive pas.

— Je suis là, mais je ne vais pas tarder à y aller.

J'entends la tête de lit cogner fort contre le mur.

— Merde, Elena !

Après avoir enfilé mon string, je rallume la lumière. Le voir essayer d'arracher mes bas avec ses dents me décroche un petit sourire.

— Allez, petite, détache-moi, insiste-t-il. Ce n'est pas vraiment pas marrant, tu sais.

Son sexe encore en érection (incroyable !), il me jette un regard noir.

— J'ai une dernière scène à tourner. Je dois être sur le plateau à six heures !

Du coin de l'œil, il aperçoit le réveil posé sur la table de nuit. Quatre heures.

— Qu'est-ce que tu fous ? Détache-moi, bordel de merde !

Sa voix part dans les suraigus.

— Tu hurles comme ça dans la scène où tu te fais trucider ? je lui demande avec un petit ton sarcastique.

J'ai presque pitié de lui. Si Giulio est devenu célèbre, c'est grâce à une pub pour une marque de chocolat. Et maintenant qu'il a décroché ce petit rôle de rien du tout, il se croit déjà en lice pour le prochain Oscar. Je finis quand même par revenir sur mes pas. Ce n'est pas l'envie qui me manque de le laisser là, mais j'ai décidé de le gracier.

— Calme-toi, lui dis-je pour le rassurer.

Je m'approche lentement du lit avant de me mettre à cheval sur son corps nu. Après lui avoir enlevé la ceinture du cou, je défais le premier nœud, puis le deuxième.

— Libre ! je lui lance en haussant les épaules.

Je suis déjà au pied du lit, mais Giulio me retient en m’attrapant par les cheveux.

— Attends un peu, petite chienne. Tu crois aller où comme ça ? Tu vas me le payer.

J’entends la colère et le désir se mélanger dans sa voix.

J’ignore pourquoi, mais son geste bestial me provoque et m’excite en même temps. Je me retrouve soudain poussée violemment contre le mur. Collé contre mon bassin, Giulio m’arrache mon string et m’écarte les jambes avec les pieds. Puis il me penche en avant et me pénètre aussitôt. Son pénis est encore dur et enflé – j’ai l’impression qu’il est encore plus gros que tout à l’heure, mais je ne peux plus faire confiance à mes sens, désormais. D’un coup de reins brutal, il s’enfonce en moi. Les mains plaquées de toutes mes forces contre le mur, je me nourris de sa sauvagerie. Tandis qu’il agrippe mes seins, ses dents plongent dans mon cou. Il pousse un gémissement de pur plaisir que je m’efforce d’imiter. D’un geste décidé, il empoigne alors mes fesses, puis sort de moi et s’enfonce encore plus violemment. Je hurle de douleur. Mais je ne jouis pas. Je ne sais plus ce qu’est le plaisir, depuis cette dernière nuit avec Leonardo. Depuis qu’il est parti, voilà sept mois, mon corps est resté vide et muet. Plus rien n’arrive à le réveiller.

Giulio s’arrête un instant.

— Tu en veux encore ? me grogne-t-il à l’oreille.

— Oui, s’il te plaît. Je veux jouir, je murmure, hors d’haleine.

En réalité, j’ai juste envie que ce calvaire prenne fin, et vite.

Dans un gémissement guttural, Giulio accélère la cadence, et s’enfonce encore plus profondément, plus fort, plus vite, jusqu’au dernier coup. C’est fini, je suis libre de m’écrouler par terre, épuisée, la tête qui tourne, l’estomac à l’envers.

Je reste un moment dans cette position, tandis que Giulio saute dans son pantalon, obsédé par son tournage, comme un enfant tellement focalisé sur lui-même qu’il a perdu tout intérêt pour son jouet. Son attitude m’inspire un mélange de tendresse et de dégoût. Non, je n’éprouve rien pour lui, pas plus que pour tous les hommes que j’ai connus après Leonardo. Aucun d’eux n’a su faire vibrer mon corps

comme lui. Aucun d'eux n'a su faire palpiter mon cœur, qui ne continue à battre que par inertie, car on lui a arraché celui qu'il aimait.

Giulio m'attire vers lui et me dévore de sa bouche brûlante. Un dernier coup d'œil dans le miroir pour s'assurer que sa coiffure est parfaite et il ouvre la porte.

— Merci pour cette super soirée, Elena. J'espère qu'on se reverra. Tu as mon numéro. On s'appelle, d'accord ?

— Bien sûr, je lui réponds en baissant les yeux.

Ce ne sera évidemment pas le cas, nous le savons tous les deux. Notre histoire s'arrête là, entre ces quatre murs silencieux.

Une fois dehors, nous nous disons au revoir. Je ne tiens pas debout, ma tête pèse une tonne mais j'ai encore la force d'appeler le taxi qui va me ramener chez moi.

Je descends à hauteur du Campo de' Fiori pour marcher un peu. Je respire à pleins poumons l'air frais de la nuit romaine histoire d'apaiser cette nausée qui me ravage le ventre. Mais cela ne dure hélas qu'un instant : l'envie de vomir me reprend aussitôt. C'est atroce. Et, le pire, c'est que ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. En fait, ça fait des mois que je rentre ivre morte soir après soir.

Comment ai-je fait pour en arriver là ?

Oh, c'est très simple. Si je passe mes nuits dehors à m'abrutir d'alcool et de sexe, c'est que je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour surmonter le vide qu'a laissé Leonardo. Ça ne fait que quelques mois qu'il est parti, mais j'ai l'impression que c'était il y a une éternité. Je le revois m'avouer ses sentiments et puis je me revois, moi, en train de plaquer Filippo, sans m'imaginer que Leonardo a une femme, Lucrezia, qui ne peut vivre sans lui. Je me retrouve au fond du trou, avec le sentiment d'avoir tout perdu. Comme ça me fait trop mal de repenser à cette histoire, j'ai décidé de l'effacer de ma mémoire et de me mettre à brûler la vie par les deux bouts. Ça n'a peut-être aucun sens, mais ça m'a au moins permis de prendre un nouveau départ. Et puis je n'avais pas d'autre solution.

Je lève les yeux avant de prendre le chemin de la maison. C'est une nuit de printemps. La lune a l'air d'un disque perdu au milieu du ciel. Le

Campo de’ Fiori est un désert silencieux et magique : on n’y aperçoit guère que l’étalage d’un vendeur ambulant qui se prépare déjà pour le marché du matin. Je n’ai qu’une hâte : me débarrasser de mes talons et m’écrouler sur mon lit. Alors je presse le pas.

Je vis encore chez Paola. À force, elle ne s’étonne plus de me voir rentrer à pas d’heure. Ça fait tout de même quelque temps qu’elle s’inquiète de plus en plus pour moi, vu mon incapacité à retrouver un peu de lucidité, même au travail. Elle peut flipper si ça lui fait plaisir. Elle n’a pas l’air d’avoir compris que je ne fais rien de mal, après tout. Et puis je suis assez grande pour me débrouiller toute seule !

J’attaque l’escalier en essayant tant bien que mal de garder l’équilibre. Je grimpe chaque marche en tirant la langue. Jamais je n’irai au bout de ce calvaire. Ma nausée s’accentue, ma tête me tourne encore plus, et j’ai de plus en plus de mal à marcher droit.

Ouf, me voilà sur le palier. Ne reste plus qu’à trouver la bonne porte… Sur la sonnette, je lis CECCARELLI. C’est bon, je m’en suis sortie une fois de plus. Et maintenant, la serrure. Après quelques tentatives maladroites, j’arrive à insérer la clé et à ouvrir, mais, une fois à l’intérieur, j’ai le malheur de lâcher la poignée. La porte claque dans mon dos dans un bruit d’enfer. Et merde ! Si Paola se réveille, ce sera le bouquet…

Après avoir eu toutes les peines du monde pour enlever mes bottes, je me traîne dans le couloir le cœur au bord des lèvres en essayant de faire le moins de bruit possible. Direction la salle de bains. Soudain, je trébuche sur le cale-porte en pierre. Je m’entends brailler un « Bordel de merde ! » en me tenant le pied. Je la retiens, Paola, et sa collection d’objets en forme de chat ! Déjà que je ne tiens pas debout, s’il faut en plus que je zigzague au milieu de ces saloperies… Et tout ça dans le noir !

Allez, encore un pas et j’y suis. Ouf ! J’ai cru que je n’y arriverais jamais. Hélas, en cherchant à l’aveuglette l’interrupteur de la glace, je renverse par terre le parfum de Paola. Et vlan ! Sa bouteille de Chanel n$^{o}$ 5 éclate avec fracas sur le carrelage. Il y en a partout. L’odeur capiteuse qui m’envahit les narines me monte droit à la tête avant de me retourner l’estomac… C’est une catastrophe. Je suis vraiment nulle.

— C’est quoi, ce bordel ?

Paola vient d’apparaître en peignoir devant l’entrée de la salle de bains, le visage bouffi de sommeil, les cheveux en pétard. Elle se frotte les yeux et me regarde comme si elle venait de voir un fantôme.

— Elena, ça va ?

— Ne t’inquiète pas, je te rachèterai ton parfum, dis-je d’une voix pâteuse.

Une main sur le lavabo, j’essaie de respirer profondément.

— Tu es toute verte, me dit-elle en s’approchant de moi. Tu as encore trop bu…

— Ça va, ça va… Tout va bien. Je peux me débrouiller toute seule.

Même si je n’en mène pas large, j’essaie de l’éloigner d’un geste de la main, quand, soudain, une espèce de vague brûlante qui me remonte le long du corps me plie en deux. C’est mon estomac qui se rebelle. Je tente de me mettre une main devant la bouche, mais à quoi bon ? Avec toutes les saloperies que j’ai ingurgitées pendant la soirée, pas étonnant que mon corps dise stop. Et je me retrouve la tête dans le lavabo, à vomir mes entrailles.

— Putain de merde, Elena !

Une main posée sur mon front, Paola m’aide à me tenir debout avant de m’accompagner lentement jusqu’à la cuvette des toilettes. Elle m’écarte les cheveux du visage pour me laisser vomir à nouveau. Est-ce que ce cauchemar va durer encore longtemps ?

J’ai honte. J’ai l’impression d’être une loque, de ne servir à rien. Là, maintenant, je n’éprouve pour moi-même qu’un profond dégoût. Effondrée par terre, je jette à Paola un regard perdu et un sourire hagard avant de me mettre à frissonner. Pour m’éviter de me salir, Paola m’installe contre la baignoire et me nettoie la bouche avec une serviette humide. Je suis comme un être sans défense entre ses mains. Un petit coup d’œil dans la glace ; j’aperçois mes lèvres livides, mon visage d’enfant malade. On dirait que j’ai de la fièvre. Tandis que Paola me passe de l’eau sur le front, je la regarde d’un air un peu absent mais plein de gratitude, comme ces SDF qu’il m’arrive de rencontrer dans la rue, la nuit.

— Elena…, me fait-elle en secouant la tête.

La tendresse et le reproche se mêlent dans sa voix.

— À quoi ça rime de te mettre dans un état pareil ?

Honnêtement, je n’en sais rien.

— Mais c’était une belle soirée, tu sais ? Je me suis éclatée ! dis-je dans un souffle avant de m’écrouler contre la paroi de la baignoire.

Paola est presque obligée me porter à bout de bras pour me conduire jusqu’à ma chambre. Puis elle m’aide à me déshabiller et me glisse sous les couvertures. J’ai des frissons qui me remontent le long de la colonne vertébrale. Paola me force à manger un morceau de pain pour me remplir un peu l’estomac, qui me fait encore un mal de chien, avant de me border. Elle s’assied au bord du lit, tout contre mon corps inerte, et jette un regard autour d’elle en secouant la tête. Soyons honnête : ma chambre est un bordel innommable, digne d’une adolescente à la dérive. Le tapis est jonché d’emballages d’After Eight, une collection de canettes vides de Coca-Cola et de bouteilles de bière trône sur mes étagères, tandis qu’un paquet de Kellogg’s au chocolat est renversé sur mon bureau. Il y a des vêtements roulés en boule, des soutiens-gorge et des petites culottes un peu partout… Bref, toute ma vie est un véritable foutoir.

À être assise à côté de moi comme ça, Paola me rappelle ma mère qui prenait soin de moi quand j’étais malade. J’ai presque l’impression que c’est elle qui me regarde.

— C’est déjà la deuxième fois cette semaine. Toi, tu dis que tu t’amuses, mais, à te voir, j’en doute.

Je fais mécaniquement oui de la tête avant de laisser mes paupières se fermer. Je préfère faire semblant de sombrer : ce n’est pas le moment pour les sermons. Mais, au fond de moi, je sais que c’est elle qui a raison.

— Tu es en train de foutre ta vie en l’air, Elena, poursuit Paola en m’écartant une mèche de cheveux du visage. Comprends ça, je t’en prie. Je sais que tu n’as pas envie de m’écouter, mais je te le dis quand même…

Je continue à me cacher derrière mes yeux clos. Je fous ma vie en l’air, peut-être, mais quelle importance ? Ça soulage, de se libérer de soi-même, ça aide à ne pas devenir dingue. En tout cas, ça me permet de

retrouver un peu de légèreté. Leonardo m'a tellement fait souffrir que c'en était presque insoutenable, et puis vient un moment où la douleur finit par s'estomper, qu'on le veuille ou non. Hélas, elle laisse un vide qui est peut-être plus douloureux encore. Il fallait bien le remplir, ce vide, alors j'ai commencé à abuser de tout – du sexe, de la nourriture, de l'alcool, de tout ce que la vie peut me donner –, sans avoir l'illusion de pouvoir jamais être satisfaite.

— J'ai parlé avec Ricciardi aujourd'hui, finit par me dire prudemment Paola. Il ne t'en veut pas. Si tu lui présentes des excuses et que vous vous expliquez, il te reprendra peut-être.

L'espace d'une seconde, je retrouve un peu d'énergie pour jeter un « Quel connard, celui-là… » d'une voix agressive.

Ricciardi est le directeur des restaurations à la Villa Médicis. À la fin du chantier de Saint-Louis-des-Français, le père Serge, comme promis, nous a recommandées, Paola et moi, ce qui nous a valu d'être embauchées dans cette équipe pour une nouvelle mission. Le problème, c'est que ce petit bonhomme dodu et pédant m'a été antipathique dès la première seconde. Il passait son temps à me faire la morale sous prétexte que j'étais arrivée une ou deux fois en retard et qu'un jour j'avais fait n'importe quoi avec les couleurs. Il faut dire qu'après avoir dansé jusqu'à l'aube, je ne pouvais qu'avoir la tête dans le gaz… Bref, j'ai fini par exploser, et je suis partie en claquant la porte. Je ne suis plus la Elena d'avant. Il y a encore quelque temps, je n'aurais pas seulement imaginé faire un truc pareil, mais je l'ai fait, et avec une certaine satisfaction, d'ailleurs. Et il faudrait maintenant que j'aille le supplier de me réengager ? Plutôt crever ! Et puis ce n'est pas si mal d'être au chômage : j'ai du temps pour faire ce qui me chante et ce qui me plaît. Sans avoir à recevoir d'ordres de personne.

Malheureusement, Paola ne semble pas du même avis :

— Ricciardi est peut-être un peu casse-couilles, mais tu as aussi ta responsabilité là-dedans. Mets-toi bien dans le crâne que tu es au travail, Elena.

Je tourne la tête, agacée, les yeux toujours fermés. Stop, maintenant ! Déjà que j'en ai marre que Paola me bourre le mou jour après jour avec

sa philosophie du sacrifice, je n'ai pas envie d'écouter sa leçon de morale plus longtemps.

Désolée, ma chère Paola, mais tu n'es vraiment pas la mieux placée pour me tenir ce genre de discours. Je sais, j'ai dégueulassé ta salle de bains, j'ai cassé ton parfum, j'ai fait de cette chambre un véritable dépotoir, alors excuse-moi, mais est-ce que c'est le meilleur moment pour me prendre la tête avec Ricciardi ? Toi, tu t'es jetée à corps perdu dans le travail pour calmer ta souffrance, pour oublier Gabriella, ton grand amour, et ça marche plutôt bien, on dirait… Seulement, est-ce que c'est ma faute si ça ne marche pas comme ça avec moi, si j'ai préféré échapper à tout ça ? Alors d'accord, s'éclater comme une folle n'est peut-être pas la stratégie la plus élégante pour fuir la réalité, d'accord, j'ai parfois perdu le contrôle, mais je me sens libre, enfin. J'ai arrêté d'avoir des complexes et, surtout, de me prendre la tête. Allez, ça suffit maintenant, Paola, je t'en prie, j'ai quand même le droit de dormir en paix, tu ne crois pas ?

Tout en me tournant sur le côté, j'arrive à articuler faiblement :

— C'est bon, Paola, j'ai compris… Je ferai tout ce que tu veux. Mais j'ai besoin de sommeil, maintenant.

— O.K., Elena.

Je l'entends s'éloigner et refermer la porte.

La tête plongée dans l'oreiller, je repense à tous mes excès de ces derniers mois, à ma folle envie de liberté, à ma recherche effrénée de plaisir. Hélas, j'ai beau faire des pieds et des mains, la douleur qui me taraude depuis que j'ai laissé Leonardo partir ne m'a pas lâchée. Une larme amère me coule le long du visage. Je pleure à cause de moi, à cause du mal que j'ai volontairement voulu me faire avec Giulio, ce soir, comme avec tous les autres mecs que j'ai connus ces derniers temps. Je pensais me libérer des fantômes du passé, eh bien c'est raté : je me retrouve encore plus vide, incapable de prendre du plaisir – alors qu'avec *lui* je pouvais jouir à en devenir folle. Ce n'est pas en me servant des hommes comme je le fais que je résoudrai mon problème, je sais. Mais au moins, je fais semblant d'essayer de trouver un peu de cette normalité qui me semble tellement inaccessible, désormais. Tôt ou tard, je finirai bien par trouver l'homme de ma vie, celui qui remettra la machine en

route. « Ça finira bien par t’arriver à toi aussi ! » me dit toujours Gaia. Pourvu que ce soit le cas !

Justement, l’homme de sa vie, Gaia l’a trouvé. Elle se marie dans une semaine, et je suis son témoin. Gaia Chinellato, la reine vénitienne des chargées de communication, et Samuel Belotti, le champion de cyclisme : le mariage de l’année ! Dire que je n’aurais pas misé un kopeck au début de leur « histoire », et pourtant… Dès demain midi, je saute dans un train pour Venise et, dans quelques jours, Gaia, ma meilleure amie, sera la femme de quelqu’un.

Dans le noir, je souris. Mon corps me semble soudain un peu moins lourd. Le jour a fini par se lever, mais j’ai encore quelques heures devant moi pour récupérer de l’énergie avant ce grand moment.

Fais de beaux rêves, Elena. Demain il faudra repartir au combat.

*OceanofPDF.com*

# 2.

Cela fait à peine deux jours que je suis arrivée et Venise s’est déjà emparée de moi. Je lui appartiens, c’est plus fort que moi. Je suis de nouveau sous le charme de cette ville paresseusement étendue sur les eaux de la Lagune qui ensorcellent ceux qui la regardent trop longtemps. Ici, rien n’a l’air de changer, malgré le rythme incessant de la marée.

Retrouver mon appartement après des mois d’absence m’a fait replonger dans mes souvenirs, dans un mélange de tendresse et de mélancolie. C’était un peu comme retomber amoureux de quelqu’un. Comme le propriétaire me demande un loyer plus symbolique qu’autre chose, je n’ai même pas eu à abandonner mon refuge vénitien quand je suis partie vivre à Rome, une chance.

Les pièces de mon appartement sont aussi vides et immobiles qu’au moment où je les ai quittées. Ma mère est passée de temps en temps pour donner un coup de balai, mais elle a tout laissé parfaitement en ordre. Que ce soient mes livres, mes CD, mes DVD, mes dessins ou mes carnets intimes rangés dans des tiroirs, chaque chose est à sa place, mais je suis sûre qu’elle aura jeté un petit coup d’œil en passant, curieuse comme elle est.

Non, vraiment, rien n’a changé, pas même l’air ambiant. J’ai eu l’impression de sentir l’odeur de Leonardo, et pourtant plus d’un an s’est écoulé depuis que nous avons fait l’amour ici. J’ai effacé les sentiments que j’éprouvais pour lui – enfin, je crois – mais pas encore son souvenir, qui surgit parfois comme un fantôme. Si je le pouvais, je ferais table rase de tout ce que j’ai dans le cerveau, comme dans le film *Eternal Sunshine*

*of the Spotless Mind* que j’ai revu tout récemment. Ah, si seulement il existait vraiment un moyen de reprogrammer ses souvenirs ! Contrairement au personnage joué par Jim Carrey, je n’hésiterais pas au moment fatidique et je me soumettrais au traitement sans faire d’histoires. Quelle connerie de croire qu’on peut commander à son cœur : le mien, je l’ai fait taire et l’ai foutu au fond d’un tiroir avant de jeter la clé. Plus de danger…

Hélas, cette nuit, les chattes en chaleur de ma voisine, Mme Clelia, ont tenu à me rappeler que la saison des amours avait commencé. Ce n’était plus le Campo San Vio, c’était le Far West ! Avec le concert de hululements et de beuglements atroces qui se jouait sous la fenêtre de ma chambre, j’ai passé des heures à faire la crêpe dans mon lit. Qu’est-ce que je regrette les faux chats de Paola, si beaux, si silencieux ! J’ai cherché de l’autre côté du lit une main à serrer, un corps contre lequel me lover, mais j’étais seule. Je suis seule. Je n’ai pas besoin d’amour, le sexe me suffit entièrement. Gaia dit que ça ne me ressemble pas d’aimer le sexe pour le sexe : au fond, je suis restée une grande romantique… Elle n’a vraiment pas compris à quel point l’amour m’a déçue. Maintenant, je veux juste rester loin de tout ça.

Gaia. Me voilà en route vers chez elle. Avec ses plus chères amies, nous lui avons amoureusement préparé une fête surprise pour son enterrement de vie de jeune fille. Gaia ne se doute évidemment de rien. Elle est même à des lieues d’imaginer qu’au lieu d’une gentille soirée entre copines, c’est une longue série de jeux humiliants et dégradants qui l’attend…

En grimpant l’escalier qui conduit à son loft, je la vois mettre à la porte Samuel, l’homme qui deviendra son mari dans quatre jours. Agrippé au chambranle comme un chat, il essaie de lui voler un dernier baiser, ce qui n’a pas l’air de déplaire le moins du monde à la future Mme Belotti.

Je les avertis de ma présence avec un léger toussotement histoire d’interrompre leurs effusions.

— Tiens, notre témoin…, fait Samuel en me lançant un de ses sourires Ultra Brite.

— Je ne dérange pas, j’espère…

Gaia éclate de rire.

— Samuel allait justement nous quitter. N’est-ce pas ? ajoute-t-elle avec un regard de braise avant de plonger fougueusement sa langue au fond de sa bouche.

Eh bien, on dirait qu’ils n’ont pas fait ça depuis des semaines !

— Hé, doucement les mamours, dis-je en ricanant.

Je leur tourne alors le dos en signe de protestation. Là, j’aperçois un type à l’air sérieux, au regard d’aigle, la boule à zéro et une oreillette Bluetooth. C’est le manager de Belotti. Il hausse les épaules d’un air résigné. Il a dû finir par s’habituer à cette petite scène dégoulinante et gênante.

— Tu tiens vraiment à ce que j’y aille ? demande Samuel en posant une main sur les fesses de Gaia.

— Oui ! grogne-t-elle.

Tu parles ! Sans cette petite sauterie entre amies, elle serait restée collée à lui, et pas qu’un peu.

— Allez, oust ! siffle-t-elle avant de le pousser dehors pour de bon.

— Prenez bien soin d’elle, me glisse Samuel, comme s’il avait vaguement deviné ce qui attend Gaia. Et rendez-la-moi en un seul morceau !

— Sois tranquille, lui dis-je avec un clin d’œil. Mais ne brûle pas toutes tes cartouches ce soir…

Mon petit doigt m’a dit que ses amis ont organisé son enterrement de vie de garçon du côté de Padoue. J’imagine qu’il va passer à la casserole, lui aussi.

— J’en garde une sous le coude…, murmure-t-il en lançant à Gaia une œillade lascive. De toute façon, je ne peux pas trop forcer : j’ai un contre-la-montre demain, ajoute-t-il tout haut, le torse bombé et le regard fier.

— Bon ben, bonne chance, alors ! je lui réponds en souriant avant d’entrer.

— Éclate-les tous, mon amour ! braille Gaia du fond de la pièce.

— Compte sur moi !

Le temps de lui lancer un baiser et il s’engouffre dans l’escalier, escorté par son manager.

Depuis que Gaia m’a annoncé son mariage, l’été dernier, je n’ai vu Samuel que trois fois. Cela dit, elle m’a tellement parlé de lui, en long, en large et en travers, que j’ai l’impression de le connaître depuis toujours. C’est un sportif talentueux, un mec tenace, un battant : s’il se met en tête de gagner une course ou de conquérir la femme de sa vie, rien ne peut l’arrêter. Sans compter qu’il est beau à tomber par terre, avec ses traits virils et parfaits, son profil grec, ses lèvres charnues et un sourire ! Avec ses dents bien droites et bien blanches, on dirait une pub pour du dentifrice. Il a un accent vénitien très marqué, bien sûr, avec une voix profonde de toute beauté. C’est le genre d’homme qui sait charmer les femmes tout en se rendant sympathique aux yeux des autres mâles. Cerise sur le gâteau, il est plein aux as : un loft à Monaco, une propriété dans la campagne vénitienne et une collection de motos de course qu’il ne manque pas d’enrichir chaque mois. On pourrait croire qu’il a un ego (au moins) surdimensionné, mais non. Je veux dire : il a une haute opinion de lui-même, mais ça ne le rend pas imbuvable pour autant. Il est très sûr de lui et très extraverti, comme tous les gens conscients de leur talent, et s’il lui arrive parfois d’en faire un peu trop, on lui pardonne volontiers.

Certes, j’avais quelques réticences au début de leur histoire, mais, une fois que j’ai appris à le connaître – c’est-à-dire quand j’ai pu ne serait-ce que lui parler –, j’ai changé d’avis. S’il se faisait autant désirer, ce n’était pas par stratégie ou par désintérêt pour Gaia, c’était à cause de son autre grande passion : le vélo. O.K., j’avoue que ce qui m’a convaincue, c’est de voir Gaia aussi déterminée et aussi amoureuse. Je ne l’avais jamais connue comme ça avant. Avec le recul, je suis ravie qu’elle l’ait choisi lui plutôt que Brandolini. Elle aurait vécu une belle histoire avec le comte, mais ce n’était pas le grand amour. Bref, ce futur mariage me donne envie de m’impliquer à fond dans mon rôle de témoin !

Les autres filles sont déjà là. J’aperçois Alessandra, la petite sœur de Gaia. Elle vit à Londres, et ça fait deux ans qu’elle est mariée avec Kevin, une espèce de Lenny Kravitz version « rasta ». Pour l’heure, elle est en cuisine, aux prises avec un plateau de petits-fours. Il y a aussi nos amies de lycée, Valentina (dite Valé), Serena et Cecilia, trois célibataires déjantées. Assises sur le canapé, elles sirotent des Bellini tout en picorant

des cacahuètes. Visiblement, elles sortent tout droit d'une séance intensive de maquillage et de coiffure. À voir leurs minirobes à paillettes ultra-moulantes, je me demande si je suis à la hauteur de la soirée, avec mon jean bien confortable et mon tee-shirt vintage. Heureusement que Gaia a opté pour le même look que moi ! J'ai au moins fait l'effort de mettre des Paciotti talons de 12 qui améliorent certainement mon look.

C'est Valentina, elle aussi chargée de communication pour différentes boîtes de nuit, qui a eu l'idée de cet enterrement de vie de jeune fille. Dès qu'elle a su que je revenais à Venise, elle m'a immédiatement enrôlée dans l'organisation de cette fête surprise. Ça n'a pas été facile de garder le secret, vu la curiosité insatiable de Gaia et mon incapacité proverbiale à répondre aux questions-piège. Mais j'y suis arrivée, ce qui me permet d'adresser fièrement un petit signe de tête à Valé qui me répond avec un clin d'œil.

Nous venons de nous servir notre troisième verre quand, soudain, on sonne à la porte.

Ouf ! Je commençais à en avoir marre d'entendre Gaia nous raconter ses histoires de coiffure de mariée.

— C'est qui ? demande-t-elle.

— J'y vais ! lance Valentina en se précipitant vers la porte.

Nous l'entendons discuter avec quelqu'un.

— Oh, oh ! On dirait qu'il y a un colis pour Mlle Chinellato, dit-elle suffisamment fort pour se faire entendre.

Et la voilà qui revient avec un énorme sac en papier rose dans une main. De l'autre, elle tend à Gaia un drôle de bouquet de fleurs multicolore.

— Oh, les jolies fleurs !

Tout le monde éclate de rire. Ce ne sont pas des roses, mais vingt-cinq petites culottes en dentelle roulées en forme de boutons.

— Trop cool !

Excitée comme une puce, Gaia défait l'un des sous-vêtements et nous l'agite sous le nez en riant comme une folle.

— Et là-dedans, il y a quoi ? Je dois m'inquiéter ?

— Suuurprise !

Je sors du sac une petite couronne de strass entourée d'un long morceau de soie blanche.

— Et tu n'es pas au bout de tes surprises ! je lui dis en lui posant son faux voile de mariée sur la tête tandis qu'elle ouvre grands les bras.

— Très bien, faites de moi ce que vous voulez, s'exclame-t-elle en souriant. De toute façon, vous êtes jalouses parce que je vais épouser le mec le plus canon de la planète !

Elle lève les yeux au ciel, l'air résigné, sous les huées de l'assistance, avant de se couvrir la bouche des deux mains, comme si elle venait de dire une énorme bêtise.

Pendant ce temps, j'ai sorti du sac le reste de notre tenue de mariée maison : un bustier en dentelle noire et en soie rose ainsi qu'un porte-jarretelles garni de strass et de plumes que Gaia devra mettre directement sur son jean.

Après une demi-heure de préparatifs chaotiques, notre mariée est prête. On croirait une version moderne de la Cicciolina au temps de sa splendeur ! J'ai presque honte de la voir dans cet accoutrement. Une chance que Gaia soit du genre à tout prendre avec le sourire, sinon je ne saurais pas comment je l'aurais traînée dehors.

— Et maintenant, toutes au Molocinque ! lance triomphalement Valentina en tirant Gaia par le porte-jarretelles.

— Elé, tu me surprends, là ! me fait Gaia en secouant la tête comme si elle montait à l'échafaud.

Et tu n'as encore rien vu, ma chérie…

— En avant, madame Belotti, prépare-toi au pire !

Je lui offre mon bras, histoire de lui donner du courage, et nous nous ruons toutes dehors.

Nous traversons la place Saint-Marc sous le regard mi-amusé, mi-atterré des touristes. Nous avons donné à Gaia une pancarte avec l'inscription CANONS OU IMMONDES, BISOUS POUR TOUT LE MONDE ! Elle a pour mission d'embrasser au moins trois personnes avant d'arriver au Rialto. À notre grande surprise, Gaia se prend au jeu et embrasse coup sur coup : une femme blonde somptueuse et ultra-

sophistiquée qui s'est avérée être une aristocrate russe de la lignée des Romanov, un petit vieux bon pied bon œil qui a failli faire disjoncter son pacemaker à la vue de cette apparition divine, un ado en pleine crise hormonale ainsi qu'un homme marié que sa femme a bien voulu laisser faire (ouf, un divorce d'évité, c'est déjà ça !).

Une fois au Rialto, nous nous arrêtons un instant au Bancogiro, un des bars-restaurants les plus connus de la ville, pour manger un morceau. Notre petite troupe fait une entrée remarquée. Nous traversons la salle sous le regard ébahi d'une clientèle presque exclusivement masculine avant de nous asseoir à une grande table au centre du restaurant. Gaia continue de faire son numéro. Elle est littéralement déchaînée et n'a vraiment pas l'air gênée d'attirer autant l'attention sur elle. À sa place, je serais rouge de honte. D'accord, Gaia a énormément de recul par rapport à elle-même, mais je suis sidérée de la voir aussi à l'aise. Cela dit, les litres d'alcool que nous lui avons fait ingurgiter ont dû un peu l'aider…

Après nous être rempli le ventre d'un nombre incalculable de brochettes de viande et de poisson, nous atteignons le piazzale Roma aux environs de minuit. Une limousine mise à notre disposition nous y attend pour nous emmener en boîte. Gaia ne s'y attendait pas.

— Vous êtes trop ouf ! s'exclame-t-elle en sautillant avant de nous faire un câlin.

Une fois à bord, affalées sur les banquettes en cuir noir, nous nous versons de pleines coupes de champagne en chantant à tue-tête les pires chansons italiennes des années 1980. Comble du kitsch, il y a même des petites lumières qui clignotent partout dans l'habitacle ! L'ambiance est à la fois surréaliste et bling-bling, mais nous en sommes parfaitement conscientes – d'ailleurs, c'est peut-être pour ça que c'est aussi amusant.

Moins de vingt minutes plus tard, nous voilà devant l'entrée du Molocinque, la boîte où bossait Gaia avant que Belotti la demande en mariage, l'an passé. Nous sommes évidemment sur la liste VIP… Tapis rouge jusqu'au salon privé, table réservée à un emplacement stratégique et consommations illimitées.

D'autres filles rejoignent notre petit groupe. Il faut dire que, entre le milieu où elle travaille et le mec qu'elle va épouser, Gaia connaît la moitié de la planète.

La soirée se déroule comme un enterrement de vie de jeune fille classique. Même si le scénario est toujours le même (et un peu pathétique, parfois), Gaia est resplendissante, malgré son déguisement de star du X. Elle est sur le dance floor, belle comme une déesse, tout sourire. Elle fait des câlins et embrasse tout le monde. Chacun veut parler à la future mariée. Les filles l'interrogent sur sa robe d'un air béat tandis que les mecs la supplient de revenir sur sa décision ou, au moins, d'accepter une dernière aventure. Les pauvres, ils sont bien naïfs de croire qu'ils ont une chance face à Belotti…

Une bouteille de douze litres de Moët & Chandon arrive à notre table au milieu de fontaines de lumière, en attendant le gâteau. Hélas, l'heure du moment trash a sonné. La musique s'arrête et le DJ demande à Gaia de s'asseoir au centre du dance floor avant d'annoncer l'entrée en scène du strip-teaser. Les yeux écarquillés, comme si elle venait de se prendre un seau d'eau en pleine face, Gaia me cherche dans la masse qui se presse autour d'elle. Je sais exactement ce qu'elle pense, là, tout de suite. Comme elle, je revois défiler devant mes yeux près de vingt ans d'amitié, au gré des looks que nous avons eus (et subis) – coupe au carré et Levi's 501 au collège, Dr. Martens et sac à dos Invicta au lycée, Diesel taille basse et sac hype à la fac. Et je me souviens de cette promesse solennelle qui avait scellé notre amitié pour toujours : *jamais au grand jamais nous ne fêterons notre enterrement de vie de jeune fille avec un strip-teaser*.

Sauf que…

Je me planque derrière Valentina, la responsable de tout ça. Grâce à son carnet d'adresses, elle a réussi à embaucher un des California Dream Men. J'ai tout fait pour tenir ma promesse et m'opposer à ce rituel grotesque, je le jure, mais Valentina était trop forte. Au final, c'est elle qui a gagné.

Notre homme se présente à nous vêtu d'un uniforme blanc grand ouvert sur ses pectoraux brillants, une casquette d'amiral vissée sur la tête, avec un sourire étincelant et le service trois pièces bien en évidence. Il commence alors à onduler du bassin au rythme de *You Can Leave Your Hat On* de Joe Cocker (un classique du genre). Je me rends compte d'une chose : voir notre rêve de jeunes filles BCBG voler en éclats est beaucoup plus amusant que ce que je pensais. Une chance pour moi que

je profite du spectacle de ce côté-ci, bien cachée derrière la chevelure ondoyante de Valentina. Mais pas sûr que Gaia soit du même avis, là-bas, au milieu de la piste de danse…

Sous les hurlements déchaînés d'une horde de femmes en délire, Max – il ne pouvait qu'être strip-teaser avec un nom pareil – rejoint Gaia et l'invite à se lancer avec lui dans une danse sensuelle. Il est ultra-canon et il danse divinement bien, je suis forcée de le reconnaître, mais leur numéro est un supplice du début à la fin. La tronche que tire Gaia est un sketch en soi. Ce n'est vraiment pas charitable de ma part, mais je suis écroulée de rire. Max finit par se retrouver en string rouge en forme d'éléphant. Quand il se met soudain à faire l'hélicoptère avec sa trompe, je suis à deux doigts d'avoir une crise cardiaque. L'instant d'après, Max tourne le dos au public et se plante face à Gaia. Un drap doré attaché autour de la taille, il ôte son string. Après quelques instants de suspense, le drap s'ouvre comme un rideau, laissant Gaia, consternée, profiter seule du spectacle.

Je t'en supplie, Gaia, excuse-moi de ne pas avoir pu te sauver de cet enfer !

Je sors de la boîte de nuit épuisée et raide bourrée. Débarrassée de son déguisement, Gaia dit au revoir aux filles avant de se tourner vers moi pour me lancer, avec le peu de lucidité qui lui reste :

— Tu vas me le payer jusqu'à la fin de tes jours, tu le sais, ça ? À partir de maintenant, on continue la soirée ensemble. Et on dort chez toi…

Impossible de refuser, c'est le moins que je puisse faire.

Nous attrapons au vol un taxi qui nous amène au piazzale Roma. Là, nous décidons de faire un saut au Muro, notre boîte préférée pendant nos années de fac et même après.

C'est une nuit de pleine lune. Il est près de quatre heures. La discothèque se vide lentement, la plupart des gens terminent leur soirée. Quelques curieux empêchent Gaia de passer pour lui poser tout un tas de questions sur son mariage. Je me demande comment elle fait pour répondre de façon cohérente et sans bafouiller ! Une fois installée au comptoir, je suis cordialement accueillie par Nico, le barman.

— Ça fait plaisir de te revoir, *mon amour !* Tu étais passée où ?

— Je suis partie vivre à Rome.

— Pour toujours ? fait-il d'un air effondré.

— Ben… Je ne crois pas… je ne sais pas, dis-je avec un haussement d'épaules.

Vu l'heure et mon taux d'alcoolémie, ce n'est vraiment pas le moment de me poser des questions aussi compliquées.

— Un Coca, comme d'hab ? me demande-t-il.

C'est vrai que je ne buvais pas d'alcool à l'époque. Mais j'ai l'impression que c'était il y a un siècle.

— Mais non, allez, prépare-moi un de tes cocktails.

— Sérieux ? fait-il en ouvrant grands les yeux.

— Eh oui… Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.

Histoire de patienter, je regarde tout autour de moi d'un air distrait. Soudain, je l'aperçois. Appuyé contre un pilier, avec ses yeux vert clair que l'obscurité n'arrive même pas à engloutir. Filippo. Je ne l'ai plus revu depuis le jour où nous nous sommes dit adieu, dans ce bar de l'île Tibérine. Un voile de mélancolie me tombe sur les yeux. Une chance, cela ne dure qu'un instant. Est-ce qu'il s'est rendu compte de ma présence ? Bon, autant faire le premier pas : au fond, je lui dois bien ça. Mon cocktail à la main, je vais à sa rencontre et me plante sous son nez, un demi-sourire aux lèvres.

— Salut.

— Salut, Elena.

Il a l'air surpris, mais je le sens surtout légèrement mal à l'aise, distant. Je m'avance d'un pas pour lui faire la bise avant de me raviser : un mur invisible le sépare de moi. Pas question de l'embrasser ou de le prendre dans mes bras. Bibi appartient au passé, il n'y a plus qu'Elena, qui n'a pas le droit d'aller plus loin.

— Comment tu vas ? je lui demande, en veillant bien à ne pas franchir la ligne jaune.

— Bien, fait-il en haussant les épaules. Et toi ? ajoute-t-il d'un ton neutre.

Je n’arrive pas à saisir ce qu’exprime son visage : de la gentillesse, une espèce d’agacement, de la colère retenue. Ou de l’indifférence, peut-être. Une chose est sûre : il est plus sur la réserve que nécessaire.

— Je suis un peu à l’ouest, mais ça va.

Avec la fatigue et tout l’alcool que je me suis envoyé depuis le début de la soirée, je dois avoir l’air d’un monstre.

— Gaia se marie samedi, je reprends.

— Oui, j’ai appris ça, réplique-t-il avec un pâle sourire.

— Je vais être son témoin, tu sais ? Et ce soir, on a fait la fête, dis-je d’un ton un peu trop enthousiaste.

— Tu restes juste pour le mariage ? demande-t-il en regardant ses pieds.

Est-ce que ça l’intéresse vraiment de le savoir ? Ou est-ce qu’il fait semblant ? J’attends qu’il relève la tête pour lui répondre :

— Oui. Je rentre à Rome lundi. Et toi alors, qu’est-ce que tu racontes de beau ? Tu as ouvert ton cabinet, finalement ?

— Oui, il y a deux mois, campo Santo Stefano, acquiesce Filippo. Et j’ai aussi acheté l’appartement.

Il a beau avoir l’air satisfait, je sens une pointe de mélancolie dans son regard. J’imagine qu’il s’agit de *cet* appartement, celui que nous avions visité ensemble, celui où nous devions vivre, lui et moi.

— Je vais passer les vingt prochaines années à rembourser le crédit, mais ça en vaut la peine, ajoute-t-il.

Vingt ans ? Eh bien… J’ai l’impression qu’il a décidé de s’installer ici pour de bon.

— Et toi, tu travailles ? poursuit-il.

— Plus ou moins, oui…

Tout à coup, ma voix se brise. Je viens de me rappeler combien l’idée de vivre ensemble dans cet appart nous rendait heureux.

— J’ai un chantier de temps en temps, dis-je en me remettant une mèche de cheveux derrière l’oreille.

Je préfère rester vague. Pas question de lui dire que je suis au chômage et que j’habite chez Paola.

— C’est bien, fait-il d’un ton glacial.

À cet instant, une fille brune – super jeune ! – en jean, blazer et ballerines, sort des toilettes et attrape Filippo par le bras.

— Fil, on y va ?

*Fil ? On y va ?* Mais tu veux aller où, cocotte ? Filippo a l’air très impatient de s’exécuter.

— Bien sûr, répond-il tout en posant une main sur ses hanches.

D’un air à la fois gêné et rayonnant, Filippo se tourne vers moi pour me dire au revoir :

— Bon ben… salut !

— Salut…

Je reste plantée là comme une andouille à les regarder s’en aller, mon verre à la main. Ce que je viens de voir me bouleverse, mais au fond, je l’ai bien mérité.

Je comprends mieux pourquoi il était aussi mal à l’aise, aussi distant ! Cette fille doit être sa nouvelle copine, ou quelque chose du genre. Elle est magnifique, c’est sûr, avec sa taille de guêpe et sa tête de poupée. Elle est peut-être un peu trop jeune pour lui, mais bon, les goûts changent. Je suis bien placée pour le savoir, moi qui suis devenue carnivore et à moitié alcoolique en l’espace d’un an ! Mais ce qui me remue le plus, c’est ce « Fil ». Dire que je pensais être la seule à l’appeler comme ça… Moi qui croyais dur comme fer être le seul amour de sa vie. Qu’est-ce qu’on peut être bête, parfois !

Je me sens bizarre. Ça m’a fait quelque chose de revoir Filippo, mais je n’arrive pas à dire quoi. Ce que j’éprouve, là, maintenant, c’est à la fois une profonde solitude et une intense sensation de liberté. Je me sens en même temps soulagée et mélancolique. Notre histoire ne se résume pas à ces six mois que nous avons passés ensemble : je me vois mal tirer un trait sur tous nos souvenirs. Encore aujourd’hui, je l’aime beaucoup, bien sûr, mais rien de plus. Mon cœur n’a pas arrêté de battre quand je lui parlais. Je n’avais ni les jambes en coton ni une boule au ventre. C’est terrible à dire, mais je sais que je ne suis plus amoureuse de lui. Je n’en ai jamais été aussi sûre. Si j’avais besoin d’une preuve supplémentaire,

c’est chose faite. Nous venons à nouveau de nous dire adieu – et cette fois, c’est pour de bon.

Gaia finit par repointer le bout de son nez et me demande si tout va bien. Je lui raconte en deux mots ce qui vient de se passer.

— Tu étais au courant ? je lui fais.

— Non, c’est la première fois que je le vois avec quelqu’un, me répond-elle presque soulagée. Elé, il a tellement morflé.

— Merci de me le rappeler, dis-je la mâchoire serrée.

— Hé, je sais que ça n’a pas été facile pour toi non plus, me lance-t-elle en me caressant l’épaule.

— Ne t’inquiète pas, c’est de l’histoire ancienne.

Et pourtant, quelque chose continue de me faire souffrir. Mais ce n’est pas le moment d’y penser.

Ouf, nous voilà à la maison. Une fois débarrassée de mes chaussures, je cours dans ma chambre enfiler mon jogging et un haut tout simple.

— Tu me prêtes ton tee-shirt du lycée ? me demande Gaia en fouillant dans un tiroir de ma commode. Ça me rappellera le bon vieux temps.

Gaia veut se mettre à l’aise elle aussi ? Pincez-moi, je rêve !

— D’habitude, je le mets pour faire le ménage, mais si tu insistes…

Je vois Gaia prendre un air dégoûté et se frotter les mains sur son jean.

— Je rigole !

Soulagée, Gaia enfile mon tee-shirt orné d’une caricature de Marco Polo puis se met à inspecter mon armoire d’un air angoissé.

— Elle est où, ta robe ?

— Celle pour ton mariage ? Elle est chez ma mère.

— Pourquoi, qu’est-ce qui se passe ?

— Mais rien, ne stresse pas comme ça ! Tu la connais, elle veut juste que je sois nickel de chez nickel…

— Elé, ta mère est une sainte ! s’exclame Gaia en souriant.

Là-dessus, elle fonce à la cuisine et plonge le nez dans le congélateur.

— Ça date de quand, ce truc, de l’année dernière ? me demande-t-elle en sortant un pot de glace à la vanille.

— Je l’ai acheté hier, idiote. Mais dis donc, tu n’es pas censée être au régime, toi ?

— Rien à foutre. Ce qui est fait est fait.

— Ah non, ne me mêle pas à tout ça, par pitié !

Je la connais par cœur : si je la laisse se gaver, ça va me retomber dessus à un moment ou à un autre !

— S’il te plaît, Elé, c’est déjà assez dur ! Allez, tu m’accompagnes, d’accord ? me demande-t-elle en attrapant deux cuillères.

J’étais sûre qu’elle me dirait ça !

Sans attendre, elle allume la télé et zappe de chaîne en chaîne avant de tomber sur MTV, où Shakira est en train de se déhancher voluptueusement. Nous la regardons d’un air ébahi danser sur une route déserte. Elle a un maquillage impeccable et un look d’enfer.

— Tu trouves qu’elle a un beau cul, toi ? me fait Gaia.

— Je crains que oui.

Ça me fait hurler de rire que Gaia considère les stars comme des rivales potentielles.

— Il est un peu trop gros, tu ne crois pas ? insiste-t-elle.

— Non, Gaia, je t’assure, elle a un cul sublime.

— Eh bien moi je ne le trouve pas aussi parfait que ça.

— C’est sûr, une fesse de Shakira, ça vaut deux des tiennes !

Un ange passe. Gaia se demande si elle doit prendre ça pour un compliment. Moi aussi, d’ailleurs. Mais ce n’est pas l’alcool que nous avons dans le sang qui va nous aider à y voir plus clair.

— Samuel est raide dingue de cette meuf, soupire Gaia en prenant une grande cuillérée de glace. Ce qui me rassure, c’est qu’elle ne doit pas être aussi bien en vrai. Normal, vu qu’ils trafiquent les images…

— Merci, Gaia. Maintenant que tu m’as dit ça, je vais pouvoir dormir tranquille.

À en croire la grande théorie de Gaia, nous avons toutes besoin d’être consolées chaque fois qu’on voit une fille plus mignonne que nous. Si elle me dit tout ça d’un ton aussi convaincu, c’est qu’elle n’a aucune

envie que je me sente complexée par une fille comme Shakira. Ce qui prouve à quel point Gaia tient à moi.

Je décide alors de me prendre au jeu :

— Quand même, c'est fou de voir les miracles que font les maquilleurs…

— À propos de maquilleurs… Pour samedi, j'ai embauché Jessica Moro. Elle s'occupe des stars pendant la Mostra, c'est la meilleure sur le marché. Elle est juste incroyable !

Il n'en fallait pas plus pour lui rendre le sourire…

— Et puis c'est Patrick qui va s'occuper de ma coiffure.

— Tu vas être magnifique !

— Tiens, ça me fait penser, pour la robe…

Ah là là, cette robe, encore toute une histoire… Gaia a écumé je ne sais combien de boutiques de mariage avant de trouver la bonne. Même si je n'étais pas à ses côtés quand elle l'a achetée, Gaia m'a mise à contribution en m'envoyant systématiquement des MMS en direct des cabines d'essayage. Au final, elle a opté pour une Dolce & Gabbana ivoire, avec un bustier et un jupon ample et bouffant, façon XVIII$^{e}$ siècle.

— Elle est peut-être un peu *too much*, avec les passe-coudes et tout, mais je sentais qu'elle était faite pour moi !

— Tu vas être magnifique !

Je l'ai déjà dit, je sais, mais deux fois valent mieux qu'une, non ?

— Euh, Elé… D'après toi, est-ce que j'ai raison d'épouser Samuel ? me demande-t-elle soudain d'une toute petite voix.

Qu'est-ce qui lui prend de me dire ça ? Elle n'est pas en train de revenir sur sa décision, quand même ? Pas maintenant !

— Pourquoi est-ce que tu me poses cette question ?

— Je ne sais pas…, me fait-elle en fronçant les sourcils. C'est juste que j'ai tellement la trouille !

La voir prendre cette tête de chiot perdu me donne envie de lui faire un énorme câlin.

— Viens là…, je lui murmure. Gaia, tu as fait le bon choix. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas ton témoin, pas vrai ?

Un long silence s’installe. Soudain, Gaia ose m’avouer :

— Dernièrement, c’était assez bizarre entre nous…

— Bizarre dans quel sens ?

— Bizarre dans le sens où… On ne fait plus l’amour depuis longtemps, lâche-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Longtemps, c’est-à-dire ?

Gaia commence alors à compter sur ses doigts :

— Si on prend Milan-Sanremo, le Tour des Flandres, Paris-Roubaix, bref, les courses qui lui tiennent le plus à cœur… ça va faire deux mois !

— Sérieux ?

J’essaie de ne pas avoir l’air trop abasourdie, mais ça me fait un choc.

— Eh oui ! soupire-t-elle. Tu ne trouves pas ça triste ?

— Ben…

Que dire ? J’aurais bien envie de lui dire que c’est encore plus triste de ne pas faire l’amour et de ne pas avoir d’orgasme, comme c’est le cas pour moi, mais je me ravise. C’est d’elle qu’on est en train de parler, pas de moi. Alors, dédramatisons – c’est mon rôle de meilleure amie, après tout :

— Ma chérie, avec ce que tu m’as fait dépenser pour ma robe de témoin, tu n’as pas le droit de me faire ça. Je te préviens.

Gaia esquisse un sourire puis retrouve sa mine pensive.

— Je crois que s’il est passé chez moi ce soir, c’était pour remédier à ça…

— Oh non, c’est pas vrai ! Qu’est-ce que je m’en veux de t’avoir organisé cette soirée avec les autres…

— Tu plaisantes ? C’est une super surprise !

— Bon, alors dis-moi la vérité : ça t’a plu, la fin du strip-tease, avoue !

Je lui fais un clin d’œil.

— Laisse tombe, Elé…, me lance-t-elle en se prenant le visage entre les mains. Il en avait une toute petite !

Vu le geste qu’elle me fait, il n’y avait effectivement pas de quoi grimper aux rideaux.

— Je ne te crois pas.

— Je te jure !

— O.K., alors la prochaine fois que tu te marieras, on en prendra un mieux.

Je jette un coup d'œil à la pendule : il va bientôt faire jour.

— On va au lit ?

— D'ac, mais on garde la lumière allumée. Sinon tu vas t'endormir aussi sec.

— Bien joué. C'est ce que je comptais faire !

— Non, c'est nul, j'ai envie de parler, moi !

— C'est bien ce que je craignais…

Nous voilà au fond de mon lit. Ça fait déjà un bon moment qu'on papote – ou plutôt, que Gaia papote. Elle s'est allongée du côté de la fenêtre, juste à l'endroit où Leonardo a dormi la dernière fois que nous avons fait l'amour dans cette pièce. Le stress la rend encore plus bavarde que d'habitude – alors qu'elle n'a généralement pas besoin de se forcer pour parler ! Elle m'a raconté la vie de Belotti en long, en large et en travers. Pour un peu, je pourrais écrire un bouquin sur lui !

Nous sommes face à face, nos genoux repliés se touchent.

— Je peux au moins éteindre la lumière ? je lui demande. Mes yeux me font mal.

Elle acquiesce, l'air résigné, mais me fait comprendre d'un regard qu'il n'est pas encore l'heure de dormir. J'éteins ma lampe de chevet. Il fait tout noir.

— Elé ?

— Mmmh ? je bougonne.

— Ça fait combien de temps qu'on est amies ?

— Depuis l'école primaire.

— Combien de fois on a dormi ensemble, alors ? Un millier ?

— Pas loin.

— Tu imagines, c'est peut-être pour la dernière fois ! Moi, ça me donne envie de pleurer.

Avec l’obscurité, je distingue à peine les traits de son visage. Avec ses cheveux encore attachés, on dirait une ado. Pour un peu, je pourrais me croire à l’époque du lycée, quand je venais chez Gaia et qu’on discutait sous les couvertures en faisant attention de ne pas réveiller sa sœur Alessandra.

— J’espère bien que non. Au pire, tu me feras une petite place à côté de Samuel.

Gaia éclate de rire.

— Qu’est-ce qu’il y a ? je lui demande, la tête écrasée contre mon oreiller.

— Tu te souviens de la nuit où Vincenzo avait voulu dormir entre nous deux ?

J’éclate de rire à mon tour. Mon Dieu, cette colo dans les Dolomites… On avait treize ans. Gaia avait fait croire à ce type (un Napolitain, je crois) qu’on était toutes les deux amoureuses de lui. Elle lui avait donné rendez-vous à minuit, sous la fenêtre de notre chambre. Le pauvre, il a passé la nuit, dans le froid, à attendre qu’on lui ouvre, pendant qu’on lui envoyait des messages codés qui ne voulaient évidemment rien dire.

— On était vraiment deux jolies petites garces…

Soudain, j’éprouve de la nostalgie pour ces deux gamines. Pour ce qu’elles ont vécu ensemble et pour le fait qu’elles aient gardé leur âme d’enfant même si elles ont passé la trentaine. Et pourtant, rien n’a tellement changé, même si Gaia va se marier et peut-être avoir des enfants, même si, question sentiments, je viens de traverser la période la plus éprouvante de ma vie.

— Allez, on parle encore un peu, me dit doucement Gaia. Ne t’endors pas, je t’en supplie. Ça fait une éternité qu’on n’a pas passé une soirée ensemble. Ça me manque.

— Moi aussi, ça me manque.

À peine ai-je articulé ces quelques mots que je m’écroule comme une masse sur mon oreiller. Bonne nuit, Gaia. Je serai toujours là pour toi.

OceanofPDF.com

# 3.

J-1 avant le mariage. Je fais un saut chez mes parents pour récupérer ma robe. Depuis mon arrivée, ma mère y a consacré le plus clair de son temps. Elle l'a lavée à la main, puis mise à tremper avec de l'amidon de riz, fait sécher sans que la lumière tape directement dessus et, enfin, repassée à la vapeur. Certes, j'aurais pu faire appel à un teinturier professionnel, mais quand j'ai sorti la robe somptueuse que Gaia a choisie pour moi, j'ai sérieusement pris peur. Il faut dire qu'après six heures de voyage coincée au fond de ma valise, elle avait plutôt l'air d'une serpillière. Mais je suis sûre qu'elle sera comme neuve. Faites appel à ma mère et vos vêtements reprendront vie. Décidément, qu'est-ce que je ferais sans elle !

Il est près de midi, et je sonne chez les Volpe. Ma mère est dans sa cuisine – vu l'heure, ça n'a rien d'une surprise. Elle est en pleine préparation d'un roulé à la pomme de terre, épinard et quatre fromages. On a beau grossir rien qu'à les regarder, tous ces bons petits plats m'ont manqué. Normal, après en avoir honteusement profité pendant trente ans…

— Coucou maman, c'est moi, ta fille adorée ! dis-je en jetant mon sac sur le canapé.

— Bonjour, mon trésor.

Sans cesser de pétrir sa pâte, ma mère se penche pour me faire une bise.

— Ta robe est dans ta chambre, poursuit-elle comme si lui rendre forme humaine ne lui avait pris que cinq minutes montre en main.

— Merci, maman. Je vais voir le miracle.

Je fais mine de sortir mais elle me lance :

— Dis voir… Bleu électrique, tu es sûre que c'est le meilleur choix ?

— C'est Gaia qui a voulu. Pour une fois qu'elle choisit une robe qui me plaît tout de suite…

Si j'avais eu droit à du rose bonbon façon demoiselle d'honneur américaine, je me serais suicidée aussi sec.

— Bon…, fait ma mère en haussant les épaules, pas spécialement convaincue.

Tout à coup, elle penche la tête sur le côté et plonge ses yeux dans les miens.

— Sinon, toi, comment ça va ? me demande-t-elle d'un air inquisiteur.

Rien ne lui échappe !

— Bien, pourquoi ?

— Je ne sais pas, tu es toute pâlichonne, me dit-elle d'un ton à la fois inquiet et réprobateur.

— Ah oui ?

J'ai beau regarder mes bras et mes jambes, je ne vois pas de grande différence avec mon teint habituel – rose pâle tirant sur le blanc cadavérique.

— Tu pourrais te faire quelques U.V. cet après-midi, me suggère-t-elle.

— Mais bien sûr ! je réponds en ricanant. Comme ça j'aurai deux biftecks grillés à la place des joues demain matin…

— Alors mets-toi un peu de terracotta, du blush, ces trucs-là…

C'est drôle de l'entendre parler comme une maquilleuse professionnelle !

— Enfin, il faut que tu aies meilleure mine, Elena. Tu es témoin ! s'exclame-t-elle comme si j'allais faire le truc le plus important de ma vie. Tu as le devoir d'être *presque* aussi belle que la mariée.

Ça m'énerve. Voilà typiquement le genre de choses qui m'ont toujours indifférée.

— Gaia m'aimera quelle que soit ma tête, tu sais ? Même si je suis blanche comme un cachet d'aspirine.

Ma mère change aussitôt de sujet :

— Bref, demain matin, je vais faire un saut à la cérémonie. Je suis trop curieuse de voir Gaia. Et puis j'ai envie de lui présenter tous mes vœux de bonheur.

Ma mère adore courir les mariages, même ceux de gens qu'elle ne connaît pas. C'est son passe-temps favori, depuis toujours.

C'est le moment qu'elle choisit pour me lancer, avec un ton si naturel que tout le monde (à part moi) s'y laisserait prendre :

— Elle a de la chance d'épouser ce cycliste…

Au secours. Je sais exactement où elle veut en venir.

— Mais toi, est-ce que tu ne devrais pas penser à te marier, hein ? poursuit-elle avec son ton habituel de Vénitienne aigrie. Tu es allergique aux robes blanches ou quoi ?

— Ça n'irait vraiment pas avec ma couleur de peau, tu ne crois pas ?

Pas sûr que je m'en tire avec ce genre de pirouettes. Et ça ne manque pas :

— Filippo était un si gentil garçon…, dit-elle imperturbable.

Ma mère peut bien soupirer et lever les yeux au ciel. J'imagine que comme beaucoup d'autres, elle avait fini par succomber au charme du gendre idéal.

— Qu'est-ce que tu en sais, tu l'as vu trois fois dans ta vie !

— Et alors ? J'ai compris tout de suite que c'était quelqu'un de très bien.

Non mais je rêve, elle parle de lui comme s'il était mort ! Pour un peu, elle va lui ériger un mausolée…

— De toute façon, tu ne t'es jamais attachée aux bonnes personnes… La voilà, la vérité, me lance-t-elle tout à coup, les yeux dans les yeux.

Bang. Voilà ce qui s'appelle balancer un missile.

— Si ça se trouve, c'est moi qui ne leur plais pas, je réplique du tac au tac.

Ma mère et moi avons dû avoir cette conservation un bon million de fois. À force, c'est presque devenu un sketch dont nous connaissons chaque réplique. Mais, au fond, je ne peux pas lui donner tort. Malgré

moi, je fais partie de ces femmes qui préfèrent les salauds. Plus cliché, tu meurs… Pour un peu, je me collerais des claques !

— C'est juste qu'on s'inquiète pour toi, ma chérie, me dit ma mère d'une voix soudainement plus douce. Tu es là depuis des jours et on ne te voit pas. Tu ne passes même pas à la maison !

Le moment est venu de me justifier, je crois :

— Du calme, maman, tu sais que je n'ai pas eu une minute de libre avec cette histoire d'enterrement de vie de jeune fille, et tout le reste… Mais je suis là, maintenant, dis-je avec un sourire.

— Tu restes déjeuner, j'espère.

Plus qu'une invitation, c'est une vraie prière.

— Bien sûr ! je lance gaiement à ma mère en lui pinçant la joue. Mais c'est bien parce que tu as fait du roulé à la pomme de terre…

— Mon Dieu, quelle ingrate ! fait-elle en secouant la tête.

Elle peut bien prendre une mine contrariée, je suis arrivée à lui arracher un sourire.

— C'est bon, je reste un peu pour toi aussi, mais juste un peu, dis-je en lui collant un baiser sur la joue.

En espérant que ça suffise à la détendre, je file jusqu'à ma chambre pour voir ma robe.

Elle est bien là, dans toute sa splendeur, pendue à la poignée de l'armoire. Ma mère a fait du super travail, comme d'habitude ! Plus je la regarde, plus elle me plaît, cette robe Versace. Sans doute à cause de cette touche de bleu électrique. À moins que ce ne soit parce que j'adore les robes sans manches. En plus d'être chic, sophistiquée et toute simple à la fois, elle m'arrive juste au-dessus du genou : parfait, ça me permettra de cacher mes cuisses disgracieuses – ma grande hantise ! J'enlève le cintre pour la poser sur moi. Voyons ce que ça donne dans le miroir… Mon Dieu, est-ce que je vais arriver à rentrer dedans ? Aïe aïe aïe, j'ai l'impression qu'elle a rétréci, mais c'est peut-être un effet d'optique. Si je n'arrive pas à remonter la fermeture Éclair, ce sera l'horreur. Croisons les doigts. En tout cas, elle ira à merveille avec la pochette et les escarpins lilas que j'ai choisis – enfin, que Gaia a choisis pour moi.

Je me retourne pour reposer ma robe sur le lit en faisant attention à ne pas l'abîmer. Impossible de ne pas affronter mon reflet dans le miroir, cette fois. J'en profite pour me regarder plus en détail, de la tête aux pieds. C'est vrai, je n'ai pas spécialement bonne mine… Ma mère a peut-être raison de se faire du souci. À force de passer mes nuits dehors, de manger n'importe comment et d'abuser des cocktails, je me retrouve avec des cernes et un teint grisâtre. Cerise sur le gâteau, j'ai une petite ride d'expression qui s'est creusée au milieu du front, juste entre les sourcils, comme sous l'effet d'une douleur déchirante qui refuse de me lâcher. « En cas de coup de blues, deux solutions : un soin du visage et une bonne crème de jour », me répète Gaia. Je n'ai jamais tellement cru à ses remèdes miracle, mais le moment est peut-être venu d'essayer…

— Elena, à table ! braille tout à coup ma mère du fond du couloir. C'est prêt !

— J'arrive !

Je me précipite dans la salle à manger où se trouve mon père, tout juste rentré de je ne sais trop quelle réunion associative. Je lui fais une bise avant qu'il se jette sur son assiette et je m'assois à mon tour. Ma mère a préparé de quoi nourrir un régiment entier. C'est terrible : toutes ces petites merveilles me mettent l'eau à la bouche, mais je risque de ne plus rentrer dans ma robe après. L'appétissant roulé à la pomme de terre de ma mère semble vouloir me narguer. Si j'y touche, bonjour les poignées d'amour ! Hélas, la tentation est trop forte. Je plante ma fourchette dans mon assiette et avale le tout goulûment. Autant profiter de ces bons petits plats avant d'affronter les tristes semaines qui m'attendent à Rome…

Après ce festin de roi, j'aide ma mère à ranger la cuisine puis je retourne au salon. J'y retrouve mon père, tout fier de me raconter le dernier spectacle de la compagnie de théâtre amateur dont il fait maintenant partie. Dommage que je ne puisse pas le voir sur scène, en vrai ! Je le laisse me raconter son histoire en prenant un air concentré, jusqu'à ce qu'un silence pesant s'installe entre nous. Je ne sais vraiment pas quoi dire. Heureusement pour moi, je vois mon père pousser un long soupir. Le regard droit devant lui, il finit par me demander, l'air timide et gêné :

— Dis-moi la vérité, Elena, est-ce que tout va bien ?

— Bien sûr, je réponds d'un ton mal assuré mais que j'espère tout de même crédible. Pourquoi est-ce que je n'irais pas bien ?

— Je ne sais pas, me fait-il en secouant la tête, la mine pensive. Depuis que tu as rompu avec ce garçon, Filippo…

Il reprend son souffle, comme si dire son nom le mettait mal à l'aise, avant de poursuivre :

— Tu es devenue tellement distante, tellement réservée. Je me fais un peu de souci pour toi, voilà. J'aimerais savoir ce qui t'arrive.

— Ben… Je n'ai pas l'impression d'être différente de d'habitude, dis-je en me refermant comme une huître.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne nous dis plus rien ? me lance-t-il. En temps normal, tu racontes toujours tout, au moins à ta mère.

Ça me touche de voir mon père faire tous ces efforts pour sortir de son rôle habituel – celui du père discret, du genre taciturne, qui préfère rester dans l'ombre et envoyer ma mère en éclaireur. Sous ses airs un peu bourrus, c'est un tendre, comme beaucoup d'hommes de sa génération. Alors le voir se faire autant de souci pour moi et – surtout – l'entendre me le dire de façon aussi directe finit par m'inquiéter à mon tour. Si même mes parents trouvent que j'ai l'air d'une épave, c'est que ça ne va vraiment pas fort. L'espace d'un instant, je suis tentée de m'écrouler sur son épaule et de pleurer pour évacuer toute cette douleur que je garde enfermée depuis des mois. Mais je n'y arrive pas. Je me sens comme anesthésiée. Je n'ai même pas envie d'essayer.

Je poursuis donc mon petit numéro :

— Je vais bien, papa, dis-je avec le sourire le plus rassurant du monde. Je ne suis plus avec lui, et c'est moi qui l'ai voulu, point.

Comment lui expliquer que ce n'est pas à cause de Filippo que je vais mal ?

— D'accord, mais je ne te sens pas tranquille, Elena, insiste-t-il en cherchant sur mon visage la réponse que je refuse de lui donner – la vraie réponse. On voit que quelque chose ne va pas.

— C'est sûr, j'ai eu une période difficile, mais ça commence à aller mieux, je t'assure.

J’essaie de prendre un air sérieux et optimiste à la fois. Espérons que ça fasse illusion.

— Très bien, finit-il par dire.

Tu parles. Mon père n’en croit pas un mot, mais il a préféré me laisser raconter mon bobard sans s’énerver après moi. C’est déjà assez pénible comme ça. Papa, si tu savais à quel point je t’aime en ce moment.

— Bref, tu sais que tu peux toujours compter sur ta mère et moi, quoi qu’il arrive.

Bien sûr que je le sais. Mais il y a des blessures que personne ne peut guérir, pas même les personnes qui nous aiment le plus au monde. Il faut juste attendre qu’elles se referment, et continuer à vivre.

— Une petite partie ? je lui demande en attrapant le paquet de cartes posé sur la table basse.

Mon père adore jouer : depuis que je suis toute petite, nous avons disputé des parties interminables, lui et moi. C’est quelque chose qui nous a toujours unis.

— Pourquoi pas ? Si ça te fait plaisir…, soupire-t-il.

Il sait pertinemment que je n’en ai aucune envie, mais il me laisse faire.

Tandis que je bats les cartes, j’entends sonner mon iPhone.

— Excuse-moi, papa…

Je me lève pour aller répondre. À coup sûr, c’est Gaia. Elle a dû m’appeler au moins vingt fois depuis ce matin. Dieu sait ce qu’elle veut me demander cette fois ! Sans doute un conseil de dernière minute, du genre : « Pour le rouge à lèvres, qu’est-ce qui m’irait le mieux, du rose nacré ou du rouge géranium ? »

À ma grande surprise, c’est le nom de Martino que je vois clignoter sur l’écran. Ça fait un moment qu’on ne s’est pas vus. L’image de son visage charmantissime m’arrache aussitôt un sourire.

— Martino ? je demande, en essayant de dissimuler mon émotion.

— Salut, Elena.

Cette voix timide, sincère : c’est bien lui.

— Eh bien, je me demandais où tu étais passé ! Ça va ?

Je fais un geste d’excuse à mon père avant de me réfugier dans ma chambre, comme à l’époque du lycée, quand je filais me cacher quand un garçon m’appelait.

— Ça va, me répond-il. Devine où je suis.

J’entends des conversations en bruit de fond.

— Mmmh… je ne sais pas. À la Villa Borghese ?

Nous y étions allés ensemble…

— Perdu !

Il ménage adroitement le suspense avant de s’exclamer :

— Je suis à Venise !

— Quoi ?

Je ne lui avais pas dit que je revenais. Si ça se trouve, il est venu exprès pour me voir !

— En fait, j’étudie Giorgione à la fac, m’explique-t-il. Alors je me suis dit que ce serait l’occasion de voir quelques-unes de ses œuvres en vrai.

— Ah…

— Je ne sais plus si tu te souviens, mais tu m’avais dit que tu me donnerais deux ou trois bonnes adresses…

C’est vrai que Martino n’est jamais venu à Venise, je me rappelle, maintenant.

— Encore mieux ! dis-je avec enthousiasme. Je vais te faire visiter la ville moi-même, je suis à Venise moi aussi !

— Sérieux ? fait-il dans un souffle.

— Je te jure. Ma meilleure amie se marie demain et là, je suis chez mes parents.

— C’est pas vrai…

— Le hasard fait bien les choses, hein ?

— Alors on se retrouve tout de suite, d’accord ? s’empresse-t-il de dire. Enfin, si tu n’as rien de prévu…

Ça, c’est du Martino tout craché : il ose demander quelque chose mais s’excuse immédiatement de l’avoir fait.

— Non, non, je suis complètement libre. Et puis je t’avais promis de te servir de guide, pas vrai ? Tu es dans quel coin ?

— Alors… Je suis au bord d’un canal. Et sur le mur, il y a marqué : FONDAMENTA DELLE ZATTERE…

— Super ! Juste derrière toi, il devrait y avoir un glacier, Da Nico.

— Mmmh…

Je profite de ce bref instant pour me regarder dans le miroir. Oh là là, je ne ressemble vraiment à rien…

— Ah, c’est bon, je le vois.

— Attends-moi devant. Je serai là dans une petite demi-heure, juste de le temps de dire au revoir à mes parents et de traverser le Grand Canal.

— Génial ! À très vite, alors.

Une bise à mon père et ma mère et je grimpe dans le premier vaporetto.

Le coup de fil de Martino est tombé à point nommé. Je ne pouvais pas trouver meilleure excuse pour m’éclipser. Je commençais vraiment à étouffer… Et puis je suis heureuse de le revoir. La dernière fois, c’était il y a un mois : nous étions allés ensemble à une expo sur le cubisme au musée Vittoriano.

Je me dépêche de descendre du vaporetto. Bon, où est-il ? Ah, là, adossé à une des colonnes du passage couvert, l’air distrait et absorbé en même temps (je devais avoir le même quand j’avais vingt ans). Martino a changé, ces derniers mois. Son dos s’est élargi, comme s’il s’était ouvert. Sa barbe a poussé, il semble plus mûr. L’homme qu’il va devenir est doucement en train de chasser l’adolescent. Je me rappelle notre première rencontre comme si c’était hier. C’était à l’église Saint-Louis-des-Français. Il venait étudier le cycle de *Saint Matthieu* du Caravage ; moi, je restaurais une fresque. Je suis immédiatement tombée sous le charme de sa timidité, de sa gentillesse, et de cette petite étincelle dans son regard. Il a le don de me mettre à l’aise.

Je m’approche. C’est bien lui, mais il n’est plus complètement le même. Il a troqué son habituel blouson en jean contre une veste en coton froissé qui souligne ses épaules, mais il a gardé ses All Star reconnaissables entre mille. Sa mèche rebelle et son piercing n’ont pas

bougé, pas plus que son sourire – celui qu'il me réserve. Après avoir enlevé ses écouteurs, il range son iPod et fait quelques pas vers moi.

Un grand sourire aux lèvres, je m'approche pour lui faire la bise.

— Coucou ! Tu viens de m'arracher des griffes de ma famille.

— Content de t'avoir sauvé la mise, mais tes parents risquent de m'en vouloir…

— Oh non, rassure-toi, mes parents sont super… mais à petites doses, dis-je en haussant les épaules. Qu'est-ce que tu as envie de faire ?

— Alors là, je te fais confiance, fait-il en ouvrant grands les bras comme pour embrasser toute la ville. C'est toi la guide !

— Bon, vu que tu t'intéresses à Giorgione, je t'emmène à l'Accademia voir *La Tempête*. C'est à deux pas d'ici.

— Ça roule !

Martino m'offre son bras et nous voilà partis.

La visite terminée, nous passons à la Scuola Grande di San Rocco qui abrite des fresques du Tintoret, puis à la basilique des Frari admirer *L'Assomption* du Titien. Le cœur serré, je me rappelle soudain cette nuit où j'y étais entrée en compagnie de Leonardo.

Le soir venu, histoire de nous remettre de cette journée éreintante, j'invite Martino à manger un morceau à la maison. Mes talents de cuisinière étant ce qu'ils sont, nous nous arrêtons en bas de chez moi commander deux pizzas. Ce sont loin d'être les meilleures du monde, mais j'aimais bien venir ici quand j'habitais encore Venise. Voir le propriétaire égyptien m'adresser un petit signe amical me fait chaud au cœur.

Un quart d'heure plus tard, nous entamons notre dîner, assis.

— J'ai peur d'avoir vraiment du mal à entrer dans ma robe, dis-je à Martino en regardant mon ventre, plus rond que d'habitude.

Avant de rentrer, nous avons fait un saut chez mes parents pour récupérer ma robe Versace que j'ai tout de suite pendue dans l'entrée. Martino la regarde, puis me regarde.

— Cette couleur va très bien avec ta peau claire.

— Venant d'un spécialiste de la couleur, ça me fait très plaisir…

Enfin quelqu’un qui apprécie mon teint pâle !

— Tu vas être magnifique, demain, fait tout à coup Martino en plantant ses yeux dans les miens.

Il se passe une main dans les cheveux, ce qui les décoiffe encore un peu plus, avant d’ajouter dans un souffle, comme s’il pensait tout haut :

— Mais tu es toujours magnifique…

Contrairement à son habitude, il ne baisse pas les yeux. La tête renversée sur le dossier du canapé, il garde ses yeux plongés au fond des miens.

Son regard n’est plus le même. Martino n’est plus un gamin, c’est un homme face à une femme.

Je décide de me lever du canapé. Pour changer de CD, mais aussi pour dissiper la tension que je sens naître entre nous.

— Non, tiens, choisis, toi, dis-je en me tournant vers lui.

Martino se met à passer en revue les disques qui occupent depuis des années les étagères de ma bibliothèque. Pourquoi ne les ai-je pas emportés à Rome ? Mystère…

Après avoir fait courir son doigt le long des trois rangées de CD, Martino finit par en sortir un. L’instant d’après, la voix chaude et enveloppante de Frank Sinatra résonne dans la pièce. *Strangers in the Night*…

Une drôle d’étincelle passe dans son regard. C’en est troublant. Je le vois alors sourire, et me tendre la main.

— M’accorderez-vous cette danse ?

— Volontiers, cher monsieur.

Une petite révérence, et je le laisse m’entourer de ses bras. Ma gêne s’est dissipée.

Il me serre contre lui délicatement (trop, d’ailleurs) et esquisse quelques pas maladroits. Je passe alors mes mains autour de son cou. Mon visage est si près de son épaule que je peux sentir le parfum qui imprègne son tee-shirt. Il sent si bon. Je sens sa barbe de trois jours chatouiller doucement mes cheveux et son souffle chaud glisser sur mon visage. Il commence à s’enhardir. Ses mains se détendent et se déploient sur ma robe.

— Tu te débrouilles très bien, je lui murmure.

Les yeux clos, je me mets à chantonner pardessus la musique. Je lâche prise

Martino me serre un peu plus fort, les mains collées contre mon dos. Sa bouche posée sur mes cheveux, il unit sa voix à la mienne. Nous chantons ensemble, désormais.

Même si je ne suis plus complètement chez moi, même si les dix ans qui nous séparent me perturbent, même si je suis soudain terriblement curieuse de connaître la saveur de ses lèvres, je me sens bien entre ses bras.

Nos pieds caressent le parquet en le faisant légèrement craquer. J'appuie mon visage contre son épaule, à la fois triste et soulagée de me dire que la voix de Sinatra va bientôt s'envoler et que tout redeviendra comme avant. Je serai de nouveau Elena, la bonne copine, la grande sœur, et lui Martino, ce jeune homme un peu maladroit qui me fait tellement craquer.

La musique s'évanouit et le silence s'installe. Obéissant aux miens, les pieds de Martino s'immobilisent. À ma grande surprise, il continue de me serrer contre lui au lieu de se détacher de moi. J'attends d'entendre les accords swing de *The Way You Look Tonight* pour ouvrir les yeux. À cet instant seulement, je lâche son cou, prudemment, comme pour ne pas lui faire mal.

Martino me laisse partir à contrecœur. Ses mains, vides, orphelines, s'écartent de moi et retombent le long de son corps. Sa pomme d'Adam remue bizarrement ; on dirait qu'il vient de ravaler ce qu'il voulait dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande, histoire de détendre l'atmosphère.

Et, au même moment, ses lèvres sont sur les miennes. Timidement d'abord, puis avec de plus en plus d'assurance. J'ai besoin de reprendre mon souffle pour comprendre ce qui se passe et, surtout, pour admettre que cette sensation est aussi agréable que je l'imaginais. J'entrouvre alors la bouche afin de laisser sa langue se mêler à la mienne. Oui, nous nous embrassons.

Martino a l’air presque étonné. Il respire de plus en plus vite, gagné par l’émotion. Est-ce que je rêve ou il tremble entre mes bras ?

Je passe le dos de la main sur son front. Mes doigts effleurent son piercing avant de descendre le long de son cou.

C’est le baiser le plus délicat qu’on m’ait jamais donné. Les lèvres de Martino sont aussi douces que du velours. Elles caressent les miennes par petites touches tandis que sa langue glisse lentement dans ma bouche, sans l’envahir.

Il se détache alors de moi et me regarde d’un air songeur.

— Tu ne peux pas savoir depuis combien de temps je rêvais de faire ça…

— Tu t’es fait attendre…, dis-je avec un sourire tout en passant ma main dans ses cheveux.

— Je pensais que tu ne voulais pas.

— J’ai attendu ce soir pour me rendre compte que j’en avais envie.

Derrière ses sourcils épais et longs, j’aperçois une petite tache dorée au fond de son œil. C’est la première fois que je la remarque. Normal, je n’avais jamais été aussi près de lui.

J’attrape son visage pour l’embrasser à nouveau puis laisse courir mes doigts le long de ses bras jusqu’à serrer ses mains lisses et parfaites. Elles ne portent pas les marques du temps et des orages de la vie comme celles de Leonardo. Avec sa peau tendue et cette barbe si douce et si légère, le visage de Martino est d’une telle beauté… J’aime ce corps jeune et musclé et j’ai envie de le découvrir, ce soir.

Sans cesser de l’embrasser, je déboutonne sa chemise et commence lentement à le déshabiller. Martino me laisse faire. Je sens un peu d’appréhension dans son regard. Et beaucoup de désir.

Le voilà entièrement nu devant moi. J’en profite pour l’observer plus en détail : ses muscles longs et fins ressemblent à ceux de ses croquis au fusain. Son torse large et osseux se termine en un bassin étroit. Son sexe, déjà en érection, vibre entre ses jambes. Qu’est-ce qu’il est beau… Il me fait penser à un jeune étalon qui ne sait pas encore quoi faire de l’énergie érotique débordante que la vie lui a donnée. Son sourire gêné est désormais transfiguré par la passion.

Je l’emmène à l’autre bout du couloir en le tenant par la main. Dans ma chambre, je le fais s’allonger sur le lit défait avant de me déshabiller à mon tour. Allongés l’un contre l’autre, nous échangeons de longs et profonds baisers. Voyant son sexe se tendre, j’approche ma main pour le caresser.

Les yeux gonflés d’émotion, Martino porte ma main à ses lèvres et l’embrasse délicatement. Son haleine chaude glisse sur mon poignet.

Une fois à cheval sur son corps, je commence à couvrir son torse de baisers. Sa respiration s’accélère à mesure que ma langue se familiarise avec sa peau. De son cœur, je descends jusqu’à son nombril, et puis encore plus bas. Je prends alors son sexe entre mes lèvres et commence à le lécher, à le sucer, jusqu’à sentir son sang embraser sa chair.

Dans les yeux de Martino se mêlent l’excitation et la stupeur. Il a l’air de ne pas croire à ce qui se passe. Agrippé à la couverture, il cambre son bassin vers moi. Mes lèvres remontent jusqu’à sa bouche. Je lui prends alors délicatement la main et la pose sur mon sein. Martino commence par hésiter, comme s’il faisait un geste défendu, puis finit par s’approcher de mon téton pour le sucer et le mordre. La main posée sur sa nuque, je le laisse m’offrir cette bouffée de plaisir.

Quelques instants plus tard, il s’allonge sur moi et se love entre mes jambes.

— Elena, tu es magnifique, murmure-t-il les yeux mi-clos, son visage plongé dans mon cou.

Il se relève. Je vois à son regard qu’il ne peut plus réfréner son désir.

Son sexe dans la main, il essaie de me pénétrer, mais il le fait avec une telle délicatesse qu’il n’arrive pas à s’enfoncer dans mon vagin. À sa décharge, je ne suis pas dans les meilleures dispositions.

— Attends, je lui susurre tout bas.

Je l’attrape par le poignet et l’invite à me caresser. Après l’avoir guidé contre mon clitoris, je le force à plonger un doigt dans mon vagin. Martino m’explore lentement, sans s’impatienter, sans me brusquer. Il cherche encore mes tétons sans cesser de frotter ses doigts contre mon sexe, à présent mouillé de désir.

Je saisis ses hanches lisses et étroites pour l’attirer vers moi. D’une main, je l’aide à faire une nouvelle tentative. Qui échoue, elle aussi. Dépité, Martino s’écroule sur moi, le visage caché dans le creux de mon cou.

— Fait chier… J’ai tellement envie de toi, pourtant !

Ce qu’il peut être craquant. Un petit sourire aux lèvres, je le prends dans mes bras et lui caresse les cheveux.

Très vite, Martino se remet à m’embrasser. Sentant son sexe gonflé collé à mon ventre, je commence à le caresser.

Ce n’est plus le même. Ses traits, d’habitude si doux, sont comme crispés. Les yeux écarquillés, il a l’air de bouillir d’impatience. J’écarte alors les jambes pour qu’il s’approche, qu’il me cherche, qu’il entre en moi. Enfin, ça y est. Il va et vient lentement. Ses mouvements sont maladroits, comme s’il hésitait à s’enfoncer en moi. Il tremble, il gémit. Son haleine est aussi douce qu’une brise. Tandis que le plaisir envahit tout son corps, je l’attrape par les fesses pour l’aider à trouver le bon rythme.

Très vite, ses coups de reins se font de plus en plus intenses. Martino a pris confiance. Il se laisse guider par son instinct. Cette force indomptable, ravageuse. Ce désir de me pénétrer et de me posséder. Cette énergie virile à l’état brut.

Sentir Martino me faire l’amour me procure beaucoup de plaisir, et pourtant, je sais déjà que je n’aurai pas d’orgasme. Tout mon corps est hanté par le souvenir de Leonardo, par ce plaisir indélébile qu’il a gravé au plus profond de moi.

Malgré tout, je refuse que ces images du passé viennent gâcher cet instant. C’est hors de question. Ce moment est celui de Martino, je veux qu’il se sente libre de se perdre entièrement en moi, je veux que la tendresse qu’il m’inspire l’emporte sur tout le reste. Les jambes écartées, le dos cambré, je l’aide à conquérir son plaisir. Je l’entends soudain murmurer mon nom. Puis son corps se tend comme une corde et il s’écroule, la tête contre ma poitrine.

Quelques minutes plus tard, il me semble que Martino tremble légèrement. Sa peau lisse et claire est parcourue de frissons.

— Tu as froid ? je lui demande en lui passant une main sur le bras.

— Non, c'est juste l'émotion, répond-il en cherchant mon regard. Voir Venise et faire l'amour pour la première fois, tout ça le même jour…

— Hein ?

— Eh oui, c'est ma première fois, murmure-t-il d'une voix hésitante.

Oh mon Dieu. Je tombe des nues. Et moi qui pensais sincèrement que les jeunes d'aujourd'hui étaient cent fois plus dégourdis et expérimentés que ça… Bon, détends-toi, Elena, tu n'as rien fait de mal. Il en avait envie lui aussi. Surtout lui, d'ailleurs.

— Si tu veux, j'ai eu des petites copines…, poursuit Martino. Mais c'est juste que je ne suis jamais allé jusqu'au bout.

C'est touchant de le voir se justifier comme ça. On dirait qu'il a lu dans mes pensées…

— Je ne t'ai rien dit parce que j'avais peur que ça te mette mal à l'aise…, m'explique-t-il avec les yeux brillants et le rouge aux joues. En fait, je… comment dire ? Je voulais que ma première fois soit avec toi.

Mes yeux perdus au fond des siens, je lui caresse le front en souriant. Comment pourrais-je lui reprocher quoi que ce soit ? Son regard me dit que j'ai fait ce qu'il fallait. Au moins pour lui. Même si nous ne vivrons jamais une histoire d'amour – nous le savons tous les deux –, je n'ai pas couché avec lui juste pour m'envoyer en l'air. Et ça, ça ne m'était pas arrivé depuis des mois.

— Mais ça t'a plu quand même ? me demande soudain Martino.

Ah, les hommes… Toujours inquiets de ne pas être à la hauteur.

— Bien sûr que oui. Beaucoup, lui dis-je en l'embrassant doucement sur le front.

— Pourtant, tu n'as pas joui…

— Ne t'en fais pas pour ça…

Je lui caresse les cheveux. C'est presque amusant de l'entendre dire ça ! J'aimerais qu'il garde le plus beau souvenir possible de sa première fois, un souvenir sans tache.

— Reste toi-même, Martino, un garçon tendre et doux. Elles seront toutes folles de toi, tu verras.

Martino enroule ses bras autour de moi. Nous restons quelques instants dans cette position : lui la tête collée contre ma poitrine et moi qui le berce légèrement. Tout à coup, il se relève, les cheveux en pétard, comme s'il se réveillait d'un rêve, et jette un regard ébahi autour de lui.

— Quelle heure il est ?

— Deux heures, je lui réponds en me tournant vers la table de nuit où est posé mon téléphone.

Martino se redresse en poussant un long soupir et s'adosse à la tête de lit.

— Il faut que j'y aille. J'ai réservé une piaule dans une auberge de jeunesse du côté de la Giudecca. C'est loin d'ici ?

— Ce n'est pas loin, dis-je en le prenant doucement dans mes bras, mais j'aimerais que tu restes ici cette nuit.

Il sourit. Il n'attendait que ça, bien évidemment !

— Tu es sûre ?

— Oui. Reste, s'il te plaît.

Nous avons fait l'amour toute la nuit. Martino a été infatigable, et débordant d'imagination. On aurait dit qu'il voulait découvrir en l'espace d'une nuit tout ce que l'on peut savoir sur le sexe. Je me suis donnée à lui corps et âme, soucieuse de satisfaire son moindre désir. Nous avons fini par glisser dans l'obscurité, épuisés tous les deux. Avant de sombrer, j'ai eu une pensée pour ce garçon aux cheveux fous et aux mains fragiles. Il est devenu un homme – un homme qui me regarde autrement, désormais.

*OceanofPDF.com*

# 4.

J’ouvre les yeux lentement, difficilement. Pour la première fois depuis très longtemps, je sens la chaleur tiède d’un corps dormant à mes côtés. Un sourire se dessine sur mes lèvres. Tout en refermant les paupières pour savourer de nouveau la nuit qui vient de s’écouler, je pense à sa façon de respirer, à la couleur de sa peau, à tout ce que je lui ai fait découvrir. C’était tellement touchant de le voir faire preuve d’autant de délicatesse. Ça faisait une éternité que je n’avais pas ressenti quelque chose d’aussi proche du plaisir…

Merci, Martino.

Tandis que je m’étire, mes yeux cherchent la douce lumière du matin. Je me tourne lentement sur le côté pour ne pas le réveiller. Il a les cheveux en bataille mais aussi le sourire fatigué et satisfait de celui qui a fait l’amour. J’ai aimé être la première femme de sa vie. Je n’arrive pas à croire qu’il soit encore là, à mes côtés. Il est encore trop tôt pour reparler de tout ça. Il sera toujours temps de mettre les choses au point.

À moitié endormie, je détourne le regard et fixe les murs, le plafond, les meubles. Là, je distingue ma robe accrochée à la poignée de l’armoire… Merde, le mariage ! J’ouvre des yeux dignes du héros d’*Orange mécanique*. Pourquoi est-ce que cette saleté de téléphone n’a pas sonné ?

C’est la panique totale. J’attrape mon portable sur la table de nuit pour contrôler l’heure : plus de batterie. Et moi qui ai emporté mon réveil à Rome… Dites-moi que je rêve !

Le cœur battant à mille à l'heure, j'allume la lampe de chevet et ouvre le tiroir de la table de nuit. Vite, mon chargeur… Merde, merde… Au même instant, comme dans un thriller, retentit un grand coup de Klaxon qui me fait sursauter.

Je m'extirpe du lit avec un bond de félin avant de me ruer dans la cuisine dans un bruit d'enfer. Tant pis si je réveille Martino… Je pousse un cri étranglé en voyant les quatre chiffres sur l'écran du micro-ondes.

— Merde, merde, merde !

Il est dix heures quarante. Gaia se marie dans vingt minutes à Santa Maria dei Miracoli, à l'autre bout de la ville.

Mais pourquoi est-ce que les choses vont *toujours* de travers ? Pourquoi est-ce que je ne déclenche que des catastrophes, où que j'aille ? Je ne sais pas ce qui me retient de me fourrer la tête dans cette saloperie de micro-ondes !

Bon, il faut que je m'active, ça ne sert à rien de perdre du temps avec ce genre de questions existentielles. Concentre-toi, Elena. Tu as dix minutes devant toi. Si tu les gères bien, tu peux peut-être y arriver.

Direction la salle de bains pour une douche ultra-rapide. J'avais promis à Gaia d'être chez elle à neuf heures pour l'aider à se préparer. Dire que je voulais me faire coiffer et maquiller moi aussi ! Et les autres qui m'attendent depuis des heures… Ils vont croire que je suis morte. Allez, laissons tomber, ce n'est pas le moment de me chercher des excuses. Ce n'est plus le moment de rien, d'ailleurs.

Je sors de la salle de bains toute dégoulinante. J'ai encore sept minutes pour m'habiller, me maquiller, me coiffer, enfiler mes talons et traverser la ville. *Mission : Impossible*. D'habitude, c'est la mariée qui fait flipper tout le monde parce qu'elle est en retard. Pas le témoin. Pas celle qui doit assurer que les mariés seront unis pour la vie. Bref, pas moi. Et ça, Gaia ne me le pardonnera jamais !

Ne pense pas à ça, Elena. Dépêche-toi, point barre. J'essaierai de tout arranger plus tard. Si elle m'en laisse la possibilité…

Je saute dans ma robe avant de courir chercher mon téléphone. Ah, enfin, il s'est rallumé. J'ai vingt-six appels en absence de Gaia. Les mains tremblantes de stress, j'essaie de l'appeler. Pas de réponse, il fallait

s’y attendre. La cérémonie commence dans trois minutes et je suis encore là, avec une tête de cauchemar et un gamin de vingt ans au fond de mon lit. Au secours !

Martino dort encore, le veinard. Un vrai petit ange. Je pourrais le laisser tranquille, mais j’ai vraiment besoin de partager mes malheurs avec quelqu’un.

— Martino, réveille-toi ! dis-je en le secouant comme un prunier.

— Quelle heure il est ? bougonne-t-il en se tournant sur le côté.

— Il est super tard. Presque onze heures.

Si je ne lui crève pas les tympans à force de brailler comme une folle, ce sera un miracle.

— Hein ? fait-il en ouvrant des yeux grands comme des soucoupes. Mais tu… tu n’avais pas le mariage ?

— Bien sûr que si, bordel ! Je ne serai jamais là-bas à temps !

Sans arrêter de hurler, je me mets à tourner dans la pièce comme une mouche prisonnière d’un bocal.

Le visage encore chiffonné par le sommeil, Martino se redresse et me regarde :

— Calme-toi. Tu n’arriveras à rien si tu t’agites comme ça.

Il descend du lit en se frottant les yeux avant d’étirer ses bras maigres et s’appuie au mur pour ne pas tomber. Je ne suis pas sûre qu’il s’attendait à un tel réveil en fanfare…

Tiens, ça me fait penser que je n’ai toujours pas refermé ma robe. En me voyant me débattre avec ma fermeture Éclair, Martino s’approche et la remonte doucement.

— Et voilà.

— Pfff… J’ai l’impression d’être une saucisse ! dis-je en essayant vainement de rentrer le ventre pour avoir l’air plus mince.

La seconde d’après, je clopine jusqu’à la salle de bains sans même remercier Martino.

J’allume la lumière de la glace. Mon Dieu. J’ai une tête atroce, des cernes de mort-vivant et un bouton de la taille d’un volcan sur le menton. Je me passe vite fait de l’anticernes et du blush, mais ça n’y change pas grand-chose. Je ressemble à une statue de cire, maintenant.

Peu importe, ce n’est pas le moment de jouer les perfectionnistes. La suite, vite ! Je sors une vieille trousse avec différents fards à paupière et rouges à lèvres compacts. C’est le moment de voir si j’ai retenu ce que Gaia a passé des heures à m’expliquer. Espérons que ce n’était pas pour rien. Est-ce que je vais arriver à faire quelque chose de potable ?

— Elena ?

Martino passe la tête par la porte de la salle de bains.

— Je suis là, je réponds en déposant une touche de couleur sur mes paupières.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr.

Son image apparaît dans le miroir, juste à côté de la mienne. Il est déjà habillé et chaussé. C’est tellement craquant de voir qu’il a toujours peur de déranger. Il a l’air complètement déboussolé, le pauvre !

— Excuse-moi, tu dois croire que je t’ignore…, lui dis-je en m’approchant de lui. Le truc, c’est que là, je suis mal de chez mal !

Le temps de lui déposer un rapide baiser sur la joue en me dressant sur la pointe des pieds et je recommence à me tartiner la figure.

— Je n’arrive déjà pas à me maquiller en temps normal alors imagine maintenant ! je bougonne en faisant la grimace.

— Je m’en occupe.

— Tu… ?

À l’heure qu’il est, je suis tellement désespérée que je croirais n’importe quoi.

Je vois soudain Martino se mettre à côté de moi, face au miroir. Vu sa mine concentrée, il paraît on ne peut plus sérieux. Sans dire un mot, il me prend mon pinceau des mains. Si je m’attendais à ça… En quelques gestes délicats mais sûrs, il commence à étaler la poudre sur mes yeux.

— J’ai suivi un cours de maquillage artistique aux Beaux-Arts, m’explique-t-il. Fais-moi confiance…

— Mais je te fais confiance ! Je te demande juste de faire vite. Tant que tu évites de me faire ressembler à un clown, ça ira…

Ce que fait Martino tient du miracle. Je finis le travail avec un peu de mascara bleu. Un trait de gloss sur mes lèvres et c’est bon.

Je jette un œil à mon iPhone. Onze heures et quart ! Connaissant Gaia et ses caprices de star, j'ai jusqu'à onze heures vingt pour arriver à l'heure. Et encore.

Pfff… Je ne vais jamais y arriver !

Sans compter qu'il reste encore le problème de la coiffure. J'agite légèrement mes cheveux pour les redynamiser un peu. Pour le moment, je suis à mi-chemin entre la laitue et le cocker. Une merveille. Tant pis pour toi, Elena. Si tu voulais que le coiffeur de Gaia t'arrange tout ça, il fallait te réveiller plus tôt !

Bon, ce sera une queue-de-cheval.

— C'est pas trop moche ? je demande pleine d'espoir à Martino. Ou alors comme ça, c'est mieux ?

Je lâche mes cheveux sur mes épaules et les tire sur le côté. Ils ont tellement poussé qu'ils m'arrivent au milieu du dos. Il faudrait que je me décide à les faire couper un de ces quatre.

— Mmmh… Plutôt comme ça.

Après m'avoir regardée en détail, Martino me prend doucement les cheveux et les enroule en une espèce de chignon bas.

— Ça illumine davantage ton visage.

— Vendu ! je m'exclame en plantant une épingle ornée de perles dans ma coiffure improvisée.

Décidément, ce garçon est plein de surprises.

Un nuage de laque et je sors de la salle de bains. Maintenant, les chaussures.

À cet instant précis – il est déjà onze heures vingt ! –, j'entends la sonnerie de mon iPhone. Aïe aïe aïe. C'est ma mère. Elle doit être à l'église, quelque part dans les premières travées. Ne pas me voir aux côtés de Gaia a dû lui foutre la trouille, c'était couru. Même si elle me téléphone juste par acquit de conscience, je suis sûre qu'elle est à deux doigts d'appeler la police. Je ne peux pas ne pas répondre.

— Maman ?

— Elena, où est-ce que tu es passée ? Tout va bien ?

Elle a beau parler tout bas, j'entends une angoisse folle dans sa voix. Il faut que je la rassure, et vite.

— Mais oui, maman, ça va. Je n’ai pas entendu mon réveil. Calme-toi.

— Oh mon Dieu !

Je l’imagine d’ici lever les yeux au ciel et serrer la mâchoire, comme toujours quand elle n’a pas le contrôle de la situation.

— Essaie de te dépêcher, Elena ! Je ne te dis pas pour quoi tu es en train de passer…

Pas besoin qu’on me le dise, effectivement !

— Maman, abrège, je suis assez en retard comme ça. J’arrive. Ciao.

Et je raccroche.

Dans mon répertoire, je sélectionne ensuite le numéro de Shark, le chauffeur de bateau-taxi le plus rapide de Venise. Il est libre, une chance ! Je lui donne rendez-vous au ponton de l’Accademia dans dix minutes, pas une de plus. « No problemo, *mon amour*, tout ce que tu voudras », me lance-t-il. Ouf !

J’attrape mes escarpins sur mon étagère à chaussures. Après avoir manqué de me briser le cou en les enfilant, je prends ma pochette et y fourre tout un tas de trucs n’importe comment. Ça y est, je suis prête !

Je ne me regarde même pas dans le miroir. Pas le temps, pas envie ! Si je me dépêche, j’ai peut-être encore un peu d’espoir d’arriver avant la fin de la cérémonie. Juste après l’entrée de la mariée, si ça trouve…

— Tu allais oublier ça, me fait Martino en me donnant mon portable que j’avais laissé sur mon étagère à chaussures.

— Merci !

Je fourre mon iPhone dans ma pochette désormais pleine à craquer.

Nous descendons l’escalier aussi vite que me le permettent mes talons. Autant dire que j’y vais prudemment. Heureusement, Martino me donne le bras. Une vraie mamie… Génial… Mais je penserai à ça plus tard.

Une fois au pont de l’Accademia, nous nous disons au revoir.

— Et moi qui ne t’ai même pas proposé un café…

Pour toute réponse, Martino me dépose un timide baiser sur les lèvres, les yeux brillants de gratitude.

— Je n’oublierai jamais cette nuit, m’avoue-t-il avant de m’aider à grimper dans le taxi.

— On se revoit à Rome ! lui dis-je en lui lançant un baiser.

Quand Shark abaisse d’un coup l’accélérateur, je le foudroie du regard. Il ne manquerait plus que je foute en l’air mon look de star en me gamellant à cause de ce dingue !

Onze heures quarante.

Nous traversons le Grand Canal à une vitesse vertigineuse. Après avoir dépassé toutes sortes d’embarcations, nous passons sous le Rialto comme une fusée, juste sous le nez de la police municipale. Shark me file un mouchoir blanc et m’ordonne de l’agiter. Ça y est, je suis prête à jouer le rôle de la moribonde – une moribonde incroyablement élégante qui va tenter le tout pour le tout afin d’arriver à l’église avant que sa meilleure amie ait prononcé le « oui » fatidique. Le taxi remonte un canal étroit et tortueux mais doit ralentir pour ne pas se crasher contre une maison. Après avoir glissé lentement sur l’eau pendant quelques minutes, ça y est : j’aperçois enfin les marbres polychromes de Santa Maria dei Miracoli, éclairés par le soleil de cette fin de mois d’avril. Comme une apparition.

Onze heures cinquante.

Shark exécute une manœuvre habile pour garer son taxi tout contre le quai et m’ouvre la portière. Je règle la course (je n’ose même pas dire combien ça m’a coûté) puis descends du bateau avec un bond d’acrobate. Perchée sur mes échasses, je me mets à remonter la rue en courant comme une dingue, au péril de ma vie. Je respire comme un bœuf, je transpire, mon maquillage est en train de couler et mon chignon de se défaire, mais tant pis. Je peux y arriver et être aux côtés de Gaia pour le plus beau jour de sa vie.

Mais non. Tout ça n’a servi à rien. À peine suis-je arrivée sur le parvis de l’église qu’une foule d’invités me barre la route. Fait chier… Il a fallu que Gaia choisisse aujourd’hui pour devenir ponctuelle ! Et puis franchement, est-ce qu’elle avait besoin de se marier aussi vite ? Quant au prêtre, je le retiens… Célébrer une messe à ce train-là, ça rime à quoi ?

Même si je n’arrive pas à croire ce que je viens de faire à Gaia, je refuse de baisser les bras. Les mariés se sont sans doute déjà dit oui, mais si ça trouve, les registres n’ont pas encore été signés et j’ai encore une petite chance d’accomplir mon devoir de témoin ! Telle une amazone, je fends la foule à contre-courant en me frayant un chemin à grands coups de coude. Tout le monde me jette des regards à la fois perplexes et réprobateurs.

Je reconnais Valentina, Serena et Cecilia, aussi impeccablement lookées que pour un défilé de mode. Valé, qui a toujours brigué la place de témoin, me jette un regard torve, l’air de dire : « C’est à cette heure-ci que tu arrives ? » Dans ma course folle, je croise aussi ma mère qui reste là à me regarder, la bouche grande ouverte et la tête entre les mains. Rien à faire. Je poursuis mon chemin, bille en tête, à la recherche des mariés. Je traverse la nef centrale de l’église, décorée de roses blanches et bleues avec des foulées de sprinteuse. Hélas, toujours aucune trace de Gaia et Samuel.

Je me précipite dans la sacristie à côté de l’autel. Ah, ça y est, je les vois. Ils sont face à l’énorme registre en parchemin où vont signer les témoins.

— Stop ! Attendez ! je hurle, en faisant résonner mes talons sur le sol en marbre.

Gaia se retourne et me jette un regard affolé :

— Elena ! Mais où est-ce que tu étais passée ?

Elle se maîtrise, ça se voit. Si nous n’étions pas dans un lieu sacré, j’en verrais des vertes et des pas mûres…

Cela dit, avec sa robe blanche constellée de perles et de broderies, ses cheveux blonds enroulés en une coiffure compliquée et son voile de soie qui lui descend jusqu’aux pieds, Gaia est juste sublime. Mon cœur s’arrête de battre un instant tandis que je sens des larmes me monter aux yeux.

— Pardonne-moi, lui dis-je d’un ton suppliant. J’ai eu un contretemps. Je te raconterai plus tard.

Pliée en deux, j’essaie de reprendre mon souffle. Si je ne tombe pas dans les pommes, ce sera déjà ça…

— On pensait que tu avais disparu, s’exclame tout à coup Samuel.

Est-ce de l’ironie ou de l’énervement que j’entends percer dans sa voix ? Impossible de savoir. Quoi qu’il en soit, je dois dire qu’il est splendide, lui aussi. Il porte un costume cintré noir avec une cravate bleu électrique et un œillet de la même couleur à la boutonnière. À côté de lui se tient son témoin, Roberto, un ami à lui que j’avais rencontré la fois où j’ai fait sa connaissance.

— Par contre, c’est trop tard…, intervient Alessandra, la sœur de Gaia, en me jetant un regard désolé.

Stylo à la main, elle s’apprête à signer. Ça me console presque de savoir que Gaia l’a choisie elle pour me remplacer, et pas Valentina.

— Mes enfants, allons-y, si vous le voulez bien…

Le prêtre ouvre le registre à la page du jour et indique l’endroit où les témoins doivent inscrire leur nom.

Allez, c’est parti pour mon grand numéro. Après avoir pris une grande inspiration, je me mets théâtralement une main sur le cœur et lance solennellement :

— Écoutez, même si je n’ai pas assisté au mariage, je suis encore la meilleure amie de la mariée…

Là-dessus, je me tourne vers Gaia pour lui jeter un regard de chien battu tandis qu’une larme me coule doucement sur la joue.

— Je t’en prie, je tiens tellement à être ton témoin. Nous nous étions fait la promesse…

Gaia reste un moment sans rien dire. Tout à coup, je vois un petit sourire se dessiner sur ses lèvres. Ce n’est pas son sourire habituel, mais, après toutes mes bêtises, je ne mérite pas mieux. Gaia fait alors un petit signe de tête à sa sœur. Alessandra l’a mauvaise, mais elle me passe le stylo sans faire d’histoires. La main tremblante, je me penche sur le registre pour y apposer ma signature.

C’est fait. Il ne nous reste plus qu’à accompagner les mariés jusqu’à la sortie. Samuel et Gaia marchent main dans la main, entourés par Roberto et moi. Alessandra ferme la marche.

Tandis que nous descendons la nef centrale, Gaia se tourne vers moi pour me chuchoter :

— Merde, qu’est-ce que tu as foutu ? Je flippais à mort sans toi !

— Je sais, mais tu vas comprendre…

— J’espère que le type avec qui tu étais en valait la peine, au moins…, ricane-t-elle avec un clin d’œil.

Ouf, j’ai retrouvé ma Gaia, me voilà pardonnée. Me connaissant, elle doit penser que mes folles aventures sexuelles ont quelque chose à voir dans tout ça. Et de fait, elle n’est pas tombée loin. J’aimerais lui dire que ce n’est pas exactement ce qu’elle croit, mais nous nous apprêtons à faire notre sortie triomphale. Les explications attendront.

Sous un tonnerre d’applaudissements, tout le monde jette sur Gaia et Samuel une nuée de pétales blancs et bleus. Après les photos rituelles, les mariés disent au revoir à tout le monde et montent à bord d’une gondole décorée d’une myriade de roses, laissant les invités prendre chacun de son côté la direction du palais Pisani Moretta, où doit avoir lieu le vin d’honneur.

Après m’être pris un sacré savon par ma mère, je rejoins Valentina, Serena et Cecilia. Avec leurs minirobes fluo, on croirait voir une version postmoderne des trois fées de *La Belle au bois dormant*. Chemin faisant, me voilà obligée de justifier mon impardonnable retard au risque de créer un nouvel esclandre. Alors j’improvise. Je raconte que j’ai dû laver ma robe au dernier moment parce que j’avais fait une tache dessus. Mais je ne suis pas sûre que ça les ait convaincues, vu que j’ai dû supporter leur regard noir pendant tout le trajet.

Une fois sur place, notre petit groupe se joint aux amis de Belotti, une brochette de cyclistes venus des quatre coins du monde. À les voir fringués comme des mannequins, on les dirait sortis d’une pub pour Dolce & Gabbana. Tandis que nous buvons un peu de champagne en attendant l’arrivée des mariés dans la cour extérieure, c’est la valse de la séduction qui commence.

Je peux témoigner – et cette fois sans avoir honte de le dire ! – qu’on drague pas mal dans les mariages. Je tape dans l’œil d’un Espagnol au physique sculptural. Pendant qu’il me remplit mon verre sans arrêt, je l’entends marmonner *« Que guapa ! »* à plusieurs reprises sans pour autant comprendre exactement ce qu’il me raconte. Rien d’étonnant

puisqu’il est déjà joliment éméché. Moi aussi d’ailleurs. Si le souvenir de cette nuit avec Martino ne m’occupait pas l’esprit, je prendrais sérieusement en considération tous ces muscles si bien dessinés par sa chemise en coton moulante. Mais je ne me sens pas d’humeur, aujourd’hui.

Les mariés finissent par arriver. Je me dirige vers Gaia, bien décidée à la prendre entre quatre yeux pour lui parler. Hélas, à peine avons-nous le temps d’échanger deux mots qu’une horde d’invités enragés me la vole pour la féliciter. Elle m’adresse un regard résigné, déjà fatigué.

J’avale ma dernière gorgée de prosecco avant de retrouver Serena, Cecilia et Valentina qui, entre-temps, ont mis le grappin sur *mon* Espagnol et sont en train de se le disputer à grands renforts de petits sourires et d’œillades langoureuses. Tant pis. Si elles le veulent, je le leur laisse.

Le maître de cérémonie nous invite finalement à entrer. L’intérieur du palais est digne de la cour d’un roi, avec ses tapis en velours rouge, ses lustres en cristal de Murano, son carrelage en marbre aussi poli qu’un miroir et, partout, ses compositions florales sophistiquées dans tous les tons de blanc et de bleu. Au centre du salon d’apparat, une gondole en Plexiglas abrite un buffet où l’on trouve de grands crus et toutes sortes d’amuse-bouches. Hélas, chaque fois que je goûte à quelque chose de particulièrement appétissant ou original, je ne peux m’empêcher de penser à Leonardo, à la passion qui a fait de lui un grand chef, à la délicatesse et à l’habileté de ses mains, sans parler de la créativité de ses plats. Il donnait un sens profond à la nourriture, une dimension esthétique, même. La cuisine, pour lui, c’était un peu comme une rencontre du corps et de l’âme.

Si, désormais, je suis capable d’apprécier toutes ces saveurs, c’est à lui que je le dois. C’est lui qui m’a révélé le véritable goût des choses, qui a fait naître en moi cette insatiable faim de vivre. C’est lui qui m’a conduite au comble du plaisir – ce plaisir qui aujourd’hui m’échappe, inexplicablement.

Histoire d’arrêter de ressasser, je sors mon iPhone de ma pochette. Une petite partie de Ruzzle me videra peut-être la tête… Malheureusement,

les mots que j’ai le plus souvent composés ces derniers temps – « sexe », « mains », « lit », « parfum » – me renvoient encore et toujours à lui.

— Bon, écoutons voir ce que tu as à dire pour ta défense…

La voix de Gaia me ramène à la réalité. Ce petit ton acide et légèrement hautain ne présage rien de bon. De fait, sa façon de planter ses yeux dans les miens ne veut dire qu’une chose : mon procès a commencé. Je peux enfin tout lui raconter : mon aventure tendre et en même temps surréaliste avec Martino ainsi que le réveil en catastrophe de ce matin. À part Gaia, je demande franchement à qui je pourrais confier que j’ai dépucelé un gamin de vingt ans… Alors même si je suis obligée de me flageller au motif que j’ai raté la cérémonie, je me sens soulagée malgré tout.

— Tu me pardonnes, alors, c’est vrai ? je lui demande avec de grands yeux.

Gaia me regarde de travers. C’est fou, cette robe blanche lui donne un air angélique qui ne lui ressemble pas. En un sens, ça m’impressionne.

— Mmmh… Oui, finit-elle par dire avec une grimace. Mais juste un peu.

C’est tout ce que j’avais envie d’entendre ! Ni une ni deux, je me jette à son cou pour la couvrir de baisers et lui faire de grands serments d’amour éternel et inconditionnel.

— Arrête, tu ruines tout mon maquillage ! piaille-t-elle en se reculant.

Ouf, elle a retrouvé le sourire ! Je peux la laisser retourner à sa table, à côté de Samuel, qui la réclame déjà.

Gaia est la meilleure amie que l’on puisse rêver.

Le déjeuner bat son plein. Au moment où l’on nous sert un plat de résistance qui va mettre encore un peu plus à rude épreuve les coutures de ma robe Versace, je reçois un SMS de Martino :

Comment ça se passe ?
Ton amie t’a pardonnée ?
Bisou.
Marti

Un sourire débordant de tendresse se dessine sur mes lèvres. Mon amie m'a pardonnée, certes, mais ce sont tous les autres qui n'arrêtent pas de me regarder de travers. Que ce soient les parents, la sœur de Gaia ou les trois drôles de dames, personne ne me parle aussi amicalement que d'habitude. Ce n'est peut-être qu'une impression, mais je me sens mal à l'aise parmi tous ces gens tellement sérieux dans leurs costumes de croque-morts et leurs coiffures invraisemblables. Certes, je culpabilise un peu à cause de ce qui s'est passé cette nuit, mais merde, il n'y a pas mort d'homme ! J'écris donc à Martino que tout va bien et que son maquillage a parfaitement tenu. Je veux qu'il ait le sourire quand il repensera à moi, à sa première fois et à Venise…

Les heures passent, et je continue à me lâcher sur la boisson. Si ça déplaît à certains, tant pis. D'accord, j'ai merdé, et on ne peut pas dire que je me rattrape, mais ils n'ont pas le droit de me juger comme ça, sans que je puisse me défendre ! Et puis, pourquoi maintenant ? C'est déjà assez difficile…

Autour de moi, je ne vois que des gens heureux et je me sens complètement étrangère à cette farandole d'amitiés, de sourires et de belles nouvelles. Soudain, je comprends que je ne suis pas à ma place. Que je suis seule. Aujourd'hui, Gaia s'est mariée, elle est officiellement devenue la femme de Samuel Belotti. Vu de l'extérieur, ils forment le plus beau couple du monde. Quant à Cecilia, elle vient juste de trouver un travail génial d'ingénieur environnemental en France. D'ailleurs, elle va bientôt s'y installer avec son copain. Valentina et Serena, elles, projettent d'ouvrir un restaurant ensemble. Avec un peu de chance, l'une des deux repartira avec le beau cycliste espagnol d'ici la fin de la journée. Je pense aussi à Filippo, qui a concrétisé son rêve de monter son propre cabinet d'architecte et acheté ce fameux appartement sur le Grand Canal, où il va sans doute emménager avec sa nouvelle petite amie. Ils ont l'air d'avoir réussi, tous autant qu'ils sont, ou, du moins, ils ont un but dans leur vie. Elena Volpe, elle, cherche encore sa place dans ce monde, et se sent de plus en plus mal dans sa robe et, surtout, dans sa peau.

Sans surprise, une écrasante sensation de mélancolie trouble mon regard. Finalement, la seule note positive de cette fête, c'est cet

extraordinaire *cartizze* supérieur. Alors je m’en verse un autre verre.

Quand le maître de cérémonie annonce l’arrivée du gâteau, mon taux d’alcoolémie frôle dangereusement le seuil d’alerte. Le monde est un peu plus vivable, maintenant, mais je n’y vois plus très clair. Je zigzague jusqu’à la table des mariés où se sont massés les autres invités. Tout le monde applaudit et félicite les héros du jour, mais je trouve ça presque obscène. Eh bien, si tous les mariages sont dans ce goût-là…

Entre-temps, Gaia et Samuel se sont mis à découper une spectaculaire pièce montée à cinq étages garnie de crème fouettée et de fruits rouges.

— Chers amis, je vous propose de porter un toast en l’honneur des mariés ! s’exclame de sa grosse voix le père de Gaia.

Il lève alors son verre et invite tout le monde à en faire autant.

Valentina, qui attendait évidemment ce moment avec impatience, gagne l’estrade et déroule fièrement un petit parchemin. Après avoir marqué une pause, elle commence à déclamer une page du *Prophète* de Khalil Gibran :

> *Vous êtes nés ensemble, et ensemble vous serez pour toujours.*
> *Vous serez ensemble quand les blanches ailes de la mort disperseront vos jours.*
> *Oui, vous serez ensemble même dans la silencieuse mémoire de Dieu.*
> *Mais laissez l’espace entrer au sein de votre union.*
> *Et que les vents du ciel dansent entre vous.*
> *Aimez-vous l’un l’autre, mais ne faites pas de l’amour une chaîne.*
> *Laissez-le plutôt être une mer dansant entre les rivages de vos âmes.*
> *Emplissez chacun la coupe de l’autre, mais ne buvez pas à la même coupe.*
> *Donnez à l’autre de votre pain, mais ne mangez pas de la même miche.*
> *Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais laissez chacun de vous être seul.*

*De même que les cordes du luth sont seules pendant qu'elles vibrent de la même harmonie.*
*Donnez vos cœurs, mais pas à la garde l'un de l'autre.*
*Car seule la main de la Vie peut contenir vos cœurs.*
*Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proches non plus :*
*Car les piliers du temple se tiennent à distance,*
*Et le chêne et le cyprès ne croissent pas à l'ombre l'un de l'autre.*

Sous les applaudissements nourris de l'assistance, les mariés, émus, remercient Valentina. Puis c'est au tour de la mère de Gaia de prendre la parole :

— J'espère que vous m'excuserez si je ne le dis pas aussi bien…, dit-elle avant de s'interrompre, des larmes dans les yeux. Mais je veux souhaiter à ma fille et à Samuel d'être heureux pour toujours. Et, même quand ce ne sera pas possible, de rester unis et amoureux comme ils le sont maintenant.

Alessandra lève alors son verre :

— À Gaia et Samuel, tous mes vœux de bonheur !

Misère… Plus cliché, tu meurs ! Ça suffit, je commence à en avoir ma claque de toute cette guimauve. Il est temps de réveiller un peu tout ce beau monde… Avec les litres de *cartizze* que je me suis envoyés, je ne vais pas avoir de mal à improviser quelque chose…

— Allez, c'est à moi…, dis-je en faisant tinter mon couteau contre mon verre.

Le temps de m'éclaircir la gorge, et je me lance :

— Plus qu'un vœu, c'est une requête que j'aimerais vous adresser. Gaia, Samuel, maintenant que vous êtes mariés, je vous en prie… Envoyez-vous en l'air plus souvent !

Et boum !

— Samuel, franchement ! Un câlin tous les mois, ça ressemble à quoi ? Ta petite femme a envie que tu la fasses grimper aux rideaux plus souvent…

Je pars dans un grand éclat de rire, mais très vite, hélas, je me rends compte que je suis la seule à m'esclaffer. Un silence glacial vient de tomber sur la salle. Eh bien quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?

— Heu, c'est bon, je plaisantais… C'était pour rire…

Tous ces regards atterrés commencent à me mettre mal à l'aise. Par bonheur, le pianiste vient à mon secours. Au lieu de me laisser m'enfoncer, il attaque *I Say a Little Prayer*. Hélas, je ne suis pas Rupert Everett, et encore moins Julia Roberts. On est loin du *Mariage de mon meilleur ami*, ce n'est rien de le dire ! Une vraie débile, voilà ce que je suis. Vu la tête que tire ma meilleure amie, je me dis que j'ai fait une connerie monumentale. En même temps, qui pourrait supporter d'avoir un témoin pareil ?

On finit par nous servir la pièce montée. Les gens font mine d'avoir oublié mon grand moment d'égarement, mais je crois plutôt qu'ils m'ignorent. Tout à coup, Gaia s'approche de moi et m'attrape violemment par un bras.

— Tu m'accompagnes aux toilettes, s'il te plaît ?

Oh là là, je n'aime pas son regard de *serial killer*…

— Bien sûr.

Je la suis sans mot dire, en essayant tant bien que mal de porter sa traîne, comme se doit de le faire une demoiselle d'honneur. Si je pouvais y arriver, ce serait déjà ça… Encore faudrait-il que j'évite de me prendre systématiquement les pieds dans sa robe, histoire de ne pas me vautrer par terre…

Une fois passé la porte des toilettes, Gaia se plante devant moi :

— Elé, regarde-moi bien dans les yeux. Je peux savoir ce qui t'arrive, bordel ?

— Comment ça ? dis-je en haussant les épaules.

Mieux vaut nier, feindre l'indifférence. Jouer l'imbécile.

— Attends, tu le fais exprès ? Quand je te confie un secret, j'aimerais juste que tu le gardes pour toi !

Et voilà, Gaia pète un câble, il fallait s'y attendre…

— Oh, mais qu'est-ce qui te prend ? C'est pas parce que tu viens de te marier que tu dois jouer les maîtresses d'école… J'ai dit que c'était pour

rire !

— Oui, eh bien ce n’était pas drôle. En plus, ça ne te ressemble vraiment pas. Je te jure, je ne comprends pas, fait-elle en m’enfonçant son doigt dans les côtes.

— C’est bon, abrège ! dis-je en soupirant. Ça fait à peine trois heures que tu t’appelles madame Belotti et tu parles déjà comme une grosse bourge coincée…

Merde, qu’est-ce qui m’a pris de dire ça ? Le regard noir que me lance Gaia vaut tous les commentaires. J’ai presque l’impression qu’elle a de la fumée qui lui sort des oreilles. Je n’aurais peut-être pas dû autant forcer sur le *cartizze*…

— Combien de verres tu as bus ? me demande-t-elle soudain.

— Super, maintenant je n’ai même plus le droit de trinquer au mariage de ma meilleure amie !

— J’ai l’impression que ça t’est arrivé un peu trop souvent ces derniers temps…

— T’inquiète, je gère.

— Je ne te reconnais plus, Elé, fait Gaia en secouant la tête. Tu te pointes à la fin de la cérémonie, tu bois comme un trou, tu me fous la honte devant tout le monde… Le problème, c’est que ça ne date pas d’aujourd’hui. Ça fait un moment que tu sembles ailleurs. Tu m’échappes, je ne sais plus rien de toi, tu es tellement distante…

— Arrête, je vais pleurer !

En plus d’avoir une barre en travers de la tête à cause du vin, je commence à avoir les oreilles qui bourdonnent. Et Gaia me tape sur le système avec sa voix de crécelle…

— Écoute, je sais que tu souffres encore à cause de Leonardo…

— Mais je vais bien, merde ! Il faut vous le dire en quelle langue ?

Si elle voulait me foutre en rogne, c’est gagné !

— Toi, Paola, mes parents… Vous passez votre temps à me dire que je ne suis pas dans mon état normal ! Vous pensez que je souffre ? Mais *je n’ai pas envie de souffrir*, bordel, collez-vous bien ça dans le crâne ! Je veux juste m’amuser un peu et profiter de la vie !

Gaia me regarde, l’air abasourdi. Elle qui ne m’a jamais vue dans un état pareil, ça doit lui faire un choc… Tant pis, mais il faut que ça sorte.

— Elé, je suis inquiète pour toi…

— Arrête. Tu sais ce que je pense, moi ? Que tu es jalouse de moi. Parfaitement… Au fond, ça te fait chier de me voir aussi entreprenante et aussi épanouie, hein, avoue ? Tu aimerais bien que je reste la fille nunuche et un peu coincée que j’ai toujours été ! Tant que je restais sagement dans mon coin, je n’étais pas une menace, et il n’y en avait que pour toi, comme ça ! Eh bien, désolée ma chérie, mais le vilain petit canard est devenu une princesse.

J’y suis peut-être allée un peu fort, là… Pourquoi ai-je besoin de lui balancer toutes ces vacheries, subitement ? Soyons honnête : je ne pensais pas nourrir autant de rancune au fond de moi. Et cracher tout ce venin me laisse un goût très amer…

— Parce que c’est ça que tu penses de moi ? me demande Gaia les larmes aux yeux.

Elle reste là sans bouger, comme si elle attendait que je fasse un pas vers elle ou que je lui présente des excuses. Mais c’est inutile. Je soutiens son regard en silence. Même si mes mots ont sans doute dépassé ma pensée, impossible de revenir en arrière. Question de fierté.

Gaia sort alors des toilettes en claquant violemment la porte.

La mâchoire serrée, les narines dilatées, je tente de retrouver mon calme avant de m’écrouler par terre. Adossée au mur, je penche la tête en avant. J’en ai marre qu’on me donne des conseils, qu’on me fasse des reproches et qu’on s’inquiète pour moi. J’en ai marre que les autres me rappellent qui j’étais et me renvoient en pleine gueule le monstre que je suis devenue. Je viens de faire du mal à ma meilleure amie, le jour de son mariage. Le problème, c’est qu’à l’heure actuelle je suis incapable de faire autrement. Mieux vaut qu’elle reste loin de moi. Si je pouvais éviter de tout gâcher, ça m’arrangerait ; j’ai fait assez de conneries comme ça.

Les personnes qui nous aiment peuvent parfois être pénibles. Elles ne devraient jamais être près de nous quand on ressent le besoin de se faire du mal.

OceanofPDF.com

# 5.

Je n’ai pas spécialement été soulagée de rentrer à Rome après mon coup d’éclat au mariage. Je n’ai pas eu Gaia au téléphone, elle est en pleine lune de miel aux Seychelles : ça ne me viendrait même pas à l’idée de la déranger. Et puis je n’ai ni l’envie ni la force de faire le premier pas vers une réconciliation. Il nous faudra sans doute du temps pour nous remettre de cette dispute. Mais j’ai confiance.

Avec le recul, j’ai l’impression d’avoir vécu un véritable tournant dans ma vie. Quelque part, il fallait bien que ça arrive. Même si j’ai morflé, ce triste épisode m’a fait prendre conscience du fond de mélancolie et de désillusion que je nourrissais en moi sans le savoir. D’un coup, tout a explosé, sans prévenir. Malgré tout, je m’en veux que ce soit Gaia qui en ait fait les frais. Hélas, le venin qui me dévore a fini par me polluer entièrement l’esprit. Maintenant qu’il m’empêche d’éprouver quoi que ce soit, je me sens impuissante. Comment m’en libérer ?

Voilà pourquoi j’ai eu envie de revoir Martino. Avec un peu de chance, son innocence et sa tendresse me soulageront (au moins en partie) de toute la tristesse que j’ai chevillée au cœur. Nous nous sommes donné rendez-vous à Porta Portese pour dix-sept heures. Il faut que je m’active si je veux éviter d’arriver à la bourre et démentir ma réputation de retardataire chronique…

Depuis son retour à Rome, le lendemain de notre aventure vénitienne, Martino a essayé plusieurs fois de m’appeler. Je me suis montrée un peu froide, presque distante. À force de repenser à la folle nuit que nous avons passée ensemble, j’ai décidé que notre histoire s’arrêterait là. C’est

peut-être naïf de ma part, mais j'aimerais préserver notre amitié (un peu spéciale, certes) et protéger Martino des erreurs que je finirais par commettre. Bien sûr, ce serait merveilleux (et gratifiant) de continuer de faire l'amour avec lui, mais ça ne durerait pas. Vu mon incapacité à aimer qui que ce soit en ce moment, je risquerais uniquement de le blesser. Et il ne le mérite pas. Je n'ai pas envie de le décevoir, ni de jouer avec lui comme je le fais avec tous ces mecs dont je n'ai rien à foutre. C'est parce que je tiens à lui que je vais devoir l'éloigner de moi. Pour éviter de lui faire du mal. Il est si fragile…

Je suis en train de traverser le Tibre quand je reçois un SMS de lui.

Désolé, je serai en retard.
J'ai été retenu à la fac.
J'arrive dans une demi-heure.
J'espère que tu m'attendras.
:*

Je souris. Nous nous étions promis de ne jamais utiliser de smileys. Mais il a craqué. Alors allons-y gaiement !

Pas de problème. Je vais faire un tour.
À tout' ! :*

Après avoir flâné quelques instants dans les ruelles du Trastevere, je finis par tomber devant l'église de San Francesco a Ripa. Si j'entrais ? Ce serait l'occasion de la découvrir… et de trouver un peu de fraîcheur. Même si les heures les plus chaudes sont passées, les pavés et les façades des palais continuent de diffuser la chaleur qu'ils ont emmagasinée depuis ce matin.

Une fois à l'intérieur, j'attends que mes yeux s'habituent à la pénombre avant de remonter la nef. Mon œil est attiré par une sculpture d'une beauté à couper le souffle, cachée derrière une espèce de rideau, dans la lumière tamisée d'une petite chapelle. Je vais pour m'approcher quand une force mystérieuse s'empare violemment de moi. À côté de la chapelle, une plaque porte l'inscription : EXTASE DE LA BIENHEUREUSE LUDOVICA ALBERTONI PAR GIAN LORENZO BERNINI, 1674.

Incroyable, un Bernin que je n’avais encore jamais vu ! Ça me fait plaisir de l’avoir découvert comme ça, par le plus grand des hasards. Je suis sans voix. Quel chef-d’œuvre ! Allongée sur un lit sculpté dans le marbre avec une habileté ahurissante, la bienheureuse est frappée par un rai de lumière provenant d’une fenêtre invisible, ce qui lui confère une aura mystique vraiment palpable. Le plus étrange, c’est que le corps de la bienheureuse exprime une sensualité aussi intense, avec cette bouche entrouverte, ces yeux mi-clos, cette tête renversée en arrière et ces deux mains – l’une posée sur le ventre, l’autre juste sous le sein, à hauteur du cœur. Mais ce qui est le plus frappant, c’est ce visage sur lequel Bernin a saisi pour toujours le ravissement de Ludovica Albertoni, dans un équilibre parfait de plaisir et de douleur. La manière qu’a cette femme de s’abandonner tout entière à l’extase est si troublante ! D’accord, je ne pense peut-être qu’à ça en ce moment, il n’empêche : j’ai l’impression de lire comme de la jouissance sur le visage de la sainte… Et puis tout de même, ces vêtements qui s’agitent et qui se gonflent, comme si sa chair voulait jaillir pour s’unir à Dieu… À cet instant, je ressens presque physiquement la tension qui traverse son corps, le magma insondable qui anime cette pierre et que la main de l’artiste a fait vivre pour l’éternité. J’ai la nette impression que la bienheureuse Ludovica Albertoni éprouve quelque chose qui ressemble à s’y méprendre à un orgasme !

J’ai beau réfléchir à autre chose, je n’arrive pas à m’en aller et reste là à la regarder, fascinée. On dirait que cette femme en marbre veut me parler. Elle a quelque chose de fort à me dire, quelque chose comme l’idée que notre enveloppe charnelle et notre âme ne sont pas aux antipodes l’une de l’autre, mais qu’elles sont les deux faces de la même médaille. En expirant cet air chargé de l’odeur des cierges allumés, de cette cire qui se consume, je me sens moi aussi m’embraser. Dans le creux de mon ventre, du fond de mes entrailles.

Pendant encore quelques instants, j’essaie de saisir au vol cette intuition qui peine à prendre forme. Mais un SMS de Martino me ramène à la réalité. Il sera à Porta Portese dans cinq minutes.

J’ai enfin une vraie raison pour m’en aller. Je remets de l’ordre dans ma tête avant de me diriger vers la sortie, tête baissée, sans me retourner.

Nous nous asseyons à la terrasse d’un café. Il fait encore chaud, mais tous ces immenses palais nous offrent un peu d’ombre. Les tables alentour sont presque exclusivement occupées par des touristes. À en juger par la déco, on a tout de même l’impression que ce bar existait avant que le Trastevere devienne un quartier à la mode vanté par les guides touristiques.

Martino rayonne de bonheur. Ça me fait presque mal au cœur de regarder son sourire franc et ouvert. Nous parlons un peu de ses études, du mariage de Gaia… Bref, nous tournons autour du pot. La vraie raison de notre rendez-vous est ailleurs, nous le savons tous les deux. Néanmoins, c’est moi l’adulte – façon de dire –, alors c’est à moi d’aborder le sujet.

Je profite d’un blanc pour me jeter à l’eau :

— Écoute… Je voulais te parler de l’autre soir.

Martino acquiesce. Il a l’air bien sérieux, tout à coup. Les mains vissées à son verre de Spritz, il se met à touiller nerveusement ses glaçons avec sa paille.

— Ben… Il n’y a pas grand-chose à dire, lâche-t-il d’une voix rauque. Je sais que tu n’es pas amoureuse de moi.

Martino ose courageusement lever les yeux vers moi, avec l’air serein et déterminé d’un condamné montant de lui-même à l’échafaud. Il a tout compris de lui-même, je ne m’attendais pas à ça… Il se force alors à sourire, mais c’est uniquement pour me faciliter la tâche :

— J’ai adoré passer cette nuit avec toi, Elena. Mais je sais que c’était la première et la dernière fois…

À ces mots, mon cœur devient lourd. Je le sens s’écraser comme une masse sur les pavés de la place mais trouve la force d’articuler :

— C’est mieux comme ça, crois-moi.

— Dis-moi juste une chose : s’il n’y avait pas ce problème d’âge, les choses seraient différentes, pas vrai ? me demande-t-il en fronçant les sourcils.

Tant d’innocence me fait chaud au cœur. Martino a beau essayer de jouer à l’adulte, il reste un petit garçon. Une chance, d’ailleurs.

Hélas, mes quelques années de plus ne me donnent pas réponse à tout…

— Comment le savoir ? dis-je en haussant les épaules. Ce qui s'est passé à Venise a été important pour moi aussi. Ce n'était pas juste une partie de jambes en l'air. Ça voulait dire quelque chose. Je ne l'oublierai jamais. Cela dit, si nous ne voulons pas tout gâcher, si nous ne voulons pas nous perdre, il vaut mieux qu'on s'arrête là.

Martino hoche la tête, comme un étudiant qui prend consciencieusement des notes.

— Je tiens énormément à toi, tu sais ? fais-je en lui passant la main dans les cheveux.

Voilà, j'ai dit ce qu'il y avait à dire. Martino n'essaie pas de me faire changer d'avis, et ça me soulage. Une fois debout, nous marchons côte à côte jusqu'à son arrêt de tram.

— Je t'appelle bientôt, promis.

La tête basse, Martino hésite avant de répondre. Il regarde ses All Star comme si étaient inscrits dessus les mots qu'il avait l'intention de me dire.

— Écoute, il vaut mieux qu'on attende un peu, d'accord ? finit-il par m'avouer. Je préfère qu'on ne se voie pas pour le moment.

Quelle gifle ! Mais en fin de compte, c'est mieux comme ça. Et moi qui voulais faire comme si de rien n'était… Tout ne peut pas redevenir comme avant d'un coup de baguette magique, Elena, alors arrête un peu d'être aussi bête et aussi égoïste ! Tant pis si tu souffres : fais-toi une raison.

— O.K. En tout cas, dis-toi que je serai toujours là pour toi…

Cette fois, c'est à moi de me forcer à sourire…

Un rapide au revoir, et Martino grimpe dans son tram presque sans un regard. Les portes se referment et le voilà qui s'éloigne.

File, Martino. Et si tu peux, oublie-moi.

De retour à la maison, je manque de percuter Paola qui finit de se coiffer devant le miroir de l'entrée. Tiens, tiens…

— Où tu vas comme ça ? je lui demande.

— J’ai un rendez-vous.

Traduire : un rencard. Ce qui m’étonne, c’est qu’elle ne m’en ait pas parlé. On se dit tout, d’habitude.

— Et tu ne me dis rien ?

— J’aurais bien aimé, mais je n’ai pas pu…, me fait Paola d’un air à la fois agacé et ébahi.

— Arrête, on habite ensemble !

— Oui, c’est juste dommage que tu ne sois jamais là… Et quand ça t’arrive, soit tu dors, soit tu es devant l’ordinateur à faire je ne sais quoi.

Ce n’est pas un reproche : c’est carrément une accusation ! L’espace d’un instant, j’ai peur que Paola ne veuille mettre un terme à notre colocation. Oh non, pitié, pas ça, pas maintenant !

— Bon, elle s’appelle Monique, on est du même âge, elle est française et travaille à la Villa Médicis, finit par m’expliquer mon amie avec un grand sourire.

Ouf, je respire ! Paola voulait juste un peu me provoquer, pour le moment, du moins…

— C’est tout ? Allez, je veux savoir ! dis-je en lui donnant un petit coup sur l’épaule.

Je fais bien d’insister : Paola finit par me raconter leur rencontre. Cette fameuse Monique est la responsable de l’accueil. Elle n’a ni fiancé ni mari et vit librement son homosexualité. Rien à voir avec Gabriella Borraccini, l’ex de Paola (et néanmoins ma prof de restauration), qui a gardé ça secret pendant des années !

— Pour être honnête, ça fait un petit moment qu’elle me propose qu’on dîne ensemble, mais j’ai toujours refusé, poursuit-elle. Et puis, ce soir, je me suis dit : pourquoi pas ?

Quand Borraccini l’a plaquée, Paola a accepté de souffrir avec un courage et une dignité que j’ai rarement rencontrés chez d’autres personnes. Elle a refusé de flancher. Pas une seconde elle ne s’est apitoyée sur son sort. Elle a continué de faire ce qu’elle faisait avant. Seul son regard avait l’air légèrement éteint. Longtemps elle a vécu avec un poids mort – son cœur, qui s’était recroquevillé sur lui-même. Pendant des mois, elle est restée célibataire, sans jamais voir qui que ce soit. Il n’y

avait pas moyen de la faire changer d'avis ! Malgré tout, elle a réussi à ne pas devenir aigrie, ce qui était loin d'être gagné.

Paola se rend-elle compte que son « Pourquoi pas ? » sonne comme la promesse d'une nouvelle vie ? Vu le regard timide qu'elle me lance, je dirais que oui : elle est de nouveau prête à être heureuse.

— C'est vrai, pourquoi pas ? lui dis-je en écho avec un petit sourire.

— Je sais que ça fait cliché, poursuit-elle en se regardant dans la glace, les yeux brillants, mais cette Monique est différente des autres femmes avec qui je suis sortie dans le passé. Même avec Gabriella, c'était toujours à moi de lui courir après, c'était toujours à moi de me battre pour passer un peu de temps avec elle. Monique, c'est tout le contraire : elle est aux petits soins avec moi. Je t'avoue que ça me perturbe un peu, je n'étais plus habituée à tant d'attentions.

— Ça m'a l'air très bien parti, lui dis-je en lui passant son sac. Je ne connais pas encore cette Monique, mais elle me plaît déjà !

Si Paola a quelque chose à apprendre, c'est bien d'accepter qu'on l'aime, sans faire d'histoires…

— Bon, tu me trouves comment ? me demande-t-elle en se tournant vers moi.

— Tu es parfaite !

L'instant d'après, Paola descend l'escalier en vitesse, laissant dans son sillage des effluves de Chanel n° 5.

Je referme la porte derrière moi. Me voilà seule. Du coin de l'œil, j'aperçois mon reflet dans le miroir. Je m'approche, afin d'observer mon visage plus en détail – prudemment, comme si je regardais une inconnue.

Paola va peut-être retrouver son nouvel amour, mais moi, qu'est-ce que je fais ce soir ?

Eh bien moi, je poursuis ma route, faite de détours et de raccourcis. Tiens, et si j'appelais Davide ? Je n'ai qu'à lui proposer d'aller prendre un verre. Et plus si affinités… On s'est rencontrés il y a un mois, à la salle de gym. Je sais juste qu'il est graphiste et qu'il a deux chiens. Mais ça me suffit amplement. L'essentiel, c'est qu'il ait plutôt assuré la fois où nous avons couché ensemble.

De toute manière, la dernière chose dont j’ai envie ce soir, c’est de rester là à ressasser.

Je sors à mon tour, en sachant bien que je ne trouverai pas l’amour. Mais je crois que je n’en ai pas besoin, après tout.

Davide m’a pratiquement jetée de son lit quand il s’est levé de bonne heure pour aller bosser. Encore dans le coaltar, j’ai pris deux bus pour revenir dans le centre-ville. Pour l’heure, je suis attablée au bar en bas de chez nous. Je n’ai plus qu’à avaler mon cappuccino en vitesse, remonter à l’appart et au dodo ! Hélas, les images de cette nuit me reviennent en mémoire. Bien malgré moi, je revois les mains de Davide explorer mon corps froidement, brutalement. Et puis je nous revois – lui, en train de s’époumoner, et moi, en train de haleter et de gémir. Enfin, de faire comme si. Cela dit, nous acceptons tous les deux ce petit jeu de bonne grâce, comme si ça nous semblait normal. Agréable, même. Finalement, ce que j’ai préféré hier soir, c’était encore de picoler et de goûter à l’herbe maison de Davide. Et pourtant, tout le souvenir de cette soirée m’apparaît confus et insipide, comme un dessin plongé dans l’eau.

En relevant le nez du fond de ma tasse, je m’aperçois soudain que quelqu’un me regarde de l’autre côté. Ces yeux sombres et magnétiques… Comment pourrais-je les oublier ? Lucrezia, ici ? Pas possible, je dois encore avoir la tête dans le gaz… Mais non, Lucrezia est bien là, elle a l’air de m’attendre. Mon cappuccino payé, je sors du bar à pas de loup. Pourvu que je me sois trompée, que ce ne soit pas elle ! Si ça se trouve, Lucrezia est là par hasard. Pas pour me voir !

— Elena !

Merde, elle vient vers moi. Et d’abord, comment est-ce qu’elle connaît mon prénom ? La dernière fois que nous nous sommes vues – la seule, d’ailleurs –, c’était à l’appartement de Leonardo. Dans mon souvenir, nous ne nous sommes même pas présentées !

— Je peux te parler une seconde ? me demande-t-elle.

Pendant qu’elle jette sa cigarette, j’en profite pour mieux la regarder. Elle est juste un peu plus grande que moi. Mais ce qui la rend aussi impressionnante (et ce qui me fiche presque la trouille), ce sont ses épaules larges et osseuses moulées par son tee-shirt léger. Elle m’a l’air

encore plus fatiguée et plus abattue que le jour de notre rencontre. Elle a les joues creuses, de gros cernes sombres, mais sa beauté lunaire est intacte, même sous ce soleil d'été. Bien que je ne puisse pas le voir, je devine le tatouage qu'elle a dans le dos – ces deux L entrelacés, symbole indélébile de l'amour de Lucrezia et Leonardo.

Quoi qu'il en soit, je ne sais pas quoi penser de tout ça, ni quelle attitude adopter.

— Je ne vois pas de quoi il faudrait qu'on parle, dis-je alors en bougonnant.

— De Leonardo.

À peine a-t-elle prononcé ce nom – ce nom que je n'avais pas entendu depuis des mois, sauf dans mes rêves – qu'un silence de plomb tombe sur nous. Nous sommes rivales. Elle est la femme, moi la maîtresse. Je ne vois pas pourquoi ce qui nous sépare nous obligerait à discuter.

— Je sais tout sur vous deux, me dit-elle en plantant ses yeux dans les miens. Je l'avais compris tout de suite, depuis l'instant où tu as sonné à notre porte. Et puis Leonardo m'a tout avoué.

L'idée d'avoir été l'objet d'une confidence entre mari et femme me dégoûte. Mais, surtout, ça me fait un mal de chien. Qu'est-ce que Leonardo a bien pu lui dire ? Comment est-ce qu'il a réglé la question ? J'aimerais le lui demander, mais je ne m'en sens pas la force. La boule que j'ai dans la gorge m'empêche de parler. Si ça se trouve, ils ont estimé que j'étais un simple incident de parcours, une de ces aventures sans lendemain qui renforcent l'unité d'un couple, après coup.

— J'ai pardonné Leonardo pour ce qu'il a fait pendant mon absence. Mais maintenant, c'est différent…

Un éclair sinistre traverse son regard. Sa voix s'est faite plus grave encore.

— Vous vous voyez encore, tous les deux.

Ce n'est pas une question, mais une affirmation, on dirait.

— Quoi ? Ça fait des mois que je n'ai pas vu Leonardo !

Je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire : ce qu'elle me dit est tellement absurde !

Lucrezia m’étudie derrière ses cils épais. Elle ne me croit pas, c’est clair.

— Tu peux nier, comme Leonardo. Il veut me faire croire que tout va bien, mais je vois bien que ce n’est plus le même homme qu’avant. Il a toujours l’air absent. Il a la tête ailleurs…

Là, je dis stop. Il va vraiment falloir qu’elle arrête de me pomper l’air, je commence à en avoir ma claque.

— Et alors ? En quoi ça me regarde ? On ne se voit plus, je te dis. Et depuis un moment…

— Non, il faut que tu le laisses tranquille. Je veux reprendre ma vie d’avant, avec lui, poursuit Lucrezia, imperturbable. Mais pour ça, il faut que tu cesses de l’obséder.

C’en est trop. Je n’écouterai pas un mot de plus. Après m’avoir tellement fait souffrir, après avoir détruit mon existence en me prenant l’homme que j’aimais, cette femme ose m’accuser de lui voler son mari ! Non mais j’hallucine ! Mon cœur bat la chamade. Du calme, Elena, du calme. Lucrezia est quelqu’un d’instable, elle est peut-être en pleine crise. Il faut que je la raisonne, et vite.

— Écoute…, lui dis-je le plus calmement du monde. Si les choses vont mal entre vous, ce n’est en aucun cas ma faute. Règle ça avec ton mari, pas avec moi.

— Je n’ai aucun problème avec Leonardo. Mon seul problème, c’est toi.

L’éclair d’orgueil et de désespoir qui traverse soudain son regard me fait presque de la peine. La femme que j’ai en face de moi est amoureuse. Amoureuse et prête à tout pour récupérer son homme.

— Ah, j’ai encore un truc à te dire…, poursuit Lucrezia. Leonardo a eu tellement d’aventures dans sa vie. Ne t’imagine pas être différente des autres… Quoi qu’il arrive, il finira par se lasser et reviendra vers moi, comme toujours.

C’est vrai, je l’ai appris à mes dépens. Leonardo est revenu vers elle. Moi, j’ai retenu la leçon. Mais apparemment, elle ne l’a pas bien comprise.

— Parfait, lui dis-je en ravalant ma souffrance. Alors tout le monde est d'accord. Vivez votre vie et laissez-moi vivre la mienne ! Je n'existe plus. Oubliez-moi, pour toujours.

J'essaie alors de passer à côté d'elle pour traverser la rue, mais elle m'en empêche.

— Attends ! siffle-t-elle, les yeux débordant de colère. Je n'en ai pas encore fini avec toi.

Elle enfonce ses doigts maigres dans mon bras, tel un prédateur sur le point de torturer sa proie.

— Fous-moi la paix ! je hurle, à bout de nerfs.

J'arrive enfin à évacuer toute la colère qui me dévore le cœur. Je tire le bras pour me libérer, violemment. Trop violemment, car je trébuche sur le trottoir. Le pied en équilibre sur le rebord, je n'arrive pas à me rattraper. Et je tombe. J'ai juste le temps d'entendre un crissement de pneus et un cri d'effroi – le mien, ou celui de Lucrezia, je ne sais pas. Une voiture me percute de plein fouet. Un grand bruit de tôle résonne à mes oreilles tandis qu'une crampe terrible me saisit la jambe.

Puis les voix et les bruits s'estompent. Et tout se fait noir.

*OceanofPDF.com*

# 6.

Où suis-je ? Comment suis-je arrivée là ? Mes paupières pèsent une tonne. Mâchoire ankylosée et bouche sèche. J’ai toutes les peines du monde à ouvrir les yeux. C’est le pire réveil de ma vie.

Une faible lumière filtre à travers la fenêtre. Nous sommes peut-être en fin d’après-midi, mais de quel jour ? J’ai l’impression d’avoir dormi pendant des mois… Je suis comme dans un autre monde, à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Tout un tas d’images s’agitent dans mon esprit : des gens qui vont et viennent sans cesse autour de moi, des murmures, des ombres, la voix de mon père, ma mère en pleurs… et puis, pardessus, le parfum de Leonardo, qui s’est évadé je ne sais comment de la prison de mes souvenirs, où je l’avais pourtant bien enfermé avant de jeter la clé. Je suis peut-être tombée dans le coma, ou alors j’ai eu des hallucinations. Et pourtant, je ne me suis pas droguée… Ah, ça y est ! La dernière chose dont je me souviens, c’est Lucrezia, et puis cette voiture. L’accident. Je suis à l’hôpital. Tout est tellement blanc, tellement propre. Sans parler de cette odeur âcre de désinfectant…

J’essaie de me lever, mais une sensation de vertige m’oblige à renoncer. Je retombe immédiatement sur mon oreiller. Raté.

— Elena…

Je la connais, cette voix douce et rassurante…

Dans mon champ de vision apparaît tout à coup le visage de Martino.

— Salut, je murmure, complètement à l’ouest.

Ce doit être le premier mot que j’articule depuis des jours.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Tu t’es fait renverser. En bas de chez toi, m’explique-t-il en me caressant le front. On t’a donné des sédatifs pour te faire dormir… Ne t’inquiète pas, tout va bien.

— Depuis combien de temps je suis là ?

— Un jour et demi. Tu as dormi presque tout le temps.

Je me tourne, histoire de reprendre peu à peu le contrôle de mon corps. J’ai l’impression que tous mes membres répondent à l’appel, sauf ma jambe droite. En levant un peu la tête de mon oreiller, je m’aperçois qu’elle est enveloppée dans un énorme bandage.

— Tu as une cheville foulée, deux ligaments brisés et quelques égratignures par-ci, par-là. Heureusement, rien de grave, résume Martino en esquissant un sourire.

J’essaie de déglutir, mais j’ai la langue collée au palais.

— À boire, s’il te plaît…

Martino m’aide à me redresser en me calant le dos contre mes oreillers. Il me verse ensuite un peu d’eau et m’aide à boire.

— Tu es resté là tout ce temps ? je lui demande.

Ouf, ça va déjà mieux, je m’exprime plus facilement.

— C’est l’hôpital qui m’a prévenu, acquiesce-t-il. Ils ont regardé les derniers numéros que tu avais composés. Heureusement qu’ils n’ont pas contacté tes parents… Tu m’as fichu une sacrée trouille, tu sais ?

— Oh mon Dieu, je suis désolée…

— Chhh… L’important, c’est que tu ailles bien. Je me suis chargé d’avertir tes parents. Ils ont fait le déplacement depuis Venise.

— Mes parents ? Où… où sont-ils ?

— Chez toi, Paola les a hébergés. On s’est relayés, ils m’ont appelé dès que tu t’es réveillée.

Soudain, Martino se tait. Eh bien, il en tire, une tête ! Qu’est-ce qu’il peut bien vouloir me dire ?

— Mais euh… Avant, il y a quelqu’un qui aimerait te voir.

— Quelqu’un ?

— Oui, juste là, dehors.

— C’est qui ?

— Attends…

— Je ne risque pas de m’envoler, tu sais…

Je le regarde s’approcher de la porte et s’engager dans le couloir.

Quelques secondes plus tard, la silhouette d’un homme apparaît dans l’embrasure de la porte, une silhouette que je pourrais dessiner les yeux fermés. Cette ligne d’épaules, ce torse large…

Leonardo.

Je le regarde s’approcher de moi comme je regarderais un extraterrestre. Si ça se trouve, c’est juste une hallucination, un effet secondaire indésirable de mes sédatifs…

— Bienvenue parmi nous, me dit-il en souriant. Je t’attendais.

Comment ça, il m’attendait ? C’est tout lui, ça : en plus de débarquer dans ma vie sans demander la permission, il chamboule le petit monde que j’avais eu toutes les peines du monde à reconstruire…

Son parfum, ce mélange indéfinissable d’ambre et de mer, a tellement imprégné la chambre qu’il a recouvert cette odeur aseptisée d’hôpital. Je n’ai pas rêvé, alors : il était vraiment là quand j’étais dans le coma.

— Comment tu te sens ? me demande-t-il comme si on s’était vus la veille au soir.

— Un peu cabossée, mais je suis encore là… Une survivante, pour ainsi dire.

Je pense à l’accident, certes, mais aussi à ces derniers mois.

C’est fou, n’empêche… J’ai beau m’être demandé un million de fois comment je réagirais si je le revoyais, je n’arrive pas à dire si je suis heureuse ou folle de rage, flattée ou blessée à mort. En fait, j’ai juste l’impression d’être une loque. Je m’imagine émaciée, les cheveux sales, et je ne parle même pas de mon espèce de pyjama ridicule… Ça fait peine à voir. Je sais, c’est la dernière chose à laquelle je devrais penser en ce moment, mais si ça peut m’éviter de broyer du noir…

Par réflexe, je me touche les cheveux, enfin, si on peut appeler ainsi la masse informe et poisseuse que je sens sous les doigts. C’est bien ce que je craignais.

Leonardo s’assoit sur la chaise à côté de mon lit puis se penche vers moi, les coudes sur les genoux et les mains jointes, comme pour prier.

— Je suis désolé, Elena…

— Désolé pour quoi ?

— Pour ce qui s’est passé… Quelque part, je me sens responsable.

Ses yeux sombres deviennent tellement noirs et pénétrants que je dois détourner le regard pour respirer un peu. J’en ai presque le souffle coupé. Mon cerveau est encore un peu embrumé, mais je sens qu’il se remet en marche, doucement mais sûrement. Dans ma tête, une petite voix me murmure que Leonardo n’est là que par pitié, pour se donner bonne conscience.

— Tu n’as rien à voir avec ça. C’était juste un accident, je lui réponds d’un ton sec en fixant un point sur le mur en face de moi.

Un mélange de colère et de honte me ravage l’estomac.

Puis je trouve le courage de le regarder droit dans les yeux et de lui demander :

— C’est Lucrezia qui t’a dit ce qui s’est passé ?

— Non. C’est Martino qui m’a prévenu, hier matin. Il a cherché mon numéro dans ton répertoire. Tu l’avais effacé. Heureusement, tu avais gardé mes textos.

Soudain, je suis submergée par une bouffée de tendresse. J’ai beau l’avoir blessé, Martino a laissé sa jalousie de côté et appelé Leonardo pour moi, pour qu’il soit là à mon réveil. Il s’est même éclipsé pour nous laisser seuls ! On n’en fait plus, des grands romantiques comme ça ! Ce garçon mérite vraiment de rencontrer une femme aussi exceptionnelle que lui. Une autre que moi.

— Quand, hier, j’ai dit à Lucrezia que je viendrais te voir, m’explique-t-il tout bas, elle n’a pas eu le courage de me parler. Ce n’est qu’à mon retour de l’hôpital qu’elle m’a tout raconté…

C’est moi ou il se cherche des excuses ?

— Elle est redevenue très instable, ces derniers temps. Elle s’est mis dans la tête que je la trompais…

— J’ai vu ça, je réplique.

Est-ce qu'il aura saisi le sarcasme ? Je comprends que cette femme vive un drame personnel, mais je ne me sens pas prête à la pardonner. Leonardo n'a pas le droit de me demander ça, là, tout de suite.

— Entre elle et moi, c'est fini.

Quoi ? Je n'en reviens pas, il me dit ça comme ça, sans crier gare ! Comment suis-je censée réagir à cette nouvelle ? On ne peut pas dire que ce soit le meilleur moment pour ça. Sous mes yeux ahuris, Leonardo poursuit ses explications :

— On s'est violemment disputés, et elle a quitté l'appartement.

— Ah…, dis-je, complètement abasourdie.

— Quand on s'est remis ensemble, les choses n'ont pas tardé à se dégrader. Très vite, on s'est aperçus qu'on ne pouvait plus vivre sous le même toit. Elle est devenue d'une suspicion maladive, elle passait son temps à m'accuser de penser encore à toi. Dans son esprit tu m'avais fait quelque chose, comme jeté un sort. Je n'étais plus le même…

Il sourit, mais c'est un sourire triste.

— Je lui ai répondu qu'elle disait n'importe quoi, qu'elle était juste folle de jalousie. En fait, elle avait compris tout de suite ce que je refusais de voir. Que j'étais dingue de toi.

Sa main cherche la mienne, abandonnée sur le drap. Le contact de sa peau me fait légèrement tressaillir.

— Tu n'as jamais quitté mon cœur, Elena. C'est juste que je l'ai compris trop tard…

Mon cœur se met à battre à mille à l'heure. Je l'entends presque crier : *Faites-moi sortir d'ici ! C'est trop ! Je veux m'en aller !*

— Eh oui… trop tard, je répète, une boule dans la gorge.

À cet instant, je pense à tout ce qui m'a poussée à détester ce mec et à souhaiter qu'il sorte de ma vie. Qu'est-ce qui lui prend de vouloir effacer d'un coup d'un seul tout le mal qu'il m'a fait ?

Il s'apprête à poursuivre, mais voilà que la porte s'ouvre. Ma mère et mon père font irruption dans la pièce. Leonardo lâche ma main puis se lève et s'écarte.

Voir tout l'amour qu'ils me portent me bouleverse – il n'y a que nos parents pour nous aimer à ce point, sans rien demander en échange !

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de réfléchir à ce qui vient de se passer. À aucun moment, Leonardo ne m'a oubliée. Est-ce que ça doit me rendre heureuse ? Ou me mettre encore plus en rogne ?

— Ma toute petite, est-ce que tu vas bien ? pleurniche ma mère en me prenant la tête entre ses mains. Tu es toute pâle…

Mais oui, maman. C'est juste que… d'abord, c'est une voiture qui me renverse, et maintenant, c'est une déclaration d'amour qui me fiche par terre, avec un an de retard pour couronner le tout !

Un faible sourire aux lèvres, j'essaie de lui consacrer toute mon attention. Laissons de côté le fait qu'elle m'ait appelée « ma toute petite » – dans d'autres circonstances, ça m'aurait mise dans une rage folle. Un peu à l'écart, mon père observe du coin de l'œil le mystérieux intrus. Je ferais peut-être mieux de faire les présentations… Ça promet.

— Papa, maman, je vous présente Leonardo. C'est… un ami.

Ma foi, c'est assez crédible… Par bonheur, Leonardo m'emboîte le pas et adresse à mes parents le plus tranquillisant des sourires.

Eh bien, ça me fait tout drôle de voir Elisabetta et Lorenzo Volpe serrer la main de Leonardo Ferrante ! Si on m'avait dit que j'assisterais un jour à une scène pareille… Après avoir échangé quelques mots, Leonardo quitte ma chambre sur la pointe des pieds mais ne sort pas sans m'avoir jeté un dernier regard, ainsi qu'un sourire. Il reviendra, c'est sûr…

Quelques minutes plus tard, Paola et Martino font à leur tour leur entrée dans ma chambre. Me voilà entourée d'attentions et d'amour. Je raconte à chacun comment s'est produit l'accident (en passant sous silence la présence de Lucrezia), leur dis comment je me sens, refuse toutes les douceurs, à boire ou à manger, qu'ils me proposent. Finalement, les visites se terminent. Enfin un peu de tranquillité ! Mon Dieu, même si je n'ai pas bougé de mon lit, je suis aussi crevée que si j'avais couru un marathon. Je m'endors aussitôt.

Le lendemain, un médecin grand et sec, dont le visage m'évoque vaguement un cheval, passe me voir. Il contrôle d'abord mes réflexes, puis s'assure que ma rétine n'a pas été touchée, avant de jeter un œil à toutes mes égratignures – j'en ai le long des bras, dans le dos, et même

sur le front ! Pour finir, il s’occupe de ma jambe. J’ai la cheville gonflée. Le docteur l’observe attentivement, soigne mes blessures puis l’enveloppe dans un nouveau bandage.

— Quand est-ce que je pourrai marcher ? Bientôt, hein ? je lui demande avec anxiété.

Ça fait à peine deux jours que je suis ici et j’en ai déjà ras le bol. Ce n’est plus un lit, c’est une cage !

Le docteur m’explique que je devrai porter une espèce de gouttière et marcher avec des béquilles pendant environ trois semaines. Mais, ajoute-t-il, si je pouvais bouger le moins possible, ce serait mieux.

Pfff, génial… Le temps va me paraître long.

— Vous savez, mademoiselle, vous pouvez vous estimer heureuse. Ç’aurait pu être bien pire…

Drôle de façon de me remonter le moral…

— Disons que dans deux, maximum trois jours, vous pourrez rentrer chez vous.

Ah, en voilà, une bonne nouvelle !

Avec ma cheville ficelée comme un saucisson, je commence à me demander qui va s’occuper de moi. Mes parents insistent pour que je rentre avec eux à Venise, mais j’hésite. Je me vois mal passer un mois entier seule avec eux, incapable de faire quoi que ce soit, à la merci de la névrose culinaire de ma mère et des anecdotes théâtrales de mon père.

Moi qui espérais tant rester à la maison avec Paola, loin des fixettes des uns et des autres. Hélas, elle est partie à Florence sur ordre du directeur des restaurations de la Villa Médicis. Même à distance, il faut qu’il s’acharne sur moi, celui-là ! Quoi qu’il en soit, il est hors de question que je reste complètement isolée dans cet appartement. Je ne pourrais même pas monter l’escalier !

Gaia n’a pas donné signe de vie. Depuis son mariage, c’est silence radio. Je ne sais même pas si elle est au courant que j’ai eu un accident ! Ma mère a remarqué son absence. Voyant que ça faisait un petit moment que je ne parlais pas d’elle, elle m’a demandé pourquoi. J’ai donc dû lui rappeler que je pouvais difficilement l’appeler puisqu’elle était à

l’étranger. Cela dit, même si Gaia me manque terriblement, je ne céderai pas à la tentation de lui passer un coup de fil. Jouer la carte de l’accident pour l’apitoyer ? Jamais ! J’ai encore une dignité… Du moins, je l’espère.

Les jours ont passé et l’heure est venue de sortir de l’hôpital. Je suis au fond du trou. L’idée de ce séjour en famille à Venise me désole, mais j’ai comme l’impression que la chose se précise dangereusement. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas rester ici avec mes voisines de chambre – des petites mamies de quatre-vingts ans qui se sont cassé le col du fémur en se prenant les pieds dans le tapis du salon ? Et puis comment vais-je faire sans toutes ces gentilles infirmières aux petits soins pour moi ? J’ai même fini par devenir accro à cette odeur étourdissante de chloroforme, c’est dire…

« Aujourd’hui, tu pars avec moi », m’a dit Leonardo. Partir avec lui, comment ça ? Depuis que je suis réveillée, il est venu me voir tous les jours. Mais nous n’avons pas reparlé du sujet qui fâche : « Ce qui s’est passé entre nous. »

Je le regarde d’un air perplexe. J’aimerais bien qu’il m’explique…

— Je retourne à Stromboli, là où je suis né. Je dois faire des recherches pour mon travail et, surtout, j’ai envie de respirer l’air de chez moi. Alors j’aimerais que tu viennes avec moi, pour qu’on passe du temps ensemble.

Ah si, j’avais bien compris. Que faire ? Le truc, c’est que sa proposition me semble à la fois absurde et incroyablement attirante.

— Ben, je ne sais pas…, lui dis-je d’un air hésitant. Si c’est pour être le boulet de service…

— Eh bien parfait ! Comme ça tu pourras rouler jusqu’en Sicile, tu ne crois pas ? me répond-il du tac au tac comme si ses yeux pesaient sur moi de tout leur poids.

— Attends… tu es sérieux, là ?

Mais oui, on dirait bien. Leonardo s’assoit sur le lit et me fixe de ce regard pénétrant auquel je suis incapable de résister.

— Tu vas être subjuguée par la beauté de cette île, je t’assure. Et puis, c’est l’endroit idéal pour se reposer. Une fois que ta jambe sera guérie, tu

pourras décider de t’en aller ou de rester encore un peu avec moi.

— Écoute, tu ne dois pas te sentir obligé. Je n’ai pas besoin de ta pitié, lui dis-je, piquée dans mon orgueil.

Non mais franchement, à quoi ça rime cette histoire ? Le moins qu’on puisse dire, c’est qu’elle ne m’inspire pas du tout, son idée…

Leonardo n’a pas relevé ma remarque acerbe. Il n’a pas changé : lui seul a le droit de provoquer !

— Elena, si je te le demande, c’est parce que *moi*, j’en ai envie, point, m’explique-t-il en me caressant le front. Seulement, ça me ferait plaisir de t’avoir à mes côtés. Donne-toi le temps d’y réfléchir, au moins…

Stromboli ? J’y pense tout l’après-midi et toute la soirée durant, sans me décider pour autant. Aller là-bas avec Leonardo ? C’est de la folie ! C’est même tellement dingue que ça me tente énormément. Cela dit, ma raison a peut-être le droit de faire valoir son point de vue – j’ai passé ces derniers mois à essayer d’oublier ce mec, ce n’est pas un détail ! Et de fait, les bonnes raisons pour ne pas le suivre ne manquent pas. D’abord, je serai dépendante de lui, ce qui me mettra mal à l’aise. Et puis surtout, quelle sera la nature exacte de notre relation ? On sera quoi, des amis qui prennent soin l’un de l’autre, des amants ? Bref, j’aimerais bien savoir ce que Leonardo veut de moi et ce que ce voyage signifierait pour nous !

Mon séjour à l’hôpital touche à sa fin, et je ne me suis toujours pas décidée.

Ma famille est venue me chercher. Mais, très vite, les voir jouer leur numéro de parents angoissés commence à me taper sur le système : « Comment tu te sens ? Tu as pris ton petit déjeuner, quand même ? Tu n’as rien oublié dans ton armoire ? »

— Tiens, me dit ma mère en me tendant une barquette d’où s’échappe une délicieuse odeur de tarte. Je l’ai faite ce matin. Paola m’a très gentiment laissée utiliser sa cuisine.

— C’est gentil, maman, mais j’ai déjà mangé, je t’ai dit. C’est quand même bizarre : chaque fois que quelqu’un va à l’hôpital, il faut à tout prix lui apporter de quoi manger…

— Même pas une petite part ?

Qu’est-ce qu’elle m’énerve, à ne rien comprendre !

— Non, je t’assure. Mais merci d’avoir pensé à moi.

— Allez, juste pour goûter…

À cet instant précis, ma décision est prise. Trois semaines de régression infantilisante ? Désolée, mais non. Je me vois mal survivre à cette overdose d’amour parental. Dans le meilleur des cas, je m’en sortirais avec vingt kilos de plus et une dépression nerveuse. Désormais, je sais exactement ce que je dois faire.

— Écoutez, je dois vous dire quelque chose…

Mon père et ma mère se tournent vers moi, pendus à mes lèvres. Après avoir pris une grande inspiration, je leur annonce le plus gentiment possible :

— Je ne rentre pas à Venise avec vous.

— Hein ? font-ils en chœur.

— Leonardo, vous savez, l’ami que je vous ai présenté… eh bien, il m’a proposé de faire ma convalescence chez lui, à Stromboli, et je pense dire oui.

— Mais… tu es sûre ? Qui s’occupera de toi ? demande ma mère.

— C’est quelqu’un de fiable ? Depuis combien de temps tu le connais ? renchérit mon père.

Je réponds à leurs questions de la façon la plus rassurante possible. Ils doivent être vexés : je crois qu’ils avaient pris goût à l’idée de me garder quelque temps pour eux. Mais ils respectent trop ma vie privée pour essayer de me faire changer d’avis. Ils sont hyper-protecteurs, oui, mais possessifs, certainement pas.

Ils se résignent donc à rentrer sans leur fille adorée. Avant leur départ, je leur fais un énorme câlin, en leur assurant de nouveau que tout ira bien et qu’ils ne doivent pas s’inquiéter pour moi. Maintenant que ma décision est prise, je me sens étrangement sereine.

Une fois seule, j’attrape mon téléphone sur ma table de nuit et compose de tête ce numéro que je n’avais plus fait depuis longtemps.

— Leonardo, c’est moi… Ta proposition tient toujours ?

OceanofPDF.com

# 7.

L’aube disparaît lentement, et cède la place au jour, dans une immense étendue couleur azur. Au-dessus de nos têtes, il y a le ciel, encore rayé de rouge, et en dessous, la mer, d’un bleu de plus en plus intense.

Nous avons embarqué à Naples et voyagé toute la nuit. La lumière incertaine du matin caresse nos yeux encore bouffis de sommeil. Depuis le pont du bateau, nous apercevons, au loin, l’île de Stromboli. Plus nous nous en approchons, plus je la sens m’appeler. J’ai du mal à croire que je pourrai y résister…

Voilà une semaine que j’ai eu mon accident. Je dois encore m’habituer à mon bandage, à cette jambe que je traîne comme un poids mort. Je continue à avoir des crampes horribles, mais d’ici une quinzaine de jours, je serai guérie – enfin, c’est ce que m’ont dit les médecins. En attendant, il ne me reste plus qu’à apprendre à me servir de mes béquilles. Quelque part, c’est peut-être pire que d’avoir le permis : à chaque instant, je risque de perdre l’équilibre et de me fracasser contre je ne sais quoi.

Heureusement, je ne suis pas seule. Leonardo est là, avec son corps solide et musclé en cas de besoin.

Mais dans le fond, qu’est-ce qui m’a poussée à partir avec lui, franchement ? Je n’aurais pas dû l’écouter, c’est sûr… Cet homme m’a brisé le cœur, j’aurais dû lui dire non de toutes mes forces ! Qu’est-ce qui m’a pris d’agir sur un coup de tête comme ça, de faire un tel saut dans le vide ? Si j’ai dit oui, c’était peut-être dans un moment de faiblesse, parce que je me sentais atrocement vulnérable. Moi qui avais réussi à mettre de la distance entre nous… Et pourtant, le désir de savoir ce qui se serait

passé *si*… l'a emporté. Comme toujours, dès qu'il s'agit de Leonardo, je prends des décisions qui m'étonnent moi-même. Ma propre vie m'échappe, prisonnière d'une force incontrôlable !

Peut-être sortirons-nous déchirés de ce séjour ensemble, peut-être saurons-nous trouver un nouvel équilibre, peu importe. Ça ne sert à rien de se poser ce genre de questions maintenant. Il faut que je vive cette aventure. Savoir que je ne n'ai plus rien à perdre me rend plus légère. Les dés sont jetés.

Assis à mes côtés sur les sièges du pont, Leonardo pose sa main sur ma nuque. Ce bref contact me rappelle à quel point nous avons pu être proches. Il ne l'a pas oublié, lui non plus.

Depuis notre départ, nous nous sommes rapprochés, doucement mais sûrement, à travers des gestes, à travers des mots. Les premiers temps, il fallait bien que quelqu'un m'aide à me tenir. Normal, avec ma patte folle… Et puis peu à peu, tout est devenu de plus en plus naturel et spontané, comme si nos corps avaient gardé le souvenir de l'autre…

Nous avons passé la nuit à discuter. À mon grand étonnement, j'étais en confiance, j'avais envie de partager mon ressenti de toute cette histoire. Je commence à croire que nous sommes liés par quelque chose qui va au-delà d'une relation normale. Alors autant me faire une raison.

Leonardo a voulu que je lui raconte ces derniers mois dans les moindres détails. Je lui ai tout dit, sans fausse pudeur : mes excès, mes nuits de folie, mes amants inutiles… Si je l'ai fait, c'était pour bien lui montrer à quel point j'étais libre, histoire qu'il sache que ma vie a continué, même sans lui. Au fond de moi, j'espérais secrètement le rendre jaloux. Lui s'est contenté de me regarder avec un demi-sourire, sans rien dire, d'un air impénétrable.

Il n'empêche, j'ai quand même passé sous silence le fait que la dernière fois que j'ai eu un orgasme, c'était avec lui… Mais comment pouvais-je lui avouer que mes aventures d'un soir n'étaient qu'une façon de tuer le temps, toutes plus frustrantes les unes que les autres ?

En désespoir de cause, j'ai nonchalamment changé de sujet – cela aura-t-il fait illusion ? – et commencé à lui poser des questions sur son travail. Leonardo m'a confié qu'il voudrait écrire un livre de recettes inspirées de sa terre natale. C'est aussi pour ça qu'il retourne à

Stromboli : pour redécouvrir les saveurs de son enfance, les secrets des traditions de l'île. J'ai alors failli lui demander si Lucrezia était au courant pour moi. Et puis j'ai renoncé.

Une brise légère me frôle le visage. C'est tellement bon de sentir cet air vivifiant courir dans mes cheveux, de respirer l'odeur de la mer ! Me voilà prête à graver pour toujours dans ma mémoire les images de Stromboli, ses formes séduisantes et ses couleurs aveuglantes. Ça y est, je commence à entrevoir une enfilade de petites maisons blanches. Vu d'ici, on dirait plein de petits cubes posés les uns à côté des autres… Je distingue ensuite le port et la grève de sable noir. Et puis il y a *lui*, ce gigantesque cône de terre grise qui menace le ciel, en crachant des volutes de fumée.

Je me tourne vers Leonardo, les yeux débordant de gratitude et d'émerveillement.

— Le volcan, il est toujours comme ça ?

— *Iddu ?* sourit-il en le désignant du menton. Ici, c'est comme ça qu'on l'appelle. À Stromboli, c'est lui qui commande, mais c'est un bon géant.

— Pour tout te dire, il me fiche un peu la trouille.

C'est la vérité : de ce volcan irradient une telle énergie, une telle puissance qu'on se sent impuissants et désarmés face à lui.

Leonardo me caresse le visage pour me rassurer :

— Regarde, me fait-il en pointant l'index vers le ciel, il nous souhaite la bienvenue. Toute cette fumée, c'est sa façon à lui de nous dire bonjour. Il fait ça grosso modo toutes les heures. Il tousse, si tu veux, histoire de nous rappeler qu'il est là, même s'il ne fait pas de bruit.

— Bon…

Je lève un sourcil d'un air circonspect. Pas très convaincant, tout ça…

— Fais-moi confiance, quand tu auras appris à le connaître, tu finiras par l'aimer.

Cette journée de mai a un parfum d'été et de vacances. L'île m'appelle à elle, ses bras de terre grands ouverts. Mais suis-je vraiment prête à lâcher prise ? Que vais-je bien pouvoir trouver sur cette île ? En moins

d’un an, je suis devenue quelqu’un d’autre – une Elena repliée sur elle-même, préférant mourir plutôt que s’attacher, seule contre le monde entier et capable de tout pour oublier le vide qui la ronge. Il faut néanmoins que j’abaisse un peu ma garde. Si je veux profiter de mon séjour ici, je dois accepter de dépendre de quelqu’un – Leonardo, en l’occurrence.

Par bonheur, à peine ai-je débarqué que toutes ces réflexions me sortent de l’esprit. Une profonde tranquillité m’envahit. Mon cœur bat plus lentement, et je me sens plus légère. L’air qu’on respire ici est différent : il est plus pur et chargé de parfums de fleurs et d’encens. J’ai l’impression d’être hors du temps. Mes angoisses et mes peurs n’auront aucune prise sur moi, pas ici, j’en ai la certitude.

— La maison n’est pas loin, me dit Leonardo, ma valise à roulettes dans une main, son gros sac décousu dans l’autre. Mais on ne fera pas le chemin à pied, rassure-toi…

J’avise alors une série de vieux triporteurs de toutes les couleurs.

— Euh… Ça veut dire que je vais devoir monter sur un de ces vieux machins ?

— Il n’y a pas de voitures, ici, fait-il en ouvrant grands les bras.

La grimace comique qui se dessine sur son visage étire les petites rides d’expression de chaque côté de ses yeux. Ces yeux qui gardent une lumière si mystérieuse, même quand ils rient.

— Ça commence bien…, dis-je d’un ton un peu acide.

Mon Dieu, comment vais-je faire pour grimper là-dedans sans me faire mal ?

— Tu peux t’estimer heureuse, tu sais ? Jusqu’à il n’y a pas si longtemps, on se déplaçait à dos d’âne exclusivement, me fait-il remarquer en chargeant nos bagages dans la benne, ses biceps moulés par son tee-shirt.

Il tend ensuite un billet à notre chauffeur, un petit homme maigre à la peau tannée par le soleil qui le remercie d’un sourire édenté. Il s’appelle Giuseppe. À les entendre échanger quelques mots dans un dialecte qui ressemble à de l’arabe, je crois qu’ils se connaissent.

Après les valises, Leonardo s’occupe de moi. Il me soulève par un bras comme un paquet (pas trop lourd, j’espère) et me fait monter à l’arrière du triporteur, où se trouvent deux moelleux sièges en mousse.

— À Piscità ? demande Giuseppe avant de mettre le moteur en route.

J’ai au moins saisi le nom de la ville où nous allons, c’est déjà ça.

— Ben oui. La maison est toujours là-bas, rétorque Leonardo.

C’est drôle, son accent n’est plus tout à fait le même : il s’est calqué sur le rythme local.

Pied au plancher, Giuseppe traverse le labyrinthe de ruelles avec une désinvolture inquiétante. J’ai l’impression d’être sur un manège de fête foraine. Pour la délicatesse, on repassera…

Le village est presque désert. Il faut dire que nous sommes en basse saison : les hordes de touristes ne sont pas encore arrivées. Partout règne un silence rare. Le parfum enivrant de cette île me poursuit sans relâche. Tous ces hibiscus, ces bougainvilliers, ces cactus, ces lauriers, ces citronniers, ce sable noir et ces maisons blanches, ce vent doux qui va droit au cœur… L’agitation de Rome et le tumulte de Venise s’estompent dans mon souvenir.

Tandis que nous approchons de la maison de Leonardo, j’ai fugacement l’impression de revivre (mais dans un feu d’artifice de couleurs, cette fois) une scène de *Stromboli*, le chef-d’œuvre de Rossellini. Plus d’un demi-siècle après le tournage du film, rien ne semble avoir changé. À cet instant, je me sens un peu comme Karin, le personnage d’Ingrid Bergman : une réfugiée, une étrangère… À nos côtés, il y a aussi un homme né sur cette île. Pour elle, c’est Antonio, son mari jaloux et tyrannique. Pour moi, c’est Leonardo, mon… mon quoi, d’ailleurs ?

Du calme, Elena, tu as tout le temps pour trouver la réponse, rien ne presse.

Le temps de saluer notre chauffeur, Leonardo m’emmène chez lui. C’est une vieille bâtisse, sans doute là depuis des siècles. Comme les autres bâtiments de l’île, elle a des murs tout blancs et des fenêtres peintes en bleu.

Leonardo s’arrête devant le portail et la regarde, l’air absorbé.

— C’est dans cette maison que je suis né et que j’ai grandi. Rien n’a bougé depuis que je suis parti.

— Depuis combien de temps tu n’es pas revenu ?

— Des années, mais en réalité, c’est comme si une partie de moi était toujours restée ici, attachée à ce lieu, m’explique-t-il en passant la main sur le mur d’enceinte en pierres brutes, comme pour réveiller un animal endormi.

Nous traversons le jardin, où un vieux grenadier trône parmi quelques citronniers. Je m’arrête pour l’observer tandis que Leonardo dépose nos bagages devant l’escalier raide qui mène à l’étage. Il ne compte tout de même pas me faire monter ça ?

— On va s’installer au premier, comme ça tu pourras toujours voir la mer depuis la terrasse, me dit-il.

— Parfait ! Ma cheville te remercie du fond du cœur.

Sans même m’adresser un regard ou un mot, Leonardo m’arrache mes béquilles et les pose contre un mur avant de me prendre dans ses bras puissants. Je me sens aussi légère qu’une enfant. À force, je me suis presque habituée à ce qu’il me transporte comme ça… Accrochée à son cou, je profite du voyage tandis que, marche après marche, apparaît devant mes yeux un panorama à couper le souffle.

Une fois en haut, Leonardo pousse la porte entrouverte d’un léger coup de pied. Sur le mur est dessiné une espèce de cœur bleu surmonté d’une croix – une feuille stylisée, peut-être ? Cet étrange symbole m’intrigue, il a quelque chose de primitif et sacré.

— Oh, c’est joli, ça ! C’est quoi, un cœur ?

— Ce n’est pas un cœur, me fait-il avec un sourire. C’est une câpre, l’emblème de l’île. Ce soir, je t’en ferai goûter. Ce sera comme si tu n’en avais jamais mangé !

Nous nous retrouvons dans une grande cuisine qui embaume les épices. Avec cette table au centre de la pièce, ces quelques meubles anciens, sombres et solides, disposés contre les murs blancs, c’est sans doute le cœur de la maison. Dans un coin se trouve une grande cheminée noircie. Je ressens une agréable sensation de fraîcheur sur ma peau : ces murs épais en pierre brute isolent et abritent du monde extérieur.

Leonardo m’installe sur une chaise en bois avec un siège en paille.

— Je vais chercher le reste des affaires.

— Tu ne m’en voudras pas de ne pas te donner un coup de main…

Je jette un regard curieux autour de moi. En plus de la cheminée, la pièce contient un vieux four à bois, encore en état de marche, j’imagine. Face à moi, j’aperçois une terrasse en arcade avec des bancs en pierre peints en bleu.

Quelques instants plus tard, Leonardo est de retour avec nos valises. Il est accompagné d’une vieille dame toute menue et un peu voûtée. Ses cheveux gris sont attachés en chignon.

— Voici Nina, me lance Leonardo en passant devant elle. C’est elle qui a tout préparé en vue de notre arrivée.

Nina s’avance vers moi. Avec ses petits yeux d’un bleu intense, sa bouche fine et son front creusé de rides, elle a un visage très original. Deux grands anneaux en or pendent à ses oreilles.

— Enchantée, fait-elle en m’attrapant de ses mains dures et rugueuses.

— Tout le plaisir est pour moi. Je m’appelle Elena.

Je tente de me lever de ma chaise, mais je dose mal mon élan et manque de tomber.

— Ne bouge pas, il ne faut pas que tu te fatigues, me dit-elle d’une voix infiniment douce.

— Nina était ma gouvernante, m’explique Leonardo. C’est elle qui m’a élevé quand j’étais gamin.

— Il m’en a fait voir, ce *picciriddu*, soupire-t-elle en le regardant avec les yeux d’une mère. Il était comme le vent, impossible de le faire tenir en place !

Je souris. D’une certaine manière, c’est encore le cas.

— Vous avez toujours habité ici ?

— Oui, me répond-elle calmement, comme si vivre sur cette île perdue était la chose la plus naturelle du monde.

— Et… vous n’avez pas peur du volcan ?

— *Iddu* est comme un dieu : il fait ce que bon lui semble… mais les gens d’ici n’ont pas peur de lui.

— Il faudra que je fasse comme les gens d’ici, alors.

— N’y pense pas, tout simplement, me rassure-t-elle.

En une phrase, Nina vient de résumer toute la sagesse et toute la résignation des habitants de cette île.

— J’ai deux ou trois choses à régler, poursuit-elle en se tournant vers Leonardo. Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver.

— Merci, Nina, lui dit-il en lui faisant une bise pleine de tendresse.

Après un bon déjeuner et une longue sieste, je sors avec Leonardo sur la terrasse profiter de la lumière du ciel un peu avant le coucher du soleil. Une enfilade de colonnes blanches soutient une tonnelle ornée de magnifiques bougainvilliers roses. Nous nous asseyons sur l’un des bancs pour observer la mer, la peau caressée par le vent léger.

— Nina habite seule dans une de ces maisons, là-bas, m’explique Leonardo en levant le menton en direction du village.

— Elle est très gentille, je réponds. C’est vraiment elle qui t’a élevé ?

— Oui, sourit-il, comme chatouillé par d’autres souvenirs. Mon père était cordier, il vendait ses filets aux pêcheurs du coin. Ma mère, elle, était couturière. Ils me confiaient à Nina toute la journée. Quand elle ne m’emmenait pas ramasser des câpres, je passais des heures entières à la regarder préparer à manger. Les hommes de sa famille étaient tous pêcheurs, comme la majorité des habitants de cette île, il y avait toujours du poisson frais chez eux.

— C’est comme ça que t’est venue ta passion pour la cuisine, alors ?

— Sans doute, oui. C’était un vrai spectacle. Pour moi, Nina était comme une magicienne. De tout mon cœur je voulais être son petit apprenti, j’avais envie d’apprendre tous ses trucs, tous ses secrets !

Là-dessus, il m’indique le grenadier, juste au-dessous de nous.

— Tu vois cet arbre ? Quand il donnait ses fruits, ma mère les cueillait et les lui apportait. Avec, elle préparait une liqueur délicieuse, la meilleure que j’aie jamais goûtée. Mes parents ne voulaient pas que j’en boive parce que j’étais trop petit mais elle m’en donnait en cachette de temps en temps.

Je suis hypnotisée par ce que Leonardo me raconte. Il ne m'avait jamais parlé de lui aussi naturellement. On dirait qu'il a soudainement vaincu sa pudeur. J'aimerais qu'il continue, encore et encore… Mais une question me brûle les lèvres :

— Et tes parents… ?

À ces mots, son visage s'assombrit.

— Ils sont morts en même temps, à quelques semaines près, m'avoue-t-il. Ils étaient malades tous les deux. C'était il y a sept ans.

Un bref silence s'installe entre nous. Leonardo m'indique ensuite un rocher couleur d'ambre, solitaire et imposant, qui se dresse près du rivage.

— Tu vois ce rocher ? On l'appelle Strombolicchio. C'était un volcan. Selon la légende, ce serait le bouchon de Stromboli. Il aurait fini au beau milieu de la mer il y a des milliers d'années au cours d'une violente éruption.

— Et on ne pourrait pas le remettre à sa place ?

Leonardo secoue la tête avec un sourire.

— Attends… Je rêve ou il y a un phare, tout là-haut ? je demande en plissant les yeux.

— C'est bien un phare. Jusque dans les années 1950, il était contrôlé manuellement par un gardien. Maintenant, il fonctionne à l'énergie solaire.

— Et on peut le visiter ?

— Ça te plairait bien, hein ? me fait-il, l'air complice.

— Tu penses !

— Il y a juste un petit escalier de rien du tout qui mène au sommet. À peine plus de deux cents marches…

Quand il approche son visage du mien, je sens un nœud me serrer l'estomac.

— Si tu te sens…

— Je comptais sur toi pour me porter dans tes bras, lui dis-je d'un ton provocateur.

— Oublie ça, me répond-il, ses yeux plongés au fond des miens.

Sans crier gare, il m’enlace alors de ses bras puissants. Collée contre son torse, je sens ses mains dans mes cheveux, frôlée par son souffle chaud.

C’est la première fois que nous nous retrouvons aussi près l’un de l’autre. Mais finalement, rien n’a changé. Je me sens bien, à ma place. Mes muscles se détendent et je respire cette odeur que j’adore.

Leonardo me caresse la nuque du bout des doigts.

— Dès que je t’ai vue à l’hôpital, j’ai eu envie de t’embrasser, me murmure-t-il à l’oreille. Et là, je vais le faire, je te préviens.

Il me prend alors la tête entre les mains.

— Maintenant, si tu y vois un inconvénient, tu peux me le dire, me lance-t-il en s’approchant de ma bouche. Mais ne t’imagine pas que je vais renoncer.

Ses lèvres touchent imperceptiblement les miennes, presque par hasard. Même si je voulais l’en empêcher, je n’y arriverais pas. Je suis paralysée par le désir. Leonardo me tient le menton entre ses mains, comme un fruit qu’il voudrait goûter. Il commence à me mordre délicatement les lèvres, puis entrouvre les siennes pour me faire sentir sa langue. Le voir s’offrir et se retirer me met au supplice ! Il se décide enfin à plonger dans ma bouche et m’inonde de sa saveur chaude et humide. Je le laisse entrer en moi avant de m’emparer de lui – avec la langue, avec les lèvres, avec les dents.

Je le désirais de tout mon cœur, ce baiser. Je ne voulais pas l’admettre, c’est tout.

Il m’éloigne légèrement de lui pour chercher mes yeux.

— Tu m’as tellement manqué, Elena, chuchote-t-il en passant son pouce sur mes lèvres.

Il m’embrasse ensuite sur le nez, dans le cou, dans le dos. Je retrouve la sensation de sa barbe sur mes lèvres, de sa boucle d’oreille contre mon cou. Son parfum envahit mes narines, ses cheveux touffus courent sur ma peau. Tout mon corps se réveille.

— Viens, on rentre, dit-il en me tendant la main.

Comment refuser ?

À cet instant, le soleil frôle la surface de l’eau, enflammant le ciel de mille teintes de rouge et de rose. Tandis que le dernier rayon de soleil plonge dans la mer, nous nous dirigeons bras dessus, bras dessous vers notre première nuit ensemble.

Assise sur ma chaise habituelle, j’attends que Leonardo finisse de prendre sa douche. Tant que j’aurai ce bandage, je serai obligée de me laver par morceaux, avec quelques acrobaties. J’ai hâte de me débarrasser de ces vêtements trempés de sueur et de me mettre au lit avec Leonardo. Devoir attendre rend la chose encore plus douce et plus excitante…

Ah, ça y est. L’eau a arrêté de couler. Il va sortir de la douche, essuyer son corps, sécher sa barbe et ses cheveux et enrouler sa serviette autour de sa taille. Ensuite, il se regardera dans le miroir, avec un sourire plein d’assurance, puis se mettra une goutte de parfum. Quand il aura enfilé ses tongs en cuir, il traversera enfin le couloir torse nu, en sifflotant.

Incroyable, mon souhait est en train de s’exaucer : ses pas résonnent dans le couloir.

Leonardo apparaît dans l’embrasure de la porte, comme une statue grecque en chair et en os. Il vient vers moi et, sans mot dire, me prend dans ses bras.

— Tu m’emmènes où ? je lui demande.

— Dans la salle de bains, c’est ton tour, me répond-il le plus naturellement du monde.

— Je peux me débrouiller toute seule !

— Je sais, mais ce sera plus drôle si je te donne un coup de main.

Leonardo m’installe tout près de la baignoire. En attendant qu’elle se remplisse, il m’enlève ma robe en coton. Me voilà en culotte et soutien-gorge. J’ai un peu honte : avec ma jambe gonflée, j’ai l’impression d’avoir un corps disproportionné. Et je me sens tellement empotée !

— Tu es magnifique, Elena, me susurre-t-il en me caressant du regard.

Tandis qu’il m’embrasse, ses mains glissent le long de ma colonne vertébrale avant de dégrafer mon soutien-gorge. Il m’attrape ensuite les fesses et m’enlève lentement ma culotte. Après avoir contrôlé la température de l’eau, il me soulève et me plonge dans la baignoire

désormais pleine en veillant bien à ne pas mouiller ma jambe bandée. À peine suis-je au contact de l'eau que mon esprit se libère.

Leonardo imprègne une éponge naturelle d'un peu d'huile parfumée et se met à me masser délicatement le cou, la poitrine, les mains. Je ferme les yeux. Je ne sens que ses mains, ses mains qui prennent soin de moi. Assise dans cette baignoire, je me laisse aller. Mon corps malmené ne me tourmente plus : il s'est remis à vibrer.

L'eau parfumée glisse doucement sur ma peau. Guidée par ses mains expertes, l'éponge s'attarde sur mes seins, dessine des ronds autour de mes tétons puis glisse le long de mon ventre, de mes jambes et remonte enfin vers mon sexe. Ces gestes pourtant si doux et si délicats attisent en moi un véritable incendie. J'ouvre grands les yeux et croise les siens. Tout son visage crie son désir : ses pupilles dilatées, son regard de rapace et son sourire sensuel. Il finit par me donner l'éponge et me pose la main sur les seins pour que je me les masse. Ses doigts replongent ensuite entre mes jambes : ils me caressent, ils me cherchent, jusqu'à ce qu'une vague de plaisir se soulève dans le creux de mon ventre. Lui seul sait comment me faire jouir.

Les mains agrippées au rebord de la baignoire, je me laisse envahir par ce plaisir enivrant sans quitter Leonardo des yeux. Notre excitation monte d'un cran.

Lui se mord les lèvres. Il y a une telle intensité dans son regard… Aussitôt, il se penche vers moi, puis m'embrasse et m'aide à sortir.

Après m'avoir enveloppée dans une serviette, il me prend dans ses bras et m'emmène dans la chambre pour m'installer sur le lit. Je l'attrape par la taille et embrasse ses abdominaux musclés. D'un geste décidé, je le débarrasse ensuite de sa serviette. Son sexe en érection s'offre alors à mon regard. Je commence à l'embrasser et à le lécher. Je suis aussi à l'aise que lui pouvait l'être tout à l'heure, sur la terrasse. Ses fesses et ses jambes se contractent. C'est une vraie boule de nerfs. Je finis par entrouvrir les lèvres pour le prendre dans ma bouche. Il a si bon goût – un goût de fleurs sauvages et de mer. La bouchée collée à sa peau, je vais et je viens lentement. De ma langue, je caresse l'extrémité de son sexe avant de le lécher entièrement.

Leonardo se cambre et s’enfonce complètement en moi en poussant un profond gémissement, jusqu’à ce que, tout à coup, il retire son sexe.

Tandis qu’il m’aide à m’allonger, j’aperçois au plafond une suspension réalisée avec des coquillages accrochés au bout d’un fil, qui résonnent au souffle du vent.

Leonardo s’allonge à mes côtés, embrasse mes cheveux, mon visage, mes seins. Sa barbe me chatouille. L’espace d’un instant, je parviens à faire le vide. Mais… Et si je n’arrivais pas à me laisser aller, à me donner à lui, comme avant ? Ce serait horrible… Allez, Elena, arrête de penser à ça, ce n’est pas le moment ! Pour le moment, il n’y a que sa bouche sur mes tétons : Leonardo les suce de toutes ses forces, comme pour y goûter un délicieux nectar, avant de chercher le grain de beauté en forme de cœur que j’ai sous le sein gauche.

— Tiens, il est encore là, celui-là…, dit-il en déposant dessus un délicat baiser.

Il continue à m’embrasser comme s’il suivait une ligne imaginaire qui descendrait jusqu’à mon bas- ventre. J’écarte les jambes pour le laisser y plonger ses lèvres et sa langue. Mon sang s’enflamme, mon cœur s’emballe et mon sexe déborde d’envie. Leonardo gémit, son corps irradie une espèce de vibration qui me submerge de désir.

Et, de nouveau, il s’empare de mes lèvres – les siennes ont le goût de ma chair, de mon plaisir – avant de se glisser entre mes jambes, qu’il enroule autour de ses hanches. Son sexe frôle le mien.

— Maintenant, Elena, je vais te faire l’amour. C’est plus fort que moi, chuchote-t-il en me pénétrant lentement. J’ai envie de toi. Tout le reste n’a aucune importante.

C’est une sensation sublime, que j’avais presque oubliée. Nos corps se mélangent à la perfection. Leonardo va et vient en moi – doucement, d’abord, puis de plus en plus vite. Dans la chambre silencieuse ne résonnent que nos respirations haletantes, qui recouvrent tout – le bruit du vent, la voix de la mer, les murmures du volcan, le tintement des coquillages.

Même si je désirais Leonardo de toutes mes forces, je me rends compte que jouir à nouveau ne sera pas si facile. Mon rythme cardiaque

s’accélère, mon corps tressaute, mais je n’arrive pas à retrouver ce plaisir profond que j’ai perdu depuis si longtemps.

— Laisse-moi faire, Elena. Ne pense à rien…

J’essaie, mais je n’y arrive pas. Je suis bloquée, inhibée, piégée à l’intérieur d’un corps et d’une âme que je ne parviens pas à faire vibrer comme je voudrais. Je garde encore un fond de douleur qui n’a jamais lâché mon cœur et qui me torture encore plus que ma jambe, une souffrance qui asphyxie mes sens et m’empêche de venir.

Tous ces amants, toutes ces aventures d’une nuit n’ont servi à rien, à part m’apprendre à simuler. En désespoir de cause, je me résigne à ça. Je fais semblant pour lui, pour son plaisir, pour lui offrir ce que je ne sais plus éprouver.

Je sens son orgasme monter. Il va jouir. Ses mains se crispent autour de mes bras, ses mouvements se font plus rapides. Après un dernier coup de reins dévastateur, il se retire et jouit sur ma poitrine en poussant un hurlement rauque, avant de s’écrouler à côté de moi.

Je respire profondément, comme pour défaire le nœud qui me serre la gorge. Je gamberge, sans trouver la force de parler. Avec un peu de chance, ça a marché, il ne se sera rendu compte de rien ; je lui aurai fait croire que j’étais bien là, avec lui.

Leonardo se tourne alors vers moi et me regarde comme s’il voulait lire à travers moi.

— Tu n’as pas joui, lance-t-il soudainement.

Comment est-ce qu’il a deviné ?

— Mais non, qu’est-ce que tu racontes ?

— Elena, je t’ai déjà vue jouir, déclare-t-il en faisant courir un doigt sur ma joue. Ce n’était pas un véritable orgasme.

Il ne me reproche évidemment rien, mais cela suffit pourtant à me faire devenir rouge tomate.

Leonardo n’est pas comme les autres. J’aurais dû le savoir. Avec lui, impossible de faire semblant.

— Je suis peut-être juste fatiguée, lui dis-je pour donner le change. C’est sans doute le voyage. Et puis ce bandage me gêne…

J’aimerais me trouver d’autres excuses. Ce qui m’arrive est tellement dur à admettre…

— Chhh… Viens là, me dit-il.

Il m’attire vers lui puis me tourne sur le ventre pour pouvoir poser le menton sur mon dos.

— Tout va bien. Ne dis rien.

Heureuse de m’abandonner à son étreinte, je ferme les yeux. Je sens son haleine m’effleurer la nuque et la chaleur de son corps se mêler à la mienne. Je me laisse silencieusement bercer par la mélodie des coquillages au-dessus de nos têtes en attendant que le sommeil s’empare de moi.

Non, tout ne va pas bien. Je dirais presque que tout va mal, si j’étais honnête. Mais il y a ce moment d’amour, et c’est déjà beaucoup…

*OceanofPDF.com*

# 8.

Avec sa nature sauvage et ses couleurs crues, Stromboli me fascine. Si j'avais mes instruments de travail, je m'arracherais les cheveux en essayant de restituer le noir profond de la terre, le bleu lumineux de la mer et le blanc éclatant des maisons. Ça n'a l'air de rien, mais c'est un vrai miracle : cette île m'a redonné l'envie de peindre. Un besoin irrésistible de jouer avec mes yeux et mes mains, de salir mes vêtements et ma peau, de sentir l'odeur de la peinture fraîche s'est emparé de moi. Moi qui croyais l'avoir perdu pour toujours… Eh bien non, le revoilà, encore plus fort qu'avant !

Une semaine s'est écoulée depuis notre arrivée. Jour après jour, j'apprends à connaître cet endroit : les grondements de la terre, les parfums des fleurs, le silence absolu, les rues plongées dans le noir quand vient la nuit… C'est une expérience unique de se promener dehors avec pour toute lumière le clair de lune et les lueurs du volcan. Stromboli est un autre monde, un monde qui m'attire et me surprend constamment. Comme Leonardo.

Je l'attends sur la terrasse, justement.

Le soleil est déjà haut et la mer ressemble à un extraordinaire tapis d'écailles dorées. Il fait très chaud, mais c'est une chaleur agréable, pas la fournaise qui doit sévir ici au mois d'août. Je sens même une petite brise me chatouiller la peau !

Ce matin, Leonardo est parti à l'aube. « Je vais au port voir les pêcheurs », m'a-t-il chuchoté à l'oreille alors que j'étais encore à moitié endormie.

Je ne me souviens pas s'il m'a embrassée. S'il l'a fait, il a dû me déposer un petit bisou sur la joue, rien de plus. C'est officiel : depuis notre première (et unique) nuit d'amour, Leonardo m'évite. Le lendemain, un peu gênée, je lui ai avoué que ma difficulté à atteindre l'orgasme n'avait rien d'épisodique, et que ça faisait un petit moment que je la traînais derrière moi. Depuis que nous nous étions séparés, à vrai dire. Hélas, ça n'a pas eu l'air de l'inquiéter. Il s'est contenté de me rassurer en me donnant un baiser sur le front : « Tout rentrera dans l'ordre, arrête de te prendre la tête avec ça. » Puis il a changé de conversation.

Après cet épisode, nous n'avons plus fait l'amour, mais surtout, j'ai la nette impression que Leonardo est devenu presque indifférent. Il ne me touche plus, ou alors, comme un frère. J'essaie de le séduire, mais ça ne lui fait ni chaud ni froid. Que dois-je en conclure ? Que je ne lui plais plus, subitement ? Que mon incapacité à jouir lui a fait perdre tout désir pour moi ?

Je n'ai pas eu le courage de le lui demander. Avant, j'aimerais l'étudier un peu, pour savoir si, effectivement, je ne l'attire plus, ou s'il s'agit juste d'un de ses jeux cruels dont je suis un simple pion, comme toujours. En fin de compte, cette étrange distance entre nous s'est transformée en une sorte de défi tacite que j'ai accepté, même si je peine à en saisir le sens.

Pour ce qui me concerne, je ne me suis absolument pas lassée de Leonardo – voilà, hélas, ma seule certitude. Je le désire de plus en plus chaque jour. Il semble d'ailleurs faire exprès de me provoquer, en flânant torse nu dans la maison, tel un Neptune moderne en tongs et bermuda, la peau dorée par le soleil, la barbe et les cheveux en bataille fleurant bon la mer. Quant à ses yeux, on pourrait s'y perdre… L'île a brutalement exalté sa sensualité ; et moi, je suis obligée de réprimer ma folle envie de l'embrasser, de le toucher et de le posséder. S'il ne s'agissait pas de lui, je l'aurais fait depuis longtemps. J'ai appris à être très directe avec les hommes, à prendre l'initiative sans réfléchir – après tout, on se fout de savoir qui doit faire le premier pas… Le problème, c'est que, avec Leonardo, rien ne peut être simple : notre langage de séduction est beaucoup plus complexe. Il y a des messages à déchiffrer et des stratégies à inventer.

Le paradoxe, c'est que, même s'il a refusé de se donner à moi, Leonardo s'est montré plus attentionné que jamais. Il m'a cuisiné toutes sortes de petits plats avec les ingrédients que prodigue cette terre. Il n'y a pas à dire, je suis traitée comme une reine. Hier, par exemple, il est rentré d'une de ses pérégrinations gastronomiques avec un cadeau pour moi. Je ne m'y attendais pas : ce n'est pas spécialement le genre d'homme à rentrer à la maison avec un truc à offrir. À l'intérieur d'un sachet en satin blanc, j'ai trouvé un bracelet de cheville en argent de toute beauté. « C'est une création d'Alfio, un artisan du coin. On se connaît depuis qu'on est mômes », m'a-t-il expliqué avec un sourire satisfait. Le regarder me l'attacher m'a littéralement embrasé le corps. Leonardo m'a ensuite caressé le mollet et s'est penché pour m'embrasser le cou de pied. Je me suis effondrée, terrassée par les frissons brûlants qui se sont propagés le long de ma jambe. Mon sexe était humide de désir. Impuissante, j'ai attendu que Leonardo continue… Mais non, rien. Il s'est reculé, me laissant insatisfaite et un peu troublée. Pourquoi s'amuse-t-il à me torturer comme ça ? En tout cas, je ne résisterai pas longtemps…

Une fois dans la cuisine, je me prépare un jus de fruits frais avec de l'orange et du citron. Ces agrumes à peine cueillis ont un goût délicieux. Moi qui détestais ça, je ne peux plus m'en passer, maintenant !

Quelques instants plus tard, Leonardo arrive avec à la main un filet de pêche d'où sort un amas informe d'algues et d'aiguilles.

— Oursins pêchés d'aujourd'hui ! s'exclame-t-il joyeusement en posant le tout dans l'évier.

Je m'approche, curieuse de voir ça de plus près.

— Ils sont tout frais, poursuit-il fièrement. C'est Gaetano qui me les a donnés.

— Le type de l'autre jour ?

Je repense tout à coup à un homme avec des cheveux poivre et sel qui lui arrivaient jusqu'aux épaules, une barbe grise frisée et de grandes mains qui tissaient des filets de pêche.

— Lui-même, acquiesce Leonardo avec un sourire. Gaetano est le fils de Nina, il pêche depuis qu'il a dix ans.

— À les voir comme ça, ils n’ont pas l’air très ragoûtants, dis-je en jetant un œil méfiant à ces fameux oursins.

Recouverts d’aiguilles acérées, ils sont aussi gros qu’une balle de tennis.

— Tu n’en as jamais goûté ? me demande-t-il d’un air abasourdi. Tu plaisantes, là ?

— En fait, une fois, c’est un oursin qui m’a goûtée. C’était en Ligurie, j’avais à peu près quatorze ans. J’en ai encore mal…

— Ce sera beaucoup plus agréable ce soir, tu verras…, me lance-t-il en souriant.

Hé hé, ça m’a tout l’air d’une proposition indécente… Enfin, c’est ce que j’ai envie de croire. Pour toute réponse, je lui dis que je me réjouis d’être à ce soir. Alors, je sens soudain sa main courir le long de mon dos, glisser sur mon paréo en soie et s’arrêter juste au-dessus de mes fesses. Mon sang est en ébullition. Oh mon Dieu, j’ai tellement envie de l’embrasser, là, maintenant. Et tellement envie d’aller plus loin…

Hélas, une fois de plus, Leonardo se recule. Et se met à peler une orange.

— Il te va très bien, ce bracelet, commente-t-il d’un ton désinvolte. Mais tu devrais le porter à l’autre jambe.

— Hein ? Tu rigoles ? Tu as vu l’état de ma cheville ?

— Je voulais dire : quand tu seras entièrement rétablie.

— Et pourquoi à droite ?

— Parce que c’est un signe de fidélité envers la personne qu’on aime, s’exclame-t-il d’une voix malicieuse.

Quoi ? Où est-ce qu’il veut en venir, là ?

— Tu essaies de me dire un truc ? je demande en haussant un sourcil.

— Écoute, je ne vais pas te faire un dessin : à partir de maintenant tu m’appartiens, point barre, me répond-il le plus naturellement du monde en avalant un quartier d’orange.

Je ne devrais plus m’étonner, à force. Leonardo est comme ça : il dit des choses importantes – celles qui changent tout – comme il raconterait une blague. Il porte le coup de grâce toujours par surprise. Moralité : à part afficher un air détaché, je ne sais jamais trop quoi faire…

— Alors ça veut dire aussi que tu m'appartiens, point barre, je réplique.

Les bras croisés, j'essaie d'imiter sa nonchalance.

Leonardo retrousse ses lèvres charnues en un sourire sans cesser de mâcher son orange. Mon Dieu, retenez-moi ou je vais les dévorer, là, tout de suite. Résiste, Elena, résiste. Quand je fais mine de m'approcher, il se tourne vers l'évier et m'échappe à nouveau. Je reste là comme une andouille à regarder son dos. Est-ce que quelqu'un pourrait me dire ce que je dois faire ?

Stop. Il est temps de réagir. Opération séduction. Je m'adosse à la table en me tenant au rebord et lui demande, de ma voix la plus sexy :

— Tu me resserres mon bracelet, s'il te plaît ? Je n'y arrive pas…

Leonardo se retourne, s'approche. Je lève le pied en lui frôlant la cuisse. Il l'attrape puis, d'un geste expert, s'exécute en deux temps, trois mouvements.

— Et voilà.

Sa voix est douce et pleine d'assurance. Je me trompe ou ça le fait vaguement rigoler ? Je sens son haleine me caresser la cheville. Leonardo, pourquoi tu ne m'embrasses pas ? Je veux encore sentir ta langue sur moi…

Il m'adresse un regard plein de promesses mais finit par lâcher mon pied en le reposant doucement par terre.

— On va faire un tour à la plage ? propose-t-il en se massant le menton.

Bon sang, ce simple geste me met tout le corps en ébullition. On ne pourrait pas plutôt aller dans la chambre et faire l'amour ? En désespoir de cause, j'attrape brutalement mon sac et le jette sur mon épaule.

— O.K., dis-je avec un rictus, allons-y.

La Spiaggia Lunga est magnifique. C'est sans doute la plus belle de l'île : sur cette plage immense, d'innombrables petits galets noirs et brillants font face à une mer d'un bleu limpide. Il n'y a personne ce matin, si ce n'est quelques jeunes et, tout au bout, un peu à l'écart, un couple de nudistes.

Ça y est, j’arrive enfin à marcher sans béquilles – non sans mal, cela dit. J’avance au ralenti, bien sûr, et suis obligée de m’arrêter tous les cent mètres. Malgré tout, je fais de sacrés progrès. J’ignore si c’est grâce au climat de l’île, à l’énergie qu’on respire ici ou à Leonardo, toujours est-il que plus les jours passent, plus mon état s’améliore.

Le sable noir diffuse une chaleur incroyable. Marcher sur ces petits cailloux chauffés par le soleil ne me fait presque pas mal. Leonardo, lui, est parti piquer une tête. Après quelques longueurs, il revient s’allonger à mes côtés. Avec sa peau mouillée, ses cheveux ébouriffés et son air mystérieux, il est beau comme un dieu. Sa main caresse distraitement les galets sombres. Chacun de ses gestes me donne le frisson. Il va falloir que je trouve un truc pour désamorcer la tension sexuelle qui me chamboule depuis des jours, et vite.

— Tes recherches pour ton bouquin, ça avance ? je lui demande.

— Très bien ! s’exclame-t-il avec un sourire, l’air content de lui. Ce matin, j’ai vu des gens au port. On a un peu discuté et j’ai piqué une nouvelle recette : la *pasta al fuoco*, dans une variante que je ne connaissais pas.

— Mmmh, ça donne faim en tout cas…

Là, je marque une pause, avant de murmurer :

— Tu sais, je pensais à un truc…

— Quoi ? me fait-il, intrigué, en se redressant légèrement.

— J’aimerais illustrer tes recettes, lui dis-je avec assurance. Peut-être avec des aquarelles, histoire de changer des photos…

— Super idée, Elena, j’adore ! s’exclame-t-il avec une petite lueur dans le regard.

— Dommage que je ne puisse pas commencer tout de suite. Je n’ai rien pour peindre, dis-je la mine chiffonnée. Il n’y a pas de marchand de couleurs, ici ?

— Je ne crois pas, me répond-il en ouvrant les bras. Pour trouver ça, il faudrait aller à Messine, j’en ai bien peur.

— Pas grave. Je peux toujours faire des croquis. Je m’occuperai du reste à Rome.

— Si on retourne à Rome…

— Comment ça ?

— Pas mal de gens n’arrivent pas à quitter cette île, tu sais.

— Oui, comme Ingrid Bergman, dis-je en riant. Mais c’est juste un film, et qui ne date pas d’hier, en plus !

— Ah bon, ça ne te plairait pas de vivre ici pour toujours ?

— Au contraire, ça me plairait beaucoup, je soupire en regardant droit devant moi.

Et c’est vrai. Il ne me manque rien – j’ai juste besoin qu’il me désire à nouveau.

Le soir, de retour de ce merveilleux après-midi au bord de la mer, Leonardo prend les commandes de la cuisine, son royaume, et peut enfin laisser libre cours à sa créativité.

— Alors, on les mange comment, ces oursins ? je demande en me penchant sur l’évier pour les observer de plus près.

— Je vais préparer les spaghettis comme Nina me l’a appris, m’annonce Leonardo en se nouant un foulard en lin noir autour de la tête. Les pâtes aux oursins, c’est sa grande spécialité. Figure-toi qu’aujourd’hui elle a enfin accepté de me dévoiler le secret de sa recette, mais il a fallu que j’insiste, et pas qu’un peu ! Tu te rends compte ? Ça va faire dix ans que je la lui demande. Jusqu’ici, elle la gardait pour elle, la petite cachottière. Et dis-toi que c’est parce qu’elle a su que je voulais t’en faire qu’elle s’est décidée à lâcher le morceau. En tout cas, on peut les manger comme ça, tout crus.

Avec un regard assassin, Leonardo attrape un oursin à mains nues puis l’ouvre en deux avec une délicatesse extrême.

— Mais c’est magnifique, ces petites bêtes, dis-je en admirant les coraux disposés en étoile.

Leonardo en attrape un bout avec les doigts.

— Goûte, me dit-il en l’approchant de ma bouche.

Mon cœur commence à s’emballer. Les lèvres entrouvertes, je saisis le morceau qu’il me tend avec les dents et le laisse fondre sur ma langue. C’est un goût nouveau, puissant et salé, qui séduit instantanément mes papilles.

— Exquis, je murmure, les yeux mi-clos, en laissant cette saveur inédite glisser doucement au fond de ma gorge.

À cet instant, nos regards se croisent. Une énergie violente, lourde d'attentes, s'installe entre nous. Le désir qui me dévore de l'intérieur vient de se réveiller. Cette nuit, cet homme sera de nouveau à moi, je m'en fais le serment.

Leonardo engloutit le reste de la bête avant d'ouvrir les autres à l'aide d'un couteau et d'en vider le contenu dans un bol. On dirait qu'un fluide magique anime ses mains tant ses gestes semblent naturels. D'une main experte, il verse un peu d'huile d'olive en dessinant un double S au fond de la poêle. Il ne cuisine pas : il est en train de peindre un tableau avec les saveurs qu'il visualise dans sa tête. C'est un peintre, un alchimiste, un maître du goût. Plus je l'observe et plus il m'ensorcelle. Le feu allumé, il laisse l'huile se répandre jusqu'à former un cercle, puis ajoute une gousse d'ail, deux piments entiers et quelques cuillerées d'œufs d'oursin. Il flambe le tout avec un fond de vin blanc qui colore l'air d'une flamme bleu argenté qui disparaît en un éclair.

— Tu veux jeter les spaghettis ? propose-t-il en indiquant la casserole qui bout sur le feu d'à côté.

— O.K., dis-je en ouvrant le paquet.

Soudain, je suis prise d'un doute.

— Je les coupe en deux ou pas ?

Si je me souviens bien, c'est comme ça que faisait ma mère, mais on ne sait jamais. Avec un chef de renommée internationale, on n'est jamais à l'abri de faire une bourde monumentale.

— Non, me répond Leonardo sans s'offusquer ni me faire culpabiliser d'avoir très probablement dit une énormité. Prends les spaghettis et place-les au centre de la casserole.

Je m'exécute sans discuter. Leonardo se tient derrière moi, ses mains guident les miennes, son sexe effleure mes fesses, sa bouche est tout près de mon oreille.

— Et maintenant, laisse-les tomber, c'est tout.

C'est parti. Le paquet de spaghettis s'ouvre comme une fleur, aspiré par l'eau bouillante.

— Parfait, murmure Leonardo en me caressant les cheveux de ses lèvres.

Je suis littéralement en train de fondre, tout mon corps s'enflamme, au secours !

— Un peu de malvoisie ? me demande-t-il en remplissant deux verres.

— Oh, merci, *chef*…

S'il reste insensible à ma voix sensuelle et mes yeux de biche, j'abandonne.

— Tu ne serais pas en train de me faire du plat, par hasard ? me lance alors Leonardo en penchant la tête sur le côté.

— Oui, chef !

J'essaie de répondre d'un ton sec, comme les assistants de Leonardo, mais j'ai du mal à garder mon sérieux…

— Ça t'ennuie ?

— Je ne sais pas…, soupire-t-il en dissimulant un sourire. Il faudra que je te prépare quelque chose de spécial…

Un frisson me remonte le long de la colonne vertébrale. L'atmosphère commence à devenir irrespirable. Je ne te laisserai pas gagner cette fois, mon petit chef adoré. J'ai déjà un coup d'avance sur toi. Je sais ce qui va te faire craquer.

— Excuse-moi, je passe une minute à la salle de bains, dis-je en posant mon verre sur la table.

— On passe à table dans cinq minutes ! me crie-t-il en goûtant un spaghetti.

— Oui, oui, je reviens tout de suite.

De toute façon, ce que je compte faire ne va pas me prendre trois heures…

Je gagne la salle de bains à pas menus, et sans béquilles, s'il vous plaît ! Mon ombre se projette sur les dalles de carrelage en granit bleu. L'heure est venue de laisser parler l'autre Elena, celle qui s'est tue pendant si longtemps : la femme qui ose et qui agit comme bon lui semble. Il est grand temps de la présenter à Leonardo. Je suis certaine qu'il ne pourra pas lui résister. Les mains posées sur le lavabo, je me regarde dans la glace : j'ai les yeux qui brillent et les joues légèrement

empourprées. C’est un jeu plutôt pervers, mais ça m’excite terriblement. Après avoir pris une grande inspiration, je retire ma culotte de sous ma robe. Mon sexe est déjà humide de désir, je le sens. Et ce désir, seul Leonardo pourra le satisfaire.

Je retourne en cuisine, l’air de rien. Leonardo a mis la table sur la terrasse et disposé des bougies et des fleurs de bougainvilliers un peu partout sur la table.

— Comme c’est beau ! je m’exclame en écarquillant les yeux.

— Et tu n’as encore rien vu…, renchérit-il.

L’instant d’après, il sort de la cuisine avec un plat fumant entre les mains et un grand sourire satisfait aux lèvres. Il a enlevé son bandeau. Après avoir posé notre repas au milieu de la table, il commence à me servir.

— Allez, Elena, installe-toi.

— Pas trop pour moi, s’il te plaît.

C’est qu’à cet instant précis, ce n’est pas de spaghettis que j’ai envie…

Leonardo dépose devant moi une pleine assiette de pâtes.

— Dis-le tout de suite, si tu veux me faire faire une overdose ! je m’exclame avec une grimace résignée.

Déjà que cette abstinence sexuelle risque de me tuer…

— Ça va te plaire, tu vas voir. Tu voudras même en reprendre, me murmure-t-il d’une voix grave et séduisante.

Il finit par s’asseoir à son tour et me verse un peu de vin. L’intensité de son regard me met dans tous mes états. Je me couvre aussitôt les cuisses avec ma serviette. Pas question de lui dévoiler mon jeu tout de suite…

Allez, je goûte.

— Alors ? me demande-t-il. C’est comment ?

Je prends le temps de savourer ma première bouchée avant de l’avaler.

— Tu veux que je te dise la vérité ?

— Pas de mensonges entre nous, tu le sais.

Les yeux mi-clos, je réponds avec un petit gémissement :

— C’est juste… l’extase absolue.

Leonardo rejette la tête en arrière et s’esclaffe. J’adore le faire rire.

— Les câpres, c’est la signature de Nina, m’explique-t-il.

J’en prends une dans mon assiette et la porte à ma bouche. J’ai comme l’impression d’avoir les joues en feu.

Leonardo, lui, préfère se concentrer sur son assiette. Manifestement, tout ça l’indiffère… Il veut que je devienne dingue ou quoi ? C’est le moment de passer à l’action. Et hop ! Je laisse habilement tomber ma serviette tout près de ses pieds.

Je fais mine de la ramasser, mais il m’en empêche :

— Laisse, me dit-il.

*Yes*. Ça a marché. Je me dépêche de remonter ma robe sur mes cuisses avant d’écarter légèrement les jambes. Mon sexe mouillé vibre de toutes ses forces.

Leonardo se relève et me tend gentiment ma serviette.

— Tiens.

Est-ce qu’il est surpris ? Excité ? Amusé ? À voir sa tête, impossible à dire !

Et, le pire, c’est qu’il reprend sa fourchette comme si de rien n’était !

— Alors comme ça, tu as décidé de me provoquer, finit-il par me dire, comme s’il pensait tout haut.

— Oui, et je n’ai pas l’intention de m’arrêter là, je réponds d’un ton frondeur.

Au même instant, je tends un pied sous la table et commence à lui frôler la jambe. Lentement, je remonte jusqu’à me glisser entre ses cuisses. Son sexe est dur, je le sens à travers son pantalon. Après avoir bu une gorgée de vin, je me passe la langue sur la lèvre supérieure.

Nos regards se croisent, d’un air de défi. Je l’entends respirer profondément, les yeux fermés. Quand il les rouvre, je m’aperçois qu’il a les pupilles dilatées. Parfait, lui aussi a son point faible… Le voir dans cet état ne fait que m’exciter un peu plus. J’ai envie de cet homme, et je vais l’avoir… Mais soudain, il attrape mon pied et l’écarte. Qu’est-ce qui lui prend ?

— Arrête ça, Elena, me prévient-il d’un air à la fois sévère et plein d’envie.

C’est la première fois qu’il me regarde comme ça. Alors autant jouer franc jeu.

— J’ai envie de faire l’amour avec toi.

— Moi aussi.

— Alors pourquoi est-ce que tu m’évites comme ça ?

— Parce que je n’ai pas envie d’être le seul à prendre mon pied.

— Hein ?

Les yeux écarquillés, je manque de tomber de ma chaise. Et j’explose :

— Tu n’as plus envie de moi parce que je n’arrive pas à avoir un orgasme ?

— Elena, j’essaie de te réapprendre à jouir.

— Ah oui ? C’est pour ça que tu m’empêches de m’envoyer en l’air ?

— Exact, confirme-t-il. Tu m’as dit toi-même que tu as eu une overdose de sexe ces derniers temps. Ton corps a besoin de se retrouver.

Je pique du nez dans mon assiette. J’aimerais qu’il se taise. Je déteste l’entendre avoir raison ! Hélas, il n’en a pas encore fini :

— Ce n’est pas en baisant à tout va que tu réussiras à prendre du plaisir.

Sa voix s’est soudainement adoucie. On y sent même une certaine tendresse.

— J’imagine que le docteur Ferrante a le remède miracle à mon problème, je lui rétorque d’un ton sarcastique.

— Il n’y a pas de remède miracle. Il faut essayer, c’est tout.

— Moi, je trouve ça juste débile que tu me traites comme tu le fais. J’ai passé l’âge d’être punie, tu ne crois pas ?

— Je ne vois pas ça comme une punition mais plutôt comme une libération, poursuit-il. Toujours satisfaire ses envies, ce n’est pas la même chose qu’éprouver du plaisir. On doit parfois passer par la privation – et parfois par la souffrance – pour arriver à jouir.

À cet instant, je suis partagée entre le besoin de lui faire confiance et l’envie de me révolter. Au plus profond de moi, j’espère que Leonardo saura me guérir. Et pourtant, je me sens tellement humiliée et tellement frustrée de lui montrer mes faiblesses !

Les bras croisés, je finis par lui lancer :

— Ça te ressemble bien, cette façon de décider de tout, tout seul. Ce que je peux ressentir, tu t'en fous ?

— Bon, d'accord, j'ai voulu un peu m'amuser à tes dépens. J'ai peut-être dépassé les bornes, ça te va ? En même temps, tu sais que j'adore te provoquer…

Histoire de calmer le jeu, Leonardo dégaine un de ses sourires diaboliques, puis s'approche pour me caresser la joue.

— Pour moi aussi, c'est dur, qu'est-ce que tu crois ? fait-il en se mordant la lèvre, ses yeux plongés au fond des miens.

Ah oui ? On va voir ce qu'on va voir. S'il croit que je vais me laisser faire…

— Et si je te disais que je ne suis absolument pas d'accord ?

— Eh bien parfait ! s'exclame-t-il en ouvrant grands les bras. Je relève le gant.

Passé la surprise, je me rends compte que je n'ai pas beaucoup d'alternatives : je ne peux quand même pas le forcer à me faire l'amour s'il n'en a pas envie. Alors, pour le moment, il s'agit de ne pas perdre la face :

— Ne me sous-estime pas, Leonardo ! Tu m'as prise en défaut sur ce coup-là, mais tu vas attendre un peu…

En réalité, je me dégonfle comme un soufflé trop cuit. En désespoir de cause, je finis par soupirer :

— Écoute… Dis-moi au moins jusqu'à quand ça va durer.

— Va savoir… Ça ne dépend que de toi, tu sais ?

— Est-ce que je peux au moins avoir un câlin ? je lui demande, complètement effondrée.

Il faut croire que c'est quand je suis au fond du trou que mon sens comique se réveille. Avec un grand éclat de rire, Leonardo me serre contre lui. Bercée par ses bras musclés, je profite de cet instant en respirant intensément son parfum. Un an… J'ai attendu Leonardo en silence pendant un an, et maintenant que je l'ai face à moi, il ne peut plus être à moi ! Je le déteste, et je l'aime aussi. Je n'ai jamais cessé de l'aimer, à vrai dire.

Penché sur mon oreille, Leonardo m’écarte une mèche de cheveux et me chuchote :

— Ça va mieux, maintenant ?

— C’est juste que j’ai tellement envie de toi, Leonardo, je réponds en posant mon front contre le sien.

— Moi aussi j’ai envie de toi, Elena, mais j’attendrai tout le temps qu’il faudra.

Il m’attrape alors par le menton et m’embrasse doucement.

— Avant de te rencontrer, je brûlais la vie par les deux bouts. J’avais envie d’arracher à la vie tout ce qu’elle pouvait m’offrir : le plaisir des sens, la satisfaction d’être le meilleur chef de ma génération, chaque moment de bonheur. Et puis tu es arrivée, et j’ai compris qu’on peut aussi recevoir, parfois.

J’ai soudain l’impression d’imploser et de renaître en même temps, comme dans une transformation chimique. Je m’abandonne à son étreinte, à sa peau parfumée. Mais, cette fois, je n’ai pas perdu la partie.

La lune, qui reflète dans la mer son profil lumineux, nous sourit tandis que le phare de Strombolicchio s’illumine d’une lumière blanche.

Nous appartenons à cette île, Leonardo et moi.

*OceanofPDF.com*

# 9.

Comme tous les matins depuis notre arrivée sur l'île, Leonardo est parti dès l'aube en quête de nouveaux secrets gastronomiques. Doucement mais sûrement, son livre de recettes prend forme, si j'en crois la quantité de feuilles remplies de notes qu'il laisse traîner un peu partout dans la maison. Il consigne chaque détail avec une précision maniaque : la qualité des ingrédients, les méthodes de cuisson, la présentation des aliments, le tout émaillé de termes techniques dont le sens m'échappe parfois un peu, comme « écumer », « dresser », « lever » et autres « court-bouillon » et « canapé ». Quand il m'arrive de l'épier en train d'écrire, Leonardo s'amuse toujours de ma curiosité et de mon air intrigué. Pour être honnête, la cuisine n'a jamais été mon fort – ça ne m'a même jamais intéressée. Seulement voilà, j'ai décidé de remédier à ça et d'apprendre au moins le b.a.-ba. Je me vois mal illustrer ses recettes sans savoir comment elles se préparent !

Pour le moment, mes efforts ont été couronnés de succès : j'ai réussi à réaliser deux croquis au crayon : les spaghettis aux oursins et une soupe de poisson qu'on appelle la *gnotta*. Pas mal. Pour un coup d'essai, je suis plutôt satisfaite, et pourtant, je suis toujours très exigeante avec moi-même. Évidemment, si j'avais mes aquarelles… En tout cas, vivre sur cette île m'a appris une chose importante. Ça ne sert à rien de vouloir tout, tout de suite ; il faut savoir être patient. Attendre, ce n'est pas perdre son temps : c'est avoir une occasion précieuse de se préparer à ce que l'avenir nous réserve. Cet endroit m'a fait comprendre que tout se mérite. Ici, la vie se réduit à l'essentiel ; les choses se font attendre : les fruits de

la terre, les bateaux qui viennent du continent, remplis de marchandises et de personnes, les éruptions du volcan.

Par ailleurs, quelqu'un m'attend : Leonardo. Ce n'est qu'ici, sur cette terre ensorcelante, que nos deux êtres réussiront à ne plus faire qu'un. Mais ce ne sera pas facile, s'il continue à garder ses distances…

Cette question me tourmente, elle me hante chaque seconde. Depuis que nous avons eu cette grande conversation, Leonardo et moi, nous avons conclu un accord tacite : celui de résister au désir que nous éprouvons l'un pour l'autre. Le problème, c'est que plus nous nous résistons, plus nous nous désirons. Pour l'heure, nous explorons les frontières de ce sentiment, nous tendons encore et encore une corde qui finira tôt ou tard par se rompre. Reste à savoir quand et comment.

Tranquillement installée sur la terrasse pour le petit déjeuner, je bois une gorgée de jus de fruits avant d'engloutir un autre *nacatulo*. Il n'y a que dans les îles Éoliennes qu'on trouve ces biscuits garnis d'amandes, d'écorce d'orange et de cannelle. Pas très léger, certes, mais je pourrais en manger des tonnes tellement j'en raffole !

— On peut entrer ?

Une voix de femme résonne doucement depuis l'entrée. Quand la porte de la maison ne reste pas grande ouverte, elle n'est jamais fermée à clé, pas même la nuit – c'est la coutume, ici.

Je quitte la terrasse avec la lenteur qui me caractérise désormais. Dans le séjour, j'aperçois Nina. Elle tient un panier en osier rempli de serviettes propres dans une main et une bouteille au contenu mystérieux dans l'autre.

— Bonjour, lui dis-je d'un ton guilleret.

— Bonjour, Elena, me répond-elle avec un grand sourire tout en déposant sa corbeille par terre. Voilà quelques petites choses pour vous, toutes propres.

— Merci mille fois, il ne fallait pas vous donner autant de peine.

Depuis notre arrivée, Nina n'a pas arrêté de se mettre en quatre pour nous. Elle est vraiment adorable. Mais, à force, sa gentillesse finit par me mettre mal à l'aise.

— Ne t'inquiète pas, ça me fait plaisir, vraiment, me rassure-t-elle.

Une vive lumière illumine ses yeux bleus.

— J’ai aussi apporté ça, dit-elle en posant la bouteille sur la table. Il faut absolument que tu goûtes.

— C’est quoi ?

— De la liqueur de grenade.

— Génial ! C’est cette fameuse liqueur dont vous êtes la seule à connaître la recette ? Leonardo m’a dit que c’était absolument divin !

— Leo exagère toujours, s’exclame-t-elle d’un air amusé en secouant la tête.

C’est tellement mignon de l’entendre l’appeler comme ça. Quand Nina parle de lui, son visage rayonne.

— Non, non, vous n’exagérez pas du tout, lui dis-je d’un air convaincu. L’autre soir, il m’a préparé votre recette de spaghettis aux oursins. C’était juste extraordinaire !

— Merci, ma chérie, s’exclame-t-elle avec un large sourire. Mais ça fait belle lurette qu’il m’a dépassée en matière de cuisine.

— En tout cas, Leonardo m’a confié qu’il ne serait jamais devenu le grand chef qu’il est sans vous. Il m’a beaucoup parlé de son enfance. Vous avez tellement compté pour lui…

Nina pousse alors un soupir et secoue la tête, comme perdue dans ses pensées.

— Tu ne peux pas imaginer combien je suis heureuse qu’il soit là. Ça faisait des années qu’il n’était pas revenu. Les dernières fois, il avait toujours l’air sombre, tourmenté. Je peux t’avouer quelque chose ? me demande-t-elle en me regardant soudainement droit dans les yeux. Elle ne me revenait pas, cette Lucrezia. Elle avait le diable au corps, la pauvre petite.

Elle lève alors des yeux émus vers le plafond.

— Leonardo l’a tellement aimée, mais ils n’étaient pas heureux ensemble. C’est terrible, mais c’est comme ça, m’explique-t-elle en me caressant tendrement la joue de sa main calleuse. Alors que toi, tu es si douce… Quand il est avec toi, il est en paix avec lui-même, il est aussi insouciant que lorsqu’il était enfant.

Je lui souris d’un air à la fois béat et gêné. Espérons qu’elle voie juste !

— Par contre, laisse-moi te donner un conseil, poursuit-elle d'un ton subitement grave et sérieux. Ne te laisse pas impressionner par son caractère. Leo fait les choses comme bon lui semble. Il est capricieux et despotique, mais, au fond de lui, il n'a pas vraiment envie qu'on s'occupe de lui en permanence. Il n'a pas envie de vivre aux côtés de quelqu'un qui lui passe ses quatre volontés. Pour le garder, il faut que tu lui montres que tu as du caractère, que tu sais prendre des décisions même sans lui !

Ce moment de complicité entre femmes commence à me gêner. Je suis pendue aux lèvres de Nina.

— Leonardo a toujours été comme ça, depuis qu'il est petit, continue-t-elle. Tout ce dont il a envie, il le lui faut, têtu comme il est. Pourtant, ce qu'il adore, c'est être surpris. Il sait parfaitement ce qu'il veut mais il préfère encore davantage ce à quoi il ne s'attend pas.

Alors là, chapeau… Je n'aurais pas été capable de brosser le portrait de Leonardo avec autant de lucidité et de précision. Et pourtant, j'ai passé des mois à morfler à cause de lui ! Il n'empêche : Nina vient de me donner une petite idée… D'un coup, ça vient de faire tilt : le seul moyen de prendre Leonardo à son propre jeu, c'est de refuser de suivre ses règles.

Avant de partir, Nina jette un œil à ma jambe : plus d'attelle !

— Ça va mieux à ce que je vois, se réjouit-elle.

— Oui, il était temps ! dis-je en poussant un soupir de soulagement. Encore vingt-quatre heures et je pourrai me débarrasser de ce bandage… C'est le docteur Crisafulli qui me l'a dit.

— Oh, c'est un homme qui connaît son métier, me rassure-t-elle. Il prépare ses soins avec les plantes qui poussent sur l'île. Tu es entre de très bonnes mains.

Une fois Nina partie, je reste dans la pièce à réfléchir. Elle vient de me donner un précieux conseil. Il ne me reste plus qu'à le mettre en pratique. Reste à savoir comment.

Le grand moment est arrivé. J'ai hâte que Leonardo revienne à la maison : ce soir, c'est lui qui va m'enlever mon bandage. Le docteur Crisafulli lui a expliqué comment procéder et lui a par ailleurs suggéré de

couper quelques feuilles de l’aloès du jardin pour faire des cataplasmes rafraîchissants. Il m’a également recommandé de ne pas forcer mes muscles pendant les sept prochains jours, mais peu importe, je suis aux anges. Je vais enfin me libérer de ce corps étranger que je traîne depuis des jours. Et pouvoir me baigner dans ces eaux irrésistibles !

Je m’en remets aveuglément à Leonardo, encore que j’aie plus confiance en ses mains expertes qu’en son cœur et sa tête…

Me voilà donc assise sur une chaise en bois de la cuisine, Leonardo agenouillé face à moi, l’air rassurant et concentré. Il commence à dérouler le bandage en partant du genou puis descend sans se presser jusqu’à la cheville. Lentement, ma peau se réveille au contact de ses doigts…

— Enfin libre ! s’exclame solennellement Leonardo avant de commencer à me masser.

— Le rêve ! dis-je excitée comme une puce.

Je ne sais pas ce qui me rend le plus heureuse : m’être débarrassée de cette horreur ou sentir Leonardo me toucher, lui qui m’a si longtemps évitée…

Nous nous regardons sans mot dire. Ses gestes me font un bien fou. À ma grande surprise, le fait que ma jambe ne soit pas spécialement dans un état extraordinaire (mon mollet est tout flasque et aurait besoin d’une bonne épilation) ne me gêne pas du tout. À mesure que mon sang se remet à circuler normalement, c’est tout mon corps qui respire à nouveau. Leonardo s’empare alors d’une feuille d’aloès de la taille d’un bifteck et, à l’aide d’un couteau, en extrait une matière gélatineuse vert pâle.

— Tu es sûr que ça va marcher, ton machin ? je demande en faisant la grimace.

— Comment oses-tu douter du docteur Ferrante ? s’insurge-t-il. Ma mère m’en mettait toujours quand je rentrais à la maison avec les genoux en sang… c’est-à-dire un jour sur deux. Disons que j’étais plutôt turbulent, comme gosse.

Imaginer Leonardo, enfant, courir pieds nus à travers les petits chemins caillouteux de l’île me fait sourire. Ce devait être un véritable volcan sur pattes !

Leonardo laisse couler la sève d'aloès sur mon genou puis le long de ma jambe à une lenteur invraisemblable. Une agréable sensation de fraîcheur m'arrive droit au ventre – quelque chose de presque érotique qui se propage sur chaque centimètre de ma peau.

Tendue comme jamais, j'ai l'impression d'être une boule d'énergie prête à exploser. Une onde de choc se répercute de mon nombril jusqu'à mon sexe. J'aimerais attraper Leonardo par les cheveux, amener son visage à hauteur du mien et l'embrasser de toutes mes forces. Je regarde ses mains remonter de la cheville jusqu'au genou – ces mains si sensuelles et si expertes. Le dos légèrement cambré, je m'appuie contre le dossier de ma chaise en penchant la tête en arrière. Mes tétons se dressent, son sexe se gonfle, tout mon corps se débat dans une douce agonie.

Leonardo, lui, m'observe comme un prédateur aux aguets. Ses doigts s'enfoncent toujours un peu plus dans ma chair, ils vont et viennent le long de ma cuisse et ne font qu'accroître mon plaisir. Ah, voilà qu'il frôle ma culotte. Ça y est, le moment est enfin venu, il va bondir tel un tigre et s'emparer de moi… Mais non. Alors que mon excitation atteint son paroxysme, Leonardo lâche mes jambes, comme s'il venait de se brûler, puis se relève et essuie ses mains pleines de sève d'aloès.

— Repose-toi, maintenant. Je m'occupe du dîner, me dit-il avant de s'éloigner, presque sans un regard.

Dehors, il fait nuit noire. Après avoir savouré notre dîner, Leonardo et moi passons sur la terrasse pour déguster la délicieuse liqueur à la grenade de Nina. Quelle intensité dans cet arôme ! Un goût pareil ne peut pas plaire à tout le monde, certes, mais il déploie tous ses charmes pour vous faire succomber. C'est un peu ce qui s'est passé entre Leonardo et moi. Dire que c'est grâce à cette saveur de grenade que Leonardo a éveillé tous mes sens, à Venise, par un après-midi d'automne qui me paraît si loin, désormais… Qui sait si ce n'est pas à ce moment-là que j'ai commencé, sans même m'en rendre compte, à le désirer ?

Leonardo allume une cigarette et en tire une première bouffée. Il expire la fumée lentement, colorant l'air d'un voile blanc évanescent qui

se dissipe dans la clarté de la lune. Au loin, on aperçoit celle du volcan, l'âme de l'île.

Il fait une chaleur étouffante, une chaleur qui réveille les sens et embrase la passion. Un couple normal serait déjà en train de faire l'amour, à l'heure qu'il est.

Mon regard glisse de ses lèvres épaisses à son torse musclé et brillant de sueur qui jaillit de sa chemise boutonnée comme une carapace. Par pitié, couvrez-moi les yeux, je commence à devenir dingue ! Mon excitation n'est pas retombée depuis tout à l'heure. Je me demande bien comment je vais éteindre l'incendie qui me consume si je continue à l'attiser… Et Leonardo qui reste de marbre !

Bon, ça suffit, je m'en vais. Maintenant.

— Je rentre deux minutes, dis-je à Leonardo en me levant du banc.

Je pose mes pieds nus sur le sol frais. C'est une sensation merveilleuse qui m'apaise aussitôt.

Leonardo me déshabille du regard tout en tirant une autre bouffée. Allez, lâche ta putain de cigarette et embrasse-moi !

Je m'engouffre à l'intérieur à la vitesse de l'éclair et file à la salle de bains aussi vite que possible. Là, j'ouvre le robinet du lavabo avant de me frictionner abondamment le visage. Tout à coup, j'entrevois mon reflet dans la glace : mes yeux brillent d'excitation, mes lèvres sont gonflées, ma peau rougie par le soleil et par le désir. L'eau qui coule le long de mon visage finit par mouiller mon haut qui laisse deviner mes seins.

Pour la première fois depuis longtemps, je me sens libre. Sans béquille, sans attelle, sans bandage. Je me suis débarrassée de mes peurs, enfin. Je me sens légère, je renais à la vie, comme si j'étais quelqu'un d'autre.

J'ai envie de Leonardo, de ce plaisir que lui seul peut me donner. Alors le moment est venu d'obtenir ce que je veux – comme me l'a conseillé Nina. Si ça se trouve, pour surprendre Leonardo, je dois d'abord me surprendre moi-même…

Alors, je décide de lâcher prise et de laisser libre cours à mes fantasmes.

Je me rends dans la chambre – cette chambre où je me fais violence depuis je ne sais combien de nuits pour ne pas me jeter sur lui pendant qu'il dort. Assise au bord du lit, je fixe quelques instants l'inscription en lettres grecques peinte à la main au centre du mur : *Panta rhei hos potamós*. Tout coule comme un fleuve. Depuis mon arrivée ici, Héraclite est devenu mon gourou, si je puis dire. À cet instant, c'est le désir qui coule en moi. Un désir impétueux auquel rien ni personne ne pourrait faire obstacle.

Je laisse la porte ouverte pour qu'il m'entende, pour qu'il se rende compte de ce que je m'apprête à faire. Agrippée à la tête de lit en fer forgé, je m'allonge sur les draps en lin. Tout coule, comme un fleuve : mon corps, mon envie, mes mains, mes doigts que je ne peux plus arrêter. Je dois me caresser, je le veux. Et je vais le faire toute seule. Sans lui. À peine ai-je commencé à explorer mon entrejambe que mon short se retrouve collé à mon sexe humide. Je continue pendant quelques secondes, juste ce qu'il faut pour ne plus pouvoir m'arrêter. Au même moment, j'entends Leonardo m'appeler.

— Elena ?

Il parle d'une voix calme. Pas un instant il ne pourrait imaginer ce qu'il va découvrir.

Sans mot dire, je me cale l'oreiller sous la tête.

— Tu es où ?

Ses pas résonnent dans le couloir. Il approche…

S'il croit que je vais répondre… Je veux que ce silence chargé de désir le guide jusqu'à moi.

La main posée sur mon ventre, j'écoute mon cœur battre, sans cesser de me caresser, sans m'empêcher de sentir la chaleur moite qui m'inonde.

Ça y est, le voilà. J'allais justement m'offrir le plaisir que je réclame. Je retire alors ma main d'entre mes jambes, tandis que Leonardo s'immobilise sur le pas de la porte, avec des yeux écarquillés. Il a un air effaré que je ne lui connaissais pas, et qui me trouble moi aussi. Une chose est sûre : je l'ai surpris.

Il s'appuie au chambranle et se prend le menton dans la main en esquissant un sourire :

— On peut savoir ce que tu fais ? Tu essaies encore de me provoquer ?

Tiens, il n’a pas l’air aussi sûr de lui que d’habitude. J’entends comme un tremolo dans sa voix.

— Non, je me provoque moi-même, je réponds avec un aplomb plein d’insolence.

Je lui jette un dernier regard, chargé d’une sensualité que je ne peux plus réfréner, avant de fermer les yeux. Puis, sans lui prêter la moindre attention, je plonge à nouveau ma main dans mon short en abaissant lentement la fermeture Éclair, puis dans ma culotte. Sous mes doigts, je sens alors mon vagin humide et brûlant d’un désir qui n’attend que lui.

En entrouvrant légèrement les paupières, je croise ses yeux noirs, ses yeux de braise débordant de curiosité. De mon autre main, je me caresse les seins en les laissant sortir de mon top. Mes tétons durcissent sous mes caresses. Leonardo reste immobile. Il ne dit rien, certes, mais c’est tout son corps qui parle. Nous nous observons d’un air de défi, dans un profond silence rompu par le son étouffé des coquillages qui s’entrechoquent.

J’enlève mon short, mais pas ma culotte. Je veux que la dentelle glisse sur ma peau, je veux qu’elle me chatouille, qu’elle griffe mon vagin et qu’elle le prépare au plaisir. Les yeux de nouveau fermés, je tire sur le tissu pour qu’elle comprime mon sexe qui se gonfle, se dilate, s’inonde de désir. Je suis en train de jouir devant Leonardo, je mets en scène le spectacle de mes sens. Malgré la peur qui me dévore, j’ai envie de m’en remettre à moi seule, pour une fois. Je veux m’appartenir, plus encore que lui appartenir à lui.

J’enlève alors ma culotte, que je laisse tomber au milieu des draps. Me voilà complètement nue en dessous du nombril. Sans arrêter de me caresser, j’écarte mes jambes sous ses yeux en faisant courir mes mains sur mon sexe. Tandis que mon vagin s’ouvre au contact de l’une, l’autre remonte tout le long de mon corps. Elle glisse sur mon ventre et sur mes seins avant d’atteindre ma bouche qui la happe avidement. J’aime cette saveur – la saveur de ma chair. Je commence alors à faire aller et venir mes doigts à l’intérieur de mon sexe, comme pour trouver petit à petit l’endroit exact où prend naissance mon plaisir. Tout est tellement humide, tellement fluide, tellement liquide.

Soudain, je sens que mes doigts n’arriveront pas à m’ouvrir. Je veux plus. Je veux qu’une sensation enivrante de plénitude m’envahisse. Leonardo, lui, continue de m’observer, mais il ne bouge pas, non. Il a l’air pétrifié : même s’il me désire, il doit me laisser faire, c’est tout. En tendant la main, j’attrape son parfum sur la table de nuit – c’est une petite bouteille en verre satiné de forme oblongue comme certains vases de l’Antiquité. Je laisse cet objet lisse et froid, dur et sensuel, glisser sur mon ventre en dessinant un cercle autour de mon nombril avant de plonger vers mon entrejambe. La bouteille effleure mon clitoris avant de descendre encore plus bas. Je suis prête à l’accueillir.

J’enfonce lentement la bouteille dans mon vagin avec de petits mouvements circulaires, sans forcer. Une intense sensation de jouissance s’empare alors de moi. Je me mets alors à la faire aller et venir, de bas en haut. Doucement, d’abord, puis de plus en plus vite – je veux la sentir profondément. Je vais perdre le contrôle, oublier Leonardo et m’oublier moi.

Soudain, il se passe quelque chose. Une lumière explose. Je m’écroule quelque part dans un coin de mon âme, là où la douleur et la peur d’hier se confondent et s’annulent dans le plaisir absolu de l’instant. Mes mouvements s’accélèrent, je lâche prise. Je gémis, non, je crie, je crie comme je n’ai jamais crié. Les cuisses serrées, les muscles contractés, je veux jouir, encore et encore. Mon corps est emporté par un orgasme dévastateur – cet orgasme qu’aucun homme n’avait réussi à me donner, cet orgasme que je ne savais plus atteindre, et qui, maintenant, se propage dans tout mon corps : ma bouche, mon sexe, mes yeux, ma peau brûlante.

Et dire que Leonardo regarde tout ça sans un mot… Me voir jouir, juste là, sous ses yeux, doit être un spectacle pervers et fascinant. *L’Extase de la bienheureuse Ludovica* me revient subitement en mémoire, comme une gifle, dans toute sa troublante beauté : son corps qui paraissait jaillir de son lit en marbre, ses vêtements en désordre et son visage saisi par une force incontrôlable. Comme elle, je me sens au-delà du plaisir et de la douleur, dans un état proche de la transe. J’ai l’impression de flotter au-dessus de moi-même, comme si j’avais abandonné mon enveloppe charnelle loin d’ici. Autour, tout se transforme en un rêve éveillé : le lit, les murs, le bruit des coquillages, la respiration

de Leonardo, son parfum. À mesure que mes muscles se détendent, je plonge dans un espace où il n'existe ni désir, ni peur. Juste une sérénité mystérieuse.

Je rouvre les yeux : Leonardo est là, les cheveux moites de sueur. Ses mains me caressent. Il a posé sa bouche sur mon mont de Vénus pour partager un peu de mon plaisir.

Je reste immobile et silencieuse, sans être gênée d'avoir fait tout ça, d'être nue, d'avoir hurlé, de m'être entièrement abandonnée à moi-même.

Quelques secondes plus tard, Leonardo s'allonge à mes côtés et me caresse doucement les cheveux. Puis il m'attrape le menton et tourne mon visage encore bouleversé vers le sien.

— Tu as réussi, Elena, murmure-t-il en plongeant ses yeux au fond des miens. C'est le plus bel orgasme que tu te sois jamais offert.

Que dire, après tout ça ? Pas grand-chose, sans doute. Alors je lui souris, parce que c'est lui qui m'a fait dépasser mes limites, surmonter mon blocage, explorer cette partie de moi que je ne connaissais pas. Il m'a laissée trouver toute seule le chemin. Et voilà. J'ai l'impression d'être tout juste rentrée d'un long voyage. Je suis épuisée, mais heureuse.

Et pourtant, j'ai encore besoin de lui. J'ai besoin qu'il vienne en moi.

Avant que j'aie eu le temps de faire un geste, Leonardo s'empare de ma bouche. C'est un baiser vivant, fougueux, vibrant de désir. Nos lèvres brûlantes s'échangent l'énergie qui irradie nos deux corps.

Puis, sans que je puisse reprendre mon souffle, il m'arrache mon haut et fait glisser sa langue sur mes tétons.

Nous allons faire l'amour à nouveau.

Mais cette fois, je suis prête.

*OceanofPDF.com*

# 10.

Nous voilà nus sur le lit, l’un en face de l’autre, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains. Ma respiration se mêle à la sienne. Une faible lumière traverse la fenêtre et vient dessiner des clairs-obscurs sur nos corps. C’est encore trop de clarté. Cette fois, nous allons avoir besoin de nous plonger dans le noir le plus complet pour regarder à l’intérieur de nos êtres et nous retrouver comme amants.

C’est avec un foulard en soie que j’avais mis dans ma valise en pensant à nous que je bande les yeux de Leonardo. À mon tour, maintenant. Leonardo s’est servi d’une de ses cravates. Si ça se trouve, il l’a apportée exprès sur l’île. Nous sommes de nouveau ensemble, lui et moi, seuls dans un univers de plaisir qui n’appartient qu’à nous. Complices, et à égalité, pour une fois.

Leonardo m’effleure les joues, puis le cou et les épaules. Nos visages se rapprochent, nos fronts brûlants se touchent. Tout se bouscule dans nos têtes – nos fantasmes, nos pensées. Nos lèvres s’unissent, nos langues se cherchent en une danse lente et intense. Nous redécouvrons nos corps, nous les remodelons à mains nues, comme des morceaux d’argile à l’état brut. L’obscurité et le silence qui nous enveloppent éveillent un désir charnel – pur, profond – qui nous arrache à la réalité.

Son odeur me monte à la tête et plonge au fond de ma gorge : elle déroute tellement mes sens que j’en ai presque le vertige. Cette nuit, je veux lui faire découvrir mon corps tout entier. Je veux qu’il me touche, qu’il me savoure.

Tandis que je lui caresse le torse, Leonardo commence à tracer des cercles avec ses doigts autour de mon sein. Il se promène sur ma peau, s'attarde sur mon grain de beauté avant d'atteindre mes mamelons. Ils sont durs, tendus. Leonardo joue avec quelques instants puis y pose les lèvres, déclenchant des milliers de frissons qui rendent mon sexe encore plus brûlant, encore plus humide. Puis il me frôle le ventre et plonge sa main entre mes cuisses si doucement, si délicatement que c'en est insoutenable.

Pendant ce temps, mes doigts glissent sur sa peau, se faufilent entre les poils de ses jambes et remontent sur son bas-ventre, chaud comme la braise. Plus je l'explore, plus j'ai l'impression de découvrir son corps pour la première fois. Être privée de ma vue me rend une sorte de virginité. C'est une nouveauté pour moi. Je suis troublée, libre, curieuse.

Je commence alors à caresser doucement son sexe, avec à la fois beaucoup de douceur, d'appréhension et d'audace. En le sentant grossir, je resserre petit à petit les doigts et commence à aller et venir de bas en haut. Cette douce torture le fait gémir. Au comble de l'excitation, Leonardo se met à chercher mon vagin chaud. De ses doigts humides, il répète les mouvements circulaires qui m'avaient tellement fait vibrer tout à l'heure, quand il malaxait mes seins. Il me caresse comme je le désire. C'est une sensation divine qui me met dans tous mes états. Mais j'aimerais qu'il aille plus loin, maintenant !

— Leo…, je murmure. Je veux sentir tes doigts tout au fond de moi, s'il te plaît.

— Tes désirs sont des ordres, Elena, me répond-il en en enfonçant deux dans mon vagin.

Une sensation de chaleur se propage en moi, et je gémis. Suspendue entre ciel et terre, je laisse le plaisir m'envahir tout entière, jusque dans mon cœur, jusque dans mon esprit. Tandis que ses caresses inondent mon sexe de bien-être, Leonardo plonge avidement sa langue dans ma bouche. Puis c'est au tour de ses doigts, imprégnés du goût de ma chair : ils pénètrent entre mes lèvres et jouent avec ma langue pour que je les suce, avant de replonger entre mes jambes.

— Viens là, m'ordonne-t-il tout à coup en m'attrapant par les hanches.

Il me fait asseoir sur lui, mes cuisses sur les siennes et mes jambes autour de sa taille. Telle une fleur de lotus flottant sur un champ parfumé, nous sommes désormais unis, fondus entièrement l'un dans l'autre.

Leonardo fait glisser ses mains sur mes fesses pour m'attirer à lui. Agrippée à son cou, je me mets à remuer légèrement le bassin. Collée contre son sexe en érection, mon vagin humide a éclos : je suis prête à l'accueillir.

— Maintenant, je veux que tu entres en moi, complètement, je lui souffle à l'oreille.

Je l'imagine mal dire non…

Leonardo m'aide à me soulever pour que je puisse m'emparer de son sexe dur comme de la pierre et l'enfoncer en moi.

Je l'ai tellement attendu, ce moment ! Je ne me souvenais pas que son pénis était si grand, si ardent.

— Oh oui, Elena, grogne-t-il en faisant lentement ondoyer mon bassin, prisonnier de ses mains brûlantes.

Guidés par notre passion, nous laissons nos corps se mouvoir à un rythme de plus en plus intense. Gagnés par le vertige, nous gémissons, le souffle court. Les mains posées autour de sa gorge gonflée, brûlante, je n'ai pas besoin de le voir pour savoir qu'il prend son pied. Devinant ses veines congestionnées par l'effort, je resserre mon étreinte pour sentir son sang couler sous mes doigts. Ça y est, je le tiens là, entre mes mains. Toute son énergie vitale est soumise à mon pouvoir. Cet homme, que j'avais découvert avec stupeur, presque avec appréhension, m'appartient, désormais. Son corps obéit au mien. Jamais je ne me suis sentie aussi forte, aussi puissante.

Plus je le serre, plus ses ongles s'enfoncent dans mes fesses. Ses mouvements s'accélèrent. Me posséder l'oblige à se plier à ma volonté. Me pénétrer l'invite à devenir l'instrument de mon plaisir.

Les grincements du lit se mélangent à nos respirations de plus en plus haletantes. Nos yeux sont plongés dans le noir, mais nos corps débordent de lumière. Leonardo pousse un hurlement venu du fond des âges, où la mort et la vie, la douleur et la passion, le désir et la résignation se confondent. C'en est assourdissant. Son énergie passe sous mes doigts,

remonte le long de ma gorge et me sort par la bouche. Elle me frappe comme une onde de choc. Gagnée par sa jouissance, je viens à mon tour, nos deux voix mêlées.

C'est un orgasme total, immense, qui nous projette dans une autre dimension. Il n'y a plus d'Elena, plus de Leonardo : il n'y a que *nous*, un seul corps et une seule âme vibrant de concert.

Nous nous écroulons, agrippés l'un à l'autre de toutes nos forces. Leonardo enlève mon foulard et moi sa cravate. Je bats des paupières pour me réhabituer à la lumière tamisée de la chambre et croise son regard extatique, perdu. Nous nous contemplons en silence, sonnés, interdits, incapables de décrire avec des mots ce qui vient tout juste de se passer.

Allongée sur le ventre, je laisse mes muscles se détendre complètement et ferme les yeux pour m'abandonner de nouveau à l'obscurité.

Étendu tout près de moi, Leonardo me gratte doucement la tête.

— Je viens de comprendre quelque chose, Elena, dit-il les yeux au plafond.

Devant mon incompréhension, il se tourne vers moi pour m'avouer :

— Je suis à toi. Et je *veux* n'appartenir qu'à toi.

Je souris. Mon cœur déborde de bonheur.

— Moi aussi je veux n'appartenir qu'à toi, je lui murmure tout contre son oreille avant d'y déposer un tendre baiser.

Je fais alors mine de me reculer, mais il me retient pour chercher ma bouche, qui s'ouvre aussitôt pour se donner à la sienne. Je me rapproche, mes seins plaqués contre son torse, mes jambes enroulées autour des siennes. Nos corps entremêlés, plus rien ne nous sépare. Désormais, je n'existe qu'à travers l'union de nos souffles, de notre sève, de nos sens et de nos pensées. Je me sens bien, à ma place.

Comment ai-je fait pour survivre loin de lui pendant tous ces longs mois ? Comment ai-je pu supporter de faire l'amour avec quelqu'un d'autre ? En supporter le corps, l'odeur ?

Quelques instants plus tard, nos sexes se cherchent à nouveau. Leonardo frotte son pénis contre mon vagin à une lenteur déchirante,

tandis que j’accompagne ses mouvements. Et voilà le désir qui s’éveille à nouveau – un désir impétueux, incontrôlable, une envie inépuisable que seul un orgasme pourra combler.

Brusquement, Leonardo me retourne et m’attire vers lui. Mon dos épouse la forme de son torse. Je l’entends alors me murmurer à l’oreille :

— Si tu es à moi, je peux faire de toi ce que je veux.

Il constelle ma nuque de baisers, il la mord de plus en plus férocement, déclenchant en moi de violentes décharges de plaisir.

— À condition que ça me branche, je réponds en rentrant la tête dans les épaules comme une tortue.

Son sexe lisse et dur est collé à mes fesses qu’il effleure légèrement de ses doigts.

— Je crois que tu vas aimer, murmure-t-il en se rapprochant, son bassin contre le mien.

Il me pousse alors violemment sur le ventre. Les jambes bloquées par les siennes, j’essaie de me retourner : une étincelle diabolique danse dans son regard de braise. D’une main, il me caresse les fesses, les malaxe avec délice pour détendre mes muscles. Un de ses doigts glisse alors au-dessus de mon vagin et s’immobilise juste avant mon anus. Il ne veut quand même pas… ? Écrasée sous son poids, je respire à grand bruit. L’instant d’après, il se met à cheval sur moi, tandis que son sexe en érection m’effleure les jambes.

— Cette nuit, je veux t’avoir tout entière. Je veux posséder chaque partie de ton corps, balbutie-t-il en plongeant avidement son visage dans le creux de mes reins pour m’embrasser et me lécher.

Oh mon Dieu, il commence à me faire flipper…

J’essaie de me débattre mais rien à faire. Il m’empêche de bouger ne serait-ce que d’un millimètre.

— Comment ça, *chaque partie ?* je demande d’une voix alarmée.

Pour toute réponse, il commence à faire courir sa langue sur l’arrière de mes cuisses, jusque sous mes fesses. Chacun de mes muscles se contracte puis finit doucement par se détendre. J’en gémis de plaisir. O.K., Leonardo, je te fais confiance. Je n’ai pas le choix, de toute façon.

Je sens une goutte d’huile glisser dans mon dos, puis une autre, et encore une autre. Leonardo plonge alors un doigt entre mes fesses et l’enfonce délicatement en moi, là où je n’ai jamais permis à un homme de me connaître.

Seulement, cette fois, c’est différent. Ce mec me fait désirer des choses que je n’aurais même pas imaginé faire.

— Doucement, s’il te plaît, je murmure.

— Détends-toi, Elena… Laisse-toi aller et ne pense à rien.

Je sens un léger picotement, puis une sensation de plénitude qui m’envahit par devant et par derrière. Au même instant, le frisson de la transgression et du fantasme traverse tout mon corps pour me prendre au ventre. Une bulle d’excitation se répand entre mes jambes. C’est une autre façon de jouir, nouvelle pour moi, mais tellement sensuelle aussi !

Leonardo pousse son doigt humide vers le haut, en direction de mon os sacré en exécutant de petits mouvements circulaires, infimes mais pleins d’assurance. Je pousse un gémissement – de pur plaisir. Pour défaire la boule d’angoisse et de curiosité qui me saisit, je vais devoir abandonner toute résistance. C’est la seule solution.

Leonardo approche son sexe dressé de mon anus et l’enfonce en moi avec une lenteur inouïe. Mes muscles cèdent, mes tissus s’écartent comme par magie pour l’accueillir. Tandis qu’il plonge un doigt dans mon vagin, mon cou se laisse séduire par sa langue.

— Nom de Dieu, Elena, tu me rends fou, rugit-il, au comble de l’excitation.

Je n’en reviens pas moi non plus. De toute ma vie je n’ai jamais ressenti un truc pareil. C’est un véritable ouragan de plaisir, une souffrance qui se transforme en désir puis en extase. Même vulnérable, même sans défense, je reste incroyablement forte, car je veux appartenir entièrement à Leonardo. Leonardo qui m’aide à découvrir les recoins les plus secrets de mon corps, et qui les remplit d’une lumière étincelante. Tandis que son sexe reste enfoncé en moi, son doigt explore mon vagin puis commence à aller et venir lentement. Moi, je lâche prise, car ce qu’il me fait m’envoie au septième ciel.

Enivrée par ses cris rauques et profonds, je hurle à mon tour pour me libérer de cette douce torture. Je jouis à nouveau, pour la troisième fois, en faisant résonner son nom dans l'air tandis qu'il s'immobilise pour répandre en moi tout son cœur et toute son âme.

Je laisse son corps s'écrouler sur le mien afin qu'il le recouvre totalement. Puis je m'accroche à ses chevilles pendant qu'il me bloque les poignets de ses mains, comme s'il voulait y emprisonner toute l'énergie qu'il a déversée en moi.

J'aime cet homme de tout mon être, mais je ne veux pas que le poids des mots brise la magie de cet instant.

Nous sommes vidés, épuisés après être passés par toutes les émotions possibles. Tout est serein et silencieux autour de nous. Le monde a cessé d'exister, le temps s'est arrêté. Il n'y a plus que lui et moi.

Tandis que nos corps se détendent, Leonardo s'écarte pour que je puisse me retourner et reprendre mon souffle. Nous nous sourions comme si venions de faire l'amour pour la première fois de notre vie. Cette sensation de plénitude à laquelle je goûtais encore il y a quelques instants continue de me hanter. Nous nous embrassons encore et encore, sans dire un mot, enveloppés par le bruit de notre respiration – et rien d'autre.

Quelques secondes plus tard, Leonardo me tourne le dos avant de m'attraper la main pour la poser sur son cœur. Je me blottis contre lui, la tête plongée dans son dos aussi large qu'un bouclier, aussi solide qu'un roc. Difficile de ne pas voir cette ancre tatouée sur sa peau, ces deux L entrelacés – Leonardo et Lucrezia. Même si j'ai passé ces derniers jours sans prononcer une seule fois son nom, je n'arriverai jamais à me libérer du fantôme de cette femme. C'est encore son épouse, après tout ! Seulement voilà, pas moyen de m'y faire. Lucrezia reviendra dans la vie de Leonardo. Ce n'est qu'un pressentiment, mais cela m'oppresse. Allez, Elena, oublie-la un peu. Comme la lune que j'aperçois à travers la fenêtre, mon bonheur est parfait et sans nuage. Ne gâchons pas tout.

Nous nous installons sur la terrasse pour profiter de la brise venue de la mer. Le ciel est un tapis d'étoiles. Les lumières du village ne brilleront bientôt plus. Seul le volcan, là-haut, ne s'éteint jamais : il crache dans

l’air des volutes de fumée et des étincelles qui illuminent sans cesse le bleu profond de la nuit.

Les accords de *Goodnight Lovers* des Depeche Mode nous parviennent doucement du séjour. Leonardo chantonne par-dessus la mélodie, comme je l’ai souvent entendu faire. C’est plus fort que lui. Mais c’est tellement craquant de le voir exprimer une joie simple – une joie d’enfant, presque. Et assez drôle, il faut dire… J’allonge les jambes sur le parapet, les yeux tournés vers la mer noire baignant dans la nuit. Le phare solitaire du Strombolicchio se dresse majestueusement dans le lointain, éclairé par la lune.

— C’est un peu le gardien de cette île, ce phare…, dis-je tout haut.

— Pas faux…, reconnaît Leonardo en fixant l’horizon plongé dans l’obscurité.

Il se tourne vers moi et m’observe longuement. L’instant d’après, il se lève du banc et me prend par la main :

— Suis-moi.

Mmmh… Il mijote quelque chose que ça ne m’étonnerait pas.

— Où ça ? je demande en fronçant les sourcils.

— Tu vas voir, me répond-il en bombant le torse. Allez, on se dépêche.

Je souris. Dieu sait ce qu’il va bien pouvoir inventer. Alors en avant. Pas question de le faire attendre !

Quelques minutes plus tard, nous fendons les eaux calmes à bord d’un petit zodiac blanc, la lune au-dessus de nos têtes. L’île de Stromboli s’éloigne derrière nous tandis que nous faisons route vers le Strombolicchio. Nous finissons par atteindre ce qui, il y a un moment à peine, n’était pour moi qu’un rêve, qu’un fantasme – une île aux falaises escarpées, donnant à pic sur la mer, et un phare qui projette sur l’horizon son rayon jaune clair.

Leonardo amarre le zodiac dans le renfoncement d’où s’élance l’escalier en pierre creusé dans la roche. À l’aide d’une petite lampe torche, il éclaire notre chemin. Quel homme prévoyant, tout de même… Depuis le début de ce séjour, je me sens vraiment en sécurité grâce à lui,

ce qui ne m’était jamais arrivé du temps de notre folle passion, à Venise comme à Rome !

À le regarder de plus près, ce rocher est beaucoup plus grand que ce que je pensais. Il pèse sur nous comme une sorte de monstre marin mythologique sorti des eaux. Je me sens minuscule à côté de lui. Après tout ce qui s’est passé ce soir, je ne sais pas si j’aurai la force d’escalader cette majestueuse pyramide de rocaille primitive et menaçante. Sans compter que je suis sujette au vertige depuis quelques jours… Enfin, mieux vaut que ça m’arrive maintenant plutôt qu’en haut d’un échafaudage pendant une restauration. Rien que d’y penser, je peux sentir la boule au creux du ventre.

Malgré la pénombre, je devine le petit sourire de Leonardo.

— Tu t’inquiètes pour la montée ? me demande-t-il.

— Pas du tout, dis-je avec aplomb. J’ai hâte qu’on se lance, même.

En réalité, j’angoisse comme jamais, mais pas question de le lui montrer.

— En principe, l’escalier fait deux cents marches, m’explique-t-il en braquant sa torche devant lui. Mais dans mon souvenir, il y en avait plus…

— Mmmh… Encourageant !

Pour quelqu’un qui vient à peine de recouvrer l’usage de sa jambe, c’est ce qui s’appelle un défi ! Par prudence, j’attrape la main de Leonardo : le parapet en fer est tellement bas qu’on risque à chaque marche de faire le grand saut. Plus je monte, plus cette image me fait battre le cœur à mille à l’heure.

— Ta jambe te fait mal ? me demande Leonardo.

— Non, ça va.

Si c’est le cas, c’est probablement grâce aux vertus miraculeuses de l’aloès. Et puis je fais souvent des pauses pour reprendre mon souffle. Cela dit, ce n’est pas ma jambe qui m’inquiète le plus, mais la distance qui me sépare de la mer. Une chute à cette hauteur, ça ne pardonne pas.

À la quatrième volée de marches, je jette un œil en contrebas : le monde me paraît minuscule, soudain. La main agrippée à celle de Leonardo – si chaude, si solide –, j’essaie de ne pas lâcher son dos des

yeux. Tout là-haut se dessinent deux éperons rocheux qui ressemblent à des dragons descendus du ciel.

Encore un effort, et nous y sommes. Ouf. Tout au bout d'une grande terrasse flanquée de rambardes en pierre, là-bas, on distingue la tour blanche du phare, solitaire.

Cette montée m'a mise sur les rotules, mais le jeu en valait la chandelle. Nous voilà cinquante mètres au-dessus de la mer, à deux pas du ciel. Quel spectacle !

Je jette un dernier coup d'œil vers les flots et à ce vide sous nos pieds. C'est vraiment fascinant. Voir cette immense étendue noire me donne des frissons.

— Le panorama est incroyable, d'ici, pas vrai ? me lance Leonardo en s'approchant.

— Oui, mais ça fiche un peu la trouille, je réponds en m'agrippant d'instinct à son bras.

Serrés l'un contre l'autre, nous allons nous asseoir près d'un cube en pierre face au phare. Leonardo enlève sa chemise pour que le vent tiède de la nuit sèche sa sueur. Inéluctablement, mes yeux tombent une fois de plus sur ce tatouage coincé entre ses larges omoplates. Et c'est l'image de Lucrezia qui me revient en mémoire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'intéresse Leonardo à qui ma mine sombre n'a évidemment pas échappé.

J'aimerais lui dire que tout va bien, mais je me demande : à quoi ça rime de se cacher comme ça ? Pourquoi devrait-il y avoir des tabous ou des non-dits entre nous ? Il faudra bien qu'on aborde la question un jour ou l'autre. Alors autant le faire maintenant.

— Je pensais à Lucrezia… Tu lui as parlé depuis mon accident ? Tu comptes la revoir ?

Après avoir pris une grande inspiration, Leonardo se place face à moi et me prend une main entre les siennes :

— Ça fait un bon bout de temps qu'on ne s'est pas parlé, mais ça finira bien par arriver tôt ou tard, me répond-il d'une voix calme et posée. Pendant des années, j'ai aimé Lucrezia. J'ai tout partagé avec elle, le

meilleur comme le pire. Je ne peux pas et je ne veux pas l'effacer de ma vie.

— Je comprends, dis-je en serrant légèrement la mâchoire.

— Ce que j'essaie de te dire, Elena, c'est que je serai là pour elle chaque fois qu'elle aura besoin de moi. C'est quelqu'un de fragile, d'extrêmement compliqué. Je ne me vois pas l'abandonner, poursuit-il en plongeant ses yeux magnétiques au fond des miens avant de pousser un long soupir. Je ne l'aime plus, si c'est que tu veux savoir. Tu peux appeler ça de l'affection, de l'attachement, du dévouement, mais pas de l'amour. L'amour, c'est autre chose, j'ai fini par le comprendre.

— Et c'est quoi ? je lui demande droit dans les yeux.

— C'est toi. C'est la possibilité de m'ouvrir à la vie que tu m'offres, me chuchote-t-il en m'effleurant la joue d'un baiser. Je te l'ai dit, Elena, j'essaie de prendre un nouveau départ, même si ce n'est pas facile. Grâce à toi, je renais.

— D'accord, je susurre en posant mon front contre le sien. Je te fais confiance.

Nous sommes deux naufragés échoués sur la même rive, deux survivants qui se tendent la main.

— Regarde, s'écrie Leonardo en levant la tête vers le ciel.

À cet instant, le Stromboli entre en éruption, crachant dans le bleu profond du ciel des étincelles d'un rouge vif.

— Il nous dit bonjour.

C'est vrai qu'il ne me fait plus aussi peur qu'à notre arrivée…

— La prochaine ascension au programme, c'est là-haut, sur les bouches du volcan.

— Ça marche, dis-je en me blottissant entre ses bras nus.

Je me sens forte. Plus rien ne m'effraie. Si je suis prête pour affronter de nouveaux défis, c'est que mes peurs ont disparu dans le brasier de notre amour.

Si Leonardo est avec moi, tout devient possible.

OceanofPDF.com

# 11.

Les jours que je vis ici aux côtés de Leonardo passent à une lenteur merveilleuse, traversée de plaisirs paresseux et sensuels. Les heures semblent faites de rien, mais sont remplies de soleil, de mer, de nourriture, de mots. Et surtout d'amour. Travailler – moi sur mes esquisses, lui sur ses recettes – dans ce paradis où le temps semble s'être arrêté est plus qu'un plaisir : c'est un privilège. Et, quel que soit notre avenir, nous le conjuguerons à deux.

De temps en temps, le Stromboli nous rappelle à son bon souvenir en grondant comme un gros animal agacé. Nous y irons bientôt, mais rien ne presse. Même si elle est désormais complètement guérie, ma jambe a encore besoin de repos.

La grande nouvelle, c'est qu'après des jours de frustration à rester sur la plage, j'ai enfin pu prendre mon premier bain de mer. Ce fut comme une libération, une façon d'étrenner l'été qui, ici, bat déjà son plein alors que nous ne sommes qu'en mai. J'ai passé une heure dans les vagues, à nager (prudemment, bien sûr) et à faire la planche. Le contact avec cette eau limpide et rafraîchissante a suffi à rendre sa vigueur et un peu de tonus à mon corps ramolli.

Hier soir, Leonardo m'a également fait découvrir un lieu magique à l'autre bout de l'île. Après une belle balade en bateau, nous avons jeté l'ancre dans le plus petit port du monde : Ginostra, un hameau de quarante âmes, accessible seulement par la mer. J'ai eu l'impression de revenir dans le passé. Ici, pas de scooters ou de triporteurs : on ne se déplace qu'à dos d'âne et on s'éclaire encore à la lampe à pétrole.

Quelques personnes seulement ont l'électricité, alimentée par des panneaux solaires.

Avant de quitter le village, Leonardo a acheté un denti (une sorte de grosse daurade) à un pêcheur tout juste rentré de sa sortie en mer. Une fois de retour, nous l'avons cuit au gril et assaisonné d'un mélange d'herbes et d'épices.

Depuis deux, trois jours, Leonardo essaie de m'apprendre les rudiments de la cuisine. Et j'y prends goût ! Ça me passionne, même. Dire que j'étais allergique aux fourneaux avant de le rencontrer… Me voilà curieuse de découvrir des saveurs différentes et tous ces produits que je ne connais pas. Bien qu'il ait toujours gardé pour lui ses secrets de chef, Leonardo a décidé de faire une entorse à la règle, rien que pour moi ! Cela dit, j'ai du pain sur la planche, mais je m'applique. Je suis plutôt bonne élève, il faut dire. Mais quand le bulletin de notes va tomber…

— La cuisine, c'est comme le sexe ou comme l'art. Il ne faut pas juste de la technique, il faut aussi de l'instinct, m'a-t-il expliqué le plus sérieusement du monde tout en ouvrant notre poisson tandis que je choisissais de quoi lui donner du goût.

— Et aussi un peu de folie, peut-être, qu'est-ce que tu en dis ? je lui ai demandé en parsemant le plat de fleurs de citronnier.

— Dans ce domaine, tu es déjà une experte…, m'a-t-il alors répondu en me tirant vers lui par le tablier.

Nous nous embrassons, comme si nos lèvres ne s'étaient pas frôlées depuis des années, jusqu'à ce que la casserole remplie d'eau réclame bruyamment notre attention.

La surprise est arrivée après le dîner. Alors que nous nous prélassions sur la terrasse en regardant les étoiles, Leonardo s'est subitement engouffré dans la maison avant d'en revenir quelques instants plus tard avec un cadeau. Je l'ai ouvert en vitesse – une vraie gamine ! Et là… Wouah ! Une boîte d'aquarelles Schmincke Horadam, les meilleures, qui ont dû lui coûter une fortune.

— Où est-ce que tu les as trouvées ? je lui ai demandé d'un air effaré.

— Un ami qui allait à Messine me les a rapportées. Ils ont mis un petit bout de temps à arriver, mais, au final, les voilà ! a-t-il répondu en souriant tranquillement. Comme ça, tu pourras finir tes dessins.

— Merci, Leo. Elles sont superbes… J'ai hâte de m'en servir.

Je l'ai embrassé, pleine de reconnaissance, et avec une étrange tendresse, que je n'avais jamais éprouvée pour lui. Je me suis ensuite plongée dans mes peintures jusque tard dans la nuit. Ce n'est que vers quatre heures du matin que j'ai senti son souffle chaud sur mon cou et ses mains puissantes m'enlacer par la taille.

— Tu peux laisser tes pinceaux deux secondes ? J'ai besoin de toi par là, ça ne peut plus attendre…

Comment lui résister ? Je l'ai suivi dans la chambre à coucher.

Ces derniers jours, je suis une véritable boule de nerfs : au taquet, des idées plein la tête, débordante d'énergie et d'envie. En un mot : heureuse. À un détail près : Gaia. Nous ne nous sommes pas parlé depuis son mariage. Elle me manque tellement ! La Elena d'il y a quelque temps, insatisfaite et agressive, capable de vomir sur sa meilleure amie des flots de venin comme ça, gratuitement, me semble à des années-lumière, désormais. Le personnage derrière lequel je m'étais cachée n'existe plus : toutes ces relations superficielles et inutiles, ces parties de jambes en l'air avec des inconnus, ces nuits de folie complètement débridées ne m'évoquent que des souvenirs flous : ils ne m'appartiennent plus. C'était juste un bon moyen de tromper les autres et de me tromper moi-même. Et pourtant, je savais pertinemment que ça finirait mal, mais je n'ai pas su m'arrêter…

Aujourd'hui, c'est différent. Voilà des jours que je pense à Gaia. Où est-elle ? Qu'est-ce qu'elle peut bien faire ? Est-ce qu'elle est heureuse avec Belotti ? Dans ma tête, je lui parle, je lui raconte mes journées. Il faut que je fasse le premier pas. Je lui dois des excuses. Mais comment m'y prendre ? C'est tout le problème. Est-ce que je lui écris un mail, ou juste un SMS ? Non, autant essayer de nous voir en vrai à mon retour, ce sera peut-être mieux…

Et si je lui téléphonais ? C'est ce que me conseille Leonardo. Ce n'est pas très glamour, certes, mais puisque j'ai mon portable sous la main,

pourquoi attendre ? Nous aurons tout le temps de nous voir…

Et c'est ainsi qu'en cette fin de mois de mai, par une chaude matinée, je profite de ce que Leonardo soit une nouvelle fois parti en vadrouille pour m'allonger sur le lit et composer le numéro de Gaia. Au moment de passer mon coup de fil, une angoisse me saisit. Et si elle ne répondait pas ? Et si elle n'avait plus envie de me parler pour le restant de ses jours ?

— Elé ?

Ouf ! C'est bon, elle a répondu.

Sa voix n'a pas changé, même si je la sens légèrement troublée.

— Coucou…, je murmure en me roulant en boule sur le lit.

— Eh bien… Tu en as mis du temps !

Est-ce qu'elle est en pétard contre moi ou est-ce que ça l'amuse ? Peu importe. Je prends une grande inspiration et me lance :

— Il faut que je te dise un truc, Gaia… Je suis désolée. Désolée, désolée et encore désolée. La conne qui a foutu ton mariage en l'air, ce n'était pas moi, dis-je d'une toute petite voix.

Ça y est, je l'ai dit. Je me sens déjà mieux…

— Elé, arrête un peu ton cinéma, s'exclame-t-elle. Je t'avais déjà pardonnée une minute après qu'on s'était pris le chou. Enfin… Peut-être pas une minute quand même, mais disons qu'en l'espace d'une petite heure j'avais déstressé. Une chance pour toi que j'avais d'autres choses auxquelles penser à ce moment-là ! Tu sais, ce truc pour lequel j'avais mis une belle robe blanche… l'église… les fleurs… tu vois ce que je veux dire ?

Gaia part alors dans un bruyant éclat de rire.

— Bon, rassure-moi : ça va mieux ? Tu es redevenue toi-même ? Dis oui, par pitié !

Ah, Gaia… J'adore cette fille. En plus de savoir faire la part des choses, elle a le don pour toujours dédramatiser.

— Oui, ça va mieux, maintenant, je lui réponds d'une voix mal assurée.

Qu'ajouter de plus ? Elle a déjà dit l'essentiel.

— Ça me fait tellement plaisir de t’entendre ! Je ne devrais pas te le dire, mais si tu ne m’avais pas appelée, c’est moi qui t’aurais téléphoné. Mais pas avant de savoir combien de temps tu allais me faire poireauter. Ça me démangeait tellement de composer ton numéro, j’en avais les doigts qui tremblaient ! Tu ne peux pas savoir combien de fois j’ai failli le faire…

— C’est-à-dire que… J’avais un peu honte.

Voilà, je l’ai avoué. Je peux me détendre, et étendre bien confortablement mes bras et mes jambes sur le lit.

— Alors, comment tu vas ? je lui demande.

— Je n’ai pas encore complètement réalisé… Pour le moment, la vie conjugale ne me déplaît pas trop.

— Ça marche bien, la vie à deux avec Belotti ?

— Impec, d’autant qu’il n’est presque jamais là.

— Ah oui, c’est vrai : il est sur le Giro… Je l’ai lu dans les journaux.

— Demain, l’arrivée d’étape est à Cortina. Comme ce n’est qu’à deux heures en voiture, je vais le retrouver là-bas. Mais chut ! C’est une surprise…

— Tu essaies de fiche sa carrière en l’air ?

— Non, c’est juste que Samuel doit honorer ses devoirs conjugaux, lance-t-elle. Il est officiellement prévenu : si nous faisons tu sais quoi moins de quatre fois par mois, je demande le divorce.

Eh bien, autant dire que Belotti a intérêt à filer droit !

— Pauvre Samuel ! je m’esclaffe. Partagé entre son amour pour sa femme et sa passion pour le vélo… C’est un vrai héros tragique, tu ne trouves pas ?

— Arrête, c’est moi l’héroïne tragique ! rétorque-t-elle avec un ton pathétique qui ne lui ressemble pas du tout. Tu me connais : je n’ai jamais été du genre possessive… Mais avec lui, c’est complètement différent. Je voudrais qu’il soit tout le temps avec moi, et plus il m’échappe, plus j’ai envie de lui ! Plus cliché que ça, tu meurs… Tu ne me reconnais plus, hein ?

— Attends… Il y a bien un truc que tu ne supportes pas chez lui !

— Évidemment que oui. La liste est longue, même… Quand il parle la bouche pleine, par exemple. Ou bien quand il veut dormir les fenêtres ouvertes alors que moi, j'aime être dans le noir total. Et je ne te parle même pas de sa mère. Dans le genre tchatcheuse, on ne fait pas pire ! Seulement, je l'aime, Elé. Et s'il le fallait, je l'épouserais cent fois de suite !

— Gaia, je t'en prie, tu me donnes le tournis. Stop.

— Tu t'étais déjà imaginé que je puisse en arriver là ?

— Jamais, dis-je en ricanant. Mais dis-moi, j'entends du bruit derrière toi, tu es où ?

— Au Rosso.

J'écrase une petite larme : on adorait prendre l'apéritif là-bas !

— Je viens de faire le tour des magasins avec une cliente française, bougonne-t-elle comme si elle revenait de la mine. Et de ton côté, ça se passe comment à Rome ?

— En fait, je suis à Stromboli…

— Quoi ?

— Non, non, tu as bien entendu. Et je suis avec *Leonardo*.

La tête rentrée dans les épaules, j'attends sa réaction en tremblant, comme si je venais de dégoupiller une grenade.

— Avec qui ? Monsieur J'aimerais-bien-être-avec-toi-mais-je-ne-peux-pas ? braille-t-elle comme une lionne prête à tailler en pièces celui qui s'en prendrait à son petit.

— C'est vrai, tu as loupé quelques épisodes… Il s'est passé tant de choses depuis ce jour-là…

— Alors raconte ! insiste-t-elle.

— J'ai même eu un accident…

— Un accident ? Comment ? Quand ? Pourquoi je n'ai rien su, bordel ? s'exclame-t-elle.

— Tout est arrivé tellement vite… C'était juste après ton mariage. Je pensais que ma mère t'aurait mise au courant, mais, visiblement, elle a tenu sa langue, pour une fois. Pas de bol, c'était pile quand il ne fallait pas…

— C’est-à-dire que je n’ai pas revu Betta depuis le mariage… Mais ça va mieux, maintenant ? me demande-t-elle d’une voix pleine d’inquiétude.

— Maintenant oui.

Je lui raconte dans les grandes lignes mon altercation avec Lucrezia – ça ne me fait pas plaisir de repenser à quelque chose d’aussi désagréable, mais tant pis – puis l’accident et les derniers développements de ma nouvelle vie aux côtés de Leonardo.

— Tu es complètement dingue, en fait, résume-t-elle à la fin de mon récit. Tu avais des tonnes de trucs à me dire et tu as attendu aujourd’hui pour me passer un coup de fil !

— Tu me pardonnes ? Tu sais ce que c’est, j’ai essayé de faire un lot pour tout te dire d’un coup.

Nous éclatons de rire, puis Gaia pousse un profond soupir.

— Bref, vous allez bien, Leonardo et toi ? Parce que s’il te fait encore souffrir, celui-là, je te jure que je débarque à Stromboli et que je le zigouille.

— Je n’ai jamais été aussi heureuse de toute ma vie.

Et c’est vrai. J’aimerais le hurler à la face du monde et le chuchoter à l’oreille de Leonardo. Mais si ça se trouve, il le sait déjà.

— Tant mieux, me lance alors Gaia, manifestement rassurée. Mais sinon, est-ce que tu as croisé Domenico et Stefano ?

— Qui ça ? je demande en ouvrant des yeux grands comme des soucoupes.

— Oh non, j’hallucine… Dolce et Gabbana, enfin ! Ils ont une baraque sur votre île. Il leur arrive de faire des soirées là-bas de temps en temps. Ils invitent la crème de la crème de la mode. Ça vaudrait le coup de leur faire une petite visite, tu ne crois pas ?

Ah, les infos people de Gaia, ça commençait à me manquer ! Maintenant qu’elle a épousé Belotti, son réseau a dû s’élargir encore davantage.

— Bien sûr, *trésor*. *I’ll let you know*. Mais tu comprends, nous avons tellement de choses à faire le soir, dis-je avec une voix de pimbêche.

— Ah oui ? Tu peux m’expliquer, je n’ai pas bien saisi ce que vous aviez tant à faire…, me demande-t-elle d’un ton coquin.

— J’aimerais tant que tu sois là ! dis-je avec un grand éclat de rire en plongeant la tête dans mon oreiller. On se voit dès que je rentre à Rome, d’accord ?

— Y a intérêt ! s’exclame-t-elle avant de reprendre une voix plus calme, presque étouffée. Tu m’as tellement manqué, Elena.

— Toi aussi tu m’as manqué.

Je jette subitement un œil par la fenêtre, comme si je m’attendais à la trouver dehors.

— On se rappelle bientôt. Gros bisous !

— Gros bisous.

Si elle était là, je pourrais enfin la prendre dans mes bras. Je me sens incroyablement soulagée. Qu’est-ce que je m’en veux de ne pas avoir trouvé le courage de lui passer ce coup de fil. Mais ça y est, mon bonheur est complet. Tout est à sa place.

Et j’ai le cœur léger, maintenant.

J’ai retrouvé une amie. Ma meilleure amie.

Nous avons décidé, Leonardo et moi, de faire l’ascension du volcan dans l’après-midi pour pouvoir admirer le coucher de soleil. C’est un peu risqué, vu que je me sens encore à moitié invalide et qu’il fera presque nuit noire quand nous reviendrons, mais Leonardo m’a garanti que ça en vaudrait la peine. Je me réveille vers quatre heures, après une bonne petite sieste revigorante. Nous avons dormi une heure pour récupérer des forces. Tandis qu’il traficote je ne sais quoi en cuisine, je m’étire avant de fouiller l’armoire. Qu’est-ce que je vais pouvoir me mettre ? À cet instant, je me sens comme une petite exploratrice… Bon, soyons honnête : je n’ai jamais été très montagne. C’est à peine si j’ai fait une randonnée quand j’étais gamine. Le temps de me mettre un short et un top, je m’assois sur le lit pour enfiler de grandes chaussettes qui m’arrivent à mi-mollet et une écharpe de trekking (merci Leonardo d’avoir pensé à tout !). Je redonne ensuite un peu de volume à mes cheveux avant de me faire une queue-de-cheval, puis j’attache mon vieux

survêt Adidas autour de ma taille et me voilà prête à sortir ! Ce que j'aime dans les tenues de sport, c'est qu'il n'y a jamais ni attentes ni surprises. Pas besoin de passer par la case miroir. Elles sont fonctionnelles. Point.

Dans la cuisine, je retrouve Leonardo vêtu d'un tee-shirt, d'un bermuda rempli de poches et de grosses chaussures de marche. Il prépare nos deux sacs à dos – le sien et un autre plus petit pour moi. Comme il me tourne le dos, je ne peux pas m'empêcher de remarquer que son pantalon lui fait un cul d'enfer. Mes bras passés autour de son cou, je m'écroule sur lui comme un poids mort.

— Coucou toi, me lance-t-il joyeusement. Il y a du café, si tu veux. Je viens d'en faire.

Je me détache de lui pour aller m'en verser une belle rasade. Pourvu que ça me sorte de ma torpeur ! Tout en l'aidant dans les préparatifs, j'aperçois deux bâtons de marche rétractables posés sur la table.

— Et ça ? je demande.

— C'est pour toi, pour que tu ne sollicites pas trop ta jambe, m'explique-t-il en m'en mettant un dans la main. Voyons pour la hauteur…

Agenouillé à mes pieds, Leonardo l'étire jusqu'au sol !

— Voilà, cent vingts centimètres, ce sera parfait !

— Je viens de me libérer de mes béquilles et tu me colles ces deux machins dans les pattes ? je demande d'un ton légèrement sceptique. Je peux me débrouiller sans, tu sais.

— Ne le prends pas mal. C'est juste pour t'aider dans les montées. Même les guides chevronnés s'en servent, me répond Leonardo en se relevant.

Il fait alors glisser une main le long de ma hanche avant de m'embrasser sur la nuque.

— Tu t'en sers toi aussi ? je demande tandis que son baiser réveille mon corps encore engourdi par le sommeil.

— Non, je dois avoir les mains libres…, me fait-il en attrapant mes seins.

— Mmmh, ça devient intéressant, dis-je tout bas en enroulant mes bras autour de son cou.

Excitée par la sensation de sa barbe sur ma peau, je me love contre lui, mon dos collé à son sexe.

— Qu'est-ce que tu es sexy en tenue de rando, me chuchote-t-il à l'oreille avant de torturer mon cou avec sa langue.

Oh non, pas là, pas là ! S'il m'embrasse comme ça, je ne peux que me rendre sans opposer de résistance, et il le sait, le petit coquin… Il plonge ensuite une main dans mon short et la glisse doucement au fond de ma culotte pour caresser ma chair déjà humide.

— Mmmh… J'aime que tu sois toujours prête pour moi, murmure-t-il avec un sourire diabolique qui se reflète dans le miroir accroché au mur.

Je lui souris en retour.

— Qu'est-ce que j'y peux, si tu me fais cet effet-là ? lui dis-je en retirant sa main avant de me retourner brusquement pour l'embrasser avidement.

Leonardo ouvre en grand ses lèvres pour accueillir sa langue mais s'éloigne soudain de moi, me coupant net dans l'élan.

— Allez, ça suffit.

— Eh, tu ne vas pas recommencer avec tes histoires de punition, quand même ? je bougonne.

— Oh non ! ricane-t-il. Mais autant économiser nos forces… Je n'aimerais pas qu'à cause d'une chute de tension tu tournes de l'œil en pleine ascension.

— Pour qui tu me prends, dis donc ? Je ne suis pas une petite nature, moi ! je grogne en lui balançant un coup de poing sur le torse.

Il lève les mains en signe d'apaisement avec un sourire puis m'embrasse en me collant une petite claque sur le derrière.

— Allez, prends ton sac et en route, *petite*. Si tu veux qu'on arrive à temps, il faut se dépêcher de partir. C'est qu'on a trois heures de marche devant nous !

Je jette mon sac à dos sur mon épaule avant de me mettre au garde-à-vous.

— À vos ordres, chef !

Il est près de dix-sept heures quand nous nous mettons en chemin. La chaleur est encore lourde. Laissant le village derrière nous, nous empruntons une petite route étroite qui, après le premier virage, dévoile une pente si escarpée qu'elle me flanque des palpitations. Oh là, est-ce que je vais y arriver ?

— Ça part fort, dis-je à Leonardo sans cacher mon inquiétude.

— Les cent premiers mètres sont les plus difficiles, mais après, ça redevient plus plat, me rassure-t-il en décrochant les bâtons arrimés à son sac avant de les étirer à la bonne hauteur. Tiens, tu vas en avoir besoin.

Leonardo avait raison : c'est tout de même plus facile. Les yeux levés vers le sommet du Stromboli, je commence à avoir des sueurs froides. Je ne vais pas pouvoir monter tout là-haut, je le sais. Ma jambe me lance de temps en temps, et je ne suis pas du tout préparée à ce genre d'efforts ! Il ne faut pas y penser… Rassemble tes forces, Elena, et marche. Au fond, ne suis-je pas en train de réaliser le rêve que j'ai fait dès que j'ai posé le pied sur cette île : voir de près les bouches du volcan ?

Après quelques minutes de marche, la route devient un sentier. Pas facile d'avancer sans trébucher sur un caillou. J'ai l'impression d'être en pèlerinage vers le temple d'une divinité vénérée depuis des millénaires. Plus nous grimpons, plus l'air se charge de fumée et de vapeur, répandant tout autour nous une odeur presque mystique.

Ne lâche rien, Elena ! Et surtout, ne te retourne pas.

Leonardo, qui ouvre la marche d'un pas assuré, se tourne toutes les deux minutes pour vérifier que je suis encore là, en un seul morceau.

— Tout va bien ? finit-il par me demander en s'apercevant que je suis à la traîne de quelques mètres.

Ce n'est pas ma faute ! Un de ces maudits bâtons s'est coincé. Pour un peu et je me ramassais par terre !

— Oui, oui, impeccable, je crie en pressant le pas.

— Tu veux faire une pause ? me demande-t-il en me regardant droit dans les yeux, en penchant la tête sur le côté.

— Mais non, je vais très bien. J'ai des années d'alpinisme dans les Dolomites derrière moi, lui dis-je d'un air de défi.

Façon de dire : j’ai dû faire deux randonnées avec mon père quand j’étais ado.

— Tu essaies de m’impressionner ? me demande-t-il d’un air ironique.

— Pourquoi, j’ai réussi ?

— Pas du tout, me répond-il sèchement. Alors ne gaspille pas ton énergie, la route est encore longue !

Je lui tire la langue et Leonardo s’esclaffe.

Bizarrement, après avoir craché mes poumons pendant la première montée, j’ai l’impression d’avoir suffisamment d’énergie pour escalader l’Everest. Ça doit être l’effet Leonardo : quand je suis avec lui, j’oublie la fatigue, la douleur physique. À ses côtés, la vie est une véritable aventure !

À mi-parcours, nous nous asseyons au bord du sentier sur un rocher plat encore chauffé par le soleil pour faire une pause, le temps de boire un coup et nous remplumer un peu.

Je sors de son sac à dos un Tupperware contenant le cake aux fruits que j’ai préparé ce matin.

— Voyons voir ça…, me dit-il en prenant son petit air sévère.

C’est l’heure du verdict de l’expert.

J’ai suivi la recette de ma mère. Après l’avoir regardée faire pendant des années, j’ai enfin décidé de m’y coller.

Tandis que Leonardo déguste mon gâteau, le mâche calmement, l’air concentré, j’attends nerveusement son jugement.

— C’est très bon ! s’exclame-t-il les yeux grands ouverts avec un sourire admiratif. Il aurait peut-être juste fallu une minute de cuisson en moins.

J’aurais été étonnée qu’il n’ait pas une petite critique à me faire. Mais au moins, on voit qu’il est sincère. Flattée dans mon orgueil (ça fait tout de même plaisir), je goûte mon chef-d’œuvre à mon tour.

— Mmmh, il n’est pas exactement comme celui de ma mère, mais c’est une imitation tout à fait honorable.

— Tu lui feras mes compliments, me dit-il en attaquant un autre morceau.

— Maintenant que j’y pense, ça fait un bout de temps que je n’ai pas eu mes parents au téléphone… Il faudrait que je les appelle demain. Quand je reste longtemps sans les voir, ils me manquent. Et pourtant, il me suffit de passer une journée avec eux pour avoir envie de partir en courant.

En fin de compte, je les aime, tous nos petits sketchs en famille…

— Tes parents doivent me détester de t’avoir kidnappée. Ils tenaient vraiment à t’avoir près d’eux à Venise, je me trompe ?

— Tu ne m’as pas kidnappée. J’ai décidé de te suivre.

— Exact.

— Et je suis heureuse d’avoir fait le bon choix, je lui murmure en lui effleurant les lèvres d’un baiser avant de me lever et de m’étirer. On se remet en route ? Je me sens d’attaque !

— Super… Viens, c’est par ici, me dit-il en m’indiquant un chemin secondaire un peu plus loin. Ça va pas mal souffler, je te préviens.

Après avoir enfilé mon K-way jaune, je suis Leonardo en serrant sa main très fort. En jetant un œil en contrebas, en direction du village, j’arrive à distinguer les maisons : on dirait de minuscules petits dés blancs éparpillés sur la terre noire. J’ignore à quelle altitude nous sommes, mais j’ai un peu la tête qui tourne. L’air est plus lourd et chargé d’un vent mordant. Mais je n’ai aucune raison de me plaindre : nous sommes près du but. Maintenant, il faut gérer l’effort.

Le soleil commence à disparaître dans la mer. Assister au coucher de soleil d’ici me semble irréel. C’est un véritable festival de couleurs qui vous en met plein la vue.

Juste avant d’atteindre le sommet, Leonardo s’arrête à un endroit accidenté où s’ouvre un promontoire à pic sur la mer. Les jambes flageolantes, je fais quelques pas en arrière. Ça y est, mes vertiges me reprennent.

— Approche-toi, je te tiens, me dit Leonardo en m’attrapant délicatement la main.

Confiante, je m’accroche à son bras.

— Regarde, s’exclame-t-il en pointant son index. C’est la *Sciara del Fuoco*.

Face à moi, j'aperçois une immense étendue de sable volcanique, très escarpée, où se déversent les éruptions des cratères.

— C'est incroyable, je murmure, éblouie par ce spectacle.

Des jets de lave incandescente dévalent les pentes de la *Sciara* avant de disparaître dans la mer au milieu de denses volutes de vapeur et de nuages de cendre. De toute ma vie, je n'ai jamais vu une chose pareille.

La nuit commence à tomber. Le ciel qui s'assombrit semble raviver le rouge ardent de la lave. Nous voilà arrivés près des bouches en activité du volcan. Je n'en mène pas large. C'est un peu comme regarder dans les entrailles de la terre. On ressent dans sa chair comme une sensation de vide. C'est un sentiment angoissant qui vous bouleverse le corps et l'esprit. Soudain retentit un bruit sourd, pareil à un coup de tonnerre. La terre tremble, une fontaine de feu s'élève vers le ciel et retombe dans une pluie de petites pierres brûlantes. On reste ébahi, dévasté, devant une telle puissance tellurique.

Le visage perlant de sueur, subjuguée par ce que j'ai sous les yeux, je suis dans un état d'euphorie indescriptible. L'énergie qui remonte de la terre se glisse sous ma peau, irradiant tout mon corps. Après m'être débarrassée de mes bâtons de marche, de mon sac et de mon K-way, j'observe Leonardo, quelques mètres plus loin, debout torse nu, son tee-shirt attaché autour du cou comme une écharpe, les yeux fixés sur la fournaise et sur l'horizon. Des reflets rouges embrasent ses yeux. Il a l'air perdu dans ses pensées. S'est-il aperçu que je l'épiais ? Il se tourne brusquement vers moi. Ses yeux m'appellent. À peine l'ai-je rejoint qu'il se place derrière moi pour me serrer dans ses bras. Nous restons de longues minutes à contempler ce spectacle ensorcelant, unique au monde. À quoi bon parler ?

Soudain me vient une image que j'éprouve le besoin de partager avec lui :

— On dirait une plaie béante, tu ne trouves pas ? C'est un peu comme si on regardait battre le cœur de la terre.

Leonardo me serre encore plus fort contre lui. La déferlante d'énergie qui jaillit du sol se mêle à celle de nos corps, et l'attise. Mon ventre s'enflamme quand Leonardo me passe la langue dans le cou – lentement

et profondément d’abord, puis avec de plus en plus d’impatience. Accrochée à ses bras, je me colle contre son torse nu et brûlant.

— Je veux faire l’amour ici, près du cœur de la terre, me chuchote-t-il en me mordant l’oreille.

Sa voix, pareille à un rugissement, se mélange avec le vacarme du volcan.

Je ferme les yeux. Les frissons brûlants qui glissent le long de ma colonne vertébrale pour se plonger entre mes jambes sont ceux du volcan face à nous. Je cherche le sexe de Leonardo : il est déjà raide et impatient.

D’une main, Leonardo se faufile dans mon décolleté pour me caresser doucement tandis que, de l’autre, il pénètre dans mon short. Ses doigts trouvent mon clitoris et commencent à le titiller tandis que ses lèvres, nichées dans le creux entre mon cou et mon épaule, goûtent ma peau comme si c’était un fruit mûr.

Lorsque Leonardo me retourne et prend mon visage entre ses mains, ses yeux noirs transpercent les miens ; ils débordent de désir mais laissent aussi entrevoir quelque chose de plus mystérieux, de plus ancestral – quelque chose dont je ne peux plus me passer, maintenant.

— Je ne peux pas te résister, me dit-il en faisant tomber une bretelle de mon débardeur.

— Alors ne me résiste pas, je rétorque en l’enlevant complètement.

Je reste nue jusqu’au nombril, la peau caressée par l’air chaud qu’exhalent le cratère et Leonardo.

Il défait ma queue-de-cheval et plonge ses mains dans mes cheveux. Il commence alors à me masser le crâne, comme s’il voulait prendre le contrôle de mon esprit. Une sensation électrique me descend du ventre jusqu’au vagin.

Ses doigts courent maintenant le long de ma nuque. Il me tire par les cheveux, m’obligeant à pencher la tête en arrière. Ma gorge nue est prête à se laisser mordre. Sentir ses dents frôler ma chair et sa langue parcourir mon cou m’arrache un long gémissement. Leonardo plonge ensuite dans ma bouche. C’est un baiser sensuel et violent, un baiser qui ébranle tous mes sens. Leonardo me tient la tête de ses deux mains, comme s’il

voulait m’empêcher de fuir, tandis que je caresse ses fesses. Son bassin collé au mien, je veux sentir son envie.

Une fois allongée par terre pour l’accueillir entre mes jambes, je le laisse étendre sur moi son torse musclé et ruisselant de sueur. La terre noire gratte, brûle, tremble et génère des vibrations qui se répercutent dans tout mon corps. Leonardo m’attrape par la taille et remonte jusqu’à mes seins dont il s’empare férocement. Une incroyable sensation de vide envahit ma tête. Une odeur enivrante me pénètre – son odeur à lui ajoutée à celle du volcan : un mélange d’ambre et d’encens. Il referme ses lèvres sur l’un de mes tétons et le suce lentement avant de le mordre tellement fort qu’il me fait presque mal. Ses coups de langue avides me font pousser des cris. Je le regarde, je le sens. Je le veux de toute mon âme.

Sans détacher ses yeux des miens, Leonardo me débarrasse de mon short puis fait courir ses mains jusqu’en haut de mes cuisses. Il passe sa langue autour de mon nombril avant de descendre avec la sensualité d’un serpent. Il mord ma culotte avant de me l’arracher tel un animal affamé. Je sens ses dents s’enfoncer dans ma chair brûlante et sa langue s’insinuer dans mon sexe qui vibre déjà. Agrippée de toutes mes forces à la jungle de ses cheveux, j’essaie d’exprimer le plaisir qui me déchire. Ses mains emprisonnent brutalement mes cuisses avant de plonger dans mon entrejambe. Ses doigts virils se mélangent à la douce sensation que m’offre sa langue, colorant mon plaisir de mille nuances.

Leonardo finit par se relever. Il baisse un peu son pantalon, libérant son érection qu’il se met à frotter contre mon sexe, qui s’ouvre aussitôt pour l’accueillir. Je le désire tellement fort que je jouis déjà.

Alors, Leonardo me pénètre ; il s’enfonce en moi en gémissant d’une voix rauque. Un coup de tonnerre jaillit de la terre tandis que le ciel s’illumine de flammes. Le Stromboli exulte, mais je n’ai pas peur, bien au contraire, car sa puissance embrase désormais tout mon corps. De brutales décharges d’adrénaline parcourent mes veines. Je suis au comble de l’excitation.

— Elena, je veux t’entendre, murmure-t-il.

Dans un cri guttural, il s’enfonce encore plus profondément en moi et se met à aller et venir à m’en rendre folle. Comme la terre, je commence à trembler. Un orgasme me remonte du fond des entrailles et se répand

telle une coulée de lave, bouleversant chacun de mes sens. Rien ne peut y faire obstacle.

Accroché à mes hanches, ses mains rivées à mes fesses, Leonardo redouble d'ardeur. Il est en train de jouir avec moi, là, maintenant. Jamais nous ne nous sommes désirés aussi fort. C'est nouveau pour moi. Et, quelque part, ça me fait un peu peur.

Haletant, ruisselant de sueur, Leonardo m'embrasse. « Je t'aime, Elena », me dit-il avant de s'écrouler sur ma poitrine, entre mes bras, son sexe encore dans le mien. Même si je n'ai ni la force d'ouvrir les yeux, ni celle d'articuler un mot, j'arrive à murmurer quelques mots, venus du fond de mon être : « Je t'aime, Leonardo. » De toute ma vie je n'ai jamais été aussi sûre de quoi que ce soit.

Nous restons allongés là, agrippés l'un à l'autre. Nous ne sommes plus deux. Telle une boule d'énergie vibrante, nos corps et nos âmes sont désormais soudés, et se mélangent à tout ce qui nous entoure. Nos deux cœurs battent à l'unisson avec le cœur de la terre.

*OceanofPDF.com*

# 12.

— Il est peut-être temps de sortir, lance Leonardo en regardant ses mollets blancs et ramollis.

Après plus d’une heure de baignade, nous avons presque fini par fondre à force d’être enveloppés par cette eau pas spécialement chaude, certes, mais proprement irrésistible. Le mois de juin a commencé et il fait un temps magnifique. Je ne voudrais pas être ailleurs ! Leonardo me soulève par la taille pour me coller un baiser sur l’épaule. Une petite tape sur les fesses et nous voilà repartis à l’assaut des vagues.

Leonardo nage comme un dauphin. Ses mouvements sont si puissants et si précis que j’ai du mal à le suivre. Il faut dire qu’avec mon style quelque peu approximatif… C’est dans des moments pareils que je regrette de ne pas avoir appris à mieux nager. Depuis que je suis gamine, je ne me suis jamais vraiment sentie à l’aise dans cet élément. Même si on distingue très bien le fond sous cette mer cristalline, le simple fait de plonger me fiche la trouille. Il m’est même arrivé d’en faire des cauchemars. De fait, quand j’habitais Venise, j’ai souvent rêvé que je tombais dans un canal avant de me noyer au fond de ces eaux troubles et noires. C’est complètement idiot, quand j’y pense : personne ne se noierait dans à peine plus d’un mètre d’eau, même pas un enfant sans ses brassards… Mais bon, on ne commande pas son inconscient.

Toujours est-il qu’avec Leonardo je n’ai peur de rien. Physiquement et mentalement, tous ces bains de mer m’ont redonné un vrai coup de fouet.

De retour au bord du rivage, nous nous étendons sur nos serviettes pour nous sécher.

— Je n’en reviens pas ! je m’exclame en détachant mon élastique de mes cheveux mouillés. On a la plage pour nous tout seuls…

Même si elle est proche des maisons, cette portion de côte n’a rien perdu de sa beauté. Avec son relief escarpé et sauvage, il y a là quelque chose d’intemporel.

— Eh oui, le gros des touristes n’est pas encore arrivé, fait-il en se passant une main dans les cheveux et sur sa barbe mouillée. Et on ne peut pas dire que les habitants de Stromboli vont souvent à la plage. D’ailleurs, pas mal d’entre eux ne savent même pas nager… Pour des insulaires, c’est le comble, tu ne trouves pas ?

La tête penchée vers lui, je me secoue les cheveux. Une pluie de fines gouttelettes lui tombe dessus.

— Et toi, qui t’a appris à nager aussi bien ? je lui demande.

— Mon père. C’était une espèce d’homme-poisson. Il pouvait atteindre des profondeurs incroyables pour pêcher des oursins. Et en apnée, s’il te plaît ! m’explique-t-il la bouche déformée par un sourire mélancolique. C’est grâce à lui que j’ai eu mon premier contact avec l’élément marin. Je m’en souviens comme si c’était hier… Il m’avait attrapé et jeté à la flotte, là où je n’avais pas pied. J’avais quatre ans.

Une ride se forme au milieu de son front.

— Il était là, tout près de moi, prêt à intervenir, bien sûr. Il m’a regardé m’agiter pendant quelques minutes, jusqu’à ce que je trouve tout seul le moyen de rester à la surface. Il me disait toujours qu’on ne doit compter que sur soi-même, en mer comme dans la vie. Et c’est une leçon que je n’ai jamais oubliée.

— Mais parfois, il faut savoir aussi accepter l’aide des autres, je remarque.

— Je sais, me répond-il d’un air pénétré. Mais pour quelqu’un comme moi, c’est difficile.

Je caresse sa barbe mouillée. C’est vrai : Leonardo est habitué à se débrouiller tout seul et à prendre soin de ses proches, mais il a du mal à placer son sort entre les mains de quelqu’un ou à laisser les autres se mettre en quatre pour lui. Y parviendra-t-il un jour ? Espérons. À moi de

lui apprendre à avoir confiance en son prochain et à mettre son orgueil de côté. Voilà ma nouvelle mission.

Je lève les yeux. Perdue dans l'azur limpide du ciel, je soupire. Je suis tellement heureuse, j'aimerais que ces jours à Stromboli ne se terminent jamais. Oubliés, mon travail, Paola, Rome : tout ce qui m'importe, c'est ce qui se passe ici et maintenant. Parce que Leonardo est avec moi.

Tandis que le soleil, brûlant, caresse notre peau, la brise marine nous invite à ne rien faire.

Leonardo n'en oublie pas pour autant son livre de recettes. Allongé sur le côté, une main sous le menton, il jette quelques notes sur un petit cahier à carreaux tout noirci d'encre et de gribouillis illisibles – un vrai manuscrit d'alchimie. Quand de nouvelles idées lui trottent dans la tête, Leonardo est concentré comme jamais. Impossible de le sortir de sa bulle. Cela dit, son air de premier de la classe le rend terriblement sexy ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour plonger mon visage contre ce torse musclé qu'il ose offrir à mon regard.

— Les illustrations sont vraiment pas mal, dit-il tout à coup en lâchant son stylo.

— Oui, ça rend beaucoup mieux avec les couleurs.

Mes lunettes de soleil sur le nez, je pose les coudes sur ma serviette, la tête légèrement penchée en arrière.

— Dire que je pensais avoir perdu la main avec les aquarelles… Je m'épate moi-même !

— Tu sais quoi ? me lance-t-il en m'effleurant doucement la joue. Ça me fait vraiment plaisir que la cuisine te passionne autant.

— Eh oui, qui l'eût cru ? Moi qui avais toujours pris ça comme une obligation, comme quelque chose d'ennuyeux… Mais avec toi, ça devient amusant ! dis-je en lui glissant un baiser au coin des lèvres. Méfie-toi tout de même, chef : l'élève pourrait vite dépasser le maître…

— Hé, ça va les chevilles ? réplique-t-il avec un sourire moqueur avant de plonger sa langue entre mes lèvres.

Ses baisers profonds me rendent littéralement dingue. Impossible d'y résister.

— Demain, j’aimerais t’apprendre une nouvelle recette, m’annonce-t-il en se détachant de ma bouche. Mais avant, on ira ramasser des immortelles sur les roches.

— Des immortelles ? C’est quoi ? je demande en écolière curieuse.

— C’est une fleur sauvage jaune doré, typique des îles du Sud, m’explique-t-il. Après les avoir fait sécher, on se sert des tiges pour donner du goût au poulet, au risotto et à quelques entrées. Au niveau du goût, c’est à mi-chemin entre le curry et la réglisse.

— J’ai hâte de goûter, dis-je en me léchant les babines.

Moi qui ne peux pas vivre sans mes bâtonnets de réglisse, je risque d’adorer ça…

— Tu sais reconnaître les plantes sauvages ? je finis par lui demander.

— Bien sûr. C’est même une des premières choses à savoir si tu veux devenir chef. Pour bien cuisiner, il faut connaître tous les produits, sans jamais perdre le contact avec la terre, me dit-il en prenant une poignée de sable noir.

J’acquiesce, fascinée. Leonardo est comme ça : il vit en symbiose avec le monde qui l’entoure. Pour une fille aussi balourde et mal à l’aise en société que moi, c’est presque agaçant de voir quelqu’un vivre d’une façon tellement harmonieuse.

— Fais attention, tu vas avoir le dos cramé, m’avertit tout à coup Leonardo en levant les yeux vers moi.

— J’espérais que tu m’étales encore un peu de crème solaire, lui dis-je avec un sourire félin.

— C’est sûr que dit comme ça…, répond-il en me transperçant du regard.

Tandis que Leonardo sort de son sac la crème solaire, je m’allonge sur le ventre. Même après plusieurs journées de plage, ma peau blanche comme un cachet d’aspirine a besoin d’être bien protégée.

Agenouillé à côté de moi, Leonardo rabat mes cheveux en avant puis défait la lanière de mon bikini et me couvre lentement de crème. Décidément, cet homme a des doigts de fée. À peine pétrit-il ma peau que le moindre petit muscle de mon corps se contracte pour se détendre

la seconde suivante. C’est absolument divin. Les bras le long du corps, je me laisse complètement aller.

— Mmmh, tu fais ça tellement bien…

— Ça te plaît ?

— C’est à se damner.

Leonardo dépose une petite noisette de crème sur mes jambes puis l’étale en partant des chevilles pour remonter tout doucement jusqu’à mes cuisses. Il pourrait me faire ça des heures durant que je ne me lasserais pas…

Soudain, je sens ses mains se figer. Allons bon, qu’est-ce qui lui prend ?

— Oh mon Dieu…, siffle-t-il alors entre ses dents. Qu’est-ce qu’elle fait ici, celle-là ?

— Qui ça ? je demande en me relevant, l’esprit cotonneux.

À une dizaine de mètres, j’aperçois une silhouette. Lucrezia. Immobile et altière, telle une Méduse sortie du sable, elle porte une courte robe de plage en dentelle blanche qui fait ressortir sa peau mate. Ses cheveux lâchés sur ses épaules remuent dans le vent comme des serpents, tandis que ses yeux noirs et profonds débordent de rage, de haine et de stupéfaction. Elle reste là sans bouger, comme étonnée et révulsée par le spectacle offert à sa vue. À peine a-t-elle croisé nos regards qu’elle recule.

— Lucrezia !

D’un bond, Leonardo s’approche d’elle. Je m’empresse de rattacher mon maillot avant de m’asseoir. Lucrezia recule à nouveau avant de se retourner et de prendre ses jambes à son cou en bredouillant un truc incompréhensible.

— Attends ! lui hurle Leonardo.

Rien à faire : Lucrezia se met à courir en faisant voler le sable comme un cheval fou.

Je m’approche de lui. Si je suis sans voix, lui est absolument bouleversé.

— J’ignore ce qui l’amène ici. Malheureusement, elle ne s’attendait pas à te trouver là avec moi, explique-t-il en faisant de grands gestes.

— Rattrape-la, je lui dis sans hésiter.

— D’accord. Toi, rentre à la maison, m’ordonne-t-il en me prenant par les épaules, les yeux dans les yeux. Je te rejoins dès que je l’ai retrouvée. Ce sera vite fait, mais je dois m’assurer qu’elle va bien.

— O.K., mais appelle-moi en cas de problème, je lui réponds d’une voix inquiète.

C’est horrible : je viens soudain d’avoir un sombre pressentiment…

— Ne t’affole pas, insiste Leonardo en me donnant un baiser sur le front.

Je le vois ensuite s’élancer ventre à terre sur les traces de Lucrezia.

Le cœur battant à mille à l’heure, je ramasse nos affaires et j’attache mon paréo par-dessus mon maillot de bain encore humide.

J’ai beau avoir fait ce trajet des dizaines de fois, j’ai l’impression d’avoir perdu tous mes repères. Je marche avec une lenteur exténuante, comme si j’avais du mal à bouger les jambes. Que va-t-il se passer maintenant que Lucrezia a refait surface ? Un tourbillon de sentiments agite mon cœur. Est-ce que je suis folle de rage ? Morte de peur ? Tout ce que je sais, c’est qu’une question ne cesse de résonner dans ma tête : pourquoi est-elle revenue ?

Plus j’y pense, plus la réponse me semble d’une tragique évidence. Elle est venue le chercher, aucun doute là-dessus. Cette femme essaiera par tous les moyens de sauver son mariage. Et je ne pourrai rien y faire.

À cet instant, le volcan laisse échapper une de ses magnifiques volutes de fumée. Mais, en baissant les yeux, j’aperçois quelque chose dans le lointain, une tache blanche et brune qui plane lugubrement au sommet d’un éperon rocheux à pic sur la mer. C’est Lucrezia. Les yeux rivés vers le fond de la mer, elle semble près du bord, terriblement près du bord.

Combien mesure cette falaise ? Une cinquantaine de mètres, tout au plus. Si elle tombe de cette hauteur, elle devrait s’en sortir… Mais est-ce qu’elle sait au moins nager ? Un frisson de terreur me parcourt la colonne vertébrale. Je sais ce qu’elle s’apprête à faire. Mais où est passé Leonardo ? Il faut que je l’appelle… Non, pas le temps. Il faut que ce soit *moi* qui arrête Lucrezia avant qu’il ne soit trop tard. J’arrive au pied du rocher ventre à terre. Dans la précipitation, je m’entrave dans un caillou

et m’étale de tout mon long. Une douleur lancinante traverse ma jambe à peine guérie, mais qu’importe ? Une fois debout, j’escalade le rocher pieds nus après m’être débarrassée de mon sac de plage et de mes sandales en cuir qui roulent en contrebas avec un bruit sourd.

Une chance, elle ne m’a pas encore vue. Maintenant que j’arrive à distinguer parfaitement ses traits, je peux peut-être attirer son attention :

— Lucrezia !

Elle ne m’entend pas. Je crie à nouveau son nom, plus fort.

Elle finit par se retourner, mais ne me répond pas. Ses yeux débordent de douleur : elle souffre, viscéralement, au plus profond d’elle-même. Les joues ruisselant de larmes, elle tremble si fort qu’elle pourrait se briser d’un moment à l’autre.

— Lucrezia… Leonardo te cherche, dis-je sans reprendre mon souffle, en essayant autant que possible de me montrer rassurante.

— Casse-toi ! Fous-moi la paix, hurle-t-elle d’une voix étranglée.

Lucrezia n’est plus maîtresse d’elle-même. J’ai l’impression de voir un animal blessé et prêt à tout. Je n’ose même pas bouger. Si j’écoutais mon instinct, je l’éloignerais aussi sec de ce précipice, mais, avec ce qu’elle m’a dit, pas question de faire ne serait-ce qu’un pas. Elle serait capable de se jeter dans le vide.

— Recule, je t’en supplie. Je vais tout t’expliquer, je bafouille.

— Expliquer quoi ? J’ai tout compris ! Dire que j’étais venue lui demander de revenir chez nous, pour qu’on reparte de zéro… Qu’est-ce que j’ai pu être conne ! s’exclame-t-elle en me foudroyant du regard. Et tout ça, c’est ta faute. J’aurais préféré que tu crèves sous les roues de cette bagnole !

— Je suis navrée que tu l’aies découvert comme ça, mais je te jure que Leonardo voulait te mettre au courant.

J’ai l’impression de parler dans le vide. Comment des mots pourraient-ils apaiser quelqu’un qui souffre autant ? Hormis essayer en vain de gagner du temps, je ne peux strictement rien faire pour elle. Lucrezia n’est plus juste en train de dire ce qu’elle a sur le cœur, elle pète les plombs :

— Je ne suis plus rien, maintenant. Ma vie n’a plus de sens, alors je fais quoi, hein, je fais quoi ? hurle-t-elle d’une voix si désespérée qu’elle me déchire le cœur.

Un éclair de folie brille soudain dans son regard brûlant de détermination :

— Tout ça, c’est votre faute à tous les deux. Vous aurez ma mort sur la conscience pendant le restant de vos jours ! lance-t-elle en se rapprochant du bord.

Encore un pas et elle chutera dans le vide, mais je suis trop loin pour l’en empêcher. Autour de nous, le temps s’est suspendu.

— Arrête, Lucrezia, ne fais pas ça ! je lui crie de toutes mes forces.

Mais c’est inutile. *Je* suis inutile. C’est *moi* la coupable.

Lucrezia bascule. En un instant, je la vois disparaître derrière le rocher.

Je me précipite au bord de la falaise. Les tempes qui battent, les jambes qui tremblent, je me mets à regarder les vagues en l’appelant à tue-tête. Pourvu que son instinct de survie prenne le dessus sur le reste ! Pitié, mon Dieu, faites qu’elle remonte à la surface. Hélas, je ne vois rien. L’espace d’une seconde, j’hésite à partir à toutes jambes demander de l’aide, mais je me ravise. Arrête tes conneries, Elena, le temps presse ! Si quelqu’un doit agir, c’est moi. Il faut que je saute, même si me jeter d’aussi haut me fait trembler de toutes mes forces. Une sensation de nausée me retourne l’estomac. Vu d’ici, la mer semble à des kilomètres. Ses eaux sont si noires qu’on n’en aperçoit même pas le fond. L’abîme menaçant qui s’ouvre sous mes yeux me rappelle mes pires cauchemars. Quelques minutes ont suffi à transformer ce paradis en un paysage d’apocalypse. Peu importe, je dois le faire. Allez ma grande, ce n’est pas l’heure d’avoir la trouille.

Après avoir pris une grande inspiration, je m’élance dans le vide. Ma chute me paraît interminable. Une lumière bleue se met à briller sous mes pieds. Elle se rapproche de plus en plus. Très vite, je tends les jambes, lève les bras, ferme les yeux, et retiens ma respiration. Ça y est, je suis au fond de la mer.

Aspirée par la gravité, j’ouvre aussitôt les yeux, terrifiée à l’idée de ce que je pourrais voir apparaître. Autour de moi s’étend un monde

impénétrable et silencieux. Tout est si sombre qu'on n'y voit pas à deux mètres. Je suis dans l'abîme, à la fois terrorisée et déterminée à sauver Lucrezia. Je suis obligée de remuer les bras et les jambes pour empêcher l'eau de me ramener à la surface. D'un mouvement du bassin, je descends de quelques centimètres. En tournant sur moi-même, je tente de sonder ces profondeurs où ne résonne qu'un bruit : les battements de mon cœur.

Je vois des cailloux, des algues, des petits poissons qui ressemblent à des flèches d'argent. Aucune trace de Lucrezia. Mais où est-elle passée ? Le temps de remonter à la surface pour reprendre ma respiration, je replonge. Je vais bien finir par la trouver, elle ne doit pas être loin ! Au détour d'un rocher, une tache blanche apparaît sous mes yeux. C'est Lucrezia. Elle paraît évanouie…

Mon Dieu, pourvu qu'elle soit en vie !

Je la saisis sous les bras et la remonte à la surface aussi vite que possible. Mes poumons me brûlent la poitrine, je commence à manquer d'air. Lucrezia ne bouge pas. Si ça se trouve, elle a des côtes brisées. Je dois y aller prudemment, mais quand même faire vite.

Je l'attrape par-derrière, en lui ceinturant les épaules avec un bras, comme dans les films. En rassemblant toutes mes forces, j'essaie de la tirer vers le haut, mais ça n'est pas une mince affaire, surtout quand on nage aussi mal que moi. Avec ces vagues qui me repoussent sans cesse en arrière, je suis obligée de battre des jambes à m'en faire éclater le cœur.

Heureusement pour moi, derrière la falaise se trouve une crique avec une petite plage. Je me mets alors à nager dans cette direction. Surtout, garder son calme. Mes muscles ont tenu le choc : par bonheur, Lucrezia est un vrai poids plume. Deux minutes plus tard, je touche enfin pied. Je peux alors la traîner jusqu'au rivage et la coucher sur le sable.

Le souffle court, je me jette sur son corps froid. Est-ce qu'elle respire encore ? Oh non, je ne sens rien, elle doit avoir les poumons remplis d'eau. Je lui soulève les paupières mais ne vois que ses yeux révulsés. Merde, merde, merde. J'attrape alors sa main toute maigre. Le pouce collé à son poignet, je perçois une faible pulsation. Ouf. Si son cœur bat, il y a encore de l'espoir.

Courage, Elena. Tu peux y arriver. Essaie de te souvenir de tes cours de secourisme. D'accord, ça remonte à l'époque du lycée, mais fais un effort, bon sang ! Pour le bouche-à-bouche, il fallait s'y prendre comment ?

Ah, je me souviens ! Tout d'abord, pencher la tête au maximum. Une main sur la nuque de Lucrezia, l'autre sur son front, je pousse sa tête vers le haut. Après lui avoir bouché le nez pour empêcher l'air de ressortir, j'inspire profondément. Mes lèvres collées aux siennes, je souffle de toutes mes forces dans sa bouche. Rien. Rien, bon sang !

— Elena !

Un cri lointain résonne d'un bout à l'autre de la plage. C'est la voix de Leonardo. Enfin ! Mais où est-il ?

C'est bon, je le vois en haut de la falaise.

— Leonardo ! je lui crie comme une folle en lui faisant signe d'accourir.

Tandis qu'il se dépêche de descendre, je fais une nouvelle tentative de respiration artificielle. Peine perdue. Lucrezia ne respire plus. C'est pas vrai…

Leonardo arrive enfin à mes côtés : il a fait vite (du moins, je crois). Son portable à la main, il appelle les secours.

— Elle ne respire plus, lui dis-je les larmes aux yeux, à bout de forces. Je t'en prie, il faut qu'on la maintienne en vie. J'ai peur que les secours n'arrivent trop tard…

Leonardo se penche sur Lucrezia et commence à lui faire du bouche-à-bouche. Je le laisse lui insuffler de l'air avant de poursuivre le massage cardiaque. Quinze poussées, puis c'est au tour de Leonardo. Et ainsi de suite.

Nous nous regardons, Leonardo et moi. Je ne l'ai jamais vu aussi perdu. Posées sur le corps inanimé de Lucrezia, ses mains tremblent tandis que ses yeux vitreux cherchent une réponse au fond des miens. J'insiste pour qu'on continue, et tant pis si ça ne sert à rien. Qu'est-ce qu'on peut bien faire d'autre, de toute façon ?

Le voir si pâle, si tendu, me brise le cœur. Même si mes forces m'abandonnent, même si j'aimerais m'écrouler et éclater en sanglots, je

dois être forte, pour lui. Résiste, Lucrezia, résiste.

L’hélicoptère des gardes-côtes finit par arriver. Il y a peut-être encore un peu d’espoir… Leonardo et moi levons les yeux au ciel. Quelques secondes après l’atterrissage, deux infirmiers sortent du cockpit et se précipitent vers nous avec une civière. Après leur avoir tout raconté, nous les laissons installer Lucrezia pour lui prodiguer les premiers soins et l’emmener à l’hôpital de Messine.

Nous les regardons s’en aller depuis la plage, vidés, incapable de dire ou de faire quoi que ce soit. Leonardo est devenu aussi froid et immobile qu’une pierre. En lui frôlant le bras, j’ai l’impression de toucher une statue. Ma main glisse dans la sienne et la serre de toutes ses forces pour lui redonner un peu de chaleur.

Je suis avec toi, mon amour. Je ne te laisserai pas seul.

*OceanofPDF.com*

# 13.

Depuis la fenêtre, j’observe la rue bondée de voitures en attendant Leonardo. Par cette chaude soirée d’été, Messine s’embrase de lumières et embaume le jasmin. Du port me parvient l’écho des ferrys. Cette ville m’est inconnue ; jamais je n’aurais imaginé m’y arrêter. Je ne me sens pas à ma place. Pourquoi ? Mystère. C’est comme si j’avais été violemment arrachée à mon île de sable et de silence pour débarquer dans une ville bruyante et noire de monde.

Voilà cinq jours que je suis ici. Depuis que les secours ont transféré Lucrezia à l’hôpital en hélicoptère, Leonardo et moi nous sommes temporairement installés à l’appartement qu’ils habitaient du temps de leur mariage. C’est lui qui m’a demandé de le suivre. J’ai immédiatement dit oui. Que pouvais-je faire d’autre ? Rentrer à Rome et le laisser seul dans un moment pareil ? Non, je ne l’aurais jamais abandonné. Et pourtant, vivre ici, dans *leur* appartement, me pèse énormément.

Lucrezia est en vie, mais reste suspendue entre notre monde et l’au-delà. Sa chute brutale a provoqué une commotion cérébrale et un œdème pulmonaire aigu. Elle est tombée dans le coma pendant le transport en hélicoptère. Jusqu’ici, pas un de ses médecins n’a osé promettre qu’elle s’en sortirait…

Leonardo fait la navette entre l’appartement et l’hôpital sans ménager ses efforts. Il est perdu dans un tourbillon de douleur qui l’éloigne de tout et de tout le monde. Cette barrière, nul ne saurait la franchir, pas même moi. Il s’est renfermé sur lui-même. Il passe le plus clair de son temps à ruminer dans son coin. Je vois à son visage qu’il se sent responsable et

coupable de ce qui s’est passé : il ne se pardonne ni d’avoir blessé Lucrezia ni de l’avoir poussée à commettre l’irréparable. Je voudrais le prendre dans mes bras, mais comment faire ? Il garde toutes ses émotions pour lui et, surtout, il me tient à l’écart. Et moi, j’angoisse : si Leonardo s’éloigne de moi, je risque de le perdre à nouveau. Il faut que je sois forte, que je tire un trait sur mes doutes et que j’arrête d’être bêtement égoïste comme ça m’arrive parfois. À l’heure qu’il est, j’ai d’autres priorités : Leonardo a besoin qu’on le protège de lui-même et de sa souffrance. Et c’est à moi de m’en charger.

La porte d’entrée s’ouvre derrière moi. Leonardo vient de rentrer de l’hôpital, pâle et raide comme un masque de cire, le visage creusé, l’air effondré. Je vais à sa rencontre :

— Comment va-t-elle ? je demande le plus doucement, le plus discrètement possible.

C’est devenu un rituel. Mais hélas, sa réponse est toujours la même depuis des jours :

— Statu quo.

Je vois son front se plisser d’inquiétude :

— Aucune amélioration.

— Que disent les médecins ?

— La même chose que d’habitude, lâche-t-il en haussant les épaules. Qu’elle pourrait aussi bien se réveiller dans une heure que dans un an, dans dix ans, ou peut-être plus jamais…

— Mais tu lui parles quand tu es là-bas, pas vrai ? Il paraît que dans des cas comme le sien, le son d’une voix familière peut aider la personne à se réveiller.

— Bien sûr, Elena, dit-il en secouant la tête. Je lui parle, je lui tiens la main, mais j’ai l’impression que ça ne sert à rien.

Il a l’air tellement en colère, tellement frustré d’être impuissant…

Je l’attrape par les épaules :

— Ne pense pas à ça, je le supplie en cherchant son regard. Je suis sûre qu’elle t’entend.

Les sourcils froncés, Leonardo étire les lèvres en un sourire amer :

— Tu ne peux pas savoir à quel point j’aimerais être aussi optimiste que toi. Mais, à l’heure qu’il est, j’ai juste envie de hurler. Et même ça, je n’y arrive pas.

Je m’efforce d’être positive, de voir le bon côté des choses, mais ce n’est pas facile pour moi non plus. Alors j’essaie, pour lui.

— Il faut y croire, Leo. Ne baisse pas les bras, fais-lui sentir qu’elle doit rester en vie.

Il me regarde d’un air impassible, comme si tout ça lui passait au-dessus de la tête sans le toucher. Il est entièrement prisonnier de son angoisse.

Tout à coup, il caresse mon visage avec un regard déchirant de douceur.

Sans dire un mot, il me prend dans ses bras. À cet instant, je comprends à quel point il m’est reconnaissant, à quel point il est usé, à quel point il éprouve le besoin de tout lâcher et, pour une fois, de s’en remettre à quelqu’un. Le front de Leonardo posé contre le mien, je sens ses larmes silencieuses couler le long de ma joue.

— Merci pour ce que tu as fait, pour le courage que tu as eu. Merci d’être là, de rester près de moi. C’est loin d’être facile, je sais. Je ne sais pas trop parler de moi, mais tu me connais et…

— Chhh… C’est bon, je lui murmure en lui mettant la main sur la bouche. Tu n’as pas à me remercier. Je me suis contentée de suivre mon cœur. Ma place est ici, à côté de toi. Pas ailleurs.

— Tu es la première personne à qui j’arrive à faire entièrement confiance, sur qui compter.

— Je t’aime. Et la seule façon pour moi de te le montrer, c’est d’être près de toi.

Leonardo m’effleure le front d’un baiser où l’on sent de la douleur mais aussi de la reconnaissance.

— Je vais me coucher, Elena, finit-il par me dire en s’éloignant de moi. Pas question de dormir, bien sûr, mais j’aimerais au moins essayer de me reposer.

— Tu n’as pas beaucoup mangé, ça va te suffire ? je lui demande d’une voix inquiète.

Ces derniers jours, je me suis occupée seule des repas. Leonardo a perdu jusqu'à l'envie de cuisiner. Et de manger, manifestement.

— Tu ne veux pas un peu de dessert ?

— Excuse-moi, mais je n'ai pas faim, me répond-il dans un murmure.

Pas la peine d'insister. Je ne veux pas le contrarier. J'ai tellement de peine pour lui…

— Par contre, ajoute-t-il, si tu venais t'allonger près de moi, ça me ferait très plaisir.

— Je range un peu la cuisine et j'arrive.

Je le regarde disparaître de l'autre côté de la porte, son dos large et musclé courbé sous le poids de la douleur.

Chaque recoin de cet appartement évoque Lucrezia : ses vêtements, ses CD de musique classique, ses bijoux ethniques et même ses cigarettes. J'ai parfois l'impression de sentir son odeur, d'entendre sa voix, ses pas feutrés. Cette présence me trouble, certes, mais je suis bien obligée d'en prendre mon parti. Après tout, c'est comme si je m'incrustais dans son espace vital constitué de souvenirs, d'images, d'instincts qui n'appartiennent qu'à elle et à Leonardo. Dans le salon figurent encore les photos de leur mariage. Ils sont si jeunes – lui sans sa barbe mais avec une moustache et les cheveux peignés en arrière ; elle avec un chignon d'héroïne romantique et ces yeux débordants de sensualité et de magie, même recouverts d'un voile.

Devoir me confronter jour après jour à un passé *a priori* impossible à oublier n'est vraiment pas évident, mais mes états d'âme ne sont pas la priorité du moment.

Après avoir nettoyé la cuisine vite fait – ce n'est pas demain la veille que je travaillerai proprement, comme les grands chefs –, je retrouve Leonardo dans la chambre. Il est étendu sur le lit, torse nu, les yeux clos, les mains croisées derrière la tête. Il n'est pas encore endormi, je le vois à sa façon de respirer : son thorax se lève et s'abaisse de manière régulière et j'ai l'impression de voir ses paupières bouger.

Je me déshabille en essayant de ne pas faire de bruit avant de poser mes vêtements sur une chaise. Une fois au lit, je me love contre lui.

— Te voilà enfin, susurre-t-il en cherchant ma cuisse d'une main.

Je me tourne de son côté pour lui caresser doucement les cheveux.

— Si tu te mets sur le ventre, je te fais un massage.

— Pourquoi pas ? soupire-t-il en changeant de côté. J'ai le dos en compote.

— Je sais, lui dis-je en laissant mon doigt courir sur sa nuque. Toute la tension s'est accumulée là.

À cheval sur lui, les jambes serrées autour de sa taille, je commence par lui masser la tête en suivant le rythme de ma respiration. Les doigts grands ouverts, je lui pétris le cuir chevelu avec de lents mouvements circulaires, comme pour apaiser le flux de ses pensées. Il commence à se détendre. J'appuie alors la paume de mes mains sur le sommet de son crâne. Les pouces croisés, je compte jusqu'à trois avant de relâcher la pression. À force de répéter plusieurs fois l'opération, Leonardo finit par pousser faiblement quelques grognements. Ses muscles se relâchent, il se laisse aller. Je vais enfin pouvoir le soulager de ses soucis, ne serait-ce qu'un seul instant !

— Essaie de te relaxer, fais le vide dans ton esprit, je lui murmure à l'oreille.

Du bout des doigts, je lui ébouriffe les cheveux. J'aimerais qu'il se libère, qu'il oublie quelques minutes le chaos dehors.

Mes mains glissent sur ses épaules musclées. Mes pouces malaxent, pétrissent sa chair comme si c'était de l'argile. Je me mets à lui masser le dos – doucement, d'abord, puis de plus en plus profondément, en allant vers le haut puis vers le bas. Je m'occupe ensuite de ses bras. Mes mains dansent en se mêlant aux siennes dans un brasier d'énergie palpable. J'aime cet homme, je ferais tout pour le soulager d'un gramme de la souffrance qui le mine.

— J'en avais bien besoin, murmure Leonardo en me serrant doucement les mains, la tête dans son oreiller.

Je lui caresse le dos en décrivant un grand cercle avant de m'allonger sur le côté en attendant qu'il se tourne vers moi. Nous voilà face à face, et les yeux dans les yeux. S'il est dépourvu de tension sexuelle, ce regard

exprime quelque chose d’encore plus fort – le lien invisible qui nous unit, comme si nous étions les atomes d’une même molécule.

— Il est très beau, ce tableau, dis-je tout à coup en indiquant du menton le mur derrière lui.

C’est une *Annonciation* aux atmosphères préraphaélites, dans le style des toiles sublimement oniriques et sensuelles de Dante Gabriel Rossetti.

Leonardo jette un œil au tableau. Quand il se retourne vers moi, un sourire s’est dessiné sur son visage.

— C’est un cadeau de mes parents, m’explique-t-il non sans émotion.

— Il me plaît beaucoup. Je le trouve presque magique, dis-je d’un ton admiratif.

Leonardo me prend alors dans ses bras et me caresse une épaule du bout des doigts, comme s’il pensait à quelque chose, avant de déclarer, quelques instants plus tard :

— Je veux que tu l’emportes avec toi quand on rentrera à Rome.

— Vraiment ? je demande, gênée.

— Oui, Elena, m’assure-t-il en me serrant fort dans ses bras. Nous l’accrocherons *chez nous*.

Leonardo a beau m’avoir dit ça le plus naturellement du monde, sa phrase n’a rien d’anodin. Chez nous… Il me propose de vivre avec lui ! Allons, pas la peine d’être aussi anxieuse. Pas maintenant, Elena.

Collés l’un à l’autre comme des aimants, nous finissons par nous endormir, bercés par la musique de nos respirations.

Quand Leonardo est à l’hôpital, je reste à la maison pour peindre ou bien je sors faire les courses au marché. Messine est une ville débordante de vie. Il y a toujours cette odeur de mer qui vous prend à la gorge et un je-ne-sais-quoi d’intemporel et de décadent auquel il est impossible de ne pas s’abandonner. Je suis entrée dans la cathédrale deux fois, et pas seulement pour la visiter avec mon œil de restauratrice. Même si j’ai coupé les ponts avec la religion depuis un moment, j’ai prié pour que ce cauchemar prenne fin et que Lucrezia revienne à la vie. Je veux qu’elle aille mieux qu’avant. Pour elle, pour Leonardo, pour moi.

Ce matin, non sans mal, je mets en couleurs l'une des illustrations de notre livre de recettes : les penne à l'éolienne que Leonardo m'a souvent préparées lors de notre séjour à Stromboli.

Les portes-fenêtres laissent filtrer une lumière magnifique, idéale pour peindre. Hélas, je ne suis pas inspirée, je n'ai pas la main assez solide, la couleur bave, les formes m'échappent. J'ai trop de choses dans la tête et vu que Leonardo ne cuisine pas depuis des jours, je n'arrive pas à me souvenir de ses plats – ou alors très vaguement.

Après avoir plongé mon pinceau dans un verre d'eau, je m'apprête à sortir prendre un bon bol d'air quand mon téléphone sonne. C'est lui.

— Leo ?

— Elena, il y a du nouveau.

Je perçois une note de soulagement. Que va-t-il m'annoncer ?

— Dis-moi, je t'écoute.

— Lucrezia s'est réveillée, me répond-il d'une voix vibrante d'émotion.

Il a retrouvé le sourire – je le sais, je le sens, même si je ne le vois pas.

— Vraiment ?

— Oui, Elena. Elle a ouvert les yeux il y a une heure, mais je voulais parler aux médecins avant de t'appeler.

— Oh mon Dieu, je suis tellement heureuse !

Ivre de joie, bouleversée, je ne peux retenir la larme qui me coule le long de la joue.

— Comment va-t-elle, là, maintenant ?

— Ça va, elle est hors de danger. Je vais rester encore un petit moment et puis je rentrerai à la maison. On se voit ce soir.

— D'accord, à ce soir.

Je raccroche, tout sourire. Je me sens aussi légère qu'une plume. Pour un peu, je me mettrais à danser !

Le lendemain et le surlendemain, Leonardo semble lui aussi être revenu à la vie. Il continue à faire des allers-retours à l'hôpital, mais dans un esprit complètement différent. C'est une joie de le voir renaître.

Je continue à m’enquérir de la santé de Lucrezia. Aussi étrange que ça puisse paraître, j’aimerais aller la voir, mais je n’ose pas l’avouer à Leonardo, jusqu’à ce qu’un soir il m’annonce :

— Lucrezia m’a demandé si elle pouvait te parler. Ça te dit ?

Voilà qui me laisse un peu perplexe. Ça devait bien finir par arriver, cela dit. Après tout, c’est ce qui m’a aidée à tenir le coup depuis l’accident.

— Aucun souci, je réponds. Demain, je t’accompagne à l’hosto.

Avec ses murs peints en jaune et ses petits sièges verts en plastique inconfortables, la salle d’attente du service de soins intensifs est plutôt glauque. Ça fait à peine quelques minutes que je suis assise ici, sur le qui-vive, et j’ai déjà des sueurs froides. Leonardo est allé annoncer mon arrivée à Lucrezia. Devoir lui parler me stresse énormément. Certes, c’est moi qui l’ai sauvée, et j’ai prié pour qu’elle se réveille, mais j’angoisse. Je ne veux plus subir les conséquences de tout le mal qui ronge son âme. Je commence à feuilleter un journal que quelqu’un a laissé sur la table basse, plus pour me vider la tête qu’autre chose. Peine perdue. Impossible de contrôler ce tourbillon de pensées. Pourquoi veut-elle me voir ? J’en ai marre de me poser cette question. À chaque éventualité, je me sens un peu plus mal…

Leonardo apparaît soudain dans l’embrasure de la porte.

— Elena, lance-t-il en me faisant signe de me lever. Lucrezia t’attend.

— Elle veut juste me voir moi ? je lui demande en allant vers lui.

Il acquiesce.

— Les médecins ne veulent pas plus d’une personne dans la chambre, m’explique-t-il. Et puis Lucrezia a envie de te parler seule à seule pour le moment.

— D’accord, dis-je pas très rassurée.

Une fois la porte de la chambre ouverte, Leonardo me donne une petite tape dans le dos pour m’encourager. Après avoir respiré à fond, j’entre sur la pointe des pieds.

— Je peux ? dis-je tout bas.

La chambre est plongée dans la pénombre, enveloppée dans un silence pesant. On n'y entend que le bruit de l'écran qui mesure le rythme cardiaque. À lui seul, il remplit le vide de la pièce.

— Entre, Elena.

Lucrezia lève un bras et d'un signe m'invite à approcher.

C'est une autre femme. Il n'y a plus une ombre d'arrogance sur son visage. Si on n'y lit ni méchanceté ni rancœur, ses traits ont, étrangement, l'air figés, ce qui leur donne quelque chose de digne et de tragique à la fois.

Je m'installe près du lit. Que faire, à part laisser Lucrezia entamer la conversation ? Au fond, c'est elle qui a voulu me parler…

— Tu ne t'attends pas à ce que je te dise merci, j'espère…, me lâche-t-elle de but en blanc, faiblement mais fermement, la mâchoire serrée.

N'est-ce pas un reproche que je perçois dans sa voix ?

Avant même de me laisser balbutier trois mots de réponse, Lucrezia poursuit :

— Quand je me suis jetée de cette falaise, j'avais vraiment décidé d'en finir, tu sais ? Je n'aurais jamais pensé que quelqu'un puisse vouloir me sauver. En tout cas, certainement pas toi. Tu as chamboulé tous mes plans, Elena.

— Tu ne t'attends pas à ce que je te demande pardon, j'espère…

Elle sourit, peut-être surprise par mon audace. Garder son sens de l'ironie même après ce qui s'est passé, ça force le respect.

— Non, bien sûr que non.

— Tant mieux, parce que c'était la seule chose à faire. J'aimerais que tu sois du même avis, mais ce n'est pas à moi de t'en convaincre.

— Pourquoi ? me demande-t-elle en pointant sur moi ses yeux noirs comme la nuit. Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi est-ce que tu as risqué ta vie pour moi ?

Il n'y a désormais plus aucune trace de reconnaissance ou de sympathie dans sa voix ou sur ses traits tendus : elle veut comprendre.

— Je ne sais pas. Sans doute parce que la vie de Leonardo – et par conséquent la mienne – aurait été détruite si tu avais réussi à te tuer.

— Mais c’était bien mon intention. Je voulais vous pourrir l’existence. Quand je vous ai vus ensemble sur cette plage, ça a été plus fort que moi. Je me suis sentie comme prisonnière d’une terrible pulsion. J’ai pensé que la seule façon de vous punir, c’était de me supprimer.

Son regard se concentre sur un point imaginaire, très loin d’ici.

Au bout d’un long moment de silence, Lucrezia sort des lieux obscurs où elle s’était réfugiée pour m’observer. Elle étudie mon visage, mes mains, mes vêtements. On dirait qu’elle cherche quelque chose. En l’espace de quelques secondes, la voilà métamorphosée. Elle a un regard vif et brûlant, comme si un regain d’espoir avait ranimé ses yeux.

— C’est étrange, finit-elle par m’avouer d’un ton rêveur. Je pensais te détester, mais je me rends compte que je n’y arrive pas. Quelque part, ça rend les choses encore plus difficiles. Sans cette haine, je me sens perdue, vidée.

— Je suis désolée. Je…

— Laisse tomber, me coupe-t-elle brusquement.

Qu’il s’agisse de ses sentiments ou de ses choix, cette femme est imprévisible. J’ai du mal à imaginer ce qu’a dû endurer Leonardo durant toutes ces années de vie commune…

— Je n’ai pas envie qu’on me console, je n’ai pas envie qu’on me prenne en pitié, lâche-t-elle en avalant sa salive avant que son front se plisse douloureusement. Tu sais quoi, Elena ? Il m’aura fallu des années de psychanalyse et de traitements psychiatriques pour comprendre que vous n’êtes pas responsables de ma maladie, Leonardo et toi. Ma maladie, je l’ai dans la peau, et personne ne peut rien y faire. Un coup je perds les pédales, un coup je ne parviens pas à gérer mes émotions. Ce trop-plein d’énergie, je l’évacue par la violence : je ressens le besoin de me faire du mal et de faire mal aux autres.

Tout à coup, Lucrezia s’interrompt. Un rictus rempli de douleur, d’amertume et de résignation déforme ses lèvres.

— Enfin, c’est la version des médecins… Moi, je considère que je suis folle et ça ne me pose aucun problème. Je n’ai pas peur des mots.

Je l’écoute, incrédule et profondément émue. Lucrezia a l’air si petite, si pâle, si tendue, allongée sur ce lit d’hôpital. Elle semble écrasée par un

terrible fardeau, trop lourd pour ses maigres épaules.

— Mais j'ai compris autre chose. Il a fallu que j'ouvre les yeux pour prendre conscience que tout ce que j'ai fait n'a rien à voir avec de l'amour. J'ai été égoïste – possessive, même : ça fait un bout de temps que je n'aime plus Leonardo. Et qu'il ne m'aime plus, d'ailleurs. Même si nous serons liés pour toujours par un fil invisible…, admet-elle en poussant un long soupir, comme pour retrouver son équilibre intérieur. Pour comprendre ça, j'ai eu besoin de toucher le fond (dans tous les sens du terme), d'atteindre un point de non-retour. Parfois, je me dis sincèrement que tu aurais mieux fait de me laisser là, au fond de la mer. Ce ne sera pas facile de reprendre le cours de ma vie – ça ne l'a jamais été, et je ne vois pas pourquoi ça devrait changer. Mais c'est mon combat, et je dois le mener toute seule. Je ne peux plus faire semblant de croire que Leonardo se bat pour moi. Il en a déjà fait énormément. Il mérite de se reposer, d'être heureux, à présent. Et si ça se trouve, il le sera grâce à toi…

À ces mots, elle baisse les yeux, comme si elle était gênée de m'avoir dit tout ça. Troublée moi aussi, je promène mes yeux un peu partout sans oser la regarder en face. Tout de même, ça fait un choc d'entendre des choses pareilles.

— Et toi, est-ce que tu pourras être heureuse sans lui ? je lui demande d'une voix brisée.

— Je ne sais pas, me répond-elle en haussant les épaules. On verra bien.

— Leonardo sera toujours là pour toi, tu le sais, hein ?

— Je sais.

Je vois alors Lucrezia lever légèrement la main dans ma direction. Je l'attrape et la serre de toutes mes forces. Par cette poignée de main, nous voilà réconciliées, pour ainsi dire. Le destin a fait en sorte que nos routes se croisent. Pour le pire mais aussi, espérons-le maintenant, pour le meilleur.

Avant de sortir, je me retourne vers elle une dernière fois.

— Prends soin de toi, Elena, et de lui aussi, me fait-elle avec un petit signe de tête.

J’aimerais lui répondre mais les mots me manquent. Avant que Lucrezia voie les larmes me monter aux yeux, je lui souris et sors.

Dans le couloir, je retrouve Leonardo, debout, adossé à la rambarde, le regard vif. Ses lèvres esquissent un sourire. Comme s’il avait tout vu et tout entendu !

Il ouvre grands les bras. Après avoir glissé vers lui, je m’écroule contre son torse. Ça y est, je peux enfin laisser couler mes larmes – des larmes d’angoisse autant que de soulagement.

Toute cette histoire est derrière nous, maintenant. Notre nouvelle vie peut enfin commencer.

*OceanofPDF.com*

# 14.

En ce premier jour d’été, le ciel de Rome, vu de notre terrasse, ressemble à une interminable voûte azurée.

Avant même que nous rentrions de Messine, Leonardo m’a demandé de m’installer chez lui, dans son loft du Trastevere. C’est notre premier appartement ensemble. Je n’arrive pas à y croire : nous sommes officiellement *en couple*. Et, pour être honnête, ça me fait un peu peur. Même si nous sommes toujours deux amants sans limites (mais avec Leonardo, difficile d’imaginer le contraire), nous n’avons plus à nous cacher – vis-à-vis de nous-mêmes, d’abord. Nous pouvons enfin nous dire « Je t’aime » devant tout le monde. Nous ne nous privons d’ailleurs pas pour le faire et c’est une sorte de rituel libérateur.

Ce soir, nous organisons une petite fête avec nos amis les plus chers. J’ai passé tout l’après-midi à cuisiner avec Leonardo. Entre les guirlandes de fleurs ou de tissus et les lampions que nous allumerons quand le ciel sera rempli d’étoiles, la terrasse est décorée comme pour une soirée de gala.

Alors que je m’assure que tout est en ordre, j’entends le grondement reconnaissable entre mille de la Ducati de Leo. Je pose le vase que j’étais en train de déplacer et me penche par-dessus la balustrade pour lui faire coucou. Une fois garé sur l’esplanade devant l’immeuble, il ôte son casque et lève les yeux vers moi avant de m’offrir un de ses sourires à vous donner le tournis. Ça peut paraître bizarre, mais plus le temps passe, plus cet homme me plaît. Sans compter que j’ai toujours envie de lui.

— Tu m’ouvres ? me crie-t-il en descendant de sa moto, les bras chargés de sacs en papier.

— Tu as pris du vin ? je demande à mon tour.

— Et comment…

Je ne vois pas très bien d’ici, mais je devine comme un petit sourire mystérieux sur ses lèvres. Qu’est-ce qu’il mijote, encore, celui-là ? Quoi qu’il en soit, je cours lui ouvrir.

Une fois entré, Leonardo pose ses bouteilles par terre et m’attrape par la taille en me donnant un délicieux baiser sur les lèvres.

— J’ai une surprise pour toi.

Ah, ah, j’avais vu juste ! Leonardo sort quelque chose de la poche de son blouson de motard. Un livre.

— Oh mon Dieu ! je m’exclame. Ton livre de recettes !

— *Notre* livre, me corrige-t-il. Mais là, c’est juste un avant-goût. Plus exactement, ce sont les épreuves du bouquin. Mais, dans un mois, nous serons dans toutes les bonnes librairies, mon amour !

Je l’attrape aussi délicatement que si c’était un manuscrit médiéval d’une valeur inestimable. Pincez-moi, je dois rêver !

— Il est magnifique, dis-je en l’observant sous toutes les coutures, dans les moindres détails.

La couverture est très simple mais ne passe pas inaperçue. Sur un fond clair se détache l’image d’une grenade coupée par le milieu. De cette entaille rouge vif se sont échappés quelques grains. Ce fruit aura été le symbole de notre histoire, l’élément qui aura tout déclenché, depuis ce jour qui me paraît si lointain. Un an et demi déjà !

J’ouvre le livre à la page de garde. Et là, que vois-je, juste en dessous du nom de Leonardo ?

— *Illustrations d’Elena Volpe*…, dis-je tout haut, les yeux écarquillés.

Je n’en reviens pas, il y a mon nom dans son livre !

Leonardo m’attrape par-derrière et me serre contre lui :

— Tes dessins sont splendides, me dit-il le menton posé sur mon épaule.

Page après page, je contrôle mon travail. Avec cette excellente qualité d'impression, les couleurs ressortent à la perfection. À côté de chaque aquarelle figure la description du plat qu'elle représente :

— Eh bien… Nous avons fait du bon boulot.

— Ce n'est pas un bouquin de cuisine, c'est un véritable catalogue d'art, renchérit-il.

Il m'embrasse encore et finit par me pousser contre la table de la cuisine où, juste un instant auparavant, je préparais un tiramisu à la noix de coco – une vraie pro de la cuisine, je vous dis ! Leonardo se détache alors de moi pour jeter un œil aux gamelles et autres ustensiles qui jonchent le plan de travail – un vrai chantier.

— Elena, je ne suis pas content du tout…, me murmure-t-il à l'oreille. Quand on cuisine, il faut travailler proprement. Mais ça n'a pas l'air de rentrer dans ta petite tête. Je vais devoir te donner une punition…

Tandis que je hausse les épaules avec un sourire coupable, Leonardo plonge deux doigts dans le bol de crème et les porte à sa bouche pour goûter :

— Voyons voir le reste…, jette-t-il en levant un sourcil.

— Je déteste quand tu fais ton monsieur Je-sais-tout, je rétorque en posant mes mains sur mes hanches.

En même temps, comment se mettre en colère devant un juge aussi sexy ?

— Pas mal, dit-il après s'être léché les doigts. Tu l'as mise au frigo ?

— À ton avis ?

— Bravo, s'exclame-t-il en me donnant une petite claque sur le derrière.

Je le vois jeter un œil autour de lui. La cuisine est vraiment sens dessus dessous. Oups…

— Et le reste, tu en es où ?

— Je suis hyper à la bourre. Les entrées et le plat principal sont quasi prêts, mais j'ai encore les pâtes à préparer, dis-je en levant les yeux au ciel avec un petit sourire sournois. J'attendais le retour du chef pour qu'il m'aide.

— Tu sais, le chef s’occupe seulement de mettre la touche finale ! lance-t-il d’un air ironique en me pinçant la hanche.

— Malheureusement, je crains qu’il ne doive aussi penser aux *préliminaires*…

À cet instant résonne dans la pièce un tango enivrant des Gotan Project. La tête légèrement penchée, Leonardo me lance un sourire diabolique. Il me tend la main ; je me prends au jeu. Accrochée à son dos musclé, moulé par son tee-shirt blanc, je laisse son corps ondoyant m’entraîner. Où a-t-il appris à danser aussi bien ? Quand il me guide, j’ai l’impression de me débrouiller moi aussi – et pourtant, je pars de très loin… Leonardo me fait faire un *ocho* puis m’accompagne dans un *casqué*, me soulève et m’embrasse. Nos langues s’entremêlent tandis que nos mains se joignent brutalement. Nos bouches se séparent et nous nous sourions. Leonardo me fait à nouveau faire une pirouette en me susurrant à l’oreille les paroles de la chanson. Son accent espagnol parfait me fait littéralement craquer.

Quand la chanson se termine, le souffle court, nous sentons tomber sur nous un silence chargé de tension érotique. Leonardo me pousse contre l’îlot central en marbre et me regarde droit dans les yeux. Les mots sont inutiles : il me veut et je le veux, c’est tout.

— Maintenant ? je lui demande dans un souffle en m’accrochant à son cou. Nos invités vont arriver d’un moment à l’autre.

Sans compter que je dois me changer. Avec ma robe maculée de chocolat et mes cheveux pleins de farine, je ne suis absolument pas présentable…

— Eh bien, ils attendront…, murmure-t-il.

Leonardo plonge à nouveau les doigts dans la crème de mon tiramisu et me l’étale sur la bouche, dessinant une ligne horizontale que j’efface aussitôt en me passant la langue sur mes lèvres impatientes. Celles-ci s’ouvrent pour dévorer les siennes. Je sens sur mon palais le goût sucré de la crème se mêler à celui de sa bouche, plus sauvage. Il me soulève alors par les cuisses pour m’installer sur le plan de travail et relève ma robe jusqu’à ma culotte. En m’attrapant par le dos, il m’attire ensuite contre lui. Les jambes enroulées autour de sa taille, je sens son érection contre mon sexe, déjà mouillé d’envie.

Nous nous embrassons encore, cette fois en redoublant d'ardeur, comme deux amants qui se connaissent depuis longtemps mais qui ont encore tant de choses à se dire avec leur corps. Une bretelle de ma robe tombe. Leonardo m'attrape un sein, le lèche en torturant doucement mon téton de ses petits coups de langue et de dents. Je défais sa ceinture et déboutonne son jean pour libérer son sexe qui n'en peut plus d'attendre. La tête penchée en arrière, je m'allonge sur l'îlot en marbre, emportée par ce délicieux tourment. D'un geste de la main, je pousse la corbeille d'oranges sanguines qui rebondissent par terre comme des billes de feu. Leonardo me domine, ses yeux noirs brûlants plantés au fond des miens. Sa main se glisse dans ma culotte avant de plonger sans hésiter dans mon sexe tandis que sa langue continue d'agacer mon téton. L'ivresse du désir me fait perdre le contrôle.

Sa tête collée contre moi, son souffle haletant courant sur ma peau, Leonardo ne me laisse aucun répit. Le sentir tendre la dentelle de ma culotte pour y frotter son sexe finit par m'arracher un cri :

— Arrache-la ! j'ordonne en me mordant la lèvre.

— Pardon ? demande Leonardo en continuant de tirer sur le tissu.

Le salaud, il fait semblant de ne pas comprendre…

— Arrache-la, je t'en prie…, je répète – dans un murmure cette fois.

Un petit sourire se dessine sur ses lèvres à mesure que la dentelle se déchire sous ses mains. Ma culotte tombe par terre en silence.

Leonardo enlève d'un coup son jean et son boxer avant de me tirer par les genoux pour s'enfoncer lentement en moi. Je suis chaude et humide. Parce que c'est ainsi qu'il me désire mais aussi parce que le voir s'approcher de moi me fait toujours cet effet-là.

Nous nous embrassons à nouveau. Une main posée sur mes fesses, Leonardo me soulève brusquement du plan de travail. Il est encore en moi. Agrippée à son cou, je le laisse me porter. Nous restons dans cette position quelques instants, son regard planté dans le mien, son sexe enfoncé dans le mien. Ses baisers sont soudain devenus plus doux, plus délicats – et d'une délicatesse insoutenable.

— Tu es magnifique, Elena, me dit-il en me poussant contre l'évier.

La sensation de l’acier froid sur ma peau n’est rien à côté de la chaleur intense de son corps.

D’un mouvement brusque, Leonardo se retire de moi.

— Lèche-moi, je veux que tu saches le goût que tu as, me supplie-t-il.

Comment refuser ? Ni une ni deux, je m’agenouille pour le prendre dans ma bouche. Je ne suce pas juste son pénis, je suce aussi l’envie que j’ai de cet homme que j’adore plus que tout au monde.

Je le lèche avec ardeur jusqu’à ce qu’il se glisse hors de mes lèvres pour me pénétrer à nouveau. Une main serrée autour de ma taille, l’autre posée sur le plan de travail comme si cette déferlante de plaisir menaçait de nous faire chavirer, Leonardo va et vient de plus en plus vite. Ses coups de reins se font plus intenses, plus puissants. J’essaie de me tenir à l’évier mais ma main finit par heurter la poignée du robinet. Un jet d’eau glaciale m’éclabousse le dos.

La sensation inattendue qui me traverse le corps m’arrache un gémissement déchirant. Ce mélange de froid et de chaud, cette eau sur ma peau, ce brasier qui me dévore le corps : je frissonne violemment, emportée par la passion.

Leonardo prend un peu d’eau dans sa main et la laisse ruisseler sur mon visage et mes seins. C’est absolument divin. Je ne vais pas pouvoir tenir très longtemps. Je l’éloigne de moi avant de glisser sur le sol.

— Par-derrière, maintenant, lui dis-je d’un ton ferme en lui tournant le dos, accrochée au rebord de l’évier, le dos cambré comme celui d’un félin.

— Oh oui, Elena, j’aime quand tu fais ça, grogne-t-il en m’attirant vers lui.

Sa voix m’arrive en plein cœur.

Leonardo soulève en toute hâte ma robe mouillée et pose une main sur la mienne avant de faire courir sa langue le long de mon dos. Tandis que sa boucle d’oreille griffe ma peau, son sexe dur s’enfonce dans mon vagin humide et ouvert.

— Mords-moi, je l’implore en étouffant un gémissement.

Ma peau frémit de désir.

Ses dents plongées dans mon cou puis dans mon épaule, Leonardo va et vient de plus en plus vite.

Je hurle. Impossible de me contrôler.

— Je vais jouir, lui dis-je dans un souffle.

— Pas tout de suite, murmure-t-il en sortant soudain de moi.

Après m'avoir caressé les fesses et enlevé ma robe, Leonardo me prend dans ses bras pour me conduire jusqu'à notre chambre à coucher. Quelques instants plus tard, je me retrouve allongée sur le lit – le premier qui soit vraiment le nôtre. Comme tout ce à quoi j'attache de l'importance, il est nimbé d'une espèce d'aura sacrée.

Leonardo s'étend sur moi, les yeux mi-clos. Il est temps pour lui de libérer le désir qui le possède. Caressée par les draps de soie, je le sens me pénétrer brutalement. Mon Dieu, que c'est bon.

Je regarde Leonardo, son beau visage. Je regarde ensuite *L'Annonciation* accrochée au mur – nous l'avons rapportée de Messine, comme promis. Et puis je ne regarde plus rien. Les yeux fermés, je laisse nos sexes s'engager dans une véritable joute amoureuse. Nous nous embrassons intensément. Leonardo plonge en moi, il va et vient, s'enfonce et se retire, profondément, de plus en plus fort. Il gémit. Son sexe vibre contre ma peau ; il s'abandonne en moi. Soudain, je ne résiste plus. Me voilà emportée à mon tour par un orgasme qui se répand comme une vague mystérieuse, venue du tréfonds de mon être. Tout tourbillonne autour de moi, chaque centimètre de mon corps tremble. À peine sa semence chaude a-t-elle envahi mon corps que j'explose entre ses bras, en une myriade d'étincelles.

Leonardo s'écroule sur moi, son corps ruisselant de sueur collé au mien.

— Je t'aime, Elena, souffle-t-il contre mes lèvres.

— Je t'aime, Leo, je réponds en reprenant mon souffle.

Le dire ne me fait plus peur, mais c'est tout de même quelque chose d'immense, quelque chose qui chaque fois me donne l'impression d'être minuscule et me fait battre le cœur…

Nous restons quelques instants allongés sur ce lit, dans la fraîcheur et le parfum de nos draps, bercés par le bruit de la rue et par la musique de

nos corps qui respirent. Puis nous nous cherchons encore, avec nos mains, nos bouches et nos sexes : la passion qui nous anime est un brasier que rien ne peut éteindre. Nous nous apprêtons à faire l'amour à nouveau, mais une sonnerie de portable nous en empêche. C'est mon iPhone. On vient de m'envoyer un SMS.

On est dans le taxi.
On sera chez vous dans un quart d'heure.
Bisous

— C'est Gaia et Samuel, dis-je à Leonardo avant de regarder l'heure.

Oh là là, bientôt huit heures ! Il faut que je m'habille – et je ne sais même pas quoi me mettre. Et puis il y a les pâtes à préparer ! Bon sang… Pourquoi perd-on toujours la notion du temps quand on s'envoie en l'air ?

— Leonardo, on est grave en retard, dis-je d'une voix alarmée en lui agitant mon iPhone sous le nez.

— Relax, Elena ! me lance-t-il d'un air amusé. Pas besoin de stresser comme ça… Tu te prends pour un de mes assistants ou quoi ? Allez, va te faire une beauté, je m'occupe du reste.

Le plus sereinement du monde, Leonardo me fait un clin d'œil, comme pour me dire : « Tu es une catastrophe ambulante mais je t'aime aussi pour ça. »

Je cours dans la salle de bains prendre une douche express avant d'essayer de me sécher les cheveux du mieux possible. Évidemment, ils refusent de se discipliner ! Tant pis, je vais opter pour un look effet mouillé – ce sera déjà ça de gagné ! Tandis que Leonardo sort de l'autre salle de bains habillé, rasé et parfumé – mais comment font les hommes pour toujours se préparer aussi vite ? –, je plonge dans mon dressing à la recherche d'une tenue potable. Je finis par me rabattre sur une minirobe Lacoste à rayures blanches et bleues. Certes, ce n'est qu'une petite soirée sans prétention, mais Gaia nous en mettra plein la vue avec sa tenue trop fashion – et comme d'habitude, ce sera la seule. La grande prêtresse de la mode est prévenue, cela dit : hors de question qu'elle vienne perchée sur

des talons de 12. « Je vais mettre des talons de 15, alors ! » m'a-t-elle aussitôt lancé, ce qui nous a fait éclater de rire. J'ai hâte de la revoir.

Pile au moment où je me passe une couche de mascara, l'interphone en profite pour sonner. Déjà ? Eh bien, ils ont fait vite, les tourtereaux…

— Leo, tu vas ouvrir, s'il te plaît ? je braille du fond de la salle de bains.

— O.K., me répond-il au milieu des bruits d'assiettes et de casseroles.

Mais qu'est-ce qu'il nous invente encore ?

La porte s'ouvre. J'entends une voix féminine que je connais bien, mais ce n'est pas celle de Gaia. Je penche la tête pour la voir : c'est Paola, accompagnée de Monique, sa fiancée – eh oui, c'est officiel désormais ! Près d'elles, j'aperçois une jeune femme. La sœur de Monique, sans aucun doute, vu leur ressemblance…

— Désolée, on est un peu en avance. Vous étiez occupés, peut-être ? me demande-t-elle avec un regard malicieux.

— Pas du tout, on était aux fourneaux…, dis-je avec un sourire.

Ça se voit tant que ça que je viens de m'envoyer en l'air ?

— Je te présente Valérie, fait Paola en me présentant la nouvelle venue.

— Ma sœur, précise Monique.

Valérie s'approche pour me serrer la main. Elle doit avoir vingt ans – guère plus. C'est une petite brune très mignonne à la peau claire et aux traits fins. Elle a un carré asymétrique et des boucles d'oreilles en forme de crâne.

— Elle est venue passer quelques jours à Rome, poursuit Monique. Son avion a atterri aujourd'hui. Ça m'embêtait de la laisser seule à la maison, j'espère que ce n'est pas un problème…

— Tu plaisantes ? Ça me fait très plaisir qu'elle se joigne à nous.

Je ne sais pas si Valérie parle italien, mais le sourire timide qui se dessine sur ses lèvres me fait penser qu'elle a dû saisir l'essentiel…

— Venez, mettez-vous à l'aise, dis-je en les conduisant à la terrasse.

À peine nos trois invitées ont-elles pris place que l'interphone sonne à nouveau. Cette fois, c'est forcément Gaia. Il n'y a qu'elle pour garder le bouton enfoncé pendant dix secondes d'affilée !

Le grand moment est arrivé. Aidez-moi, je vais me sentir mal. Mon Dieu, quand j'y pense… La dernière fois que nous nous sommes vues, Gaia était en tenue de mariée et moi en demoiselle d'honneur. Dire que j'ai failli foutre en l'air l'amitié d'une vie… Et pourtant, il a suffi que nous nous passions ce coup de fil de réconciliation pour que ce triste épisode – enfin, le comportement impardonnable que j'ai eu ce jour-là – finisse aux oubliettes. Désormais, tout est redevenu comme avant, preuve que notre amitié est plus forte que tout. Et ça ne changera jamais.

J'ouvre grande la porte. Un véritable cyclone me tombe dessus. J'embrasse Gaia de toutes mes forces. Dans ce geste, il y a tout ce que nous ne nous sommes pas dit ces deux derniers mois. Nous nous regardons, émues comme deux gamines, des larmes de joie dans les yeux.

— Ah non, on ne va quand même pas se mettre à chialer ! Mon maquillage n'est pas *waterproof*, s'exclame-t-elle en me donnant une petite tape sur l'épaule.

Nous partons dans un grand éclat de rire. L'euphorie finit par l'emporter sur l'émotion.

Je fais la bise à Samuel avant de les observer, tous les deux : ils sont magnifiques. Si, avec son pantacourt et son polo blanc, lui a l'air d'un golfeur plus que d'un champion de vélo, elle, en baskets plates, jean moulant coupé aux chevilles et top à rayures oversize, ressemble à ces top-models style underground qu'elle adore – normal, quand, comme Gaia, on est abonnée à tous les magazines de mode possibles et imaginables…

— Allez, entrez. Ne restez pas plantés là.

— Waouh, Elé, c'est trop stylé ! s'extasie Gaia.

— Félicite Leonardo, c'est lui qui a beaucoup de goût.

— Ah, voilà notre chef ! s'exclame-t-elle en le voyant penché sur ses fourneaux. Ça va faire un an qu'on ne s'est pas vus !

Le temps de baisser le gaz, Leonardo nous rejoint avant de saluer Gaia d'un baisemain et d'une révérence :

— Madame…, dit-il avec la plus grande déférence.

Il s'empresse ensuite de serrer la main de Belotti :

— Samuel, encore bravo ! Je suis très honoré de recevoir un maillot rose à dîner. Je n'avais encore jamais accueilli de vainqueur du Giro à ma table.

— Merci, lui répond Belotti avec un sourire Ultra Brite. Tu ne te défends pas mal non plus, chef. Et je crois comprendre pourquoi…

Son regard tombe sur la ribambelle de hors-d'œuvre disposés sur la table.

— Attention, ceux-là, c'est moi qui les ai préparés, je précise non sans une pointe d'orgueil.

— J'hallucine, là…, fait Gaia en ouvrant des yeux grands comme des soucoupes. Tu t'es mise à cuisiner ?

Leonardo et moi échangeons un regard complice.

— Disons que j'ai essayé de lui piquer quelques petits trucs…. Et toi alors, la maligne, tu ne t'es pas encore décidée à te transformer en cordon bleu ? je demande en lui pinçant la hanche.

L'air effondré, Samuel secoue la tête :

— La dernière fois qu'elle a essayé de préparer un rôti, les voisins étaient à deux doigts d'appeler les pompiers !

— N'exagère pas non plus ! s'insurge Gaia. Il était bien cuit, c'est tout.

— Mais oui, mon trésor…, fait-il d'un ton accommodant en lui posant un baiser sur le front, un bras enroulé autour de ses épaules.

Il en profite alors pour faire une grimace : ça devait être quelque chose…

— Je t'ai vu, tu sais ? le menace-t-elle.

Heureusement pour lui, son attention est attirée ailleurs.

— Elé, je peux aller jeter un œil ? me demande-t-elle en s'engouffrant ni une ni deux dans la chambre à coucher.

— Bien sûr, je t'accompagne. Mais on fait vite, d'accord ? Le dîner est bientôt prêt.

Après leur tour du propriétaire, Gaia et son mari retrouvent nos autres invitées sur la terrasse. Nous sommes très vite rejoints par Antonio,

l’associé de Leonardo, ainsi que sa nouvelle copine, Marina, une jolie blonde visiblement très sympa.

Quelques minutes plus tard, on sonne encore à l’interphone : c’est Martino, mon chevalier servant. Quelle joie de le revoir ! Ce n’est plus tout à fait le même. Il a un look plus étudié : il a coupé sa mèche mais s’est un peu laissé pousser la barbe. Il a aussi un nouveau piercing au sourcil qui, je dois dire, lui va très bien. Martino fait partie de ces gens qu’on rencontre rarement dans une vie, mais qu’on garde dans son cœur pour toujours. En un sens, c’est grâce à lui si je vis dans cet appartement avec Leonardo, là, maintenant. Qui sait ce qui se serait passé si Martino ne l’avait pas appelé, le jour de l’accident ? Avec un peu de chance, le destin aurait trouvé un moyen pour que nos routes se croisent de nouveau, allez savoir… Quoi qu’il en soit, Martino sera toujours mon porte-bonheur et ça, Leonardo le sait et le respecte.

Il s’avance vers nous avec cette allure dégingandée qui me fait tellement craquer, salue Leonardo d’une poignée de main avant de me faire timidement la bise. Toujours aussi peu sûr de lui, décidément… Il faut que je me jette à son cou pour qu’il se détende. Il me prend alors dans ses bras et me soulève légèrement du sol. Quand il me repose par terre, il semble déjà plus à l’aise.

— Allez, viens avec moi dans la cuisine ! lui dis-je en le tirant par une manche.

— Incroyable, tu es devenue une vraie chef, s’exclame-t-il en mordant dans l’*arancino* que je viens de lui tendre.

— Tu verras, ma spécialité à moi, c’est plutôt les desserts. Attends de goûter mon tiramisu à la noix de coco, c’est de la bombe atomique !

— Mmmh, ça a l’air divin…

Après avoir laissé Martino me raconter les derniers développements de sa vie – côté cœur, c’est malheureusement le calme plat –, je lui montre le livre de recettes, toute fière mais aussi curieuse d’avoir son avis sur mes illustrations. Au fond, c’est lui, le spécialiste de la question !

— Dis-moi sincèrement… Tu en penses quoi ?

— C’est vraiment toi qui les as faites ? me demande-t-il en feuilletant les pages d’un air réellement admiratif.

— Oui. J’ai commencé quand j’étais à Stromboli, presque pour m’amuser, et puis j’y ai pris goût… Alors, ton verdict ?

— Je suis épaté. Tu as vraiment du talent, Elena.

— Moi aussi, je peux voir ? fait soudain Gaia.

Cette fille est incroyable : elle arrive même à se déhancher en baskets… J’ai encore beaucoup à apprendre d’elle !

— Martino, je te présente Gaia, ma meilleure amie, dis-je en me forçant pour ne pas éclater de rire.

— Celle qui s’est mariée à Venise ? demande-t-il.

— En personne, s’empresse-t-elle de répondre. Et toi, tu dois être Martino, pas vrai ?

— C’est ça, enchanté.

Gaia et moi échangeons un clin d’œil, comme si elle voulait me dire : « Trop canon… Si c’est ça, la raison qui t’a fait arriver à la bourre à mon mariage, *respect, baby !* » C’est ce qu’elle doit penser, aucun doute là-dessus.

— Dis voir, il faudrait que tu nous ravitailles en entrées, m’avertit Gaia. Par contre, si tu veux encore manger un morceau avant que tout soit englouti, Martino, il va falloir t’activer.

— Alors je vole ! s’exclame Martino en se précipitant vers la terrasse où l’accueille Valérie.

Entre timides, on se comprend. C’est ce que je m’étais dit le jour où nous nous sommes rencontrés, lui et moi.

— Tu me donnes un coup de main ? je demande à Gaia.

— Si tu insistes…

— J’insiste ! dis-je d’un air faussement menaçant.

Les bras levés en signe d’apaisement, elle s’approche du plan de travail.

— Allez, arrête de faire ta timide, ça ne te va pas du tout… Raconte-moi quelque chose, plutôt, je lui demande d’un ton pressant en découpant mes aubergines à la parmesane en petites portions.

— Qu’est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Je ne sais pas… Ce que ça fait d'être mariée à un champion, par exemple !

— La remise du trophée à la fin du Giro, c'était vraiment un truc de ouf… Tu aurais dû voir Samuel pleurer de joie sur le podium avec son beau maillot rose ! Ça m'a tellement émue de le voir comme ça, et pourtant, on ne peut pas dire que je sois du genre sentimental, sourit-elle d'un air attendri. Malheureusement, depuis, plus moyen d'être tranquilles : on a dû se fader je ne sais combien d'interviews, de fêtes, de rencontres avec les sponsors… Un enfer ! Et pourtant, tu sais que je ne suis pas spécialement timide… Mais trop, c'est trop. Je commence sérieusement à en avoir ma claque de tout ça !

Passablement énervée, Gaia finit tout de même par retrouver le sourire :

— Une chance, on en aura bientôt terminé. Dans une semaine, on part en Grèce, sur une île microscopique, juste lui et moi, pour être un peu au calme. J'ai hâte, fait-elle avec de petits cœurs à la place des yeux. Mais je te jure, Elena, maintenant que Samuel a lâché son vélo et que je peux passer un peu plus de temps avec lui, je suis la femme la plus heureuse du monde.

Après lui avoir fait un clin d'œil, je me penche pour contrôler le four.

— Allez, découpe-moi ce *sfogghiu*, lui dis-je en lui passant la grille.

— Ce quoi ? fait Gaia en ouvrant grands les yeux. Mais dis donc, tu es devenue une Sicilienne pur sucre !

— Arrête de faire l'imbécile, tu veux ? C'est une tourte au fromage !

— Mmmh, ça sent sacrément bon, en tout cas…

— Et ça aussi, c'est bibi qui l'a préparée…

— Attends un peu, Elé… On n'était pas censées défendre la cause des féministes allergiques aux fourneaux, toi et moi ? Espèce de traîtresse, tu cachais bien ton jeu depuis tout ce temps !

— J'ai sacrifié mes grands idéaux sur l'autel de l'amour, dis-je d'un air d'actrice consommé.

Nous voilà de retour dehors, de pleins plateaux d'*antipasti* à la main. La terrasse baigne dans une atmosphère magique de fête d'été. Les

premières étoiles sont apparues dans le ciel de Rome. Leonardo, qui a allumé les lanternes, est en plein conciliabule avec Samuel – Dieu sait ce qu'ils peuvent bien se raconter, avec leurs airs de conspirateurs… –, tandis que Martino sert du vin à Valérie. À les voir discuter en français avec tant d'animation, j'ai l'impression que le courant passe plutôt bien entre ces deux-là… Paola et Monique, suivies par Antonio et Marina, me félicitent pour le livre de recettes. Après m'avoir promis d'en acheter un, chacun me demande d'ores et déjà de lui faire une dédicace personnelle.

C'est si beau d'être ici, parmi eux et aux côtés de mon Leo. J'en aurais presque envie de chanter – mais pas question de gâcher une si belle soirée en faisant pleuvoir…

— C'est le moment de porter un toast, lance alors Gaia.

Comme toujours, elle a lu dans mes pensées !

Sous les applaudissements enthousiastes de l'assistance, Leonardo part déboucher la bouteille des grandes occasions (un Nicolas Feuillatte Palmes d'Or) et fait le tour de la table pour remplir les verres de tout le monde.

— À l'été ! Qu'il soit formidable et plein de surprises pour chacun de nous ! s'exclame-t-il en levant sa flûte.

— Et à vous, qui êtes toujours formidables ! je renchéris avec un clin d'œil.

Tandis que nos verres s'entrechoquent en tintant joyeusement, je regarde mes amis un par un. Gaia, tout sourire, qui vole un baiser à son mari. Paola, le regard tourné vers les étoiles, qui serre fort Monique dans ses bras.

Et puis Martino, qui a finalement trouvé le courage de croiser les yeux de Valérie. Il lui effleure timidement la main. Leur bonheur respire l'amour et se mêle au mien.

Les gens heureux, paraît-il, voient tout plus beau, parce que le regard qu'ils portent sur le monde reflète les couleurs de leur âme.

Ce n'est pas juste une formule. C'est vrai, et j'en ai désormais la preuve.

Je regarde Leonardo. Nos bouches se frôlent et nos yeux se sourient.

Mon bonheur est là, tout entier.
Que demander de plus à la vie ?
Rien.

*OceanofPDF.com*

# 15.

Il fait désormais nuit noire. Notre petite fête vient de se terminer. Gaia et Samuel ont été les derniers à s’en aller. Ils sont partis depuis quelques minutes. Je suis épuisée, mais j’aimerais au moins ranger la terrasse avant de dormir. Pour quelqu’un qui a toujours du mal à émerger le matin, se retrouver avec une maison sens dessus dessous n’est certainement pas le meilleur moyen de se réveiller.

M’arrachant brutalement à ces considérations domestiques, Leonardo débarque dans le séjour avec nos blousons de moto et nos casques.

— Il te reste encore un peu d’énergie pour moi ? me demande-t-il avec une mine fraîche et un teint de rose, comme s’il venait de se lever.

— Pour quoi faire ? je rétorque d’un air interdit.

Il est près de quatre heures du matin, je suis à deux doigts de m’écrouler de sommeil, mais l’idée de faire un tour en moto à cette heure me tente beaucoup.

— Je veux t’emmener quelque part, m’annonce-t-il.

— C’est loin ?

— Non, ne t’inquiète pas. C’est à une heure d’ici grosso modo.

— Ça ne sert à rien de te demander plus de détails, je me trompe ?

— D’après toi ? se contente-t-il de me répondre avec un regard faussement menaçant et un sourire charmeur.

Le soleil est en train de se lever sur Terraccina. C’est un véritable coin de paradis. Partagée entre la stupéfaction et la reconnaissance, je

contemple le merveilleux spectacle qui s'offre à mon regard. Dominé par les ruines d'un temple de Jupiter niché au sommet d'une falaise, le panorama qu'on peut admirer d'ici est l'un des plus beaux de toute la côte tyrrhénienne. En un seul coup d'œil, on peut embrasser toute l'étendue de terre qui va du Circé à Gaète.

La masse rocheuse sur laquelle nous sommes assis a deux mille ans. C'est absolument incroyable. Vertigineux, même… Le parfum de la pierre se mélange à celui de la mer, des plantes sauvages, des genêts, de notre peau. Les lumières de la nuit viennent désormais de s'éteindre pour laisser place à celles du jour.

— C'est le moment parfait…, murmure Leonardo en regardant tout autour de lui, les yeux mi-clos, l'air satisfait.

J'acquiesce. Notre retour à Rome a été un véritable enchaînement de moments *parfaits*. Nous partageons le même toit, nous nous réveillons chaque jour l'un à côté de l'autre. Le soir venu, j'attends Leonardo qui rentre du travail. Et puis il y a eu ce livre de recettes que nous avons réalisé ensemble… et, pour couronner le tout, cette nouvelle restauration dont Paola m'a parlé ce soir même et à laquelle elle veut à tout prix que je participe.

Leonardo me prend dans ses bras et me pose la tête sur son épaule, les yeux levés vers le ciel :

— Tu sais, Elena… Ces derniers temps, j'ai souvent réfléchi à la façon dont ma vie a changé depuis que nous nous connaissons, dit-il comme s'il pensait à voix haute. Je n'ai jamais eu énormément de certitudes, j'ai toujours vécu au jour le jour. Mais maintenant, si je pense au futur, m'imaginer vivre à tes côtés ne me fait pas peur.

Un sourire rayonnant de sérénité illumine son visage.

Il tire alors de la poche de son blouson un sachet en satin bleu nuit et en sort deux anneaux en or blanc. Je lève les yeux vers lui, muette de stupeur. Pincez-moi, je dois rêver ! Leonardo me pose dans le creux de la main un anneau portant le nom *Elena*, tandis qu'il tient dans la sienne celle où est écrit *Leonardo*.

— Elena, je ne t'ai encore jamais dit tout ça, mais je veux que tu le saches, maintenant, fait-il avant de prendre une grande inspiration comme pour se donner du courage. Grâce à toi, j'ai découvert qui j'étais

vraiment. J’ai vu cette partie de moi-même que je n’avais jamais voulu accepter : mes faiblesses, ma culpabilité, ces pulsions qui blessent les autres et qui me dévorent de l’intérieur. À travers tes yeux, j’ai malgré tout réussi à voir au-delà de mes limites.

Il s’arrête un instant pour reprendre son souffle avant de poursuivre :

— Je veux passer chaque jour de ma vie à tes côtés, dit-il d’une traite. Et si tu le veux toi aussi, je voudrais que mon nom reste contre ta peau pour toujours.

Pas de doute, je le veux. Je le veux de toute mon âme. Cette déclaration inattendue me laisse sans voix. J’ai envie de rire et de pleurer en même temps. Mes mains commencent à trembler. Je n’ai jamais passé une bague au doigt de quelqu’un d’autre mais, tout compte fait, personne n’en a jamais fait autant avec moi. Est-ce que nous sommes en train de nous marier ? Quelque part, oui, et sous les yeux de Jupiter, le maître de l’Olympe, s’il vous plaît ! Notre union n’a rien d’officiel, mais elle a été scellée avec le cœur. C’est ce qui la rend encore plus forte.

— Je le veux moi aussi, dis-je en glissant la bague autour de son doigt. Je suis à toi, Leo. Pour toujours.

Et je lui tends la main.

Leonardo l’attrape doucement et, en l’espace d’un instant, son nom se retrouve tout contre ma peau. Son geste est beaucoup plus sûr que le mien.

— À toi pour toujours, dit-il en m’embrassant sur la bouche. À nous pour toujours.

Je me serre contre lui, mon visage contre le sien. Nos doigts s’entrecroisent, nos bagues se frôlent.

Nous sommes vraiment *nous*, désormais.

Et où que nous allions, nous serons ensemble.

OceanofPDF.com

# Trois ans plus tard

À dix heures du matin, la plage du Lido de Venise est encore silencieuse. Depuis la terrasse de l'hôtel Excelsior, allongée les doigts de pieds en éventail sur une chaise longue blanche, j'arrive à entendre le bruit de la mer et les faibles cris des mouettes en train de se chamailler sur le rivage. Une douce mélodie flotte dans l'air tandis qu'une brise légère caresse ma peau.

Leonardo et moi sommes ici pour la semaine. Mes parents l'adorent, surtout ma mère, même si elle a encore du mal à accepter qu'un homme puisse mieux cuisiner qu'elle. Nous sommes souvent en vadrouille, surtout le soir : au mois de juillet, Venise est si belle qu'on a envie de passer sa vie dehors. Nous avons retrouvé des tas d'amis que nous n'avions pas vus depuis des lustres. Même Filippo. Ce fut un moment tranquille et sincère. Il fera toujours partie de ma vie et je sais que c'est réciproque. Il fallait juste du temps pour que la blessure cicatrise : ce fut douloureux pour lui comme pour moi, mais c'était le seul moyen de nous libérer et de nous permettre d'aller de l'avant. Filippo est vraiment heureux pour moi comme je le suis pour lui. Il s'est installé avec Arianna, la fille avec qui il était le soir de l'enterrement de vie de jeune fille de Gaia. Ça m'a tout l'air d'être le grand amour.

Gaia nous rejoindra dans deux jours avec son mari. Pour le moment, ils sont en Argentine, où Samuel dispute une course. J'ai hâte qu'ils arrivent.

— Michele, laisse maman tranquille…

C'est la voix de Leonardo, à peine plus qu'un murmure. Je sens alors sur ma hanche la petite main forte de notre fils Michele, deux ans depuis le 19 mars. D'après nos calculs, il a été conçu le soir de notre dîner sur la terrasse, la nuit où Leonardo m'a donné la bague que je porte encore au doigt. Nous ne sommes pas encore mariés – pas officiellement, du moins. Nous le ferons peut-être un jour, mais pour l'heure, rien ne presse : à mes yeux, ces anneaux valent plus que n'importe quelle promesse.

Et puis il y a lui, notre enfant, la preuve vivante de notre amour. J'ouvre les yeux pour contempler cette créature unique et précieuse. Je me lève de mon transat afin de le prendre dans mes bras. Michele essaie de se débattre en faisant la moue avant qu'un grand sourire n'apparaisse sur son visage. C'est un Leonardo en miniature : il a ses cheveux foncés, ses yeux noirs et profonds ainsi que sa peau mate, mais il a un minuscule grain de beauté en forme de cœur sur la poitrine. Et ça, c'est tout moi.

Je pense à la femme que je suis devenue, à la vie que je mène aujourd'hui et que j'ai si ardemment désirée.

— Il ne va pas prendre un coup de chaud sur le dos, tu es sûre ?

Je n'ai jamais vu Leonardo aussi attentionné qu'avec son fils. Devenir père l'a transformé : il n'a rien perdu de son charme et de sa vitalité, mais il a développé cette tendresse qu'il n'avait jamais osé montrer.

— Mais non, Leo… Pas vrai, Michele ? je demande en embrassant notre enfant sur son petit nez. Dis à papa que tu n'as pas peur du soleil. Parce que le soleil, c'est toi…

*OceanofPDF.com*

# MERCI

à Celestina, ma mère.
à Carlo, mon père.
à Manuel, mon frère.
à Caterina, Michele, Stefano, mes phares, de jour comme de nuit.
à Silvia, ma guide précieuse.
à l’ensemble des éditions Rizzoli, du rez-de-chaussée au dernier étage.
à Laura et Elena, pour leur magnifique présence.
à tous mes amis, inconditionnellement.
à Filippo P. et à son indifférence utile.
à Stromboli et la Sicile.
au 26 mai 2013, 19 h 24.
au destin.

*OceanofPDF.com*